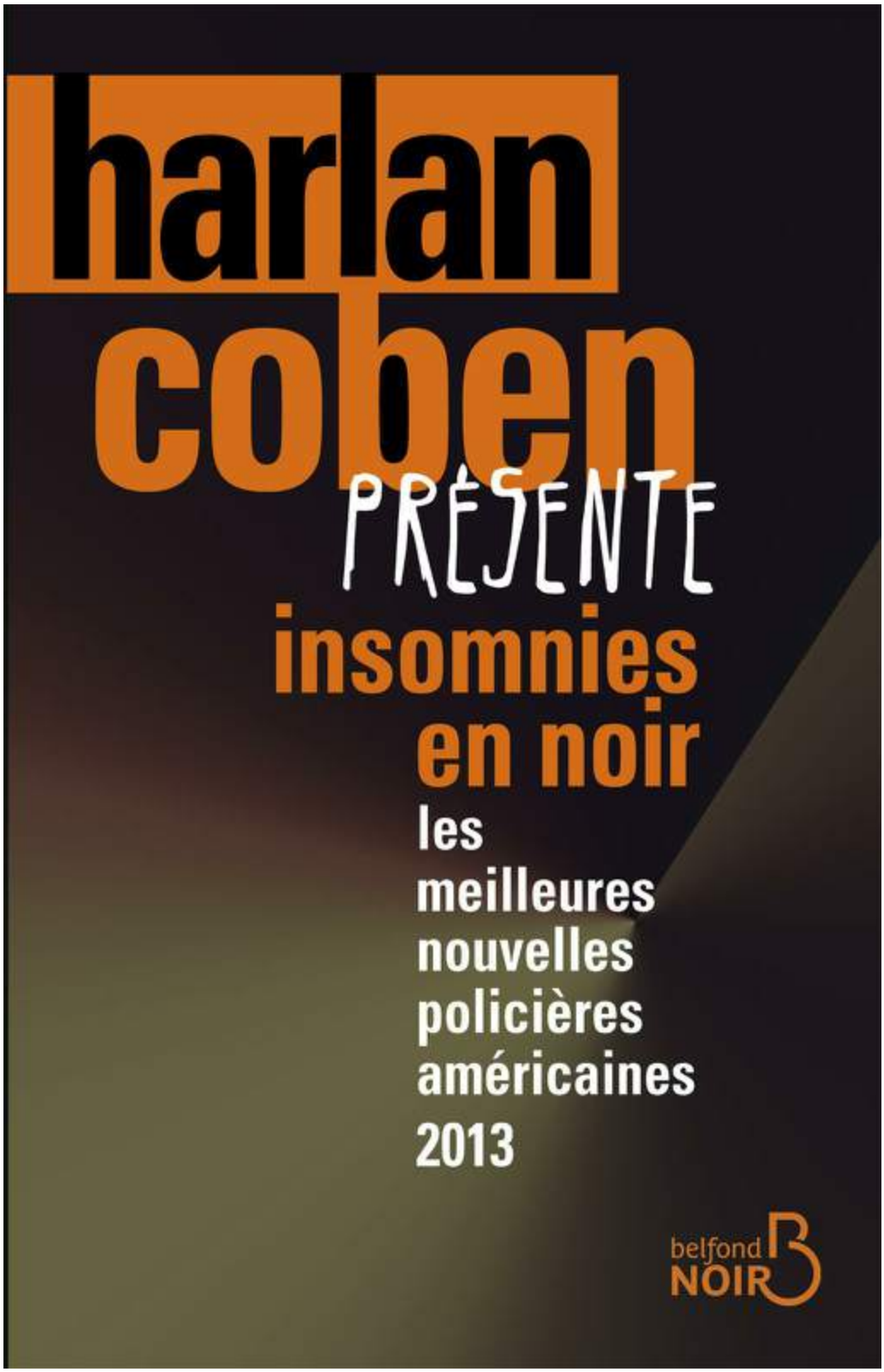
harlan coben

PRÉSENTE

insomnies en noir

les meilleures nouvelles policières américaines 2013

belfond NOIR



OceanofPDF.com

HARLAN COBEN PRÉSENTE

INSOMNIES EN NOIR

Les meilleures nouvelles policières américaines 2013

Traduit de l'américain
par Joseph Antoine

belfond

OceanofPDF.com

Avant-propos

Nombre des plus grandes plumes de la littérature policière ont paru dans les pages du *Meilleures Nouvelles policières américaines*, une collection qui compte désormais quinze années d'existence. Citons Elmore Leonard, Michael Connelly, James Lee Burke, Dennis Lehane, Laura Lippman, Jeffery Deaver et Lawrence Block. Et nombre des plus grandes plumes de la fiction littéraire y ont apporté leur remarquable contribution, dont John Updike, Jay McInerney, Roxanna Robinson, Russell Banks, Alice Munro et, bien sûr, l'incomparable Joyce Carol Oates. On m'autorisera toutefois à affirmer ici que la collection doit énormément à plusieurs écrivains relativement peu connus qui lui ont fait l'honneur d'y publier leurs textes, et y ont gagné la faveur des critiques et le succès populaire.

Ces auteurs de grand talent ont rarement la chance d'être lus dans les pages de ces pourvoyeurs de fiction largement reconnus que sont le *New Yorker*, l'*Atlantic* ou le *Harper's Magazine*. En général, on a pu découvrir leurs premiers textes dans des revues littéraires, et ces œuvres d'amour étaient alors imprimées à si peu d'exemplaires qu'une minorité de lecteurs y avait accès, une autre minorité les ayant lues dans des magazines électroniques.

C'est chez nous que Scott Wolven a touché un nombre important de lecteurs : sa nouvelle, « Controlled Burn », avait été publiée dans *Harpur Palate*, la fameuse revue littéraire abritée par l'université de Binghamton, avant d'être reprise dans l'édition 2003 de nos *Meilleures Nouvelles policières américaines* Cette nouvelle, ainsi que

d'autres parues dans nos éditions ultérieures, lui ont valu un contrat avec la maison d'édition Scribner (*Controlled Burn: Stories of Prison, Crime, and Men*).

La nouvelle « Poachers », de Tom Franklin, est parue dans la *Texas Review* avant de figurer dans notre édition 1999. Elle a remporté le prix Edgar Allan Poe des Mystery Writers of America ; il s'en est ensuivi un contrat d'édition chez William Morrow (*Poachers: Stories*) ; par la suite, Franklin a été sélectionné pour figurer dans *The Best American Mystery Stories of the Century* – les meilleures nouvelles policières des cent dernières années. Franklin a écrit d'autres récits dont « Crooked Letter, Crooked Letter », nommé pour le prix Edgar de la meilleure nouvelle 2010.

« All Through the House », de Christopher Coake, a été sélectionnée dans notre édition 2004 après avoir paru dans la revue littéraire *Gettysburg Review* ; elle est devenue le récit principal de *We're in Trouble*, son recueil paru chez Houghton Mifflin Harcourt.

Il est profondément gratifiant et salutaire de savoir que la collection a un impact aussi puissant sur le monde de la fiction policière, et que de tels talents sont à pied d'œuvre sur le chantier. Le seul souci est de savoir si quelques-uns de ceux qui ont apporté leur contribution au présent volume auront la chance de suivre les traces des Coake, Franklin et Wolven, et de rencontrer, dans leur carrière, un succès analogue, pleinement mérité.

Au risque de me répéter, je considère pour ma part la nouvelle policière comme un des multiples sous-genres d'un ensemble beaucoup plus vaste que je définirai ainsi : toute œuvre de fiction courte dont un crime, ou la menace d'un crime, représente un élément central du sujet ou de l'intrigue. Certes, j'apprécie une bonne trame bien complexe, et les histoires fondées sur la pure résolution d'une énigme, mais elles se font rares, aujourd'hui que le

genre a évolué (pour le pire ou pour le meilleur, selon le point de vue adopté) vers une forme de littérature différente où c'est le personnage qui occupe le premier plan, où l'on insiste sur le *pourquoi* d'un crime, plutôt que sur *qui* l'a commis et *comment*. La frontière entre littérature policière et littérature classique n'a cessé de s'estomper ces dernières années ; et si l'on a produit dans le même temps moins d'histoires policières au sens caractéristique du terme, on a fait davantage de bonne littérature.

C'est un plaisir que d'avoir à le faire : remercions Harlan Coben d'avoir accepté d'être l'éditeur invité pour cette édition de nos *Meilleures Nouvelles policières américaines*. Il a laissé tomber presque tout ce qu'il avait en route, c'est-à-dire une foultitude de choses, pour rendre sa copie en temps et en heure ; résultat, au terme d'un bouclage particulièrement serré, on a pu sabler le champagne chez Houghton Mifflin Harcourt, et lancer des chapeaux en l'air. Mes remerciements sincères s'adressent également aux éditeurs invités précédents, à commencer par Robert B. Parker qui a inauguré la collection en 1997 ; ont suivi Sue Grafton, Ed McBain, Donald E. Westlake, Lawrence Block, James Ellroy, Michael Connelly, Nelson DeMille, Joyce Carol Oates, Scott Turow, Carl Hiaasen, George Pelecanos, Jeffery Deaver et Lee Child.

Quand je m'engage dans cette quête acharnée qui consiste à essayer de repérer et de lire chacune des nouvelles candidates à la publication, je vis dans la terreur de passer à côté d'un texte de valeur ; de sorte que si vous êtes auteur ou éditeur, ou si vous vous occupez d'un écrivain, surtout n'hésitez pas à m'envoyer le texte concerné sous forme de livre, de revue, voire de feuilles volantes, à l'adresse suivante : The Mysterious Bookshop, 58 Warren Street, New York, NY 10007. Si le texte est paru sous forme électronique, il faut joindre un tirage papier. Élément essentiel : joindre également

les informations permettant de prendre contact avec l'auteur. Pour des raisons évidentes, aucun texte n'est pris en considération s'il n'a pas déjà été publié. Et les textes ne sont pas retournés. Au cas où la poste ne vous inspirerait pas confiance, joignez une carte postale timbrée et libellée à votre adresse, elle me servira à accuser réception de votre envoi.

Pour être susceptible d'être retenue, la nouvelle doit être de la plume d'un auteur américain ou canadien ; elle doit être parue dans une revue ou un magazine américain au cours de l'année. Plus tôt je la recevrai dans l'année, plus je serai aux petits soins avec elle. Pour des raisons connues d'eux seuls, il y a tous les ans des distraits qui attendent la semaine de Noël pour proposer une nouvelle parue au printemps précédent ; qu'ils sachent que ça provoque de sacrés tiraillements puisque je suis alors obligé de lire des piles de textes pendant que ma femme et mes amis décorent le sapin de Noël et sacrifient aux usages de la période. L'histoire n'en sera que meilleure si l'envoi se fait en temps utile. Étant donné le programme très serré auquel est soumis notre travail, la date butoir est irrémédiablement fixée au 31 décembre. Si votre nouvelle arrive deux jours plus tard, elle ne sera pas lue. Désolé mais c'est comme ça.

Otto PENZLER

OceanofPDF.com

Introduction

Voilà un moment que je déteste.

Saute ces pages. Je suis sérieux. Tu connais la chanson, non ? À ce stade, on attend de l'éditeur un pensum faussement profond, faussement érudit, expliquant qu'un récit court n'en a que plus de portée. Très franchement, l'exercice est hors sujet. Ce recueil est censé proposer des nouvelles, pas ma vision de la nouvelle ; du coup, l'introduction devient l'équivalent littéraire d'une mauvaise ouverture avant une comédie musicale : elle t'installe dans ton fauteuil, mais si tu es déjà assis, tu as juste envie que le rideau se lève. Ça ralentit. C'est ennuyeux. La meilleure introduction, si bien écrite soit-elle, ressemble toujours plus ou moins à un faux. Le faux a beau être parfaitement imité, ça reste un faux.

C'est même plutôt ironique, quand on y réfléchit – une débauche de mots pour présenter un genre qui repose sur l'économie de mots. Un roman est un engagement à long terme. La nouvelle ressemble davantage à un moment d'ivresse – un moment intense, une aventure, une décharge d'émotions, une expérience dont la brièveté pouvait me gêner quand j'étais jeune. OK, oublie la dernière partie de la phrase. Car les meilleures nouvelles sont comme l'amour à haut indice d'octane : ça ne te lâche jamais vraiment. Ça brûle, ça persiste, ça hante. Ça peut s'introduire en toi subtilement. D'autres te font l'effet d'un coup de poing dans le bide – du soudain, du spontané. Elles te coupent le souffle.

J’ai emprunté une de mes règles d’écriture favorites au grand Elmore Leonard : « Essaie d’oublier les passages que les lecteurs ont tendance à sauter. » Si cette introduction ne t’apprend rien d’autre – et si tant est qu’elle t’apprenne quelque chose –, je t’en prie, assure-toi de garder cette règle au premier rang de tes pensées. C’est ce que font les meilleurs écrivains. Les meilleurs écrivains s’interrogent à chaque page, à chaque paragraphe, à chaque phrase, à chaque mot : « Est-ce convaincant ? Est-ce que ça prend à la gorge ? Est-ce vraiment nécessaire ? Est-ce qu’il n’y aurait pas moyen de mieux faire ? » (Les meilleurs lecteurs font la même chose, mais ça, on en parlera une autre fois.)

Ce qui ne veut pas dire que tu ne peux pas avoir des thèmes plus vastes, des descriptions et des personnages bien définis ; ni que tu ne peux pas explorer des sujets importants. Non seulement tu peux mais tu dois le faire. Toutes les grandes histoires – les longues comme les courtes, évidemment – comprennent ces éléments. En fait, tu en auras de multiples exemples rien qu’en tournant quelques pages du présent recueil. Je répète, mon boulot consiste ici à différer ce moment de satisfaction, et à le faire, semble-t-il, en attirant ton attention sur ce qui saute aux yeux dans les merveilles de l’économie narrative. Alors continuons.

Ce qu’Elmore Leonard veut dire en s’exprimant comme il le fait ci-dessus, c’est évidemment que chaque mot doit compter. Les écrivains présents dans ce recueil sont passés maîtres en la matière. Dans les pages qui suivent cette intro, tu ne verras personne se regarder le nombril, tu ne trouveras pas d’interminables descriptions du mauvais temps en hiver, aucune digression sur le monde comme il va, aucun de ces « Moi je » tellement à la mode, et nul calembour acrobatique destiné seulement à prouver que l’auteur s’est offert le

dernier dictionnaire tendance, et qu'il ne craint pas d'en faire un usage abusif.

Il y a quoi, dans ces pages, alors ? En un mot comme en cent : de fortes histoires.

Les écrivains publiés dans ce recueil brillant et éclectique – un mélange grisant de noms connus, de vétérans de la plume et de nouveaux venus prometteurs – ont adopté le credo d'Elmore Leonard ; ensuite ils l'ont gavé d'anabolisants (le credo, pas Elmore), gonflé à bloc et traîné dans un rade près de l'aéroport avec ardoise illimitée. Oui, je sais, ça n'a aucun sens ; mais à part l'horrible analogie, tu vas te régaler.

Mon bon ami Otto Penzler et moi-même avons rassemblé ici la fine fleur de la nouvelle policière. On disserte souvent sur la nostalgie du passé, sur l'âge d'or à jamais enfui de la musique, de la littérature, de l'art, du cinéma – au choix. Laisse-moi t'annoncer la bonne nouvelle. Nous – toi, cher lecteur, et moi-même – vivons en ce moment l'âge d'or de la fiction policière. Je ne dis pas ça à la légère. Jamais période de l'histoire n'aura connu une telle profusion d'auteurs de polars écrivant dans une telle variété de styles, et dotés d'un pareil talent.

Tu trouveras ici tous les héros possibles, tous les bandits possibles, toutes les situations possibles, tous les crimes possibles, toutes les solutions possibles, toutes les surprises possibles. Pour paraphraser la vieille rengaine, ces histoires vont te faire rire, elles vont te faire pleurer, elles vont te faire trembler de peur, elles vont devenir une part de toi-même.

Ce qui me ramène à la règle d'Elmore Leonard. Tu vois quelque chose qu'il vaut mieux sauter ? Coupe. Coupe au niveau du genou. Comme dans cette introduction, si tu veux un exemple sur le vif. Envoyez le rire maniaque ! Idiot. Si tu as sauté cette intro, c'est que

tu es déjà égaré dans une des meilleures nouvelles policières de l'année. Sinon, tu es encore en ma compagnie et tant pis pour toi.

Mais ça suffit comme ça. Tourne la page, cher lecteur. Tels sont les derniers mots inutiles qu'il te sera donné de lire dans ce livre. Allez. Amuse-toi bien.

Harlan Coben

OceanofPDF.com

Les auteurs

BROCK ADAMS est l'auteur de *Gulf*, un recueil de nouvelles. Ses récits ont été publiés dans de nombreuses revues dont *Sewanee Review*, *A capella Zoo* et *Eureka Litterary Magazine*. Il a grandi à Panama City, en Floride ; il a fréquenté l'université de Floride et étudié à l'université de Central Florida dont il est diplômé. Il vit avec sa femme, Jill, à Spartanburg en Caroline du Sud, où il écrit et enseigne à l'université de South Carolina Upstate.

« Audacieuse *a commencé simplement : je voulais écrire sur les foules. Il y a quelque chose de fascinant dans le niveau d'anonymat qui peut exister alors même qu'on est entouré de centaines de personnes. Je savais qui était Gerald, et je savais qui était Audi, mais je n'avais aucune idée de l'histoire, à part la solitude qu'ils perçoivent chez l'autre au cœur même de la foule. C'est ce qui les pousse à avancer.*

« *Le succès d'*Audacieuse *m'a surpris. Quand j'ai écrit cette nouvelle, je ne savais pas si elle fonctionnait ou non. Les participants à mon atelier la passaient à la casserole. Ils auraient voulu qu'Audi vole Gerald. Ils auraient voulu que Gerald et Audi aient des rapports sexuels. Ils auraient voulu plein de trucs, et je n'ai tenu compte de rien. L'histoire fonctionnait telle qu'elle était : simple et triste. J'en ai tiré le plus important des enseignements : il faut savoir écouter les autres, mais il faut aussi savoir les ignorer.* »

ERIC BARNES est l'auteur de *Shimmer* (2009), un roman noir et parfois comique sur un personnage qui a bâti une entreprise en la faisant reposer entièrement sur un mensonge. Il a publié dans *Raritan*, *Washington Square Review*, *North Atlantic Review*, *Tampa Review* et nombre d'autres revues. Il a été journaliste et éditeur dans le Connecticut, ainsi qu'à New York ; il travaille aujourd'hui à Memphis. Voilà des années, il conduisait un chariot élévateur à Tacoma, dans l'État de Washington. Puis il a fait la même chose à Kenai, en Alaska. Il a travaillé également sur des chantiers de construction dans le détroit de Puget, et dans un entrepôt de congélation piscicole près d'Anchorage. Il est diplômé de l'université Columbia. Il dirige à Memphis et Nashville trois journaux économiques et politiques.

« *J'ai écrit la première version de* Quelque chose de joli, quelque chose de beau *il y a des années. Elle faisait partie d'une série de nouvelles sur Tacoma, la ville où j'ai grandi, et sur quatre copains qui y vivaient. Ce sont toutes des nouvelles très noires, et chaque fois que je les relis je les aime davantage, même si ça me perturbe un peu de les avoir écrites*. »

LAWRENCE BLOCK, qui écrit depuis longtemps, a vu son œuvre récompensée par de nombreux prix : Mystery Writers of America, Private Eye Writers of America, Short Mystery Fiction Society, Crime Writers Association (Grande-Bretagne). Deux livres de sa plume ont paru en 2011 : *A Drop of the Hard Stuff* et *Getting Off*.

« *J'avais écrit deux ou trois nouvelles sur une jeune femme qui levait des hommes pour coucher avec, prenait du bon temps en leur compagnie et couronnait le tout en les assassinant. Pas moyen de me la sortir de la tête ; j'en suis venu à me demander pourquoi elle faisait ça, comment elle en était arrivée là, où ça l'emmenait. Ça a donné* Table rase. »



MAX ALLAN COLLINS a été seize fois nominé – du jamais vu – au Private Eye Writers of America Shamus pour *True Detective* (1983) et *Stolen Away* (1993), deux livres d'une série mettant en scène le privé Nathan Heller. La série comprend également un titre plus récent : *Bye bye, Baby*. Sa bande dessinée *Road to Perdition* a inspiré le film éponyme de Sam Mendes – *Les Sentiers de la perdition* en français – cinq fois nominé aux Oscars 2003.

Collins et Mickey Spillane (disparu en 2006) ont reçu tous les deux « the Eye », autrement dit le prix Eye Writers Lifetime Achievement.

« *Peu avant de partir, Mickey Spillane a dit à Jane, sa femme : "Quand je ne serai plus là, il va y avoir une chasse au trésor ici – tout ce que tu trouves, confie-le à Max. Il saura ce qu'il faut en faire." Mickey était le héros de mon adolescence, l'inspirateur de ma carrière. Je n'aurais pu imaginer plus grand honneur.*

« *Avec Jane et Barb, ma femme, on s'est plongés dans les énormes dossiers qui se trouvaient dans les trois bureaux de Mickey, chez lui en Caroline du Sud. Les merveilles que nous avons découvertes comprenaient une demi-douzaine de nouvelles inachevées : des Mike Hammer – ça représentait en tout plus de cent pages manuscrites. Trois*

d'entre elles – jusqu'ici – sont parues : The Goliath Bone*,* The Big Bang *et* Kiss Her Goodbye*. Nous avons trouvé aussi beaucoup de fragments plus courts, du matériel pour des nouvelles, à mon avis.*

« Mort depuis longtemps *comptait parmi les fragments les plus intéressants, un de ceux qui étaient le plus manifestement destinés à une nouvelle, plutôt qu'à un roman. Ce récit avait de quoi soulever l'enthousiasme des fans/spécialistes de Spillane car Mickey, de son vivant, n'a publié qu'une poignée de nouvelles mettant en scène Mike Hammer.* »



DAVID CORBETT est l'auteur de quatre romans : *The Devil's Redhead*, *Done for a Dime* (qui a fait partie de la sélection du *New York Times*), *Blood of Paradise* (maintes fois nominé, et notamment pour les prix Edgar Allan Poe – aux Edgars, comme on dit) et *Do They Know I'm Running?* paru en mars 2010 (« un roman épique, un choc », selon la revue *Publisher Weekly*). Les nouvelles et les poèmes de Corbett ont paru dans nombre de périodiques et d'anthologies. Sa nouvelle « Pretty Little Paradise » figurait dans l'édition 2009 des *Meilleures nouvelles policières américaines*. Pour en savoir plus, voir le site www.davidcorbett.com.

« *Luis [Alberto Urrea] se trouvait à San Francisco, et il était à la fête car son roman,* Hummingbird's Daughter*, avait été sélectionné pour le prix One City One Book. Une amie commune, Kathi Kamen Goldmark, nous a présentés, nous nous sommes aperçus que nous étions tous les deux amis de John Connolly, et on s'est tout de suite bien entendus. Ensuite, les goûts de Luis étant on ne peut plus éclectiques, il s'est mis à parler de faire quelque chose ensemble. L'idée était de mettre à profit sa*

connaissance exhaustive des arcanes de la frontière mexicaine, et l'instinct qui m'attire vers le genre d'intrigues où l'on fonce tout droit à la catastrophe. Ça donnait envie, mais chacun avait ses obligations et elles nous empêchaient de faire davantage qu'en discuter. Jusqu'au jour où Bobby Byrd, l'éditeur de l'anthologie Lone Star Noir*, a approché Luis pour lui demander un récit. Et là, il (Luis) a décidé de me donner un os à ronger dans l'affaire. Il avait déjà en tête le personnage principal, Chester Richard, plus l'arrière-plan musique cajun/zydeco, plus le décor de Port Arthur, plus deux ou trois détails impressionnistes. J'y ai ajouté quelques éléments de mon cru, on a remué des idées et on a fini par tomber d'accord sur le gros de l'intrigue. J'ai fait le premier essai, Luis le deuxième, j'ai procédé à des améliorations mineures et on a expédié le manuscrit. Tout ça s'est passé sans problème. Il faut dire que Luis a une imagination dingue, et que travailler avec lui est incroyablement facile.* »



BRENDAN DUBOIS est du New Hampshire. Il a signé douze romans et plus de cent nouvelles. Son dernier roman, *Deadly Cove*, est sorti en juillet 2011. Ses fictions courtes ont paru dans *Playboy*, *Ellery Queen's Mystery Magazine*, *Alfred Hitchcock's Mystery Magazine*, *Magazine of Fantasy & Science Fiction*, et dans bien d'autres anthologies encore dont l'édition 2000 du *Meilleures Nouvelles policières des cent dernières années*, publiée sous la direction de Tony Hillerman et Otto Penzler. Ses nouvelles ont été récompensées deux fois par le Private Eye Writers of America Shamus. Il a reçu aussi le fameux « Edgar ». Son site web : www.BrendanDuBois.com.

« *En tant qu'ancien journaliste, j'ai eu maintes occasions de participer à des patrouilles de police. Assis avec les flics à l'arrière de*

leurs cruisers, j'ai récolté des infos de première main sur ce que veut dire "servir et protéger" les citoyens. J'y ai appris un certain nombre de choses : les patrouilles de nuit donnent de meilleurs résultats ; il ne faut jamais quitter le poste sans avoir avalé un cachet anti-mal de mer (les flics ont tendance à appuyer sur le champignon quand c'est nécessaire) ; il faut rester relax quand le cruiser fonce à tombeau ouvert et toutes sirènes hurlantes – dans ces moment-là, tu ne contrôles plus rien.

« *Il y a de temps en temps des soirées calmes où la décision la plus importante consiste à choisir les muffins que tu vas manger ; d'autres fois, il faut répondre à l'appel d'une patrouille qui a "besoin de renforts", et là, c'est du cent trente à l'heure sur une route à deux voies.*

« *On apprend également ceci : à l'heure des patrouilles de nuit, quand la plupart des gens dorment dans leurs lits douillets, il existe un autre type de population qui, elle, est dehors et à pied d'œuvre – les solitaires, les ivrognes, les fauteurs de troubles. Un mélange qui mène souvent à des arrestations et à des histoires criminelles. Dans* En Patrouille*, j'ai décidé qu'il y aurait un fauteur de troubles non pas dehors, mais dans la voiture de police. C'était une nouvelle amusante à écrire, et c'est un honneur pour moi qu'elle paraisse dans cette anthologie. »*

LOREN D. ESTLEMAN a publié son premier roman en 1976. Et il en a publié soixante-cinq autres depuis, dont de gros sujets historiques et la série des *Amos Walker, détective privé*, commencée en 1980. En 2002, l'université Eastern Michigan, celle où il a fait ses études, l'a honoré d'un doctorat en lettres. Il vit dans le Michigan avec sa femme, Deborah Morgan, elle-même écrivain. L'été 2011 a vu

paraître *Infernal Angels*, la vingt et unième enquête du privé Amos Walker.

« *Quand la maison Tyrus Books m'a demandé d'écrire une nouvelle aventure d'Amos Walker, je me suis lancé sous le titre* Parfois c'est une hyène. *Ce n'était pas nouveau ; la plupart de mes sujets commencent avec un titre, même s'il me faut parfois des années avant d'arriver à trouver une intrigue qui colle avec. Et là, j'ai trouvé une intrigue qui pouvait faire l'affaire. En l'occurrence, une histoire drôle que j'ai entendue dans différentes versions, et qui mène à une spéculation sur comment une histoire mène à une autre et ainsi de suite ; j'ai commencé à écrire sans trop savoir où j'allais. Bien sûr, le vrai mystère est le suivant : qui sait ce qui fait qu'une histoire drôle fonctionne ?* »



BETH ANN FENNELLY est l'auteur de trois recueils de poèmes (*Open House*, *Tender Hooks* et *Unmentionables*) et d'un livre de non-fiction (*Great with Child*). Elle est lauréate d'un prix Pushcart et boursière du National Endowment for the Arts and United States Artists. TOM FRANKLIN a signé un recueil de nouvelles (*Poachers*) et trois romans (*Hell at the Breech, Smonk* et *Crooked Letter, Crooked Letter*). Il est lauréat d'un Edgar et d'un Guggenheim. Fennelly et Franklin vivent à Oxford, Mississippi ; ils enseignent à « Ole Miss », l'université du Mississippi. Leur collaboration a donné naissance à des textes courts et à des têtes blondes – Anna Claire, neuf ans, Thomas, cinq ans, et Nolan, trois semaines à la parution de la nouvelle « Ce que mains veulent » dans cette édition du *Best Americain Mystery Stories.*

« *L'idée de* Ce que mains veulent *a germé voilà des années, quand Tommy a écrit une histoire bien ratée sur des zombies traversant un terrain vague apocalyptique – heureusement, le manuscrit a fini dans un*

tiroir. Par la suite, on lui a demandé, ainsi qu'à Beth Ann, de contribuer à un recueil de textes courts. Comme l'inspiration ne venait pas, il est allé voir dans le tiroir où il fourre ses brouillons abandonnés, sans succès ; sauf qu'en relisant son histoire de zombies, il s'est aperçu qu'elle avait un potentiel. Tommy a donné l'histoire à Beth Ann en lui demandant s'il n'y avait pas moyen de la ressusciter. Beth Ann s'est débarrassée des zombies et s'est mise à faire des recherches sur la crue du Mississippi de 1927, en se disant que ce qui est arrivé vraiment à de vrais humains peut se révéler encore plus dingue que ce qu'ils pouvaient inventer pour des zombies. Ils se sont tellement amusés à écrire cette histoire ensemble qu'elle sert maintenant de base à un roman dont ils n'ont pas encore le titre. »

ERNEST J. FINNEY est originaire de Californie ; c'est aussi un sympathique observateur de la vie quotidienne dans cet État dont le mode de vie l'amuse bien souvent et le scandalise parfois. La Californie occupe une grande place dans toutes ses fictions. L'action de ses quatre romans se déroule dans la baie de San Francisco, la Sierra et la vallée de San Joaquin. Ses nouvelles sont souvent publiées dans les revues littéraires et les recueils, notamment dans *O. Henry Prize Stories* où son récit *Peacocks* a été primé. Chacun de ses deux recueils de nouvelles a obtenu un prix California Book. Son troisième recueil, *Sequoia Gardens: California Stories*, est paru en février 2011. Finney vit et écrit à Pliocene Ridge, dans le comté de la Sierra, en Californie.

« La possibilité d'un crime *a commencé à San Francisco, dans un restaurant de Clement Street, autour d'un poulet du général Tao. La*

conversation roulait sur un avocat débutant, commis d'office et surnommé l'Entrepreneur des pompes funèbres par plein de criminels malchanceux qui redoutaient une peine capitale après avoir espéré une condamnation à vie. Delilah est arrivée à maturité à l'issue du repas. Renée m'a été inspirée par une de mes belles-mères, quelqu'un qui avait beaucoup à dire sur les leçons de la vie. »



ED GORMAN a publié plus de vingt romans policiers, ainsi que sept recueils de nouvelles. Il a obtenu un Shamus, il a été nominé deux fois aux Edgars, il a reçu le prix Anthony de la fiction policière et figuré dans la sélection du Silver Dagger, un prix décerné par l'Association des auteurs de polars. Deux de ses livres ont été portés à l'écran, l'un dans le cadre d'un film à petit budget et l'autre, pour la télévision. La *Kirkus Review* le considère comme « l'un de nos auteurs de fiction policière parmi les plus originaux ». Pour le *San Francisco Examiner*, « Gorman possède un style formidable qui l'autorise à dire des choses profondes d'une façon divertissante ». Il travaille en ce moment à la série des Dev Conrad, des thrillers noirs et politiques, et à celle des Sam McCain, qui suit le parcours d'un procureur entre les années 1950 et les années 1970.

« *La nouvelle* Traversée en solitaire *est le résultat de neuf années passées à fréquenter les salles de chimio pour essayer de gérer mes myélomes multiples, un cancer qui se traite mais ne se guérit pas. Vous achetez le maximum de temps possible. Et jusqu'ici j'ai eu de la chance, beaucoup de chance. Depuis quelques visites, j'avais remarqué une infirmière au regard triste. Je n'avais jamais eu affaire à elle, mais un jour c'est elle qui m'a fait ma perfusion et je me suis aperçu qu'elle avait*

une ecchymose à la joue. Ce jour-là, elle semblait malheureuse. Elle m'a expliqué qu'elle était fatiguée : elle avait déménagé la veille avec ses deux gosses, du coup elle s'était couchée tard. Je me suis dit que c'était sûrement une femme battue. On voit et on entend beaucoup de choses en salle de chimio – en général ça n'a rien de mélodramatique (celles que j'ai fréquentées sont le plus souvent des endroits accueillants avec plein de gens souriants) –, mais de temps en temps un masque tombe, et vous avez un aperçu des ravages provoqués par le cancer. Un aperçu de la peur. Il n'y a pas que le cancer ; il y a ces vies personnelles que la maladie a rendues plus difficiles. Il n'est pas rare qu'un diagnostic de cancer soit suivi d'un divorce. Tout ça m'a amené à sortir mon ordi et à commencer à prendre des notes sur un duo improbable : deux vieux patients qui avaient décidé de consacrer le temps qui leur restait à vivre à s'occuper des infirmières et des patients de leur salle de chimio. Et ma préférence va toujours au comédien James Garner, plutôt qu'à Clint Eastwood. »



JAMES GRADY est l'auteur d'une dizaine de romans dont *Les Six Jours du Condor* ; il a aussi à son actif de nombreuses nouvelles qui figurent souvent dans les recueils de « best of ». Journaliste, il a couvert après le Watergate des sujets politiques ou criminels, des affaires d'espionnage et de terrorisme ; il a écrit pour le cinéma et la télé ; il a reçu en France le Grand Prix du roman noir, en Italie le prix Raymond Chandler, au Japon le prix littéraire Baku-Misu ; aux États-Unis, il a été nominé pour un Edgar ; à Londres, le *Daily Telegraph* le considère comme un des « cinquante auteurs de polars à lire avant de mourir ».

« Destiny City *m'a permis de jeter quelque lumière sur les arcanes complexes du terrorisme, et sur les méthodes souvent peu ragoûtantes que l'on emploie pour le combattre. Pour être sûr d'avoir le récit le plus juste qu'il soit possible d'écrire, j'ai travaillé avec ceux qui sont chez nous du bon côté, et avec des terroristes – un exercice d'équilibriste intéressant en termes de journalisme littéraire. J'avais aussi envie de présenter aux lecteurs des instantanés de l'Amérique, des visions qu'ils n'auront pas forcément en regardant par la fenêtre de leur voiture ; mais surtout, je voulais donner vie à des personnages – des héros, des méchants, des victimes – qui, comme nous tous, sont perdus dans un brouillard fait de puissances politiques et de rêves personnels.* »



CHRIS F. HOLM est né à Syracuse et son grand-père, qui était flic, lui a transmis sa passion pour les histoires policières. Il a écrit son premier récit à l'âge de six ans. Ça lui a valu d'être envoyé au bureau du directeur de son école. Par la suite, ses nouvelles ont mieux marché puisqu'elles ont paru dans *Ellery Queen's Mystery Magazine*, *Alfred Hitchcock's Mystery Magazine*, *Needle*, *Beat to a Pulp* et *Thuglit*. Il a été finaliste du prix Derringer et lauréat du prix Spinetingler. Il a aussi commis un ou deux romans qu'il acceptera sûrement de vous faire lire si vous le lui demandez gentiment.

« *Je ne sais pas trop d'où est sortie l'idée de* Tueur de tueurs*, mais je me rappelle exactement où c'est arrivé. Tard le soir, un dimanche d'avril 2010, j'étais au lit, prêt à m'endormir. Dans le flottement de mes pensées, une scène m'a traversé l'esprit. Une place au milieu d'une ville, dans quelque république bananière. La place grouille de monde, la foule applaudit un despote minable. Et, au-dessus des gens, un assassin, l'œil*

collé au viseur. Pour dire la vérité, je n'en savais guère plus. Puis l'assassin a pressé la détente – un kilo et demi de pression, pas plus, pas moins –, et je me suis aperçu que sa cible n'était pas le despote minable. Après ça, il ne fallait plus compter sur une bonne nuit de sommeil ; j'ai sauté de mon lit pour courir à l'ordinateur et mettre par écrit tout ce que j'arrivais à me rappeler avant que ça ne se dissipe comme se dissipent les rêves. Bon, l'assassinat politique, c'est simple comme bonjour – rien de plus qu'une affaire de fric ou de fanatisme. En revanche, les motivations de mon tueur étaient d'un genre autrement plus subtil, et je le savais ; autant je n'avais pas la moindre envie de le rencontrer, autant je voulais savoir ce qui le faisait courir.

« *Trois semaines plus tard, la nouvelle était écrite. Je la trouvais trop longue pour une revue. Mais Steve Weddle, le futur directeur de* Needle*, m'a assuré que* Needle *n'était pas une revue comme les autres. Il se trouve que Steve avait raison – et ça tombait bien puisque Jake est tout sauf un tueur à gages comme les autres.* »



HARRY HUNSICKER, ancien vice-président de l'Association américaine des écrivains de polars, est l'auteur de trois romans noirs mettant en scène un privé de Dallas affligé du nom de Lee Henry Oswald. En 2006, son premier roman, *Still River*, a été nominé aux Shamus par le Private Eye Writers of America. En 2010, sa nouvelle « Leed » a été nominée pour un prix par l'International Thriller Writers. Hunsicker vit à Dallas ; quand il n'écrit pas, il exerce la profession d'expert dans l'immobilier ; il anime de temps en temps des ateliers d'écriture.

« *L'idée d'*À l'ouest de nulle part *m'a été inspirée par un incipit sur un homme tellement nul que ses amis le surnommaient Danny le Débile. J'ai imaginé une petite bande de voleurs où tout le monde était perturbé et suivait sa propre voie tordue. Je les ai installés au centre du Texas, une région où j'ai passé beaucoup de temps enfant et jusqu'à l'âge adulte. Pour quelque raison, la relation entre ces trois amis de longue date a pris de la consistance, et l'histoire s'est développée toute seule.* »



RICHARD LANGE est l'auteur d'un recueil de nouvelles intitulé *Dead Boys*. Il a signé aussi le roman *This Wicked World*. Ses récits sont parus dans le *Sun*, dans l'*Iowa Review*, dans l'édition 2004 des *Meilleures Nouvelles policières américaines* et dans la sélection de fictions pour la collection Kindle de l'*Atlantic Monthly*. Il est lauréat en 2008 du prix de la Rosenthal Family Foundation pour la littérature, décerné par l'Académie américaine des arts et des lettres. Il a été finaliste du prix William Saroyan. Il a obtenu en 2009 le Guggenheim Fellowship. Il travaille à un prochain roman et à un nouveau recueil de nouvelles.

« *Il y a des enfants qui se font tuer à Los Angeles. C'est une réalité. Bon, il y a des enfants qui se font tuer partout, mais je vis à LA et j'écris sur cette ville, alors c'est à nos enfants d'ici que j'ai pensé en écrivant* Tueur d'enfant. *À un enfant particulier, en fait. Un petit garçon de quatre ans. Un jour qu'il marchait sur le trottoir avec sa sœur, les gangsters du coin ont ouvert le feu sur une voiture qui passait. Une balle perdue l'a touché en pleine poitrine. Il est mort sur le coup.*

« *Les gens réagissent à ce genre de tragédie de diverses façons. Étant écrivain, j'écris. Et pour écrire cette histoire, j'ai ressuscité une femme.*

Bianca est un personnage d'une nouvelle un peu ratée, et qui était depuis longtemps enfermée dans un tiroir. Je l'ai ramenée à la vie et j'ai commencé à la faire parler ; ainsi l'histoire est née petit à petit. Comme toujours quand j'écris, au début, je ne savais pas trop où j'allais. Après l'avoir terminée, j'aurais voulu qu'elle finisse mieux pour Bianca. Mais ce n'était pas le cas. J'aurais voulu aussi que le petit garçon ne meure pas. Il y a des jours où je déteste cette saloperie de monde. Vraiment. »



JOE R. LANSDALE a signé plus de trente romans, vingt recueils de nouvelles, de nombreux articles et essais, des scénarios. Il a édité ou coédité plus de trente anthologies. Son œuvre a été portée à l'écran, elle a inspiré des bandes dessinées, elle a été jouée sur scène. Sa nouvelle « Bubba Hotep » est devenue un film culte. Il a obtenu beaucoup de prix, dont un Edgar, sept Bram Stoker, le prix British Fantasy, le Grinzane Cavour, l'Hérodote de la fiction historique, le prix Inkpot pour son œuvre dans les domaines de la bande dessinée, de la fantasy et de la science-fiction. Le *New York Times* l'a inscrit deux fois dans sa liste de livres préférés. Cet artiste, qui pratique les arts martiaux, a fondé l'association d'arts martiaux Lansdale Shen Shuan ; il a été admis à la Martial Arts Hall of Fame ; il possède une école d'arts martiaux à Nacogdoches, au Texas. Il enseigne à l'université Stephen F. Austin dont il est écrivain en résidence. Il travaille actuellement à la production de *Christmas with the Dead*, un film à petit budget inspiré par sa nouvelle éponyme.

« *Je suis né à Gladewater, au Texas, et mon plus lointain souvenir est une maison perchée sur une colline d'où l'on voyait une boîte de nuit, une autoroute et un ciné drive-in. Avec ma mère, on regardait par la*

fenêtre les films du drive-in, et elle m'expliquait ce que disaient les personnages. Ça m'a donné le goût de raconter des histoires ; j'ai souvent écrit sur les drive-in et les boîtes de nuit, sur les gens qui gèrent ce genre d'endroits. C'est mon père qui m'a appris la boxe et le catch quand j'étais tout jeune. Il avait quarante-deux ans à ma naissance. Il ne savait ni lire ni écrire, mais tout comme ma mère, qui, elle, savait lire et écrire, il était un formidable raconteur. Pendant la Dépression, il allait en train d'une ville à l'autre, d'une fête foraine à l'autre, où il catchait et boxait pour de l'argent. Ma mère m'a encouragé à écrire, mon père m'a encouragé à pratiquer les arts martiaux. Je continue de pratiquer les deux. Avant de devenir écrivain, j'ai fabriqué des chaises en aluminium, j'ai été fermier, j'ai travaillé dans les champs, j'ai fait le garde du corps et le concierge. Ce que je préfère, c'est l'écriture et les arts martiaux. On peut me suivre sur Twitter ou mon pseudo est joelansdale. »



CHARLES MCCARRY est né en 1930 à Pittsfield, dans le Massachusetts et il s'est acquis, comme romancier, une réputation internationale grâce à ses best-sellers, *Opération Golgotha* (1973) et *Les Larmes de l'automne* (1975). À quoi il faut ajouter neuf romans traduits dans plus de trente pays. Comme auteur, coauteur ou éditeur, on lui doit également neuf ouvrages de non-fiction, ainsi que des nouvelles, des poèmes et d'innombrables articles dans les principaux organes de la presse américaine et étrangère. Jeune homme, il a écrit les discours d'un président, d'un candidat à la présidence et d'autres politiciens. Au début de la guerre froide, il a été pendant dix ans agent secret de la CIA. Par la suite, il a travaillé comme éditeur free lance pour le *National Geographic* ; il a écrit l'histoire officielle de ce magazine à l'occasion de son centième

anniversaire, en 1988. Il vit avec sa femme, Nancy, qu'il a épousée en 1953. L'hiver, ils résident dans le sud de la Floride et, l'été, dans les Berkshire Hills du Massachusetts.

« Le dernier maillon de la chaîne *est une nouvelle autobiographique au sens où s'y reflètent avec précision l'atmosphère et, dans une certaine mesure, la réalité de ce que j'ai vécu lorsque j'étais agent secret en Afrique, il y a cinquante ans. Comme presque toujours dans les œuvres de fiction, l'histoire comprend des éléments inventés et d'autres inspirés par de vrais souvenirs. J'ai connu des villes comme Ndala, et noué des amitiés avec des gens comme Benjamin, le personnage principal de ma nouvelle ; j'ai traversé des épisodes pas tellement différents de ce que je raconte ici. Mais Ndala n'existe pas, ni Benjamin. L'un et l'autre s'éloignent de leurs modèles et c'est voulu : certains secrets ne peuvent être divulgués. Même pour les auteurs qui n'ont jamais fait serment de garder le secret : la fiction, après tout, raconte ce qui doit s'être passé, non ce qui s'est réellement passé. En tout cas, elle ne dit pas ce qui s'est passé avec exactitude.* »



DENNIS MCFADDEN vit et écrit dans une vieille ferme du nom de Mountjoy, sur Bliss Road, au bout de Peaceable Street quand on vient d'Harmony Corner, dans le nord de l'État de New York. Son recueil de nouvelles intitulé *Hart's Grove* est paru en juin 2010 ; d'autres fictions de sa plume ont été publiées dans les *Missouri Review*, *New England Review*, *Massachusetts Review*, *Hayden's Ferry Review*, *CutBank* et *South Carolina Review*.

« *Pour un auteur, c'est une bénédiction que d'avoir un manuscrit refusé : le texte va pouvoir grandir et se développer.* Diamond Alley *a eu de nombreuses occasions de grandir. C'est une de mes premières nouvelles, elle a commencé comme une simple vignette sur des ados voyeurs et les exploits radiodiffusés des Pirates de Pittsburgh ; un début modeste, mais qui a sérieusement évolué par la suite. Avec les années, les personnages et les mœurs d'Hartsgrove, une petite ville de fiction, ont commencé à prendre forme, à s'enraciner, à s'imposer et à se glisser dans l'histoire. Cela dit, là où* Diamond Alley *s'est le plus et le mieux développée, c'est sans doute le jour où j'ai décidé de déplacer le point de vue narratif vers le personnage principal ; au lieu d'avoir un homme qui se remémorait un meurtre survenu quand il était enfant, j'avais un chœur grec chantant une tragédie grecque.*

« *Quant au mystère, il ne diffère pas beaucoup du mystère à l'œuvre dans mes autres récits – j'entends par mystère le fait que nous ne pouvons jamais savoir tout ce qui se passe dans nos vies, ni ce qui nous attend. Dans le cas présent, le meurtre a un effet grossissant. Mais le mystère, dans les œuvres de fiction, on ne le perce pas davantage que dans la vraie vie, même si la plupart des écrivains ne peuvent s'empêcher de céder à ce leurre appelé omniscience ; ceci étant dit, et vu la nature du recueil de nouvelles, rien d'étonnant si la réponse au premier mystère de* Diamond Alley *– "À ton avis, qui est-ce qui l'a tuée ?" – gît là-bas, à Hartsgrove, comme la vérité nue, pour tous ceux qui ont envie d'y aller voir.* »



CHRISTOPHER MERKNER a publié récemment des nouvelles dans *Black Warrior Review*, *Gettysburg Review*, *Gulf Coast*, *New Orleans*

Review et *Cincinnati Review*. Il anime des ateliers d'écriture à Denver pour l'université du Colorado.

« Le dernier cottage *a commencé par une méditation touchante et joyeuse sur ma jeunesse et ma ville natale dans l'Illinois. Je ne sais pas ce qui fait que ça a mal tourné. À un moment, il est devenu évident que l'histoire n'avait aucun intérêt à être touchante ou joyeuse. Écrivant et récrivant, je n'arrivais pas à me débarrasser de cette image des poissons cherchant de l'air à la surface des lacs et des rivières qui entourent ma ville natale. J'ai plein de bons souvenirs de mon enfance dans le nord de l'Illinois, mais ces poissons – ces gueules béantes, avides, ces yeux roulant des regards vitreux – continuaient de me hanter. Alors j'ai décidé de les tuer. D'où* Le dernier cottage. *Mille mercis à Brock Clarke, et à la formidable équipe de la* Cincinnati Rewiew*, pour leur aide, leur soutien et leurs encouragements.* »

ANDREW RICONDA vit dans le Bronx, à City Island. Ses fictions ont paru dans *Amherst Review*, *Criminal Class Review*, *Oyez Review*, *Phantasmagoria*, *Rio Grande Review*, *Watchword* et *William and Mary Review*. Il travaille actuellement à *The Three People I Had to Kill Last Year*, un roman dont les héros ne sont autres que ceux de la nouvelle publiée dans le présent recueil.

« Le cœur comme un ballon *est mon premier essai dans le genre policier. En général, mes nouvelles sont décalées, et mettent en scène des hommes tristes, aliénés – pas de crimes, pas de flingues, pas de peau écorchée avec un épluche-légume. Comme nombre de mes personnages, le narrateur, Brian Rehill, s'efforce de rester indifférent à Dieu dans un*

monde qui ne le permet pas. À propos de divinités, j'aime à penser qu'un des dieux du polar décalé, Charles Willeford, aurait apprécié cette histoire, lui qui a créé le personnage du flic Hoke Moseley. Salut à toi, Hoke Moseley ! »



S. J. ROZAN est née dans le Bronx où elle a grandi. C'est une New-Yorkaise pure souche. Elle a publié onze livres dans la série Lydia Chin/Bill Smith, dont le récent *Ghost Hero*. Elle a aussi publié deux récits en autoédition : *Absent Friends* et *In This Rain*. Sans parler d'une bonne trentaine de nouvelles parues dans divers revues, anthologies et recueils des « meilleures histoires de l'année ». Elle a reçu un Edgar, un Shamus, un Anthony, un Nero et le prix Macavity du meilleur roman, ainsi qu'un prix japonais, le Faucon maltais ; elle a remporté aussi l'Edgar de la meilleure nouvelle. Elle donne des cours, enseigne et anime, l'été, un atelier d'écriture en anglais à Assise, en Italie. Son site web : www.sjrozan.com.

« La mère de Lydia Chin *m'a valu beaucoup de réactions. Apparemment, tout le monde connaît une mère qui ressemble à celle de Lydia, ou reconnaît la sienne dans ce personnage. (La réaction que j'ai préférée est celle d'un jeune Chinois lors d'une séance de signature dans une librairie : "Je n'ai qu'une seule question : quand avez-vous connu ma mère ?") Dans* Chin Yong Yun mène l'enquête*, c'est la première fois que je faisais entendre la propre voix de maman Chin : les choses telles qu'elle les perçoit de sa cuisine. La première, mais sûrement pas la dernière ; j'ai l'impression que ça ne fait que commencer.* »



MICKEY SPILLANE est le meilleur auteur américain de polars qui ait sévi au XX^e^ siècle. Sa créature, le privé Mike Hammer, est apparue en 1947 dans *I, the Jury* (en français : *J'aurai ta peau*) ; le livre s'est vendu à des millions d'exemplaires, tout comme les six polars cruels qui n'ont pas tardé à suivre. Ce détective controversé a fait l'objet d'une émission de radio, d'une bande dessinée, de deux séries télévisées et de nombreux films dont, en 1955, un classique du film noir, *Kiss me Deadly* (*En quatrième vitesse*) de Robert Aldrich.



LUIS ALBERTO URREA est l'auteur de plusieurs livres dont *In Search of Snow*, *The Hummingbird's Daughter* (prix Kiriyama) et *The Devil Highway* (finaliste du Pulitzer et lauréat du prix Lannan). Né au Mexique, il vit actuellement dans la région de Chicago et enseigne à l'université de l'Illinois. Sa nouvelle « Amapola », parue dans *Phoenix Noir*, a obtenu un Edgar en 2010.

« *Cette histoire a commencé sa vie sous forme de notes jetées sur le papier au temps où j'étais écrivain en résidence à Lafayette, à l'université de Louisiane. J'étais à fond – comme tout le monde – dans la musique cajun/zydeco et la culture créole. J'étais un grand fan de Beau Jocque. J'ai d'ailleurs fini par le rencontrer, on a discuté toute une nuit ; et j'ai su alors que j'écrirais un jour mon roman zydeco. J'ai pris des notes en vue d'une fiction "littéraire". C'est-à-dire ? Je savais que mon héros serait le vieux Chester Richard, mais à part ça… je n'avais aucune idée de la suite. Si j'ai un conseil à donner à tous les écrivains paresseux, c'est de faire équipe avec David Corbett. Quand il écrit, on dirait une machine bien huilée ; en plus, ça ne l'embête pas, manifestement, de faire en une seule nuit des recherches qui devraient prendre un an.* »

Note du traducteur : le terme *Zydeco*, semble-t-il, vient du français. Il serait issu d'une déformation de l'expression « Les haricots sont pas salés » (prononcer « zaricos » évidemment). C'est le titre d'une chanson cajun (http://www.youtube.com/watch?v=vA7Cl2xMkEU). Le zydeco renvoie donc à la musique cajun, et plus exactement au blues cajun : accordéon, guitare, violon.

OceanofPDF.com

BROCK ADAMS

Audacieuse[1]

Une voleuse à la tire.

Elle hantait la station de la 34e Rue et Holloway où, tous les matins, Gerald attendait son métro sur le même banc de béton froid. Il l'observait à travers ses épaisses lunettes. Elle était jeune, frêle et mince, avait l'air d'une orpheline, avec des cheveux noirs, touffus, coupés court ; elle se déplaçait comme un fantôme, apparaissant et disparaissant au gré du va-et-vient de la foule.

À cause d'elle, il s'était mis à attendre le lendemain matin avec impatience. À cause d'elle, il se sentait revigoré. En la voyant, il avait eu l'impression de revivre pour la première fois, depuis ce dimanche matin où il avait trouvé Dolores, sa femme de cinquante-trois ans, la tête dans ses céréales, morte. Une attaque.

La voleuse de Gerald portait des collants noirs sous une minijupe en denim. Elle portait deux blousons l'un sur l'autre, un coupe-vent plus une veste en denim – avec plein de poches, nota Gerald. Parfois, elle portait des lunettes de soleil, même dans le métro.

Elle était douée, rusée, rapide, intelligente mais pas cupide – c'est quand on est cupide qu'on se fait piquer. Il étudiait sa méthode en l'observant quand il partait au travail.

En fait, ce n'était pas réellement un travail. Après la mort de Dolores, après l'enterrement, la famille et le défilé des visiteurs venus bourrer le frigo d'un tas de trucs qui y moisiraient, il s'était

retrouvé tout seul dans la maison. Il était à la retraite depuis neuf ans quand elle était morte, mais ils n'en avaient jamais vraiment profité. Ils ne voyageaient pas, ne sortaient pas, ne faisaient partie d'aucun club. Ils se contentaient d'habiter sous le même toit, vivant côte à côte des vies séparées. Elle était là, affirmation permanente et quotidienne, un peu comme cette molaire qui lui faisait mal au fond de la mâchoire à droite, ou comme l'ongle incarné de son orteil – ça faisait partie de la vie.

Après sa mort, il n'y eut plus rien d'autre qu'une maison vide et un tas d'heures à tuer entre le réveil et le coucher. Il nettoyait et remettait de l'ordre jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien à nettoyer et à remettre en ordre. Après, il voulut reprendre son boulot d'inspecteur en bâtiment mais l'entreprise qui l'employait avait évolué, beaucoup évolué, depuis son époque à lui. Elle était dirigée désormais par un gamin qui n'était que stagiaire quand Gerald avait pris sa retraite. Le gamin avait rigolé et lui avait posé les mains sur les épaules lorsqu'il lui avait parlé de reprendre du service. Puis Gerald avait vu les yeux du gamin perdre leur éclat, il avait vu une gêne, une crispation s'emparer de lui quand il s'était aperçu que Gerald était sérieux. Le gamin s'était forcé à sourire à nouveau.

— On serait ravis que tu reviennes, Gerald, dit-il, mais un homme de soixante-quatorze ans sur un chantier, ce serait trop risqué.

Gerald avait souri, hoché la tête. Il lui avait serré la main. Sa propre main lui avait paru vieille et calleuse dans celle du jeune homme. Elle lui avait paru lourde dans sa poche quand il s'était éloigné. Gerald avait les cheveux blancs maintenant, même s'il pouvait toujours se faire une raie, comme à trente ans. Sa peau était tannée, ridée. Autour de lui, tout était nouveau. Il n'était plus dans le coup.

Il avait pris un bureau en ville, une petite pièce poussiéreuse avec une grande fenêtre emplie de soleil et de ciel bleu le matin. Il annonça à la ronde qu'il allait devenir écrivain. Il n'avait pas écrit grand-chose – un papier d'humeur pour le tabloïd local, quelques brouillons autobiographiques, sans enthousiasme. Le plus souvent, il regardait par la fenêtre et respirait l'odeur de renfermé. L'intérêt, c'était le rythme que ça donnait à sa vie, le fait de se lever, de se préparer, de partir pour le travail, de rentrer à la maison, même si ça devenait chaque matin un peu plus dur de quitter son banc pour monter dans la rame de métro. Et un jour, il était tombé sur sa voleuse.

Elle suivait des circuits que personne ne connaissait à part lui. Elle arrivait de l'entrée sud, celle avec l'escalier, plutôt que par celle avec l'escalator. Elle dévalait les marches et se postait près du quai, adossée à un pilier en béton. Elle semblait regarder le gouffre sombre du tunnel, mais ses yeux furetaient autour d'elle comme des rayons lumineux. Elle restait quelques minutes contre son pilier. Quand la première rame arrivait en grondant dans le tunnel, et que les voyageurs se pressaient au bord du quai, elle se glissait au milieu de cette foule et quand les portes s'ouvraient en sifflant, elle opérait. Il l'avait vue ouvrir des sacs à main et décrocher des portefeuilles de leurs chaînes dans la cohue et la bousculade. Elle tirait un stylo plume en or de la poche d'un agent de change, arrachait un petit bijou au foulard d'une Indienne. Ensuite, pendant que la foule disparaissait derrière les portes coulissantes pour être emportée au loin, elle glissait son butin dans son blouson et filait vers l'entrée nord derrière laquelle elle disparaissait jusqu'au lendemain.

Ce qu'il appréciait en elle, au début, c'était l'instant de diversion qu'elle lui offrait. Et puis, un jour, elle avait fait les poches d'un flic. Il était jeune, il semblait nerveux, et écumait la station pour chasser

les clochards qui y faisaient la manche. Il s'était arrêté près de l'un d'eux ce mercredi matin.

— Il faut dégager de là, mon pote.

Le clochard avait levé les yeux vers lui.

— Allez, mec, avait-il dit.

— Pas de mendicité ici.

— Lâche-moi.

— Ne fais pas d'histoires, avait insisté le flic.

Il portait une lourde ceinture qui ployait sous le poids d'une radio, d'un flingue, d'une matraque et d'autres trucs de flic. Le tout maintenu par des lanières de cuir à mousquetons. Il avait libéré celle de sa bombe lacrymogène.

— Dégage de là.

La rame était arrivée en grondant, les portes s'étaient ouvertes et les gens serrés comme des sardines s'étaient frayé un chemin vers les voitures à l'arrêt. Gerald avait observé sa voleuse. Il l'avait vue chalouper entre les voyageurs jusque derrière le flic, lui tirer sa bombe de la ceinture et filer vers l'entrée nord. Le flic avait tendu la main vers sa ceinture, avait fouillé le vide, baissant les yeux d'un air paniqué.

— Méfie-toi de ces foutus fantômes, avait dit le clochard.

Il avait rigolé et grimacé un sourire, découvrant ses dents gâtées.

Gerald était tombé amoureux d'elle ce matin-là.



Gerald se tenait à la périphérie de la foule, la main contre un pilier. Il fit courir son doigt sur le béton froid, râpeux. La station sentait toujours le métal et la savonnette, une odeur de machines et de gens à peine sortis de la douche. Un homme mince en costume se tenait à

côté de Gerald, relié à une de ces oreillettes pour téléphone qui lui donnait l'air d'un robot. Il hurlait contre son interlocuteur comme s'il se trouvait seul en pleine nature. Deux gamins étaient assis côte à côte sur un banc avec leurs boîtes à goûter. L'un des deux frappa l'autre sur le bras, et ils rigolèrent.

Tout autour de Gerald, la foule bourdonnait ; les pieds claquaient et collaient au sol froid.

Elle arriva par l'entrée sud, avec ses lunettes de soleil, ses blousons fermés jusqu'au cou la protégeaient contre le froid de novembre. Elle s'appuya contre son pilier. Gerald l'observait du coin de l'œil. Il sentit qu'elle regardait autour d'elle, qu'elle le regardait lui. Il fit glisser sa main plus haut sur le pilier, sa veste s'ouvrit davantage, son portefeuille pointa de sa poche intérieure. Trois centimètres de cuir étaient visibles. Elle ne pouvait pas ne pas le voir.

La rame se faufila dans la station. Les portes s'ouvrirent. La foule déferla sur lui et le bouscula ; il regarda en direction du pilier, elle n'était plus là. Une femme avec un bagel à la main s'écrasa contre lui et un peu de fromage fondu se répandit sur son manteau.

— Désolée, marmonna-t-elle sans le regarder.

La foule le poussa dans la rame et la porte se referma derrière lui. La chaleur provenant du chauffage, émanant des corps serrés les uns contre les autres enveloppait tout. Une odeur de café flottait dans l'air. Il palpa sa poche intérieure. Le portefeuille n'y était plus.

La rame démarra et la station s'éloigna derrière les vitres. Gerald vit sa voleuse se dégager de la foule en direction de l'entrée nord.

Il se cramponna à la barre au-dessus de sa tête et sourit tandis que le train s'enfonçait dans le noir. Des graffitis couraient sur les murs du tunnel. Il ferma les yeux et s'imagina la fille en train de grimper les marches, de pénétrer dans l'air glacé de la ville, de filer

le long du trottoir, tête basse, les mains au fond des poches, les cheveux fouettés par le vent. Elle tourne à l'angle d'un passage et se blottit dans un coin derrière une benne à ordures. Elle dézippe son blouson, en tire le portefeuille et l'ouvre, le fouille, le fixe des yeux. Pas d'argent, pas de cartes de crédit, pas de papiers d'identité. Rien qu'un bout de papier. Elle le tient entre ses petits doigts roses. Au recto est écrit : *RATÉ*. Elle le retourne. *Très audacieuse. Retrouve-moi demain*. Elle fait la gueule, grimace, froisse le papier, le fourre dans sa poche. Elle est furieuse. Une petite boule de feu.

Gerald sourit, bercé par le rythme du train.



Le lendemain matin, elle était là. Appuyée à son pilier, bras croisés, se mordillant la lèvre inférieure. Elle regardait Gerald fixement. Il était sur son banc, et lui retourna son regard tandis que les gens allaient et venaient entre elle et lui. Le métro arriva puis repartit. Elle laissa passer la foule avec tous ses sacs à main et ses bijoux. Bientôt la station fut presque vide. Aux guichets, c'était le changement d'équipe, le flic se dirigeait vers l'entrée nord. La voleuse se déplaça sur le ciment et le léger battement de ses pieds résonna dans toute la station. Elle s'arrêta devant lui et de nouveau croisa les bras.

— C'est quoi, cette histoire ? dit-elle.

Gerald lui sourit. Il posa les paumes sur le banc, se renversa en arrière et croisa les jambes.

— Surprise ? demanda-t-il.

— Tu vas me dénoncer ?

— Ce n'est pas mon intention.

— Alors qu'est-ce que tu veux ?

Il regarda les pieds de la fille. Elle portait des ballerines noires.

— Je te vois tous les matins, dit-il. Il faut croire que j'avais envie d'un peu de compagnie, voilà tout.

— Tu essaies de me draguer ?

— Non.

— T'as quel âge ?

— Je n'essaie pas de te draguer.

— OK.

Elle regarda autour d'elle. Un gardien se baladait avec une de ces longues pinces qui servent à ramasser les gobelets de café et les emballages de friandises. Elle s'assit à côté de Gerald et prit dans sa poche le bout de papier froissé. Elle le regarda, le retourna, le fit rouler entre ses doigts.

— Ça veut dire quoi, « très audacieuse » ?

— Tu n'as jamais entendu ce mot ?

— Non.

Il lui reprit le bout de papier.

— Ça veut dire que tu oses, que tu n'es pas dégonflée.

— Très audacieuse.

— Ouais.

Il lui rendit le papier. Elle le plia et le glissa soigneusement dans une de ses poches. Elle regarda ses pieds. Ramena ses cheveux derrière ses oreilles.

— Je m'appelle Gerald. Et toi ?

Elle passa sa langue sur ses lèvres.

— Tu me trouves audacieuse ?

— Oui.

— Alors tu n'as qu'à m'appeler Audacieuse.

— Tu n'as pas de prénom ?

— Si tu crois que je vais te le donner !

— Bon, Audacieuse, c'est un peu long.

— Raccourcis-le, fais ce que tu veux. Je ne te dirai pas mon vrai nom.

Elle se leva.

— Le raccourcir ? Genre « Audi » ? suggéra Gerald.

Elle se tenait devant lui et ferma ses blousons jusqu'en haut, d'abord la veste en denim, puis le coupe-vent.

— Comme la voiture ?

— Comme un diminutif pour « Audacieuse ».

— Alors ça va. Audi.

Elle tourna les talons, se dirigea vers l'entrée nord.

— À demain ? dit Gerald.

Sa voix rebondit contre les murs de la station.

Elle enfonça les mains dans son blouson, poursuivit son chemin et disparut.

Le lendemain, il lui apporta un café. Audi resta à l'autre bout du quai et le fixa des yeux jusqu'au départ de la rame ; puis elle vint s'asseoir à côté de lui. Elle ne disait rien.

— Je me disais que tu aurais envie d'une douceur, dit Gerald. J'ai mis plein de sucre. Plein de crème.

Elle prit le café qu'il lui tendait.

— Merci, dit-elle.

Elle en but une gorgée, se lécha les lèvres.

— Tu sais, ça fait deux jours de suite que je ne fais rien à cause de toi.

— Oh !

— Si tu continues comme ça, tu vas être obligé de m'aider, dit-elle.

Elle lui sourit. La gencive au-dessus de ses dents du haut était rose et tendre. Ses yeux noirs brillaient. Gerald ressentit une sorte

de plénitude intérieure.

— Je t'ai apporté un café, dit-il. De quoi d'autre as-tu envie ?

— Je vais réfléchir.



Pendant deux semaines, elle revint tous les jours. Gerald ratait son train pour discuter avec elle. Il arrivait tard à son bureau. Non qu'il y eût quelqu'un pour s'en rendre compte, du reste.

Audi lui parla d'elle. Elle avait vingt-deux ans, elle se débrouillait toute seule depuis six ans. Elle s'était retrouvée à la rue quand son copain l'avait quittée. Il possédait une maison, il l'avait suppliée de s'installer avec lui. Elle l'avait fait, et au bout d'un mois il en avait eu marre.

— « Remballe tes merdes et tire-toi », c'est tout ce qu'il m'a dit.

Elle tournait son gobelet de café dans sa paume.

— Je savais que mes parents ne me laisseraient pas revenir. Ils étaient trop furieux que je sois partie. Alors je suis allée en ville pour m'installer chez une copine. Elle m'a dit qu'elle n'avait pas de place, et voilà. J'ai commencé à dormir ici.

Elle eut un signe du bras en direction de l'espace caverneux.

— Dans le métro ? dit Gerald.

— Là-bas, derrière les distributeurs. Il y fait chaud. Les distributeurs dégagent de la chaleur. Et les flics ne vont pas regarder derrière.

— Ce n'est pas non plus l'endroit le plus confortable du monde.

— Non.

Elle but son café et regarda les distributeurs.

— Mais à force de traîner ici, j'ai repéré les gens. Et j'ai commencé à les voler. C'est facile. Je me fais assez pour payer un

sixième du loyer, là où je dors maintenant.

Elle lui parla de l'appart en ville où elle vivait avec une demi-douzaine de jeunes de son âge ; c'était un flux permanent de locataires, des gens partaient, d'autres arrivaient. Elle dormait par terre dans la cuisine. Le loyer n'était pas cher.

— Et tu y es heureuse ?

— Non.

Elle se pencha en avant ; le gobelet en carton pendillait au bout de ses doigts. Elle fit une grimace et regarda le sol. Le tissu de sa veste était tendu sur ses épaules. Il leva la main, à quelques centimètres de son dos ; il réfléchit, la regarda, et finit par la poser doucement.

— Tu sais, j'ai de la place, si jamais tu avais besoin d'un endroit où dormir, dit-il.

— Je ne veux pas coucher avec toi.

— Je ne te le demande pas.

— Tu es assez vieux pour être mon grand-père.

— Sûr.

Il laissa la main sur son dos le temps qu'une rame arrive, puis reparte. Le lendemain, elle n'était pas là. Assis sur son banc, un café dans chaque main, il regarda quatre fois de suite la foule monter dans quatre trains. Après quoi il rentra chez lui.



La ville devint sombre, grise et froide à mesure que les mois passaient. Les rues étaient glissantes ; les grands buildings avaient l'air d'avoir été découpés dans du carton humide et collés sur le ciel.

Tous les matins, Gerald venait s'asseoir dans sa station de métro, la cherchait des yeux sur le quai, dans la foule des gens en manteau,

porteurs de serviettes. Il remarquait les femmes dont le sac à main pendait à l'épaule, mal fermé, voire ouvert. Les hommes qui braillaient dans leurs téléphones en oubliant de surveiller leurs serviettes. Des cibles idéales. Mais aucun signe d'Audi.

Gerald regardait par la fenêtre de son bureau. Le froid de l'hiver s'installait vite. La neige soufflait sur les trottoirs et s'amassait en congères sales au bord des toits. Au début, les pigeons se blottirent sur les chevrons, puis ils disparurent. Gerald essayait de remplir ses journées. Il vérifiait ses talons de chèques. Il faisait des mots croisés. Il écrivait, brodait sur divers sujets, des histoires tirées par les cheveux dont les protagonistes étaient de jolies voleuses à la tire. La plupart du temps, il regardait par la fenêtre. Il se demandait s'il y avait du chauffage dans l'appartement d'Audi. En fait, il se demandait si elle avait vraiment un appart.

Il passait au supermarché près de chez lui tous les jours en rentrant. Il aimait tâter les légumes frais, soupeser les fruits mûrs. Il faisait ça sans se presser, en prenant son temps ; il programmait ses repas en longeant les rayons. Ça durait. Rapporter les courses à la maison, faire la cuisine : voilà qui occupait sa soirée. Une fois que tout était mangé et débarrassé, il était presque l'heure d'aller se coucher, alors une journée de plus était passée.

Une semaine avant Noël, il faisait revenir des oignons quand on frappa à sa porte. Il laissa les oignons grésiller dans la poêle, et alla ouvrir. C'était Audi, dans un tourbillon de vent glacial, les mains au fond des poches, ses ballerines trempées par la neige sale.

Elle regarda le sol, dessina des motifs dans la gadoue du bout du pied.

— Salut, dit-elle.

— Salut, répondit Gerald.

Il s'effaça pour la laisser entrer.

Il prépara du café puis une grande omelette avec huit œufs, des poivrons verts, des oignons, des tranches de saucisse fumée. Audi s'était assise dans la cuisine. Les mains croisées sur la table, elle ne disait rien. Elle le regardait préparer le repas. Il divisa l'omelette en deux avec la spatule, en fit glisser la moitié sur une assiette qu'il posa devant elle. Il s'assit et mangea sa part à même la poêle. Audi regardait son assiette.

— Tu n'aimes pas l'omelette ? demanda Gerald.

— Elle est belle, dit-elle. Elle est jolie à voir. Je n'ai pas envie de la détruire.

— C'est juste une omelette.

— Ça fait longtemps que je n'ai pas mangé d'omelette.

Elle mangea, et elle lui raconta toute l'histoire. Un jour, en rentrant, elle avait trouvé la porte de l'appartement condamnée, elle ne savait même pas qui était la proprio, elle n'avait aucune idée de ce qui s'était passé. Dans le parc elle avait aperçu un de ses ex-colocataires assis sur un banc. Il lui avait expliqué.

— La drogue ou un truc du genre. D'après le mec, les flics sont venus et les ont embarqués. Après ça, la proprio a foutu tout le monde dehors. Elle a fait condamner la porte. Elle a dit qu'elle en avait marre de louer à des clodos.

— C'est honteux, dit Gerald. Ce n'est pas vraiment votre faute.

— Hum.

Elle finit son assiette, il la lui prit pour la déposer dans l'évier. Après lui avoir servi un café, il se rassit à la table. Elle serrait la tasse dans ses mains.

— Comment tu as fait pour savoir où j'habite ? dit Gerald.

— Je t'ai suivi, il y a deux ou trois semaines.

Elle écarta ses cheveux, leva les yeux de sa tasse pour le regarder, les baissa à nouveau.

— Tu m’as dit que je pouvais venir en cas de besoin.

— Tu es la bienvenue. Je me demandais juste comment tu avais fait pour me trouver.

— Je ne veux pas m’imposer.

— Tu ne t’imposes pas.

Elle but une gorgée.

— C’était bon, dit-elle.

Ils restèrent attablés en silence, à finir leur café. La neige, qui s’était remise à tomber, formait sur le rebord de la fenêtre une frange de plumes blanches, silencieuses. Une croûte de gel s’était formée sur la vitre. Le chauffage cliqueta en se mettant en marche, puis gronda : l’air chaud souffla dans la cuisine. Les chaussons d’Audi trempaient le carrelage.

— Tu veux des vêtements secs ?

Elle fit oui de la tête. Gerald sortit de la cuisine pour monter à l’étage. Dans sa chambre, il y avait un dressing dont la partie droite était emplie de ses affaires, tandis qu’à gauche pendaient toujours les vêtements de Dolores. Il n’avait jamais su qu’en faire. Les souliers de Dolores s’alignaient, bien rangés contre le mur, à part une paire de lourdes bottes marron – les dernières chaussures qu’elle avait portées – jetées n’importe comment dans un coin, exactement comme elle les avait laissées. Il prit quelques chemisiers et quelques pantalons qu’il descendit au rez-de-chaussée.

Audi s’était installée dans le canapé du séjour. Il étala les vêtements devant elle, sur la table basse.

— C’est vintage ! dit-elle en effleurant les manches à volants d’un chemisier rouge vif. Où tu as trouvé tout ça ?

— C’était à ma femme, dit Gerald.

Audi hocha la tête et considéra les vêtements.

— Elle est morte il y a quelques années, poursuivit-il.

— De quoi ?

— D'une attaque.

Audi prit un pantalon marron et se leva. Elle tint le pantalon devant elle et baissa les yeux, tendit la jambe, fit tourner le bout de ses pieds.

— Elle te manque ?

Il hocha la tête.

— Souvent.

— Je vais mettre celui-là, dit-elle.

Elle gagna la salle de bains avec le chemisier rouge et le pantalon marron. Elle y resta un long moment. Gerald alluma la télé. On repassait un épisode de *L'Agence tous risques*. Barracuda était en train de tabasser quelqu'un. Gerald baissa le volume.

— Elle s'appelait comment ? demanda Audi.

Elle se tenait sur le seuil de la pièce, mince, propre et toute jeune dans les habits de sa femme.

— Qui ?

— Ta femme.

— Oh. Dolores. Elle s'appelait Dolores.

Audi étudia son reflet dans l'obscurité de la fenêtre.

— Très joli, dit-elle en pliant les bras.

Elle pivota et se dressa sur la pointe des pieds.

La neige tombait, silencieuse et lourde.

Il lui prépara la chambre d'amis. Il prit des draps en haut de la penderie et fit le lit lui-même pendant qu'elle attendait sur le seuil et le regardait s'activer. Elle lui sourit.

— Pour un mec, tu te débrouilles très bien.

— Il a fallu que j'apprenne, dit Gerald.

Il repoussait le drap sous les coins du matelas.

— Mon ex-petit copain était nul pour ça. Il fallait toujours que je l'aide.

Elle s'assit au bout du lit.

— C'était superchiant.

Gerald cala les oreillers contre la tête de lit.

— Il y a une télé, dit-il. Si tu veux la regarder. Mais je n'ai pas le câble et je ne sais pas où est passée la télécommande.

Elle rampa jusqu'à la tête du lit et s'adossa aux oreillers.

— Ça ira, dit-elle. Je crois que je vais dormir tout de suite. Je suis crevée.

Elle souriait. Elle avait la peau claire, ses joues étaient rouge et rose. Ses cheveux lui tombaient dans les yeux et s'étalaient derrière elle sur l'oreiller.

Gerald recula vers la porte.

— OK, dit-il. Alors bonne nuit.

Il referma la porte.

Le lendemain, il se réveilla à sept heures et s'habilla. Il entrebâilla la porte d'Audi. Elle était couchée et dormait sous les couvertures, à part une jambe, une longue jambe bien en chair qui pendait hors du lit jusqu'au sol, nue et rose. Le pantalon de Dolorores gisait par terre. Il regarda la peau d'Audi qui remua dans son sommeil. Il secoua la tête et referma la porte.

Au bureau, et pour la première fois depuis des semaines, il eut vraiment besoin d'écrire. Il sortit du tiroir le dernier brouillon de son autobiographie et en lut la première page. Le texte était plat, monotone. L'histoire était ennuyeuse. Ça parlait d'une pièce de théâtre à l'école, jadis, quand il était en primaire. Il plia les feuillets en deux et les jeta dans la corbeille. Il en glissa un nouveau dans la

machine. Il se mit à écrire en débutant cette fois son récit à la mort de Dolores. Il tapait avec passion, les mots crépitaient comme des éclairs sur la feuille. Il se revit en train de rouler vers le côté du lit laissé libre, jouir de toute la place, s'enfoncer dans l'oreiller pendant que le soleil se frayait un passage par les fenêtres. Il s'était levé tard ce jour-là. D'un pas incertain, il était descendu au rez-de-chaussée où les cheveux de Dolores s'étalaient sur la table tandis que ses mains ballantes, relâchées, pendaient sur les côtés, et que le lait dégouttait lentement sur le carrelage.

Puis Audi était arrivée, boule de feu dans la maison vide. Il mit la feuille de côté et rentra à la maison.

À son retour, elle était là. Sur le canapé, dans une autre tenue de Dolores, un vieux survêtement. Elle avait fait du pop-corn ; elle regardait la télé, lovée sous une couverture.

— Bonne journée ? dit Gerald.

— Et comment.

Il s'assit à côté d'elle. Tout de suite elle se rapprocha. Elle prit un oreiller qu'elle posa sur les genoux de Gerald avant d'y poser la tête en se tournant pour avoir un œil sur l'écran. Elle regardait des clips.

— Qu'est-ce que tu as fait ? lui demanda Gerald.

— Ça, répondit-elle. Toute la journée. J'ai traîné. C'était génial.

Elle rit. C'était la première fois qu'il entendait son rire, un genre de carillon qui tintinnabulait d'abord dans sa poitrine, puis bondissait en passant sur sa langue. Ça lui donna des picotements dans le dos.

— Et toi ? dit-elle.

— J'ai un peu écrit.

— Sur quoi ?

— Sur toi.

Elle tourna la tête pour le dévisager.

— Tu écris sur moi ?

— Ouais.

Il regardait la télévision. Un groupe qui répétait dans un entrepôt. Il sentait qu'Audi fixait sur lui des yeux froids, intenses.

— Tu as intérêt à ce que je sois excitante. Je n'ai pas envie d'être un personnage ennuyeux.

— Ce n'est pas le cas.

— Et j'ai intérêt à être jolie, dit-elle.

Après quoi elle se tourna de nouveau vers la télé.



Elle ne bougeait pas de chez lui. Il se rendait à son bureau et écrivait ; il rentrait et lui parlait de sa journée. Il était impatient de ce moment passé avec elle sur le canapé, de ce qu'il ressentait quand la tête d'Audi pesait sur ses genoux, quand elle respirait tout près de son visage.

Le jour de Noël, il resta à la maison. Il préparait des gâteaux quand elle descendit lentement, les yeux ensommeillés.

— Joyeux Noël, dit Gerald.

Elle s'attabla en bâillant.

— Ne dis pas « joyeux » Noël, dit-elle. Ça fait commercial.

— Qu'est-ce que tu veux que je dise ?

— Pourquoi pas « heureux » Noël, comme on dit pour toutes les autres fêtes ?

— D'accord, « heureux » Noël. Miel ou confiture ? Sur tes gâteaux.

— Miel.

— Bon choix.

Il mit les gâteaux au four et prit le miel dans le placard avant de le poser devant elle.

— Ils seront cuits dans deux minutes.

— J'ai un cadeau pour toi, dit-elle.

Elle regardait la table et se tordait les mains.

— Je ne sais pas si tu vas aimer.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Tu me promets d'aimer ? Au moins de dire que tu aimes ?

— Promis : au minimum je dirai que j'aime.

— Gros malin, dit-elle.

Elle grimpa à l'étage en courant et revint avec un sac en papier marron qu'elle lui tendit. Elle s'attabla de nouveau et patienta.

Il ouvrit le sac. Dedans, il y avait un dessin encadré. Il le prit. C'était le bout de papier qu'il avait laissé pour elle dans son portefeuille. Le verso, là où était écrit « *audacieuse* ». Avec des crayons de couleur, elle avait colorié tous les plis qui s'étaient formés quand elle avait froissé le billet ; puis elle avait colorié aussi les espaces avec des teintes différentes. Ça ressemblait au sol sec et craquelé d'un désert que l'on aurait attaqué au pinceau. Le mot *audacieuse* ressortait en rouge vif. Le verre magnifiait encore les couleurs. Il fit tourner le cadre entre ses doigts.

— Tu l'aimes bien ? demanda Audi.

— Je l'adore, dit Gerald.

Il le tint dressé sur la table devant lui.

— Tu le jures ?

— Je l'adore.

Il la regarda. Elle rougissait. Elle détourna le visage.

— Je n'ai rien pour toi, dit-il. Mais je peux te donner quelque chose.

— Tu n'es pas obligé, dit-elle. Tu m'as déjà beaucoup donné.

Ils passèrent la journée sur le canapé, à regarder les émissions de Noël – Rodolphe le renne au nez rouge, Frosty le bonhomme de neige – jusqu'à ce qu'il fasse nuit dehors et que la neige se remette à tomber. Gerald monta se coucher.

Il ne savait pas combien de temps il avait dormi quand Audi entra. Il sentit sa présence dès qu'elle fut dans la chambre. Il la regarda. Elle était en petite culotte et T-shirt. Sur la pointe des pieds, elle s'approcha du lit, puis elle tira un peu la couverture et se glissa dessous. Elle se lova tout près de lui, posa ses jambes nues sur les siennes. Elle avait la peau lisse et douce. Sa tête reposant sur sa poitrine, il sentait ses cheveux sur son menton, ses cils contre sa poitrine. Il se raidit.

— Tu as vraiment été gentil avec moi, Gerald.

Il l'attira un peu plus près. Elle enroula sa jambe autour de lui et le serra à son tour.

— Je pourrais tomber amoureuse de toi, dit-elle.

— Non, murmura-t-il.

Il respirait ses cheveux ; elle sentait le miel, la pomme, la peau. Puis il lui donna un baiser sur le dessus de la tête. Elle leva les yeux : des pois noirs dans le noir de la chambre. Elle remua un peu et l'embrassa sur la bouche, deux fois, comme un effleurement de plume. Puis elle laissa sa tête retomber sur sa poitrine et s'endormit. Il regardait fixement le plafond, et écoutait Audi respirer.

Quand il se réveilla, le soleil éclairait vivement le visage d'Audi. Il la secoua. Elle émergea, battit des paupières, le regarda.

— Salut, dit-elle.

— Allez, debout. Je voudrais t'emmener quelque part. Un cadeau de Noël tardif.

Elle roula pour s'écarter de lui et se mettre sur le dos. Elle ramena la couverture sur son visage.

— J'ai encore sommeil, dit-elle.

Ses yeux pointaient au bord du couvre-lit.

— Tu veux que je te prépare un petit-déjeuner ?

— Refais-moi des gâteaux, dit-elle. Mais prends ton temps.

Elle lui sourit. Puis elle se tourna dans le lit et enfouit sa tête sous l'oreiller.

Il descendit au rez-de-chaussée explorer le réfrigérateur. Il n'y avait plus de lait. Il se chaussa, enfila son manteau, prit son chapeau et sortit. L'air vif lui piqua les narines. Le soleil miroitait dans les stalactites qui pendaient aux gouttières.

Il enfonça les mains dans ses poches et remonta la rue en direction du supermarché. Les portes électriques s'ouvrirent sur un bain de chaleur et de fluorescence. Il sourit à la caissière et se dirigea vers le fond, vers le rayon du lait. Il attrapa une bouteille, la retourna pour vérifier la date de péremption. Il consulta au dos de l'emballage l'annonce sur les disparitions d'enfants. La photo d'Audi s'imprimait à l'encre noire, baveuse, sous les informations nutritionnelles.

Il scruta la photo. Audi lui renvoyait son regard depuis l'emballage en carton froid. Nikki Tyler, seize ans, en fugue depuis un an. Sa taille. Son poids. Le numéro des parents, leur adresse. Ils vivaient en périphérie, à trois quarts d'heure à peine de la ville, à moins d'une heure de chez lui.

Il remit la boîte de lait sur l'étagère, en prit une autre avec la photo d'un jeune garçon noir, paya et rentra.

Audi était installée sur le canapé, en train de regarder « Le juste prix ».

— Tu en as mis, du temps, dit-elle.

Elle se tenait sous une tente de couvertures, seule sa tête dépassait, et ses yeux étaient rivés sur la télé. De profil, son nez était petit, ses lèvres minces et roses. Elle se tourna vers lui, sourit.

— Je t'ai manqué ?

Gerald faisait passer sa boîte de lait d'une main à l'autre.

— Affreusement, dit-il.

Il prépara les gâteaux. Ils en mangèrent quelques-uns en regardant la télé. Puis ils préparèrent un casse-croûte et prirent la voiture pour gagner le nord de l'État par l'autoroute. La circulation était fluide. La neige fraîche s'étendait tout autour d'eux, lisse le plus souvent, mais pareille à de la meringue là où le vent l'avait fouettée. Le ciel, à perte de vue, était d'un bleu profond. Audi pressait son nez contre la vitre.

— On va où ? dit-elle.

— *Ultima Thule*, dit Gerald.

— Quoi ?

— Les confins de la Terre.

Ils s'arrêtèrent sur un parking près d'un grand lac gelé. Il descendit de voiture et ouvrit le coffre pour y prendre une couverture et leur casse-croûte. Ils se dirigèrent vers le lac. Gerald quitta prudemment la terre ferme pour s'engager sur la glace. Elle tenait bon.

— Attention, dit-il.

Il prit la main d'Audi. Ils marchèrent sur le lac gelé, laissant de profondes empreintes dans la neige poudreuse.

— C'est comme marcher sur la Lune, dit-elle.

Elle gardait sa main bien serrée dans la sienne. Des yeux, elle parcourait l'horizon bleuté. La glace était douce sous ses pieds.

Quand ils furent à une centaine de mètres du rivage, Gerald déploya la couverture et s'assit. Il donna un sandwich à Audi, et ils mangèrent en regardant le lac. Non loin de là, la glace était craquelée, brisée par endroits ; encore plus loin, il y avait de larges trous d'eau, puis des plaques de glace qui dérivaient vers l'horizon, blanches et bleu argenté.

— J'avais l'habitude de venir ici avec ma femme, dit Gerald. Elle aimait bien. Elle disait que c'était comme si le monde essayait de tenir bon. Mais que c'était trop fort. Que la pression exercée par les forces extérieures – quelles que soient ces forces – était trop forte. À cause de ça, la terre partait en morceaux et s'éloignait en flottant.

— C'est très joli.

— Elle disait qu'ici elle avait vraiment l'impression d'être au bout du monde.

Audi opinait en mâchant son sandwich. Elle prit sa main, la posa sur ses genoux et la garda serrée. Des oiseaux jacassaient au bord du lac. La glace craquait, grondait.

— Audi, qu'est-ce que tu vas faire ? dit-il.

Il observait les oiseaux qui picoraient dans la neige. Il sentait le regard d'Audi posé sur lui.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Je veux dire, qu'est-ce que tu vas faire de toi ?

Elle posa son autre main sur la sienne ; elle la serra entre ses poings.

— Tes parents ne te manquent pas ?

— Ils étaient méchants avec moi, Gerald.

— Est-ce qu'ils l'étaient vraiment ? C'est pour ça que tu es partie ?

Elle serra ses mains un peu plus fort.

— Je ne te mentirais pas, dit-elle.

Ils regardèrent la glace flotter sur les eaux profondes.

Ils prirent le chemin du retour alors que le soleil commençait à décliner. Le ciel était clair, sans aucun nuage ; le soleil colorait l'horizon d'un orange lumineux, la neige et la glace réfractaient la lumière. Elle se renversa sur le siège passager et ferma les yeux.

— Je vais m'arrêter là, dit Gerald, sur cette aire de repos.

Elle marmonna quelque chose d'une voix épaisse, endormie.

— Tu veux aller aux toilettes ? demanda-t-il.

Elle fit non de la tête. Il quitta l'autoroute et pénétra sur le parking de l'aire de repos. Il laissa le moteur tourner. Lorsqu'il sortit des toilettes, il resta dans le froid à regarder son souffle former des nuages devant lui. Devant lui, une famille remettait de l'ordre dans le coffre d'un van.

Il secoua sa jambe droite, puis la gauche. Elles étaient engourdies par le voyage en voiture. Il fit de grandes enjambées. Il alla jusqu'aux distributeurs de boissons et acheta un Coca-Cola. Il but une gorgée et retourna vers le panneau où s'affichaient un plan et des publicités. Il parcourut les pubs pour des assurances auto et les offres d'emploi proposant de devenir riche en un rien de temps. Dans le coin supérieur droit, il y avait six feuilles de papier avec des photos : des avis de disparition d'enfants. Comme sur les cartons de lait. La photo d'Audi s'étalait au milieu. Tout en relisant l'adresse de ses parents, il se retourna pour regarder la voiture sur le parking. Les phares étaient allumés, de la vapeur s'échappait du moteur. Au-delà, dans les bois, la neige pesait lourdement sur les arbres dont les branches craquaient sous l'effet du gel.

Audi dormait sur le siège passager, la bouche entrouverte, la tête appuyée contre la vitre. Elle avait replié ses jambes contre sa poitrine et enfoncé les mains dans ses manches. Il monta le chauffage et regarda par la fenêtre. Devant lui, la lumière des phares chassait la nuit d'encre ; et soudain la ville surgit, étincelante et dure. Il sortit de l'autoroute et pénétra dans la banlieue.

Il conduisait lentement, explorant des yeux les maisons obscures, cherchant l'adresse. Les habitations étaient petites et délavées, les rues bordées d'arbres nus, fantomatiques. Le vent soulevait les flocons de neige et les propulsait dans les airs. Les tourbillons se délitaient sur la voiture en sifflant. Elle se réveilla. Elle bâilla et se frotta le nez en regardant autour d'elle d'un air surpris.

— Qu'est-ce qu'on fait ici ? dit-elle.

Il ne dit rien. Il alluma les phares pour y voir quelque chose à travers les rafales de neige.

— Gerald. On va où ?

Elle le fusillait du regard, pour un peu elle lui aurait percé la tempe de deux trous bien nets.

— Je te ramène chez toi, dit Gerald.

— Ce n'est pas là que je vis.

— Je te ramène chez tes parents, Nikki.

Elle se dressa sur son siège.

— Salaud, dit-elle. Tu savais ? Depuis quand ?

— Depuis très peu de temps…

— Tu avais tout planifié ? C'était ça, le truc que tu voulais me donner ? C'était me ramener à mes parents ?

D'un bond, elle se mit à genoux. Une main sur le tableau de bord, l'autre sur l'appuie-tête, son visage était tout proche du sien.

— Ils vont te donner quelque chose, c'est ça ? Tu es quoi ? Un genre de chasseur de primes ?

— Je ne l'ai su qu'aujourd'hui, dit-il.

Il s'arrêta à un stop et se tourna vers elle.

— Je viens juste de l'apprendre.

— Je ne veux pas rentrer chez moi. Je t'ai dit qu'ils étaient méchants avec moi.

— Je sais.

— Ils étaient atroces ! Ils n'ont jamais rien voulu me laisser faire. Ils ne voulaient pas que je voie mon copain. Ils m'enfermaient dans ma chambre, Gerald !

Elle tempêtait, il sentait son haleine chaude dans son oreille.

— Ils étaient tellement méchants. Je te l'ai dit, qu'ils étaient méchants.

Il soupira.

— Je sais, Audi, mais tu m'as dit plein de choses.

— Salaud.

— Je veux seulement faire ce qui est le mieux pour toi, dit-il.

Il continuait d'avancer.

— Arrête-toi, dit Audi.

— Quoi… ?

Elle lui hurlait dans l'oreille.

— Arrête-toi !

Il stoppa la voiture et elle se rassit dans son siège. Elle regardait à travers le pare-brise. Le vent cognait la voiture et la neige dessinait de petits motifs dans l'air sombre.

— Qui tu es, merde, pour décider de ce qui est le mieux pour moi ? dit-elle.

Gerald resta un moment sans rien dire. Le moteur vibrait ; la neige fondait sur le capot. Le chauffage lui soufflait un air épais en pleine figure.

— Je ne sais pas. Je ne sais pas.

Elle ne le regardait plus. Elle avait fixé son regard sur ses chaussures.

— Tu ne veux pas me garder ? demanda-t-elle au bout d'un moment.

Elle semblait si petite. Elle avait de nouveau fourré ses genoux sous son sweat.

— Tu sais que je ne peux pas, Nikki.

Elle se tourna vers lui. Ses yeux étaient comme deux morceaux de charbon.

— Arrête de m'appeler comme ça, dit-elle.

Elle ouvrit la portière et un tourbillon d'air froid pénétra dans l'habitacle. Elle sortit, elle referma son blouson jusqu'en haut et claqua la portière. Elle remonta la rue.

Gerald tendit la main vers la console centrale et batailla pour faire descendre la vitre.

— Nikki ! cria-t-il. Nikki ! Attends ! Audi ! Audi.

Il parcourut le carrefour des yeux, actionna le levier de vitesse et fit demi-tour pour la suivre. Elle longeait le caniveau en courant d'un pas lourd dans les paquets de neige. Elle avait la tête rentrée dans les épaules, les mains au fond des poches.

Il ralentit en arrivant à sa hauteur.

— Audi, allez, dit-il.

Elle accéléra le pas. Le vent était violent et la neige soufflait dans l'obscurité comme une tempête de sable blanc. Les réverbères alignés le long de la rue projetaient sur l'asphalte des flaques de lumière jaune et froide. Audi en traversa une. Il vit la neige qui collait à ses cheveux noirs. Elle releva la tête vers lui. Ses yeux sombres, si sombres et si froids. Elle se mit à courir, coupa à travers une pelouse entre deux maisons.

Il descendit de voiture. Une rafale de vent le frappa de plein fouet, son manteau s'ouvrit. Le froid lui coupa la respiration. Il fit quelques pas en courant. Il avait les jambes raides : la conduite, le froid, soixante-dix années de vie. Audi était à peine visible dans l'ombre d'une arrière-cour obscure. Il l'appela encore. Il sortit de la clarté du réverbère, devant la maison, le terrain était durci par l'hiver. Il trébucha, tendit le bras pour recouvrer son équilibre. Son vieux cœur cognait dans sa poitrine. Quand il releva les yeux, Audi n'était plus là, elle avait disparu dans les ténèbres, dans le vent et le froid.



Quand il rentra chez lui, la maison était vide et paisible. En haut, les habits de Dolores étaient éparpillés par terre, ceux qu'Audi avait portés. Le lit n'était pas fait. Il ne toucha à rien. Dans la cuisine, la vaisselle était encore dans l'évier. Son cadeau de Noël, son œuvre d'art, reposait sur la table : *Audacieuse*. Il le prit, l'emporta dans le salon et le posa sur la télévision.

Il le regarda. Ses couleurs vives brillèrent à nouveau sous le verre. Les lignes étaient belles mais sombres là où Audi avait insisté avec le crayon. Il imagina ses petits doigts, les heures passées à suivre méticuleusement les traces déjà présentes sur la feuille. Le dessin suivait ces traces. Ces traces qui se divisaient pour partir dans toutes les directions, chacune donnant naissance à trois autres, et ainsi de suite, toutes s'encerclant et se dispersant pour se rejoindre à nouveau, tissant sur cette feuille autrefois blanche le patchwork des possibles.

Il avait réfléchi à d'autres options, bien sûr, à toutes les autres solutions possibles. Les autres vies qu'il aurait pu vivre étaient

toujours cachées dans son subconscient, spectres d'autres Gerald vivant dans d'autres mondes où tout était différent. Des mondes où il avait un autre travail, où il habitait d'autres villes, épousait d'autres femmes. Des mondes où Dolores n'était pas morte, des mondes où il ne l'avait même jamais rencontrée. Tous ces chemins, et maintenant ces nouvelles possibilités encore : il rattrape Audi là-bas dans la nuit et la neige avant qu'elle ne disparaisse dans l'ombre, elle sanglote contre sa poitrine, et ils retournent dans la voiture. Après, ils vivent ensemble. Mais combien de temps, dans quel but, en vertu de quels faux-semblants ? Il n'en sait rien. Ou bien il l'adopte, mais ça, ça n'arriverait jamais. Ses parents voudraient continuer de s'occuper d'elle. Ils ne le permettraient jamais.

La dernière possibilité. Celle qu'il éprouvait dans son ventre et que son cerveau repoussait. La jambe d'Audi serrée fort autour de la sienne. Ses cils effleurant sa poitrine. *Non*, songea-t-il en secouant la tête. *Non*.

Tous ces chemins possibles, tracés avec tant de soin par des doigts délicats.

Le vent avait cessé maintenant, mais la neige tombait encore. Il s'enveloppa dans une couverture, alla s'asseoir sur le canapé et ferma les yeux. Le chauffage se déclencha. Il l'écouta cliqueter, bruire et ronronner tandis que la chaleur pénétrait dans la pièce vide.

---

1. *Nouvelle parue dans* Sewanee Review.

OceanofPDF.com

ERIC BARNES

Quelque chose de joli, quelque chose de beau[1]

Au début, on n'entrait pas dans les maisons pour les cambrioler. Tous les quatre, au début, on entrait dans les maisons juste pour voir ce qui allait se passer.

Mais, arrivés à l'âge de dix-huit ans, on le faisait encore, vu qu'aucun de nous n'avait trouvé la moindre raison d'arrêter.

— Vas-y, murmure Will Wilson en me faisant signe d'avancer.

Et, sans bruit, il me pousse pour m'aider à franchir le haut rebord de la fenêtre. À Tacoma, c'était une nouvelle maison qui recevait notre visite.



Quand on était petits, genre huit ou neuf ans, avec mon ami Teddy, on rentrait ensemble de l'école, la Sherman Elementary, en ramassant des capsules de bouteilles, des bâtons d'esquimaux et des mégots de cigarettes. On les cherchait dans l'herbe et sur les trottoirs, sous les bancs aux arrêts de bus, autour des poubelles ; on gardait nos trouvailles dans des poches secrètes sous la doublure de nos blousons. Avec Teddy, on rentrait à la maison sous la pluie en organisant des courses de mégots et de bâtonnets dans le filet d'eau du caniveau ; et, des jours ou des semaines plus tard, quand le

caniveau était à sec, on allait récupérer nos mégots et nos bâtonnets dans les enchevêtrements de détritus amassés au bord des plaques d'égout.

Teddy et moi étions meilleurs amis.

Les jours de pluie, à Sherman, pendant la récréation, on bâtissait des barrages près du bac de saut en longueur. La pluie formait un ruisselet peu profond, large d'une trentaine de centimètres, qui suivait le fond de la cour et se jetait sous une énorme grille en fonte après avoir traversé le bac sableux. D'autres gosses rappliquaient pour construire des barrages eux aussi, mais Teddy et moi on était toujours les premiers arrivés, affairés à fabriquer le barrage principal, un arc de cercle fuselé de quinze centimètres de haut, long d'un mètre cinquante ; eux, ils n'avaient plus qu'à faire de petits barrages et nous implorer de laisser passer un peu d'eau.

Je me revois là-bas en pantalon de velours et blouson en nylon, trempé comme tout le monde. Aucun de nous ne portait d'imper. C'était comme si personne ne voulait se donner la peine de lutter contre une pluie décidément trop forte. Sauf Teddy. Teddy, lui, portait toujours un de ces cirés jaune vif, avec ses cheveux noirs, bouclés, qui dépassaient de la capuche. Grâce à ses bottes en caoutchouc, jaunes elles aussi, il arrivait à racler encore plus de sable pour le barrage.

Vers la fin de la récréation, quand notre ouvrage atteignait ses dix-huit ou vingt centimètres de hauteur et ses trois mètres d'envergure, les autres gamins finissaient toujours par gueuler qu'on ouvre une brèche dans notre barrage, qu'on laisse passer l'eau pour qu'elle détruise leurs barrages à eux. Mais avec Teddy on ne cédait pas, même si un gamin essayait d'attaquer notre barrage à coups de pied – un gosse hyperactif en général, un de ceux qui devaient chaque jour aller chercher leurs médicaments à l'infirmerie. Comme

Michael Coe avec qui on n'était pas amis alors, à qui on n'aurait même pas voulu adresser la parole.

Une fois, j'avais dû écarter Coe, après qu'il avait voulu casser notre barrage. C'était un petit gros avec la boule à zéro et un T-shirt moulant. Parce que je lui avais tapé dessus en le poussant dans une minuscule flaque de boue, il avait piqué sa crise et commencé à tourner sur lui-même en gueulant et en devenant tout rouge. Coe m'a dénoncé, le maître nous a mis l'un à côté de l'autre en classe pendant une semaine, et c'est comme ça qu'on est devenus amis – c'est du moins ce qu'on disait toujours. En fait, c'est à partir de ce moment qu'il avait commencé à nous suivre, Teddy et moi, quand on rentrait après l'école, à se pointer à l'improviste quand on était avec ma baby-sitter, en train de jouer au base-ball d'intérieur ou de manger nos paninis. Et c'est comme ça qu'au bout d'un moment Coe avait commencé à venir chez moi avec son nouveau copain, Will Wilson.

Mais en ces jours de pluie où nous pataugions dans le sable, c'est seulement quand la cloche sonnait la fin de la récréation que Teddy commençait à sourire et venait se placer avec précaution pile devant notre grand barrage. À ce moment-là, les autres gamins hurlaient de joie et sautaient sur place, et Coe et les autres gamins hyperactifs tournoyaient à toute vitesse, s'abattaient de tout leur long sur le sol dur et humide, et les maîtres, bien à l'abri cent mètres plus loin, nous criaient après, et Teddy, avec le bout arrondi de sa botte en caoutchouc jaune vif, ouvrait une petite brèche dans le sable de notre barrage, et l'eau commençait à s'infiltrer.

Coe et les autres hyperactifs se mettaient à briser leurs petits barrages tout minces avant même que le flot ne les atteigne, tandis que l'eau ruisselait plus fort par la brèche du nôtre ; Teddy faisait les cent pas, observait, surveillait, souriait.

Quelquefois j'avais envie de donner des coups sur la paroi de notre barrage, de sauter dessus à pieds joints avec mes baskets trempées, de laisser l'eau se précipiter. Mais je n'ai jamais fait ça à Teddy.

Et je me rappelle aussi qu'un jour où je regardais par-delà le cercle formé par les gamins autour de nous, j'ai vu un nouveau appuyé au grand grillage d'enceinte : il nous regardait, tous autant que nous étions, et il souriait aussi. Il souriait du même sourire que Teddy. Il souriait comme s'il avait tout compris. Or, quand je pense à lui maintenant, je pense à Will Wilson et je le vois avec une figure maigre, plus vieille, celle d'un garçon de dix-huit ans et non de huit.

C'est sûr que Will Wilson avait la tête d'un enfant, je sais bien. C'était un enfant. Mais je ne me rappelle plus son visage d'alors.

Je me rappelle en revanche que je me tenais aux côtés de Teddy, et que j'étais vraiment fier de lui. Teddy, mon meilleur ami, bien au sec sous son ciré, moi trempé et crevant de chaud sous la pluie, tous les deux en train de regarder notre barrage dans la cour de l'école, en train de sourire pendant qu'il poursuivait sa lente autodestruction.



Old Town était le quartier le plus riche de Tacoma, un secteur qu'il nous arrivait de traverser en voiture rien que pour regarder, rien que pour voir. Et alors que je franchis un rebord de fenêtre pour pénétrer dans l'obscurité de cette maison d'Old Town, je distingue les formes noires des meubles invisibles, la lumière grise tombant d'une fenêtre. Le contact de mon pied avec le plancher, puis avec un tapis, autour de moi le silence absolu, étale ; sur le moment, je suis incapable d'expliquer pourquoi, je peux juste éprouver et vouloir, mais à partir de là, comme la première

fois que nous sommes entrés dans une maison, l'effraction se résume à la violation de domicile elle-même, au fait de pénétrer dans un espace qui n'est pas le nôtre, dans un lieu que ne protègent ni des armes, ni des barreaux, ni même des verrous, mais bien plutôt la certitude d'être sûr. Sentiment dont – par une opération simple – nous nous sommes emparés et que nous avons brisé.

Et comme presque toutes les autres fois, je me tourne vers Will Wilson, je suis avec lui dans l'ombre d'un mur, et tous les deux nous sourions en pensant aux propriétaires et à leurs enfants endormis à l'étage. Inconscients de tout ça.



À dix-sept ou dix-huit ans, on dormait chez Will Wilson. Il habitait une maison dans une rue déserte, entre deux quartiers, au point de jonction de plusieurs pâtés de maisons. D'après mes souvenirs, ç'aurait pu être n'importe où à Tacoma, une de ces innombrables rues perdues, bordées de hautes barrières et de hauts fourrés, avec tout juste un éclairage public intermittent. Parfois tu tombais sur un magasin, le magasin du quartier avec ses pubs délavées pour les cigarettes et les bières bon marché, et en de rares endroits il pouvait y avoir des maisons mitoyennes ou de vieilles devantures, une porte qui faisait face à ces rues oubliées, une entrée sombre qui avait l'air à l'abandon, sauf qu'en y regardant de plus près tu voyais qu'il y avait quelque chose, du courrier dans la boîte à lettres, le clignotement bleuté d'un téléviseur derrière un rideau, un tricycle poussé contre le mur de la maison, et tu comprenais alors que c'était habité.

Il faisait toujours humide chez Will Wilson et ça sentait mauvais, et tu te réveillais à la dure sur la moquette élimée avec l'impression

d'être malade et de n'avoir pas fermé l'œil. Son beau-père était toujours en train d'apprendre à jouer de la guitare sur cet instrument rose vif qu'il avait acheté dans une boutique de prêt sur gages, puis branché sur la vieille chaîne stéréo qui occupait un mur entier du salon, et comme c'était une des rares pièces de la maison, je ne compte plus les fois où j'ai dormi contre le bois rigide de la stéréo en question, avec ses haut-parleurs habillés de leurs housses brunes. Je me réveillais au bruit des haut-parleurs qui grésillaient encore faiblement, face contre terre, avec l'envie de pisser. J'avais froid dans mon blouson mouillé – peut-être à cause de la nuit passée dehors sous la pluie – ou alors c'était l'atmosphère malsaine de cette maison aux rideaux tirés dont le sol et le canapé étaient quasi humides quand on les touchait. Je me réveillais dans le silence, je me retournais et je scrutais ce plafond gris et granuleux où s'amalgamaient des milliers de paillettes jaunes, vertes et dorées, et je restais couché là et j'avais l'impression que mon corps était traversé par ce gris, qu'il me faisait mal, et ça me donnait envie de vomir, je scrutais ce plafond et c'est alors que j'entendais grésiller les haut-parleurs tout près de moi, les autres qui roupillaient dans la pièce, et je me rappelais les quantités de bières qu'on avait descendues, plus la bouteille de gin, plus la dope que le copain du cousin de Will avait apportée, car tu n'avais pas d'autre choix que de t'en souvenir vu que chaque parcelle de ton corps malade, agonisant, portait la marque des verres avalés et de la fumée inhalée, et je m'efforçais de ne pas bouger parce que je voulais savoir si j'étais malade pour de bon ou seulement défoncé, ou seulement ivre, car tout avait mal tourné à la fin de la soirée, et cette bagarre te revenait aussi à présent, après que tu l'avais oubliée en buvant et en fumant, ce qui n'avait fait que te faire sombrer un peu plus profondément, te donner envie de boire encore, de boire en

fumant avec l'espoir de retrouver au prochain verre cette sensation du début, cette chaleur douce apportée par la première bouffée d'herbe, par le premier verre. Mais maintenant c'était terminé, tout était atroce, détruit. Alors je finissais par m'asseoir au milieu de mes amis endormis et c'était pour trouver Will Wilson assis lui aussi sur le canapé, en train de boire une bière en me regardant fixement de ses yeux gris dans un visage buriné, en hochant la tête dans ma direction, l'air de n'être jamais allé se coucher.

Il y avait eu de sales histoires. Vu comment mes mains me faisaient souffrir, je savais qu'on était partis en virée et qu'il y avait eu de la baston. Je savais qu'on avait écumé en voiture tous les coins de Tacoma. Je fermais les yeux et je revoyais de noires silhouettes en train de se battre, des visages cachés dans les arrière-cours obscures des maisons que nous « visitions ». Les bandes aux visages blêmes qui couraient sous la lumière pâle et livide des parkings déserts.

Je clignais des yeux et je savais que j'avais rêvé et que je venais seulement de me réveiller, un rêve dont je ne me souvenais plus vraiment, un rêve de visages cachés et de bandes qui rôdaient au fond d'arrière-cours.

Il y avait eu de sales histoires. Ç'avait commencé et fini ici même, sur ce plancher, dans la tranquillité de cette petite maison oubliée, presque impossible à retrouver.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demandais-je alors à Will Wilson.

Rien que de parler, ma bouche me faisait mal.

Et lui, il sirotait de la bière.

— Fais pas chier, répondait-il en avalant une gorgée. Tu le sais. Tu sais ce qui s'est passé.

— Gueule de bois, je disais.

Et je refermais les yeux, je les touchais doucement avec une main, puis avec l'autre ; la douleur irradiait depuis mes yeux jusqu'à mon crâne, mon cou, ma poitrine.

— Fais pas chier, il disait. Tu y étais.

J'avais encore la main sur les yeux, j'appuyais juste ce qu'il fallait, la douleur devenait blanche, de l'autre main je récupérais un Valium dans la poche de mon jean, je le glissais entre mes lèvres, je mordais dedans une fois avant de l'avaler.

Et maintenant je hochais la tête en disant : « D'accord. » Et je m'aperçevais que j'avais la figure trempée aussi, comme la moquette, comme mon blouson, comme l'intérieur de mon jean, et je savais que si j'étais mouillé, c'était à cause de cette maison où nous étions, à cause aussi de la pluie, à cause de la sueur après tout ce qu'on avait fait.

— Oui, disais-je. Oui, tu as raison.



Le petit corps trapu de Coe se meut avec une telle grâce dans l'obscurité, il saute sur les divans sans faire de bruit, s'étire sans peine sur les tapis, marche tranquillement sur les tables de la salle à manger. Il essaie de faire le tour de la pièce sans poser le pied par terre, relève son jean difforme pour sauter sans bruit du banc de piano au radiateur, puis à la télé sur sa table à roulettes, dont il se sert pour se propulser sur une distance équivalente à trois pas avant que le fil ne se tende. Et c'est seulement quand il a l'air d'être près de s'effondrer et de commencer à faire du bruit que Will Wilson s'avance vers lui et l'attrape par la mâchoire pour lui secouer la tête : non.

Entre nous quatre, souvent, rien n'était dit. On se contentait de remuer les lèvres ou de pointer du doigt.

Le mec souriait toujours quand je lui ai cassé un premier doigt. Ma main tirait déjà ses cheveux épais, humides, pour lui ramener la tête en arrière en même temps que je tordais un autre doigt, et que je le jetais à terre où le côté droit de son crâne a heurté durement le trottoir, son deuxième doigt se brisant facilement dans ma main.

Quand j'étais enfant, je me souviens d'avoir vu un soir mon père courbé au-dessus de l'évier de la cuisine, en train de laver sa figure tuméfiée et ensanglantée tandis que je me tenais aux côtés de ma baby-sitter. *Il n'y a rien de défendu dans une bagarre, Brian*, m'avait-il dit calmement, d'une voix lente et pesante. Ses cheveux longs dans ses yeux bleus. En faisant courir ses doigts sur les fines rides qui convergaient vers ses lèvres. Vingt-deux ans. Vingt-trois peut-être. *Il faut juste essayer de gagner, Brian. Juste essayer de faire mal*.

Et maintenant j'étais en train de taper sur la gueule de ce mec, de lui péter le nez, les yeux, les joues. On était devant une supérette, pas loin de l'école, et il pleuvait, il pleuvait fort, c'était après la sortie et ce mec de dix-huit ans avait poussé violemment Teddy contre une porte, histoire de faire le malin devant ses copains ; c'était ce même mec qui avait essayé de bousculer Teddy plusieurs fois cette semaine, sauf qu'aujourd'hui je lui avais dit d'aller se faire foutre, alors il s'était tourné vers moi, tout sourire, il s'était approché, il avait pointé l'index sur mon visage, m'avait regardé de haut, il me dépassait de vingt centimètres, au moins.

— Enculé, ai-je dit à voix basse, en sentant sur mes lèvres la pluie légère.

Je respirais calmement en essayant de synchroniser mes mots et mes mouvements. Et toute cette rage que j'éprouvais, je l'ai sentie qui envahissait ma poitrine, mes bras, mes mains.

En me tournant doucement, j'ai vu Teddy debout près de la vitrine de la supérette. Il regardait.

Les copains du mec, eux, n'avaient pas bougé.

Will Wilson s'est pointé. Il s'est mis à côté de Teddy. Ne souriait pas. Regardait, c'est tout. Il s'est assis avec précaution. Jambes croisées sur le trottoir humide. Il regardait.

Le mec s'est éloigné, s'est arrêté, s'est retourné en me cherchant des yeux, il avait l'œil droit couvert de sang et le côté gauche de sa figure saignait aussi, de sa main tordue il a essuyé son œil intact, et quand il m'a vu enfin, il s'est dirigé sur moi. Calmement. Il s'est avancé en disant « Non » et en respirant fort. Il s'est penché en avant et a failli me toucher. « Non. »

Je l'ai frappé à la gorge et il a basculé. J'ai fait un pas de côté en le regardant s'étouffer, puis je l'ai frappé à la poitrine.

— Plus jamais, ai-je dit.

Je crachais du sang. J'en sentais le goût dans ma gorge.

— Ne fais plus jamais chier mon ami.

Teddy s'est avancé. Il se tenait sur le trottoir, à quelques pas. Il regardait.

Le nez du mec pissait rouge et jaune. Il s'est assis. Je lui ai donné un coup dans le dos.

Mes mains dégoulinaient de sang, de bave et de pluie.

J'étais fatigué. J'étais fou de rage.

Le mec a regardé ses amis, ils étaient tous les trois sur le trottoir. Il les a regardés un moment, mais sans appeler à l'aide. Il ne s'attendait pas à les voir faire quoi que ce soit.

Je l'ai frappé à l'oreille. Son visage a heurté le bitume. Il était couché sur le flanc.

— Pourquoi tu n'arrêtes pas ? a-t-il demandé d'une voix sourde.

J'étais fatigué. J'étais fou de rage. Je ne savais pas vraiment pourquoi.

Will Wilson s'était relevé. Il fallait partir maintenant.

Le mec gueulait en répandant du sang et des crachats dans la rue.

Je suis remonté sur le trottoir pour m'agenouiller au-dessus d'une flaque et me rincer les mains avec de l'eau de pluie fraîche. J'avais deux doigts de la main droite engourdis et tordus. J'ai levé le visage vers le ciel, la pluie ruisselait sur mes yeux, dans mon cou. Je me suis essuyé avant de me rincer à nouveau les mains dans la flaque. À nouveau je me suis essuyé la figure, puis tous les trois on a rejoint Coe et on est tous rentrés à pied – on avait quatorze ans et aucun de nous n'avait de voiture.



Teddy se tient à la fenêtre. Avec ses cheveux bouclés qui tournent au gris dans l'obscurité, avec son visage doux et rond que la clarté du réverbère extérieur rend pâle, Teddy a l'air d'un homme vieillissant. D'un vieux type à sa fenêtre. Qui n'a rien à faire à part regarder dehors. Pendant un moment j'ai cru que Teddy regardait par la fenêtre pour guetter la police. Mais il m'explique qu'il regarde ce que cette famille regarde pendant la journée, c'est tout.

Will Wilson fouille les placards, les tiroirs, on dirait qu'il fait l'inventaire des disques et des livres oubliés là.

Coe roule sur le côté en travers du divan.

Et des années plus tard, quand je me surprends à penser à ces effractions, je sais que ce que j'aimais le plus, c'était observer les trois autres dans ces maisons où nous étions entrés. Je sautais sans bruit sur des chaises en jouant à chat avec Coe, je scrutais la nuit aux côtés de

Teddy, je fouillais les placards et les tiroirs avec un Will Wilson souriant. Mais aujourd'hui, je me rappelle surtout que je regardais dans la pénombre et que je voyais mes trois meilleurs amis se livrer à une prudente et silencieuse danse nocturne.



Peut-être parce qu'ils sont trop petits pour qu'on y gare une voiture, ou parce qu'ils sont trop éloignés de la maison, dans ces quartiers compacts et tentaculaires de Tacoma, les garages situés à l'arrière des maisons restaient bien souvent inutilisés, avec leurs portes battantes et leurs petites fenêtres cassées par les gosses du voisinage. Au milieu de notre dernière année de lycée, Will Wilson, Coe, Teddy et moi on a commencé à incendier ces garages. À eux ou trois heures du matin, on se faufilait dans l'ombre d'une allée avec un bidon d'essence qu'on vidait au pied des cloisons de bois, et on faisait aussi une grande flaque au milieu de la chape en ciment bien lisse. On mettait le feu à l'essence, tous les quatre, en y jetant des allumettes, en gardant un œil sur l'allée et les maisons alentour, et le garage s'embrasait devant nous comme un grand four à gaz, avec des flammes basses au pied des murs et des flammes d'un mètre de haut au centre, là où brûlait la flaque.

Nous en avions incendié neuf avant la fin du mois de mai. À six jours de la remise des diplômes, on en a brûlé un de plus. Le lendemain on était dans le journal, un court article sur ce que les autorités considéraient comme des incendies criminels. La police avait été consultée. Les agents qui patrouillaient le secteur nord-est de Tacoma allaient surveiller les allées.

On est sortis ce soir-là à deux heures du matin, avec nos sweat-shirts noirs, nos gants et nos cagoules de ski, et on a trouvé un

garage sur Cheyenne Street, à dix rues seulement de notre dernier incendie.

Will Wilson est parti s'assurer que tout était éteint dans la maison.

— Merde, m'a dit Teddy à voix basse dans le noir. Merde, c'est du sérieux. Ils doivent surveiller, Brian. Putain, Brian, putain. C'est du sérieux, Brian.

— C'est bon, j'ai chuchoté. Putain. C'est bon.

Will Wilson est revenu avec des allumettes. Il y avait des pots de peinture dans le garage, et une bouteille de diluant. Et aussi un fauteuil de jardin, un vieux jeu de croquet et un carton plein de livres. On a éparpillé ce bazar, les livres, et deux trois planches prises à l'escalier, puis on a tout aspergé de diluant et d'essence.

Coe sautillait sur ses talons et tournoyait sur place.

Will Wilson nous a tendu des pochettes d'allumettes, à Teddy et à moi, mais sans nous regarder. On se tenait tout près de l'entrée, Will Wilson a gratté une allumette et l'a jetée, puis une autre, l'essence s'est enflammée. Teddy n'arrêtait pas de regarder par-dessus son épaule pour surveiller l'allée.

— Allez, a dit Will Wilson, toujours sans nous regarder Teddy et moi.

Il continuait de balancer des allumettes par terre et de petits feux bleutés montaient maintenant en quatre ou cinq endroits.

J'ai fini par prendre une allumette des mains de Will Wilson. Je l'ai grattée et l'ai lancée parce que c'était ce que Will Wilson voulait que je fasse. Mais surtout je l'ai enflammée parce que je voulais participer. Je voulais voir ce qui allait se passer.

Les flammes bleues se répandaient à présent presque partout sur le sol. Une petite flaque a pris feu près des livres.

J'ai enflammé une autre allumette, et je l'ai jetée.

Teddy a commencé à redescendre l'allée, Will Wilson s'est retourné brusquement, l'a attrapé par le cou, l'attirant tout près de son visage.

— Allez, lui a-t-il dit doucement.

Il a donné à Teddy une allumette en flamme.

Les livres brûlaient dans des lueurs orange et rouge, le bois prenait aussi. Le siège en plastique du fauteuil de jardin : un vrai feu de joie qui illuminait la figure de Will Wilson et celle de Teddy, tout en dégageant dans tout le garage une odeur infecte.

— Allez, dit Will Wilson.

Il sourit et prit une voix aiguë.

— *C'est du sérieux*, gémit-il.

Alors Teddy a enflammé une allumette et l'a jetée, suivie d'une autre puis d'une autre encore. Il les jetait dans le feu déjà bien parti et les allumettes disparaissaient dans la lumière dorée toujours plus grande, mais Teddy n'avait pas peur, il regardait Will Wilson, il ne flanchait pas, il le regardait, c'est tout. Will Wilson le tenait par le cou et pas une seule fois il ne s'est tourné pour regarder le feu derrière lui, il gémissait encore et toujours.

— *C'est du sérieux. C'est du sérieux*.

C'est alors qu'une voiture de police a tourné au bout de l'allée et allumé ses phares.

La flaque d'essence de Teddy produisait des flammes jaune, bleu et blanc.

On a couru. Remonté les allées, traversé les jardins, sauté des clôtures, des haies. On se faufilait entre les maisons, on courait le long des rues, on traçait en direction d'un grand parc boisé où se planquer.

Un quart d'heure plus tard, avec deux flics à pied et trois véhicules de police toutes sirènes hurlantes à nos trousses, Will

Wilson et moi piquions un sprint en direction de ce parc que Teddy et Coe devaient sans doute avoir déjà atteint ; on a traversé une rue bien éclairée en visant le muret blanc qui entourait le parc, qui, à cet endroit, dessinait une courbe de huit cents mètres, descendait en pente douce sur deux cents mètres, couverte d'un épais matelas de verdure et de buissons qui s'étendait sans discontinuer sur plus d'un kilomètre, jusqu'au front de mer. Au moment où j'ai traversé la chaussée, une voiture de flics s'est arrêtée près de moi en dérapage contrôlé, deux portières se sont ouvertes, deux hommes ont surgi, et j'ai vu les feux de la raffinerie d'huile située à huit kilomètres de là, où mon père à ce même moment travaillait.

Et je me rappelle m'être demandé si la police tirerait sur un incendiaire.

Will Wilson et moi avons atteint le muret, sauté par-dessus, et à partir de ce moment-là c'était comme si on flottait, on volait en silence dans le parc. On a heurté des arbres, puis des buissons, et à la fin on s'est laissés glisser sur le sol humide en pente raide. Je n'ai pas regardé en arrière avant d'avoir franchi trente mètres. Trente mètres de plus et nous avons arrêté de glisser, on voyait les torches électriques remuer là-haut comme des points lumineux.

Ça nous a pris vingt minutes, pas plus, pour nous rendre au pont appelé Proctor Bridge, au pied duquel Teddy et Coe attendaient.

On a grimpé la pente terreuse, les lourdes piles du pont en béton s'élevaient au-dessus de nos têtes, et nous entendions partout autour de nous le sourd martèlement de la pluie sur les feuilles. Nous avons atteint le vaste plateau qui s'étendait juste sous le pont. Tous les quatre, on a partagé une bouteille de vodka qu'on avait planquée là.

— Bon Dieu, fait Will Wilson. Bon Dieu.

Je ne sais pas pourquoi il avait l'air aussi maigre dans l'obscurité. Un être dur, à nu, buvant à mes côtés.

— Ils étaient à nos trousses. Partout où on allait, ils étaient là. Et c'était beau.

Aucun de nous quatre ne disait jamais de quelque chose que c'était beau.

Il a expliqué à Teddy et Coe comment nous avions été séparés, comment nous nous étions retrouvés à traverser des jardins et sauter des barrières, et il buvait et répétait que c'était *beau*, et pour finir il s'est assis par terre. Will Wilson était ivre.

En le regardant, je me suis rappelé comment il avait serré Coe et Teddy alors que nous prenions la fuite, comment il m'avait attrapé le bras, entraîné avec lui. L'allée qu'on avait empruntée et qu'on connaissait, en direction d'une rue où nous étions allés cent fois.

Une rue bien éclairée, loin du parc. Où les trois voitures de police attendaient.

Will Wilson n'avait pas commis d'erreur. Il avait juste essayé de prolonger la chasse à l'homme. De la rendre plus dangereuse pour lui et pour moi.

Will Wilson s'ennuyait.

Je l'observais à présent. Même dans l'ombre sous ce pont je distinguais ses yeux fixes derrière ses paupières mi-closes. Son visage habituellement dur avait quelque chose de paisible. Je ne crois pas que je l'avais encore jamais vu ivre. Je l'avais déjà vu boire deux fois plus mais je ne l'avais jamais vu ivre.

— Ce sera bientôt fini, a-t-il dit doucement. On va tous trouver du boulot. Et plus vite que vous ne le pensez, ce sera fini.



Nous entendons les pas à l'étage et mes jambes deviennent molles, s'engourdissent. J'avale de l'air aussi doucement que possible, à gauche

je vois la porte par laquelle m'enfuir si la voix se rapproche.

— Colleen ? dit la voix. Colleen ?

Coe reste accroupi sur le sol. Teddy se tient à la porte. Will Wilson est au pied de l'escalier.

Mais soudain tout est calme, en haut une porte se ferme. Je regarde Will Wilson et le vois sourire.

— C'était moins une, dit-il à voix basse.

Et son sourire s'élargit encore.

Teddy et Coe s'apprêtent déjà à sauter par la fenêtre, Will Wilson sur leurs talons. Alors que je me tourne pour descendre à mon tour par la fenêtre, je pense à Will Wilson au pied de cet escalier, Will Wilson qui réfléchit comme toujours à un autre plan, à une autre étape, à un autre truc que nous pourrions faire pour que ce soit encore mieux. Et au moment de sauter, je jette un coup d'œil en arrière et je vois une femme assise dans la pénombre de la cuisine attenante au grand séjour, ses yeux à peine blancs dans l'obscurité de la maison, elle me regarde alors que je me cramponne encore à l'encadrement de la fenêtre, elle nous a observés tandis que nous déambulions tous les quatre dans son rez-de-chaussée. Sans dire un mot. Colleen : une silhouette assise là-bas dans un coin d'ombre.



Teddy était venu me chercher. Il avait envie de faire un tour en voiture. Quand on avait treize ans et que ni lui ni moi n'avions le permis, on avait l'habitude de faire des tours en voiture. Teddy prenait la Coccinelle de son cousin et on allait rouler dans les rues de Tacoma.

Mais après nos quatorze ans, les balades en voiture avec Teddy m'intéressaient moins, j'aimais mieux aller chez Will Wilson, je

voulais voir ce qu'il mijotait. Et Teddy était toujours d'accord.

Maintenant nous avions dix-huit ans et dans quelques jours on serait tous diplômés, ensuite on partirait faire des boulots d'été en Alaska.

On avait pris la Dodge Dart blanche de Teddy, l'air frais de juin entrait dans la voiture et tourbillonnait autour de nous.

Teddy m'a dit tranquillement qu'il réfléchissait à s'inscrire à la fac après l'Alaska. Il pensait essayer la Washington State University, dans l'est de l'État, à cinq cents kilomètres.

Tandis qu'il me disait cela, je hochais la tête sans rien dire.

On longeait la mer à marée basse, l'odeur épaisse, humide et salée de la baie se déversait par les fenêtres. Garder le silence, ne rien dire, c'était une forme de réponse. Teddy, qui n'avait jamais trouvé que l'école comptait vraiment, avait besoin de mes encouragements pour s'inscrire à la fac. Teddy, qui semblait aussi profondément attaché à Tacoma et à Will Wilson que je l'étais moi-même, avait besoin de mon soutien pour partir. Même pour aller à Seattle. Surtout pour se rendre dans l'est de l'État de Washington. Teddy essayait de faire une pause. Mais ce soir-là, il n'a rien obtenu de moi.

On a grimpé McCarver Hill en direction de nos petites maisons surplombant Old Town, dépassé en silence les rangées de jolies demeures en escalier, la clarté jaune des réverbères se réfléchissant sur le capot, l'éclairage d'une fenêtre illuminant même parfois notre pare-brise. McCarver Hill : nous l'avions grimpée à vélo quand on avait dix ans. Une fois, en pédalant, on avait parlé du temps où on était encore des mômes. Tu te rappelles cette boîte pleine de bâtons d'esquimaux qu'on a trouvée dans un fourré ? Tu te rappelles le jour où on a fait l'école buissonnière et suivi cette allée à pied, puis cette autre qui menait pile au bord du ravin, après on était descendus

jusqu'à la mer, jusqu'au sable avec ses crabes ? Tu te rappelles la dame qui vivait dans cette maison, là, celle qui distribuait à tout le monde du chocolat chaud les jours de neige ? Tu te rappelles le gamin à la fenêtre de cette maison, qui fumait de l'herbe et regardait dehors, il regardait par la fenêtre pendant des heures, il était là quand on arrivait et il était toujours là quand on repartait ? Tu te rappelles quand on faisait la course en dégringolant cette pente sous la pluie, cet angle d'immeuble où on faisait des dérapages, là, là, quand on avait huit ans et qu'on venait là, toi et moi, faire la course à quatre-vingts à l'heure ?

Mais ce soir-là, à McCarver Hill, j'ai regardé la route, c'est tout. Et je suis resté silencieux, je n'ai rien dit.

La voiture s'est arrêtée devant chez moi. Le moteur continuait de tourner. J'allais ouvrir la portière quand Teddy a dit nonchalamment :

— Will Wilson a fait exploser un vieux toaster, ce matin.

Teddy s'est tu. La main sur la poignée, j'ai pensé qu'il devait quand même avoir quelque chose à ajouter. Will Wilson était toujours en train de faire exploser des trucs.

— Et un vieux bidon d'essence, a ajouté Teddy d'un ton égal. Et sa petite télé noir et blanc. Deux pétards de quatre-vingts à chaque fois. Il m'a appelé à six heures ce matin. Il m'a dit qu'il faisait exploser des trucs. Il m'a dit de venir.

Teddy s'était adossé à sa portière, tourné vers moi comme s'il me regardait, mais c'est ma maison qu'il regardait à travers le pare-brise. L'éclairage de l'autoradio brillait au-dessus de mon genou.

— C'est comme si j'étais pas capable de dire non, a repris Teddy. Aller là-bas à six heures du mat. J'aurais préféré rester au lit. Mais je ne peux pas dire non.

Je ne disais rien, je regardais par la fenêtre. Je sentais le regard de Teddy peser sur moi. Il attendait mon approbation.

— Il parlait de nos effractions, tout ça, dit Teddy, d'une voix forte et sonore à présent. Je ne sais pas. On dirait qu'il met la pression, qu'il espère quelque chose de plus. Quand on sera rentrés d'Alaska.

Je regardais devant moi le carrefour qu'un lampadaire baignait d'une clarté jaune pâle, les rues qui y menaient et qui toutes se perdaient dans l'ombre.

— Comme quoi ? j'ai demandé.

— Je ne sais pas. Il en parlait, c'est tout. Avec cet air tranquille bien à lui. En enfonçant ses pétards dans le toaster. Il a démonté le dos de sa télé. Tu aurais dû voir ça quand elle a pété.

— Il disait quoi, au juste ?

— Genre, je ne sais pas, dit Teddy en augmentant légèrement le volume de la radio. J'aime bien ce morceau.

— Allez, Teddy.

— Juste quelque chose de plus, tu vois. Une fois qu'on est dans la maison. Des trucs auxquels il pense pour quand on sera rentrés d'Alaska. Je ne sais pas. Il a fait péter une vieille boîte à lettres en bois. Elle a pris feu.

Je restais dans la voiture, les yeux fixés sur les ombres au-delà du carrefour. Je savais que Will Wilson était en train de prendre des décisions. Will Wilson réfléchissait, il avait envie de quelque chose.

Will Wilson s'ennuyait.

Le visage de Teddy a pris une expression un peu douloureuse, il parlait maintenant comme s'il répondait à une question.

— Quelque chose de plus, il a dit avec un haussement d'épaules. Juste faire quelque chose de plus. Je ne sais pas très bien quoi. Je ne

sais pas. Il a dit des choses. Tout en faisant exploser ces trucs, je veux dire. À six heures du mat.

J'ai baissé la tête.

— Allez, Teddy.

— Il parlait, c'est tout, a continué Teddy.

Mais il se calmait maintenant, sa voix était régulière, il ne luttait plus.

— Une fois qu'on est entrés dans la maison. Faire quelque chose de plus. Je ne sais pas trop quoi, Brian. Genre, je sais pas, Brian. Genre réveiller les gens.



Nous quatre, on laisse derrière nous une maison presque complètement en ordre. Même Coe a toujours à cœur de remettre les meubles à leurs places. Je pense que les propriétaires, le matin au réveil, n'avaient aucune idée de ce qui s'était passé, peut-être se demandaient-ils seulement des semaines ou des mois après : Depuis quand cet abat-jour a-t-il été déplacé ? C'est là que j'avais rangé mes chaussures ?



Teddy s'était trompé. Will Wilson ne voulait pas qu'on réveille les gens à notre retour d'Alaska. Will Wilson n'avait pas envie d'attendre si longtemps.

Le lendemain soir, nous étions dans une maison d'Old Town, debout tous les quatre le long d'un mur du salon, après être restés des heures presque sans rien dire sous le pont près du parc, à boire tranquillement, du coup maintenant j'étais dans le coaltar, ralenti après tout ce qu'on avait bu, je regardais fixement les lampes du

plafond, les lumières de la baie qui clignotaient derrière la fenêtre, blanches, éclairs blancs dans une pièce qu'une clarté venue d'un lampadaire dehors rendait légèrement violette, et je pense que c'est en voyant Will Wilson prendre dans une armoire à liqueurs une bouteille de bourbon, et en avaler une rasade, que j'ai compris que ce ne serait plus comme avant, car nous n'avions jamais bu dans les maisons, nous n'y avions jamais rien volé. Coe souriait, buvait, et moi je regardais Will Wilson avec ses gants qu'il mettait toujours, avec son masque de ski qu'il gardait dans sa poche. Il m'a tendu le bourbon, avant d'enfiler son masque.

— Voyons voir ce qui va se passer, a dit Will Wilson.

Je savais ce qui allait se passer. Et je savais que nous irions jusqu'au bout. Je savais qu'on ne s'arrêterait plus. Je savais qu'on s'était suffisamment égarés, prêts à tout. Je restais là, à regarder Coe et Will Wilson qui bougeaient, et je buvais du bourbon au goulot, et j'ai cherché Teddy des yeux. Il regardait par une fenêtre. Et pendant un moment j'ai pensé rester avec lui. Pendant un moment je me suis dit que j'allais le prendre par le bras, l'entraîner avec moi, et que nous allions nous barrer d'ici tous les deux.

Si je restais ici, je ferais ce que voudrait Will Wilson.

Et ce que voudrait Will Wilson, je le voudrais aussi.

J'ai trouvé Will Wilson et Coe au deuxième étage. Ils étaient au bout d'un couloir, devant une porte avec leurs masques, Will Wilson s'apprêtait à tourner la poignée et bientôt ce serait le chaos, et la violence, et le pouvoir et la peur et la rage. J'ai bu du bourbon au goulot, j'avais toujours la bouteille à la main, j'ai bu encore et là j'ai entendu des cris.

On criait en bas. Des gens criaient au rez-de-chaussée.

Will Wilson et Coe étaient entrés dans la chambre. Mais en bas, il y avait des gens qui criaient et les alarmes s'étaient déclenchées,

j’ai regardé de nouveau en bas, j’ai vu que Teddy se tenait maintenant au pied de l’escalier, les yeux levés vers moi. J’étais content qu’il soit là, j’étais content et je souriais, je souriais à Teddy, mon ami, et j’ai vu une flamme s’échapper de sa main, Teddy me regardait d’en bas en jetant des allumettes dans l’escalier et les marches devenaient bleues, puis rouges, puis dorées.

Il avait répandu quelque chose sur les marches. Il foutait le feu.

Je sentais déjà la fumée, les flammes grimpaient vers moi, la chaleur envahissait mon corps, Teddy avait disparu, le rez-de-chaussée devenait doré, les détecteurs de fumée nous gueulaient après. Je me suis précipité dans la chambre avec Will Wilson et Coe, j’ai regardé par la fenêtre, des gens étaient dehors, une dernière personne en train de s’échapper du rez-de-chaussée, et je me suis alors dit qu’il aurait dû y avoir quelqu’un dans cette chambre. Mais il n’y avait personne à part Will Wilson et Coe, ce qui semblait bizarre, et j’étais ivre, confus, et j’avais peur, mais je ne pouvais m’empêcher de penser à ça, je n’arrivais pas à croire que Will Wilson pouvait s’être trompé. En principe, il aurait dû y avoir quelqu’un dans cette chambre.

Les détecteurs de fumée s’étaient déclenchés à l’étage aussi, ils sonnaient tous en même temps.

Je me suis tourné vers Will Wilson et Coe qui étaient debout dans le noir en train de surveiller le couloir, Coe sautillant et Will Wilson regardant partout maintenant, par la fenêtre, vers le couloir, disant quelque chose que je ne pouvais entendre à cause du bruit des alarmes et du feu qui se répandait désormais dans tout l’escalier.

— Comment on fait pour sortir ? a demandé Coe à voix haute.

Et il sautillait de plus en plus frénétiquement.

Will Wilson s’est tourné vers moi, ses yeux me fixaient derrière le masque.

— Où est Ted, putain ?

J'ai répondu :

— Je ne sais pas. Il faut sortir d'ici.

Will Wilson m'a frappé au visage, durement, brusquement, et soudain j'étais à terre et je n'entendais plus rien et je n'y voyais plus rien et je ne pouvais plus respirer.

Je l'ai vu avant d'entendre à nouveau, flouté au-dessus de moi, et sa bouche remuait et jamais on ne m'avait cogné aussi durement.

— Où est Ted, putain ? hurlait Will Wilson.

Il me semblait que je parlais et disais :

— Je ne sais pas.

Mais je n'entendais pas ma voix. Je ne sentais pas ma bouche ni mes lèvres.

— Comment on fait pour sortir ? criait Coe.

Will Wilson m'a frappé à nouveau et ç'a été blanc et noir et puis plus rien, mais il y avait une odeur maintenant, je m'en souviens aujourd'hui, une odeur de vent et d'eau et de pluie contre mon visage. Mais au bout d'un moment j'y voyais de nouveau et la fumée était dans la chambre. Le feu était dans le couloir.

Will Wilson n'était plus là.

— Il est parti, a dit Coe.

À voix basse, ou alors c'est moi qui n'entendais toujours pas.

— Oh ! mon Dieu, il est parti.

La fumée était de plus en plus épaisse. Les flammes avaient atteint le couloir. Coe se jetait contre les murs.

— Comment on fait pour sortir ? disait-il. Comment on fait pour sortir ?

Je me suis relevé et j'ai senti que j'avais du sang sur le nez, dans la bouche, et la tête me tournait et j'ai vomi avant de tomber

encore. J'ai rampé en direction de la fenêtre et j'ai regardé dehors. Il y avait peut-être cinq personnes dans la rue.

Coe donnait des coups dans le mur. Coe tournait sur lui-même.

— Comment ? hurlait-il. Comment ?

— Il faut sauter, j'ai essayé de dire.

Mais je n'entendais toujours pas ma voix.

— D'accord, Coe ? On saute, et après on court.

Coe a continué de donner des coups dans le mur. J'ai essayé de me relever mais j'ai vomi encore une fois, j'avais la tête qui tournait, mon cou était tout esquinté et enkylosé.

Alors Coe s'est mis à courir. Dans la fumée. Dans le couloir. Dans les flammes.

Il a essayé de descendre l'escalier.

Peut-être croyait-il pouvoir atteindre la porte. Peut-être avait-il peur de sauter. En fait il voulait sûrement retrouver Will Wilson, c'est tout. Voir comment Will Wilson s'en était sorti.



Une fois, dans une maison, je laisse Will Wilson dans la cuisine fouiller tranquillement chaque tiroir, chaque buffet. Dans la salle à manger, je dépasse Coe qui saute sur le manteau d'une cheminée. Je suis à la recherche de Teddy et je le trouve dans le salon, une grande pièce haute aux fenêtres ouvertes sur la baie et sur les bateaux éclairés et sur les lumières du voisinage, et il est en train de grimper sur une fenêtre, pieds nus, les orteils en appui sur son cadre étroit, à cinq mètres au-dessus du vide maintenant, et il regarde par une lucarne, ses mains touchent la vitre, le visage tout près de l'embrasure.

— Qu'est-ce que tu fais ? dis-je à voix basse, aussi fort que je peux.

Je vois qu'il parle, mais je ne l'entends pas.

— Qu'est-ce que tu cherches ?

Il parle, ses doigts courant sur les bords de la lucarne, sa tête tournée vers le haut, et je crois que j'entends davantage l'écho de sa voix qui me revient par cette fenêtre, et je n'ai jamais su s'il avait compris que j'étais là.

— Quelque chose de joli, chuchote Teddy. Quelque chose de beau.



Je savais que Coe allait mourir. Comme les autres. Ils allaient tous mourir.

J'ai sauté par la fenêtre, ai atterri sur l'auvent, me suis élancé à nouveau. Je me suis retourné vers les gens qui étaient une dizaine maintenant dans la rue, ils m'ont regardé et j'ai touché le sol, encore étourdi, vomissant encore. Ils n'avaient pas bougé.

Mais dès qu'ils ont esquissé un mouvement, je me suis relevé et je me suis mis à courir. J'ai dévalé une allée, traversé des jardins, puis des parkings pour aboutir dans le parc au bout duquel j'ai retrouvé ma voiture.

Mes bagages pour l'Alaska étaient prêts : fringues, tente, duvet.

J'ai atteint Bellingham à l'aube. J'ai traversé à pied la frontière du Canada. Volé une voiture. Volé un camion. J'ai pris trois trains de marchandises, à l'aveugle, d'abord en direction du nord, puis de l'est, puis retour vers l'ouest. Je n'ai pas fait de stop. Je n'ai pas mangé au restaurant. Je n'ai jamais dormi dans un motel. Je suis rentré par effraction dans des épiceries la nuit. Et je suis sûr que personne n'a jamais eu vent de ma présence.

J'ai voyagé par ferry aussi souvent que possible. Parfois vers le nord, ou vers le sud. Mais il ne m'a fallu que deux semaines pour parvenir aux îles Aléoutiennes.

C’est grand, l’Alaska.

Deux ans plus tard je vivais en Arizona. Un an après, j’étais dans le New Hampshire. Ça fait une trotte depuis Tacoma.

Ce ne sont pas des choses si difficiles à faire.



Une fois, dans une maison, Coe manque de casser une table basse, il en tombe et atterrit sur Teddy, et quand nous sommes dehors, six rues plus loin, alors que nous marchons d’un pas tranquille comme à notre habitude, Teddy se tourne vers Coe et d’un seul mouvement le frappe au visage, s’abat sur lui, continue de cogner, et Will Wilson revient en arrière et sourit, et je reviens en arrière et je regarde, et Teddy explique quelque chose à Coe sans cesser de lui taper dessus, quelque chose sur le thème on fait attention, sur le thème on ne fout pas la merde tout le temps, sur le thème on réfléchit à ce qu’on fait.



J’ai mis des années avant de trouver un article sur l’incendie. Je suis allé en voiture jusqu’à Tacoma rien que pour y lire les comptes rendus. Le seul risque que j’aie jamais pris. Lire de vieux journaux dans la cabine de verre bien éclairée d’une bibliothèque silencieuse.

Will Wilson avait réussi à s’en tirer.

Il n’y avait que deux corps dans la maison. Ted Selva. Michael Coe. Un autre jeune gars avait été vu sautant de la maison et prenant la fuite. Une fois les corps identifiés, quelques jours plus tard, la police n’a pas mis longtemps à découvrir que les quatre jeunes formaient une bande. Que William Wilson et Brian Porter avaient filé.

Deux voitures immatriculées à Tacoma ont été retrouvées près de la frontière canadienne. Des voitures volées ont été retrouvées plus au nord, sur le territoire canadien.

Les deux gamins, disait la police, avaient sûrement gagné l'Alaska.

Et là, maintenant, dans cette bibliothèque, je me balançais sur ma chaise, je promenais des regards autour de moi avec l'espoir d'apercevoir Will Wilson dans une autre cabine de verre. En train de se balancer sur sa chaise, lui aussi, en train de promener son regard autour de lui avec l'espoir de me voir.

Michael Coe avait péri dans la fumée ; on l'avait retrouvé gisant au pied de l'escalier.

Apparemment, Ted Selva avait reçu une méchante correction avant de mourir. Quatre doigts brisés. Plusieurs côtes fracturées. Le menton cassé, ainsi que l'arcade sourcilière.

Il n'y a pas eu de chasse à l'homme. Aucun détective ne s'est aventuré vers le nord.

— Avant longtemps, a déclaré un policier, ils vont se repointer ici à Tacoma. Se vanter de ce qu'ils ont fait. Chercher un lit bien chaud. Ils crèvent de trouille pour le moment, tout seuls quelque part au milieu des bois. Mais ils rentreront au bercail.

Will Wilson est quelque part. Il vit sa vie d'une façon ou d'une autre.

Ce jour-là, en traversant Tacoma en voiture après ma visite à la bibliothèque, j'ai pensé au moment où j'avais rejoint ma voiture après l'incendie, mon paquetage à côté de moi, mon fric dans ma poche, j'ai pensé que ce n'était pas seulement à la police que j'avais tenté d'échapper alors. J'avais aussi tenté d'échapper à Will Wilson, à Coe, à Teddy. Je les croyais morts. Mais peu importe. Je savais que je devais m'enfuir. Échapper à mes trois amis et à la vie que

nous avions menée, une vie à laquelle je n'aurais jamais été capable de mettre un terme de mon propre chef.

Je viens de passer cinq ans à tâcher d'oublier.

Mais Will Wilson est toujours quelque part.

Et je me dis qu'il me retrouvera peut-être.

Ou que c'est moi qui le retrouverai.

---

1. *Nouvelle parue dans* Prairie Schooner.

OceanofPDF.com

LAWRENCE BLOCK

Table rase[1]

Il y avait un Starbucks juste en face de l'immeuble abritant le bureau de Douglas, et elle y prit une table près de la fenêtre un peu avant dix-sept heures. Elle pensait devoir attendre un bon moment. À New York, les jeunes associés des cabinets d'avocats pouvaient facilement travailler jusqu'à minuit, déjeuner et dîner sur un coin de bureau. Était-ce la même chose ici, à Toledo ?

En tout cas le cappuccino était le même. Elle sirota le sien en le faisant durer. Elle était sur le point d'aller au comptoir en commander un autre quand elle le vit.

Était-ce bien lui ? Grand et mince, costume sombre et cravate, attaché-case, il marchait d'un pas résolu. Quand elle l'avait connu, il avait les cheveux longs, hirsutes, qui allaient avec le jean et le T-shirt, sa tenue habituelle ; maintenant, leur coupe correspondait bien au costume et à l'attaché-case. Et il portait des lunettes, ce qui lui donnait un air sérieux, appliqué. Avant, il n'en portait pas et n'avait probablement jamais eu l'air sérieux.

Mais c'était bien Douglas. Aucun doute, c'était lui.

Elle se leva, gagna la sortie, accéléra le pas pour le rattraper au coin de la rue.

— Doug ? dit-elle. Douglas Pratter ?

Il se retourna et elle surprit la perplexité dans son regard. Elle l'aida :

— C'est Kit. Katherine Tolliver. (Elle souriait gentiment.) Une voix du passé. Bon, un être tout entier venu du passé, en fait.

— Mon Dieu, dit-il. C'est bien toi.

— Je buvais un café, dit-elle. Je regardais par la fenêtre en me disant que j'aurais bien aimé connaître quelqu'un dans cette ville. Quand je t'ai vu, j'ai cru à un mirage. Je me suis dit que tu étais juste quelqu'un qui ressemblait à ce que devait être devenu Doug Pratter huit ans plus tard.

— Ça remonte si loin que ça ?

— À peu de chose près. J'avais quinze ans, j'en ai vingt-trois. Tu avais deux ans de plus que moi.

— Je les ai toujours. Ça, au moins, ça n'a pas changé.

— Et ta famille avait déménagé en pleine terminale.

— Mon père avait eu une proposition de boulot impossible à refuser. Il pensait revenir nous chercher à la fin du trimestre mais ma mère n'a pas voulu en entendre parler. On se serait tous sentis trop seuls, c'est ce qu'elle disait. J'ai mis des années à comprendre qu'en fait, elle ne lui faisait pas confiance quand il était livré à lui-même.

— Il y avait des raisons ?

— Je ne sais pas, mais leur mariage a pris l'eau deux ans plus tard, quoi qu'il en soit. Il est devenu un peu dingue et s'est barré en Californie. Il s'était mis en tête de faire du surf.

— Vraiment ? Eh bien, tant mieux pour lui, j'imagine.

— Non, pas tant que ça. Pas du tout même. Il s'est noyé.

— Je suis désolée.

— Qui sait ? C'est peut-être ce qu'il voulait sans le savoir, ou en le sachant. Maman est toujours là, elle va bien.

— Elle vit à Toledo ?

— À Bowling Green.

— Voilà, c'est ça. Je savais que tu avais déménagé dans l'Ohio, je ne me rappelais plus la ville et je ne pensais pas que c'était Toledo. Bowling Green.

— Ce nom m'a toujours fait songer à une couleur. Vert citron, vert feuille. Vert *Bowling Green*.

— Tu n'as pas changé, Doug.

— Tu trouves ? Je mets un costard et je vais au bureau. Merde : et je porte des lunettes.

— Et une alliance.

Elle reprit sans lui laisser le temps d'enchaîner sur sa femme, ses gosses et son adorable pavillon de banlieue :

— Il faut que tu rentres à la maison, là. Et j'ai à faire moi aussi. Mais j'ai envie d'en savoir plus, cela dit. Tu as du temps demain ?



C'est Kit. Katherine Tolliver.

Le simple fait de dire son nom lui avait fait remonter le temps. Voilà des années qu'elle n'était pas Kit, ni Katherine, ni Tolliver. Les noms étaient comme des habits qu'elle portait un moment, et dont elle se débarrassait après. L'analogie n'allait pas plus loin car les habits, quand on les a salis, on peut les donner à nettoyer, alors qu'il n'y a pas de pressing pour les noms qui ont fait leur usage.

Katherine Tolliver, ou « Kit ». Tel n'était pas le nom inscrit sur la carte d'identité qu'elle avait sur elle, ni celui qu'elle avait utilisé pour signer le registre du motel. Mais dès qu'elle s'était présentée à Doug Pratter, elle était redevenue la personne qu'elle prétendait être. De nouveau elle était Kit – en même temps qu'elle ne l'était pas.

Intéressant, tout ça.

De retour au motel, elle gagna sa chambre et zappa d'une chaîne à l'autre, puis elle éteignit la télé et prit une douche. Ensuite elle passa quelques minutes à examiner son corps nu en se demandant comment il allait le trouver. Ses seins avaient pris un peu de volume en huit ans, et ses fesses s'étaient un peu arrondies ; tout son corps en fait s'était quelque peu rapproché de la maturité. Elle avait toujours été sûre de son pouvoir de séduction, mais elle ne pouvait s'empêcher de se demander comment la percevraient ces yeux qui s'étaient posés sur elle voilà des années.

Le fait est qu'il n'avait pas besoin de lunettes, alors.

Elle avait lu quelque part qu'un homme qui avait possédé une femme un jour ne doutait pas de pouvoir la posséder une autre fois. Elle ne savait pas dans quelle mesure c'était vrai, mais il lui semblait que la chose s'appliquait plus ou moins aux femmes également. Pourtant, une femme qui avait été une fois avec un homme aurait dû douter, en principe, de sa capacité à le séduire à nouveau. Aussi se laissa-t-elle gagner par cette incertitude, avant de la chasser délibérément.

Il était marié, il pouvait aussi être amoureux de sa femme. Il bossait pour se tailler une place dans sa profession et s'établir dans une existence bien réglée. Pourquoi serait-il attiré par une liaison sans intérêt avec une ancienne copine, une femme qui avait été obligée de lui rappeler son nom pour lui rafraîchir la mémoire ?

Elle sourit. *On déjeune*. C'est ce qu'il avait dit. *On déjeune demain*.



Amusant, la façon dont tout avait démarré.

Elle était attablée avec six ou sept personnes, des garçons et des filles d'une vingtaine d'années. Et l'un des garçons avait fait allusion

à une fille qu'elle ne connaissait pas, ce qui ne semblait pas être le cas des autres convives. L'une des filles avait dit :

— Cette salope.

Après quoi l'ensemble de la tablée avait oublié la supposée salope pour se demander en quoi ça consistait, être une salope. Était-ce une question d'attitude ? Un comportement spécial ? La *salopitude*, était-ce un état inné ou acquis ?

Était-ce un domaine proprement féminin ? Y avait-il des salopes mâles ?

Ce débat-là fut étouffé dans l'œuf.

— Un homme peut aborder le sexe de façon trop légère, affirma l'un des garçons. De sorte qu'on en viendra à le considérer comme un connard qui, dans une certaine mesure, mérite le mépris. Mais selon moi, le terme *salope* appartient à un genre. Quelqu'un qui possède un chromosome Y ne peut pas être qualifié de salope, au sens propre du terme.

Au bout du compte, y avait-il une limite quantitative ? Est-ce qu'on pourrait mettre ce statut en équation ? Tant de partenaires en tant d'années, était-ce cela qui faisait de quelqu'un une salope ?

— Supposons, suggéra une fille, supposons qu'une fois par mois, après le boulot, tu ailles te taper deux ou trois…

— Deux ou trois mecs ?

— Deux ou trois verres, idiote. Tu commences à draguer et, de fil en aiguille, tu finis par ramener quelqu'un chez toi.

— Une fois par mois.

— Ça peut arriver.

— Ça fait douze hommes par an.

— Présenté comme ça, reconnut la femme, ça fait beaucoup.

— Ça fait aussi cent vingt mecs en dix ans.

— Sauf si tu n'as pas envie que ça dure aussi longtemps, vu que, tôt ou tard, une des liaisons va marcher.

— Puis tu te maries et c'est le bonheur éternel ?

— Du moins tu pratiques la vie commune sur un mode à peu près monogamique pendant un an ou deux, ce qui ralentit la fréquence des coups d'un soir, non ?

Pendant tout l'échange, c'est à peine si elle avait dit un mot. Pourquoi se donner cette peine ? La conversation bourdonnait et allait parfaitement son chemin sans elle ; elle avait bien le droit de se caler sur sa chaise et d'écouter, tout en se demandant où était sa place à elle dans la séquence que certains intitulaient déjà : « De la sainte à la salope ».

— Avec les chats, dit l'un des garçons, c'est clair et net.

— Il y a des salopes chez les chats ?

Il fit non de la tête.

— Les femmes et les chats. Une femme a un chat, voire deux ou trois chats, c'est une amie des bêtes. Au-delà de quatre, c'est une dingue, une dame aux chats.

— C'est comme ça que ça marche ?

— C'est exactement comme ça que ça marche. Avec les salopes, il semblerait que ce soit plus complexe.

Un élément compliquait l'affaire, dit quelqu'un, c'était quand la femme en question avait un partenaire régulier, genre mari ou copain. Si ce n'était pas le cas, et qu'elle draguait une demi-douzaine de mecs par an, alors bon, on n'allait quand même pas parler de salope. Mais si elle était mariée et qu'elle arrivait en plus à caser autant de partenaires d'un soir dans sa vie, ça changeait tout. Non ?

— Voyons les choses sur un plan personnel, dit l'un des garçons à l'une des filles. Combien de partenaires tu as eus ?

— Moi ?

— Oui.

— Tu veux dire, cette année ?

— Cette année ou dans ta vie. À toi de décider.

— Si je dois répondre à ce genre de question, dit-elle, il nous faut d'abord une autre tournée !

La tournée fut servie et la conversation dériva vers une sorte de jeu de la vérité, même s'il semblait à Jennifer – ces gens-là la connaissaient sous le nom de Jennifer, son prénom par défaut depuis une date récente – que la véracité des réponses était discutable.

Puis ce fut son tour.

— Alors, Jen ? Combien ?

Reverrait-elle jamais une seule de ces personnes ? Probablement pas. Si bien que sa réponse n'avait guère d'importance.

— Ma foi, ça dépend. Qu'est-ce qu'on prend en compte ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ? Que sucer, ça ne compte pas ?

— C'est ce que Clinton a dit, si tu t'en souviens.

— Pour moi, sucer, ça compte.

— Et une branlette ?

— Ça, ça ne compte pas, dit un homme.

Ce point-là parut emporter l'approbation générale.

— Non qu'il n'y ait rien de mal à ça, précisa-t-il.

— Alors quel est votre critère, exactement, en l'occurrence ? Il faut que quelque chose pénètre dans quelque chose ?

— En ce qui concerne la nature de l'acte, dit un garçon, je pense que le critère doit être subjectif. Ça compte si tu penses que ça compte. Alors, Jen ? Combien ?

— Imagine que tu tombes dans les pommes. Bon, tu sais qu'il s'est passé quelque chose mais tu ne te souviens de rien.

— Même réponse. Ça compte si tu penses que ça compte.

L'échange se poursuivit, mais désormais elle s'en était détachée, elle réfléchissait, elle rassemblait ses souvenirs, elle creusait la question pour elle-même. Combien d'hommes, s'ils étaient réunis autour d'une table ou d'un feu de camp, pourraient parler d'elle, comparer leurs impressions ? Voilà le bon critère, se dit-elle. Peu importe quelle partie de son anatomie à elle avait été en contact avec quelle partie de leur anatomie à eux. En revanche, qui avait quelque chose à en dire ? Qui pouvait porter témoignage ?

Aussi répondit-elle quand le calme revint autour de la table :

— Cinq.

— Cinq ? C'est tout ? Seulement cinq ?

— Cinq.

Elle avait fixé le rendez-vous avec Douglas Pratter à midi à la réception d'un hôtel du centre-ville, non loin du bureau où il travaillait. Arrivée en avance, elle attendait dans un fauteuil d'où elle pouvait surveiller l'entrée. Lui-même arriva cinq minutes en avance, et elle le vit s'arrêter pour ôter ses lunettes, en nettoyer les verres avec sa pochette. Puis il les remit et resta où il était, promenant son regard dans la salle.

Elle se leva et c'est alors qu'elle entra dans son champ de vision pour s'apercevoir qu'il souriait. Il avait toujours un charmant sourire plein d'optimisme, rassurant. C'est une des choses qu'elle avait le plus aimées chez lui.

Elle s'avança. La veille, elle portait un tailleur-pantalon gris ; aujourd'hui elle avait la même veste avec une jupe assortie. Elle

restait dans le style femme d'affaires, mais en plus doux, en plus féminin. En plus accessible.

— J'espère que ça ne te dérange pas si on prend la voiture, dit-il. Il y a des endroits accessibles à pied, mais ils sont bondés et bruyants, pas moyen de s'entendre. En plus, ils t'obligent à te dépêcher et je n'ai pas envie de me presser. Sauf si tu as un rendez-vous en début d'après-midi ?

Elle secoua la tête.

— J'ai eu une grosse matinée, dit-elle, et il y a un cocktail ce soir, auquel je suis censée participer. Mais jusque-là, je suis libre comme l'air.

— Alors on peut prendre notre temps. On a sûrement plein de choses à se raconter.

Comme ils traversaient la réception, elle lui prit le bras.



Le nom du type, c'était Lucas. Elle l'avait remarqué tout de suite, et ses yeux à lui avaient exprimé un certain degré d'intérêt pour elle, lequel intérêt augmenta encore quand elle annonça au groupe combien de partenaires sexuels elle avait eus. C'est lui qui avait dit :

— Cinq ? C'est tout ? Seulement cinq ?

Après qu'elle eut confirmé ce décompte, il accrocha ses yeux à elle et ne la lâcha plus.

Il l'avait emmenée dans un autre bar, un endroit agréable et tranquille où ils pourraient faire connaissance pour de bon. En tête à tête.

L'éclairage était tamisé, le décor apaisant. Un pianiste jouait des morceaux en sourdine, une serveuse à l'accent indéterminé prit leur

commande et apporta leurs boissons. Ils trinquèrent, burent, et elle dit alors :

— Cinq.

Puis :

— Ça t'a vraiment fait de l'effet. C'est ton chiffre porte-bonheur, ou quoi ?

— En fait, dit-il, mon chiffre porte-bonheur, c'est six.

— Je vois.

— Tu n'as jamais été mariée.

— Non.

— Jamais vécu avec personne.

— Seulement avec mes parents.

— Tu ne vis plus chez eux ?

— Non.

— Tu vis seule ?

— Je suis en coloc.

— Avec une fille, tu veux dire.

— Exactement.

— Hem, et toutes les deux, vous…

— Chacune a son lit, dit-elle. Chacune a sa chambre. Et chacune sa vie.

— Bien. Tu n'es jamais entrée au, hem… au couvent, ou ce genre de truc ?

Elle l'interrogea du regard.

— Parce que tu es très séduisante. Quand tu arrives dans une pièce, tout s'éclaire, et j'imagine sans peine le nombre de mecs qui doivent te draguer tous les jours. Tu as quel âge ? Vingt et un ? Vingt-deux ?

— Vingt-trois.

— Et tu n'as eu que cinq mecs ? Tu as commencé tard, ou quoi ?

— Je ne dirais pas ça.

— Désolé, je te mets la pression et je ne devrais pas. C'est juste que bon… je ne peux m'empêcher d'être fasciné. Mais je ne voudrais surtout pas te mettre mal à l'aise.

Cette conversation ne la mettait pas mal à l'aise. Elle l'ennuyait, c'est tout. Y avait-il une quelconque raison de la prolonger ? Y avait-il une seule raison de ne pas en venir directement au fait ?

Elle avait déjà glissé un pied hors de son soulier, à présent elle le soulevait pour le poser sur la cuisse de Lucas, et s'en servir pour lui masser l'entrejambe. L'expression de sa figure, en soi, valait déjà le déplacement.

— À moi de poser des questions, dit-elle. Tu vis chez tes parents ?

— Tu plaisantes, c'est ça ? Bien sûr que non.

— Tu as un coloc ?

— Non, pas depuis la fac. Et c'était il y a un bail.

— Alors, dit-elle, qu'est-ce qu'on attend ?



Le restaurant que Doug avait choisi était sur Detroit Avenue, au nord de la route 75. Comme ils traversaient le parking, elle repéra un motel deux immeubles plus bas, ainsi qu'un autre en face.

À l'intérieur, c'était calme, avec un éclairage léger, et le décor lui rappela le bar où Lucas l'avait emmenée. Le souvenir lui revint brusquement de son pied entre ses cuisses, de cette expression sur sa figure. Suivirent d'autres souvenirs, ultérieurs, mais elle les laissa filer. L'instant présent était agréable, et elle voulait le vivre tant qu'il était à sa portée.

Elle commanda un Rob Roy sec, Doug hésita avant de commander la même chose. On servait une cuisine italienne et il se prononça d'abord en faveur des scampi, avant de se raviser et d'opter finalement pour un petit steak. Les scampi, songea-t-elle, c'est plein d'ail, et il veut être sûr de son haleine.

La conversation avait démarré sur le présent, mais elle se hâta de l'orienter vers le passé : là était l'intérêt.

— Tu as toujours eu envie de devenir avocat, se souvint-elle.

— Vrai, j'étais parti pour le droit criminel. Genre as du barreau. La défense de l'innocent. Et là, je suis juriste d'entreprise. Si jamais j'entre dans un prétoire, c'est que je me serai mis dans le pétrin.

— Le droit criminel, j'imagine que ça doit être dur d'en vivre.

— Tu peux t'en sortir, dit-il, mais tu passes ta vie à fréquenter la lie de l'humanité, et tu fais tout ce que tu peux pour qu'ils échappent au sort qu'ils ont largement mérité. Évidemment, j'ignorais tout ça quand j'avais dix-sept ans et que je regardais, fasciné, *Du silence et des ombres*.

— Tu as été mon premier petit ami.

— Tu as été ma première vraie petite amie.

Elle réfléchit. Ah bon ? Et il y en avait eu combien de fausses ? Et en quoi était-elle vraie, comparativement ? Parce qu'elle avait couché avec lui ?

Était-il vierge la première fois qu'ils avaient fait l'amour ? Elle n'y avait pas réfléchi plus que ça à l'époque ; elle était trop concentrée sur son propre rôle dans le cours des choses pour se soucier de son expérience ou de son inexpérience à lui en la matière. Ça n'avait pas eu grande importance alors, et elle ne pensait pas que ça puisse en avoir maintenant.

Et elle lui avait dit qu'il avait été son premier petit ami, c'est tout. Il n'y avait pas lieu de qualifier plus précisément la chose ; il

avait bel et bien été son premier petit ami, *vrai* ou pas.

Mais elle, elle n'était pas vierge alors. Elle avait franchi ce cap deux ans plus tôt, un mois environ après son treizième anniversaire, et elle avait eu une centaine de rapports sexuels, sous diverses formes, avant de sortir avec Doug.

— Ça ne s'était pas passé avec un petit copain, cela dit. Je veux dire, ton père, ça ne peut pas être ton petit copain, n'est-ce pas ?



Lucas vivait seul dans un grand studio en L, au dernier étage d'un immeuble récent.

— Je suis le premier locataire de l'appartement, lui dit-il. Je n'avais encore jamais vécu dans quelque chose de flambant neuf. C'est comme si j'avais défloré cet appartement.

— Il ne te reste plus qu'à faire de même avec moi.

— Pas vraiment. Mais c'est mieux comme ça. Rappelle-toi, je t'ai donné mon chiffre porte-bonheur.

— Six.

— C'est ça.

Quand donc six était-il devenu le chiffre porte-bonheur de Lucas ? se demanda-t-elle. Quand elle avait avoué avoir eu cinq partenaires ? Probablement, mais peu importe. La repartie n'était pas mauvaise, et il devait même en être fier à présent, parce que cela avait marché, pas vrai ?

Comme s'il avait risqué le moins du monde d'échouer…

Il prépara des verres, et ils s'embrassèrent, et elle trouva ça agréable sans être le moins du monde surprise de voir que l'alchimie requise opérait. Et, l'accompagnant, il y avait cette délicieuse bouffée d'excitante anticipation qui se manifestait toujours en la

circonstance. C'était à la fois sexuel et non sexuel, et elle ressentait cela même quand l'alchimie n'opérait pas, même quand l'acte sexuel était destiné à se passer, au mieux, sans conviction, au pire, avec dégoût. Même alors elle ressentait cette pulsion, cette excitation urgente qui, cependant, se faisait encore plus forte quand elle savait que ce serait réussi.

Il s'excusa et se rendit dans la salle de bains. Elle ouvrit alors son sac à main et prit le petit flacon sans étiquette qu'elle gardait dans une bourse. Elle le considéra, puis regarda le verre qu'il avait posé sur la table, et laissa finalement le flacon dans le sac, et la boisson intacte.

En fait cela n'y aurait rien changé. Quand il sortit de la salle de bains, il tendit la main non pas vers son verre mais vers elle, et ce fut aussi bon qu'elle l'avait imaginé, inventif, impatient, passionné ; ils finirent par retomber chacun de son côté, fourbus et rassasiés.

— Waouh, dit-il.

— C'est le mot.

— Tu penses ? C'est le meilleur que j'aie trouvé, et encore il n'a pas l'air complètement adéquat. Tu es…

— Quoi ?

— Stupéfiante. Il faut que je le dise, pas moyen de m'en empêcher. Il est presque impossible de croire que tu puisses avoir si peu d'expérience.

— J'ai l'air si blasée que ça ?

— Non, mais tu fais ça vraiment bien, c'est tout. Et d'une façon qui est exactement le contraire de celle d'une fille blasée. Je jure devant Dieu que je te le demande pour la dernière fois : m'as-tu dit la vérité ? Tu n'es vraiment sortie qu'avec cinq hommes ?

Elle fit oui de la tête.

— Bon, eh bien maintenant ça fait six, alors ?

— Ton chiffre porte-bonheur, non ?

— Plus porte-bonheur que jamais, dit-il.

— Porte-bonheur pour moi aussi.

Elle ne regretta pas de n'avoir rien versé dans son verre car, après un bref repos, ils recommencèrent à faire l'amour, ce qui n'aurait pu arriver autrement.

— Toujours six, lui dit-il après, sauf si tu estimes que je mérite des points supplémentaires.

Elle dit quelque chose, d'une voix calme, rassurante, et il répondit quelque chose, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il cesse de répondre. Elle était couchée auprès de lui, dans cette combinaison familière et pourtant toujours neuve, faite de plénitude et d'anticipation, et finalement elle se glissa hors du lit, et peu de temps après elle sortit de l'appartement.

Seule dans l'ascenseur, elle dit à voix haute :

— Cinq.



Une seconde tournée de Rob Roy arriva, en attendant les plats. Ensuite le serveur apporta son poisson à elle et son steak à lui, accompagnés d'un verre de vin rouge pour Doug et d'un verre de vin blanc pour elle. Elle avait bu seulement la moitié de son second Rob Roy, et elle toucha à peine au vin blanc.

— Alors comme ça tu vis à New York, dit-il. Tu y es allée directement après la fac ?

Elle récapitula en s'en tenant à des réponses vagues, de peur de se contredire. L'histoire qu'elle lui servit était entièrement fabriquée ; elle n'était jamais allée à la fac, et son CV plein de trous mêlait les boulots de serveuse et le secrétariat à temps partiel. Elle

n’avait pas de carrière, elle travaillait seulement quand elle y était obligée.

Quand elle avait besoin d’argent – et elle n’avait pas de gros besoins, elle ne vivait pas sur un grand pied –, eh bien, il y avait d’autres moyens de s’en procurer que le travail.

Mais aujourd’hui elle jouait le rôle de la femme ambitieuse, et elle lui servit un parcours professionnel qui cadrait avec sa tenue vestimentaire. Elle avait été à l’université de Penn State avant de s’attaquer à un MBA à Wharton, et depuis elle vivait à New York, et en fait elle ne pouvait pas dire ce qui l’amenait à Toledo, ni pour qui elle voyageait, vu que c’était top secret et qu’elle avait juré de garder le silence.

— Non qu’il y ait grand-chose à cacher, dit-elle, mais bon, j’essaie de faire ce qu’ils m’ont demandé de faire.

— Comme un brave petit soldat.

— Exactement, dit-elle.

Elle lui jeta par-dessus la table un regard rayonnant.



— Tu es mon petit soldat, lui avait dit son père. Un combattant, un petit guerrier.

Dans les articles sur lesquels elle tombait quelquefois, le père (ou le beau-père, ou l’oncle, ou le copain de la mère quand ce n’était pas le voisin) était un ivrogne et une brute, une bête sauvage qui se jetait sur l’enfant pour en faire son partenaire sexuel, un partenaire non consentant et sans défense. Ça la mettait en rage, ces études de cas. Elle haïssait l’homme qui avait commis l’inceste, elle avait de l’empathie pour la petite fille devenue sa victime, et son sang bouillonnait du désir de rendre la pareille, d’obtenir une vengeance

cruelle mais juste. Son imagination lui fournissait des scénarios – castration, mutilation, éviscération – qui étaient tous brutaux et impitoyables, tous pleinement mérités.

Mais sa propre expérience était totalement différente.

Dans ses plus anciens souvenirs, elle était assise sur les genoux de son père, ses mains la touchaient, lui donnaient de petites tapes, la flattaient. Parfois il prenait un bain avec elle et s'assurait qu'elle se savonnait et se rinçait avec soin. Parfois encore, il venait la border le soir, s'asseyait au bord du lit, lui caressait les cheveux jusqu'à ce qu'elle s'endorme.

Ses gestes étaient-ils parfois inappropriés ? Avec le recul, elle pensait que ç'avait été probablement le cas, mais à l'époque elle n'en avait pas conscience. Elle savait qu'elle aimait son papa et qu'il l'aimait ; c'était un lien qui les unissait et qui excluait sa mère. Mais il ne lui était jamais arrivé de songer consciemment qu'il n'y avait rien de mal dans tout cela.

Puis, quand elle eut treize ans, alors que son corps avait commencé de changer, vint le soir où il s'approcha de son lit et se glissa sous les draps. Et il la prit dans ses bras, la caressa, l'embrassa.

Sauf qu'il l'avait prise, caressée et embrassée ce soir-là d'une façon différente, et qu'elle s'en était rendu compte tout de suite ; elle sut plus ou moins que ce serait un secret, qu'elle ne pourrait jamais en parler à personne. Pourtant, aucune immense barrière ne fut franchie ce soir-là. Il se montra très doux avec elle, toujours doux, et son entreprise pour la séduire fut extrêmement graduelle. Depuis, elle avait lu comment les Indiens des Plaines capturaient des chevaux sauvages et les domestiquaient non pas en les brisant mais en les apprivoisant tout doucement, et ces descriptions avaient tout de suite résonné en elle, car c'était exactement de cette façon que

son père avait transformé la petite fille innocente assise sur ses genoux en une partenaire sexuelle impatiente et fougueuse.

Il n'avait jamais brisé sa volonté. Il l'avait éveillée, voilà ce qu'il avait fait.

Pendant des mois il lui avait rendu visite et, le jour où il prit sa virginité, elle avait depuis longtemps déjà perdu son innocence car il l'avait instruite avec grande précision dans les arts sexuels. Il n'y eut pas de douleur la nuit où il lui fit franchir la dernière frontière. Elle était bien préparée, elle était fin prête.

Hors de son lit, ils se comportaient l'un vis-à-vis de l'autre comme à l'accoutumée.

— Ça ne doit pas se voir, lui avait-il expliqué. Personne ne peut comprendre la façon dont on s'aime. Alors on ne va rien laisser deviner. Si ta mère l'apprenait…

Il n'eut pas besoin de finir sa phrase.

— Un jour, lui avait-il dit aussi, toi et moi on prendra la voiture et on partira dans une ville où personne ne nous connaît. On sera tous les deux un peu plus vieux et personne ne fera attention à la différence d'âge, surtout que tu auras quelques années de plus, tandis que j'aurai l'air d'en avoir quelques-unes en moins. On vivra ensemble, on se mariera, et personne ne se rendra compte de rien.

Elle avait essayé de se représenter ça. Quelquefois, cela paraissait plausible, quelque chose qui ne manquerait pas d'arriver le moment venu. D'autres fois, ça ressemblait à ces histoires que les adultes racontent aux enfants, du même genre que celles du père Noël ou de la petite souris.

— Mais pour le moment, lui avait-il répété plus d'une fois, nous devons être de petits soldats. Tu es mon petit soldat, n'est-ce pas ? N'est-ce pas ?

— Je vais à New York de temps en temps, dit Doug Pratter.

— J'imagine que vous y allez en avion, toi et ta femme, dit-elle. Que vous descendez dans un joli petit hôtel, que vous allez voir un ou deux spectacles.

— Elle n'aime pas l'avion.

— Ma foi, qui aime ça ? Vu ce qu'ils t'imposent maintenant pour de prétendues raisons de sécurité. Et c'est de pire en pire, non ? Ils ont commencé par mettre des couverts en plastique dans les plateaux-repas, puisque rien n'est plus dangereux qu'un terroriste armé d'une fourchette en métal. Après, ils ont carrément arrêté les plateaux-repas pour qu'on ne puisse pas se plaindre des couverts en plastique.

— C'est nul, hein ? Mais c'est un vol petite distance. Ça ne me dérange pas plus que ça. J'ouvre un bouquin et aussitôt après je suis à New York.

— Tout seul.

— Pour le boulot. Ce n'est pas fréquent. De temps en temps. En fait, je pourrais y aller plus souvent, si j'avais une raison.

— Ah ?

— Récemment, j'ai refusé des occasions, dit-il.

Maintenant il évitait son regard.

— Parce que, tu vois, quand j'ai fini ma journée, je ne sais pas quoi faire. Ce serait différent si je connaissais quelqu'un sur place, mais ce n'est pas le cas.

— Tu me connais moi, dit-elle.

— C'est vrai, admit-il.

Ses yeux revinrent sur elle.

— C'est vrai. Je te connais toi.



Au fil des années elle avait beaucoup lu sur l'inceste. Elle ne pensait pas céder par là à un intérêt compulsif ni à une obsession morbide ; elle avait plutôt le sentiment que la vraie pathologie aurait consisté à ne pas s'intéresser au sujet.

Un cas l'impressionna fortement. Un homme avait trois filles, et des relations sexuelles avec deux d'entre elles. Ce n'était pas un homme subtil du genre à murmurer à l'oreille de ses filles, comme son père à elle, mais plutôt la brute avinée, l'autre extrémité du spectre. Veuf, il avait expliqué aux deux aînées que leur devoir était de prendre la place de leur mère. Elles avaient senti que c'était mal, mais aussi qu'elles devaient le faire, alors elles l'avaient fait.

Et comme on pouvait le prévoir, les deux filles avait été marquées psychologiquement par l'expérience. Comme le sont presque toutes les victimes d'inceste, apparemment, d'une façon ou d'une autre.

Mais c'est la jeune sœur qui s'était révélée être la plus traumatisée des trois. Comme son papa ne la touchait jamais, elle avait imaginé qu'elle avait quelque chose qui clochait. Était-elle laide ? Pas assez féminine ? Y avait-il chez elle un côté repoussant ?

Bon sang, c'était quoi le problème en fait ? Pourquoi n'avait-il pas voulu d'elle ?



Après que les assiettes furent débarrassées, Doug proposa un digestif.

— Je ne sais pas, dit-elle. Je n'ai pas trop l'habitude de boire si tôt dans la journée.

— Moi non plus, en fait. Je me disais que ce déjeuner avait un côté célébration.

— Je vois ce que tu veux dire.

— Café ? C'est que je ne suis pas pressé que ça s'arrête, tout ça.

Elle convint que c'était une bonne idée. Et ce fut un excellent café, conclusion parfaite d'un excellent repas. Meilleur que ce à quoi on pouvait s'attendre à la périphérie de Toledo.

Comment connaissait-il ce restaurant ? Y était-il venu avec sa femme ? Elle en doutait. Y avait-il amené des femmes ? Elle en doutait aussi. C'était peut-être lié à une anecdote entendue au bureau pendant la pause café. *« Alors je l'ai emmenée dans ce restau rital sur Detroit Avenue, après on a fait un saut au Comfort Inn, juste à côté, et cette nana, crois-moi, c'était un bon coup*. »

Quelque chose comme ça.

— Je n'ai pas envie de retourner au bureau, disait-il maintenant. Après toutes ces années voilà que tu débarques à nouveau dans ma vie, et je ne suis pas prêt à te laisser en sortir encore une fois.

C'est toi qui t'es fait la malle, songea-t-elle. Toi qui es parti pour Bowling Green.

Mais elle dit ceci :

— On pourrait aller dans ma chambre d'hôtel, mais un hôtel en plein centre-ville…

— En fait, dit-il, il y a un endroit agréable juste en face.

— Ah bon ?

— Oui, un Holiday Inn.

— Tu crois qu'ils auront des chambres à cette heure ?

Il se composa un air à la fois gêné et satisfait.

— À dire vrai, reprit-il, j'ai déjà réservé.

Elle était à quatre mois de son dix-huitième anniversaire quand tout bascula.

Ce dont elle se rendit compte, bien qu'elle n'en ait pas eu conscience sur le moment, c'était que les choses avaient déjà changé depuis un certain temps. Son père la rejoignait un peu moins souvent au lit ; il disait qu'il était fatigué par une dure journée de travail, ou bien il expliquait qu'il avait dû veiller tard pour finir un boulot rapporté à la maison, d'autres fois encore il ne se donnait même pas la peine de lui donner d'explication.

Puis, un après-midi, il l'invita à faire un tour en voiture. Il arrivait que ces sorties dans la voiture familiale s'achèvent dans un motel, et elle pensa que c'était ce qu'il avait en tête ce jour-là. Par anticipation, elle posa la main entre les genoux de son père dès que la voiture eut quitté l'allée, et se mit à le caresser, attendant sa réaction.

Il lui fit retirer sa main.

Elle se demanda pourquoi, mais elle se tut. Lui non plus ne dit rien pendant dix minutes, alors qu'ils roulaient dans la banlieue. Puis brusquement il entra dans le parking d'un centre commercial, se gara en face d'un bowling fermé, et lui dit :

— Tu es mon petit soldat, n'est-ce pas ?

Elle fit oui de la tête.

— Et c'est ce que tu as toujours été. Mais il faut qu'on arrête. Tu as grandi, tu es une femme, tu dois pouvoir mener ta vie comme tu l'entends, je ne peux pas continuer comme ça…

Elle l'écoutait à peine. Les mots la traversaient comme une eau courante, comme un fleuve de paroles, et ce qui lui parvenait, ce n'étaient pas tellement les phrases prononcées, mais plutôt ce qu'elles avaient l'air de sous-entendre : *Je ne veux plus de toi*.

Quand il eut fini, après qu'elle eut attendu assez longtemps pour être sûre qu'il n'allait rien ajouter, sachant aussi qu'il attendait une réponse, elle dit :

— OK.

— Je t'aime, tu sais.

— Je sais.

— Tu n'as jamais rien dit à personne, n'est-ce pas ?

— Non.

— Bien sûr que non. Tu es une guerrière, et j'ai toujours su que je pouvais compter sur toi.

Au retour, il lui demanda si elle avait envie d'une glace. Elle se contenta de secouer la tête et ils rentrèrent à la maison.

Elle sortit de la voiture et monta dans sa chambre. Elle s'étendit sur son lit, tourna les pages d'un livre sans rien enregistrer de leur contenu. Au bout de quelques minutes, elle mit fin à ses tentatives de lecture et s'assit, les yeux fixés sur un endroit du mur où le papier peint était de travers.

Elle se mit à penser à Doug, son premier vrai petit ami. Elle n'avait jamais parlé de Doug à son père ; bien sûr il savait que les deux ados passaient du temps ensemble, mais elle avait gardé le secret sur l'intimité de leur relation. Et bien sûr elle n'avait jamais dit un mot de ce qu'elle faisait avec son père à Doug, ni à personne d'autre.

Les deux relations formaient dans son esprit deux mondes séparés. Mais désormais elles avaient un point commun : toutes deux étaient terminées. La famille de Doug avait déménagé dans l'Ohio, et leur échange de lettres s'était tari. Et son père ne voulait plus avoir de rapports sexuels avec elle.

Quelque chose de terrible allait arriver. Elle le savait, c'est tout.

Quelques jours plus tard, elle se rendit chez son amie Rosemary après les cours. Rosemary, qui vivait à quelques rues de chez elle à Covington Court, avait trois frères et deux sœurs, et quiconque se trouvait dans la maison à l'heure du dîner était invité à rester pour le repas.

Elle accepta avec gratitude. Elle aurait pu rentrer chez elle mais elle n'en avait pas envie, et elle n'en eut pas davantage envie quelques heures plus tard.

— J'aimerais bien dormir ici, dit-elle à Rosemary. Mes parents sont bizarres en ce moment.

— Attends, je vais demander à maman.

Elle dut téléphoner chez elle pour obtenir la permission.

— Ça ne répond pas, dit-elle. Ils sont peut-être sortis. Si vous voulez, je vais rentrer chez moi.

— Tu vas rester ici, dit la mère de Rosemary. Tu rappelleras avant de te coucher, et si ça ne répond toujours pas, eh bien ! s'ils ne sont pas là, tu ne leur manqueras pas, pas vrai ?

Rosemary avait des lits jumeaux, elle s'endormit aussitôt couchée dans le sien. À un mètre de son amie, Kit pensa que le père de Rosemary allait s'introduire dans la chambre, puis dans son lit, mais bien évidemment rien de tel ne se produisit, et tout ce qu'elle se rappelait, c'est que l'instant d'après, elle aussi s'était endormie.

Le lendemain matin, elle rentra chez elle, et la première chose qu'elle fit, ce fut d'appeler Rosemary, hystérique. Ce n'est qu'après l'avoir calmée que la mère de Rosemary fut en mesure de composer le 911 pour signaler la mort de ses parents. La mère de Rosemary arriva pour la soutenir suivie de près par la police. Ce qui s'était

passé devint tout à fait clair. Son père avait tué sa mère avant de retourner son arme contre lui.

— Tu sentais que quelque chose n'allait pas, dit la mère de Rosemary. C'est pour ça que tu as accepté si facilement de rester dîner, et que tu as voulu rester dormir.

— Ils se disputaient, dit-elle, mais ce n'était pas comme les autres fois. Ce n'était pas seulement une dispute. Mon Dieu, c'est ma faute, n'est-ce pas ? J'aurais dû faire quelque chose. J'aurais pu au moins dire quelque chose.

Tout le monde lui expliqua que ça n'avait pas de sens.



Après avoir quitté le dernier étage et l'appartement flambant neuf de Lucas, elle regagna sa sous-location, un studio plus ancien, moins impressionnant. Elle se fit du café et s'assit à la table de la cuisine avec un crayon et du papier. Elle inscrivit les chiffres de un à cinq par ordre décroissant, et en face de chaque chiffre un nom, ou du moins la partie du nom qu'elle connaissait. Après certains, elle ajouta une ou deux phrases qui les caractérisaient. La liste commençait par le chiffre 5, et la première entrée était présentée ainsi : *Il disait s'appeler Sid. Teint pâteux. Espace entre les incisives du haut. Rencontré à Philadelphie dans un bar de Race Street (?), allée à son hôtel dont j'ai oublié le nom. Plus là quand je me suis réveillée*.

Mmmm. Sid n'allait pas être facile à retrouver. Comment savoir seulement par où commencer la recherche ?

En bas de la liste, l'entrée était plus simple et plus précise. *Douglas Pratter. Dernière adresse connue : Bowling Green. Avocat ? Essayer sur Google ?*

Elle alluma son ordinateur portable.

Leur chambre, au Holiday Inn de Detroit Avenue, était au troisième étage et donnait sur l'arrière. Rideaux tirés, porte verrouillée, vêtements jetés à la hâte, lit précipitamment défait : pendant plusieurs minutes au moins elle eut l'impression d'avoir à nouveau quinze ans, et de coucher avec son premier copain. Elle trouvait à ses baisers une douceur, à son ardeur une impatience sauvage qui lui étaient familières.

Mais l'illusion fit long feu. Bientôt il ne s'agissait plus que de faire l'amour, activité dans laquelle ils montraient l'un et l'autre un niveau de compétence admirable. Cette fois, elle eut droit à un cunnilingus, ce qu'il n'avait jamais fait ado, quand ils s'aimaient d'amour tendre, et la première chose à laquelle elle pensa fut qu'il était devenu son père, car son père lui faisait ça tout le temps.

Après, au terme d'un assez long silence partagé, il dit :

— Je ne te dis pas combien de fois je me le suis demandé.

— Demandé comment ce serait de se retrouver ?

— Oui, bien sûr, mais plus encore. Ce qu'aurait été la vie si je n'avais pas déménagé le premier. Ce qu'il serait advenu de nous deux si l'occasion nous avait été donnée de laisser les choses prendre forme.

— Sûrement la même chose que la plupart des lycéens devenus amants. On serait restés ensemble un temps, puis on aurait rompu et chacun aurait suivi sa route.

— Peut-être.

— Ou alors je serais tombée enceinte, tu m'aurais épousée et aujourd'hui on serait divorcés.

— Peut-être.

— Ou bien on serait toujours ensemble, on s'ennuierait à mourir et tu irais dans un motel baiser une autre femme.

— Mon Dieu, comment tu as fait pour devenir aussi cynique ?

— Tu as raison, je m'y prends mal. Écoute plutôt ça. Si ton père n'avait pas décidé de déménager à Bowling Green, toi et moi on serait restés ensemble, et nos sentiments mutuels se seraient développés comme il se doit, passant de l'engouement hormonal adolescent à la maturité d'un amour profond. Tu aurais fait l'université, et je t'y aurais suivi après le lycée, ensuite tu aurais fini ton droit et j'aurais validé mon premier cycle, je serais devenue ta secrétaire, j'aurais été responsable des opérations dans le cabinet que tu aurais ouvert. Entre-temps, on se serait mariés, on aurait déjà un enfant plus un autre en route, notre amour resterait inébranlable, notre passion inchangée. (Elle le regarda fixement, les yeux grands ouverts.) Tu préfères ça ?

Son expression était difficile à décrypter, et il parut sur le point de répondre quelque chose, mais elle se tourna vers lui, lui caressa la hanche, et la perspective de s'enfoncer davantage dans une liaison adultère le dissuada de rien ajouter, quoi qu'il eût voulu dire. Quoi qu'il ait voulu dire, songea-t-elle, ça restera à jamais un mystère.



— Je ferais mieux d'y aller, dit-il.

Il sortit du lit et fourragea dans les vêtements qu'il avait jetés sur une chaise.

— Doug, dit-elle, tu ne crois pas que tu devrais d'abord prendre une douche ?

— Oh ! Merde. Ouais. J'imagine que je devrais.

Il avait su trouver un restaurant où l'emmener déjeuner, il était capable de réserver une chambre à l'avance, mais il n'était pas assez futé, manifestement, pour songer à effacer ses traces avant de rentrer à la maison retrouver sa chérie. Il faut croire que ce genre d'aventure n'avait rien d'habituel pour lui. Oh, elle était presque sûre qu'il tentait sa chance lors de ses voyages d'affaires – à New York, par exemple, lors de ces sorties tellement solitaires qu'il avait mentionnées –, mais il n'avait pas besoin de prendre une douche après ce type d'interlude puisqu'il allait retrouver sa chambre d'hôtel et non une épouse sans méfiance.

Elle commença à se rhabiller. Elle, personne ne l'attendait, et sa douche pouvait attendre qu'elle soit retournée dans son propre motel. Mais elle ne se rhabilla pas pour autant, et elle était toujours nue quand il ressortit de la salle de bains, une serviette autour de la taille.

— Tiens, dit-elle en lui tendant un verre. Bois ça.

— Qu'est-ce que c'est ?

— De l'eau.

— Je n'ai pas soif.

— Bois, tu veux bien ?

Il haussa les épaules et but. Il alla chercher son caleçon et perdit l'équilibre en essayant d'y passer les jambes. Elle le prit par le bras et le guida vers le lit, où il s'assit et dit qu'il ne se sentait pas trop bien, là. Elle lui prit le caleçon des mains et le fit s'étendre, tout en observant les efforts qu'il faisait pour ne pas perdre connaissance.

Elle lui posa un oreiller sur la figure, elle s'assit sur l'oreiller. Elle sentit qu'il essayait de remuer sous elle, elle vit qu'il tentait d'agripper le drap avec ses mains sans force, elle observa ses muscles à l'œuvre dans le bas des jambes. Ensuite il se calma, et elle

resta dans la même position quelques minutes, jusqu'à ce qu'elle ressente un frisson involontaire, très léger, à travers son postérieur.

Qu'était-ce donc, je vous prie ? Avait-elle joui ? Était-ce lui ? Difficile à dire. Et au fond, quelle importance ?

Quand elle se leva, eh bien, il était mort. Rien d'étonnant. Elle s'habilla, effaça toutes les traces de sa présence, et vida le portefeuille du monsieur pour faire passer tout le cash dans son sac à main. Quelques centaines de dollars en billets de vingt et de dix, plus un billet de cent qu'il gardait en réserve caché derrière son permis de conduire. Elle aurait pu passer à côté, mais elle avait appris voilà bien longtemps que le portefeuille d'un monsieur, ça se fouille avec soin.

Non que l'argent fût le problème, en l'occurrence. Mais là où ils allaient, ils n'en avaient pas besoin, et il fallait bien en faire quelque chose, alors autant que ça finisse dans sa poche à elle. Pas vrai ?



Voilà ce qui s'était passé. Le dernier matin, peu après qu'elle fut partie pour le lycée, son père et sa mère s'étaient disputés ; et son père, ayant pris le flingue qu'il gardait dans un tiroir fermé à clef, avait tué sa mère. Il avait quitté la maison et s'était rendu à son bureau sans rien dire à personne. Un collègue devait déclarer néanmoins qu'il avait l'air agité. À un moment, dans l'après-midi, il était retourné chez lui où personne encore n'avait découvert le corps de sa femme. Le flingue était toujours là (ou bien il l'avait gardé sur lui tout ce temps) ; il avait mis le canon dans sa bouche et s'était fait sauter la cervelle.

Sauf que ça ne s'était pas vraiment passé comme ça. Ça, c'étaient les conclusions de la police. Ce qui s'était réellement passé, c'est

qu'elle avait tué sa mère avant de partir pour le lycée ; puis, dès son retour de cours, elle avait appelé son père sur son portable en lui disant de rentrer de toute urgence. Il était venu immédiatement, et à ce moment-là elle aurait bien voulu changer d'avis mais comment faire avec sa mère qui gisait morte dans la pièce à côté ? Alors elle l'avait tué, avait disposé les indices de façon appropriée, et s'était rendue chez Rosemary.

Et en avant la musique.



La voiture de Doug était visible de la fenêtre de la chambre. Il s'était garé à l'arrière du motel et ils étaient montés sans passer par l'entrée principale. Résultat, personne ne l'avait vue, de même que personne ne la vit rejoindre la voiture, l'ouvrir avec la clef et se mettre au volant.

Elle aurait préféré la laisser sur place mais sa propre voiture de location était en stationnement près du Crowne Plaza, du coup il fallait bien qu'elle redescende dans le centre-ville. À Toledo, on ne se plante pas au coin de la rue pour héler un taxi, et elle ne voulait pas utiliser son téléphone pour en appeler un. Elle se gara à quelque distance de l'endroit où elle avait laissé sa Honda. Elle abandonna la Volvo de Doug devant un parcmètre au délai expiré, et elle effaça ses empreintes avec le mouchoir dont il s'était servi pour essuyer ses lunettes.

Elle remonta dans sa voiture et prit la direction de son motel. À mi-chemin, elle se rendit compte qu'elle n'avait pas de raison d'aller plus loin. Elle avait fait ses bagages le matin, et quitté la chambre sans y laisser de traces. Comme elle n'avait pas réglé, afin de laisser

toutes les options ouvertes, elle pouvait y retourner sans problème. Mais pour quoi faire ? Pour prendre une douche ?

Elle se renifla. Elle avait besoin d'une douche, c'était clair, mais elle ne sentait pas au point de faire fuir les gens. Et ça ne lui déplaisait pas que sa chair dégage un peu de son odeur à lui.

Et plus vite elle serait à l'aéroport, plus vite elle pourrait quitter Toledo.



Elle se débrouilla pour attraper le vol de 16 h 18 pour Denver via Cincinnati. Elle avait l'intention de rester un peu à Denver, le temps de décider où elle irait ensuite.

Elle n'avait pas de réservation, ni même de destination arrêtée : elle prit une place sur ce vol parce qu'il y en avait. Jusqu'à Cincinnati l'avion était plus qu'à moitié vide et elle eut une rangée de sièges pour elle toute seule. Mais entre Cincinnati et Denver, elle se retrouva en milieu de rangée, coincée entre une grosse dame qui avait l'air d'avoir terriblement peur de quelque chose, peut-être de prendre l'avion justement, et un homme qui tapait sur son ordinateur portable et envahissait l'espace avec ses coudes.

Ce n'était pas le voyage le plus agréable qui lui ait été donné de faire, mais rien d'insurmontable. Elle ferma les yeux et s'absorba dans ses pensées.



Après que ses parents eurent été enterrés et leurs affaires réglées, après qu'elle eut fini son année de lycée et obtenu son diplôme, après qu'un agent immobilier eut mis la maison en vente, empoché

sa commission et ses frais et lui eut extorqué plusieurs milliers de dollars supplémentaires, elle avait fourré tout ce qu'elle pouvait dans une des valises de son père avant d'embarquer dans un bus.

Elle ne devait jamais revenir. Et, jusqu'à cette brève et gratifiante rencontre avec M. Douglas Pratter, elle ne fut jamais plus Katherine Tolliver.

Alors qu'elle attendait ses bagages près du tapis roulant, un homme d'affaires de Wichita lui expliqua qu'il était beaucoup plus simple d'arriver à Denver et d'en repartir avant la construction de ce nouvel aéroport international.

— Stapleton n'était pas formidable, c'est vrai, dit-il, mais au moins, la course en taxi depuis le Brown Palace était rapide et pas chère. L'aéroport n'était pas planté au beau milieu de la Prairie.

C'était drôle de l'entendre mentionner le Brown Palace car c'était justement là qu'elle descendait elle aussi. Évidemment, il lui offrit de partager son taxi ; à leur arrivée à l'hôtel, elle proposa de régler la moitié de la course mais il ne voulut rien savoir.

— C'est l'entreprise qui paie, dit-il, et si vous tenez vraiment à me remercier, pourquoi ne pas laisser cette même bonne vieille boîte vous inviter à dîner ?

C'était tentant mais elle s'excusa en disant qu'elle avait fait un gros déjeuner ; tout ce qu'elle voulait, dit-elle, c'était aller se coucher.

— Si vous changez d'avis, dit-il, appelez-moi dans ma chambre. Si je n'y suis pas, vous me trouverez au bar.

Elle n'avait pas réservé, mais ils avaient une chambre libre, et elle s'enfonça dans un fauteuil avec un verre d'eau du robinet. Le Brown Palace avait son propre puits artésien et tirait grande fierté de son eau, alors comment résister ?

« Bois », avait-elle dit à Doug.

Et il avait fait ce qu'elle lui avait demandé. C'est marrant, mais ça se passe comme ça en général.

« Cinq », avait-elle dit à Lucas.

Lui qui était si impatient d'être le numéro six n'en a profité que pendant quelques minutes. En effet, la liste se composait d'hommes en mesure de s'asseoir autour de cette table mythique et de se dire les uns aux autres comment ils l'avaient eue ; or, pour faire ça, encore fallait-il être en vie. Et Lucas avait été effacé de la liste quand elle avait décidé de lui emprunter un couteau de cuisine pour le lui enfoncer directement entre les côtes jusqu'au cœur. Il était sorti de la liste sans même avoir eu le temps d'ouvrir les yeux.

Après la mort de ses parents, elle n'avait couché avec personne jusqu'à son diplôme et son départ définitif de la maison. Elle avait ensuite pris un boulot de serveuse. Le gérant l'avait emmenée un soir boire un verre après le travail, l'avait soûlée, et fait quelque chose qui pouvait être qualifié de « viol par un proche » ; elle ne se rappelait pas avec précision, c'était difficile à dire.

Quand elle l'avait revu au travail le lendemain soir, il lui avait fait un clin d'œil et lui avait donné une tape sur le derrière ; une idée lui avait alors traversé l'esprit, et le soir même elle avait voulu qu'il l'emmène faire un tour en voiture. Ils s'étaient garés près du golf et là, le prenant par surprise, elle lui avait éclaté la cervelle avec un démonte-pneu.

Voilà, s'était-elle dit. Maintenant, c'est comme si le viol – si c'était un viol, et que ce soit un viol ou pas, quelle importance ? – n'avait pas eu lieu.

Une semaine plus tard environ, dans une autre ville, elle leva délibérément un homme dans un bar, l'accompagna chez lui, coucha avec lui, le tua, le vola et le laissa sur place. Le scénario était écrit.

Le scénario connut quatre accrocs, et ces quatre hommes-là rejoignirent Doug Pratter sur la liste. Deux d'entre eux, Sid de Philadelphie et Peter de Wall Street, avaient échappé à leur sort parce qu'elle avait trop bu. Sid était déjà parti quand elle s'était réveillée. Peter, lui, était là, il se sentait d'humeur pour un rapport sexuel matutinal, après quoi elle avait introduit dans sa bouteille de vodka ces petits cristaux qu'elle avait eu l'intention de mettre la veille au soir dans son verre. Elle était partie en se demandant qui avait bu la vodka. Peter ? La nouvelle fille qu'il s'était débrouillé pour ramener chez lui ? Les deux ?

Elle songea que les journaux lui fourniraient la réponse, tôt ou tard, mais s'il y avait jamais eu un article sur le sujet, il avait échappé à son attention, de sorte qu'elle ne savait pas vraiment, au fond, si Peter méritait de figurer encore sur sa liste.

Ce ne serait pas difficile à vérifier, et si Peter était toujours sur la liste, elle verrait comment gérer ça. Ce serait beaucoup plus difficile en revanche de retrouver Sid dans la mesure où tout ce qu'elle savait de lui, c'était son nom, lequel, si ça trouve, avait été inventé pour l'occasion. D'autre part, quand elle l'avait rencontré à Philadelphie, il était déjà dans une chambre d'hôtel, ce qui signifiait qu'il devait venir d'ailleurs que de Philadelphie et que le seul endroit qu'elle avait comme repère était un endroit où elle pouvait être sûre qu'il ne vivait pas.

Elle connaissait le nom et le prénom de deux autres hommes de sa liste. Graham Weider était de Chicago, elle l'avait rencontré à New York, il l'avait emmenée déjeuner, puis mise dans son lit, après quoi il s'était levé d'un bond et l'avait pressée de débarrasser le plancher vite fait en prétendant qu'il avait un rendez-vous urgent et qu'il s'arrangerait pour la revoir plus tard. Mais il ne lui avait jamais fait signe, et la réception de l'hôtel avait dit qu'il était parti.

Il avait eu de la chance, tout comme Alvin Kirtaby avait eu de la chance, même si c'était d'une autre façon. Caporal-chef d'infanterie, il était en permission et sur le point d'être expédié en Irak. Si elle l'avait su, elle ne l'aurait certainement pas choisi, et elle ne savait pas trop ce qui l'avait empêchée de lui faire ce qu'elle faisait aux autres hommes qui entraient dans sa vie. Était-ce par pitié ? Par patriotisme ? L'un comme l'autre sentiment semblait improbable, et quand elle y réfléchit par la suite, elle décida que c'était tout simplement parce qu'il était soldat. Ils avaient ce point en commun, d'appartenir tous deux à la gent militaire. N'avait-elle pas été le petit soldat de son père ?

Peut-être qu'il s'était fait tuer là-bas. Elle pensait qu'elle pourrait trouver la réponse. Alors elle déciderait de ce qu'elle entendait faire à ce sujet.

Graham Weider, lui, ne pouvait prétendre au statut de combattant, sauf à le considérer comme un bon petit soldat d'entreprise. Si son nom n'était pas forcément rare, il n'était pas non plus commun. De plus elle était presque certaine que c'était son vrai nom, puisqu'ils le connaissaient à la réception. Graham Weider, de Chicago. Le retrouver ne serait pas difficile quand elle passerait par là-bas.

De tous, le vrai défi, c'était Sid. Assise, elle réfléchissait au peu qu'elle savait de lui, se demandait comment elle allait s'y prendre pour le retrouver. Elle s'accorda un autre demi-verre d'eau Brown Palace qu'elle agrémenta d'une mignonnette de Johnnie Walker prise dans le minibar. Le verre à la main, elle se rassit et secoua la tête, amusée par sa propre conduite. Elle traînassait, différait le moment de prendre sa douche, comme si elle ne supportait pas l'idée d'effacer les traces qu'avait laissées Doug sur elle.

Mais elle était fatiguée et elle n'avait pas la moindre envie de se réveiller le lendemain matin en sentant son odeur à lui. Elle se déshabilla et passa un long moment sous la douche et, quand elle en sortit, elle s'attarda encore près de la baignoire, à regarder l'eau s'écouler.

Quatre, songea-t-elle. Tiens donc, à ce rythme, en moins de temps qu'il ne faut pour le dire, elle se sera refait une virginité.

---

1. *Nouvelle parue dans* Warriors.

OceanofPDF.com

DAVID CORBETT ET LUIS ALBERTO URREA

Qui m’a volé ma guenon ? [1]

Port Arthur

Tu peux vraiment le faire puer ?

Beau Jocque and the Zydeco Hi-Rollers

Quand il y repensa plus tard, Chester ne put se persuader d’avoir entendu le moindre bruit, en tout cas pas tout de suite, car ce que sa mémoire lui proposait, c’était une sensation plutôt qu’un bruit, un grincement de scie, de clef dans une serrure ouvrant la porte de l’enfer.

Ils étaient à mi-course d’une interprétation de « Big Legs, Tight Skirt », et Chester pianotait en douceur le Gabbanelli Cajun King fabriqué sur mesure avec lequel il avait coutume de jouer ses premiers morceaux. Un samedi soir au vieux Diamond 21, certains danseurs déguisés en cow-boys, Stetson et danseuses en amples jupes à volants, les autres portant les inévitables fringues « golfe du Mexique » – chemise moulante, jean tombant dévoilant la raie des fesses, petites robes ajustées comme des feuilles de cellophane, à faire pleurer même un aveugle. Le contingent cow-boy aligné sur trois rangs pour la danse en ligne, les autres valsant selon leurs propres besoins intérieurs ; les femmes dégageaient leurs cheveux de leur nuque, les hommes ramenaient en arrière leurs mèches

humides, l'orchestre jouait tout à la fois dans un style zarico et blues, genre John Lee Hooker et Rockin' Dopsie en un, avec un coup de chapeau aussi à Professor Longhair. Ouais – allez, chérie ! Minuit dans l'est du Texas, musique sauvage et hip-hop, l'orchestre qui donne bien, une salle torride, la foule des danseurs à qui la musique file la pêche mais qui en veut plus, toujours plus.

Et puis ce bruit. Ça venait du dehors, aucun doute possible, ce grognement caractéristique, pareil au ricanement tonitruant du diable en personne – un turbo diesel retapé six cylindres en ligne. Chester perçut même l'odeur des gaz d'échappement noirs huileux, puis la rafale assourdie du gravier projeté par le bus au moment où il s'arrachait du parking.

Non, se dit-il en clignant des yeux comme un homme qui émerge d'un rêve idiot. Deux tons : noir et cuivré. Cet accord parfait ne concernait pas seulement son bus équipé, mais aussi ses bottes en peau d'autruche – un style cent pour cent personnel. Le dernier soubresaut d'une époque où l'argent du pétrole coulait à flots, quand Chester possédait une charmante bicoque sur pilotis à Cameron Parish (avant que le cyclone ne l'emporte jusqu'au Belize, au moins), quand les clubs payaient bien, quand Beau Jocque était encore de ce monde, quand il tournait dans tout le pays, quand un bon groupe cajun pouvait faire rentrer des paquets de dollars. Le bus était exactement ce qu'il fallait à l'empire Chester Richard, sa dernière signature, ferme et définitive.

Mais ce n'est pas le bus qui lui brisait le cœur.

Lorena, songea-t-il.

Ses doigts cessèrent de se balader sur les touches de nacre au moment où une goutte de transpiration, grosse comme un bourdon, s'écrasa sur l'accordéon en palissandre du Honduras. Il portait un

gilet ajusté en cuir, taillé sur mesure à Lafayette pour que le soufflet n'aille pas lui pincer les tétons. Dessous, c'était l'inondation.

Les autres membres du groupe, inconscients, continuaient de jouer, et les danseurs, tout aussi imperturbables, restaient pris dans l'ouragan de leurs pirouettes, plongeons et traînements de pieds. Il jeta un coup d'œil dans la glace mouchetée de moisissures au-dessus de la scène, comme si le sourire de quelque dernier espoir était susceptible de s'y révéler. La fumée brouillait son reflet.

Tournant le dos à la piste de danse, il fit signe au groupe d'arrêter. Geno, celui qui était à la planche à laver, perdit le rythme avec ses cuillers. Skillet, le batteur, se planta en même temps que la planche. Le morceau trébucha, se désagrégea.

— Vous n'avez rien entendu ?

Ils le regardaient bouche bée.

— On vient de nous voler notre bus, putain.

Deux heures plus tard, il était dans le *diner* d'à côté, en train d'attendre que Geno et Skillet reviennent avec une voiture. Il faisait nuit noire derrière les vitres, un ventilateur ronronnait dans l'entrée, tenant en respect les guêpes et les moustiques ; un autre, sur le comptoir antique, balayait la chaleur épaisse, une atmosphère gonflée par l'odeur de pétrole brut venue du canal. Le cuistot était derrière, en train de vérifier sa chambre froide. Une ampoule nue flottait là-haut, au gré de la brise, et répandait une clarté tremblotante.

Chester, qui avait très envie d'un verre, se renversa sur sa chaise, la chemise collée à la peau par la transpiration. Il faisait semblant d'écouter cette femme qui continuait de parler. Si seulement il avait

du Red Man. Bon Dieu, rien à chiquer – il était prêt à aller chercher des saloperies à la station-service pourvu qu'elles soient mentholées. Tous les autres clients du club étaient rentrés chez eux, exigeant qu'on les rembourse, obtenant la moitié, tout le monde se faisant arnaquer d'une façon ou d'une autre. Mais cette femme, elle, était résolue à rester.

Il se souvenait d'elle depuis le premier morceau, elle dansait avec les autres, tournant dans le grand cercle en sens inverse des aiguilles d'une montre, avec pour partenaire un gros connard aux cheveux plaqués en arrière par la brillantine. Pas étonnant qu'ils se soient séparés à la fin. Des taches de rousseur cuivrées parsemaient son décolleté qu'elle essuyait de temps en temps avec une serviette blanche en papier. Ses cheveux avaient la couleur ambre du bayou, et elle les roulait en un grand chignon bordélique sur le sommet du crâne, des mèches bouclées retombant, comme oubliées, avec deux baguettes pour tenir l'ensemble. Ailleurs, une autre fois, il aurait pu lui dire : « Je parie que tu as un goût de riz au lait, chérie. »

Chester avait enduré trois mariages et survécu à autant de divorces ; il avait l'impression d'avoir passé plus de temps à fréquenter les avocats qu'à aimer. Il avait l'œil baladeur et l'entrejambe affamé, le tempérament d'un cyclone de catégorie cinq, et sa vie amoureuse était une succession de naufrages – un juge l'avait baptisé Ouragan au vu du talent et de l'ardeur qu'il déployait à détruire. Aucune femme ne le supportait longtemps, mais en même temps peu arrivaient à lui résister. Comme les diseuses de bonne aventure lisant dans leurs boules de cristal, elles repéraient en lui une âme tragique, belle, solitaire. Merde ! il était le prince de la solitude. Vous lui ouvriez le cœur, vous y trouviez une étendue désolée peuplée de hurlements, disons le désert du Texas qui aurait subi Katrina. Et ces dames n'y résistaient pas – « Je vais t'apaiser,

trésor. Te tirer de là. » Mais nulle épouse, nulle groupie, nulle nana au goût de riz au lait avec des baguettes dans les cheveux n'avait jamais satisfait son désir, ne lui avait fait un effet aussi grand que Lorena.

— Monsieur Richard, murmura-t-elle.

Elle prononçait *richered*. Genre ce qui t'arrive quand le fric commence à tomber.

— Je suis une fan désespérée depuis cette soirée au Slim Y-Ki-Ki Lounge à Opelousas où je vous ai entendus pour la première fois, vous et votre groupe.

Elle se jeta sur sa main comme un faucon.

— Je vous ai suivis partout ! Pas seulement au Y-Ki-Ki. Mais au Harry's Club de Beaux Bridge, au Richards Club de Lawtell, j'étais aussi à Plaisance pour le festival du Labor Day…

Chester, qui tendait l'oreille pour ne pas rater le bruit de la voiture, s'arracha à ses pensées.

— Permets-moi de t'arrêter tout de suite, chérie.

Elle lui serrait la main comme si elle avait peur qu'elle ne lui échappe, ses yeux étaient comme deux prunes bien mûres, leurs peaux un contraste absolu : celle de la fille blanche et onctueuse comme de la crème anglaise, la sienne dorée comme du caramel.

Je dois avoir faim, se dit-il.

Elle entonna :

— Je n'ai jamais, jamais entendu un homme jouer avec votre sauvagerie, votre liberté, votre violence.

Il ne voyait plus son visage. Son esprit évoqua Lorena.

Lorena : un Gabbanelli fabriqué sur mesure assez semblable à l'instrument qu'il utilisait tout à l'heure, sur scène, avant qu'ils n'arrêtent de jouer. Mais en plus délicat, en plus ancien.

Manufacturé à Castelfidardo soixante-cinq ans plus tôt, pendant la guerre. Acheté par son grand-père pour vingt dollars et un cochon.

Chester se souvint qu'il avait cru voir un des frères Chenier jouer sur un instrument semblable au festival Acadiana : une boule d'angoisse lui avait alors serré le cœur. Mais non, l'accordéon des Chenier n'avait pas les motifs violets en forme de cœur, ni les touches en os poli, ni bien d'autres choses encore. Sûr que Lorena, ce jour-là, avait apporté la preuve de sa royale suprématie. Mais oui ! Il y avait bien une guerre des accordéons. Lui et Richard LeBoeff avaient conclu la soirée. Chester avait emporté le prix en interprétant férocement un morceau original à peine écrit de la veille, intitulé « Muttfish Gumbo » – ragoût de perche. Le journal local du lendemain avait proclamé à la une : « Le Jimi Hendrix du piano à bretelles. » Et la voilà en photo avec Chester : Lorena. Qui d'autre méritait de partager sa couronne ? Il sourit, malgré lui. Qu'est-ce que son grand-père penserait de tout ça ?

Son grand-père avait été tireur d'élite dans le 25e d'infanterie, les légendaires Buffalo Soldiers, ces régiments composés de Noirs qui avaient remonté la péninsule italienne, en 44, alors que le gros des troupes blanches était expédié par bateau en Normandie pour la marche sur Berlin. Il avait porté Lorena sur son dos comme un enfant depuis longtemps perdu. Aux côtés de forgerons italiens, de volontaires de la Résistance, de Sud-Africains, de Brésiliens, son bataillon monté à dos de mulets avait poursuivi sa marche pénible, franchi les champs de mines et les ponts suspendus, escaladé les fortifications militaires et les collines liguriennes, avec pour objectif la Ligne gothique de Kesselring.

Le grand-père avait enduré la remontée de la vallée du Serchio, survécu au massacre de Noël de Gallicano, essuyé les obus de 88 mm allemands et les rafales de leurs mitrailleuses quand le 25e

avait dû traverser à la nage le canal Cinquale. Durant toute son enfance, Chester s'était assis à côté du fauteuil à bascule de son grand-père pour écouter ses histoires, qui l'enchantaient, l'inspiraient, et toujours revenaient sur, devinez quoi ? L'accordéon avait été le trophée de son grand-père, son porte-bonheur, sa raison de se battre. Il l'avait baptisé Lorena, c'était le prénom de sa copine au pays, celle qui avait refusé de l'attendre. Avec le temps, le magnifique instrument porte-bonheur était devenu la Lorena réelle, la vraie Lorena.

Car Lorena était d'une grande beauté – incrustée de perles, acajou vieilli et laqué de la couleur du sirop de canne, grille aux lattes de cuivre découpées une à une à la scie de bijoutier, double anche en acier bleu suédois pour le trémolo caractéristique, un son profond, mélancolique, sans rapport avec aucun des instruments que Chester avait entendus. Elle avait une voix de grive élégante et triste – l'épouse tragique d'un soldat perdu. Oui, grand-père était rentré perdu de cette guerre. L'accordéon était devenu pour lui comme une boussole qui le guidait sur le chemin du retour, en partie tout au moins.



Par la suite, grand-père légua l'instrument à papa Ray qui, à son tour, le légua à Chester le prodige, et l'instrument fut moins un cadeau qu'un défi. « Sois unique, époustouflant, sage, semblait lui murmurer l'instrument, sois comme moi. » Et tel fut son héritage sous sa forme pleine et entière, non pas seulement un instrument de musique, mais un chagrin enveloppé dans la solitude du combattant. Chester traita Lorena comme ce qu'elle était : un noir mystère. Il n'en jouait jamais avant la fin du concert car elle était la reine du

bal – raison pour laquelle elle restait dans le bus, raison pour laquelle elle n'était pas sur la scène quand le bus avait été volé.

Chester baissa les yeux vers la table, vit les doigts de la femme enlacer les siens, éprouva la chaleur agaçante de son contact.

— Ma chérie, réagit-il, comme je te l'ai déjà dit au moins deux fois, et comme ça devrait être évident pour une fan aussi dévouée que tu prétends l'être…

Il s'éloigna d'un pas lourd au moment où apparaissaient enfin sur le parking les phares de la Firebird de Geno.

— … mon nom, ça se prononce *Ri-char*.

Elle leva un œil et lui jeta un regard sombre. Le riz au lait avait tourné.

— Oh, bouh.

— Adieu.

— Bouh !

Il ramassa son chapeau et se précipita dans la nuit.



Dans la voiture, Chester récupéra un Colt .45 à crosse de nacre dans le morceau de toile cirée que lui tendait Skillet, lequel garda pour lui un .44 Smith & Wesson, ainsi qu'un couteau à manche de corne assez gros pour saigner un cheval. Geno trimballait un .38 à canon court et une barre à mine. Quand tu joues dans les boîtes du bayou et les bouges côtiers, tu prends l'habitude d'être armé.

Geno, qui était au volant, jeta un coup d'œil par-dessus son épaule à Chester assis à califourchon sur la bosse de la banquette arrière.

— Je suppose que c'est pas la peine de se casser la tête pour chercher qui a piqué le bus.

— Non.

Chester ouvrit le chargeur du Colt, s'assura qu'il avait bien ses sept balles, plus une dans le canon, et il le remit en place. Ensuite il fourra le flingue dans sa ceinture. Geno mit la Firebird en prise et démarra.

— Je crois que ce n'est pas la peine.

Skillet, comme d'habitude, restait calme. Aussi noir que du pétrole brut de Houston, sec, les yeux caverneux, il avait reçu en 77 un coup de poêle à frire qui lui avait laissé sur le crâne une marque caractéristique. Geno était gras comme un moine, et il coiffait en arrière ses cheveux gominés ; il conduisait en marmonnant un air sans mélodie. C'était la conscience mystique de l'orchestre, tout le temps en train de s'égarer dans la dernière bizarrerie spirituelle à la mode ; récemment il avait lu quelque part qu'il fallait chanter « Om » si on voulait être en phase avec le cosmos. Mais il devait avoir manqué une info car le son qu'il produisait ressemblait au chant funèbre d'un paysan baptiste clopinant sur un air de valse. Chester faillit lui demander de mettre la radio, puis se ravisa. Qui sait le genre de sortilège tordu que tu peux réveiller en interrompant un homme au milieu de sa complainte ?

Ils s'arrêtèrent pour manger dans un restau ouvert la nuit à la périphérie de Port Arthur : écrevisses à l'étouffée, beignets, boudin grillé. Tout en piochant avec ses doigts dans sa barquette en carton blanc, Chester se souvint que la vengeance n'est rien d'autre qu'une faim parmi d'autres.

— Le boudin, dit-il. La preuve que Dieu aime les Créoles.

Il ajouta pour lui-même :

— Espérons qu'on pourra compter sur un peu de cet amour.

Ils prirent la route 73 pour rattraper l'I-10 non loin de Winnie, pensant que le voleur roulait vers l'ouest. Il avait dit qu'il était d'El

Paso, juste de l'autre côté de la frontière après Ciudad Juárez, la capitale mondiale du crime.

Son nom était Emigdio Nava mais il se faisait appeler Feo, « le Hideux ». Le surnom n'était pas ironique. Petit, voûté mais musclé, les bras couverts de tatouages, il avait des yeux de bagarreur, une expression butée, la complexion d'un noyau de pêche. Il avait approché Chester environ deux semaines plus tôt, un soir qu'ils jouaient dans une soirée privée, sur la route de la digue à Jefferson Parish. Il s'était carrément invité dans la loge et s'était assis. Une façon de se présenter tout en finesse. Son sourire se découpait comme dans du papier. Chacun dans le groupe l'avait pris pour un dealer – à part deux ou trois vieux caïds locaux trop gros pour être délogés, ce sont les gangs mexicains qui contrôlent pratiquement tout le marché de la drogue, aujourd'hui –, mais il n'avait fait aucune allusion à ce sujet.

Cela dit, il venait quand même faire une offre.

— Je voudrais que tu m'écrives une chanson, dit-il en secouant un rouleau de billets.

Il se lécha le pouce, compta cinq billets de cent, les détacha du rouleau et les tendit à Chester.

— Pour ma copine.

Chester lorgna vers Skillet qui était de loin le meilleur d'entre eux quand il s'agissait de jauger quelqu'un. Il jouait le long de la côte depuis plus de trente ans, en vedette ou avec des groupes occasionnels, il avait tout vu et revu. Ça lui avait pris un peu de temps, mais Skillet avait fini par approuver d'un hochement de tête.

— Parle-moi de ta copine, dit Chester en prenant l'argent.

Elle s'appelait Rosa Sánchez mais tout le monde la connaissait sous le nom de la Monita, « la Petite Guenon ». Chester s'aperçut que le surnom n'avait rien d'ironique lui non plus. Feo lui montra

des photos. C'était un petit bout de femme de rien du tout avec des bras extraordinairement longs. Sa minuscule binette ronde s'emplumait de cheveux noirs. Le nez en trompette n'arrangeait rien, même si le reste du package était parfait. Intelligente et pleine de ressources, c'est du moins ce que Chester conclut des explications de Feo, elle avait fait de sa mauvaise fortune un avantage. C'était une pute qui bossait près du canal de fret, et qui avait plus ou moins pris l'avantage sur les filles les plus attirantes du coin, parce qu'elle baisait mieux que les autres.

Geno, jetant un coup d'œil à la photo, marmonna :

— Si c'est pas la plus belle !

Chester le fit taire d'un regard.

— On a cette tradition au Mexique, dit Feo, ignorant l'un et l'autre. Les ballades. On appelle ça des *corridos*. Pour chanter en l'honneur des exclus, des malchanceux, des malheureux, mais aussi des bandits, des narcotrafiquants, des *pandilleros*. Tous ceux qui savent ce que souffrir veut dire, mais aussi se battre.

Le type avait chopé en route un rien d'accent du Texas, et c'était bizarre d'entendre le mexicain et le texicain s'affronter dans sa bouche, comme s'il avait de la purée dans le bec.

Skillet l'observait comme un chat immobile sous la mangeoire aux colibris.

— Vous autres, continuait Feo, vous avez la même tradition aussi, non ?

— Celle des *raconteurs*. Ça s'appelle comme ça.

Chester pouvait aussi se montrer taiseux. « Vous autres », se dit-il.

— T'en as besoin pour quand ?

Feo se leva de sa chaise avec son sourire au couteau.

— Ça doit pas être si difficile que ça, comme boulot ?

Plus difficile que Chester ne l'avait cru, il s'en rendit compte par la suite, mais il avait accepté l'argent et le marché avait été conclu. Le problème était simple : comment écrire quelque chose qui convienne sans être offensant. Ça exigeait qu'il donne le meilleur de lui-même – il remit à plus tard, raya deux ou trois vers minables qui finirent à la corbeille :

Seuls les gens simples
Et les anges là-haut
Savent comment supporter
Ce mal qu'on appelle l'amour

Maman me tuerait sur scène, songea-t-il, si jamais je m'avisais de chanter ça à voix haute. Elle avait connu la célébrité dans tout le pays bayou en chantant des chansons d'amour sous le nom de scène de Miss Angeline. Elle était morte quand Chester avait sept ans, le cancer devenant un motif récurrent pour les femmes qu'il devait perdre.

Voyant que Chester était à la peine avec les paroles, et y trouvant une occasion de faire des siennes, Geno essaya de mettre la main à la pâte à son tour, et chanta sa propre version lors de son déjeuner, du poulet rôti et une salade de haricots verts au bacon :

C'est ma guenon
J'en ferai ma femme
On va s'éclater pour de bon
Jusqu'à l'envol de mon âme

Chester releva le nez de son assiette de riz jambalaya crevettes et andouille.

— Tu veux que je me fasse descendre ?

Geno cacha son sourire derrière un haussement d'épaules.

— Pas avant le jour de la paie, non.

Le soir du surlendemain, Feo débarqua sans crier gare dans le club où ils jouaient ; une bière Abita serrée dans la main, il se fraya un chemin dans la foule jusqu'à la scène. Pour toute salutation, il se contenta de secouer une fois la tête.

Désespérant d'avoir une idée – quelque chose, n'importe quoi, vite –, énervé par le regard fixe du bonhomme, Chester se tourna vers ses musiciens et débita le premier truc qui lui passa par la tête :

Ma guenon a une bobine en bille de billard
Un bon état d'esprit et de longues jambes maigres

À peine les paroles lâchées, il sentit qu'il venait de commettre une désastreuse folie. L'orchestre n'avait pas joué le thème depuis belle lurette, et l'exécution, totalement rouillée, c'était du ni fait ni à faire : une pincée de sel sur une plaie béante. La lueur dans le regard de Feo se fit glaciale. La bouteille de bière redescendit doucement de sa bouche, laquelle bouche dessina un « o » avant de recouvrer sa forme de fente, sur quoi il disparut. Chester se dit qu'il s'en tiendrait peut-être là, un souhait pas très convaincu, mais il le revit ensuite qui se tenait au bar, et à la fin de la soirée, telle une démangeaison tenace, il était encore là, en train de se balader sur le parking pendant qu'ils chargeaient le bus.

Il s'approcha de Chester :

— Tu as une minute, *cabrón* ?

Chester le laissa l'entraîner à l'écart des autres, sans trop savoir pourquoi.

— Une belle nuit, pas vrai, *mon ami* ?

Servile. Piteux.

— Tu étais censé m'écrire une chanson.

Les gars de l'orchestre s'avancèrent furtivement, surveillant les arrières de Chester.

Chester se composa une mine peinée, hypocrite jusqu'à la moelle.

— Je pense que je l'ai fait.

— C'est ce truc que vous avez joué ?

— Ça s'appelle « Qui m'a volé ma guenon ? »

— Le barman m'a dit que c'est un morceau ancien, écrit par un mec du nom de Zachary Richard. Pas par toi. Toi, tu es Chester.

— C'est mon oncle, mentit Chester.

— Donc c'est pas toi.

Chester tenta un sourire avenant.

— Et si tu me donnais encore deux ou trois jours ?

— En plus tu insultes ma copine ?

Feo tenait Skillet et Geno dans son champ de vision pour les prévenir qu'il pouvait les avoir tous les trois.

— Tu te fous de ma gueule deux fois ? Tu sais le fric que tu pourrais te faire en m'écrivant des chansons d'amour, mec ?

J'imagine bien, songea Chester, vu le nombre de musiciens *grupero* assassinés les deux dernières années par des loustics comme celui-là. La situation était à deux doigts de dégénérer mais avant qu'il ait eu le temps d'exprimer une autre mauvaise idée, le Mexicain avait fait demi-tour. Chester vit qu'un gros tas de chance s'en allait avec lui.

Par-dessus son épaule, dans son inimitable pataquès texicain-mexicain, Feo s'écria :

— J'emmerde tous. Tous !

Dans la voiture, Geno interrompit son fredonnement solennel.

— Et je suppose aussi, dit-il, reprenant le fil de la discussion, que nous n'allons pas non plus faire appel à la loi.

— Si on avait dû le faire, commença Chester…

— Ce serait déjà fait.

— Exactement.

Tu ne fais pas appel à la loi pour récupérer un bus volé quand il y a dans ce bus trente grammes de coke et dix grammes d'herbe, plus un pot de mayonnaise plein d'oxycodon et assez d'ecstasy pour t'envoyer faire dix fois le tour du Texas. Pas étonnant qu'on soit raides, pensa Chester. Ils avaient fait des stocks en prévision de la route, une tournée longue avec un calendrier bien rempli. Évidemment, les provisions étaient planquées sous de faux panneaux, on n'y voyait rien, mais il suffisait d'un chien renifleur.

Revenant à Geno, il dit :

— Tant que tu es d'humeur pour les devinettes, tâche de deviner celle-ci : tu crois que notre copain, l'amateur de musique, avant de se barrer de la ville, est allé récupérer sa bien-aimée à face de singe ?

Geno écarquilla les yeux.

— Avec notre bus ?

— Il va vite s'en débarrasser. Le changer contre un truc moins voyant. Enfin, c'est ce que je crois. Skillet ?

Comme toujours, pas un mot. Juste un hochement buté.

C'était bien vu puisqu'ils retrouvèrent le bus, avec son logo noir et or bien voyant, arrêté au bord de l'autoroute tout de suite à la sortie de Houston. Peut-être qu'il a fait semblant d'être en panne, réfléchit Chester, a levé le pouce et volé la première bagnole qui passait. Ou alors il s'est arrêté pour piquer un somme.

— Arrête-toi derrière, dit-il en sortant le .45 de sa ceinture. Voyons de quoi il retourne.

Geno s'exécuta, mit le levier en position parking.

— Tu crois vraiment qu'il est là ?

— C'est un des scénarios possibles, selon moi.

Chester laissa échapper un long soupir.

— Faut pas qu'on s'fasse avoir comme des bleus.

Chester gardait le flingue en position basse contre sa cuisse – au cas où un agent de police se pointerait, ayant repéré deux individus de type afro-américain, armés, plus leur acolyte, un métèque corpulent, en train de s'introduire dans un car de luxe manifestement en panne. Ils restaient près du cul du bus, attendant de voir si le vieux six cylindres en ligne allait redémarrer en rotant sa fumée.

Geno consulta sa montre.

— Si on attend trop, on va finir par avoir la flicaille sur le dos.

Chester toucha le capot du moteur, sentit qu'il était froid.

— J'en suis conscient.

— Les rangers.

— J'avais compris.

— Je disais ça comme ça.

— C'est noté.

Ils s'aventurèrent en file indienne le long du côté passager. En tête, Skillet progressait à croupetons avec la démarche d'un canard, caricature tout droit sortie d'un nanar dans la veine blaxploitation.

Chester, que la peur étourdissait, commença à imaginer une bande-son, une interprétation à deux temps du thème de *Shaft*.

Skillet atteignit la porte, actionna la poignée et constata qu'elle n'était pas verrouillée. Il laissa la porte s'ouvrir tranquillement. Un coup d'œil vers le fauteuil du chauffeur – vide –, un autre en direction de Chester, qui hocha la tête. Toujours accroupi, l'arme tendue, Skillet entra. Les deux autres suivirent.

Tout était parfaitement calme, à part le bourdonnement des mouches. Personne, sauf au milieu de la banquette, tout au fond. Elle portait une minijupe noire et un haut rouge vif fermé devant par un nœud ; elle n'avait pas de bas, elle avait perdu ses souliers. Ses longs bras maigres : reconnaissables entre mille.

Geno mit des mots sur l'impression générale :

— Merde, et sa tête, elle est où sa tête ?

Chester cherchait Lorena. Skillet sonda les caches, dévissa les panneaux, fourra dans un sac la drogue intacte, retrouvée. Geno gardait un œil vers l'extérieur au cas où la police déboulerait. Dans sa poitrine, Chester sentait son cœur battre comme un poing contre une porte. La sueur bouillait sur sa figure, mais l'accordéon restait introuvable. Le voleur veut que je me lance à ses trousses, se dit-il ; c'est ça, ou l'idée l'a pris d'aller mettre Lorena au clou.

Malgré lui, il n'arrêtait pas de regarder du côté du corps sans tête, assis bien droit au fond du car, l'air d'attendre qu'on lui pose la question évidente : *Pourquoi ?* Cette femme qu'il aimait si fort, pensait Chester, à qui il avait offert une chanson à cinq cents dollars, et maintenant voilà. La seule explication qui eût un sens, c'est qu'elle n'était qu'un moyen au service d'une fin. Une fin qui se situait quelque part vers l'ouest.

Geno, qui avait brusquement blêmit, dit :

— Ce Mex est déjanté.

Sur quoi il sortit du bus en titubant pour aller vomir dans l'herbe. Plié en deux, à bout de souffle, il bredouilla :

— Oh ! Seigneur…

Un instant après, comme un sphinx énonçant une énigme, Skillet se décida à parler :

— Sauf si tu veux qu'on se fasse tous foutre dedans pour le meurtre de cette fille, dit-il à Chester, il est peut-être temps de passer un coup de fil.



À Houston, ils appelèrent la police de Port Arthur, déclarèrent le vol du bus, maquillèrent un peu le où et le quand, affirmèrent qu'ils n'avaient aucune idée de qui avait pu faire ça – ils n'avaient pas envie qu'un flic aille choper Feo avant qu'ils aient eux-mêmes tenté leur chance. Puis ils téléphonèrent à tous les monts-de-piété de la région, y compris au show-room Gabbanelli, pour faire passer le message que quelqu'un allait peut-être essayer de se débarrasser en douce de Lorena. Si c'était le cas, il y aurait une récompense à la clef, pas de problème. Mais rien n'indiquait que le Mexicain eût déjà essayé. N'empêche, on ferait quand même sonner les bigophones aux quatre coins de l'État. On leur dirait, leur fut-il répondu, s'il s'arrêtait quelque part pour fourguer l'instrument. Sauf que Feo pouvait aussi le revendre à un acheteur privé.

— À mon avis, dit Chester d'un air abattu quand ils reprirent leur voyage vers l'ouest, c'est bien ce qu'il risque de faire.

— C'est ce que je ferais moi, approuva Geno.

— Roule, dit Chester.

Ils venaient de traverser en trombe une petite ville du nom de Johnsue quand les voitures apparurent, deux berlines sans plaques,

modèle récent, fabrication américaine. Les hommes à l'intérieur étaient invisibles derrière les vitres teintées. L'une des deux les doubla, l'autre leur colla aux fesses. Une vitre s'ouvrit dans la première voiture, un bras en émergea, leur faisant signe de se garer sur le côté.

Geno jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

— Qu'est-ce que tu veux que je fasse ?

L'affaire ne va pas être simple, pensa Chester.

— Pour le moment, il semble qu'il y ait conflit entre ce que je veux et ce qu'il serait avisé de faire.

Il lâcha un soupir et poussa le .45 sous le siège de Skillet.

— Arrête-toi.

Skillet et Geno planquèrent leurs armes eux aussi, alors que deux hommes descendaient de la première voiture ; l'équipe de la seconde voiture ne bougeait pas. Les visiteurs portaient les mêmes vestes bleues, pantalons beiges, mais se déplaçaient comme des hommes qui n'ont pas l'habitude de rester enfermés dans un bureau. Celui qui s'approcha de la vitre côté conducteur le fit presque avec insouciance, comme si ça l'amusait de jouer les méchants. L'autre était assez large d'épaules pour bloquer toute une entrée, avait une tête de bulldog, les cheveux en brosse, l'air frais émoulu du corps des marines.

L'insouciant jeta un œil dans la voiture, étudia chaque visage, l'un après l'autre, avant de s'arrêter finalement sur celui de Chester.

— Tu veux bien soulever ton cul de ce siège, mon gros ? dit-il en souriant et en broyant du chewing-gum sous ses molaires.

Chester ouvrit la portière, et poussa Skillet vers l'avant, dans l'effort qu'il fit pour se déplier au soleil, pendant que M. Barbare-Hilare s'appuyait contre l'aile de la Firebird, bras croisés. Ses lunettes noires étaient posées de travers.

— Cru comprendre que tu avais cherché à te renseigner sur un certain Emigdio Nava.

Une voix de baryton buveur de whisky.

— Tu veux bien me dire à quel sujet ?

Au sujet de nous, pensa Chester.

— Il a volé un instrument qui m'appartient.

L'homme pencha la tête vers son collègue qui se contentait de fixer Chester du regard. Il poursuivit :

— Un instrument ?

— Vous savez qu'on a cherché à se renseigner. Alors je suppose que vous savez pour l'instrument aussi.

Le sourire ne faiblissait pas. L'homme répéta :

— Un instrument ?

Bon, d'accord, pensa Chester. C'est comme ça que ça marche.

— Un accordéon. Il appartenait à mon grand-père. Grande valeur sentimentale.

Un gloussement répugnant.

— Valeur sentimentale. Comme c'est touchant.

— Pourrais-je voir une pièce d'identité ? demanda Chester.

L'homme repoussa ses lunettes sur son nez.

— Je ne crois pas. Non.

— Vous n'êtes pas des représentants de la loi.

— On est mieux que ça. Dans bien des cas.

— Comme dans le cas présent ?

— Oh ! particulièrement dans ce genre de cas, oui.

Le bureau accablé de soleil n'avait pas de nom, c'était juste une porte anonyme de plus dans un site industriel à dix rues de

l'autoroute. Quatre hommes guère différents des deux premiers descendirent de l'autre véhicule, deux restèrent à l'intérieur. Ils mirent Chester, Skillet et Geno chacun dans une pièce, toutes pareillement beiges et tristes, meublées de chaises pliantes sur lesquelles tous les trois furent ligotés avec du ruban adhésif. Une valise Halliburton argentée reposait dans un coin de la pièce où se trouvait Chester ; il ne se souvenait pas qu'un article de voyage l'eût jamais terrifié à ce point.

M. Barbare-Hilare enfila des gants en latex.

— Alors comme ça tu es musicien.

— Écoutez, dit Chester la gorge sèche, ce n'est pas la peine, je vous ai dit…

Le poing jaillit de nulle part et l'atteignit comme une masse, le latex lui brûlant le visage comme du pneu. Il entendit l'articulation de sa mâchoire craquer, une blancheur phosphorescente explosa dans son crâne et effaça le monde. Quand il le perçut à nouveau, ce fut à travers un hurlement – Geno, dans la pièce voisine.

Chester cria :

— Je vais tout leur dire !

Mais tout ce qu'il y gagna, ce fut un nouveau coup de poing ; les articulations lui déchirèrent la joue.

— Tu me parles à moi, pas à eux.

Chester secoua la tête et la releva, il voyait à travers un brouillard. Le filet de sang qui coulait entre les poils de son visage mal rasé le démangeait.

— Pourquoi vous faites ça ?

— C'était comment de retrouver ton bus au bord de la route, avec dedans la petite guenon de Feo ?

Chester secoua la tête comme un chien s'ébroue.

— Vous savez bien.

— Oh ! ça, pour savoir, je le sais.

— Il disait qu'il l'aimait.

— L'amour ?

Le sourire de l'homme se pétrifia.

— Elle lui tenait tête, la seule femme qui l'ait jamais fait, à ce qu'on dit. Il s'est habitué. Ça doit être ça, l'amour. Mais jusqu'à un certain point.

— Pourquoi… ?

— On lui a coupé la tête ?

Haussement d'épaules.

— Question de style.

Chester cracha quelque chose de chaud, il se lécha l'intérieur de la joue – un goût de sang.

— Ils balancent des têtes coupées sur les pistes de danse d'ici au Mexique, Chester, histoire de faire passer un message. C'est comme ça, avec ces types.

— Je ne…

— Je vais te la faire simple, d'accord ? Il y a des puissances en jeu, ici. Des puissances secrètes. Des projets, des contre-projets et des complots si vastes et tordus que l'assassinat de Kennedy, à côté, c'est un dessin animé de chez Pixar.

Un doigt ganté tapota le front de Chester – petite poussée de sueur.

— Tout ça pour dire qu'on a pas besoin de toi ni des deux épaves qui te servent d'amis. Je vais te rendre service. Quelle que soit l'affaire qui te liait avec le señor Nava, elle est nulle et non avenue, sans intérêt. Elle est terminée. Dis-moi que j'ai raison.

— Je ne comprends pas.

Juste une claque cette fois, simple ponctuation.

— C'est un braconnier. Ça, tu le comprends ?

Chester inhala, sa poitrine se soulevait sous l'effort.

— J'ai grandi à Calcasieu Parish. Je sais ce qu'est un braconnier.

— Pas un braconnier de ce genre-là. Il est dans l'armée mexicaine, lieutenant Nava, il est instructeur dans l'infanterie, les armes automatiques. Quand il ne recrute pas des assassins pour le cartel de Juárez.

Chester déglutit avec l'impression d'avaler un œuf.

— Tout ça n'a rien à voir avec moi.

— Pas encore.

— Jamais. Tout ce que je veux, c'est Lorena.

L'homme lança un regard vers son collègue, les sourcils levés. Perplexe.

Chester soupira.

— Mon accordéon.

Il aurait avoué avoir eu un rapport sexuel avec un poisson, cela aurait produit le même effet.

— Merde ! dit l'homme.

Il aboya un rire.

— Mais t'es *vraiment* un sentimental, toi !



Ils furent escortés jusqu'aux abords de Houston, où les deux voitures les abandonnèrent. Message délivré, inutile d'insister davantage. Skillet pressait avec un bandana l'entaille qu'il avait sur le côté de la tête. Il en avait plus que marre de recevoir des coups sur la tête. Geno, la figure gonflée, couleur d'un fruit blet, leva un œil vers le rétroviseur ; il accrocha le regard de Chester, le soutint.

— Dis-le.

Chester n'avait jamais tué personne – oh ! il y avait pensé, il avait même planifié la chose une fois. Mais là, maintenant, il en était aussi près que possible. Feo devait payer. Payer pour le vol de Lorena, payer pour ce que Geno et Skillet venaient de subir, payer pour la fille au fond du bus. Il ressentit une haine stimulante, quasi jouissive, et songea que c'était ce que son grand-père – la langue dénouée par une pinte de bourbon, l'accordéon posé sur les genoux – lui avait décrit un jour comme un mal installé dans le fond de l'esprit. Il avait tué à mains nues pendant les derniers jours de la guerre, quand son unité avait reçu l'ordre de couper la retraite des Allemands au col de Cisa. Ils manquaient de munitions mais n'osaient pas réclamer des frappes aériennes ou un renfort d'artillerie : pour ce qu'ils en avaient à faire, les officiers blancs auraient très bien pu déclencher des frappes sur leur position pour assurer le coup. Quand les Allemands franchirent la ligne, on en vint à se battre à la baïonnette et à coups de poing, eux balançant la crosse de leurs M-1 comme des clubs de golf. « J'ai étranglé un homme, j'en ai poignardé deux, j'en ai assommé un autre avec mon casque avant de l'étouffer avec sa propre vareuse. J'ai eu de la chance, ils étaient tous affaiblis par la faim. » La voix d'un fantôme. Mais Chester comprenait maintenant. Soit, se dit-il. Le vieux ne se contentait pas de comprendre, il insistait. Je ne trahirai pas Lorena. Je vais la retrouver. La ramener à la maison.

— Laissez-moi à l'aéroport et rentrez à Port Arthur.

— Pas question.

C'était Skillet.

Chester secoua la tête.

— Je ne peux pas vous laisser…

— T'as pas à laisser ou pas laisser.

— Skillet…

— Prends ton avion.

La voix était calme et froide.

— Geno et moi, on va y retourner. Prendre vers l'ouest. Aller jeter un œil à San Antonio, essayer de retrouver Lorena. Sinon, on se revoit à El Paso.

— Je ne peux rien vous donner en échange.

— Personne ne te le demande.



Il dormit au terminal et, le lendemain matin, prit le premier vol pour El Paso où il arriva aux alentours de midi. Un taxi l'emmena au presbytère de Santa Isabel dont le pasteur était le père Declan Foley – Chester le connaissait sous le nom de Jolt : un ancien boxeur qui avait eu son heure de gloire dans le coin, avant de prendre le chemin du séminaire. Des écolières étaient assises sur les bancs de l'église, et le prêtre les préparait pour leur confirmation. Chester capta ce parfum entêtant de cire d'abeille, de cierge, de bois usé par les mains, les restes d'une odeur d'encens, presque de quoi accueillir la foi. Ou l'envie d'avoir la foi.

Le prêtre leva un œil vers le visiteur qui s'avançait lentement. Les filles le suivirent des yeux, secouant leurs nattes. Je ne dois pas être beau à voir, pensa Chester ; il avait la mâchoire enflée, tuméfiée, et une balafre zigzaguait sur sa joue hérissée de poils noirs.

— Mon père, dit-il en s'inclinant avec respect.

Le prêtre demanda aux filles d'ouvrir leurs livres et de réviser la différence entre la grâce actuelle et la grâce sanctifiante, puis il entraîna Chester dans la sacristie où il considéra son vieil ami d'un air de profonde déception.

— Tu as la tête de quelqu'un qui revient de l'enfer, comme on dit.

Chester essaya de faire bonne figure, mais renonça en cours de route.

— J'ai bien l'impression d'y avoir passé un petit moment.

— Tu as encore le temps avant d'y retourner. Qu'est-ce qui se passe ?

Chester lui déballa toute l'affaire, comme si le fait d'être dans l'église éveillait en lui une propension à la franchise, désactivait cette fonction de lui-même qui le poussait au mensonge et autres demi-mesures. Une fonction qu'il avait beaucoup utilisée.

Le père écouta jusqu'au bout. Puis :

— L'homme est un tueur.

— Là, je te suis. Mais je ne cherche pas à m'attirer davantage d'ennuis. Je veux Lorena, c'est tout.

— J'ai du mal à croire qu'il puisse attacher de l'importance à ton accordéon.

Chester eut un rire de nez ; son nez douloureux.

— Peut-être qu'il prévoit une reconversion professionelle.

— Ce que je veux dire, d'après ce que j'entends, c'est qu'il veut te punir.

— C'est réussi.

Chester se sentait épuisé jusqu'à la moelle. Ça lui faisait cet effet-là aussi, songea-t-il, les églises.

— J'espère y arriver. Il faudrait que je le retrouve avant qu'il ne passe la frontière pour se rendre à Juárez.

— Je peux me renseigner.

— Je t'en serais reconnaissant. Au nom du bon vieux temps et tout ça.

Chester s'aperçut qu'il avait pris une petite voix. Il mendiait.

— Tu connais les gens qui connaissent les gens et ainsi de suite.

— Est-ce que tu t'es donné la peine de prier ?

La question sonnait plus ou moins comme une insulte. Chester se tira l'oreille.

— Je ne dirais pas ça, non.

— C'est une bonne occasion de t'y mettre, si tu veux mon avis.

— Je ne pense pas que j'aie un penchant pour ça.

— Essaie.

Le prêtre tendit le bras et sa main fut d'un contact étonnamment doux, vu sa taille.

— Au nom du bon vieux temps et tout ça.

Le père Dec lui fournit l'adresse d'un hôtel proche où Chester pourrait se reposer le temps qu'il passe ses coups de fil, puis il le raccompagna jusqu'au premier banc. Chester s'agenouilla. À Rome, fais comme les Romains : la fonction mensongère de son esprit clignotait, reprenait vie.

— Au fait, dit-il en jetant par-dessus son épaule un coup d'œil vers les écolières. Par curiosité, quelle est la différence au juste entre la grâce actuelle et la sanctifiante ?

Le prêtre l'observa un instant, avec quelque chose qui rappela à Chester le bagarreur de naguère dans le regard – le visage lustré par la sueur et le sang, l'air chargé de fumée qui enveloppait le ring, l'odeur des cigares et de la sciure, tous les péquenots en train d'applaudir.

— Tu es au courant pour toutes ces femmes qui se font assassiner le long de la frontière, non ? Le pire, c'est là-derrière, juste de l'autre côté, à Ciudad Juárez.

Ça n'avait pas grand-chose à voir avec une réponse.

— Dec…

— Il n'y a pas que des femmes. Il y a aussi des gosses. Tôt ou tard, c'est toujours les gosses qui dégustent. Ils s'attaquent même aux centres de désintoxication, personne ne sait pourquoi. Il y a aussi le racket des enlèvements. Ça ne concerne pas seulement les maires, les flics et les hommes d'affaires. Maintenant ils enlèvent des instits, des médecins, des immigrés, n'importe qui. Tu sais ce que vaut ta vie ? Ce que ta famille peut réunir à la hâte. Et encore. Les gens ont arrêté de prier Dieu. Pourquoi se donner cette peine ? Ils préfèrent se tourner vers la Santa Muerte. La sainte Mort.

À nouveau, un sentiment de lassitude.

— Je ne suis pas bien sûr de savoir où tu veux en venir, Dec.

— J'essaie de t'aider à y voir clair.

Chester dut se mordre la lèvre pour ne pas rire. Tu te fais voler le piano à bretelles de ton grand-père, tu retrouves une pute décapitée au fond de ton bus, tu te fais embarquer par une bande de gros bras et t'es censé y voir clair ?

— Ça paraît raisonnable.

— De t'aider à mettre tes problèmes en perspective.

— D'accord.

Le regard du prêtre allait s'adoucissant. Apparut un semblant de sourire.

— La grâce sanctifiante, reprit-il, vient des sacrements. La grâce actuelle est un don, une aide à l'heure de la tentation.

Il retourna auprès des écolières qui, peu après, reprirent leurs récitations à voix basse, un doux babil résonnant dans la fraîcheur de l'église. Chester joignit les mains et baissa la tête. Il essaya. Mais la pieuse nostalgie qu'il avait ressentie jusque-là n'émettait qu'un faible signal désormais. Rien ne vint. Aucun don à l'heure de sa tentation.

Le père Dec allait donner des coups de fil à toutes les soupes populaires, à toutes les cliniques, à tous les commissariats, activer la sainte hotline, appeler tous les pécheurs. Quelqu'un se rappellerait la prostituée à tête de guenon qui était partie avec le lieutenant mexicain connu pour ses activités meurtrières. Quelqu'un saurait dans quel coin de la ville l'homme reviendrait traîner. Chester se demanda si le père Dec allait faire allusion à la façon dont la fille était morte, à l'identité de l'assassin, s'il allait jouer sur la vengeance plutôt que sur la compassion. Non, songea-t-il, ça, c'est mon domaine ; et il repensa à son grand-père à l'été 45, aux derniers jours de la guerre, quand il avait tué deux hommes à coups de couteau, quand il en avait étranglé un autre, étouffé un quatrième, fait ce qu'il y avait à faire en dépit de tout. Et pourquoi ? Il repensa à Lorena. À l'éclat infini de son bois, au parfum chaud, acidulé, de ses bretelles de cuir et de ses soufflets, au miroitement irisé de son clavier. Il se rappela la plainte étouffée qu'elle poussait entre ses mains aimantes. Il n'y avait rien de pareil au monde, maintenant et à jamais. Qu'est-ce que c'était sinon de l'amour ? Oui, elle valait la peine qu'on souffre pour elle, elle valait la peine qu'on la porte à travers toute l'Italie jusqu'à la maison, qu'on tue pour elle si nécessaire. Comme cela avait été le cas. Et comme cela le serait à nouveau. Il le sentait.

Il leva les yeux vers le Jésus de plâtre cloué au crucifix qui dominait l'autel. Si tu n'étais ne serait-ce que la moitié de ce qu'ils prétendent que tu es, pensa-t-il, rien de tout cela ne serait nécessaire. Et ainsi se conclut la seule prière dont il fût capable.

Il se remit debout, laissa la lassitude reprendre possession de son corps, puis s'éloigna à pas lents, et murmura « Merci » à son ami en passant devant lui ; il adressa un sourire aux filles. Certaines lui jetèrent des regards en pouffant, d'autres avaient un air de souris

apeurée. Des orphelines, supposa-t-il, en se rappelant ce que Jolt lui avait dit à propos des meurtres, sachant qu'elles étaient des milliers de gamines comme ça dans toutes les villes le long de la frontière, des filles dont les parents avaient disparu dans le désert, morts depuis longtemps. Certaines étaient mignonnes, la plupart penchaient vers le quelconque, quelques-unes, c'était sûr, avait le profil pour devenir religieuses. L'une de celles qui appartenaient à cette dernière catégorie – il ne put s'en empêcher, c'était juste la trace sombre de ses pensées – ressemblait à la Monita, la traînée, la copine du Mexicain.

Il avait redescendu la moitié de la rue, songeant qu'il serait peut-être temps de dîner, quand son portable sonna. Un numéro à San Antonio. Il décrocha.

— Geno ?

Un coup de feu couvrit les parasites de la ligne. Un sanglot intense, étouffé – le cri d'un homme bâillonné –, puis un grognement, un halètement. Et Geno fut en ligne :

— S'il te plaît, Chester, c'est juste un accordéon.

Voix tremblante, faible, un chuintement.

— Tu n'as qu'à t'en acheter un autre. S'il te p… s'il te plaît…

Chester pouvait entendre les postillons crépiter sur le microphone du portable. Si c'était Geno, ça voulait dire que Skillet était mort. On ne se sert pas du plus faible pour faire passer le message. On tue le plus fort pour que le faible comprenne.

Il referma doucement le téléphone.

— Je regrette, dit-il à voix basse.

Il erra dans les rues pendant une heure et demie, hébété une minute, furieux la suivante, pour finir par éprouver une paisible soif sanguinaire. Dans une boîte, à la périphérie d'East Paisano, il acheta un flingue au barman, un 9 mm Sig Sauer volé à un flic, se vanta

l'homme. Dans une armurerie, non loin de là, il acheta deux chargeurs en réserve et une boîte de balles à tête creuse. Il chargea le flingue dans la boutique même, les mains tremblantes sous l'effet de l'adrénaline. Feo va vouloir passer la frontière, se dit-il, et le meilleur endroit, c'est le centre-ville, le pont de Stanton Street. C'est là que je dois me trouver.

Il prit la direction du poste-frontière et trouva un endroit où s'asseoir ; ayant récupéré un journal dans une poubelle, il l'étala sur ses genoux, le flingue camouflé dessous. Une heure passa, puis encore une demi-heure, et la nuit tomba ; il suivait des yeux les passants qui se traînaient en direction du sud et du Mexique. Et pendant ce temps, le sens des choses prit forme, comme un puzzle qui se serait reconstitué de lui-même, là, devant lui, dans l'air. Si seulement ça pouvait aider, pensa-t-il.

Peu après vingt heures, son portable sonna de nouveau. Il songea à le laisser sonner mais il regarda tout de même l'écran, et reconnut le numéro du presbytère.

— Jolt, dit-il.

Silence.

— Personne ne m'appelle plus comme ça.

— Moi si.

— Je veux que tu reviennes à l'église.

— Sûrement pas.

— Ce que tu as l'intention de faire est une erreur.

— Tout ce que je veux, c'est Lorena. Les autres, ils veulent le descendre pour le principe. C'est pour ça qu'il se barre.

— Il reviendra.

— Je suppose que c'est vrai.

— Tu supposes ? Je sais que c'est vrai. Le contact a été établi.

Chester se raidit. Une veine battait dans son cou.

— Feo.

— Il veut négocier.

— J'écoute.

— Non, tu ne comprends pas. Il ne peut pas… Pas ce qu'il demande. Je ne le ferai pas.

— La fille.

Le silence, encore.

— Chester…

— Celle que j'ai vue dans l'église aujourd'hui. Celle qui ressemble à Rosa Sánchez.

— C'est juste un accordéon, Chester.

La rage lui tomba dessus par surprise, une pulsion comme un embrasement dans son ventre.

— Pas pour moi. Pas pour mon grand-père.

— Tu ne peux pas échanger une enfant contre une chose.

Une *chose* ?

— C'est toujours un péché de mâcher l'hostie, Dec ? Tu sais, vu qu'en fait ce n'est plus du pain. Vu qu'il s'est passé quelque chose.

— Ne dis pas d'idioties.

— Dit l'homme qui change le vin en sang.

— Elle s'appelle Analinda. La fille.

Bien sûr, pensa Chester. Il savait que le prêtre disait ça à dessein. Donne-lui un nom, elle devient précieuse. Vivante. Comme Lorena.

— C'est sa fille ?

— C'est sa fille *à elle*.

— Voilà le problème. Ce qu'il veut, c'est la fille. Pourquoi ? Aucune idée. Les tueurs sont vaniteux et les gosses, c'est pour la galerie. Ça les démange d'être papa, ça va, ça vient, il a peut-être éprouvé cette démangeaison-là, tout d'un coup. La mère l'a mise à l'écart, pour la sauver de tout ça. Alors il m'a payé pour que je lui

écrive une chanson, pour l'impressionner, pour l'adoucir, pour qu'elle lui pardonne, pour qu'elle lui présente sa fille. Là-dessus j'ai foutu ses plans en l'air, alors…

— Il n'a aucun droit.

— Qui es-tu pour affirmer ça ?

— Il va la vendre.

— Alors fais-lui une offre.

— Tu l'as dit toi-même, c'est un tueur.

— Il n'est pas le seul. Mon grand-père était un tueur. Il a tué pour toi. Il a tué pour moi.

— Chester…

— Dieu est un tueur. Tu n'as qu'à lui foutre la pression.

Le prêtre, incrédule :

— Tu veux discuter théodicée ?

— Pas vraiment.

Il se sentait soudain détaché de tout, bizarrement ; un détachement surnaturel, alors qu'il surveillait toujours le ballet des piétons. Il n'avait plus la main.

— Je tue le temps, Jolt, c'est tout.

— Je veux que tu reviennes à l'église.

— Pour quoi faire au juste – pour discuter de l'odyssée ?

— Pas de l'odyssée, de la théodicée.

— Je sais, dit-il, c'était pour t'énerver.

C'est alors qu'il le vit. L'étui solide qu'il ne connaissait que trop bien, écorché, cabossé par la campagne d'Italie, avec sa grande balafre blanchâtre, cicatrice taillée dans le feutre, à Gallicano, par une balle de Mauser 98. L'homme qui le portait marchait vite et cachait son visage sous la capuche de son sweat-shirt. Chester ne douta pas un instant. Il referma son téléphone, se leva, laissa le journal glisser jusqu'au sol, fourra le flingue sous sa chemise. Tu as

volé ce qui m'appartient, pensa-t-il, ce qui appartient à ma famille, la chose la plus précieuse que nous ayions jamais eue. Deux types bien sont morts à cause de toi, sans parler de la femme, celle sur qui tu te pâmais, celle que tu disais aimer. Tu mérites ce qui t'attend. Je vais ramener Lorena à la maison.

Il choisit l'endroit où il allait l'intercepter et il se mit en route, pas trop vite pour ne pas attirer l'attention, mais assez pour le rattraper, il se fraya un chemin parmi d'autres piétons. De l'autre côté de la rue, un autre homme apparut. Chester le reconnut aussi, les épaules, la tête de bulldog, ce visage blême, caractéristique, sa coupe militaire.

Laisse les choses arriver, se dit-il ; et les choses arrivèrent.

Feo repéra l'ex-marine, se mit à courir, mais l'accordéon ralentissait sa course. *Lâche-le !* avait envie de crier Chester. Le Mexicain n'avait pas envie de laisser tomber. C'est alors que l'homme armé le rattrapa ; le flingue s'éleva, deux claquements retentirent, deux coups mortels dans la tête. Feo s'écroula, les passants s'éparpillèrent. Le tueur s'enfuit.

Clignant des yeux, Chester fourra le Sig dans sa ceinture, le couvrit de sa chemise sans cesser d'avancer, d'abord lentement, prudemment, puis en commençant à trotter, à courir, jusqu'à atteindre le bord de la flaque de sang, le Mexicain, le braconnier, le Hideux, étendu à terre, inanimé, les nerfs de la main palpitant encore, et ceux des jambes. Étrange justice, pensa Chester. Le mal au fond de l'esprit.

Il détacha l'étui des doigts du mort, attrapa la poignée et se mit à courir vers le centre. Quelque chose n'allait pas. Ce n'était pas le bon poids. Il n'était pas uniformément réparti. Il se déplaçait. Il s'arrêta, s'agenouilla, fit claquer les fermoirs, souleva le couvercle.

La tête de Rosa Sánchez, couchée sur un lit de partitions, fixait sur lui ses yeux brillants comme des os polis.



Plus tard – après plusieurs heures ? plusieurs jours ? –, il se retrouva assis sur un tabouret de bar dans une cantina, un verre de mescal en main, une dizaine d'autres, vides ceux-là, déjà alignés devant lui sur le bar au bois grêlé, mouillé par l'alcool qui débordait des verres, en compagnie d'une flopée d'anonymes, ses nouveaux amis qui tous l'écoutaient, avec ce goût particulier des Mexicains pour les cœurs brisés, raconter l'histoire de la Monita et de Feo, parler de Geno et de Skillet, confesser dans un soupir son amour impie pour Lorena. Le temps se perdait dans le néant et il sentait qu'il se perdait lui aussi, une larme de plus dans un océan de chagrin, et il se demandait quel génie bizarre l'avait possédé, amené ici, au-dessus du pont qui relie El Paso et Ciudad Juárez, la capitale planétaire du crime. Il ne se rappelait pas non plus comment ni quand il avait traversé cet autre pont, celui qui va de la solitude à l'isolement, mais qui le conduirait plus loin que le précédent, les jours se transformant en semaines, les semaines se fondant dans les mois, puis dans les années, avec toujours d'autres cantinas, d'autres mescals, jusqu'à ce que la vie telle qu'il l'avait connue ne soit plus qu'un murmure au fond de ses pensées, jusqu'à ce que l'homme appelé Chester Richard s'en aille comme une chanson sans mélodie.

Dans les toilettes de la gare routière, un fantôme en train de se rincer les aisselles, de se brosser les dents d'un doigt, la tignasse en bataille comme une broussaille dans le désert ; avant de se traîner jusqu'à une autre guirlande de lumières, de franchir un seuil, d'entrer, de se laisser tomber, de bredouiller ses histoires confuses

d’amour, de crime et de musique, de mendier un verre alors que le tôlier en rogne lui demande de débarrasser le plancher, mais que sa femme le prenne en pitié, et c’est comme ça qu’il se retrouve exilé dans un coin avec son verre de tejuino – pas de mescal pour un *gorrón*, un pique-assiette –, et il ne lui reste plus alors qu’à attendre l’arrivée des musiciens, lesquels se regrouperont sur la scène minuscule, comme des clowns, pour faire leur numéro, jusqu’à ce que, dans ce labyrinthe de nuits sans fin, un garçon de dix ans s’accroche un accordéon aux épaules dans l’atmosphère blême et fumeuse, et que le poivrot anonyme, le *criollo*, lève les yeux depuis son coin et voie l’acajou vieilli, ambré comme du sirop de canne, les incrustations de perles, les motifs violets, les boutons d’os poli, et que ne monte, avec le premier soupir des soufflets en peau de chevreau ce trémolo profond, ce battement à nul autre pareil, et qu’il sente son cœur éclater et s’ouvrir comme un œuf : la liberté, enfin.

---

1. *Nouvelle parue dans* Lone Star Noir.

OceanofPDF.com

BRENDAN DUBOIS

En patrouille[1]

Le soir où je suis partie travailler, j'ai attrapé mon carnet de notes et mon sac à main bien rempli avant de vérifier comment allait Peter, mon mari. Le petit chou était assis sur le lit, la jambe gauche dans le plâtre. Les ecchymoses autour de ses yeux commençaient à s'effacer, bien qu'elles aient encore une vilaine teinte jaune-vert. Il avait allumé la télévision et serrait un portable dans sa main droite.

— Tu vas bien ? lui ai-je demandé.

Il a souri, découvrant ses jolies dents derrière ses lèvres tuméfiées.

— Comme je disais, aussi bien que possible.

Je lui ai donné un baiser sur le front.

— Tu vas pouvoir te déplacer tout seul ?

— Bien sûr.

— Bon, dis-je. Mais fais attention. Ne va pas te casser l'autre jambe parce que, là, tu serais cloué au lit. Et je ne pense pas que la corvée de bassin hygiénique soit comprise dans la formule « Pour le meilleur et pour le pire ».

Il s'est redressé contre son oreiller, a fait la grimace.

— Tu aurais pu le dire avant.

— Tu n'aurais pas écouté.

— Et pourquoi ça ?

— Parce que tu m'aimes follement, désespérément, bêtement. Voilà pourquoi.

Comme je sortais, Peter a ajouté :

— Erica ? Fais attention.

J'ai accroché mon sac à l'épaule.

— Ne t'inquiète pas. Je ferai attention.

C'est alors que son visage s'est assombri.

— Encore une chose. Je suis désolé de m'être fait amocher.

J'ai secoué la tête.

— Ce n'est pas le moment d'en parler.

Je lui ai envoyé un baiser qu'il a fait semblant d'attraper au vol avant de se frapper le cœur de sa main libre.

Mon chéri.



Cooper est une agglomération parmi les plus vastes et les plus pauvres de l'État du Massachusetts et, par cette chaude soirée de mai, j'ai roulé jusqu'à l'un de ses trois postes de police. À l'accueil, toutes les chaises en plastique orange étaient occupées par des habitants du quartier – dont la plupart ne parlaient pas l'anglais, même s'ils se disputaient activement entre eux ou avec l'agent de service accablé assis derrière sa vitre épaisse. Quand mon tour est arrivé, je me suis présentée :

— Erica Kramer, j'ai rendez-vous avec le capitaine Miller.

L'agent débordé a paru heureux d'avoir affaire à un problème simple et, au bout de quelques minutes, on m'a conduite à l'arrière du poste de police. Le capitaine Terrence Miller m'a fait asseoir en face de son bureau et m'a tendu un bloc à pince avec un formulaire.

— Lisez ça et signez en bas, après vous pourrez y aller, m'a-t-il dit.

Miller, apparemment, avait la cinquantaine bien sonnée ; boule à zéro à l'ancienne et figure écarlate.

Le formulaire stipulait que la soussignée ERICA KRAMER était autorisée à suivre L'AGENT ROLAND PIPER en patrouille dans le cadre d'un programme d'accompagnement civil, et qu'elle prenait l'engagement que ni elle-même ni ses descendants ne se retourneraient jamais contre la municipalité de Cooper si elle venait à être la cible d'un coup de feu, poignardée, tuée, mutilée ou démembrée. J'ai gribouillé ma signature au bas de la feuille, et je l'ai rendue.

Il a passé le formulaire en revue, puis moi. Je connaissais ce regard. Je portais des bas nylon noirs, de hauts talons, une minijupe en denim et un haut jaune trop petit. Il avait l'air de réfléchir à ce qu'il allait faire.

— Bon, je vais vous conduire auprès de Roland.

— Merci, ai-je dit en ramassant mon sac.



L'agent Roland Piper était encore plus âgé que son capitaine ; dans ses yeux chiffonnés et son visage buriné, j'ai vu un flic content d'être simple flic, nullement désireux de supporter le fardeau du commandement, satisfait de la place qui était la sienne. Dans la minuscule salle d'appel, Roland m'a toisée.

— Bon, eh bien, venez.

Derrière le poste de police, le parking réservé aux voitures de patrouille était entouré d'un haut grillage d'enceinte. J'ai suivi Roland ; d'une main il portait une sacoche en cuir souple, de l'autre

un bloc à pince. Sifflotant un air que je n'ai pas reconnu, il a déverrouillé le coffre d'un véhicule. Il contenait des balises lumineuses, des chaînes, une boîte en bois et un extincteur. Roland y a laissé tomber la sacoche et a fermé le coffre bruyamment. Puis il s'est dirigé vers la portière arrière, l'a ouverte, a soulevé l'assise de la banquette et a examiné soigneusement l'espace derrière le siège. Il a remis l'assise en place et a refermé la portière.

Il m'a regardée.

— Si vous êtes prête, montez.

J'ai fait le tour et je me suis installée à l'avant.



Roland m'a ignorée le temps d'ouvrir son bloc à pince et de noter quelque chose. Puis il a mis le contact, allumé les phares, vérifié le fonctionnement des gyrophares sur le toit – les lumières se réfléchissaient sur le mur en brique derrière le bâtiment – et déclenché la sirène, en essayant les différentes tonalités.

— Tout m'a l'air de bien fonctionner, a-t-il dit en faisant marche arrière. Le truc, c'est de vérifier tous les soirs. Pas envie de m'apercevoir que la sirène ou le gyrophare ne marchent pas au moment où j'en ai besoin.

J'ai ouvert mon carnet et griffonné quelques lignes.

— Pourquoi vous avez fouillé sous la banquette arrière ?

Il a fait glisser la voiture de patrouille dans la circulation.

— Pour voir s'il n'y avait rien qui traînait. Des fois, lors des arrestations, même avec les menottes, ils arrivent à planquer des trucs là-derrière. Je n'ai pas envie de trouver quelque chose de ce genre dans mon véhicule. Je n'aime pas les surprises.

On suivait le trafic. Il a pris le micro de la radio, l'a réglé, l'a approché de sa bouche et dit :

— Centrale d'appel, patrouille 19 dehors et disponible.

Il s'est tourné vers moi.

— Vous avez pigé ? Je n'aime pas les surprises.

Je l'ai noté dans mon carnet.

— J'ai pigé, dis-je.

Il était 20 h 02 à la pendule du tableau de bord.



Nous avions passé une demi-douzaine de rues quand il s'est décidé à dire quelque chose.

— Bon, alors, pourquoi moi ?

— Je vous demande pardon ?

Il a tourné à droite et la voiture a longé une rangée de vieilles maisons à deux étages – la dernière, qui avait brûlé, n'était plus qu'une carcasse.

— Vous m'avez compris. Il y a bien une soixantaine de flics dans le service. Pourquoi moi ?

— Parce que c'est vous qui êtes là depuis le plus longtemps, ai-je répondu. Que vous avez une demi-douzaine de décorations pour actes de bravoure, et d'excellents états de service. Je me suis dit que vous seriez un bon sujet pour un article de fond.

— Vous écrivez pour le *Cooper Chronicle*, c'est ça ?

— Non. Je suis en free-lance. J'ai écrit des papiers pour d'autres journaux de la vallée, mais je me suis dit que j'arriverais peut-être à faire passer cette histoire dans le magazine *Boston*, voire dans le *Sunday Globe*.

— Ha, dit-il. Je voudrais bien voir ça !

On se dirigeait vers un autre pâté d'immeubles. Il a repris :

— Vous voulez que je vous explique le deal ?

— Bien sûr, dis-je. Mais quel deal ?

— Je n'étais pas forcé de vous prendre avec moi ce soir. Le capitaine ne pouvait pas m'y obliger. Et si ç'avait été le cas, moi, j'aurais pu ne rien vous dire du tout. Mais le service va recevoir de nouvelles voitures de patrouille le mois prochain. Je me suis entendu avec le capitaine. Je vous tolère, vous et vos questions débiles, et c'est moi qui hérite de la meilleure voiture. Fini de patrouiller dans un cercueil roulant vieux de six ans.

— Je ne pose pas de questions débiles, lui ai-je répondu, les mains crispées sur mon carnet.

— Hein ? Qu'est-ce que vous dites ?

À présent c'était mon tour. Je lui ai répondu doucement :

— Vous m'avez comprise, agent Piper. Je ne pose pas de questions débiles. Vous êtes bon dans votre boulot, je le suis dans le mien.

Il m'a regardée, a regardé mes jambes, et m'a gratifié d'un mince sourire.

— Très bien. C'est noté. Juste pour qu'il n'y ait pas de malentendu, il y a deux règles.

— Je vous écoute.

Il s'est arrêté à un feu. Il y avait au coin de la rue un groupe d'ados en maillot des Red Sox, l'équipe de Boston. Dès qu'ils ont repéré notre véhicule, ils se sont fondus dans l'obscurité.

— Règle numéro un : vous ne vous fourrez pas dans mes pattes. Vous vous tenez derrière moi, et si je vous dis de rester dans le véhicule, pas d'histoire, vous restez dans le véhicule. Règle numéro deux : aucune question sur ma vie privée. Ce que je vous dois, et ce que je dois à ceux qui paient des impôts dans cette ville, c'est huit

heures par jour et quarante heures par semaine. À quoi j'occupe mon temps libre, mes loisirs, ce que j'aime faire ou qui j'aime voir, ça ne vous regarde pas. Pigé ?

— Tout à fait, ai-je acquiescé. J'ai pigé les deux règles.

Le feu est passé au vert et le véhicule a redémarré. Roland a regardé mes jambes une fois de plus avant de déclarer :

— Vous croyez vraiment que c'était la bonne façon de s'habiller pour une soirée de ce genre ?

J'ai tourné une page de mon carnet.

— Il y a aussi une règle pour vous, agent Piper. Pas de commentaire sur ma façon de m'habiller. Pigé ?

De nouveau son mince sourire.

— Pigé.

Nous avons roulé un moment dans Cooper, suivant un circuit dont j'étais certaine qu'il n'avait pas de but particulier, au contraire. La radio crachotait les appels d'autres unités, et j'ai dit :

— Pourquoi vous ne faites que des patrouilles ? Pourquoi vous n'essayez pas de monter en grade ?

Il a attendu quelques secondes, avant de répondre :

— Pourquoi j'irais chercher les ennuis ? Mêmes rues, mêmes crimes. Quand tu fais des patrouilles, tu es responsable de toi-même. Quand tu passes sergent, ou détective, il faut gérer les gens. J'ai déjà assez de mal à m'obliger à marcher droit. Alors obliger les autres, je déteste.

— Pourquoi dans ce secteur, alors ? lui ai-je demandé. Il y en a trois à Cooper – Hillside, Tremont Avenue et ici : le Canal. Pourquoi le Canal ?

J'avais remarqué qu'il conduisait sans beaucoup regarder la route ; son regard balayait les trottoirs et les carrefours, comme ceux du chasseur poursuivant l'insaisissable proie.

— Décrivez-les-moi, dit-il. Ces secteurs.

— Hillside… Bon, un ensemble de quartiers charmants et de résidences. Tremont Avenue, ça recouvre la zone des affaires. Quant à Canal… C'est tout le reste, j'imagine.

Il montra d'une main abîmée les vieilles usines aux murs de brique le long du fleuve Micmac.

— Ça, c'est ce qui faisait battre le cœur du Massachusetts au siècle dernier. Ces usines. Elles produisaient des chaussures, elles produisaient du cuir, elles produisaient de la laine. Le tout transporté par canaux. Et en dix ans, ça a complètement disparu.

La plupart des vastes bâtiments étaient privés de lumière, privés de vie. J'ai frissonné.

— Ici on trouve des squatters, des dealers, des souteneurs et autres sortes de voyous, poursuivit-il. Oh ! certaines usines ont été transformées en bureaux, mais ça avance doucement. En fait, c'est ici que ça se passe, Erica. Et c'est ce que j'aime. Ça veut dire que le temps file, ça veut dire que je rentre de bonne humeur.

J'ai fait en sorte qu'il voie que je notais deux ou trois choses dans mon carnet tout neuf. J'ai consulté la pendule du tableau de bord. Il était 21 h 05.

Une discussion a grésillé sur la fréquence de la police. Roland a freiné, fait un demi-tour dans une rue déserte, et allumé les gyrophares.

Notre premier appel de la soirée.



On a remonté plusieurs pâtés d'immeubles à toute allure avant de nous retrouver derrière un autre véhicule de police garé tout contre un pick-up noir, étincelant, aux roues surdimensionnées. Roland a

mis le levier de vitesse en position parking et décroché le micro d'un seul geste, en souplesse.

— Unité 19, on est à l'angle de Tucker et Broadway.

Il a raccroché le micro à son support en disant :

— Vous pouvez descendre, mais vous restez derrière moi, d'accord ?

— Bien sûr.

Je suis descendue en même temps que lui.

Nous nous sommes dirigés vers le pick-up et il y avait là deux jeunes gars en vêtements baggy et casquettes de base-ball portées à l'envers ; ils étaient debout, les mains sur le capot. Une jeune policière a paru soulagée de voir Roland. Il lui a dit quelque chose, puis elle a surveillé l'opération pendant qu'il fouillait les deux hommes. De la monnaie, des briquets suivis de sacs en plastique pleins de poudre blanche se sont alignés sur le capot. Après quoi les hommes ont été menottés et placés à l'arrière du premier véhicule de patrouille.

Roland a échangé de nouveau quelques mots avec sa jeune collègue, puis il a éclaté de rire avant de remonter dans son véhicule, où je l'ai suivi.

Il a démarré et dit, micro en main :

— Unité 19, c'est fini.

— C'était quoi ?

— Non-respect des panneaux de signalisation, c'est tout. Le charlot qui conduisait le pick-up a grillé un stop. L'agent Perkins lui a donné l'ordre de se garer. Elle a flairé quelque chose de pas net alors elle a appelé du renfort.

— J'ai lu quelque part que certains flics n'aiment pas trop qu'on envoie des femmes en patrouille. Ils estiment qu'elles sont trop fragiles, qu'elles…

Il m’a coupé la parole :

— Tout ça c’est des conneries. Elles sont dures quand il le faut. Et c’est génial de les avoir avec toi quand tu te tapes une querelle domestique. J’peux pas blairer ça, les querelles domestiques. Tant qu’il y a quelqu’un pour me filer un coup de main, je m’en tape que ce soit un homme, une femme, ou n’importe quelle combinaison des deux.

Quelques notes de plus dans mon carnet. Roland a ajouté :

— Vous m’avez surpris avec votre question. J’ai pensé que vous alliez prendre fait et cause pour vos sœurs qui bossent dans la police, un truc comme ça.

J’ai souri.

— Il faut croire que je suis pleine de surprises.

La pendule du tableau de bord indiquait 22 h 12.



Le reste de la soirée s’est poursuivi en rondes sans but précis ; j’ai fini par apprendre que Roland était un ancien de la police militaire, et qu’il avait commencé de travailler pour les forces de l’ordre de Cooper après que l’armée l’avait libéré de ses obligations. Quant à ses décorations, il les a balayées d’un haussement d’épaules.

— Ces trucs-là, en général, c’est pour avoir été au mauvais endroit au bon moment, et parce qu’un chef tenait à ce qu’on en parle, vu que ça peut faire de bons gros titres dans les journaux en période de présentation du budget.

Nous nous sommes aussi arrêtés deux fois – d’abord dans un snack (« Et si ça doit être mentionné dans l’article, précisez bien que j’ai pris un muffin aux raisins, d’accord ? Pas de beignets pour moi », avait dit Roland), puis devant le Sloppy Cow Pub & Grub où

avait éclaté une bagarre qui s'est soldée par l'arrestation d'une femme, la prise en charge de deux hommes par une ambulance et, pour Roland, une bonne demi-heure de paperasserie et prise de notes.

— Vous vous amusez ? m'a-t-il demandé comme nous sortions du Sloppy Cow Pub & Grub, tandis que le patron prenait son jet pour lessiver les taches de sang sur le trottoir.

— Oh, ouais ! Je m'éclate.



Un nouveau jour s'annonçait et je commençais à avoir froid aux jambes. Je regardais le tableau de bord où défilaient les chiffres bleutés de la pendule numérique ; à chaque nouveau chiffre, l'atmosphère dans le véhicule de patrouille semblait se faire plus lourde, moins respirable.

Puis la pendule a affiché une heure du matin. J'ai bâillé.

— Vous voulez retourner au poste, rentrer chez vous ? m'a demandé Roland.

— Non, ça va.

— Comme vous voulez.

Nous longions un nouvel alignement d'immeubles brûlés quand il a déclaré :

— Il y a un sujet pour vous, là. Il faudrait que quelqu'un aille éplucher les actes de propriété de ces immeubles, pour voir à qui ça appartient. Je vous parie qu'en creusant un peu, on s'apercevrait que quelqu'un s'en met plein les poches grâce à ces incendies…

La radio grésilla.

— Unité 19 ?

Roland a décroché le micro.

— Unité 19, j'écoute.

— Unité 19, 14 Venice Avenue, le Gold Club. Cambriolage en cours. Les autres unités arrivent. La personne qui a appelé signale que les voleurs sont probablement armés.

Roland a répondu :

— Unité 19, on arrive.

Il a raccroché le micro, freiné brutalement avant de faire un demi-tour complet et de déclencher les gyrophares. Il a écrasé l'accélérateur et je me suis sentie plaquée en arrière contre le siège quand le véhicule a descendu Market Street à fond.

— C'est quoi le Gold Club ?

— Une bijouterie. La seule du secteur. Je les connais… ils ont un gros stock.

— Vous ne mettez pas la sirène ?

— Sûrement pas ! Avec la sirène, on est repérés de loin.

Roland a freiné encore et pris un virage en disant rapidement :

— Sur ce coup-là, vous restez dans la voiture. D'accord ? Les renforts vont arriver.

J'ai serré mon sac et mon carnet entre mes mains.

— D'accord. Je reste ici. Pas de problème.

La voiture de patrouille a dévalé une rue déserte bordée d'un côté par des usines vides aux murs de brique, et de l'autre par les eaux calmes d'un canal ; d'une claque, Roland a éteint les gyrophares. Il a ralenti, et n'a gardé que les veilleuses allumées.

Ma voix a tremblé :

— Vous… Vous savez ce que vous faites ?

— Ouais. Cette allée, là-bas, va nous emmener directement en face du Gold Club. Ne bougez pas, c'est tout.

Nouveau tournant. Roland a lentement remonté une allée étroite, et éteint les veilleuses. Il avançait au pas. Droit devant, il y avait

une benne à ordures trop pleine. Il s'est garé. Il a saisi le micro.

— Unité 19, on est sur place.

— Reçu, unité 19. Les autres unités seront là dans dix minutes.

Après avoir raccroché le micro, Roland a déverrouillé le fusil à répétition dans un cliquetis de clefs, et l'a pris en main. Mon cœur battait à toute allure ; je savais que j'avais le visage blême et les yeux écarquillés.

Roland a ouvert la portière.

— Erica…

— Je ne bouge pas. Soyez prudent.

— Je fais mon boulot, rien que mon boulot.

Sur quoi il est descendu de voiture en refermant la portière derrière lui.

J'ai vu son ombre se déplacer jusqu'à la benne à ordures. J'ai observé pendant une minute ou deux, puis je me suis baissée pour ôter mes chaussures – mes mains tremblaient.

J'ai pris mon sac et je suis descendue du véhicule.

Le trottoir était froid sous mes pieds nus et je priais pour qu'il n'y ait pas sur mon chemin du verre cassé ou des seringues usagées. De mon sac, j'ai tiré un objet rassurant que j'ai déployé. Une matraque télescopique de policier. J'imagine que l'on pourrait y voir la définition même de l'ironie.

Tout doucement, je suis remontée jusqu'à Roland ; en appui sur un genou, le fusil en main, il surveillait l'autre côté de Venice Avenue, les portes fracassées du Gold Club, des matériaux de construction, les passerelles jetées par-dessus l'un des canaux. J'ai levé la matraque télescopique et lui ai violemment frappé la base de la nuque.

Trois heures plus tard, j'étais à la maison, fatiguée, assoiffée. Comme il y avait de la lumière dans la chambre, j'y suis entrée. Mon petit chéri était là, assis, l'air d'attendre. Il a levé les yeux vers moi.

— Alors ?

J'ai écarté des mèches de ma figure.

— Mince, toi aussi tu m'as manqué, mon cœur. Tout s'est bien passé ? Comment tu te sens ? Comment ça s'est passé ?

Il a rougi.

— Je suis désolé, Erica.

Il a remué un peu sur le lit.

— Tu m'as manqué. Pas fermé l'œil. Tout s'est bien passé ? Comment tu te sens ? Comment ça s'est passé ?

J'ai lâché mon sac qui est tombé lourdement sur le sol.

— Ça s'est bien passé.

— Bon. Où tu étais ?

Je l'ai regardé avec mon air de « Pourquoi-tu-n'as-pas-sorti-la-poubelle-comme-tu-l'avais-promis ? »

— Où j'étais à ton avis ?

Il m'a lancé le téléphone portable.

— Alors raconte.



Une heure plus tôt, j'étais dans la salle d'interrogatoire du poste de police de Cooper ; j'avais en face de moi un capitaine Miller mécontent et un détective au visage impassible du nom de Stephens. On étouffait dans cette pièce et je tordais et retordais entre mes doigts une serviette en papier dont je me servais de temps en temps pour m'essuyer les yeux.

Le capitaine Miller m'a regardé moi, puis le détective Stephens, un jeune au visage dur dont les cheveux noirs, coupés court, commençaient à grisonner.

— D'autres questions ? a-t-il demandé au détective.

Le détective me fixait comme s'il essayait de me transpercer du regard. Il avait un stylo bon marché qu'il faisait tournoyer entre ses doigts comme une baguette de magicien.

— Non, a-t-il répondu doucement. Pas de questions… Je veux juste m'assurer que c'est bien clair. Ce qui s'est passé. Ça ne vous dérange pas ?

— Non. Bien sûr que non.

Il a jeté un coup d'œil à son carnet, a parcouru ses notes.

— Donc, quand vous êtes arrivés sur place, vous dites que l'agent Piper vous a ordonné de rester dans le véhicule. C'est bien ça ?

— Oui.

— Et après qu'il est descendu de voiture – qu'est-ce qui s'est passé ?

— Ce que je vous ai déjà dit. Je l'ai vu remonter l'allée jusqu'à une benne à ordures. Je l'ai vu s'accroupir… et là… là, j'ai eu peur.

Le détective Stephens a continué :

— Qu'est-ce qui a provoqué cette peur ?

— Je… Je me suis recroquevillée sur le siège avant. Je ne voulais pas que quelqu'un me voie. Et alors…

Je me suis essuyé les yeux encore une fois avec la serviette en papier.

— C'est allé si vite. Un homme est arrivé en courant, il avait quelque chose à la main. Il… Il a frappé l'agent Piper derrière la tête, ensuite il a couru jusqu'au coin de la rue. J'ai paniqué. Je me suis blottie sur le plancher de la voiture.

— Vous n'êtes pas sortie pour aller voir ce qui se passait ? Vous devez avoir entendu les coups de feu, m'a demandé l'inspecteur Stephens.

Mon nez coulait.

— J'avais si peur… Je me suis encore plus recroquevillée et j'ai attendu les autres policiers…

— Hum, dit l'inspecteur Stephens. Mais après, vous avez eu la présence d'esprit de prendre le micro et d'appeler du secours.

— Oui, j'ai dit avec une petite voix. Je… Je savais qu'il fallait que je fasse quelque chose. Alors j'ai décroché le micro et j'ai appelé. L'agent Piper était à terre.

Miller et Stephens étaient calmes. C'est alors que j'ai demandé :

— Qu'est-ce… Qu'est-ce qui s'est passé au Gold Club ?

Stephens a regardé Miller.

— L'enquête n'est pas terminée. Ça ressemble à un casse. Les deux gars sont morts et le butin s'est envolé… Il doit y en avoir un ou deux autres dans la nature. Je regrette de ne pouvoir vous en dire davantage pour le moment. Plus tard dans la journée… Si vous souhaitez venir aux nouvelles, on pourra sans doute vous en dire plus.

J'ai hoché la tête, je me suis à nouveau essuyé les yeux.

— Et… l'agent Piper. Comment va-t-il ?

— Il est au Cooper General Hospital, dit Miller.

— Ça va aller ?

Miller sourit pour la première fois.

— Il a la tête dure. Il va s'en tirer.

Une douzaine d'heures après être rentrée de ma patrouille, mon Peter chéri était dans le siège passager de notre Toyota Camry, les bagages étaient faits et le téléphone jetable jeté. J'allais me mettre au volant quand un pick-up Ford F-150 de couleur noire a tourné dans l'allée et nous a bloqué le passage. La portière s'est ouverte et Roland Piper est descendu avec précaution, vêtu d'un jean et d'une chemise en denim noir à manches longues.

J'ai ouvert la portière en disant à mon chéri :

— J'en ai pour une minute.

— Ça va aller ?

— Fais-moi confiance. (J'ai souri.) Tout va bien se passer.

Je me suis approchée du pick-up.

— Agent Piper ?

— Erica.

— Comment allez-vous ?

Il s'est tourné pour me montrer le gros pansement qu'il avait à la base de la nuque, avant de me faire face à nouveau.

— Pas trop mal. Une semaine d'arrêt. Les toubibs disent que je pourrai reprendre après.

— Tant mieux.

Nous sommes restés un moment comme ça, à attendre. C'est lui qui a fait le premier pas, ce dont je lui suis reconnaissante.

— Je suis un simple flic avec de l'ancienneté, je n'ai pas de responsabilités, dit-il. Mais la nuit dernière, vous ne m'avez pas critiqué, ni insulté, sous prétexte que j'étais un simple flic. Alors ne commencez pas aujourd'hui, d'accord ?

J'ai croisé les bras.

— D'accord.

Il s'est appuyé contre l'aile de son pick-up.

— Après mon agression, après mon transport à l'hôpital, je me suis mis à réfléchir. Je me suis posé des questions. Et j'ai voulu me dépêcher de creuser tout ça. Vous n'êtes pas une vraie journaliste, Erica. Trois papiers en huit ans.

— Les bons papiers, ça prend du temps, ai-je répondu.

— Je n'en doute pas, dit Roland. Et votre mari… il écrit, il fait le nègre. Ça ne fait pas une grosse fiche de paie, ça ne rapporte rien. Vous deux – vous n'avez pas de casier. Ça veut dire que vous êtes ou bien des simples d'esprit, des idiots, ou au contraire des gens compliqués et très intelligents. Et puisque vous aviez pris cet appartement en location pour un mois, je ne crois pas que vous soyez des simples d'esprit ou des idiots.

Je n'ai rien dit, j'attendais la suite. Il a redressé la tête et a continué :

— Ce n'est pas une coïncidence, si vous étiez avec moi cette nuit. Vous vouliez être dans cette patrouille parce que vous saviez qu'il allait se passer quelque chose au Gold Club. Pas mal, comme mise en scène. Moi assommé, la voie était libre. Il n'y avait plus qu'à opérer. Vous avez pensé que ce n'était pas un mauvais deal.

— C'était un deal, dis-je.

— Bon, dit-il, maintenant voilà le mien. Vous me laissez une partie de ce qui a été volé, je retourne chez moi, vous partez où vous voulez, on n'en parle plus.

J'ai gardé le silence. Il a repris :

— Erica, c'est un bon deal. Je ne vous demande même pas comment ces deux gars se sont fait descendre.

J'ai gardé le silence. Il a ajouté :

— Si moi j'ai pu piger tout ça en l'espace de quelques heures, pensez à ce que peuvent faire des détectives en quelques jours.

J'ai opiné.

— Combien ?

— Je laisse ça à votre appréciation. Sachez seulement que vous devez être équitable, ou alors je me sentirai insulté et…

J'ai fait cliqueter les clefs, puis me suis dirigée vers le coffre de la Camry. Roland m'a suivie et a repris poliment :

— Juste pour qu'il n'y ait pas de malentendu. Je voudrais seulement que vous laissiez vos mains bien en vue. Courtoisie professionnelle, n'est-ce pas ?

— Absolument.

J'ai ouvert le coffre, j'ai dézippé la poche latérale d'un sac à dos d'où j'ai sorti un paquet enveloppé dans du papier kraft. Je l'ai lancé à Roland qui l'a attrapé sans problème.

— Une petite question ? j'ai demandé.

— Bien sûr.

— Qu'est-ce qui vous a mis la puce à l'oreille ?

Il soupesait le paquet.

— Vous avez dit que vous vouliez écrire un portrait sur moi. Vous m'avez posé toutes ces questions. Et après que j'ai reçu ce coup à la nuque – sans doute de la part d'un des guetteurs, à en croire les détectives –, vous n'êtes pas venue me voir à l'hôpital. Alors que ça aurait pimenté votre papier. Si vous étiez bien en train d'écrire un papier. Ce qui n'était pas le cas.

J'ai refermé le coffre de la Camry.

— Et qu'est-ce que vous avez comme projet maintenant ?

Il a souri.

— Préretraite.

— Pour faire quoi ?

Il a rejoint son pick-up.

— Vous avez l'air d'aimer les histoires. Alors en voilà deux. À méditer. Première histoire, un flic grincheux, aigri, qui travaille de

longues heures, ne gagne rien et n'a pas de promotion en vue, saisit l'occasion de ramasser un paquet de fric et de partir pour les pays chauds.

— Et la seconde ?

— La femme d'un flic est hospitalisée dans une maison de santé, elle souffre d'une maladie dégénérative. Il faut beaucoup d'argent au flic et il a compris depuis belle lurette que s'il se contente de son boulot, même en faisant plein d'heures sup, il arrivera tout juste à… bref, il saisit l'occasion de ramasser un paquet de fric et d'être tranquille pour un bon moment.

Il est monté dans son pick-up, a baissé la vitre. Je lui ai lancé :

— La vraie histoire, c'est laquelle ?

— Aucune des deux. C'est vous qui écrivez. Alors à vous de trouver. Erica… Partez loin d'ici et ne revenez plus. Les inspecteurs se posent encore plein de questions sur ce qui s'est passé. Ne traînez pas dans les parages. Vous êtes une femme dure, vous pourrez peut-être vous en tirer. Mais n'allez pas tenter le diable.

Je me suis dirigée du côté conducteur de la Camry.

— On ne tentera pas le diable.



Une fois installée, j'ai mis le contact. Peter a posé la main sur mon bras.

— Il a fallu casquer ?

— Ouais.

— Tout va bien ?

— Jusqu'ici, ça va.

J'ai reculé jusqu'à la route tout en réfléchissant. Dans moins d'une semaine. Dans moins d'une semaine on serait en Californie.

Et j'ai à nouveau repensé à la nuit dernière.



Une quinzaine d'heures plus tôt, après que l'agent Roland Piper s'était écroulé à terre avec un râle, j'avais remis mes souliers pour continuer le travail. Ayant rangé dans mon sac la matraque télescopique, j'avais traversé la rue en courant pour rejoindre l'entrée du Gold Club. Je m'étais faufilée dans un renfoncement, près d'un tas de matériaux de construction, sachant ce qui allait se passer d'ici quelques secondes.

Il y avait eu un grincement.

La porte du Gold Club s'était ouverte.

Quelqu'un avait passé la tête dehors. Avait rapidement balayé les lieux du regard. (Ne m'avait pas vue.) Était retourné à l'intérieur.

Dépêchez-vous, les flics arrivent, je m'étais dit.

La tête était à nouveau sortie. Un chuchotement.

Je tenais mon sac ouvert. J'y avais plongé ma main libre et l'avais refermée sur un objet familier, rassurant.

Du mouvement. Deux hommes s'étaient glissés dehors avec de petits sacs à dos noirs ; ils avaient commencé à courir le long du trottoir, à s'éloigner, et…

J'étais sortie de mon renfoncement, j'avais laissé tomber mon sac ; je berçais maintenant dans ma main un 9 mm Smith & Wesson. Je leur avais tiré dans le dos.

Ils s'étaient effondrés, les sacs à dos étaient retombés à côté d'eux, je m'étais avancée et j'avais tiré à nouveau, achevant celui de gauche. Celui de droite gémissait, recroquevillé, couché sur le côté ; je l'avais frappé dans le dos pour qu'il se tourne vers moi.

— Tss-tss, Tommy. Tu croyais que j'allais laisser filer tout ça ? Après que mon mari avait planifié le coup, l'avait rendu possible, après vous avoir recrutés toi et ton frère ? C'était bien parti pourtant, mais vous vous êtes montrés trop gourmands, vous êtes des cons.

Il avait grimacé.

— Sonny… J'aurais dû écouter Sonny… Il voulait liquider ton Peter… Moi, je voulais seulement qu'on le mette hors circuit… qu'on le dérouille…

— Oui, Tommy, tu aurais dû écouter ton frère.

Je l'avais achevé d'un coup de feu.

J'avais regardé autour de moi. La police n'était toujours pas en vue. Pas étonnant que le crime prospère dans ce secteur. J'avais ramassé les deux sacs à dos et regagné le véhicule de patrouille en courant. Je les avais vidé dans mon grand sac à main que j'avais reposé sur le siège passager avant d'aller jeter les sacs à dos vides dans la benne à ordures toute proche. J'étais revenue au chantier de construction, j'y avais pris les parpaings préparés d'avance et, quelques minutes après, la matraque et le flingue reposaient au fond du canal.

J'avais couru jusqu'à la voiture et lancé un appel radio désespéré ; il ne me restait plus qu'à attendre, à trembler sur le plancher et à faire de mon mieux pour ignorer la silhouette de l'agent Roland Piper qui gisait toujours à terre.



Je conduisais. Peter m'a caressé la jambe.

— Parfaite. Tu as été parfaite.

J'ai secoué la tête, et mon mari chéri a repris :

— Qu’est-ce qui ne va pas ?

— Quelque chose, dis-je.

— Mais quoi ?

Je me suis arrêtée à un feu, remarquant que le panneau de sortie vers l’autoroute se situait au niveau du prochain carrefour.

— L’agent Piper, il m’a dit que j’étais une femme dure. J’hallucine. Il a dit que j’étais une femme dure.

— Waouh.

Je me suis tournée vers Peter.

— Tu ne penses pas que je suis une femme dure, si ?

Il a rigolé.

— Erica… absolument pas. Tu n’es pas du tout une femme dure.

J’ai souri.

— Merci, mon cœur. Ça me fait plaisir.

Mon mari rigolait toujours.

— Bien sûr, mais si je disais le contraire, tu me tuerais probablement.

Je lui ai souri tendrement, et lui ai envoyé un baiser.

---

1. *Nouvelle parue dans* Strand Magazine.

OceanofPDF.com

LOREN D. ESTLEMAN

Parfois, c’est une hyène[1]

Pourquoi j’ai raconté cette blague, je serais bien incapable de le dire. Elle n’était pas si formidable, mais il est vrai que le bar où je l’ai racontée ne l’était pas non plus, ni le barman à qui je l’ai racontée. J’étais trempé par la sueur d’une longue journée qui ne m’avait rien rapporté, à part la perspective d’une désagréable conversation téléphonique avec mon client le lendemain matin. Des fois, tu colles au sujet comme son aftershave de mauvaise qualité aux joues du client, des fois il t’oublie comme un signal qui faiblit ; mais le gars qui paie ton bifteck n’est jamais un philosophe.

J’étais passé une centaine de fois en voiture devant cet endroit sans le remarquer. Les cent premières fois, je n’avais pas soif. Il y avait bien longtemps, quelqu’un avait eu l’idée de s’installer dans ce cube de deux cent cinquante mètres carrés avec sa toiture en bardeaux et un mur carrelé qui te rappelait que tu avais déjà raté trois rendez-vous pour ton détartrage. L’endroit ne disait pas ce qu’il était : le propriétaire s’était contenté d’acheter une enseigne lumineuse « *OPEN* » orange, et de la placer sur la vitrine. Mais dans ce quartier, ça ne pouvait être autre chose qu’un bar. Quand il m’arrive de repenser à cet endroit, c’est toujours comme étant l’*Open*.

À l’intérieur, il faisait sombre en permanence. Deux protoplasmes étaient affalés sur des tabourets au bout du bar ; il y

avait un jeu de palets en lames de pin dont le vernis avait fini par poisser à force d'humidité, si bien qu'un des palets s'était arrêté un jour à mi-course, et avait décidé qu'il ne bougerait plus. Il aurait fallu un ouvre-boîte pour arriver à le décoller.

Le barman, je ne me rappelle plus à quoi il ressemblait. Ça devait être un type d'âge moyen qui prenait du bide. Il avait regardé un jour le film *Cocktail,* et s'était vu bossant dans quelque bar chic, jonglant avec son shaker et ses verres à martini ; finalement, comme son palet, il ne bougerait plus d'ici. En temps normal, je ne lui aurais pas adressé la parole pour autre chose que pour lui commander mon double scotch, mais pendant qu'il le préparait, mon regard s'est allumé à la vue d'une photo sépia encadrée, accrochée au mur au-dessus des tireuses à bière. Des zèbres en train de brouter dans le veld : quelqu'un l'avait découpée dans un *National Geographic* et mise sous verre pour donner à l'endroit une touche exotique.

— Un gars entre dans un bar, j'ai dit.

— C'est fréquent, j'ai le plaisir de vous le dire.

Il a collé une serviette en papier devant moi et posé un verre dessus.

— C'est une histoire drôle ?

— C'est la chute d'une autre histoire, une de la série « C'est l'histoire d'un gars qui entre dans un bar ». Vous me direz. Bon, il y a un kangourou qui prépare les cocktails. Le kangourou regarde le gars et lui dit : « Je vois que vous êtes surpris de trouver un kangourou derrière le comptoir. » Le gars répond : « J'allais le dire. Le zèbre a vendu son café ? »

Son grognement m'a tout de suite permis de comprendre pourquoi il avait échoué dans un rade minable comme l'*Open*. Un barman qui a vraiment la classe rit quand l'histoire n'est pas drôle,

et il secoue la tête quand l'histoire n'est pas trop triste. Maintenant que j'y repense, il aurait été plus à sa place de l'autre côté du comptoir : le cramoisi de la couperose, la veulerie des occasions perdues. Mais si ça se trouve, c'était mon propre visage, que je voyais dans les miroirs, derrière les bouteilles aux étiquettes recyclées, piquées à des marques prestigieuses. Et ce n'était pas le genre de jour où tu as envie de tomber par surprise sur ton reflet.

J'avais pensé lui laisser la monnaie de mon billet de dix, mais je l'ai empochée. Son gamin n'avait qu'à récurer les casseroles et les poêles à frire s'il voulait aller à l'université, comme tous ceux qui avaient fait fortune à la force du poignet. J'étais d'une humeur que les poètes qualifient de sombre. J'ai cherché des yeux quelqu'un susceptible de me casser les pieds.

— Salauds de flics, a dit le barman.

Il avait allumé la télé placée sur une étagère d'angle, en hauteur, au cas où j'aurais eu l'intention de continuer mon numéro.

Je n'étais pas le moins du monde intéressé : un effet pervers du métier que ressent tout détective quand il ne travaille pas. Et je me fichais au plus haut point de savoir pourquoi les flics lui faisaient perdre sa joyeuse humeur. Mais bien sûr j'ai regardé l'écran.

Une journaliste se tenait dans une rue barrée par des rubans jaunes, elle feignait de lire ses notes dans un carnet pendant que des lumières rouges et bleues clignotaient au second plan. La Force d'intervention rapide – à Detroit, c'était le jargon utilisé pour désigner le SWAP – avait investi une maison des quartiers nord-ouest où, paraît-il, un homme armé s'était barricadé avec sa femme. Le mari était désormais sous les verrous mais sa femme était morte d'une balle dans le cœur. Une source non identifiée jurait qu'aucune arme à feu n'avait été retrouvée dans la maison. Une enquête était

en cours pour déterminer si la femme n'était pas tombée victime d'une balle perdue tirée par la police.

Le barman a redirigé sa télécommande vers le téléviseur et l'écran devint noir.

— Ils vont pousser l'affaire sous le tapis vite fait. L'État devrait les obliger à se payer un permis de chasse.

— J'imagine que vous n'avez jamais participé à une arrestation.

— J'ai été de l'autre côté. Les flics pensent que la ville leur appartient.

— Tout peut arriver quand l'adrénaline grimpe et que les flingues sont sortis. Une petite fille a été tuée comme ça au printemps dernier. Cette fois-là, ils essayaient de choper un voleur armé.

— Je m'en souviens. Je crois me rappeler que le flic a tout juste écopé d'un congé sans solde. Maintenant il a repris le boulot et la fille est toujours morte. Vous êtes flic ?

— Si je vous dis que je suis flic, vous allez cracher dans mon verre ?

Il a eu un aigre sourire.

— Pour commencer.

Pendant quelques jours, l'histoire a métastasé. Selon un porte-parole de la police de Detroit, aucune arme n'avait été retrouvée dans la maison ; et la balle qui avait fait exploser le sternum de la femme était un modèle à tête creuse tiré par un 38 mm, une arme couramment utilisée par la police. Les rats de laboratoire spécialisés dans la balistique travaillaient à rassembler les fragments pour voir à quelle arme ils correspondaient. Jusqu'ici, aucun des agents

présents sur la scène ne reconnaissait avoir ouvert le feu. Le porte-parole refusait de dire si leurs armes avaient été examinées, mais affirmait que les procédures standard seraient suivies.

Philip Justice a donné une autre conférence de presse : il a annoncé que le mari de la victime lui demandait d'engager des poursuites contre la police pour usage excessif de la force et arrestation abusive. Justice – c'était son vrai nom, et c'est peut-être ce qui lui avait donné sa vocation – était une vraie vipère spécialisée dans la défense du citoyen en lutte contre les autorités. Il employait toujours la même stratégie. Il frappait vite et fort, lâchait des cris d'indignation, prenait l'adversaire de court sans lui laisser le temps d'entrer dans le dossier, et parvenait à arracher des dommages et intérêts considérables pour ses clients.

J'admirais sa prestation tout en buvant mon café matinal. Il avait posé la main sur l'épaule de son client fraîchement relâché, et ne l'a retirée que pour pointer l'index sur l'objectif en paraphrasant le premier livre de Samuel ; il connaissait par cœur les passages sur David et Goliath, mais il avait besoin de s'attirer aussi la sympathie des athées.

Il passait en direct. Je venais d'éteindre la télévision quand mon téléphone a sonné. C'était Justice.

J'avais travaillé deux ou trois fois avec lui, et je n'étais pas surpris qu'il ait pensé à moi pour enquêter ; ce qui m'étonnait, c'était le timing. J'ai pensé qu'il devait être dans le collimateur d'un juge ou du *New York Times* ou d'un plus gros poisson dans la chaîne alimentaire. Je lui ai dit que je n'étais pas débordé et j'ai accepté de le rencontrer à son bureau vingt minutes plus tard.

Il exerçait à Southfield, dans les hauteurs de l'American Building, une structure de verre et d'acier qui dominait les banlieues horizontales comme une bougie plantée sur un gâteau d'anniversaire. Une combinaison de gris clair et de jaune pâle dominait la pièce, la table était une rondelle de verre supportée par des pieds en métal. Il s'est levé et, comme d'habitude, le fait de le voir déplier son mètre quatre-vingt-quinze a été saisissant car, assis, il avait l'air normal. Ses cheveux, qui poussaient droit vers l'arrière, lui collaient à la peau comme les poils d'une loutre ; il clignait beaucoup des yeux – sûrement à force d'évoluer parmi les flashes et les éclairages des studios télé. Il m'a serré la main vigoureusement avant de me la rendre.

— Amos Walker, Claud Vale.

Je me suis souvenu que son client omettait le « e » de son prénom. Il s'est levé d'un fauteuil en cuir jaune et s'est tassé sur lui-même, à l'inverse de Justice ; il m'a salué en secouant le menton de haut en bas et en gardant les bras ballants. Il avait cinquante ans mais faisait plus vieux ; ses cheveux autrefois roux avaient pris une teinte acier rouillé et ses yeux laiteux semblaient flotter dans des sachets derrière ses verres progressifs. Un blazer bleu pendait sur ses épaules étroites ; quatre coutures blanches sur l'une de ses manches indiquaient l'endroit où l'on avait détaché la griffe du fabricant, idée de son aimable avocat, preuve qu'il n'avait pas trop l'habitude de s'habiller et qu'il avait consenti cet achat pour avoir l'air présentable au tribunal. Quant au brassard de soie noire, il avait beau être discret, impossible de le manquer.

Bientôt nous nous sommes tous assis, moi dans un fauteuil de cuir gris et Justice sur un siège ergonomique derrière son bureau. Il a alors déclaré :

— M. Vale n'a pas dit ni laissé entendre qu'il était armé. La police était là suite à une plainte des voisins pour querelle domestique. Il a refusé d'ouvrir la porte, les deux agents ont imaginé le pire et c'est pour ça que la situation a dégénéré.

— Ernestine avait demandé le divorce, dit Vale d'une voix de magnétophone peinant à dérouler sa bande fatiguée. La General Motors m'avait licencié et je ne trouvais plus rien ; alors elle a estimé qu'elle ferait mieux de se chercher du travail, de s'occuper d'elle et de personne d'autre. La dispute est partie là-dessus. Je n'ai jamais levé la main sur elle, jamais en dix-sept ans. À aucun moment je n'ai souhaité sa mort.

Il a sorti un mouchoir, s'est mouché et a ôté ses lunettes pour les essuyer.

— Nous savons qu'un coup de feu a été tiré, dit Justice. Nous savons quelle arme a tiré. Un sergent de la Force d'intervention rapide a reconnu que c'était la sienne après que les experts en balistique l'ont examinée. Il prétend que le coup est parti quand M. Vale a voulu lui prendre son arme.

— C'est un mensonge !

— Bien sûr que c'est un mensonge, Claud. Essayez de vous calmer. La balle récupérée dans le corps de Mme Vale était trop fragmentée pour qu'une relation puisse être établie avec une arme précise, mais on n'a pas besoin de ça pour fonder notre dossier puisqu'il n'y a eu qu'un seul coup de feu, et une seule balle de retrouvée.

J'ai croisé les jambes.

— Tout ce que je sais, c'est ce que j'ai vu à la télé. Les deux flics qui ont répondu à la plainte des voisins jurent qu'il a crié à travers la porte, menaçant de tirer s'ils essayaient d'entrer.

— Je n'ai jamais fait ça.

— Claud, s'il vous plaît. Vous n'avez que des amis ici. Même si c'était vrai, il est probable que ça n'aurait servi qu'à leur fournir un prétexte pour entrer. Je ne discute pas ce point, même si je pense qu'ils se trompent sur ce qu'ils ont entendu. Aucune arme n'a été retrouvée, ni à l'intérieur ni dans un périmètre de lancer à partir d'une porte ou d'une fenêtre. Ceci démontre que les forces de l'ordre n'ont pas respecté la procédure. Nous demandons dix millions.

— Voilà qui me rappelle quelque chose, dis-je.

— Les circonstances sont presque les mêmes qu'il y a six mois, à la mort d'une fillette dans l'East Side : l'agent de la Force d'intervention rapide qui enquêtait sur un cas suspicieux d'aide à un criminel a déclaré que la grand-mère l'avait agressé et que le coup était parti, tuant l'enfant. Je n'étais pas l'avocat des plaignants mais l'agent a été licencié, et le juge a fait verser cinq millions à la famille. Je pense que le double de cette somme est justifié par le fait que la police s'est montrée incapable de tirer les leçons de ses précédentes erreurs.

— Vous avez fait vos calculs. Mais moi, je cherche quoi ?

— Je veux tuer dans l'œuf cette rumeur selon laquelle M. Vale aurait menacé de tirer sur ses premiers interlocuteurs. Si l'un des deux flics ne revient pas sur sa déclaration, ça ne m'empêchera pas de plaider l'affaire, mais s'il n'y a aucune vérité là-dedans, on n'aura pas besoin d'aller au tribunal car la ville acceptera un accord à l'amiable.

J'ai pris une cigarette, pas pour fumer mais pour jouer avec ; la loi de l'État vous autorise à en acheter mais pas à les consommer.

— Autrement dit, je dois interroger les deux flics pour savoir s'ils sont des menteurs.

— Vous avez avec vous le meilleur avocat de la ville, si c'est ça qui vous turlupine.

— Non, ce n'est pas ça. C'est juste que ma compagnie d'assurances risque de considérer que la stupidité était chez moi une condition préexistante.

Mais je ne me suis pas dérobé et j'ai accepté le boulot.



J'ai rencontré l'agent Bender au Thermopolis, un bar à flics du quartier grec, situé près du « 1300 », le bel immeuble croulant qui abrite le quartier général de la police de Detroit. Il était tôt ; les serveurs débarrassaient les tables des reliefs laissés par l'affluence matinale et les dressaient pour le déjeuner. Nous avions pris place dans un box, à l'écart de leur remue-ménage et de deux inspecteurs en civil de la criminelle qui avaient l'air crevés et attendaient la fin de leur service au bar en buvant un café accompagné de baklavas.

Bender était le plus jeune des deux agents qui s'étaient présentés chez Claud Vale, suite à la plainte pour querelle domestique. Il était bâti comme un joueur de basket : grand et musclé dans son uniforme d'automne. Notre brève conversation m'a appris qu'il aurait pu suivre un cycle complet à l'université du Michigan, mais qu'il s'était lassé de la course d'obstacles, et avait tout laissé tomber pour intégrer la formation en quatre mois proposée par la police de Detroit. C'était un homme qui avait de la prestance, un Black à la peau claire qui mettait plein de crème et de sucre dans son café grec bien serré.

Il m'a rendu ma licence de privé après l'avoir examinée.

— « Je tire sur le premier qui sera derrière la porte » : c'est ce que j'ai entendu. D'après le règlement, ça veut dire qu'il y a sans doute une arme. Le vôtre, il dit quoi ?

— Il dit tu recules et tu appelles du renfort, j'ai répondu. Si tu n'es pas couvert, tu recules. Avec Wallace, vous vous entendez bien ?

Le sergent Wallace était son coéquipier, un homme qui avait quinze ans d'ancienneté, trois citations et deux mois de congé sans solde après qu'un homme soupçonné de cambriolage était mort par asphyxie au cours de son arrestation.

— C'est mon coéquipier. Je lui fais entièrement confiance.

— Ça, c'est ce que dit le règlement. Je ne prends pas de notes.

— Je ne pense pas qu'il me donnerait la main de sa sœur, si je la lui demandais, mais il y en a plein comme ça dans la police. C'est un bon flic. Cette histoire, il y a deux ans, aurait pu arriver à n'importe qui. Le mec avait un problème respiratoire.

J'ai laissé le courant emporter ça.

— Si cette histoire tourne comme celle de l'East Side au printemps dernier, plein de bons flics vont se retrouver dans des boîtes de sécurité privées. Tout le monde sera touché sauf les chefs.

Il a rajouté du sucre dans sa tasse et a remué son café ; un homme moins costaud que lui aurait eu besoin de ses deux mains.

— Traitez-moi encore de menteur et je vous embarque pour le premier motif qui me passera par la tête entre ici et dehors. Et ça, dès que j'aurai fini mon café.

Voilà pour l'entretien. J'ai songé à lui payer son café, mais la tentation aurait été trop grande de me coincer pour tentative de corruption.

Les flics, mêmes jeunes, sont rarement aussi susceptibles. J'avais tenté ma chance mais tout ce que j'avais réussi à faire, c'était de le foutre en rogne.

Le sergent Wallace était provisoirement injoignable. Il avait pris sa journée pour convenance personnelle et la femme – j'ai supposé que c'était la sienne – qui a répondu chez lui m'a dit qu'il était parti chasser à l'arc dans le comté de Washtenaw. Elle ne pensait pas qu'il serait de retour avant le soir.

Pas moyen d'approcher le sergent de la Force d'intervention rapide qui avait tiré le coup de feu supposé avoir tué Ernestine Vale. Il était en congé administratif avec solde en attendant les conclusions de l'enquête interne, et même Philip Justice ne pouvait obtenir un numéro permettant de le joindre en dehors du 1300. Et comme je ne voyais pas ce que je pouvais lui demander de plus que ce que demanderaient les experts en balistique, je n'ai pas perdu mon temps à activer mes sources non officielles, toutes plus ou moins légitimement en poste, et qui faisaient grimper les prix selon le risque encouru en vendant des infos confidentielles : la Sécurité intérieure était désormais impliquée, et Justice n'avait pas les poches si profondes que ça. Personne, d'ailleurs.

En attendant de pouvoir coincer en tête à tête le coéquipier du jeune agent Bender je suis allé jeter un coup d'œil sur les lieux du crime en me servant du laissez-passer que Justice m'avait procuré. Le flic à la porte a examiné le document et a demandé confirmation par la radio Star Trek qu'il avait à l'épaule. Sur quoi il s'est effacé pour me permettre d'ouvrir la porte et de me glisser sous le ruban jaune.

C'était une maison intéressante d'un point de vue historique, ce qui, dans le contexte local, équivalait à une condamnation. Quatre-vingt-dix ans plus tôt, Henry Ford avait bâti des dizaines et des dizaines de ces habitations en bois, étroites, à toit pointu, pour abriter les travailleurs qui venaient par flots entiers, du Sud profond et de l'Europe de l'Est, gagner cinq dollars par jour en assemblant

les fameuses Ford T à Dearborn, dans la banlieue de Detroit. Celle-ci était une des dernières qui restaient ; et, en dépit des réaménagements successifs, elle avait conservé, plus que la plupart des autres, sa forme originale et son cachet.

J'ai grimpé l'escalier quasi vertical et j'ai regardé dans la chambre par pure curiosité culturelle. Toute l'action s'était déroulée au rez-de-chaussée. D'après son mari, c'est là que se trouvait Mme Vale, grippée, allongée sur le canapé du séjour, quand la balle lui avait pénétré le cœur sous un angle oblique : la version du coroner confirmait celle de Vale. Elle s'était installée sur le canapé, première étape avant la séparation définitive d'avec son mari. Les draps avaient été emportés comme pièces à conviction, mais les coussins, tachés de sang noirci, avaient été laissés en place.

En sortant, j'ai adressé un signe de tête au planton et je suis allé frapper à la maison voisine, une grande maison dans le style shotgun bâtie en lieu et place d'une autre maison Ford ; il avait fait pousser tout le quartier sur des terres stériles et des marécages asséchés. La femme qui a entrebâillé sa porte de cinq centimètres avait des doigts épais, un regard bleu chargé de soupçon, et un accent ukrainien. Elle a scruté ma licence de haut en bas, mais la porte ne s'est pas davantage ouverte.

— Moi tout dis à la police.

— Je ne vais pas vous faire reprendre l'histoire depuis le début. Qu'avez-vous entendu ?

— J'entends bang quand police est là. Je pense comme un coup de feu.

— Des bruits de lutte ?

— Non, bang, c'est tout. Sans police, je pense à porte qui claque. Les portes claquent tout le temps, ils crient. C'est pareil ce jour-là. Ces gens, ils s'entendent pas bon.

— C'est vous qui avez appelé la police pour querelle domestique ?

— Je veux pas d'ennuis.

— Vous n'aurez pas d'ennuis.

Elle l'a répété. Je n'ai pas insisté. J'étais sûr maintenant que c'était elle, même si ça n'avait pas grande importance, qui avait appelé la police.

— Qu'est-ce qui s'est passé quand les deux agents sont arrivés ? Vous avez entendu M. Vale crier ?

— J'entends crier. Je ne sais pas qui ni quoi. Après, les deux partent. Plus tard, beaucoup de policiers. Un vient ici pour dire sortez pas, pas approcher des fenêtres. Je lui dis qu'aujourd'hui la journée pas différente des autres. Mieux à Kiev.

Je l'ai remerciée. Elle m'a fermé la porte au nez ; j'avais fini de descendre les marches de son porche, qu'elle était encore en train de boucler ses verrous.



— C'était un joli coup, dit le sergent Wallace, je visais le cœur. Mais un petit bouleau impossible à voir a dévié ma flèche, et ma plus belle tête de cerf depuis des années a filé en sautant un barbelé.

Les vieux flics sont maîtres dans l'art de séparer boulot et vie privée. J'étais venu pour l'interroger sur son rôle dans une affaire où une femme était morte d'une balle dans le cœur, et lui me parlait du cerf qu'il avait raté l'après-midi même dans les bois du Michigan ; sans ironie dans la voix, ni dans l'expression.

Nous étions dans sa petite cuisine à Redford Township, parmi les appareils ménagers dépareillés, remplacés au fil des besoins, et jamais deux en même temps. Le motif du lino était presque

complètement effacé, et le plateau de la table en pin à laquelle nous avions pris place était recouvert d'une feuille de métal. Il avait calé dans son poing droit une canette de bière brune, et j'aurais pu relier entre eux les petits vaisseaux sanguins qui avaient éclaté sur sa large figure charnue. Mme Wallace était une créature qui faisait penser à un roitelet. Elle donnait d'abord l'impression d'être nerveuse, mais on ne tardait pas à s'apercevoir qu'elle cachait des nerfs d'acier. Pour le moment elle était dans la buanderie, en train de laver les traces de phéromones de biche que le sergent avait pulvérisées sur sa tenue de camouflage. Il portait un vieux pantalon de costume un peu large, et ses cheveux noirs, bouclés comme un sous-bois tropical, recouvraient les bretelles de son marcel.

— Je ne vais pas vous prendre trop de temps. Qu'a dit Claud Vale quand vous avez débarqué chez lui ? je lui ai demandé.

— « Cassez-vous ou je tire dans la porte. »

— Ce sont ses mots exacts ?

— Ils figurent dans ma déposition.

J'ai regardé mes notes.

— D'après votre coéquipier, il a dit : « Je tire sur le premier qui sera derrière la porte. »

— Quelle différence ?

— Dans la seconde version, ce sont vos vies qui sont menacées. Dans la première, c'est la porte.

Il a avalé une gorgée de bière avant de reposer bruyamment la canette.

— Vous travaillez pour un avocat, d'accord. Vous savez aussi bien que moi ce qu'il a en tête, quelle que soit la façon dont on raconte les choses.

— L'avocat pour qui je travaille veut aller au tribunal sur la base d'une différence dans les formulations. Il voudrait faire passer le

message qu'un des deux a menti et que l'autre l'a soutenu, comme on fait toujours entre coéquipiers, sauf que l'autre s'est trompé dans la formulation. Il dira que c'était votre idée puisque vous êtes le plus expérimenté ; mais de toute façon, son idée à lui, c'est que les deux dépositions doivent finir à la poubelle.

Sa figure devint si sombre qu'on ne voyait plus les petits vaisseaux sanguins éclatés.

J'ai continué :

— Je suis juste le messager. Si c'est ce qu'il a dit, très bien : répétez-le devant le juge et laissez Justice se débrouiller avec. Débrouillez-vous pour ne pas perdre votre sang-froid comme maintenant dans votre cuisine. Je ne vous dirais pas ça si Bender n'avait pas bondi comme un serpent quand je lui ai dit que sa carrière pouvait dépendre de sa déclaration au tribunal. Il a mauvaise conscience.

— Vous avez fini ?

Il pointait le doigt vers la bière qu'il m'avait servie. Je n'y avais pas touché, mais j'ai rangé mon carnet et je me suis levé. De la porte, j'ai entendu le claquement suivi du sifflement d'une nouvelle canette que l'on ouvre.

Philip Justice s'est affaissé dans les coussins de son siège de bureau, a fermé les yeux et replié les mains sur son ventre comme s'il sortait d'un excellent repas.

— Du sacré bon boulot. Je me doutais que Wallace était le maillon faible. Vu cette tache dans son dossier. Mais notre pigeon, c'est Bender. Si ça se trouve, je n'aurai même pas besoin d'appeler son coéquipier à la barre.

— Le problème, dis-je, c'est qu'à mon avis Wallace dit la vérité. Je pense que Vale a dû proférer une menace quelconque. Bender ne l'a pas entendue – il faut de l'expérience pour comprendre les mots prononcés sous le coup de l'émotion derrière une porte épaisse. Bender a décidé de soutenir son collègue après qu'ils ont comparé leurs versions. Au moment de rédiger le rapport, il faut une bonne raison pour justifier l'appel des renforts, surtout après ce qui s'est passé là-bas.

— Mais qu'est-ce qui constituait une menace ? Il n'était pas armé.

— On n'a pas trouvé d'arme lors de la fouille, mais la voisine a entendu des portes claquer. Un coup de feu perçu à travers deux murs peut être confondu avec une porte qui claque.

Justice a ouvert les yeux et s'est penché en avant. L'excellent repas commençait à devenir difficile à digérer.

— Elle a aussi entendu crier.

— Je peux y retourner, essayer de savoir si l'un ou l'autre de ces cris ressemblait à la voix d'Ernestine Vale.

— Je ne vous ai pas engagé pour prendre le parti de la police. Bon sang, vous le présentez comme un criminel génial. À vous entendre, il a tué sa femme, puis simulé une bagarre pour attirer les flics derrière sa porte et leur faire endosser le meurtre.

— Ce ne serait pas la première fois que quelqu'un essaierait de jouer au plus fin. Supposons qu'il ait tué sa femme bien avant que les voisins appellent la police. Dans ce cas, il aurait eu largement le temps de quitter la maison en catimini, de jeter le flingue dans un égout, de rentrer et de simuler une dispute.

— On aurait retrouvé la trace de l'achat de l'arme à feu. Or il est blanc comme neige. Vous croyez que je n'ai pas vérifié ? Vous n'êtes pas le seul privé de cette ville.

— Vous avez raison. Mais il existe des endroits où on peut se procurer un flingue incognito.

— Vale est un ouvrier d'usine au chômage. Pas un tueur à gages professionnel. Il n'aurait pas su où l'acheter.

Je jouais avec une cigarette.

— Tout ce que je dis, c'est que j'aimerais bien vérifier ce point. Sauf si vous préférez qu'il vous pète à la figure en plein procès ?

— Qu'est-ce que vous attendez de moi ?

Il parlait maintenant comme un homme qui a réussi et qui se fait embobiner par un copain fauché.

— Trois questions. Quand sa femme a-t-elle déposé sa demande de divorce ?

Il a allumé l'ordinateur sur son bureau.

— Le 11 avril.

— Quand les flics ont-ils merdé et tué cette fillette dans l'East Side ?

— Ne faites pas comme s'il y avait un lien. Les circonstances…

— … sont presque les mêmes. Ce sont vos propres mots. La date ?

Il a tripoté son clavier. Il a froncé les sourcils en regardant l'écran, réaction qu'il n'aurait jamais eue devant un tribunal.

— 14 avril.

J'ai inscrit les deux dates dans mon carnet, même si je ne risquais pas de les oublier.

— Troisième question. Dans quelle usine Vale travaillait avant d'être licencié ?

J’ai retrouvé Dix Sommerfield à Warren, sur le parking de la General Motors, en train de fourguer ses produits aux ouvriers. Il appartenait à la troisième génération d’une famille du Kentucky montée vers le Nord comme un seul homme pour construire des tanks pendant la Seconde Guerre mondiale, quand l’industrie automobile s’était métamorphosée en industrie d’armement. En général, il pointait sa bedaine et sa casquette de base-ball à l’envers au moment des changements d’équipes. Il tenait commerce de bouteilles de whisky et de cartouches de cigarettes, ainsi que d’autres produits de contrebande, à l’arrière de sa Chevrolet Nova. Le mardi et le jeudi, il opérait chez Chrysler, le lundi à River Rouge, et surveiller ses arrières pour parer à toute apparition inopinée des vigiles privés de Ford lui prenait beaucoup de son temps. Les autres jours, vous aviez des chances de le voir à Warren, son site préféré, auquel il était sentimentalement attaché ; son père et son grand-père s’étaient montrés loyaux envers la General Motors, l’Oncle Sam et l’Église baptiste du Sud. Dans cet ordre-là.

— Je cherche un revolver, un trente-huit, j’ai dit après l’échange des salutations.

Il m’avait vendu des infos autrefois, des tuyaux payés cash sans retour de bâton des autorités.

Ce qui ne l’empêchait pas d’être méfiant : l’équilibre avait été rompu par le 11 Septembre, et, depuis, on ne pouvait jamais savoir à quel moment les interférences causées par les amateurs de Washington allaient vous bousiller un système pourtant bien rodé.

— Ça, je fais plus, il m’a répondu en déplaçant d’un coin à l’autre de son bec le cure-dent qui y avait élu domicile. Tu veux un flingue ? Va chez l’armurier.

— Je me renseigne sur un flingue que tu as vendu. Dix, tu veux que je vire la roue de secours qui est sous tes cartouches de

Marlboro ? Tu veux que j'inspecte ce qui se cache dessous ? C'est une balle à tête creuse, elle ne peut pas provenir d'un automatique.

— Tu es sur écoute ?

J'ai déboutonné ma chemise et l'ai ouverte.

— Ça, ça ne veut rien dire. Baisse ton froc.

Je l'ai frappé au tibia et, quand il s'est baissé pour le frotter, je lui ai donné un autre coup sur le coude du tranchant de la main. L'entrejambe, tu oublies. Si tu veux vraiment faire mal, vise les petites protubérances osseuses aux jointures. Quand ses larmes se sont arrêtées de couler, j'ai sorti l'article découpé dans le *Free Press* avec une photo de Claud Vale, et je le lui ai mis sous le nez.

Il s'est essuyé les yeux avec sa manche et a regardé.

— Merde. Je prie depuis des jours pour que cette histoire ne vienne pas me mordre les fesses.

— Dieu t'a entendu. Il te conseille de t'en tenir aux cigarettes et à l'alcool. Avec eux, tu ne peux pas te tromper.

Une semaine après la fin de cette histoire, Philip Justice a déclaré qu'il laissait tomber le procès et renonçait à défendre les intérêts de Claud Vale. Les flics, sachant ce que cela signifiait, ont arrêté de nouveau son ex-client pour le cuisiner ; pas de mauvais traitements, aucun autre moyen de coercition que le bon vieil interrogatoire musclé respectant les étapes préconisées par la Cour suprême et qui avait fait ses preuves, avec périodes de repos entre les auditions et un suspect emberlificoté peu à peu dans le filet de ses mensonges, jusqu'à ce que l'aveu devienne la seule façon de ne pas sombrer dans la folie. Il a reconnu avoir tué sa femme et menacé le policier pour l'obliger à réclamer du renfort au 1300. Il avait attrapé le bras

du flic à travers la porte entrouverte, l'obligeant à tirer, ce qui arrive toujours en pareil cas. Une fouille plus minutieuse de la scène de crime a permis de retrouver la balle tirée par le sergent de la Force d'intervention rapide dans un angle où deux plinthes se rejoignaient de façon irrégulière. Un mauvais coup pour Vale qui n'avait pas réfléchi à ce qui se passerait si le projectile était retrouvé ailleurs que dans le cœur d'Ernestine. Il avait eu la prévoyance d'ouvrir d'une croix la tête de la balle avant de tirer, pour qu'elle explose en entrant dans le corps et qu'on ne puisse remonter jusqu'à l'arme ; le reste, c'était la veine du débutant.

Le flingue lui-même n'a pas été retrouvé, mais on n'en avait plus besoin comme pièce à conviction. Il n'a même pas été nécessaire que j'aille à la prison pour obtenir que le nom de Dix Sommerfield ne soit pas cité.

Philip Justice m'a offert un verre en ville, au Caucus Club. Il était encore embêté d'être passé à côté de ce qu'il considérait comme une grosse affaire et une bonne publicité pour sa croisade, mais il m'était reconnaissant aussi : je lui avais évité de passer pour un charlot au journal télévisé. Il sirotait son cognac douze ans d'âge.

— Tout ça, vous l'avez déduit de deux conversations avec les flics ?

— En partie.

J'ai remué les glaçons dans mon verre et jeté le bâtonnet.

— Le timing m'a mis la puce à l'oreille. Vale ruminait son histoire de divorce. Il savait qu'il allait perdre la moitié du peu qu'il avait. C'est alors que cette fillette est morte. Il y a vu une façon de s'en sortir, et de devenir riche en plus.

— C'était une enquête pour vol à main armée, pas pour meurtre.

— Ça ressemblait assez à ce qu'il avait en tête. La première fois que j'ai entendu parler de Vale, j'étais dans un bar.

— Voyez-vous ça.

— Je ne relèverai pas l'allusion. J'ai raconté une histoire drôle au serveur. C'est une photo de zèbre accrochée au mur qui m'y a fait penser.

Je lui ai raconté la blague.

Elle ne l'a pas fait rire.

— Je la connaissais. Mais il me semble que c'était avec un autre animal.

— Parfois, c'est une hyène qui a vendu le café. Mais c'est toujours un kangourou qui est derrière le bar, pour une raison ou une autre. Allez savoir ce qui fait que ça fonctionne, ces trucs-là.

---

1. *Nouvelle parue dans* Amos Walker : The Complete Story Collection.

OceanofPDF.com

BETH ANN FENNELLY ET TOM FRANKLIN

Ce que mains veulent[1]

Juillet 1927

Ils avaient laissé les cadavres des pillards dans la maison, et se dirigeaient à grands pas vers leurs chevaux. Ham Johnson rechargeait son .30-.30. C'est alors qu'ils entendirent ce qui ressemblait à des miaulements.

— C'est pas un chat, dit Ingersoll.

— Nan.

Ham fit claquer une cartouche dans la chambre de sa carabine. Puis une deuxième.

En se repérant au son aigu, ils longèrent la maison dont la silhouette était de guingois – les propriétaires avaient eu l'intelligence d'en ouvrir toutes les portes et les fenêtres afin de laisser le passage au torrent de l'inondation. À l'arrière, un arbre à large ramure ressemblait maintenant à une chose à moitié enfoncée dans de la pâte. Une cage à poules s'était accrochée dans les branches, pleine de volatiles morts.

Ingersoll avait raison : ce n'était pas un chat, mais un bébé.

Les regards des deux hommes se fixèrent sur lui. Un grand panier en osier posé sur une branche basse accueillait le petit être au visage cramoisi. Dans la boue, sous le panier, dépassait le lambeau de la couverture qu'il avait repoussée.

— Sainte mère de Dieu, dit Ingersoll.

— Celui-là, sa mère, elle avait rien d'une sainte, dit Ham.

Il leva le bras droit, braqua son fusil sur la porte de la maison, et ferma un œil.

— C'était elle. Merde, c'était son bébé. Elle a dû le monter ici quand elle nous a entendus arriver. Après, elle est retournée se planquer dans la maison.

Ingersoll examinait le bébé. Il portait un lange noué sur le ventre, donc pas moyen de savoir si c'était un garçon ou une fille. Il était chauve. Rouge à force de crier ; Ingersoll se rendit compte qu'ils criaient eux aussi, pour couvrir ses braillements.

— Tu ferais mieux de la fermer, expliquait Ham au bébé. Et de compter sur la chance. Tu seras peut-être adopté par une bande de coyotes. Ce n'est pas ce qui t'est arrivé, Ingersoll ? Une bande de coyotes ne t'a pas trouvé dans la toundra et élevé comme un des leurs ?

Ham jeta dans la sacoche de sa selle le plateau d'argent qu'ils avaient pris aux pillards. Blanc, un mètre quatre-vingts et des poussières, figure écarlate, cheveux roux qu'il gardait courts, Ham portait des rouflaquettes (rousses elles aussi) et se couvrait la tête d'un melon en peau de ragondin dont il n'était pas peu fier, et qu'il s'efforçait de conserver propre. Le chapeau d'Ingersoll était plus grand, plus commode aussi : un Stetson Dakota noir.

— Il n'y a pas de coyotes si loin au sud, dit-il.

— C'est tout comme, dit Ham.

Il se frappa la jambe pour rabattre la semelle de sa botte – le cuir avait fini par pourrir à force d'humidité –, cala la botte dans l'étrier et se hissa jusqu'à sa selle.

— Ça pullule de chiens sauvages, Ham. Mais des coyotes, il n'y en a pas.

Ingersoll regardait au-delà de la maison, observait cette mer intérieure, cette étendue de boue sèche ou en train de sécher, où naguère poussaient des champs de coton ; un horizon brun, infini, plat et craquelé comme si on y avait déversé par tombereaux des éclats de poterie. À deux reprises, il avait vu des bras de cadavres qui sortaient du sol.

Les digues s'étaient rompues en avril dernier, et même ici, à quarante kilomètres au sud-ouest de la crevasse de Mounds Landing, les vagues avaient atteint deux mètres de haut. Dans un vacarme assourdissant, les lames d'écume café au lait avaient rasé arbres et bâtiments ; elles avaient tout emporté, comme dans le livre des Révélations. Ingersoll se rappelait : la route de Yazoo City ensevelie, une jument toute gonflée avec sous les naseaux une bible toute gonflée aussi, comme si la bête était en train de vérifier les événements de la fin des temps quand ils lui étaient tombés dessus.

— Dis au revoir à Junior, fit Ham.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Ce que je veux dire, c'est que quelqu'un va venir tôt ou tard récupérer ce bon Dieu de bébé. Voilà ce que je veux dire. Nous, on se fait la malle.

Par-dessus son épaule, il regarda le panier qui maintenant se balançait au vent.

— C'est quoi, cette berceuse, déjà ? « *Si la branche casse, le berceau tombera, et le bébé avec.* »

— Ham…

— Bon, allons à New Orleans dépenser un peu de ce butin. J'ai envie d'une étrangère. Une Russe, si je peux m'en trouver une. Je voudrais bouffer un steak et tirer un coup. Après, je m'achèterai une nouvelle paire de bottes.

— Je ne peux pas abandonner le bébé, Ham.

— On ne va quand même pas le trimballer avec nous, Ing.

Le mauvais vent d'est gémissait en traversant l'étable à mules de travers.

— Adios, Junior, dit Ham.

Il réveilla sa rosse d'un coup de talon.

— *Vaya con dios.*

Ingersoll baissa les yeux vers le bébé dont les pieds gigotaient ; il le regarda un peu comme s'il avait eu lui-même un bébé un jour. Et une femme.

Mais ce n'était pas le cas. Il avait vingt-sept ans. Il n'avait de famille nulle part. Il n'avait même jamais touché un bébé.

— Ah ! bon Dieu, dit-il en levant les yeux vers le ciel d'étain où gronda un ricanement.



Les chiens sauvages suivaient. Ou plutôt, les coyotes, s'il fallait en croire Ham. Ingersoll était quatre cents mètres derrière son associé, et il se disait que ce grand gars n'entendrait peut-être pas la chose qui était en train de brailler dans ses bras à lui. Ça sentait la pisse, ça balançait des coups de poing et des coups de pied. Chemin faisant, c'étaient ces coups de poing et ces coups de pied qui impressionnaient Ingersoll. Ça se bagarrait sec, ces petits démons.

Au bout d'une heure, le bébé s'était calmé, puis endormi entre deux hoquets, et Ingersoll laissa son cheval suivre les profondes empreintes sculptées par le cheval alezan de Ham. Ingersoll avait appris à faire confiance au sens du commandement de Ham depuis que ce dernier avait repéré et descendu deux de ces saboteurs à Marked Tree, en Arkansas. Leur mission suivante, des ordres télégraphiés par les hommes de Coolidge, les avait menés à la

plantation Old Moore, près de Greenville, dans le Mississippi, où on les avait chargés de surveiller les Nègres locaux dont certains, animés de velléités séditieuses, projetaient de se faire la belle vers le Nord, aussi loin que possible des clapotements du Mississippi. Les propriétaires – et les autorités élues par les propriétaires – ne pouvaient pas se permettre de laisser partir les Nègres. Qui récolterait le coton s'ils n'étaient plus là ?

Mais le coton avait été vite oublié. La digue avait craqué alors qu'ils étaient peut-être à vingt kilomètres de Mounds Landing et qu'ils essayaient de rattraper les Nègres en fuite. Ils avaient entendu comme un grondement terrible venu du ciel, une espèce de tornade au début, puis un tremblement de terre, semblait-il, juste sous les pieds des chevaux. « On fonce ! » avait gueulé Ham.

Ils avaient lancé leurs montures au galop et, en l'espace de quelques minutes, le flot leur était arrivé dessus, emportant arbres et corps ; les eaux brunes avaient commencé par éclabousser les sabots des chevaux, très vite elles avaient dépassé les étriers et atteint les jambes ; sur quoi les chevaux s'étaient mis à tanguer et à nager, les hommes luttant pour rester en selle ; et tandis que les terres s'enfuyaient derrière eux, tandis que le courant les entraînait, ils avaient vu passer ici un clocher d'église, là un chariot encore attelé à sa paire de mules, plus loin un pupitre d'écolier.

Le cheval d'Ingersoll fit une embardée. Ingersoll étreignit le bébé qui se réveilla en sursaut, agita les bras et se mit à brailler. Les postérieurs du cheval s'étaient enfoncés dans la boue. Il était encore enlisé. Ingersoll allait être obligé de descendre et de le libérer. Mais que faire du bébé ?

— Ham !

Il entendit dans son dos un fer à cheval cognant une pierre ; il se pencha et secoua la tête.

— Qu'est-ce que je t'avais dit à propos de ce foutu bébé, cria Ham Johnson. Tu vois où ça te mène, tes instincts.

— J'assume, lança Ingersoll par-dessus son épaule. Je le confie à la première personne venue.

Ham s'arrêta dans une glissade à la hauteur d'Ingersoll dont le cheval tortillait de la croupe, tendait le cou et roulait des yeux paniqués. Ingersoll mit pied à terre sans lâcher le bébé qui criait. Il avait la figure horriblement rouge, couverte d'une couche de poussière dans laquelle ses larmes creusaient des sillons.

— Je crois qu'il a faim, dit Ingersoll.

Ham se pencha et cracha.

— Moi aussi.

Il éperonna son cheval qui repartit au trop en expédiant des giclées de boue dans le cou d'Ingersoll.

Celui-ci regarda devant puis derrière lui. Il avait lui aussi les pieds alourdis par la boue, et il ne voyait pas ce qu'il pouvait faire, à part déposer son Stetson à l'envers dans la boue, et poser dedans le cul du bébé vagissant. Une fois assuré qu'il ne se renverserait pas, il alla se planter derrière le cheval ; tout en lui parlant, il se cala sur ses jambes, s'accroupit, saisit le jarret de l'animal à deux mains, et le libéra de la boue qui lâcha une plainte, un bruit de succion avide, angoissé.



Ils avaient fait route vers le sud tout un long après-midi sans parvenir aux confins de ce paysage désolé de boues brunes et crevassées. À quatre heures, il se mit à pleuvoir, ce qui réveilla le bébé, mais ils continuèrent d'avancer. Ils franchirent la pluie, puis une zone d'air frais, chargée de moustiques ; puis la chaleur revint.

Par deux fois, le cheval d'Ingersoll enjamba d'un bond des cadavres de chèvres boursouflés ; sa monture était si fatiguée, si lasse, qu'elle marqua à peine le pas. Ils passèrent un lopin où surgissaient de la boue des arcs et des dents de pierre, et Ham dit que ça devait avoir été un cimetière. Ingersoll faisait passer le bébé d'un bras endolori à l'autre ; il était reconnaissant à son cheval de se montrer fidèle, et de n'avoir pas besoin qu'on lui tienne la bride.

Comme ils progressaient toujours vers le sud, il prit sa gourde – il y avait préparé un mélange d'eau et de sucre – pour faire téter le bébé. Il le coucha aussi sur la selle pour défaire ses langes et vit son minuscule robinet ; après lui avoir essuyé le derrière avec un chiffon trempé dans une flaque, il improvisa une nouvelle couche avec son mouchoir.

Ils mirent pied à terre au sommet d'une petite colline qui dominait un bras de rivière en crue, du beurre baratté heurtant des chapelets de rochers. Ham entrava les chevaux à proximité, sans les desseller. Ingersoll ôta son Stetson et fronça les sourcils en découvrant sur ses doigts des taches de pourriture, mais il y déposa tout de même le bébé et lui mit les bras en appui sur le bord. Ham avait arrangé des brindilles et des branches ; bientôt un feu crépita, dont les claquements, les étincelles et les papillons de nuit en orbite autour fascinaient le bébé qui pointait vers lui un doigt crochu.

Ils mâchèrent du bœuf séché, burent de l'eau dans leurs gamelles, déroulèrent leurs duvets. Ham déboucha sa gourde de mescal et étira ses jambes comme il faisait quand il avait résolu de réfléchir. Ses bottes avaient doublé de volume avec leur croûte de boue. Ingersoll plongea la main dans la sacoche de sa selle et en tira sa mandoline, une merveille dont la caisse ventrue était en érable et acajou, et que la pluie avait quelque peu gauchie. Ils l'avaient trouvée au bord de l'eau, échouée dans un coffre de hussard dont

Ham avait fait sauter la serrure. Ingersoll, en restant un ton et demi en dessous de la normale, arrivait à y plaquer tous les accords de blues.

Il joua quelques arpèges, s'attirant l'attention du bébé qui fixa sur lui l'éclat de son regard bleu. Ingersoll attaqua une petite ballade de son cru.

— Dis à ce petit quel est ton vrai nom, Ham.

Son associé but une rasade à sa gourde.

— Personne ne le connaît. Mort ou vivant.

Ingersoll avait toujours apprécié la question suivante, vu la réponse à double sens à laquelle elle donnait lieu.

— Et dis-lui pourquoi on t'a appelé Ham[1]. [2]

Ham but une autre gorgée.

— Tu sais pourquoi les bébés sentent bon, toi ? Pourquoi leur tête a cette bonne odeur ? Bon, eh bien moi, quand j'étais bébé, ma tête dégageait un parfum de jambon.

— Ah ouais ?

Ingersoll jouait un air à deux temps ; il vit les paupières du bébé s'alourdir, sa tête tomber de sommeil.

— Ouais. Elle sentait le jambon. Une bonne odeur de jambon rôti. Les gens, ça leur donnait faim tout le temps. Ça venait de mon haleine, de l'intérieur. Au fil des années…

Il avala une gorgée et Ingersoll égrena un arpège de blues.

— Au fil des années, j'ai appris à me tenir sous le vent des autres. Bien sûr, avec l'âge, j'ai un peu perdu cette bonne odeur de jambon. Pourtant elle est toujours là ; il faut venir tout près pour la respirer, aussi près qu'une pute. En fait, si cette inondation s'était produite à l'époque, j'aurais sûrement été le premier à me faire cannibaliser. « Ham Johnson, qu'ils auraient dit en secouant la tête, il a fait un sacré bon casse-croûte. »

Il se pencha pour passer le mescal à Ingersoll.

— Personne n'aurait imaginé que ce casse-croûte-là deviendrait un authentique héros de la guerre, et qu'il se ferait réquisitionner par le gouvernement lui-même pour traquer les saboteurs de digues…

— Des saboteurs manieurs de dynamite, ajouta Ingersoll en buvant.

— Des saboteurs manieurs de dynamite, oui. De bas étage. Qui posent leurs explosifs là où le plus offrant leur dit de les poser.

Il évoqua une de ces bandes de saboteurs, des types qui s'étaient fait passer pour des ingénieurs du gouvernement ; ils avaient pris de l'argent dans un village sur la rive est de la rivière, puis ils avaient dynamité la rive ouest, noyant un village pour que le premier reste au sec.

Ingersoll lui rendit la tequila et plaqua une suite d'accords en *mi*, juste histoire de frimer. Il avait eu sa première guitare à dix ans. À l'époque, quand il prenait cet instrument dans ses mains, il avait l'impression de raccrocher à son corps une pièce manquante. À quatorze ans, il gagnait sa vie avec, plus les jeux de hasard pour arrondir un peu ses fins de mois. Il jouait du blues à Clarksdale. Mais, en 1916, il était parti pour la Grande Guerre : il avait troqué sa guitare contre un fusil du gouvernement américain, un Mossberg de calibre .50. Il se l'était approprié de la même façon : des mains habiles, imperturbables, parfaitement accordées, et des doigts agiles comme l'air.

Ham conclut par un rot et se tapota la poitrine ; du goulot de sa gourde, il indiqua le bébé dans le Stetson.

— Nom de Dieu, il dort comme un bébé, dit-il.

Ingersoll retourna à sa sacoche, y rangea sa mandoline et en retira sa chemise à carreaux de rechange. Il l'enroula autour du bébé

qui avait l'air de respirer faiblement.

— Il va falloir qu'on trouve du lait sans traîner. Demain.

Ham soupira. Il replia ses jambes et se leva.

— Tu prends le premier quart ?

Ingersoll glissa le pouce dans la main du bébé et sentit la pression des petits doigts. Il remua son pouce et admira l'intense étreinte de l'enfant.

— Ouais.

— Bon, alors je vais me pieuter.

— D'accord.

Il ne tarda pas à s'endormir, et Ingersoll resta assis, le bébé dans son chapeau calé sur ses genoux. Quand le feu, avec un claquement, envoya une braise grésiller dans la boue, le bébé ouvrit les yeux. Il recommença à gigoter, alors Ingersoll le sortit du chapeau, le tint contre son épaule et commença à tourner sur lui-même en chantant la chanson sur les hommes de troupe qui colmatent la digue avec des sacs de sable :

— « *Je travaille à la digue, mama, et le jour et la nuit./Il faut bosser dur pour empêcher que l'eau ne fuie./C'est une vieille et méchante digue qui t'arrache plaintes et pleurs./Alors adieu mon petit cœur, ma maison, et mon bonheur.* »



La première propriété où ils arrivèrent le lendemain matin était déserte – assis sur leurs chevaux, ils aperçurent derrière la porte défoncée des eaux stagnantes et un rat qui nageait en traçant un cercle paresseux. Ingersoll était très inquiet. Durant la nuit, il avait rêvé qu'il grimpait à cheval une colline herbeuse couronnée par un olivier ; à cet arbre était attachée une vache au pis énorme, gonflé

de lait, et il admettait maintenant qu'il n'en avait rien à faire de retrouver les saboteurs, sauf s'ils s'occupaient d'une laiterie. Le bébé avait fait cette nuit le régal des moustiques et enduré les piqûres avec stoïcisme. Il ne pleurait pas, il avait chaud. Ingersoll avait continué de lui caresser la tête pendant le voyage.

La ferme suivante semblait aussi déserte que la précédente. C'était un bâtiment de pierre aux murs percés de fenêtres étroites comme des meurtrières. En somme, un petit fort dont la base se couvrait de moisissures vertes. Pas le moindre mouvement.

Mais Ham dit :

— Attends.

Ingersoll fit glisser le bébé derrière lui et pointa son calibre seize vers les ouvertures.

Ham était déjà descendu de cheval, et il se tenait contre le mur, sa carabine armée. Il pivota et ouvrit d'un coup de pied la porte en rondins. Ingersoll, qui avait mis le pied à terre, était protégé par son cheval. Il avait posé le bébé qui commençait à s'agiter sur le sol, derrière lui.

— Allez, on entre, lui lança Ham.

Ingersoll, ayant calé le bébé contre son corps, s'avança en crabe. Il entra, précédé du canon de sa carabine, et suivit le regard de son associé : quatre personnes se tenaient recroquevillées dans un coin. Des gens maigres, blancs, vêtus de guenilles. Trois hommes et, derrière eux, une femme aux cheveux raides. La pièce empestait la pisse. Il n'y avait pas de meubles ; rien qu'une grande bassine et une cheminée avec les restes d'un feu. Ce n'étaient pas des saboteurs, ni même des pillards, mais Ham les scruta d'un œil méfiant. Le bébé braillait d'une voix rauque.

La fille s'avança :

— Je peux le prendre ?

Elle était décharnée mais elle avait des seins énormes sous sa blouse d'intérieur en lambeaux. Des seins à la pointe humide.

— Pourquoi pas ?

Ham jeta un regard à Ingersoll.

— Tiens.

Ingersoll tendit le bébé à la fille.

Elle le prit et leur tourna le dos ; les cris du bébé furent étouffés une seconde, puis cessèrent pour être remplacés par des bruits de succion. Elle restait debout, se balançait.

— Oh.

Ham sourit et abaissa son arme.

— Tu peux baisser la tienne aussi, fils, dit un des hommes à Ingersoll. On n'a pas d'armes. Tout ce qu'on a, c'est des bâtons.

Un autre présenta le sien, une canne pathétique.

Ingersoll fourra sa carabine dans le holster de sa botte.

— Qu'est-ce qui vous est arrivé, à vous ? demanda Ham.

Il s'adressait à celui qui avait l'air le plus vieux, même s'il était impossible en vérité de dire quel âge avaient les uns et les autres.

— Ce qui nous est arrivé ?

L'homme regarda autour de lui. Il écarta les bras.

— Ça. Moi.

Il pointait le doigt.

— Lui, lui, elle. Ici, avant, c'était une ferme. Quarante jours et quarante nuits de pluie, et pas d'arche en vue, bordel de Dieu. Presque six jours passés sur le toit avec un clébard qui a hurlé jusqu'à ce qu'on finisse par le bouffer. Là-dessus, un bébé qui débarque avec deux fous armés. Voilà ce qui nous est arrivé.

— Et son petit à elle ? demanda Ingersoll avec un signe en direction de la fille.

Elle se raidit et le regarda par-dessus son épaule.

— Il est mort, répondit l'un des hommes.

— Comment ?

Il baissa les yeux.

— Il est mort comme meurent les bébés, reprit le vieux. Au milieu de la nuit.

— Vous tétez son lait, tous autant que vous êtes ? demanda Ham.

Le vieux croisa son regard.

— Il y a des péchés plus graves que ça, quand on crève de faim.

Ingersoll et Ham échangèrent un regard.

— Ça se pourrait bien, oui, dit Ham.

Ingersoll regarda la fille. Elle se balançait, les yeux fermés, tandis que le bébé refermait la main sur son cou et accrochait son doigt à sa lèvre.

— Z'êtes qui, vous deux ? demanda l'un des hommes.

— Personne dont vous devez vous inquiéter, répondit Ham.

— Quelqu'un va venir nous aider ? Quelqu'un va nous envoyer à bouffer ?

Ingersoll secoua la tête.

— Il y a des camps à Greenville. Vous devriez y aller, tous. Ils distribuent des tentes et des vivres, et soixante-dix cents par jour pour ceux qui travaillent à colmater la digue.

— On ne part pas d'ici, dit le vieux.

— Comme tu voudras, lui dit Ham. Mais les prochains qui viendront pourraient se montrer moins gentils que nous.

Il fut décidé qu'ils laisseraient le bébé à la fille. Ils leur donnèrent aussi des allumettes, du sucre, du lard et du bœuf séché sur lequel ils se jetèrent aussitôt.

— Ne mangez pas trop vite, dit Ham. Vous risquez de le rendre à peine avalé.

La fille n'en voulait pas. Ingersoll la scruta ; elle sourit, révélant une rangée de petites dents régulières.

— Comment tu t'appelles ? demanda-t-il.

— Dixie Clay.

— Ça va, Dixie Clay ?

Elle ne répondit pas.

— Elle va bien, dit le plus jeune.

— Barrons-nous, dit Ham à Ingersoll.

Il effleura du bout de sa carabine le bord de son chapeau melon, fit demi-tour et se dirigea vers la porte.

Ingersoll regardait la fille. L'espace d'un instant, elle eut l'air de vouloir le suivre, elle le fixait de ses yeux intenses ; puis le plus jeune vint se placer devant elle.

— Merci de votre bonté, dit-il.

— Je reviendrai, dit Ingersoll. Je reviendrai voir comment va le bébé.



Il restait calme tandis qu'ils chevauchaient côte à côte ; pourtant, Ham essayait toujours de le provoquer.

— J'ai lu qu'à la crevasse de Mounds Landing, l'eau cascadait avec encore plus de force que le Niagara. Tu le savais ?

— Non.

— C'est pourtant vrai. Une crevasse d'un kilomètre, et près de trois cents ouvriers à la digue, en train de tout nettoyer. Ou alors c'est les journaux qui mentent.

— Il y en a qui mentent.

— C'est peut-être nos saboteurs qui ont fait cette brèche, dit Ham.

Ingersoll ne répondit rien. Il continuait de voir les yeux de la fille, et la façon qu'elle avait de tenir le bébé serré contre sa poitrine.

La nuit tombait et Ham dit que ce n'était pas un mauvais endroit pour faire halte, un coin assez sec. Ils mirent pied à terre et Ham, assis sur son paquetage, tira sur ses bottes qui cédèrent avec un bruit de succion. Il retroussa ses chaussettes et resta à examiner ses orteils ridés, couverts de champignons.

Ingersoll ôta son chapeau et le déposa sur le sol près de lui. Comme il semblait vide. Ham sortit deux boîtes de haricots et son ouvre-boîte ; Ingersoll, pendant ce temps, tournait les clefs de son instrument, essayait un arpège, tournait encore les clefs.

Puis il laissa tomber et regarda la nuit.

— J'en ai marre de ne jamais voir d'étoiles, dit-il.

— Estime-toi heureux qu'il ne pleuve pas. Tu ne joues pas ?

— Non, pas maintenant.

Ham mit les boîtes à chauffer sur le feu, et elles venaient juste de commencer à bouillir en surface quand, soudain alerté, il posa la main sur son .30-.30. Ingersoll aussi avait entendu : des craquements dans la boue séchée. Ils s'éloignèrent du feu en roulant sur eux-mêmes et restèrent à plat ventre, les armes braquées vers la nuit.

— Ne tirez pas. J'ai le bébé.

— Oh ! merde.

Ham cracha dans le noir.

Dixie Clay pénétra dans la clarté du feu. Elle serrait le bébé dans ses bras, elle saignait un peu au front.

— On a failli te faire sauter la cervelle, idiote ! dit Ham en se dressant sur ses pieds. Et tu l'aurais mérité pour m'avoir fait renverser mon mescal.

Dixie Clay regarda Ingersoll qui se relevait aussi.

— Ça va ? demanda-t-il.

— Ouais.

— Ils t'ont suivie ?

— Non. Je ne crois pas.

— Ils vont le faire, dit Ham.

— Le bébé, dit-elle, le bébé n'était pas en sécurité là-bas. Avec eux.

Ingersoll regarda Ham qui détourna son regard et s'assit face au feu. Il entreprit de gratter avec un bâton la boue collée à ses bottes.

Ingersoll attendit qu'elle en dise davantage, mais elle se tut.

— Ils ont mangé ton bébé ? finit-il par demander.

Elle baissa la tête.

— Hé, la fille ! Je t'ai posé une question. Si tu ne réponds pas, je te renvoie chez eux.

— Ouais.

— Ouais quoi ?

— Ouais. Ils l'ont mangée. Elle était déjà morte et ils ont dit qu'ils devaient le faire pour ne pas crever de faim.

— Mais celui-là, ils ne l'ont pas mangé, dit Ham. Ils ont de la bouffe maintenant. Avec ce qu'on leur a laissé.

Elle remonta le bébé sur sa poitrine. Il était toujours emmailloté dans la chemise.

— Bon, et alors ? demanda Ham.

Elle regardait Ingersoll.

— Quelque chose ne tourne pas rond chez eux. Il s'est passé quelque chose.

Ham recommença à gratter la boue sur le talon de sa botte.

— Assieds-toi, dit Ingersoll à la fille.

Il lui montra son paquetage. Elle s'y assit, sans lâcher le bébé qui eut un bâillement énorme. Il avait repris des couleurs.

Ingersoll ouvrit son sac et offrit une pomme à la fille.

— Non, merci.

Mais il la lui lança quand même et elle l'attrapa d'une main sans déranger le bébé.

— Mange, la fille. Sinon, toi et ce petit, vous allez mourir tous les deux, et pour rien.

Elle mordit dans la pomme, mâcha, regarda le bébé couché entre ses bras, releva les yeux.

— Qu'est-ce qui va nous arriver ?

Ingersoll se posait la même question.



Quand Ingersoll se réveilla au matin, Ham avait déjà fait le café, et il pissait dans une flaque de boue à cinquante mètres de là. Ingersoll regarda par-delà les cendres et les charbons de bois, l'endroit où il avait confectionné avec ses affaires un couchage pour la fille. Elle avait dormi en gardant le bébé niché contre elle, et il vit sous la clarté de l'aube qu'un peu de son sang avait coulé et formé une croûte sur la joue du bébé. Pour la première fois, il se demanda quel était le nom de cet enfant.

Ingersoll se leva lentement, s'étira, empli de café leurs tasses en fer-blanc et rejoignit Ham qui rattachait la sacoche à sa selle.

— Je te remercie, dit Ham.

Ils restèrent ensemble à regarder la lippe du soleil se hisser sur le monde brun et plat ; les flaques de boue brillaient comme des lingots de cuivre.

Ham sirotait son café et étudiait son associé.

— Qu’est-ce que tu vas foutre ?

— Je ne sais pas.

— Tu le sais.

— Je ne peux pas les laisser tomber.

— Tu peux.

— Non, Ham. Je ne peux pas.

— Tu as permis cette rencontre et tu as sauvé la vie de ce fichu bébé. Dans une certaine mesure, tu as fait ton boulot. Notre boulot.

Ingersoll se tut, il regardait le soleil se lever.

— Merde, dit Ham.

Il jeta son café dans la boue.

— Tu n’auras qu’à leur dire que je suis mort, dit Ingersoll. Quand tu rentreras.

Ham soupira.

— Et ce ne sera même pas un mensonge, dit-il. C’est ce que tu appellerais une prophétie qui va s’accomplir à peine proférée. Si les pillards ne te tuent pas, ou les saboteurs, Coolidge le fera. Tu n’as encore rien vu.

— Fais ce que tu as à faire.

— C’est bien mon intention, Ing. Bordel de Dieu.

Ils se serrèrent la main et se regardèrent un long moment dans les yeux. Ingersoll, qui ne lisait rien dans ceux de Ham, se demanda si Ham voyait quelque chose dans les siens. Il se rendit compte pour la première fois que si Ham le tuait maintenant, il ne ferait que son boulot. Mais Ham, au contraire, hocha la tête et s’éloigna. Sa tasse de café en main, Ingersoll fit de même, et il alla tisonner les braises.

Le visage de la fille s’était détendu, libéré de la peur, et il la regarda dormir. Elle était jolie sous la saleté et le sang, avec ces taches de rousseur sur son nez retroussé, avec ses cheveux bruns qu’elle pourrait sûrement coiffer joliment si elle voulait. Le bébé

dormait aussi, sa bouche relâchée autour du téton, une trace de lait sur la langue. Ingersoll se releva et se tourna pour regarder le sol en cuir craquelé et, plus loin, Ham qui ajustait la sangle de son cheval.

— Dernière chance, lança Ham.

Il donna une tape sur sa semelle, et se hissa en selle. Il souriait.

— Les filles russes, elles savent fumer par la chatte. Et pour cinq dollars de plus, tu peux leur mettre dans le cul.

— Nan, dit Ingersoll qui souriait aussi.

Il leva la main et Ham fit de même avant d'effectuer un demi-tour et de partir sur son bai qui projeta dans son sillage des arcs de boue.

Quand Dixie Clay se réveilla, il lui soigna le front ; en même temps, elle mouilla son pouce et effaça des joues du bébé une partie de la poussière et du sang séché. Ingersoll lui dit que Ham était parti, puis il concentra son attention sur autre chose : réchauffer une autre boîte de haricots pour qu'elle puisse allaiter. Tout en remuant, il chantonnait une chanson qui ne voulait rien dire et parlait de femmes aux jambes arquées ; ces paroles n'avaient aucun sens mais ce qu'il éprouvait n'avait pas de sens non plus.



Ils étaient sur son cheval, la fille assise devant sur la selle avec le bébé dans les bras. Ils faisaient route vers l'ouest. Le soleil s'est complètement levé, la terre était plus sèche, on voyait des arbres à l'horizon. Dixie Clay dit qu'elle allait avoir dix-huit ans dans deux mois. L'un de ceux qu'elle avait laissés là-bas avait été son mari.

— Lequel ?

— Celui qui a les yeux de deux couleurs différentes.

— Il s'appelait comment ?

Elle attendit.

— Je vais le dire juste une fois. Mais ne me repose plus jamais cette question, d'accord ?

— D'accord.

— Jesse Swan Holliver.

Elle chassa un moustique sur le front du bébé. Puis elle se tourna pour lever les yeux vers Ingersoll.

— C'est mieux comme ça.

Un peu plus tard, mais en regardant devant elle, elle répéta :

— C'est mieux comme ça.

Il poursuivit sa route, pendant qu'elle dormait dans la cage qu'il lui faisait avec ses bras. Il se souvint quand il avait tué les pillards dans la maison de Leland. Tué la mère du bébé. Elle avait un calibre .45 plaqué or, et elle menaçait de lui tirer dessus. Mais c'est lui qui avait tiré le premier. Maintenant, en imagination, il la tuait encore. Il la tuait, puis il tuait aussi l'homme avec qui elle était, et l'autre avant, et les saboteurs de Marked Tree, et les Boches sur la côte flamande, et il revoyait toute sa vie passée à tuer et à gratter une mandoline. Il aurait probablement mieux fait de descendre le mari de Dixie Clay et les deux autres ; il allait peut-être regretter de ne pas l'avoir fait. Mais il n'était pas encore midi et il les avait déjà emmenés à vingt-cinq kilomètres à l'ouest de la rivière ; ils se rapprochaient de la région où l'on commençait à voir les étoiles. Même le cheval semblait plus alerte, il allait tête haute, d'un pas qui se faisait plus vif en dépit d'un fardeau plus lourd.

La fille hochait la tête dans son sommeil. Il songea à la chanson de Memphis Minnie : « *Alors adieu mon petit cœur, ma maison, et mon bonheur.* » Il la fredonna doucement pour lui-même et Dixie Clay ouvrit les yeux.

— Tu vas me quitter ?

Elle se redressa et se tourna vers lui.

Il sentit son haleine rendue aigre par le sommeil ; il avait chaud à la poitrine, là où elle avait appuyé son dos.

— Ça n'en a pas l'air, dit-il.

Elle tendit la main vers le pommeau où Ingersoll avait posé les siennes, et y entrelaça ses doigts. Il se demanda si elle avait remarqué combien elles étaient calleuses. Il se demanda aussi s'il était jamais trop tard pour apprendre à faire autre chose de ses dix doigts. Il se demanda d'où venaient les minuscules cicatrices en forme de demi-lune qu'elle avait sur la lèvre, et qui blanchissaient et brillaient chaque fois qu'elle souriait, ce qui était le cas à la minute présente. Il avait le temps de trouver la réponse.

Il observa le bébé, calé dans son giron, dont les paupières tressautaient dans son sommeil. Il respirait bien, ses poumons se gonflaient, et Ingersoll savait qu'il y avait là de tout petits soufflets prêts à jouer jusqu'à la fin de ses jours.

— Il rêve, dit-elle.

— Ouais, dit-il. Sûrement.

---

1. *Nouvelle parue dans* Delta Blues.

2. 1. En anglais, *ham* signifie « jambon ». (*N.d.T.*)

OceanofPDF.com

ERNEST J. FINNEY

La possibilité d'un crime[1]

Elle pouvait courir aussi vite, aussi loin que possible, jamais elle ne se dépasserait elle-même. C'est la triste vérité, songea Delilah. Elle en était toujours là. Elle ralentit sur la dernière longueur après avoir traversé le Golden Gate Park et vit Mme Stowe – non, Renée, ne pas oublier – qui l'attendait à l'endroit fixé, près du moulin. Elles traversèrent la route pour gagner le trottoir qui longeait la digue parallèlement aux dunes.

À six heures il faisait presque sombre : une obscurité de novembre, l'obscurité de la côte Ouest. Rien à voir avec New York à la même saison, New York où l'on a toujours l'impression de vivre à l'ombre des buildings. Et il ne faisait pas aussi froid, comme si le fin brouillard offrait une isolation contre le vent.

Où étaient-elles maintenant ? Après cinq mois à San Francisco, elle continuait à se perdre quand elle courait, de jour comme de nuit. Elle n'était pas certaine de la direction qu'elles avaient prise – le nord ? le sud ? –, même si elle entendait les vagues frapper la plage de sable. Mais elle ne voulait pas paraître angoissée, de crainte que Renée ne lui dise avec une pointe d'impatience dans la voix : « Eh bien ! Delilah, qu'est-ce qu'il y a ? » Une fois, elle avait dit à Renée : « Prépare-toi au pire et il n'arrivera pas », et Renée avait répliqué : « L'anticipation inhibe la spontanéité. Oublie ces dictons, Delilah. Tu n'es plus chez les scouts. »

Elle n'avait pas pris son téléphone, ni son bipeur. Cela dit, s'il lui arrivait de recevoir un appel du bureau, Renée ne faisait jamais de remarques ; Renée savait que le boulot de Delilah impliquait de prendre à toute heure des décisions rapides. Leur programme de ce soir consistait à marcher un moment, puis à s'arrêter dans un petit restaurant de quartier que Renée connaissait. Delilah songea qu'elle pourrait toujours appeler du restau pour savoir si l'euro avait encore grignoté des points sur le dollar.

Renée, qui était passée en mode « conteuse », évoquait cette fois la première découverte effectuée en Patagonie par son mari paléontologue.

— On vivait dans une de ces tentes à l'ancienne en toile blanche. J'entends encore le vent siffler la nuit entre la dizaine de filins. L'endroit que Sonny avait choisi de fouiller renfermait un trésor de fossiles du pliocène. Ma foi, le tatou n'avait pas changé le moins du monde en quarante-cinq millions d'années : il est resté le même depuis l'éocène, un fossile vivant. On avait vingt Indiens du cru qui travaillaient sur le site. Des hommes et des femmes remarquablement consciencieux.

Renée marchait à ses côtés. Elle était habillée à l'anglaise – longue jupe en tartan, sweater à col roulé, blazer en poil de chameau, lourds brodequins, un béret perché sur ses cheveux gris –, et devenait plus british à chaque phrase prononcée. Son mari était né à Londres. Ces vêtements avaient l'air d'avoir été conçus pour elle : grande, fine, avec le long buste d'un mannequin de magazine, elle était d'une minceur extrême en dépit d'un appétit de cheval. Elle balançait sa canne – son bâton de tir anglais, comme elle l'appelait –, qui se transformait en une sorte de siège quand on en plantait la pointe métallique dans le sol, et qu'on dépliait la poignée.

— Arrêtons-nous une minute, je voudrais faire mes étirements.

Delilah avait interrompu Renée dans son récit pour qu'elles aillent jusqu'à un banc en ciment sous un réverbère. Elle avait chaud dans son sweat ; elle fit tourner sa banane autour de sa taille pour ne pas être gênée dans ses exercices. Renée arpentait le carré de lumière ; elle ne voulait pas s'asseoir pour le moment. L'étonnant, c'était que Renée ne fasse pas plus de quarante ans, disons pas plus de cinquante. Alors qu'elle devait approcher les quatre-vingts. Une de ses histoires se passait en 1939. Son visage pratiquement sans rides ne montrait pourtant aucun signe de chirurgie esthétique. Elle avait même des seins de jeune femme : Delilah les avait vus une fois quand Renée essayait une robe chez Nordstrom. Elle n'avait pas de taches brunes sur le dos des mains.

De temps en temps, quelqu'un passait, une femme qui promenait son chien, mais là deux hommes s'arrêtèrent.

— Belle soirée, dit l'un d'eux.

Renée cessa de marcher mais non de parler ; elle en était maintenant au jour où elle s'était aperçue qu'elle était assise sur quatre vertèbres d'une espèce encore jamais découverte en Amérique du Sud.

— Mesdames, que diriez-vous de nous donner vos sacs à main et de commencer à vous déshabiller ?

Celui qui avait prononcé ces mots portait un blouson en cuir, genre flic en civil dans une série télé. Soudain, il cria :

— Vous m'avez entendu : à poil !

Ce n'est qu'à ce moment que Renée leur prêta attention.

— Je vous demande pardon. Est-ce à nous que vous vous adressez ?

La réaction de l'autre homme fut de sortir lentement de la manche de son imperméable, à la manière d'un magicien, une

machette. Renée éclata de rire comme si elle avait vu quelque chose d'amusant.

Tout se déroula si vite que la peur n'eut pas le temps de s'installer.

— Cours, cria Delilah en essayant de prendre Renée par la main.

Mais celle-ci avait fait un pas de côté et brandissait sa canne-siège, une feuille d'herbe pendillait à la pointe. Le portable, pensa Delilah. Fais semblant d'en avoir un. Elle plongea la main dans son sac et lança :

— J'appelle la police !

Au même moment, elle vit la lame de la machette capter la lumière alors qu'elle allait s'abattre sur la tête de Renée. Ce fut tellement rapide qu'elle n'eut pas le temps de comprendre ce qui arrivait exactement ; mais l'un des deux hommes se mit à hurler, l'autre s'enfuit, et la machette tomba sur le trottoir avec un son métallique. Cette fois, elle prit la main de Renée pour de bon, et elles se mirent à courir.

Deux rues plus loin, elles n'entendaient plus les cris. Renée ralentit un peu, mais elle continua de marcher à vive allure, au point que Delilah était obligée de trotter à côté d'elle.

— Renée, on ne devrait pas appeler la police ?

— Non, non, je ne crois pas. Je n'ai fait que donner une leçon de vie à ce jeune homme. La police ne ferait que tout embrouiller. N'oublie pas, ce n'est pas l'entrejambe qu'il faut viser, ni la rotule. Le karaté, le jiu-jitsu, tout ça, c'est surestimé. Trop physique. C'est l'œil qu'il faut viser dans ce genre de situation. Avec une clef de voiture, ça marche bien. Avec le pouce aussi.

Au bout d'un moment, Renée avait repris le fil de son histoire en Patagonie. Mais la vision de la pointe de la canne transperçant le globe oculaire de l'homme donnait le vertige à Delilah. C'était la

deuxième fois qu'elle entendait Renée parler de « leçon de vie ». La première fois, ç'avait été le jour même de leur rencontre.



Elle pouvait le reconnaître maintenant : elle était mal, ce jour-là. Complètement perdue, c'est ça ? À cause de son déménagement de New York à San Francisco. Il n'était pas midi ; le restaurant était déjà comble ; ils avaient perdu sa réservation, mais ça n'aurait pas dû la mettre dans tous ses états. Le simple fait d'aller déjeuner pouvait la perturber. Elle n'aimait pas manger seule, de toute façon, elle n'en avait pas l'habitude ; et surtout dans un endroit comme celui-là, qui s'était taillé une réputation locale. Elle était prête à rebrousser chemin quand le maître d'hôtel lui avait demandé si ça la dérangeait de partager la table d'une autre personne. Elle avait traversé la salle derrière la serveuse, jusqu'à une table près de la fenêtre donnant sur la rue, et la femme qui y était assise s'était levée et présentée : Renée Stowe. Tout de suite, Delilah s'était sentie à l'aise avec cette femme, détendue, loquace. Elles avaient décidé de partager une bouteille de vin. Après qu'elles eurent commandé le dessert, Delilah s'était aperçue qu'elle était en train de s'ouvrir, de déballer sa vie privée, étape par étape, dans ses moindres détails, comme elle n'osait pas le faire souvent, y compris pour elle-même. Comment elle était tombée amoureuse pour la première fois à la fac, le diplôme, le mariage, sa licence en droit. Elle croyait alors que sa vie ressemblerait à celle de ses parents, deux êtres heureux qui s'aimaient. Avait-elle joué à la famille idéale ? Avait-elle cédé à l'idée qu'elle s'en faisait ? Faire l'amour sans éteindre la lumière signifiait-il que l'on allait s'aimer pour la vie ? Les gens qui

tombaient amoureux ne pouvaient-ils pas aussi tomber en désamour ?

Et le droit : là aussi, erreur sur toute la ligne. Elle était la troisième, dans sa proche famille, à devenir avocat. Comment avait-elle pu s'imaginer qu'embrasser cette carrière à Pittsburg signifierait n'avoir pour clients que des innocents ? Qu'elle parviendrait à les tirer d'affaire par le simple effet de ses brillantes aptitudes, alors qu'ils avaient commis et même déjà avoué de terribles forfaits ? Qu'elle pourrait ensuite les laisser retourner dans la société pour qu'ils recommencent à y perpétrer d'abominables crimes ? Elle avait travaillé en équipe, elle avait travaillé seule et, au total, elle avait perdu vingt et une affaires, dont quatre capitales, rien que dans les quatorze mois qui avaient précédé sa démission. Les criminels, à la prison de la ville, l'avaient surnommée la « Directrice des pompes funèbres ». Ses clients réclamaient un autre avocat à cor et à cri dès qu'ils la voyaient débarquer. Comme son père le lui avait toujours dit, le droit et la justice, ça n'avait rien à voir.

Et le divorce n'était pas la fin du mariage, comme elle devait s'en rendre compte. Tu n'avais pas fini d'avoir des nouvelles de ta belle-mère, de la nièce favorite de ton ex et de ton ex lui-même qui voulait dîner avec toi, faire un nouvel essai. Il demandait : « Qu'est-ce qui nous est arrivé ? » Il n'existait pas de réponse à cette question. Tout cela était tellement triste ; comme si cinq années de sa vie s'étaient effacées. Elle s'était envolée pour New York City. Finies les plaidoiries. Elle avait pris un boulot de conseiller juridique à la Société zoologique : son père connaissait quelqu'un. C'est là qu'elle avait rencontré son second mari, qui siégeait au conseil d'administration. Il était dans la finance.

Séduisant ? Intelligent ? Spirituel ? Mystérieux ? Wayne n'avait pas conscience d'être tout ça à la fois. Il avait vécu presque toute sa

vie à l'étranger, la plupart du temps en Asie où son quaker de père, médecin, avait créé nombre de cliniques en milieu rural. Une vie à la dure. Pas vraiment de scolarité, pas de véritable éducation. Il parlait cinq langues et deux dialectes chinois. Il se rendait souvent à la fac de médecine pour assister à des conférences. Il l'avait emmenée à Montréal à l'occasion de l'une d'elles qui avait pour thème les dernières innovations en matière de médecine urgentiste. Elle l'avait initié au marathon.

À ce moment-là, elle avait une haute opinion d'elle-même. Le divorce avait amélioré son image ; loin de la diminuer, il avait fait d'elle une femme d'expérience, une femme du monde. Elle ne le vivait pas comme un échec. Pas plus qu'elle n'avait vu Wayne comme un défi à relever. C'est lui qui lui avait couru après.

En évoquant ce sujet, elle ressentit un malaise qui affecta aussi Renée. Elle ne s'était pas aperçue qu'elle pleurait. L'idée de ne plus revoir Wayne la détruisait, anéantissait son courage. Elle avait dû se mettre à sangloter bruyamment car Renée avait posé la main sur son poignet et lui avait dit calmement :

— Aucune leçon de vie ne nous prépare au deuil et au chagrin. Ressaisis-toi, chérie.

Renée lui avait tendu un mouchoir, puis s'était mise à parler, de tout et de rien. Enfin, au bout d'un long moment, elle avait pris congé pour se rendre à un rendez-vous. Quand Delilah, d'un signe, avait demandé l'addition, il lui avait été répondu que Mme Stowe l'avait déjà réglée. Deux jours plus tard – elles avaient échangé leurs cartes –, elle avait reçu un billet de Renée : « Un moment exquis. Je déjeune dans ce restaurant tous les mercredis à onze heures. J'espère qu'on se reverra. »

Au travail, c'était le chaos : le dollar plongeait, toutes les valeurs s'affolaient. Sa firme, un intermédiaire entre les banques internationales, gérait des transferts d'argent. Essayer d'anticiper les variations de taux de change – entre le yen et le yuan, la livre et le peso –, ça c'était la meilleure partie de son boulot, et c'était comme essayer de compter des anges en train de danser au sommet d'une dizaine d'épingles. Quand de telles quantités d'argent sont en jeu, tu as intérêt à te montrer réactif et à ne pas te tromper.



C'est Wayne qui l'avait recommandée pour ce poste ; lui-même était le contrôleur financier de la société. Elle avait eu besoin de changement, de quelque chose d'excitant. Et il se trouva qu'elle était douée. Mieux que douée : au bout d'un an, elle avait déjà son propre bureau et son secrétariat. La relation de Delilah et Wayne était devenue sérieuse ; ils vivaient ensemble. Cela ne ressemblait pas à son premier mariage, quand elle suivait la recette du bonheur : communiquer, faire des compromis, partager les expériences, être toujours généreux en amour. Les fleurs, les bougies. Wayne ignorait ces règles-là ; plus exactement, il ne savait pas qu'elles existaient. Il croyait en la fidélité et voilà tout. Il avait insisté pour qu'ils vivent dans son petit appartement du Queens. Il ne conduisait pas, il n'avait jamais possédé de voiture, il prenait les transports en commun, commettait parfois de très grosses erreurs, prononçait de travers des mots d'anglais courant. C'est surtout pour ça qu'elle l'aimait.

Quand elle était petite, sa mère lui avait dit qu'un jour elle serait belle. Elle avait songé alors que c'était juste un truc que les mères disent à leurs filles quand elles ont un physique ordinaire. Mais une

fois, alors qu'elle avait vingt-sept ans, et qu'elle se mettait du rouge à lèvres, elle avait noté que quelque chose avait changé. Comme si son nez et son menton s'étaient associés à sa bouche et à ses yeux pour former un ensemble qui était presque saisissant. Avait-elle des hallucinations ? C'était à l'époque de sa rencontre avec Wayne. Il avait mis des mots sur la chose. À la bibliothèque publique de New York, il avait suivi le contour de ses lèvres de l'index et lui avait déclaré : « Tu es belle. » Elle l'avait cru.

Il l'avait emmenée dans une centaine de restaurants chinois pour qu'elle se familiarise avec les diverses cuisines régionales. Il y avait ce restau du Hunan, près de l'appartement du Queens. Ils le fréquentaient si souvent que le patron les appelait par leurs prénoms. Elle y avait relu les dissertations de la fille de ce restaurateur, alors en quatrième. Un soir que la longue table centrale était entièrement occupée par une grande famille, Wayne s'était penché pour dire quelque chose en chinois à une vieille dame, et ils avaient passé tout le dîner à se raconter des histoires. Wayne connaissait la petite ville dont cette femme était originaire, et une des histoires le fit rire, rire et rire encore. Il avait fini par la traduire pour Delilah :

— La Chine est un pays plein de héros de la nation, depuis les empereurs jusqu'à Mao, mais dans ma petite ville, il n'y avait qu'une seule statue. De longues années auparavant, un affluent du fleuve Jaune était sorti de son lit, laissant non loin un étang profond. Deux sœurs jouaient près de cet étang, l'une des deux est tombée à l'eau et a coulé par trois fois. Un canard qui vivait là depuis longtemps a nagé jusqu'à elle. La fille a réussi à s'accrocher à lui et il l'a ramenée sur le rivage. La ville reconnaissante a levé des fonds pour ériger, en l'honneur du canard, une statue de bronze qui a été placée près de l'étang.

— C'est une parabole ? La suite, c'est quoi ? demanda-t-elle. Je n'ai pas compris.

Il lui sourit.

— Réfléchis, dit-il.

Il lui arrivait d'apercevoir Wayne de temps en temps à San Francisco ; elle croyait l'avoir vu en train de traverser Union Square, ou d'attendre un bus. À chaque fois, elle était revenue sur ses pas. Mais ce n'était jamais lui. Elle ne l'avait jamais vu quand elle allait courir, cela dit. Jamais il ne lui était apparu alors qu'elle grimpait en courant, et en essayant de reprendre son souffle, l'une ou l'autre des célèbres collines de la ville. Elle courait deux fois par jour désormais.



Outre leur déjeuner du mercredi, Delilah et Renée dînaient deux fois par semaine dans un restaurant argentin que Renée avait découvert. Leurs steaks grillés étaient fabuleux. Rien de chimique, ni d'industriel ; que des bêtes élevées en plein air. Selon Renée, le propriétaire possédait un ranch au pied d'une colline en pleine nature dans la vallée de San Joaquin. Delilah souriait en voyant Renée rajouter des louches de *chimichurri* sur leurs steaks. Elle s'efforçait de paraître enjouée. Souvent elle sentait que Renée devait se retenir pour ne pas tendre les bras par-dessus la table et la secouer en criant : « Arrête de gratter tes plaies ! »

Elle avait presque perdu sa morosité. Elle aimait s'entendre rire à nouveau. Il leur était même arrivé de sortir à quatre : le neveu de Renée et un *escort boy* pour Renée. Le faux neveu aussi était payé, Delilah en était presque sûre. Une soirée hilarante.

— Les hommes sont de si bons acteurs ! avait-elle dit à Renée tandis qu'on les raccompagnait en limousine.

— Ne t'aventure pas sur ce terrain, ma chérie, avait dit Renée, plus sèchement qu'à l'ordinaire.

À ce moment-là de leur relation, elle avait déjà raconté à Renée la suite et la fin de son histoire. La disparition de Wayne. Le scandale. Plus de sept cents millions de dollars envolés. L'énorme récompense offerte. Les deux choses avaient disparu sans laisser de trace : le fric et son second mari – celui dont elle estimait ne pas pouvoir se passer.

Quand il n'y eut plus de doute sur les faits, elle était retournée chez elle à Philadelphie, pour y trouver du réconfort.

— Ce n'est pas la fin du monde, lui avaient dit son père et sa mère.

Si, c'était la fin du monde. Elle avait compris que tomber amoureuse de cette façon-là, ça n'arrivait qu'une fois. C'était trop dur : impossible de survivre à un autre deuil après ça. L'entreprise l'avait traitée comme si elle était soudainement devenue veuve, comme si Wayne avait péri dans un tragique accident. Ils n'avaient pas le moins du monde fait allusion au fait qu'elle aurait pu savoir où Wayne avait filé. Elle le leur aurait dit, si elle en avait eu la moindre idée, rien que pour avoir une chance de le revoir. Quant à rester dans le Queens sans Wayne, c'était au-dessus de ses forces. Lorsqu'elle avait demandé sa mutation sur la côte Ouest, tout fut arrangé très vite ; la firme avait payé les frais de déménagement. Ils lui faisaient confiance : plusieurs cadres le lui avaient répété à plusieurs reprises.

Elle pensait parfois à l'époque où elle accompagnait Wayne aux assemblées quakers – le culte, comme ils appelaient ça. Tout lui semblait si incongru, le silence, le fait de tendre l'oreille à quelque

voix transcendante dans une salle de réunion de Brooklyn. Était-ce ce qu'il avait vécu en Chine quand il était petit, ces heures silencieuses, cette attente d'une voix divine ? C'était tellement anti-épiscopalien ! Ça ressemblait davantage à un jeu qui consistait à s'habiller tous les dimanches. Ayant trouvé un cercle d'Amis dans l'annuaire de San Francisco, elle s'y était rendue deux ou trois fois en secret, afin de ne pas avoir à s'en expliquer devant Renée. Dans le silence, elle songeait à Wayne. Essayait d'imaginer ce qu'avaient été ses réflexions lors de leurs réunions quakers à Schermerhorn Street.

Renée promit de lui faire visiter la Californie. Elle pilotait sa Mercedes comme un chauffeur routier et roulait sur la voie de gauche de l'autoroute, aussi vite qu'elle pouvait. Delilah s'était attendue à visiter plein de musées, mais elles n'en approchèrent aucun, sauf la fois où, s'étant perdues, elles avaient échoué à La Brea Tar Pits, non loin du Los Angeles County Museum. Pas d'opéra, aucun concert. Même les merveilles naturelles – les séquoias géants, la côte à Big Sur – ne figurèrent jamais à leur programme. Un samedi elles roulèrent jusqu'à Yosemite Valley, se garèrent près d'une vieille pommeraie non loin d'un terrain de camping. Delilah descendit de voiture avec l'intention d'aller voir les chutes.

— N'y va pas, dit Renée en regardant sa montre. Ça gâcherait tout.

Cinq minutes plus tard, elles reprenaient la route de San Francisco.

Ce que Renée aimait, c'étaient les autoroutes : l'acte physique qui consistait à traverser l'État dans tous les sens sur l'asphalte noir. Explorer, pour elle, c'était ça. Elles prenaient la 5 pour aller Dieu sait où. Delilah ne posait plus de questions puisque chaque fois Renée se contentait de répondre : « Tu verras. » Elle était capable de

rester au volant sept ou huit heures d'affilée. Elles décidaient d'une destination – disons Yreka – et y passaient la nuit. Si la ville disposait d'un bon restaurant, Renée le trouvait. Elles faisaient les bars ou allaient se balader. Renée pouvait engager la conversation avec n'importe qui. Elles furent invitées à prendre le thé chez un producteur de pommes de terre. Elles se joignirent à la visite organisée par l'Audubon Society d'une installation de traitement des eaux où l'on avait dénombré quarante-trois espèces d'oiseaux différentes. Elles louèrent des vélos à Cloverdale et passèrent tout l'après-midi à pédaler. Elles prirent la 101 et bifurquèrent sur la 1 pour aller voir Fort Ross et Gualala.



Depuis quelque temps, elle se sentait beaucoup mieux – elle reprenait ses esprits. Sortir avec Renée, c'était comme s'administrer un remontant et se sentir plus forte après. Renée n'était pas seulement intelligente, elle se tenait informée : elle n'avait pas la télé, mais chez elle, à Sea Cliff, les journaux et les magazines s'empilaient partout. Jamais elle ne se montrait condescendante quand elles discutaient politique, jamais elle ne se prévalait de sa longue expérience. Grâce à Renée, Delilah arrivait enfin à y voir clair dans la différence entre communisme et socialisme : le premier s'était effondré, le second prospérait en Scandinavie et au Canada. L'opinion de Renée était que la majorité des riches appuyaient les républicains à cause des bénéfices qu'ils tiraient de leurs politiques, et qu'il n'y avait pas d'explication rationnelle au fait qu'une personne gagnant moins de cinquante mille dollars par an puisse voter pour eux. En même temps, elle n'était pas une bobo : en la

poussant un peu, elle dénonçait tous les partis, et en la poussant encore plus, elle s'affirmait anarchiste.

— Les lois, c'est comme les feux rouges en panne ; tu passes et c'est tout, disait-elle.

Renée avait prononcé ces mots un jour qu'elles étaient dans la voiture-buffet de la Coast Starlight, entre San Luis Obispo et L.A. Renée avait continué :

— Le Pacific Rim. La côte Ouest, chérie. C'est là qu'est l'avenir.

Et Delilah se cala dans son siège, sachant qu'un cours magistral allait immanquablement suivre.

— La côte Est est toujours dominée par l'Europe occidentale. Nous sommes peut-être encore la seule superpuissance, mais ce n'est pas seulement parce que nous sommes gouvernés par un crétin que les Européens nous méprisent tellement à propos du Moyen-Orient. Nous n'avons aucune légitimité dans cette région. Les Russes sont dans le même bateau. Il faudra encore deux cent cinquante ans pour que nous arrêtions de nous prosterner devant la culture européenne, pour que nous pensions par nous-mêmes. La côte Ouest, cela dit, n'a rien à voir avec l'Extrême-Orient, à part l'avidité capitaliste. Regarde le Japon aujourd'hui. Regarde la Chine. Jamais nous ne comprendrons l'Asie, mais c'est justement notre force. Nous nous exploiterons mutuellement jusqu'à la fin des temps. Et c'est ce qui garantit l'avenir. Si New York est bien la capitale du monde, la Californie est le premier État-nation de ce même monde. Cet endroit est sa propre machine à fabriquer des mythes, et toute la planète a envie de faire partie du mythe, tout le monde veut venir ici. Qui a envie de vivre à New York ? Les habitants de l'Indiana et du Minnesota, c'est tout.

— Puisque je tire bénéfice de ta sagesse, le dîner est pour moi, dit Delilah.

Renée aimait régler l'addition. La cuisine de la voiture-buffet était médiocre. Elles commandèrent une autre bouteille. Renée parlait d'un article de son défunt mari, le paléontologue Sonny. Delilah serait-elle jamais capable de prononcer aussi aisément le nom de Wayne ? Elle se rendit compte qu'elle avait trop aimé cet homme. C'est pour ça qu'elle n'arrivait pas à s'habituer. Quand Renée parlait de Sonny, elle n'entrait jamais dans les détails. Il ne prenait jamais vie.



Elle avait parlé à Renée de son travail, et quand elle rapporta chez elle un CD où étaient listées les positions financières de Singapour par rapport à l'Asie du Sud, Renée eut envie de voir à quoi ça ressemblait. Les données qui apparurent à l'écran étaient censées être hermétiques pour le néophyte, mais Renée les étudia comme si elle y comprenait quelque chose.

— Ça me fait penser, dit-elle, que j'aimerais bien voir ton bureau un de ces jours. Je voudrais te prêter un tableau, un paysage de Ray Strong que j'ai acheté il y a quelques années, mais il faudrait que je voie s'il s'adapte au décor.

— Ça ne sera pas possible, Renée. Pas de visiteurs. C'est l'entreprise la plus pointilleuse de la ville, question sécurité. Les employés mettent dix minutes à franchir tous les contrôles.

Elle détestait l'expression qui se lisait sur le visage de Renée, mais elle n'y pouvait rien.

Néanmoins, le lendemain, au bureau, une idée lui vint : inviter Renée à la fête de Noël de la société. En la faisant passer pour sa grand-mère. Renée le prendrait mal, elle qui aimait à dire qu'elles étaient comme des sœurs, sans même avoir l'air de plaisanter. Elle

était tellement vaniteuse qu'elle refuserait de se laisser photographier. D'un autre côté, enfreindre les règles ne pouvait manquer de lui plaire. La photo posait problème, cela dit. Impossible que Renée puisse s'approcher de la fête si elle n'avait pas un pass de la firme avec une photo collée dessus.

Delilah s'arma de patience et, quelques jours plus tard, prit une photo de Renée en train de sortir du salon de coiffure, de l'autre côté de la rue. Le cliché la montrait arborant un demi-sourire, son visage de conteuse. Delilah songea qu'elle aimerait avoir ne serait-ce qu'une partie de son allure quand elle aurait son âge.



Renée était pleine de surprises. Elle appela le vendredi soir pour dire :

— J'ai prévu une sortie, chérie. Habille-toi chaudement. Je passe te prendre à quatre heures du matin.

Delilah s'était entraînée à ne pas exprimer son étonnement, mais elle eut de la peine à se retenir quand elles roulèrent en direction des docks, embarquèrent pour passer la journée à bord d'un bateau et participer à une partie de pêche au saumon entre le Golden Gate Bridge et les îles Farallon. C'était tout Renée, ce genre de plan. Le pique-nique. Un excellent champagne de Napa Valley. Tout le monde s'appelant par son prénom. C'est Renée qui gagna le prix de la plus grosse prise du bateau avec son saumon de trente-quatre livres.

Elles en profitèrent pour prendre du bon temps le lendemain aussi. Elles se retrouvèrent au restaurant argentin pour le dîner. Firent deux ou trois bars du quartier, des endroits avec des noms comme Tiny's et des enseignes au néon dessinant des verres de

martini. Delilah força sur l'alcool. Mais elle savait qu'elle pouvait se lâcher quand elle était avec Renée, qu'elle pouvait être elle-même. À deux heures du matin, elles finirent dans un chinois de Clement Street. Elles commandèrent du poulet général Tao. Des morceaux frits dans l'huile, servis avec de la sauce aigre-douce. Il fallut qu'elle se concentre sur ses baguettes pour que la nourriture arrive jusqu'à sa bouche.

Elle se mit à parler de Wayne. Non pas sur le mode sentimental, ni sur le mode je-n'aurais-pas-dû-faire-ci-ou-ça. Elle avait l'impression que Renée ne l'écoutait pas, pourtant elle l'entendit demander :

— Delilah, où est Wayne ?

Elle ne fut pas prise au dépourvu par la question. Elle aurait voulu expliquer à son amie qu'elle ignorait où il était, mais elle se surprit à dire ceci :

— Quelque part en Asie, peut-être.

Enfant, il avait voyagé partout en Chine et en Mongolie ; son père l'emmenait à dos de cheval visiter des cliniques dans les montagnes. Il avait fait la route de la soie à dos de chameau. Connaissait le vieil Orient-Express qui reliait Moscou à la mer du Japon. Parfois, il apportait des cartes et montrait à Delilah les endroits qu'il avait vus, dont il énumérait les noms en chinois puis les répétait en anglais. Ils les étudiaient à plat ventre sur le tapis, près du feu de cheminée.

— Voilà… Voilà l'endroit le plus intéressant de la terre. Un Shangri-La. Il n'a pas de nom. Mais il n'est pas loin de la statue du canard sauveur de vie.

Il avait dit cela un soir qu'ils avaient croisé de nouveau cette vieille femme au restaurant du Hunan.

Renée demanda :

— Mais pourquoi avoir pris tout cet argent, si c'était pour aller vivre dans un endroit aussi primitif que la Mongolie-Extérieure ?

Delilah avait besoin d'y réfléchir. Mais d'abord, il fallait qu'elle mâche sa nourriture. Elle ne savait pas. Elle haussa les épaules.

— Il a sûrement laissé un indice sur l'endroit où il comptait se rendre. Il parlait portugais. Le Brésil ? Le Mozambique ?

Elle y avait songé, bien sûr. Elle s'était remémoré chaque mot prononcé par lui. Elle ne lui connaissait pas de famille. Ses parents étaient morts. Elle hocha lentement la tête.

Une fois rentrée dans son appart, elle s'était dit en se brossant les dents que, plus elle y pensait, plus elle se rendait compte que Wayne l'avait aimée. Elle n'avait pas de doute sur cet aspect de l'histoire. « Je ne te laisserai jamais partir », lui avait-il dit un jour. Il ne s'était pas servi d'elle ; il aurait pu prendre beaucoup plus d'argent s'il avait demandé à Delilah de l'aider. Attendait-il que les choses se calment pour reprendre contact ? Elle le rejoindrait à la minute même. C'était prendre ses désirs pour la réalité. Une belle histoire, aurait dit Renée. Ils avaient vécu ensemble onze mois seulement : dans quelle mesure peut-on connaître une personne en si peu de temps ? Le poulet général Tao était un des plats favoris de Wayne.



Delilah était au bureau, en train de travailler, quand elle vit débarquer deux gardes armés en uniforme suivis de son chef et du directeur adjoint.

— Mademoiselle Winslow, vous voulez bien nous suivre ?

Elle essaya de ne pas avoir l'air surpris. Mais elle se leva trop rapidement, et l'un des gardes mit la main sur son arme.

Elle passa les cinq heures suivantes assise dans un bon fauteuil, à répondre aux centaines de questions que lui posait le chef de la sécurité. Ils lui donnèrent du café et lui accordèrent des pauses pour déjeuner et aller aux toilettes. Elle signa une autorisation de perquisition pour son bureau et son appartement, et afin que ses comptes puissent être audités. Sa coopération fut entière jusqu'au moment où ils lui demandèrent de se soumettre au détecteur de mensonge et à une fouille au corps. Alors elle explosa :

— Hé ! Attendez une minute. Expliquez-moi ce que je suis censée avoir fait.

Quelqu'un, à côté d'elle, eut cette réponse :

— Mademoiselle Winslow, vous avez de gros ennuis.

Un écran, telle une ombre, descendit le long du mur, et les lumières s'éteignirent. Sur l'écran apparut une photo judiciaire de Renée, avec des numéros en bas.

— Ceci est une photo d'identité judiciaire d'Interpol. Prise après le vol de quarante-trois millions de livres au détriment de la Lloyds de Londres. Manque de preuves. Elle les a volés sur plus de quarante ans.

— Vous ne pensez pas… ?

— Nous n'avons pas à penser quoi que ce soit. Vous l'avez fait passer pour une de vos parentes en vue de tromper la sécurité. C'est à vous de nous dire pourquoi.

— Je voulais juste la faire venir à notre fête de Noël. C'est tout.

Sois prudente, se dit-elle. C'est sérieux. Sérieux. Sérieux.

— Laissez-moi vous rafraîchir la mémoire, au cas où vous auriez oublié, dit-elle aussi fort que possible. Je suis avocate. Si vous n'avez pas l'intention de m'accuser, alors je rentre chez moi.

Tout le monde se taisait. Elle se leva. Les lampes se rallumèrent. Ses yeux accommodèrent à la clarté, mais la photo de Renée était

toujours à l'écran, comme un fantôme entré dans la pièce.

— Vous souhaitez continuer à travailler ici ? demanda le directeur adjoint.

— Après ça, comment le pourrais-je ? Contrairement à vous, je suis capable de faire autre chose.

— Nous allons avoir besoin de votre aide, mademoiselle Winslow.

— Je serai à mon bureau demain matin à sept heures, comme d'habitude. On en discutera à ce moment-là.



Quand elle eut regagné son appartement, elle se mit à réfléchir à tout ce qui s'était passé depuis qu'elle connaissait Renée. Avait-elle été abusée une deuxième fois ? Ou s'était-elle abusée elle-même à deux reprises ? Avait-elle cru ce qu'elle avait voulu croire ? Il fallait qu'elle se penche là-dessus. Si Renée était recherchée par Interpol, pourquoi ne l'avaient-ils pas arrêtée ? Et son travail : pourquoi sa première réaction avait-elle été la panique – s'il vous plaît, ne me virez pas. Elle avait eu de bons moments, mais c'était un endroit atroce pour travailler : tous ces agents de change, ces minables, ces charognards.

Elle se leva à cinq heures, comme d'habitude. Elle sortit courir. Les rues sombres étaient pleines de gens qui, comme elle, faisaient un peu de sport avant d'aller s'enfermer et rester assis toute la journée. Était-ce son imagination qui lui jouait des tours ? Une femme de l'autre côté de la rue avait bifurqué au coin, comme elle. Oui, c'était son imagination. Une fois au travail, ce fut comme si de rien n'était. Elle passa la matinée dans son bureau. Personne ne vint. Elle mangea sur place. La maison n'oubliait pas ce genre de choses.

Il y aurait une suite. Mais il ne se passa rien, en tout cas jusqu'à dix-sept heures. Elle rentra chez elle. Pas de message de Renée : chose inhabituelle. Le lendemain était mercredi ; le jour de leur déjeuner. Elle n'avait plus qu'à attendre.

Au bureau, il ne se passa rien non plus le mercredi matin. Elle songea à ce que Wayne lui avait dit un jour : « Les gens, bien souvent, font ce que les autres attendent qu'ils fassent. » Ça ne pouvait pas être vrai. Était-ce vrai ?

Pas de nouvelles de la sécurité : il allait falloir qu'elle arrête de s'inquiéter. Qu'elle se concentre sur ce qu'elle dirait à Renée. Mais qu'y avait-il à dire, à part adieu ? Comment Renée avait-elle pu élaborer autant d'histoires compliquées ? Mais n'était-ce pas ce que Wayne avait fait lui aussi ? Si ça se trouve, ces années passées en Chine n'étaient que pure invention. Y avait-il rien de vrai dans tout ça ? Pour une raison qu'elle ignorait, Delilah était rassurée, elle sentait que maintenant elle allait prendre les bonnes décisions. Elle avait changé – grâce à Renée, il fallait bien l'admettre. C'était quasi physique ; c'était comme si elle avait développé un troisième œil, et y voyait plus clair.

Renée n'était pas au restaurant. Delilah resta une demi-heure à leur table avant de commander. Elle déjeuna, puis décida de renoncer au dessert. Elle finissait de vider son verre d'eau quand elle vit se refléter dans l'épaisseur du pied l'image déformée de Renée s'approchant de la table. Elle en fut tellement surprise qu'elle garda le verre contre sa bouche, et observa l'image jusqu'à ce que Renée se soit assise à sa place. Elle s'aperçut qu'elle appréhendait cet instant.

— Je ne m'attendais pas à te voir, dit-elle. Je pensais que tu ne viendrais pas, cette fois.

La serveuse vint prendre la commande de Renée qui étudia le menu en prenant son temps. Delilah, qui la regardait, était moins

furieuse qu'interloquée.

— Tiens, dit Renée en lui tendant une boîte à bijou. C'est pour toi.

Il y avait dans la boîte une broche en argent à l'ancienne mode, sertie d'une pierre qu'elle ne put identifier. C'était la première fois que Renée lui donnait quelque chose.

— C'est beau, dit-elle. Merci.

— C'est un cadeau. Amusant, j'espère. Ça vient d'un des premiers spécimens que j'ai appris à reconnaître sur le terrain. Des excréments de dinosaures, minéralisés. J'ai trouvé ça en remuant des affaires dans un vieux coffre. J'aime le nom médiéval qu'on leur a donné : *fumets*. Les éclats bleus, ce sont des plantes fossilisées, probablement…

Delilah l'interrompit :

— Es-tu vraiment allée en Amérique du Sud, Renée ?

La femme ne changea pas d'expression ; elle remua son café une fois, deux fois, trois fois.

— En fait, oui. Le paléontologue, c'était mon père. J'ai passé un été avec lui en Patagonie. Ma première leçon de vie. Pendant que ma mère faisait sur l'océan des allers et retours en Europe, en arnaquant les riches voyageurs imprudents. Quelquefois, elle les épousait. Elle a été trente-six fois bigame. C'est d'elle que j'ai hérité ma propension à l'escroquerie. J'aimais ma mère plus que je ne saurais le dire.

Renée commençait à prendre son air rêveur ; elle aurait pu continuer comme ça pendant des heures.

— Pourquoi devrais-je te croire ? J'ai entendu trop de mensonges. Tu allais te servir de moi, Renée.

Elle avait parlé trop fort. Les gens regardaient dans leur direction.

— Laisse-moi te rappeler une chose. Peut-être que mes motivations n'étaient pas pures, mais où en serais-tu, Delilah, si je n'avais pas été là ?

— Je ne serais pas suspectée d'être impliquée dans un projet visant à escroquer ma boîte.

— Ils ne feront rien. Défends-toi.

— Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi tu fais encore ce genre de choses à ton âge. Tu dois posséder plus d'argent que tu n'en auras jamais besoin.

— À mon âge ? Tu n'y es pas du tout, ma chérie. Faire la loi ou enfreindre la loi : rien n'est plus excitant. Interroge le premier politicien venu. Ou le premier magistrat, pour le coup. Interroge un juge, un prêtre, un voleur. Je n'essaie pas de justifier le vol d'un point de vue moral. Mais à mon niveau, c'est une forme d'art. Le déplacement d'une virgule. Le timing d'un transfert bancaire. Les infos internes. Les entreprises font ça tous les jours.

— Tu dois passer toute ta vie à regarder par-dessus ton épaule. Quel fardeau.

— Je n'ai jamais pensé que c'était un fardeau. Tu n'as pas l'air de saisir que ça ne dérange pas certaines personnes. Qu'au contraire elles adorent ça. Allez, Delilah. Ne fais pas comme si tu n'avais jamais rencontré personne de mon genre.

Elle ne releva pas l'allusion ; elle s'en tint à ce qu'elle voulait dire :

— En somme, être un voleur, c'est plus gratifiant que vivre une vie normale ?

— Oh ! mon Dieu, ne me dis pas que j'ai complètement échoué, ma chérie ! Est-ce que j'ai vraiment perdu mon temps avec toi ?

Cette fois, Delilah percuta. La personne du même genre, c'était Wayne. Il y avait quelque chose qui ne collait pas. Renée procédait

de la même façon qu'à l'ordinaire, mais il y avait une conversation dans la conversation. Il fallait qu'elle tende mieux l'oreille. Elle chercha une ouverture.

— Ils vont te coincer, Renée.

— Ne te fie pas à tout ce qu'ils disent, chérie. C'est le grand secret des forces de l'ordre : il est rare qu'ils attrapent quelqu'un, sauf si un complice les tuyaute. Ou s'ils arrivent à obliger quelqu'un à passer aux aveux. Ces vieilles charges qu'ils ont contre moi : ça ne vaut pas un clou. Tu crois que je ne sais pas ce qu'ils savent ? Je n'ai jamais dormi une seule nuit ailleurs que dans mon lit.

On servit son déjeuner à Renée. Les choses ne se déroulaient pas selon les prévisions de Delilah. Renée était trop intelligente pour elle.

— Qu'est-ce que tu aurais fait si j'avais coopéré ?

Renée ne parut pas surprise.

— Ils t'ont proposé de te poser un micro, ma chérie ?

Pour quelque raison, l'idée qu'elle pût avoir un magnétophone sur elle était si ridicule, si amusante, que Delilah éclata de rire. Renée cessa de manger et considéra son visage comme si elle se regardait dans une glace ; puis elle baissa lentement la paupière gauche, comme on cligne de l'œil. Delilah comprit alors qui portait un micro.

— Ç'aurait été une petite fraude, Delilah. Peut-être dix millions. Pas plus de douze en tout cas. Des clopinettes pour eux. De la menue monnaie. Tu me prévenais et je mettais la main dessus. Tu touchais, disons huit ou neuf pour cent. En euros, évidemment. Rien à voir avec la somme volée par ton mari.

— Mon mari ?

— Tu n'as jamais divorcé, que je sache. Tu continues de porter son nom. Aujourd'hui, cet homme devrait figurer dans le

dictionnaire au mot *voleur*. Il pourrait me donner des leçons. Il disparaît sans laisser de trace, rien, pas une photo, pas une empreinte. Le crime parfait. Sauf qu'il t'a laissée toi, son grand amour. Là est le mystère.

Il y avait moins de monde dans le restaurant ; il était presque deux heures.

— Wayne doit te contacter par quel moyen, Delilah ? Un homme qui travaille neuf ans dans une firme avant de passer à l'action. Une planification incroyable, le timing, l'attente du bon moment. Entre nous. Ça fait six mois maintenant. Il doit commencer à se sentir seul, tu ne crois pas ?

Elle comprenait enfin. Il faut un voleur pour coincer un voleur. C'est tout ce que la firme avait trouvé pour récupérer son argent ? Qui était vraiment Renée ? Une enseignante à la retraite ? Une comédienne amateur ? Peut-être avait-elle toujours travaillé pour la police. En tout cas, elle venait de lancer une balle dans le camp de Delilah.

Elle parla lentement, afin que chaque mot soit enregistré.

— Renée, tu m'étonnes. Même en considérant que je pourrais trahir les gens qui m'emploient…

Elle essayait de paraître sincère. Elle n'arrivait pas à décrypter l'expression de Renée.

— Et pour ce qui est de Wayne, s'il venait à me contacter, je le dénoncerais immédiatement. Je refuserais la récompense, bien sûr, mais je serais obligée de le dénoncer. C'est une leçon de vie fondamentale : toujours faire le bon choix.

Elle se leva pour partir ; Renée tendit la main par-dessus la table et lui serra le bras. Elle allait lui manquer.

Le directeur adjoint entra dans son bureau à seize heures, flanqué du directeur. Ce fut ce dernier qui parla :

— Nous avons une offre de départ à vous soumettre. Un an de salaires avec couverture médicale, plus une prime généreuse. Mais si vous acceptez, nous voulons que vous ayez quitté les lieux avant dix-sept heures.

Elle se contenta d'un coup d'œil aux quatre pages du document. Elle s'était attendue à quelque chose de ce genre après le déjeuner avec Renée. Une façon de la mettre dehors. Peut-être. Elle déchira les pages par le milieu ; Renée n'aurait pas approuvé un geste aussi mélodramatique.

— Je n'attends rien de vous.

Elle prit son sac et s'en alla. Elle était libre ; ils avaient cessé de la considérer comme un moyen de retrouver Wayne. Probablement. Peut-être.

En rentrant chez elle, elle repensa à l'histoire du canard. Ce qu'elle n'avait jamais réussi à comprendre, c'était cette image d'un canard sauvant un enfant. Delilah avait pris l'histoire un peu trop au pied de la lettre, ou quelque chose comme ça.

— Un gros chien, d'accord. Mais un volatile ? avait-elle demandé à Wayne.

— C'est l'histoire de cette femme, avait-il répondu. Tu dois la croire. C'est ce que je fais.

C'était peut-être un très gros canard. Un canard de la taille d'un cygne.

Qu'allait-elle faire maintenant ? Elle se regarda dans le miroir de la salle de bains. Elle portait au revers la broche de Renée ; elle devait l'avoir mise pendant le déjeuner. L'excrément de dinosaure. Ça ne lui allait pas trop mal, cela dit. Elle le porterait pendant le

voyage. Un long voyage. Un voyage prudent, sinueux. Pour tâcher de trouver une statue de canard.

---

1. *Nouvelle parue dans* Sewanee Review.

OceanofPDF.com

ED GORMAN

Traversée en solitaire[1]

— Tu refumes ?

— Ouais.

Ralph et son sourire en coin.

— T'as peur que j'attrape le cancer ?

— Tu veux bien baisser ta vitre, au moins ?

— J'ai acheté un paquet aujourd'hui. Ça va. Vingt-six ans que j'avais envie d'une cigarette. Vingt-six ans que j'avais arrêté. Au temps où je faisais encore les patrouilles à pied. Je me suis dit et pourquoi pas. Je veux dire, vu comment les choses se passent. Ça fait un moment que j'y pense. Je ne sais pas pourquoi j'ai choisi aujourd'hui pour m'y remettre. Je l'ai fait, c'est tout.

Il a baissé la vitre. La calme nuit d'été est entrée avec la douceur d'un ange de miséricorde.

— J'en ai déjà fumé quatre. Mais celle-là, c'est la première que j'apprécie.

— Pourquoi celle-là ?

— Parce que je vois ta tête.

— Le truc catho ?

— Exactement, gamin. Le truc catho. Ils t'ont tellement constipé à l'intérieur qu'il te faudrait un lavement. Ne pas tromper sa femme, ne pas truander le fisc, ne pas tricher avec l'Église. Et si tu fais le moindre écart, c'est l'angoisse.

— Tu es bien éloquent pour un ex-flic. Cette remarque sur le lavement. En plus, puisqu'on en parle, chaque fois que tu m'appelles « gamin », les gens te regardent bizarrement. Je veux dire, j'ai soixante-six ans, et toi soixante-huit.

Ralph se décrivait tout le temps comme un bagarreur ; le jour où il avait quitté la police, il avait à son actif dix-sept plaintes déposées par des citoyens. Il a tiré une longue et profonde bouffée de sa Winston.

— Ce soir, on monte d'un cran, Tom. C'est pour ça que je suis un peu nerveux. Je sais que tu détestes qu'on t'appelle « gamin ». C'est les nerfs.

J'étais surpris qu'il admette une telle chose. Lui qui aimait tant jouer les braves.

— La serveuse ne méritait pas ça, Ralph.

— Combien de fois tu vas remettre ça ? Pour info, j'ai commandé un cheeseburger, si tu te rappelles bien. Et je lui ai filé dix dollars de pourboire, merde, après m'être excusé deux fois en plus. Tu vois comme tu es coincé ?

— Elle doit sûrement se faire six dollars de l'heure avec un gosse à élever.

— Tu es à peu près aussi nerveux que moi. C'est pour ça que tu causes tellement.

Il devait avoir raison.

— Bon, on est vraiment partis pour le faire, alors ? Hein ?

— Ouais, Tom. On est vraiment partis pour le faire.



— Quelle heure il est ?

J’ai consulté ma Timex, celle que j’avais eue le jour de mon départ en retraite après trente années d’enseignement dans le secondaire. Professeur de lettres et de création littéraire. Mon autre cadeau, c’était de ne m’être fait tabasser par aucun de mes élèves. Plusieurs de mes amis et collègues l’avaient été, l’un d’eux boitait encore des années après.

— Neuf minutes de plus que tout à l’heure.

— Normalement, il faudrait que j’aille pisser un coup contre cet arbre, là. En fait, je crois que c’est ce que je vais faire.

— Pile au moment où il va se pointer.

— On s’en fout. Avec la vessie pleine, je ne serai bon à rien.

— S’il nous voit, tu ne seras plus bon à rien non plus.

— Il sera tellement bourré qu’il y verra que dalle.

Son rire lui donna l’air d’avoir trente ans.

— Tu te fais trop de bile.

La lune racontait ses mensonges habituels. Transformait ce cube de deux étages à toit plat en quelque chose qui, sans être beau, était du moins acceptable pour un œil pressé et indulgent.

Tout ce qui m’intéressait, c’était l’escalier à quarante-cinq degrés qui le bordait et dont les marches flanchaient. Ça et le fait que l’endroit était isolé, en dehors de la ville. Une ancienne ferme avec une grange délabrée sur l’arrière, les champs retournés à l’état sauvage, personne à part ce couple qui habitait en haut de l’escalier. Ken et Callie Neely. C’est après Ken qu’on en avait.

Nous étions garés près d’une haie de chênes. Le bon endroit pour le voir s’arrêter, puis attaquer l’ascension de son escalier. Le son de la radio était baissé. Springsteen.

Quand Ralph a été de retour et est remonté en voiture, je lui ai tendu mon mini-flacon de désinfectant.

— T’es une vraie cheftaine de louveteaux, c’est pas possible.

— Tu pisses un coup, tu te laves les mains.

— Oui, maman.

C'est alors qu'on l'a entendu arriver. Au volant de son élégant pick-up Chevrolet rouge ; il roulait si vite qu'on aurait dit qu'il n'allait pas s'arrêter. Je me suis demandé ce que les beuglements country qui sortaient du véhicule inspiraient aux oiseaux de nuit argentés par les éclats de lune dans les arbres. La brise qui s'est engouffrée par la fenêtre de ma Volvo portait des parfums d'étés dissipés depuis belle lurette. L'image d'une fille de dix-sept ans passant son T-shirt par-dessus sa tête, et l'immortelle perfection de ses seins aux pointes roses.

— Tu sais ce que ça va faire de nous, n'est-ce pas ? Je veux dire, après.

— Ouais, je le sais. Mais on sera contents. On sera contents de nous. Bon, allons le coincer.



J'avais rencontré Ralph Francis McKenna en salle de chimio, dans une clinique du groupe Oncology Partners. Lui, c'était la prostate et moi, le côlon. Ils lui donnaient un an, moi dix-huit mois, sans garantie d'aller au bout dans un cas comme dans l'autre. Nous avions d'autres points communs. Nous étions veufs tous les deux. Nos gosses vivaient à l'autre bout du pays et ne pouvaient nous rendre visite que de façon épisodique. Assez naturellement, on était devenus amis. Ou des espèces d'amis, disons.

On se débrouillait toujours pour avoir nos séances le même jour à la même heure. Après la fin de la chimio, on a dû continuer une fois par mois avec des drogues moins puissantes, en intraveineuse.

Ralph disait qu'il avait été surpris, exactement comme moi, la première fois qu'il était entré dans la grande pièce où trente-huit patients installés dans d'excellents fauteuils inclinables recevaient leurs diverses perfusions. Tous ces rires, tous ces sourires ! On avait été surpris aussi de voir à quel point les patients se montraient amicaux les uns avec les autres. Des gens avec des vestes ou des manteaux à plusieurs milliers de dollars en train de discuter avec des types usés jusqu'à la corde dans leurs fringues bon marché. Des Noirs qui blaguaient avec des Blancs. Et ces infirmières rapides, efficaces, avec lesquelles Ralph savait s'y prendre, en dragueur invétéré qu'il était.

De temps en temps, quelqu'un faisait une réaction à la chimio. Une femme avait l'air de battre le record des vomissements. Elle était tellement malade que les infirmières qui lui tournaient autour n'avaient même pas le temps de l'emmener aux chiottes. Tout ce qu'elles pouvaient faire, c'étaient lui pousser des cuvettes propres sous le menton.

À notre troisième séance, Ralph m'avait demandé :

— Alors, ça te plaît de faire la traversée en solitaire ?

— Ça veut dire quoi, « faire la traversée en solitaire » ?

— Tu sais bien. Vivre seul. Sans femme.

— Je déteste. Ma femme savait profiter de la vie. Elle aimait ça, vraiment. J'ai beaucoup déprimé. C'est moi qui aurais dû partir le premier. Elle appréciait d'être vivante.

— Moi, ma femme, je continue de lui parler. Tu te rends compte ? Je me balade dans la maison et je parle avec elle, comme si on discutait pour de bon.

— Je fais exactement pareil. Une nuit, j'ai rêvé que je lui parlais au téléphone, et quand je me suis réveillé, j'étais assis au bord du lit, le combiné à la main.

« Traversée en solitaire ». Ça me plaisait, comme expression.



On pouvait lire, se servir de leurs lecteurs de DVD, écouter de la musique avec un casque. On pouvait aussi recevoir des amis ou des parents en visite. Ralph, lui, il draguait.

Il était apprécié des infirmières. Sa belle allure, l'aplomb du flic, ça les mettait à l'aise. Je suis sûr que plusieurs d'entre elles, chez les célibataires de quarante ans, auraient envisagé de coucher avec lui s'il en avait été capable. Une fois, il plaisanta sur le sujet, et le regret brilla dans son regard.

— Ils m'ont pris ma bite, Tom. Et ils ne me la rendront pas.

Certaines infirmières parmi les plus âgées m'appréciaient. Une Nora me rappelait ma femme dans ses plus jeunes années. Deux ou trois fois, j'avais voulu l'inviter, mais j'avais trop peur, en définitive. La dernière femme à qui j'avais proposé un rendez-vous, c'était la mienne, et ça remontait à quarante-trois ans.

Les lecteurs de DVD étaient petits et on pouvait les installer sur une table à roulettes, juste devant votre fauteuil, pendant qu'on vous injectait le sirop. Une fois, j'ai apporté la saison 2 de *200 dollars plus les frais*, avec James Garner. Je regardais le premier épisode depuis deux minutes quand j'ai entendu Ralph émettre une espèce de ricanement.

— Qu'est-ce qu'il y a de si drôle ?

— Toi. J'aurais dû me douter que Garner était ton type.

— Qu'est-ce que tu lui reproches, à Garner ?

— C'est une couille molle. Une femmelette.

— James Garner ? Une femmelette ?

— Ouais. Il est tout le temps en train de gémir, de râler. Tu vois ce que je veux dire : comme une femme. Je suis plutôt Clint Eastwood en ce qui me concerne.

— J'aurais dû m'en douter, moi aussi.

— Tu n'aimes pas Eastwood ?

— Peut-être que je l'aimerais s'il jouait bien.

— C'est la quintessence de l'homme.

— La quintessence de quelque chose, sûrement.

— Jamais tu ne l'entends se plaindre.

— Parce qu'il ne sait pas faire. C'est trop compliqué pour lui.

— « *Vas-y, connard, c'est quand tu veux*. »

— Je t'emmerde.

Ralph rigolait si bruyamment que plusieurs des infirmières nous adressèrent des sourires. Puis elles essayèrent d'expliquer à leurs patients qui on était.



La première a été une infirmière du nom de Heather Moore. Elle nous appelait les « sales mômes » car on se moquait tout le temps de son esprit de sérieux et de sa vision un peu naïve des choses. Au bout de deux ou trois mois, nous avons appris que son ex-mari avait vidé leur minuscule compte en banque, et qu'il s'était barré avec la secrétaire du magasin de pots d'échappement dont il était le gérant. Elle disait toujours :

— Toutes mes amies disent que je devrais lui en vouloir à mort, mais bon, si je suis honnête avec moi-même, je n'étais pas une si bonne épouse. Sa mère, vous voyez, elle préparait toujours de bons dîners pour ses gosses. Moi, je faisais mes huit heures ici, ensuite j'allais chercher Bobby au jardin d'enfants, je n'avais plus l'énergie.

Alors on mangeait plein de surgelés. J'avais pris cinq kilos. Comment lui reprocher d'être allé voir ailleurs ?

Peu après qu'elle a commencé de nous parler de ses ennuis, Ralph avait passé quelques coups de fil. Il avait discuté avec trois personnes qui avaient connu le mari. C'était un coureur. Il avait trompé Heather dès le lendemain de leur mariage. Et au boulot, c'était un tire-au-flanc. En plus, il se moquait de sa femme de la pire des façons puisqu'il n'arrêtait pas de la tourner en dérision devant ses collègues. Et c'est elle qui s'en voulait de ne pas être assez bien pour lui !

Vint le jour où elle nous parla du duplex où elle vivait. Les toilettes ne fonctionnaient pas bien, le vide-ordures plus du tout ; les marches d'accès des deux entrées de la maison étaient esquintées et dangereuses, et la porte de derrière ne fermait pas. Plusieurs de ses voisins s'étaient fait cambrioler récemment.

Le proprio était un connard – un avocat, évidemment – appelé David Muldoon. Son nom avait beau faire personnage de BD, il n'avait rien de drôle. Ralph fit sa petite enquête. Un néo-yuppie propriétaire en ville de plusieurs biens de rapport ; apparemment, il faisait carrière comme marchand de sommeil. Heather se plaignit à la mairie et la mairie fit ce qu'elle faisait le mieux : rien. Elle avait appelé plusieurs fois le bureau de Muldoon ; chaque fois on lui promettait de s'occuper rapidement de son problème, mais c'était peine perdue. Quant aux avocats débutants frais émoulus des boîtes à diplômes, ils exigeaient plus que ce qu'elle pouvait payer pour que Muldoon soit poursuivi.

À chaque séance nous lui demandions des nouvelles de ses démêlés avec Muldoon. Le jour où elle nous a répondu qu'il y avait une fuite dans le toit, qu'elle avait laissé un message plusieurs jours plus tôt et que personne ne l'avait rappelée, Ralph lui a dit :

— Heather, ne t'inquiète pas.

— Comment ça ?

— J'ai une intuition.

Heather n'était pas la seule à se demander de quoi il parlait. Moi aussi, je me le demandais.

— Une super soirée en vue, comme d'habitude ? m'a-t-il demandé.

— Tu veux dire les surgelés, la télé, peut-être un coup de fil à mes gosses qui seront trop occupés pour pouvoir me parler longtemps, et sur ce, au dodo ? La réponse est oui.

— Peut-être un petit coup de James Garner ?

— Ouais. Ou alors je mets Clint Eastwood, ça me fera tomber de sommeil.

— Tant mieux si tu n'as rien de prévu, parce qu'on va aller planquer.

— Je me couche à neuf heures.

— Pas ce soir. Sauf si on a de la chance. Si ça se trouve, il rentrera de bonne heure après avoir tiré son coup.

— Qui ça ?

— Qui ça ? Muldoon.

— Tu sais de façon certaine qu'il trompe sa femme ?

— Non. Mais je me fie toujours à mon pif.

J'ai souri.

— J'ai dit un truc drôle ?

Il te sortait ça d'un air furibard.

— Ton *pif*. Vous regardez tous des séries policières à la con avant de devenir flics ?

— Les enfoirés, pour la plupart, trompent leurs femmes.

J'ai réfléchi à la question.

— Tu as peut-être raison.

— Gamin, j'ai toujours raison.

Là, il rigolait.

Dans le cas présent, il s'agissait de la secrétaire du cabinet d'avocats situé un étage en dessous de celui de Muldoon. Même pas très attirante. Il voulait juste tirer un coup le soir, c'est tout.

On était là, appuyés à sa Cadillac noire toute neuve.

— Vous êtes qui, vous deux, putain de merde ?

— On est les deux derniers mecs dont tu as envie d'avoir des nouvelles.

J'étais content de laisser Ralph parler.

— Ah ouais ?

Le genre bravache et tout.

— Ouais. Tu exploites une amie à nous.

— Dégagez de là, merde. Je rentre chez moi.

— C'est la galère pour se débarrasser de cette odeur de chatte collée à tes fringues, hein ? Les épouses aiment bien faire semblant de n'avoir rien senti.

Il a sorti son portable. Et nous l'a agité sous le nez.

— Je ne sais pas qui vous êtes, espèces de connards. Mais je parie que la police le découvrira en moins de deux.

— Et ta femme aussi, elle va se faire un plaisir d'apprendre le nom de la pute qui vit dans cette maison, là, juste derrière nous.

Je n'ai pas compris ce qui se passait jusqu'au moment où j'ai vu l'avocat plié en deux, et où je l'ai entendu essayer de jurer alors que ses poumons cherchaient désespérément de l'air. Il est tombé à genoux. Ralph l'a cogné si durement sur la tempe que le gars s'est effondré.

— Elle s'appelle Heather Moore. C'est une de tes locataires. Elle n'est pas au courant de ce qui se passe, là. Alors ne t'emmerde pas à essayer de lui arracher des infos. Tu as deux jours pour réparer tout

ce qui ne va pas dans son appartement. Deux jours, ou j'appelle ta femme. Et si tu essaies de nous retrouver, ou si tu nous envoies quelqu'un, non seulement j'appelle ta femme, mais je commence à chercher toutes les autres pouffes avec qui tu as frayé. J'étais flic à la criminelle. À la retraite maintenant. Je sais comment on procède. Pigé ?

Muldoon ne pouvait plus parler. Il pouvait seulement rouler d'un côté et de l'autre sur le sol en béton. Il a grommelé quelque chose.



Voilà comment tout a commencé. Quand Heather nous a questionnés à ce sujet, on a répondu qu'on n'était pas au courant. Évidemment, elle ne nous a pas crus car, deux semaines plus tard, une infirmière du nom de Sally Coates venait s'asseoir sur une chaise près de la perfusion. Nous ne la connaissions pas très bien. Elle nous a parlé de son mari, puis d'un marchand de voitures d'occasion qui leur avait vendu une épave, et refusait tout arrangement. Ils en étaient de sept mille dollars de leur poche, et il leur fallait absolument un véhicule pour que son mari puisse se rendre à l'hôpital des Vétérans où il réapprenait à marcher, après avoir perdu sa jambe droite en Afghanistan. Le genre d'histoire qui vous pousse au crime quand vous la voyez à la télévision.

D'un ton innocent, Ralph a dit :

— Ça alors. Sally, j'aimerais pouvoir vous aider, mais je ne vois pas ce que je peux faire. Pourquoi nous écouterait-il ? Il n'y a pas de raison.

Quand nous l'avons revue, elle nous a dit :

— C'est incroyable. Bob a reçu un coup de téléphone le lendemain du jour où je vous ai parlé de ce marchand de voitures.

Le gars lui a dit de rapporter la bagnole, qu'ils allaient la réparer et faire en sorte qu'on n'ait plus d'embêtements avec. Et qu'il n'y aurait rien à payer.

— Je parie que vous avez beaucoup prié pour ça, Sally. Non ?

— Bien sûr. On a deux petites bouches à nourrir. Remettre cette voiture en état, ça nous aurait ruinés.

— Alors les prières ont marché, Sally.

— Et vous n'avez rien à voir là-dedans ?

— Pose-lui la question.

Je secouai la tête.

— Qu'est-ce qu'on aurait pu faire ? Des vieux comme nous.

Après son départ, Ralph s'est penché sur son fauteuil inclinable en cuir et a dit :

— Le seul intérêt qu'il y a à mourir comme ça, c'est qu'on en a plus rien à foutre de rien. Qu'est-ce qu'ils peuvent nous faire ?

Toujours ce sourire bien à lui.

— Vu qu'on est déjà morts.

Je me suis inventé un uniforme. Une casquette des Cubs, des lunettes noires d'aviateur, une batte Louisville. Selon Ralph, j'étais le « Renfort ».

— Ils ont déjà la trouille avec moi. Alors quand ils voient débouler ce type avec une batte de base-ball et des lunettes noires, ils feraient n'importe quoi pour se montrer coopératifs.

Il ne faisait pas allusion à nos âges.

Les infirmières ont continué de défiler. Quatre dans les trois mois qui ont suivi. La première voulait récupérer une collection de photos de famille chez son ex-copain, un homme avec qui elle avait rompu

après qu'il lui avait refilé une chaude-pisse ; le copain éconduit avait gardé les photos pour la punir de l'avoir largué. La deuxième avait une fille qui avait un copain, lequel avait peur de venir chez elle à cause de deux petites frappes qui l'attendaient au coin de la rue pour lui tomber dessus dès qu'il se pointait. La troisième aimait fréquenter les tables de poker avec cinq joueurs qui bossaient dans une maison de discount électronique, et qui trouvaient très drôle de l'arnaquer de cinquante ou soixante dollars à chaque fois. Elle avait mis quatre mois à se rendre compte de ce qui se passait, à raison d'une partie tous les quinze jours.

Rien de bien lourd, comme elles disaient. Non, le lourd est arrivé avec une petite infirmière toute jeune et toute délicate : Callie. On avait tout de suite remarqué les ecchymoses sur ses bras, puis celles sur son cou, même si elle mettait un foulard par-dessus son uniforme. Après, il y avait eu les deux doigts cassés, les deux semaines pendant lesquelles elle marchait en boitant, et enfin l'œil au beurre noir, léger mais significatif. Plusieurs infirmières en parlaient à voix basse. L'une d'elles vint nous dire que la chef avait convoqué Callie pour en discuter. Callie avait répondu en souriant : « On est tous maladroits dans ma famille. »

C'est à ce moment-là que nous avons compris, Ralph et moi, que nous avions peu de chance de faire mentir les pronostics des médecins. Chez moi, il y avait la trace, petite mais certaine, d'un nouveau cancer apparu soudain sur la cuisse droite ; Ralph, lui, voyait revenir les problèmes cardiaques qu'il avait par intermittence depuis vingt ans.

Nous n'en avons pas tellement discuté. Il n'y a pas grand-chose à dire quand on en arrive là. Tu n'as plus qu'à espérer pouvoir profiter de quelques bons moments encore, et si tu donnais des coups de

main par-ci par-là, autant continuer à le faire aussi longtemps que possible.

Un soir, nous avons suivi Callie chez elle : elle vivait dans cette ferme délabrée, isolée comme un phare. Le lendemain soir, nous l'avons encore suivie, et quand elle s'est arrêtée pour faire des courses, on l'a attendue à sa voiture.

Elle a souri.

— Mes deux patients préférés. Vous trouvez qu'on ne se voit pas assez en chimio, c'est ça ?

Elle avait beau nous faire bon accueil, il y avait comme un soupçon dans son regard vert et félin. Elle s'était remise à boiter, toujours aussi mystérieusement.

— C'est ça. Tom, ici présent, voudrait te demander en mariage.

Son sourire ne faiblissait pas.

— Bon, il faudrait peut-être que j'en parle d'abord à mon mari. Vous ne croyez pas ?

— C'est de ça qu'on veut te parler, Callie. De ton mari.

Le sourire a disparu et elle aussi. En tout cas, elle a essayé de disparaître. Je me tenais devant la portière avant de la voiture. Ralph lui a pris le bras et l'a entraînée un peu à l'écart.

Il lui a dit quelque chose que je n'ai pas entendu, mais sa réponse à elle m'est clairement parvenue :

— Ma vie personnelle, ce n'est pas vos oignons ! Je le dirai à mon mari.

— Il va nous dérouiller comme il te dérouille ?

— Il me dérouille ? Qui t'a dit ça ?

— Tu oublies que j'étais flic. J'ai vu des dizaines d'affaires comme la tienne. C'est toujours pareil.

— Bon, eh bien tu ne devais pas être un très bon flic, vu que mon mari n'a jamais levé la main sur moi.

— Trois mises en demeure en cinq ans. Six appels à la police. Aux urgences, le même médecin dit qu'il t'a soignée deux fois pour des commotions. Au refuge pour femmes battues, on m'a appris que tu t'étais présentée deux fois pour un hébergement de trois nuits.

La ville grondait de vie – circulation, musique rap, cris, rires, crissements de pneus –, mais ici, une petite mort se jouait : Callie ne se confrontait pas seulement à nous, mais aussi à elle-même. Le sac de provisions qu'elle portait lui a glissé des mains et a échoué sur le bitume. Elle s'est laissée aller contre la voiture. Les sanglots s'échappaient d'elle par saccades, comme si elle allait avoir une crise d'épilepsie.

— J'ai essayé de partir. Cinq ou six fois. Un soir, j'ai pris les gosses et j'ai roulé jusqu'à St Joe, celui du Missouri. On est restés là-bas deux semaines, dans un motel. Ça m'a coûté tout ce que j'avais. Les gosses, ça ne les dérangeait pas. Ils ont peur de lui autant que moi. Mais il nous a retrouvés. Il ne m'a jamais dit comment. Il nous attendait un soir qu'on rentrait du cinéma. Un film que les gosses voulaient voir. Il était dans notre chambre. J'ai ouvert la porte et il était là. Il a regardé Luke – il a huit ans maintenant, mais il en avait quatre à l'époque – et il a dit : « Tu vas t'occuper de ta petite sœur, Luke. Allez attendre dans le pick-up, tous les deux. » Luke a dit alors : « Tu n'as pas intérêt à lui faire du mal, papa. » Vous vous rendez compte ? Un gosse de quatre ans en train de parler comme ça ! Un gosse de quatre ans ! Quoi qu'il en soit, mon mari m'a regardée et m'a dit : « Entre, espèce de pute. » Il a attendu que je referme la porte derrière moi, et là il m'a tellement battue qu'il m'a cassé le nez. Et mes lunettes aussi. Il a obligé les gosses à monter dans sa voiture. Comme ça, il était sûr que je rentrerais, moi aussi.

Ce récit, elle nous l'a fait dans l'espace restauration du centre commercial où nous l'avions convaincue de nous suivre le temps

d'un café. Tu aurais pu attraper une pleine poignée de graisse rien qu'en tendant la main en l'air. Je me suis laissé dire qu'au Texas, ils font frire des plaquettes de beurre. Si cette mode arrive un jour jusqu'ici, sûr que ce restau fera pareil.

— Mais tu finis toujours par rentrer.

— Je l'aime, Ralph. Je ne peux pas l'expliquer. C'est comme une maladie.

— Ce n'est pas *comme* une maladie, Callie. *C'est* une maladie.

— Il faudrait que je puisse partir en sachant qu'il ne me retrouvera pas. Pour lui, ces mises en demeure, c'est de la blague.

Puis :

— Je suis bien obligée d'admettre que, des fois – de plus en plus souvent ces temps-ci, je pense –, je me dis qu'il vaudrait peut-être mieux qu'il se tue au volant de son sacré pick-up. Un accident, vous comprenez, dans lequel il serait le seul à trouver la mort. Je ne souhaite ça à personne d'autre.

Elle a ajouté :

— Vous ne trouvez pas ça atroce ?

— Ça l'est si tu l'aimes.

— C'est ce que je dis, Tom. C'est ce que je dis *toujours*. Mais au refuge des femmes battues, on m'a présentée à une avocate et elle m'a décrit ce qu'elle appelle la « dynamique » de mes sentiments pour lui. J'ai dû étudier la psycho pendant deux semestres pour avoir le diplôme d'infirmière, alors je me considère comme plutôt calée sur la question. Pourtant elle m'a poussée à réfléchir à plein de choses, comme ça ne m'était encore jamais arrivé. Et cependant, même en disant ça, je ne suis pas sûre de penser vraiment ce que je dis.

Puis, timide :

— Désolée pour ce qui s'est passé sur le parking. Ç'a été une vraie attraction.

— J'ai collecté les droits d'entrée pour chacun des spectateurs.

Elle s'est calée dans son fauteuil en plastique rouge, et a souri.

— Les gars – vous êtes vraiment des amis. J'étais tellement déprimée toute la journée. Même s'il y a les gosses, je n'avais tout simplement plus envie de me traîner jusque chez moi, ce soir. Je sais que c'est égoïste de penser un truc comme ça. Mais je ne supporte plus qu'on recommence à me donner des coups de poing, des coups de pied. Je sais que ça va le mettre en rogne, s'il apprend que je me suis arrêtée au centre commercial. J'ai intérêt à rentrer directement, ou bien il me faudra trouver une sacrée bonne excuse. Sinon je vais le regretter. Ce n'est pas une vie.

— Non, je lui ai répondu. Sûr que ce n'est pas une vie.



— Bon, allons le coincer.

Callie avait dit qu'elle emmènerait les gosses passer un long week-end dans un parc à thème, d'où notre décision de venir ce soir.

Neely ne nous a pas entendus approcher. Nous traversions des zones d'ombre, puis des flaques de clarté lunaire, ombre, clarté lunaire et ainsi de suite. Pendant ce temps, lui, il essayait de s'extraire de son pick-up. J'ai dit « essayait » : il était tellement ivre qu'il avait l'air de vouloir sortir tête la première, et c'est ce qu'il aurait fait s'il ne s'était pas cramponné juste à temps à la portière. Puis, assis au bord du siège, tourné de côté, il a dégueulé. Trois fois. J'en étais presque aussi malade que lui. Ensuite, ivre comme il l'était, il n'a pas manqué, en descendant, de poser ses bottes de cow-boy directement dans sa flaque de vomi. Il continuait de s'essuyer la

bouche avec le dos de sa main droite. Il s'est mis en route, a pataugé dans son vomi, s'est arrêté, est retourné à la voiture. Il a rouvert la portière et a attrapé quelque chose. Sous l'éclairage de la lune, j'ai vu que c'était une flasque de whisky. Il a bu une longue rasade, puis il a fait six pas et l'a vomie aussi sec. Il a remarché dedans et s'est dirigé plus ou moins vers l'escalier qui devait le conduire à son appartement. Voilà qui augurait bien pour la suite. Personne ne douterait du fait que Neely était tellement soûl qu'il ne fallait pas être surpris qu'il se soit tué en tombant de l'escalier.

Nous avons opéré rapidement. Je me suis mis en position derrière lui avec ma casquette de base-ball, ma batte et mes lunettes noires ; Ralph s'est planté devant lui avec son Glock.

Neely devait bien trimballer un taux d'alcool de 2,8 grammes car il a paru ne pas avoir conscience de la présence de Ralph jusqu'à ce qu'il se cogne à lui. Et au Glock. Mais même alors, tout ce qu'il a pu dire, c'est :

— Hé ! Je veux me pieuter, c'est tout.

— Bonsoir, monsieur Neely. Vous ne devriez pas boire comme ça. Vous devriez vous méfier quand vous tabassez à mort des femmes deux fois plus petites que vous. On ne sait jamais, elles pourraient répondre. Pas vrai ?

— Dis donc, mon pote. S'rait pas un flingue, ça ?

— Sûr que ça y ressemble, n'est-ce pas ?

Neely a basculé sur les talons de ses bottes de cow-boy. Je lui ai enfoncé ma batte dans le dos. J'étais prudent. Quand il dégringolerait l'escalier, il faudrait que ça ressemble à un accident. Nous ne pouvions pas lui infliger de blessures, ni employer la force plus que nécessaire : une légère poussée suffirait. S'il ne mourait pas sur le coup, on le pousserait une deuxième fois.

— Hé.

— Tu as besoin de dormir, Neely.

— … besoin de dormir, mon cul. Fais pas chier. Hé ! En plus t'as un putain de flingue.

— Et si je te disais que j'ai une pizza dans ma voiture ?

— Une pizza ?

— Ouais. Une pizza.

— Pourquoi une pizza ?

— On va aller s'asseoir dans ton appartement et causer.

— Hein ?

— T'en-dis-quoi-de-la-pizza ?

Ralph détachait ses mots car Neely était à deux doigts de perdre connaissance. L'idée, c'était de le faire grimper ces marches sans laisser aucune marque sur lui.

— Une pizza, Neely. De la saucisse, de la viande hachée, des tranches de salami.

Je me suis accordé le plaisir de savourer cette nuit d'été. La première fois que j'avais fait l'amour à Karen, c'était par une nuit comme celle-là, près d'un embarcadère. L'été de notre dernière année de fac. Nous devions revenir à cet endroit à maintes reprises au fil des années. On y était allés peu avant sa mort. C'est tout juste si je ne croyais pas aux fantômes ; j'avais l'impression de nous revoir jeunes, partant de nuit sur la rivière, dans un vieux canoë de location en alu, avec nos vies devant nous, si jeunes, si enthousiastes, si naïfs. J'avais eu envie de m'embarquer dans un de ces vieux canoës et de descendre la rivière avec ma femme pour qu'elle puisse mourir dans mes bras : avec un peu de chance je serais mort, moi aussi, dans les siens. Mais ça ne s'était pas passé comme ça. Je m'étais vite retrouvé à naviguer en solitaire.

Neely a recommencé à vomir. Ce fut encore plus spectaculaire que les fois précédentes, car, après, il est tombé dedans face la

première.

— Quel connard, quel trou du cul. Tu vas le prendre par un bras et moi par l'autre.

— Je croyais qu'on ne devait pas le toucher.

— D'où les gants en latex que tu as dans ta poche de derrière, et moi aussi. Il faut prévoir les imprévus. C'est pour ça que les flics ont un flingue. Pour le faire passer pour l'arme du crime. Sinon on y passerait toute la nuit. C'est un truc que Clint Eastwood sait parfaitement utiliser.

— Oui, incriminer des gens. Encore un truc qu'Eastwood fait à merveille.

— D'accord. J'oubliais. Tes chastes oreilles n'ont pas envie d'entendre parler de la vraie vie. Tout ce que tu veux, c'est ronchonner et te plaindre, comme Garner. Bon, maintenant, on va ramasser cet exécrable tas de merde et en finir.

Neely avait transpiré un maximum à force de dégueuler. C'était une nuit chaude et humide. Son corps était trempé comme quelque chose sur le point de pourrir. Après l'avoir extirpé de son vomi, j'ai repris ma respiration.

— Il ne faut pas le traîner. Parce qu'ils examineront ses bottes. Mets-le sur ses pattes. On va l'escorter jusqu'à l'escalier.

— Pourvu qu'il ne recommence pas à vomir.

— J'ai vu un suspect gerber comme ça, une fois. J'aurais voulu le filmer.

— Ouais, tes petits-enfants se seraient bien amusés en regardant la cassette à Noël.

— J'aime ça, Tom. Putain. Les bons mots pendant l'exécution d'un meurtre. Ça prouve que tu t'endurcis.

Nous avons pris notre temps. Il n'a pas vomi, mais j'ai compris à l'odeur piquante qu'il avait pissé dans son froc.

Quand nous sommes arrivés presque au pied des marches, il nous a échappé. Je suppose que Ralph et moi pensions qu'il était inconscient et qu'il n'y aurait aucun problème. Mais il nous a bel et bien échappé ; et il a pris sur nous une avance de deux ou trois secondes pendant que nous étions là, à le regarder grimper l'escalier comme une bête sauvage qui vient de s'enfuir de sa cage. Il était déjà cinq marches au-dessus de nous quand Ralph s'est élancé après lui. J'ai suivi en montant les marches bruyamment. Ralph criait. Je suis sûr qu'il a dû faire un effort sur lui-même pour ne pas descendre Neely et qu'on n'en parle plus.

Neely était assez conscient pour courir, mais pas assez pour réfléchir clairement. En effet, quand il est arrivé en haut des marches, il s'est arrêté et a plongé la main dans sa poche, à la recherche de ses clefs. Alors qu'il se penchait pour essayer de trouver la serrure, il a tourné subitement la tête et nous a fixés comme s'il découvrait notre présence. Dans son regard, la confusion a viré à l'effroi ; il s'est mis à reculer.

— Hé ! vous êtes qui, bordel ?

— À ton avis, Neely ?

— J'aime pas ça.

— Ouais, eh bien, on n'aime pas trop ça non plus.

— Il a une batte, lui.

Neely hochait la tête dans ma direction. En même temps, il s'approchait en titubant, en titubant tellement que je me suis demandé s'il n'allait pas basculer sur le côté. Puis sa main s'est mise à fouiller la poche droite de son Levi's. Il avait l'air d'y avoir rencontré un furet enragé.

Ralph a fait apparaître un cran d'arrêt de neuf pouces.

— C'est ça que tu cherches ?

— Hé, dit Neely.

En voulant le reprendre, il a commencé à tomber. Ralph l'a rattrapé juste à temps. Il l'a redressé.

Mais Neely n'était pas encore fini. Il était même plus rapide que je ne l'en aurais cru capable. Ralph s'est tourné pour me lancer un regard, et m'a fait signe de m'avancer. À cette seconde, Neely s'est déplacé sur le mode hésitant de l'ivrogne. Il a arraché le cran d'arrêt de la main de Ralph et aussitôt s'est légèrement accroupi.

Il nous aurait impressionnés davantage s'il n'avait pas vacillé si souvent sur ses jambes. Et s'il n'avait pas voulu jouer les durs.

— Qui c'est qu'a un couteau maintenant, hein ?

— Tu veux nous saigner, Neely ? C'est ça ?

En même temps Ralph marchait sur lui, le repoussait.

— Vas-y, Neely. Saigne-moi. Là.

Ralph a levé le bras.

— Là, Neely. Vas-y. Tu ne peux pas me rater.

Neely titubait, trébuchait en arrière à mesure que Ralph s'approchait, s'approchait encore.

— T'es vraiment un minable, Neely. Tu sais ça ? Tu n'arrêtes pas de cogner sur ta femme, et même avec un couteau tu as peur de moi. Tu n'es pas un homme et, ça aussi, tu le sais, pas vrai ? Tu te regardes dans la glace tous les matins et tu te vois comme tu es, je me trompe ?

À mon avis, Neely ne pigeait rien à ce que lui disait Ralph. Ces trucs-là sont assez difficiles à comprendre quand on est bourré au point où l'était Neely. Tout ce qu'il avait l'air de capter, c'était que Ralph était décidé à lui faire du mal. Et si ce n'était pas Ralph, ce serait ce mec avec la casquette et les lunettes noires. Celui qui avait une batte, vous voyez.

En reculant, Neely a trébuché, ses bras faisaient des moulinets tandis qu'il essayait désespérément de rester debout. Il s'est cogné le

bas du dos à la latte qui formait la partie supérieure de la balustrade, et il est passé par-dessus, en la brisant. Il n'a pas poussé un cri. Je crois qu'il ne s'est pas vraiment rendu compte de ce qui se passait. Le temps qu'il touche le sol, j'étais à côté de Ralph, les yeux baissés vers les ombres en contrebas.

Le silence s'est fait. Ralph a allumé sa torche et nous avons pu jeter un premier coup d'œil. S'il n'était pas mort, c'était bien imité. Il ne gisait dans aucune des positions associées aux personnes qui se tuent en tombant d'une grande hauteur. Il était couché sur le dos, les bras écartés. Sa jambe droite était tordue de quelques centimètres vers l'intérieur, mais rien de spectaculaire. Les yeux étaient ouverts, il regardait droit vers le haut. Aucune expression horrifiée, rien de ce que l'on trouve dans les livres ou les films. Et tandis que nous l'observions, une flaque de sang a commencé de se former sous sa tête.

— Allons vérifier ça, dit Ralph.

Ç'a été comme si quelqu'un avait remis la bande-son. Au moment de la chute de Neely, tous les autres bruits avaient disparu. Mais la nuit était de retour maintenant, et le vacarme qui l'accompagnait. Les oiseaux de nuit, les chiens, les chevaux et les vaches rentrés et endormis, les trains et les voitures à quelque distance, tout cela faisait tellement de bruit que j'aurais voulu me couvrir les oreilles.

— Ça va, Tom ?

— Pourquoi ça n'irait pas ?

— Écoute. Je savais que ça n'irait pas.

— Mais j'imagine que pour toi ça va. Je veux dire, on n'a fait que tuer un homme.

— Tu veux que je joue les sensibles, les délicats ? Que j'exprime des regrets ?

— Va te faire foutre.

— C'était une merde et, un de ces quatre, il aurait fini par tuer notre amie. Si ça se trouve, il ne l'aurait même pas fait délibérément. Il l'aurait frappée un soir et tuée accidentellement. Mais, d'une façon ou d'une autre, il l'aurait tuée. Et il faut reconnaître que nous aurons empêché ça.

Je me suis éloigné du porche et j'ai commencé à descendre les marches.

— Ça va mieux maintenant ? lança Ralph.

— Ouais… Ouais, je crois que ça va mieux.

— Clint Eastwood, je te dis. Toujours Clint Eastwood.

En fait, Neely n'était pas mort. Il a fallu rester un bon moment à le regarder perdre son sang et rendre l'âme enfin.



J'étais en visite chez mon aîné à Phoenix (bien trop chaud pour moi) quand j'ai appris la mort de Ralph. J'étais allé sur le site du journal de sa ville natale : son nom figurait en haut des avis de décès. La photo devait avoir été prise quand il avait vingt ans. Je l'ai à peine reconnu. Crise cardiaque. Il était mort depuis un jour déjà quand un voisin a soupçonné quelque chose et a appelé le gérant de l'immeuble pour lui demander d'ouvrir la porte de Ralph. Je me suis rappelé ses paroles sur le fait de naviguer en solitaire.

Ralph était allé jusqu'au bout de cette expérience : jusqu'à la mort. J'espérais qu'il avait trouvé ce qu'il désirait de l'autre côté. Pour moi, je n'avais pas d'idée sur ce que je pensais y trouver. S'il y avait quelque chose.

Le toubib m'a annoncé qu'ils allaient me remettre en chimio. Les résultats se dégradaient. Les infirmières me plaignaient comme si

Ralph avait été de ma famille. Il y avait plein de choses qu'il n'avait pas aimées chez moi, et moi chez lui. Ces choses ne seraient jamais résolues, et peut-être n'avaient-elles pas à l'être. Peut-être que le fait de naviguer tous deux en solitaire avait suffi à créer un lien entre nous. Une chose était certaine : les heures de chimio semblaient bien plus longues sans lui. Une fois, je suis même devenu d'humeur sentimentale : j'ai mis un Clint Eastwood dans le lecteur de DVD. *La Corde raide* : c'était le titre du film. Ce qui m'a étonné, c'est que je l'ai aimé plus que je ne l'ai détesté.



Un jour que j'étais dans mon fauteuil inclinable, une des nouvelles infirmières est venue s'asseoir et a commencé à me parler à voix basse.

— Y a un mec, on lui a toutes donné cinq cents dollars. Vous savez, un acompte. Il disait qu'il devait emmener un groupe visiter le Grand Canyon. Vous voyez, un groupe thérapeutique dont je fais partie. On s'est aperçues après qu'il avait escroqué plein de gens comme ça. Des groupes je veux dire. On a prévenu l'Agence d'éthique commerciale et la police. Mais je pense qu'il sait effacer ses traces. En fait, il y a des groupes qui partent pour de bon. Cinq cents dollars, ce n'est pas rien pour une mère célibataire.

La chimio était presque finie. Mais je me suis dit que je devais aider cette femme, que je devais bien ça à Ralph. En plus, j'avais envie de voir comment je me débrouillerais tout seul.



Du coup, me voilà ici ce soir. J'ai suivi le gars depuis sa petite maison, dans sa tournée des bars pour célibataires puis jusqu'à l'immeuble où vit la femme. Celle qu'il a levée dans le dernier bar. Il va bien ressortir à un moment ou un autre.

Ma batte Louisville repose sur mes genoux, j'ai ma casquette des Cubs vissée sur la tête. Les lunettes noires, je les mettrai au dernier moment. Pas de raison de me stresser les yeux. Pas à mon âge.

Ralph me manque. Là, il serait en train de faire son Clint Eastwood, et il essaierait de m'en mettre plein la vue avec ses histoires de méchant flic.

Je suis presque sûr de pouvoir gérer, mais même si tout se passe bien, je suis quand même en solitaire. Et laissez-moi vous dire que, quand on fait une traversée en solitaire, on se sent sacrément seul, parfois.

---

1. *Nouvelle parue dans* Noir 13.

OceanofPDF.com

JAMES GRADY

Destiny City [1]

Quatre hommes traversaient à pied la nuit de décembre, le long de la voie ferrée commune au métro de Washington DC et au réseau Amtrak dont le vacarme couvre l'Amérique. Le gravier crissait sous leurs chaussures. Un air de *musica ranchera* provenait d'une zone industrielle voisine où Sami, qui était chauffeur de taxi, se rappelait avoir vu des panneaux indiquant une salle de danse latino.

— Quand ?

Maher était un Californien aux cheveux blonds né sous le nom de Michael.

— Bientôt, dit Ivan, leur Guide.

Zlatko dit :

— Guide, j'ai de l'argent pour mes derniers achats demain.

— Frère, je peux t'emmener dans mon taxi, dit Sami.

— Non, dit Ivan. Travaille seul. Ne laisse personne nous voir comme les doigts de la même main.

— Une main, c'est cinq doigts, dit Maher. Je croyais qu'il n'y avait que nous quatre.

— Le djihad est le pouce qui nous donne forme, proclama leur Guide.

Sami dit :

— Voilà quelqu'un.

Un trio d'*hombres* venait à leur rencontre en se pavanant dans le noir.

— *Hola, amigos*, dit le *jefe* – le chef – du trio. Qu'est-ce que vous foutez là ?

— On s'en va, dit Sami.

— J'crois pas.

Le jefe empesta la nuit de son haleine bière et tequila.

— Pas moyen de vous échapper nulle part, gringos.

Le plus grand de ses *compañeros* fronça les sourcils.

— C'est pas des gringos. À part le *güero* – le blond.

— Et alors ?

Le jefe exhiba un pistolet noir.

— Sors ton outil, Juan.

Le troisième Hispanique fouilla le col de son manteau.

Juan dégaina une machette et Maher se jeta sur lui.

Le jefe cligna des yeux – et Sami lui arracha son pistolet d'un geste appris en Afghanistan dans les camps d'Al-Qaida ; Zlatko et Maher arrachèrent la machette des mains de Juan.

Ivan soulagea Sami du flingue.

— Regarde ce qu'ils trimballent.

— Amigos ! dit le jefe.

Sami fouillait les trois voyous ; il les fit s'agenouiller dans le gravier.

— On voulait s'amuser, c'est tout. *Sí ?*

— Ta gueule, enfoiré ! répliqua Maher.

Sami tendit à Ivan ce qu'il avait confisqué : les téléphones, le cash et les papiers d'identité. Zlatko jeta la machette au loin.

— Allons-nous-en, chuchota Sami. Ils ne parleront pas.

— Qu'est-ce que tu dis ? cria le jefe à genoux.

Ivan murmura :

— Ce sont des *kuffars*. Des mécréants.

— Ce n'est pas une raison, dit Zlatko en haussant les épaules. Mais ils ont vu qu'on n'est pas des… à part Maher.

— Ils n'iront pas à la police ni au FBI, dit Sami. Ils n'oseront pas.

— Vous parlez du FBI ? *La Migración ?* Faites pas chier avec ça ! On fait partie du gang MS-13 !

— Des paumés. Ils parleront. Et il y a beaucoup d'oreilles en Amérique, ajouta Ivan.

Il mit le pistolet entre les mains de Maher. Le blondinet regarda l'objet fixement. Regarda les trois hommes à genoux devant lui. Leur souffle envoyait des nuages flotter dans la nuit.

Ivan lui dit :

— Tu voulais savoir *quand*. Allah t'a accordé sa réponse.

Maher tira trois coups de feu, trois éclairs. Les voyous s'effondrèrent l'un après l'autre dans le gravier.

Le Guide éloigna ses fidèles de la scène d'exécution. Il donna le flingue à Zlatko. Distribua à tous ses soldats le cash prélevé sur les hommes morts. Sami vit Zlatko fourrer ses billets dans une enveloppe qu'il reglissa dans la poche extérieure de son blouson.

Le Guide jeta les téléphones des voyous. Les coques de plastique éclatèrent sur d'invisibles pierres.

Maher s'éloigna de ses camarades en titubant. Vomit.

— Sois fier, Maher.

Le Guide enveloppa de son bras les épaules du plus jeune d'entre eux.

— D'avoir distrait l'ennemi avec le flingue nous a permis d'attaquer.

Maher marmonna :

— Je suis devenu fou dans ma tête.

— Et apprends cette leçon essentielle, dit le Guide. Le timing. *Quand*, c'est *maintenant*. Si tout se passe bien, grâce au travail de Zlatko… Dans trois jours.

— *Dans trois jours ?* dit Sami. Tu es sûr, Guide ?

— Oui.

Ils s'approchèrent du trou dans la clôture.

— Et nous quatre, on est les seuls à savoir.

— Allah sait, dit Zlatko.

— Sami, dit le Guide. Garde cette *vaquera* sous ton contrôle.

— Elle, ce n'est pas un problème.

Ils quittèrent la voie ferrée pour une rue qui était jadis une route reliant la capitale à une agglomération rurale. La ville, à présent, s'étirait depuis le dôme blanc du Congrès jusqu'au-delà du périphérique de Washington.

Ivan se tenait seul au bord de la route, près d'un poteau blanc, un homme ordinaire, la quarantaine, en train d'attendre son bus ; lequel bus le conduisit jusqu'à son 4×4 or métallisé stationné parmi les voitures des spectateurs d'un ciné multiplex.

Quand le bus fut hors de vue, ses trois combattants sortirent de l'ombre pour gagner à pied une station de métro. Sami laissa Maher seul sur le quai. D'un hochement, Zlatko approuva cette stratégie, après avoir repéré les caméras de vidéosurveillance fixées aux plafonds.

Une rame argentée se faufila dans la station et stoppa. Maher, sans faire attention, se laissa emporter dans le même wagon que Zlatko et Sami. Il avait les yeux pleins de questions. D'un regard, Sami empêcha le jeune homme de desserrer les dents.

Le train quitta la station. Zlatko était assis entre Sami et la fenêtre. Ils mémorisèrent leurs compagnons de voyage : un Noir qui se dandinait en écoutant de la musique dans ses écouteurs. Deux

femmes en tenue d'agent de surface qui chuchotaient en espagnol. Un employé de la sécurité aux cheveux blancs.

Zlatko murmura :

— Le frère Maher a bien agi, même si ça ne ressemblait pas à nos leçons de karaté. Mais il ne tiendrait pas un quart d'heure en interrogatoire. Il a besoin de parler. De se faire connaître pour se sentir vrai. Je me demande s'il ne sera pas toujours un Américain pur jus.

— Notre Guide doit savoir ce qu'il fait en choisissant Maher.

— Le plus petit rouage fait marcher tout l'ensemble.

Les mots de Zlatko trahissaient son passé d'ingénieur.

— Mais ce n'est pas ce qui m'inquiète le plus, mon frère.

Les hurlements des freins couvrirent la question de Sami. La rame s'arrêta. Zlatko et Maher se levèrent pour descendre et rejoindre le lieu où chacun passerait sa soirée, une info que les frères djihadistes ne se communiquaient pas entre eux.

Sami se leva pour laisser sortir Zlatko. Lui vola au passage l'enveloppe avec l'argent.

Zlatko descendit sur le quai.

La rame disparut.

Sami se rendit dans un quartier connu pour ses bistrots végétariens, ses pancartes « PAIX » plantées dans les pelouses, ses citoyens convaincus que les sixties avaient été une époque bénie. Il rejoignit en bus deux tours jumelles sur une colline baignée de brouillard.

Un ascenseur le transporta au neuvième étage avec un bruit sourd. Sami pénétra dans son studio dont il fit claquer la porte en pensant aux oreilles indiscrètes. Il respirait avec peine. *La voie est libre ! Libre !* Il revint dans le couloir à pas de loup. Il se glissa dans l'escalier comme une ombre.

Au sous-sol, Sami composa le code permettant l'ouverture d'un compteur électrique. Il déposa le pistolet Glock sur l'étagère. Y prit un téléphone portable qu'il activa, rédigea un texto de deux mots. Prit les clefs d'une voiture en stationnement, roula vers le centre et le dôme blanc, se gara près d'un immeuble en brique où s'accrochait l'enseigne lépreuse des Cercueils Belfield. La porte de l'entreprise s'ouvrit.

Harry Mizell – qui ressemblait à un ours – fit signe à Sami d'entrer.

Harry et Ted, un agent du FBI à tête de gamin, escortèrent Sami à travers la ruche composée d'alvéoles cubiques où des hommes et des femmes tapaient sur des claviers d'ordinateurs et chuchotaient dans des téléphones.

Ils firent asseoir Sami à la table d'une salle de réunion sans fenêtre. Des caméras vidéo étaient accrochées aux murs. Sami imagina la scène retransmise dans les locaux anciens, en forme de H, qui abritaient le quartier général de la CIA, dans le complexe tout neuf de la Sécurité intérieure qu'un membre puissant du Congrès avait fait implanter dans son district. La même scène retransmise au FBI aussi. Voire à la Maison-Blanche.

Sami se demanda si l'entreprise privée Argus, dont le badge pendait au cou de Harry, recevait les infos en direct.

En tant que « COOK » – *Case Officer/Operation Control* –, c'est Harry qui procédait au débriefing. Ted, qui portait ce badge du FBI auquel Harry avait renoncé, avait pris place à la table et ne disait rien.

À Harry, à Ted, aux caméras, Sami parla du triple meurtre. Il leur dit *quand*. Il déposa sur la table l'enveloppe volée. À Harry, à Ted, aux caméras, il dit ce qu'ils devaient faire *maintenant, immédiatement*.

Harry dit :

— Tu nous as envoyé ton texto : « Exfiltration urgente » et on s'est tenus prêts à bouger. *Maintenant*… Maintenant tu es à l'abri. Détends-toi.

Harry quitta la pièce. Confia leur agent infiltré à l'agent du FBI. L'œil de verre d'une caméra filma Sami en train de s'affaisser.

Ted s'éclaircit la gorge.

— Tu veux un rafraîchissement ?

— *Un rafraîchissement ?*

L'agent du FBI fit oui de la tête.

— Non, Ted. Je ne veux pas un rafraîchissement.

Mmmmm. La salle de l'USTS – Unité de suppression des transmissions secrètes.

— Sami, dit Ted, je prie pour toi tous les jours.

— Tu n'imagines pas à quel point je t'en sais gré.

L'agent du FBI hocha la tête.

— Le boulot de Dieu.

— C'est ce qu'ils me disent.

Ted autorisa Sami à aller seul aux toilettes. Le réduit fluorescent sentait l'ammoniaque et l'angoisse. Sami se lava les mains et le visage. Regarda dans le miroir au-dessus du lavabo. Y avait-il une caméra derrière cette vitre ?

Une heure plus tard, Harry était de retour.

— Au final, l'opération est maintenue.

— *Quoi ?*

Sami se tourna vivement vers les caméras.

— On les tient pour un triple meurtre ! Il faut aller les cueillir *tout de suite* !

— Les boss disent qu'il faut trouver qui est derrière la cellule, Al-Qaida ou…

— Il n'y a pas de cerveau ! Pas d'organigramme comme chez nous. Ils ne sont pas organisés comme nous. Ces gars-là sont nés au pays ! Ils sont autonomes !

— C'est ce que tu dis et j'ai tendance à être d'accord, mais…

Harry quitta la table et désactiva les caméras visibles.

— Ted, laisse-nous.

— Je suis l'agent en lien avec le FBI, par conséquent la présence officielle du…

— Ted, la Sécurité intérieure a pris un sous-traitant pour cette opération : Argus Inc. Et je suis l'archange d'Argus. Va rédiger un e-mail pour te couvrir, dis que je t'ai viré de la salle de réunion.

La porte se referma derrière Ted.

— Tu te rends compte de ce qu'on a ? dit Harry. Tu étais l'agent spécial de la CIA pour des MISSIONS IMPOSSIBLES contre Al-Qaida en Afghanistan. La CIA s'est servie de ta vie réelle à Beyrouth, t'a introduit parmi des prisonniers talibans que nos alliés pakistanais ont libérés. Pendant des années tu as joué les terroristes purs et durs aux quatre coins du globe. Comme ton copain Zlatko. Après la Bosnie, il se pointe chez Rose pour des faux papiers. Elle est assez réglo pour appeler son ancien pote du FBI – *moi*. Mon influence t'arrache à la CIA pour te faire rejoindre la Sécurité intérieure. On t'envoie chez Rose pour te mettre derrière Zlatko. Il te conduit à Ivan, un physicien tchétchène. Lui, il a levé Zlatko quand il apprenait l'anglais dans un cours du soir : c'est là qu'Ivan enseigne *et* recrute. Ivan, à ce moment-là, avait déjà ferré ce gosse des banlieues, cet empoté qui fréquentait la mosquée avant qu'Ivan ne s'en fasse virer comme faux musulman. Et presto, continuait Harry, on a pénétré une cellule terroriste. Une cellule qui va lancer une attaque dans trois jours. Et comme ils ont quatre-vingt-treize groupes terroristes islamistes dans leurs radars, nos boss sont

convaincus que cette cellule doit forcément être le bébé de quelqu'un. Les commanditaires : c'est eux que nous voulons.

— Trois personnes assassinées *cette nuit*. Ça suffit !

— Ces voyous ne comptent pas dans l'immédiat.

— Alors on ne prévient pas les flics locaux ? Et leurs familles, à ces hommes ? Bon Dieu ! s'ils font partie du MS-13, ces crimes peuvent déclencher une guérilla urbaine !

— Les terroristes, voilà la première priorité de l'Amérique. Ivan cloisonne. Il pourrait avoir d'autres soldats. Quelque chose qu'il ne crachera pas, même avec un interrogatoire musclé.

— Ils vont frapper le soir de Noël !

— La coordination est faite ? C'est quoi leur cible ? Leur méthode ?

— Il faut les démanteler, Harry. Et me sortir de là.

— On voudrait tous être sortis de là. Mais on est où on est. Cette opér…

— Non, pas cette opération. *Tout*. Je veux que tout s'arrête. Immédiatement.

— Oh.

Harry se renversa en arrière.

— Je ne peux pas te forcer à prendre de nouveaux risques. Mais le problème, c'est que nos boss au gouvernement laisseront la cellule agir, pour obtenir ce qu'ils cherchent, que ça existe ou pas. Sans toi, sans moi, tu crois que des types comme Ted vont savoir s'y prendre ?

— Pas mon problème.

— Mon entreprise et moi toucherons plein de fric, quelle que soit l'issue de cette affaire. Mais je veux garder ce job. Je ne suis pas du genre à tout laisser tomber. Et toi, tu es quel genre de mec ?

Cette image resta posée sur la table de réunion comme un point d'interrogation géant.

Sami cligna des yeux.

— Trois jours – et *avant* qu'ils n'appuient sur la détente.

— Absolument. Alors, qu'est-ce que tu as l'intention de faire ?

Sami se leva pour partir, reprit l'enveloppe de cash. Dit à Harry :

— Je vais foutre la merde.

Le lendemain matin, Sami était au volant de son taxi entre la colline du Capitole et un centre-ville étincelant. Ces courses lui rappelaient le lycée et les voyages scolaires pour visiter « la capitale de notre nation ». Il se rappelait que « la Colline » était sillonnée de routes qui faisaient des boucles autour d'une glace à la vanille : le Capitole. Les flics du Congrès, dans leurs chemises blanches, ressemblaient à des bonshommes Marshmallow.

La routine de cette matinée de décembre post-11 Septembre. Les barrages en béton bloquaient tous les véhicules à l'approche du Congrès et de son cœur de marbre blanc. Les barrières métalliques acheminaient les piétons devant les sentinelles – muscles d'haltérophiles, combinaisons noires, lunettes de soleil réfléchissantes, mitraillettes ou fusils d'assaut M-4 suspendus en travers des gilets pare-balles.

Mais ce n'est pas Beyrouth, pensa-t-il. Pas encore. Je peux arrêter le compte à rebours.

À 10 h 07, il mit l'écriteau « EN SERVICE ». Roula jusqu'à un restaurant fusion asiatique où avec le prix du déjeuner on aurait pu nourrir une famille dans un bidonville malaisien. Il se gara dans l'allée, face à l'entrée de service du restau.

10 h 11 : deux cuistots longèrent son taxi et entrèrent dans le restaurant. 10 h 13 : un Vietnamien d'une soixantaine d'années en pantalon et chemise noirs de serveur s'arrêta une seconde, le temps

de balayer du regard le véhicule garé près de sa destination. 10 h 14 : Zlatko arriva dans l'allée sans se presser, vêtu d'un tablier blanc de plongeur, une expression vide sur le visage. Il passa par la porte de service. 10 h 21 : Zlatko apparut dans les rétroviseurs du taxi, les bras ballants ; il s'approcha du taxi bleu en faisant un détour, justifié, pensa Sami, par l'emprunt d'une cigarette qu'il se coinça derrière l'oreille droite, lui qui ne fumait pas.

Zlatko monta à l'arrière du taxi.

Juste derrière moi ! Pas moyen de voir ses mains !

Sami dit :

— *As-salaam alaykum*.

— Qu'est-ce que tu fais ici ?

Les yeux brûlants de Zlatko dans le rétroviseur.

— Dans le métro, tu as dit que tu étais inquiet. On est des frères. Je suis venu t'aider.

— Et c'est tout ? Rien à confesser ?

— Qu'est-ce qu'on peut avoir à confesser, toi et moi ?

Zlatko se tassa sur le siège arrière.

— Dans le métro, je m'inquiétais de savoir si notre Guide était au clair sur ce qui est bien et *halal*. Sur ce qui est *haram* et interdit. Le Coran interdit de tuer des innocents, des femmes, des enfants ; donc les avions qui ont frappé les tours, celui qui s'est crashé dans un champ, ils sont *haram*. L'avion du Pentagone, contre les soldats, oui, *halal*, et les civils qui étaient là au service des soldats, ça c'est inévitable. Des détails, des dégâts collatéraux. Mais au lieu de m'inquiéter pour notre Guide, j'aurais mieux fait de me concentrer sur mes propres tâches.

Zlatko secoua la tête.

— Hier soir, j'ai perdu l'enveloppe avec notre argent.

— Attends – tu as pensé que c'était *moi* qui te l'avais volée ?

— Notre monde est inique. J'ai vu les corps de ma femme, de mes deux filles, de mon fils. J'ai vu ce que mes voisins nous ont fait à nous les musulmans, dans notre ville bosniaque, ce fameux jour où j'étais parti à vélo, où je pensais aux jeux Olympiques… Pardonne-moi : j'ai eu peur que ce monde *kuffar* qui nous entoure n'ait englouti ton âme. Mais c'est moi qui ai perdu l'argent. J'ai mis notre mission en danger.

— Tu n'es pas à blâmer pour un incident.

Sami laissa sa clémence le pénétrer, puis lança un appât :

— Tu en as parlé à notre Guide ?

— Pas encore.

— De combien as-tu besoin ?

— Ma mission devait coûter neuf cent cinquante dollars en tout. J'ai dépensé dans les six cents. Tout le reste était dans l'enveloppe avec en plus l'argent d'hier soir.

— J'ai cent quarante-sept dollars. Si je m'y mets tout de suite, mon taxi peut faire le complément.

— Tu es un vrai frère ! Je t'attendrai au bout de la rue, sur le parking de l'épicerie. À deux heures cinq.

Comme Zlatko descendait du taxi, un couteau de cuisine pointa dans sa manche.

C'était pour ça qu'il s'est assis derrière moi.

Il fit mariner Zlatko jusqu'à 14 h 19. Il s'engouffra avec son taxi sur le parking de l'épicerie. Zlatko lui dit :

— RadioShack, Georgia Avenue.

Là, Zlatko laissa Sami attendre dans le taxi. Sami garda une fenêtre ouverte pour entendre le bruit de la rue. Le carillon de porte d'une boutique rivalisait avec un homme qui secouait une cloche près d'un seau rouge.

Cari Jones arborait d'insolentes mèches blondes dans ses cheveux de jais ; vêtue d'un trench en cuir noir, elle longea le taxi en parlant au téléphone :

— Dès qu'elle va me voir, maman dira que c'est génial de faire carrière, mais mon horloge biologique…

Zlatko déposa des paquets sur la banquette arrière du taxi. D'un bond, il monta à l'avant avec un sac de chez RadioShack ; demanda à Sami de le déposer n'importe où ailleurs qu'au coin de rue où il s'était fait filer par ces chiens de sous-traitants de la Sécurité intérieure et du FBI, avant qu'ils ne laissent tomber leur surveillance de crainte de se faire repérer par le combattant des rues.

Zlatko tira du sac deux téléphones portables ; il y pêcha la notice en disant :

— *Oui*, double appel, conférence téléphonique, filtrage d'appels…

Il regarda Sami.

— À Bagdad, on a appris qu'il ne faut pas avoir en main le bon téléphone quand quelqu'un appelle un mauvais numéro.

Après qu'il eut déposé Zlatko, Sami dut parcourir onze blocs avant de trouver un téléphone à pièces. Vingt minutes plus tard, alors qu'il roulait dans North Capital Street, il fut hélé par un avocat noir en costume italien ; il l'ignora pour aller charger un Blanc aux allures d'ours hirsute.

— Si seulement votre Guide vous autorisait à avoir des portables, dit Harry en s'installant à l'arrière du taxi.

— Pas de portables. Des messages codés sur Facebook, envoyés depuis les ordinateurs des bibliothèques, des cybercafés et autres boutiques.

— Zlatko ne vient pas d'acheter deux téléphones ? Mais évidemment, c'est bien connu que tous les chefs d'opération,

superviseurs d'espions et autres guides mentent à leurs petits soldats.

— Tous les officiers traitants aussi ? Même toi ?

— Je joue selon mes règles, dit Harry en clignant des yeux. Nos génies de la rétro-ingénierie s'occupent des derniers achats effectués par Zlatko chez RadioShack.

Le rétroviseur indiqua à Sami la présence d'une voiture marron.

— C'est Ted, dit Harry. Tu ne le sèmes pas, OK ? Il apprend. Faut bien. FBI, CIA, les tueurs à la solde d'Oncle Sam filent leur dém, entrent dans le privé, font le même boulot mais payé deux fois plus que ce que donne le gouvernement.

— Les armées privées se battent pour des profits privés. Le gouvernement, ce sont les citoyens qui portent leur part de la charge publique.

— Depuis quand Sami s'inquiète de savoir comment fonctionne la maison de l'Oncle Sam ?

— Je suis quasi rentré dans les clous, n'oublie pas. Après le rapport de tes génies, tu auras le *où*, le *quand* et le *comment*. Tu pourras démanteler la cellule. Je peux partir librement.

Sami inséra son taxi dans le trafic de Constitution Avenue, passa les Smithsonian Museums.

Un pigeon mort gisait sur leur voie de circulation. À l'angle, Sami vit un soldat bronzé du nom de John Herne : il observait l'oiseau comme s'il cachait une bombe.

— Regarde-moi cette ville, dit Harry. Je me rappelle quand c'était un patelin déshérité où les Blancs n'osaient pas sortir après la nuit tombée. Nixon avait le doigt sur le bouton qui pouvait déclencher le Jugement dernier. Être grassement payé, ça voulait dire un chèque de fonctionnaire. Personne n'était d'ici. Les gens

venaient pour la bonne cause. Maintenant, crise ou pas crise, toutes les grosses fortunes ont un pied-à-terre à Washington.

» Certains disent qu'on est incontournables. Comme Rome, mais avec l'Internet et M. Glock .40 en plus. Crois-moi, si on créait une Sophia Loren, comme Rome l'a fait, alors le DC de Washington deviendrait les initiales de « Destiny City ».

— Mes frères en djihad disent pareil. Ted aussi, avec ses croisés de l'Évangile.

— Et toi, tu dis quoi ?

— Que les gens se font piéger par ces grandes idées.

— Ouais, mais pour Sophia Loren ?

Les deux hommes rigolèrent.

— DC, c'est ton histoire, Sami. *Destiny City*. Né pour elle, fait pour elle. L'infiltration, les opérations de rue, tu ne connais que ça. Qu'est-ce qui te fait croire que tu pourrais arrêter ?

Le portable de Harry sonnait. Il prit l'appel, écouta. Éteignit le téléphone.

Et il dit à Sami :

— Nos génies n'ont pas la moindre idée de ce que Zlatko fabrique. On est en train d'inonder d'agents toutes les boutiques du type RadioShack. Ils leur montrent des photos pour essayer de savoir ce qu'il a acheté avant, mais c'est Noël et il y a foule dans leurs magasins.

Ils passèrent un bloc d'immeubles décorés d'ampoules colorées.

— Dans cette vie, dit Harry, soit tu fais quelque chose, soit on te fait quelque chose. Qu'est-ce que tu proposes, Sami ?

Sami déposa Harry et gagna une artère commerciale où le français et les dialectes africains se mêlaient à l'espagnol. Un gangsta rap, idolâtré des adolescents du Kansas, jaillissait des

véhicules qui passaient nonchalamment dans les rues. Sami gara son taxi sur le parking d'un immeuble commercial de trois étages.

Il consulta sa montre : 16 h 29. Ivan avait l'habitude de fermer son cabinet médical à dix-sept heures et de rentrer chez lui au volant de son 4×4 or métallisé. Sami passa en revue les commerces ethniques, les dépôts de meubles vendus au rabais, une clinique vétérinaire flanquée d'une benne verte. Il se dit qu'il ne voyait pas les mouches tourner en rond au-dessus de ce conteneur en acier émeraude. Se demanda où Harry avait placé ses points de surveillance. Se demanda s'ils avaient signalé son arrivée, si un satellite l'avait pris en photo.

— Il faut piger que la surveillance est un nouveau business, avait dit Harry à Sami. Bien sûr qu'avoir un satellite qui surveille le Dr Ivan chez lui et au boulot c'est un peu exagéré, mais c'est un investissement.

» Il y a effectivement quelque chose à surveiller, mais si c'est juste un petit jeu entre la Sécurité intérieure, la CIA et Argus en tant que sous-traitant du FBI, on risque d'être légers au niveau administratif. Alors j'ai mis ma société en rapport avec un fournisseur du National Applications Office pour qu'il surveille ton guide par satellite. Maintenant le NAO va se mettre sur les rangs pour s'assurer que nous aurons ce que nous voulons afin qu'ils puissent tirer bénéfice de notre succès.

Je suis chauffeur de taxi, songea Sami. Je t'emmène où tu veux.

Je suis un agent infiltré, je t'emmène où tu veux.

À 16 h 47, un van marron des transports médicaux se gara devant l'immeuble. Le chauffeur en uniforme blanc en descendit pour actionner le marchepied électrique.

Ils sortaient du bâtiment en traînant les pieds. Certains noirs, d'autres café au lait. Une fille blonde, toute menue, équipée de

béquilles, sautillait en direction du van. C'étaient des pauvres. Le problème concernait tout le monde, y compris les deux femmes en burqa noire dont on apercevait seulement les yeux.

Le dernier à franchir la porte fut Ivan lui-même, un médecin qui ne se souciait pas de savoir si ses patients avaient une assurance santé, mais leur demandait seulement ce qu'ils pouvaient payer en échange de ce qu'il pouvait faire pour eux. Parfois, comme c'était le cas en ce moment, ça voulait dire accompagner jusqu'au van une vieille dame aux cheveux blancs.

Sami s'était garé derrière le van. Il mit une casquette de base-ball des Detroit Tigers, histoire de dissimuler son visage au moment de rejoindre son Guide et la vieille dame.

— Taxi, dit Sami.

Ivan conserva l'assurance d'un médecin-chef des urgences.

— C'est pour vous, madame Callaghan.

La vieille dame aux cheveux blancs plissa le front.

— Mais… je n'ai pas commandé de taxi.

— Vous avez un bon de transport aujourd'hui, lui dit son médecin. Vous vous rappelez ?

— Vraiment ?

— Oui.

Le chauffeur en uniforme blanc reçut le signal du Dr Ivan. Le marchepied électrique gémit, les portes se refermèrent, et le van marron démarra.

— Emma, lui dit son médecin, vous avez perdu vos gants dans l'ascenseur ?

La vieille dame regarda trembler ses mains d'oiseau.

— Sûrement.

— Je vous attends en compagnie du chauffeur de taxi. Prenez votre temps.

D’un pas chancelant, elle retourna dans le bâtiment.

— Guide, je vous dois un aveu, laissa échapper Sami.

Il lui dit qu’il avait enfreint la règle pour gérer un Zlatko inquiet et remplacer l’argent perdu.

— Mais qu’est-ce que tu viens faire ici ?

— J’ai peur que les idées de Zlatko sur ce qui est acceptable, étant donné notre objectif, et notre vision à vous et à moi… Je redoute un conflit de foi. J’ai déjà vu ça.

— Beyrouth, dit le Guide, où de saints martyrs ont fait exploser les casernes des marines, d’où Ronald Reagan a filé la queue entre les jambes. Là-bas nous avons appris que les Américains finiront par céder. Puis Clinton, le malade sexuel, s’est retiré de Somalie suite à l’accident de l’hélicoptère Blackhawk, il a loupé Oussama avec ses missiles.

Le Guide posa une main paternelle sur l’épaule de Sami.

— Quelquefois c’est plus simple, pour un soldat, de ne pas tout savoir. Ainsi, quand son cœur est mis au défi, sa conscience est claire. Ne t’en fais pas pour Zlatko. Il fera ce qui doit être fait. Son âme n’aura pas à souffrir de son rôle. Tout autre est le sacrifice pour juguler cette maladie appelée Amérique. Les Américains ont peur de la mort. Leur façon de faire avec nous un usage exagéré de la force obligera nos frères musulmans égarés à nous rejoindre sur la bonne voie.

— Et mon rôle à moi, Guide ? Je n’ai presque rien fait.

— On parle discrètement de toi sur Internet.

Le docteur souriait ; et Sami sut que la légende créée par la CIA était toujours bien vivante.

— Allah soit loué, je travaille dans un immeuble où, si tu te fais des amis, toutes les clefs sont partagées. Avec mes collègues de

l'imagerie médicale. Avec deux kuffars qui réparent les ordis, des ordis probablement volés.

Des dizaines d'ordinateurs ! Intraçables ! Voilà comment il noue ses contacts !

— Je n'ose pas te placer trop près de l'opération. Si ta réputation venait à éveiller l'attention… Mais dans deux jours, nous serons toi et moi des héros en fuite.

Les portes de verre de l'entrée s'ouvrirent sur Emma qui revenait en vacillant.

Le Guide dit à Sami ce qu'il aurait à faire le soir même chez la *vaquera*. Il lui dit où il devrait se rendre le lendemain matin.

Emma agitait ses mains gantées.

— Je les avais dans ma poche !

Sami la conduisit chez elle, refusa les quelques pièces qu'elle voulait lui donner en guise de pourboire.

Il roula jusqu'à un téléphone payant. Appela Harry, lui parla des ordinateurs et des nouvelles instructions du Guide. Préconisa un démantèlement de la cellule. S'entendit répondre :

— On la laisse continuer.

Roula jusqu'au sommet de la 13e Rue qui offrait un panorama sur Destiny City ; se gara près d'un alignement de maisons où une épicerie latino flanquait une porte verte.

Il pressa le carillon de la porte verte. Déclencha un *dring* bien sonore.

D'invisibles pieds descendirent d'invisibles marches avec un bruit sourd. Le judas de la porte s'obscurcit : quelqu'un regardait. La porte verte s'ouvrit. Ses boucles noires, scintillantes, retombaient sur son sweater bleu. Elle portait un jean décoloré. Elle avait la mâchoire bien dessinée, des pommettes hautes marquées du côté cœur d'une cicatrice plissée, souvenir d'un coup de poing reçu au lycée en

jouant au foot. Cette cicatrice obligeait ses lèvres à un perpétuel sourire sardonique. Ces lèvres charnues, cette peau brune de Juive sépharade des tribus du désert, ce mexicain de Sinaloa, aussi, qu'elle avait perfectionné en faisant du surf l'été dernier, avant d'entrer à la fac de droit, tout cela mystifiait les gens qui croyaient que *Rose* était le mot gringo pour *Rosalita*.

— Je n'attendais personne, dit Rose.

Alors qu'il montait l'escalier derrière les hanches rondes, moulées dans le jean, Sami respira un arôme de sapin de Noël et d'épices – sûrement le cumin et le chili venus de la boutique en bas, peut-être de l'encens, ou alors c'était son parfum musqué à elle.

La pièce à vivre de son appartement comprenait un ordinateur, un fax, une photocopieuse. Un divan de récupération. Deux chaises de part et d'autre d'une table sur laquelle Sami avait posé son thé le matin où il était venu officiellement attendre un fax de la compagnie des taxis, en réalité attendre Zlatko qui devait venir récupérer les formulaires de carte de crédit promis par la *vaquera*.

Sami glissa un regard à travers la cuisine vers la porte fermée qui donnait sur une pièce où s'alignaient les livres de droit, les manuels du gouvernement. La porte de sa chambre à elle – fermée. Il refusait d'avoir peur des portes fermées. Refusait de se demander si Harry avait posé des micros dans toutes les pièces de Rose.

Elle était derrière Sami.

— Tu es venu pour travailler ?

— Oui.

Les ombres emplissaient l'appartement. Ses murs et les baies vitrées grises arrêtaient les bruits de la rue. Cris étouffés.

Il projeta les mains vers elle à la vitesse d'une attaque de boxe thaïe, lui saisit le visage comme on prie, la poussa contre le mur où elle reçut son baiser.

La nuit s'empara de la ville.

Ils étaient assis nus sur le lit, adossés aux oreillers, couvertures écartées. À la lueur d'une lampe.

Rose alluma un joint.

— Tu crois que Harry a pensé que ça arriverait ?

— C'est un pragmatique.

— Pour ton équipe, je ne suis rien d'autre qu'une femme, une subalterne que tu séduis pour te servir d'elle, mais Harry… Peut-être qu'il s'est dit : Où est le problème, qu'ils prennent du bon temps.

— Peut-être, dit Sami en la regardant aspirer une bouffée.

De l'autre côté de la ville, dans son appartement de Virginie, la rousse Lorna Dumas exhala du tabac brûlé, considéra l'uniforme bleu posé sur son lit, songea qu'elle devrait arrêter de fumer.

En haut, derrière sa porte verte, Rose demanda à Sami :

— Tu penses toujours que tu es musulman ?

— L'impression d'avoir Dieu à mes trousses.

— Charmante façon de botter en touche.

Rose lui passa le joint.

Sami aspira une bouffée.

Elle dit :

— Quand tu seras stone, tu te sentiras plus solide, vis-à-vis de ton djihad comme vis-à-vis du FBI.

— J'ai toujours eu envie d'être aimé. Et toi ?

— Ma mère apprenait à mes copines comment on taille des pipes, dit Rose. Elle m'a fait promettre de ne pas avoir de rapports sexuels tant que je ne saurais pas ce que je faisais, bon sang.

» Bon sang, qui sait à coup sûr ce qu'il fait ? Ce n'était jamais, jamais le bon type dont j'étais amoureuse. Je suis devenue une super

procureure fédérale. J'ai découvert un beau jour un intérêt *politique* à mon boulot. Alors j'ai passé deux ans à faire l'avocate commise d'office. Et j'ai pigé qu'aider les exclus à se servir du système était la seule solution pour qu'ils aient une chance d'arriver à quelque chose. Et maintenant je suis la *vaquera*. Tu ne parles pas assez bien l'anglais pour remplir un formulaire d'immigration sans te foutre dans la merde ? Va voir la *vaquera*. Permis de travail, carte grise, assurance, carte de réfugié politique avec ta photo moins le bras qu'on t'a coupé en Sierra Leone – Hé ! c'est ça, l'Amérique ! La société du savoir remplir la paperasse.

» Là-dessus Zlatko débarque. Tout le monde ment, mais lui il mentait comme un meurtrier anti-avortement que j'ai interrogé quand j'étais procureure. Des yeux d'irréductible. En plus, il ne pouvait pas être albanais. Je n'ai pas la passion des badges, mais ça m'a démangée d'appeler mon vieux pote Harry.

Elle tira sur le joint, le lui tendit.

— Zlatko m'a connu par le biais des gens avec qui il était arrivé clandestinement du Mexique, d'accord ?

Sami, d'un geste, déclina une autre bouffée de joint – la vision d'un battement d'*ailes* se dissipa avec la fumée.

— D'accord, dit Rose. Je ne suis pas censée savoir.

— Estime-toi heureuse de n'avoir aucune idée de ce qui se passe là-dehors.

— J'admets un certain degré d'irréalisme. Mais je ne suis pas vierge.

Sami reprit :

— Je connaissais ce gosse. Son dépucelage, ç'a été de descendre trois mecs. Il a dit qu'il était devenu « fou dans sa tête ». C'est comme ça, là-dehors. Tu vis *derrière* le monde que les autres voient.

Cette personne seule, là-dehors, dans une rue pleine de tireurs invisibles, c'est *toi*.

— Tu adoptes des mécanismes de survie, dit-elle.

— On s'en fout, de la survie. Tu descends l'autre et c'est tout.

» Beyrouth. J'ai treize ans. Des hommes arrivent en voiture. À nous, les gosses, ils distribuent des AK-47. Je n'ai jamais pensé à demander d'où venaient les armes, d'où elles venaient *vraiment*. Mon quartier était fermé par des barricades. Les sacs de sable, les barbelés, les barils de pétrole. On s'en foutait de ce que disaient nos parents, on était cool, on sauvait le monde. J'ai appris à courir vite parce que j'étais petit, et ces fumiers de snipers, leur priorité, c'était de blesser les gosses, car les gosses, ça attirait les ambulances.

» Un jour, en bas de la rue, du côté d'une autre barricade, ces gars-là ont fait sortir un vieux les mains en l'air. On voit que c'est un des nôtres, un musulman. Ils lui disent de marcher jusqu'à nous. Alors il le fait. Nous, on pense qu'il s'agit d'un échange. Ils le laissent arriver à peu près à trois mètres de nos sacs de sable. Et ils le tuent.

» Pas moyen de sortir à couvert pour aller chercher son corps. Du coup, il est resté là. Au bout de trois jours, on a dû abandonner notre barricade. La puanteur, les mouches.

» Deux semaines après, une autre barricade, la même chose – sauf que maintenant c'est un ado, un jeune musulman comme moi, les mains en l'air, qui a fait trois pas vers notre position.

» Je l'ai eu. Une balle dans la tête.

Sami marqua une pause.

— Il est mort dès qu'il a marché dans ma direction. J'ai eu juste besoin de décider du lieu et du moment.

La nuit tenait la ville.

— C'est pour ça que tu as quitté Beyrouth ? demanda Rose.

— Les gars de l'OLP que j'admirais ont mis en taule un sniper qu'on avait capturé. Puis ils l'ont libéré. J'ai commencé à me demander de quel côté étaient vraiment ces gens. Puis mon père a trouvé du boulot aux casernements des marines. Une de nos factions a tout fait sauter et lui avec. Les marines ont pris soin de ma famille. Ils m'ont envoyé au lycée à Detroit. Dès que j'ai pu, j'ai rejoint les forces d'intervention – *Semper fi*, toujours fidèle.

— Moi aussi, dit-elle.

Il se pencha pour un baiser qu'elle captura. Elle écarta les couvertures, posa la main de Sami sur sa poitrine. Sept minutes plus tard, il l'attira sur lui, elle l'enfourcha, s'arc-bouta comme un quartier de lune tandis qu'il murmurait :

— *Je te vois, je te vois*.

Ensuite, Rose s'étendit sur lui.

— Ne dis rien. Ne disons rien. Sauf si c'est quelque chose qu'on pourra redire encore, encore et encore.

— *Jusqu'à*, dit-il. Jusqu'à ce qu'on dise quelque chose qu'on puisse redire.

Ils avaient la chair de poule. Il attrapa le drap et la couverture.

— Tu as faim ? demanda-t-elle.

— Pas encore. Maintenant, il faut que tu dormes.

— Pourquoi ?

— Je dois utiliser ton ordinateur sans que tu le saches.

— Oh, dit-elle.

— Mais je peux rester cette nuit.

C'est ce qu'il fit, son dernier instant d'éveil faisant écho à un battement d'ailes.

Deux kilomètres plus loin, au moment de se coucher dans sa chambre avec ses nounours, Amy Lewis, sept ans, s'adressa à sa

meilleure amie en chuchotant dans un téléphone acheté exprès pour l'aventure :

— Mamie dit qu'en vrai j'irai au lit trois heures plus tard, étant donné que la Terre est ronde !

Réveille-toi ! Sami se dresse d'un bond dans le lit de Rose, se précipite dans la pièce principale, décroche le téléphone, compose un numéro en pleine panique, est mis en communication avec un ours qui se réveille en entendant Sami murmurer :

— Le Guide ! Les clefs ! L'imagerie médicale ! Il a accès à…

— *Merde !*

Harry mit fin à leur communication.

Sami calma le marteau-piqueur dans sa poitrine. Il se força à se recoucher. Se faire confiance et faire confiance à un ours.

Des nuages gris couvraient le ciel matinal. Sami roula jusqu'à l'endroit où le Guide avait envoyé Maher. Maher lui fit signe. Geste trop amical pour héler un taxi, mais les aptitudes de ce petit sauvage dépassaient Harry. Maher monta devant. Nouvelle erreur. Tu vis où ? songea Sami. Comment tu te fais du fric ? C'est toi qui as eu l'idée de te servir de Facebook ?

— Qu'est-ce que ça sent ? demanda Sami quand ils furent sur le périphérique.

— Désolé. Des produits chimiques. Le pressing. Les Coréens sont bien. En un mois, j'ai trouvé ce job grâce à l'auberge de jeunesse chrétienne.

Maher avait un sac à dos.

— Le journal parle du « Massacre de la voie ferrée ». L'enquête balistique dit que le flingue a servi aussi à descendre un membre des gangs, un de la bande de Clifton Terrace. Les flics ne comprennent pas qu'il y ait des corps noirs *et* latinos.

L'avenir emplit le regard de Maher.

— On écrira sur nous, dit-il. Mon frère, je sais que le Guide est inquiet. Mais je suis relax. Il est si intelligent ! Te dire à toi ce que tu as à faire, me contrôler moi, tout ça pendant que je bosse sur les dernières merdes que j'ai à faire, c'est pas cool, ça ?

— Hypercool, dit Sami avec un sourire. C'est comme ça que parlent les gosses en Amérique ?

— Ouais.

Les banlieues défilèrent le long du taxi.

— Regarde, dit Maher. Redondo Beach. Akron où vivent mes cousins. Là. Partout les mêmes shows à la télé. Des infos de merde sur des connasses pétées de fric qui ne font rien d'autre que poser pour des photos. Le saint Jésus du Coran, loué soit son nom, s'il était là, avec nous, aujourd'hui, et il voyait toutes ces conneries absurdes ? Il faut qu'on arrête ce carnage. Si on ne le fait pas, qui le fera ?

— On est dans la même bagnole, mon frère.

L'armurerie se trouvait dans un centre commercial en bordure du périphérique. Une couronne en pommes de pin ornait les barreaux de la porte blindée. L'employé derrière le comptoir en verre portait un Glock dans un holster et un bonnet rouge de père Noël.

— Salut, mec !

L'employé souriait à Maher.

— Ça fait plaisir de te revoir.

— Ouais.

Maher présenta à l'employé son permis de conduire californien, procédure ordinaire prévue par la loi.

L'employé s'emplit les yeux de ce Sami pas blond du tout.

— C'est mon oncle, expliqua Maher. Il est juif.

— Oh ! très bien. *Shalom Hanouka*.

— *Shalom*, dit Sami.

Maher loua un Colt .45 automatique et un casque antibruit ; il acheta quatre boîtes de munitions et choisit sur un présentoir une silhouette noire représentant un personnage en train de brandir une arme – un Arabe grisonnant vêtu d'un burnous –, ainsi que des autocollants de voiture proclamant qu'une actrice de cinéma âgée et pacifiste méritait toujours d'être relâchée au-dessus d'Hanoi.

Les couloirs de tir étaient au nombre de dix, et trois étaient occupés. Les fusils claquaient. Tandis que Sami criblait leur cible de trous, Maher fourra trois boîtes de munitions dans son sac à dos.

— Les .45, c'est les balles les plus grosses, dit Maher en prenant son tour dans le couloir de tir.

Il ne montrait aucun symptôme de stress post-traumatique, suite à la dernière fois où il avait fait usage d'un flingue.

Comme ils quittaient l'armurerie, l'employé leur souhaita la bonne année.

Au centre commercial suivant, le magasin de sport bourdonnait d'acheteurs frénétiques. Sami remit à un vendeur le bon de commande imprimé à partir de l'ordinateur de Rose. Le vendeur dit :

— Vous savez que ce sont des vélos à assembler soi-même, n'est-ce pas ?

— Comme ça c'est moins cher.

— C'est pour des orphelins, dit Maher.

— Dieu vous bénisse.

Le vendeur encaissa leur argent pour qu'ils puissent couper la file.

— Hum, dit Maher. Les gars, vous ne vendriez pas des coquilles en acier ? Vous savez. Pour… Pour se protéger là. Au hockey.

— Je crois que toutes celles qu'on a sont en plastique.

Tandis qu'ils chargeaient les trois vélos en kit dans le taxi, Sami lui demanda :

— Au *hockey* ?

Maher haussa les épaules.

— Ce n'est pas pour demain, mais quand je deviendrai un saint martyr, il y aura des vierges qui m'attendront au paradis. Je veux pouvoir avoir des enfants.

— Tu veux faire des enfants au paradis ?

— C'est un meilleur endroit pour les élever qu'ici.

Ils empilèrent les cartons de vélos dans le taxi. Roulèrent jusqu'à une station de métro. C'est seulement à ce moment-là que Maher transmit les ordres du Guide pour le même soir : où se rendre le lendemain, ce qu'il y avait à faire exactement, et quand. Avant de se fondre dans la foule, Maher ajouta :

— Je t'aime, mon frère.

Trente-quatre minutes plus tard, Harry était assis dans le taxi à côté de Sami, et disait :

— Avant l'aube, les IUN ont investi l'immeuble d'Ivan – pas les *Investigations* d'urgences nucléaires, mais leur ombre, le service dont le « I » veut dire *Interventions*. Ils ont sorti toutes les matières dangereuses des bureaux d'imagerie médicale. Les ont remplacées par du matériel bidon. Ils ont cassé les machines, afin que personne ne s'étonne qu'elles ne marchent pas. On en est encore à tester les fichiers crackés dans les ordis, mais il semble qu'on ait cracké tout le matériel radioactif. Tu mets ça en rapport avec le fait que ton ado en rut est en quête d'une coquille en acier pour se protéger les couilles, et tu comprends qu'ils sont sûrement en train de mettre au point une bombe sale à faire exploser à la dernière minute.

— Alors maintenant, ce ne sera plus une bombe sale, ce sera juste une bombe.

— Ouais. Mais même s'ils augmentent le peroxyde d'hydrogène, ou s'ils mélangent des produits chimiques de nettoyage à sec avec de la poudre récupérée dans des balles, ça ne fera pas une grosse explosion.

— « Grosse », ça représente combien de morts ?

— Nous ne pensons pas que le problème soit là, répondit Harry. Nous savons ce que fait Zlatko. J'ai posté nos données sur A-space et sur Intellipedia, les sites secrets. En présentant la chose comme un jeu. Une douzaine de génies de l'informatique ont inventé un générateur de fréquence magnétique pour explosifs. Les Soviétiques ont perfectionné le système. Ivan et Zlatko ont grandi tous les deux derrière le rideau de fer. Un général américain, voilà quelques années, a proposé à des étudiants frais diplômés de relever le défi, et ils ont conçu un GFME pouvant être installé à bord d'un pick-up pour la modique somme de huit cents dollars – presque tout a été acheté chez RadioShack.

» Ces GFME, c'est à cause d'eux qu'on éteint son téléphone en avion. Ça n'explose pas vraiment. Ça produit une sphère d'ondes électroniques qui grille les ordis non protégés, les téléphones, les circuits des moteurs…

— Voilà pourquoi je suis censé couper la transmission de mon taxi demain à 14 heures précises !

— Et pourquoi tu dois te garer où ils t'ont dit. Cette aire près du Potomac est en face des autoroutes qui viennent du Pentagone. Les GFME sont conçus pour frapper les commandes de l'ennemi, et les centres de contrôle. Ils sont invisibles dans n'importe quel véhicule genre pick-up…

— Comme le 4 × 4 du Guide, dit Sami.

— Tu branches un GFME à un moteur électrique dans ton véhicule protégé, tu le gares en dehors du périmètre de sécurité du

Pentagone, tu l'actives, et tu grilles tous les systèmes à la ronde sur deux kilomètres. On serait grillés jusqu'à Bagdad et l'Afghanistan.

— Et cette bombe qu'ils croient être une bombe sale ?

— On pense à une double frappe, genre Bagdad, répondit Harry. Ils garent le véhicule équipé du GFME. Plus longtemps le GFME agit, plus les destructions sont importantes. Quand l'unité d'élite comprend ce qui se passe et bombarde la source… *boum !* Le piège se referme. Les radiations font des victimes en prime.

— Et les téléphones portables ?

— Peut-être qu'un de tes équipiers va jouer les martyrs. Il reste derrière et déclenche le piège en voyant arriver l'unité d'élite. Efficacité maximale.

— Griller le Pentagone, la conscience de Zlatko n'a rien contre. Après qu'ils auront abandonné le véhicule équipé du GFME, c'est moi qui m'occuperai de l'évacuation. Si le moteur de mon taxi est grillé, les vélos seront en état de marche. Trois vélos, quatre frères, un qui reste en arrière. On frappe quand ? demanda Sami.

Le taxi bleu se traînait dans la circulation des congés.

— Quand la nuit tombe, le Pentagone est encerclé par des forces spéciales en tenue de camouflage. Demain, quand tes frères attaquent, on les coince. La probabilité, c'est que deux restent en vie, à des fins d'interrogatoire.

— Coincez-les maintenant !

— On pourrait avoir Ivan, mais même toi tu ignores où sont les deux autres. On ne peut pas les laisser filer. Et si on les chope trop tôt, on ne saura jamais qui supervise.

— Ils ne répondent que d'eux-mêmes ! Tu disais avoir compris ça !

— Moi oui… Mais pas nos chefs.

— Descends de mon taxi, bordel de merde.

En cette avant-veille de Noël, Sami assembla les trois vélos en kit dans son appartement. Il promena son regard sur la planque – une pièce avec un matelas par terre. Son Guide pensait qu'elle avait été rendue sûre grâce aux astuces de la *vaquera*.

À 21 h 30, il enfreignit les règles et sortit dans la nuit se brancher sur un transformateur téléphonique.

Le froid lui jetait des baisers humides sur les joues. Il dit à Rose :

— Il commence à neiger.

— Trop tôt pour les clichés de Noël. Ne compte pas sur la météo.

— Demain, c'est une toute nouvelle saison qui s'ouvre.

— Je suis prête.

La ville alla se coucher.

Cari Jones brossa ses mèches blondes, regarda son manteau de cuir noir qui l'attendait, décida d'essayer les rencontres en ligne à son retour.

John Herne, à l'hôpital Walter Reed, fourra dans son sac militaire trois bouteilles de pilules différentes pour syndrome post-traumatique.

Lorna Dumas décida qu'elle laisserait demain ses cheveux tomber librement sur son uniforme bleu, et elle jeta ses cigarettes dans le vide-ordures de son immeuble.

Amy Lewis choisit son ours en peluche préféré pour aller chez grand-mère.

Le matin réveilla Sami dans une ville saupoudrée de neige.

À dix heures, il attrapa son téléphone et le Glock. Il chargea les trois vélos dans son taxi. *Ils vont voir ce qu'ils s'attendent à voir*. Appela Harry :

— Lancement.

Il engagea son taxi dans la circulation – dans la tempête de neige – de cette veille de Noël.

— Dehors il y a une belle pagaille, dit le présentateur sur Info Trafic. Les Washingtoniens n'ont jamais compris comment on conduit sur la neige, et cette tempête n'était pas prévue.

Sami, le temps d'un éclair, crut entendre à nouveau ce présentateur radio de Beyrouth qui signalait quotidiennement les artères tenues par les snipers.

Il conduisit le taxi bleu le long des rues glissantes : *Les accrochages foutent en l'air les opérations*.

Les essuie-glaces dégagèrent la vue de Sami tandis qu'il traversait un tunnel venteux ; il déboucha sur une nationale qui se faufilait à travers la ville. Les panneaux verts des autoroutes fléchaient les parcours : la sortie en direction de l'I-395 sud vers la Virginie, les sorties pour le mémorial Jefferson, le complexe de bureaux de l'administration fédérale, l'aéroport, la voie rapide George-Washington, le Pentagone.

Sur le pont qui traverse le Potomac, la circulation se sépara en deux ; le taxi bleu prit manifestement la direction de l'aéroport – mais ce fut pour quitter subrepticement la voie principale et s'engager sur un échangeur à trois voies où un panneau annonçait : RÉSERVE ORNITHOLOGIQUE.

Sale journée pour les oiseaux. Sami gara le taxi loin du seul véhicule arrêté près des observatoires à oiseaux, une voiture cabossée avec des autocollants sur les pare-chocs proclamant « Une seule planète, un seul peuple » et « Audubon Society ». Un avion de ligne gronda au-dessus de sa tête. Des flocons de neige mouraient sur le capot bleu et chaud du taxi. Un costaud vêtu d'une parka se tenait près d'une paire de jumelles montée sur un trépied ; il

observait la rivière grise et gelée, ainsi que les échangeurs qui bloquaient la vue sur le Pentagone.

L'homme à la parka se tourna et fit face au taxi ; Sami vit qu'il s'agissait d'un ours.

Harry rejoignit le taxi d'un pas lourd, s'assit à côté du chauffeur.

— Quelque chose – n'importe quoi – de ton guide ? Des autres ?

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Il est bientôt midi. L'heure de l'attaque, c'est 14 heures. Le Dr Ivan est allé à son boulot, comme d'hab. Mais son 4×4 est toujours sur le parking. Vu le trafic, la météo, le temps qu'il leur faut pour mettre en place le GFME, le moteur électrique…

— Frappe-le ! Frappe maintenant !

Harry se mit à protester – il aboya des ordres par-dessus sa manche :

— COOK à toutes les unités : HRT alpha : frappez la cible numéro un. Je répète : frappez la cible numéro un immédiatement. Allez ! *Allez !*

L'atmosphère dans l'habitacle était chargée. Sami coupa le moteur. Un avion de ligne gronda au-dessus de leurs têtes. L'ours dézippa sa parka. Le taxi sentait l'huile de vélo et le caoutchouc, les émanations de chauffage en train de se dissiper, l'âcre espérance.

Le regard de Harry se décentra. Il pressa l'écouteur contre son oreille. Battit des paupières.

— Merde ! lança-t-il à la radio. Plan principal ! Revenez au plan principal !

Et à Sami :

— Tout ce qu'ils ont trouvé dans le bureau du Dr Ivan, c'est une vieille dame épouvantée en blouse d'examen. Elle est musulmane, elle a fait ce que le docteur lui a dit de faire. Ivan est sorti du

bâtiment pile sous nos yeux, dans sa *burqa* à elle, il s'est mis au volant du van ambulance et a disparu.

Harry reprit :

— C'est bon. Il est juste méfiant. Il ne sait pas qu'on est après lui. Il va s'en tenir à son plan. On est prêts s'il revient à son 4 × 4. Ils vont attaquer le Pentagone et on va les coincer. Tout est sous contrôle. Les directeurs du FBI sont allés voir les leaders musulmans du coin pour leur assurer que les arrestations étaient légales. Tout est OK.

Sami dit :

— À ma connaissance, ils n'ont pas d'autres véhicules !

— C'est comme ça que ça fonctionne, une cellule. Personne ne sait tout.

— Sauf le gars que tu as laissé filer.

— La vie, c'est le risque. Si tu ne la joues pas comme ça, c'est toi qui te fais avoir. (Harry haussa les épaules.) Tu avances avec ce que tu sais. C'est pour ça qu'on a des agents infiltrés.

Ils attendirent dans le froid jusqu'à 12 h 51 – *Instant T moins 69 minutes*.

Une berline beige entra sur le parking. Ted courut sur la neige fondue jusqu'au taxi. Il parla par la vitre baissée côté conducteur, à travers la pluie verglacée :

— Dans une heure ils sont là. On le fait maintenant, sinon je suis obligé d'embarquer Sami !

— *Quoi ?* dirent Sami et Harry.

— Tu as six mois de retard pour ton test obligatoire. La drogue. Ça doit être fait tout de suite, sinon on t'embarque. J'ai un kit dans la voiture, ça permettra de te mettre en règle et tu pourras rester…

— Qu'est-ce que c'est que ces conneries ? hurla Sami. On a une attaque terroriste, là !

— J'ai des ordres, dit Ted. Au Hoover Building, ils disent que je serai viré si je ne me démerde pas pour régler ça tout de suite.

Harry dit :

— OK, Ted. Il va se mettre en règle.

L'agent de liaison du FBI se réfugia dans sa voiture.

Sami regardait l'ours.

— Vas-y. Dans ces moments-là, on a tous besoin de pisser.

— Si j'y vais… je suis viré.

— *Ah.*

Un avion de ligne gronda au-dessus des têtes. Harry souriait.

— Qu'ils aillent se faire foutre.

L'ours se servit de son téléphone portable.

— Salut, Jenny.

Il demanda à Sami son vrai nom, son numéro de sécurité sociale, ses identifiants CIA. Il les transmit à Jenny. Il dit :

— *Crash R&R*.

Il raccrocha. Sourit à Sami.

— Félicitations. Ton dossier n'est plus entre les mains de Ted. Mais donne-lui quand même ce qu'il veut, qu'il n'aille pas tout foutre en l'air. Tu es réinitialisé et réaffecté : R&R. Maintenant tu bosses pour Argus. Double salaire, moitié moins de conneries.

Harry expédia l'agent abasourdi à la voiture beige.

— Désolé, dit Ted à Sami qui emplissait de son urine un flacon en plastique.

Ne laisse pas à ce bureaucrate imbu le temps de…

— C'est tellement bête, dit Ted. Mais si Argus voulait certifier… ?

— Ça vient d'Argus ? La société de Harry ?

— Ben… évidemment. C'est leur numéro.

Sami laissa Ted observer le changement de couleur du liquide dans le flacon. Remonta dans le taxi bleu et claqua la porte. Son expression tua le sourire de l'ours.

— Pourquoi ? dit Sami.

— Tu es trop bon pour qu'on te perde.

— Je démissionne ! Je ne travaille pas pour Argus !

— Bien sûr que si. Ça te prendra un an de bons et loyaux services pour être débarrassé de l'étiquette « usager de drogue ». Et, ouais, ne t'en fais pas : je protégerai Rose. Pourquoi je ne le ferais pas ? Une dernière opération. Tu vas jouer au saint guerrier infiltré, le héros qui a réussi à filer entre les pattes du FBI la veille de Noël.

— Va te faire foutre !

— Ça coûte cher de se faire foutre. Je sais ce que tu penses, continua Harry. Te la jouer style Beyrouth ne te rapportera rien, à part de te faire tirer dessus par un sniper de l'Oncle Sam.

L'ours ajouta :

— Cette guerre, je ne l'ai pas choisie. Mais je ne vais pas la perdre.

Les flocons de neige frappaient le pare-brise du taxi. Un avion de ligne gronda là-haut. L'ours soupira. *Instant T moins 47 minutes.* Les remous grisâtres du fleuve venaient laper les rochers de la réserve ornithologique. Harry fit déplacer la berline beige de Ted près de la voiture aux autocollants. *Instant T moins 17.* Les unités du Pentagone étaient prêtes. Un avion de ligne gronda. Ted descendit de la berline beige pour aller observer à travers les jumelles sur trépied.

Sami hurla :

— Ils ne vont pas attaquer le Pentagone !

— *Quoi ?*

— Le Guide n'en a rien à foutre, de notre « commande et contrôle ». Il hait tout notre système. Il veut de la peur. Nous

humilier. Nous pousser à des réactions disproportionnées. Maher va survivre à cette journée. Ivan veut devenir un héros en fuite. Il a fait comprendre que Zlatko agirait en solo et que la mission ne heurterait pas ses convictions. Zlatko adorerait frapper une cible comme le Pentagone, mais il ne va pas venir ici. Ce n'était pas ça. Trois vélos : Ivan, Maher, moi. Ici !

Harry toucha son écouteur. Il dit :

— Ce média d'Al-Qaida, *al-Sahab*. « Les Nuages ». La Sécurité nationale vient d'intercepter un e-mail qui leur était adressé via un serveur de Washington. Le mail dit qu'aujourd'hui sera un grand jour, et qu'il faut regarder le ciel.

Un avion de ligne gronda là-haut.

— Ils connaissent le taxi !

Sami se mit à courir vers la berline beige.

Un ours se précipita derrière lui.

Un sniper des marines sortit de sa planque : son fusil réclamait une cible.

Harry se mit au volant, Sami plongea sur le siège passager, Ted sauta à l'arrière, même s'il ne savait pas pourquoi. La berline beige quitta la réserve ornithologique en zigzaguant tandis que Harry hurlait :

— Je te l'avais dit qu'ils étaient liés !

— Ivan a voulu jouer les fanfarons, il n'a pas… Roule ! Vas-y, vas-y !

L'après-midi d'une veille de Noël sur la route de l'aéroport. La neige qui tombe. Les voitures qui déferlent sur deux voies pare-chocs contre pare-chocs.

— Double ! hurla Sami.

Harry jeta la berline beige sur la voie de sécurité. Concert de klaxons. Ils passèrent une signalisation d'autoroute. Passèrent un

véhicule en planque : la police de l'aéroport. Leurs rétros s'emplirent de clignotements rouges.

— Appelle-les ! hurla Sami.

— Pas de message par radio non cryptée ! hurla Harry dans sa manche à *Instant T moins 13*. Il est possible qu'ils surveillent la fréquence de la police ! Appelle les flics de l'aéroport par téléphone !

Ted hurla :

— On cherche quoi ?

— On le saura quand on le verra ! dit Sami.

Le panneau électronique accroché au-dessus de la voie rapide de l'aéroport indiquait : MENACE NIVEAU ORANGE. Il était *Instant T moins 11* à la pendule digitale.

L'aéroport national Ronald-Reagan était situé de l'autre côté du fleuve par rapport au dôme blanc du Capitole. Peu d'avions utilisent le « vieux » terminal, un cube de béton gris. La perle du transport aérien, c'est le « nouveau » terminal construit en pierre blanche : cent mille mètres carrés, trois niveaux, un centre commercial rectangulaire avec des fenêtres de trois étages face aux trente-cinq portes d'embarquement. La tour de contrôle se dresse à l'extrémité du terminal comme une tour de jeu d'échecs.

La berline beige se fraya un chemin pour revenir dans le trafic.

Harry aboyait des ordres dans sa manche.

Ted se cramponnait à l'arrière, les yeux écarquillés.

Devant, dans le vieux terminal, là où la circulation se coagulait, un flic de l'aéroport se glissait entre les voitures, le téléphone collé à l'oreille, la main sur la crosse de son revolver. Il…

Il arrête la bagnole des flics qui les poursuit.

Les voitures cherchent de la place dans les zones de stationnement minute. Les voyageurs traînent leurs valises à

roulettes. La neige tombe.

— Rien ! hurla Sami. Je ne vois rien ! Avance ! Avance !

Deux minutes de perdues à grimper pare-chocs contre pare-chocs jusqu'au niveau supérieur du nouveau terminal. Trois files de voitures s'alignaient le long du trottoir. Harry balayait des yeux ce chaos.

— Impossible d'évacuer maintenant !

— Il doit être là. Sûr.

Sami scrutait la scène à travers la neige en train de tomber. Il vit…

— Là-bas, tout au bout ! Près de la tour de contrôle !

Garé le long du trottoir. Clignotants en marche. Un van marron. SERVICE DES TRANSPORTS MÉDICAUX.

— Le moteur du marchepied électrique ! Ils vont se servir de ça !

Dehors ! Sami courut, accroupi, le long des voitures qui avançaient. Le brouillard embuait les fenêtres du van. Le pot d'échappement crachait des nuages de fumée : le moteur tournait. *Le conducteur doit regarder dans ses rétros*.

Sami plongea sous le van. Il rampa en appui sur les coudes ; la glace fondue trempa son pantalon et sa chemise. *Le pot est chaud !* Puanteur de l'essence. Il rampa vers la roue avant, roula sur lui-même…

Il se dressa comme un cobra le long de la fenêtre fermée côté conducteur.

De l'autre côté de la vitre, Ivan, dans son uniforme blanc volé, sursauta.

Une femme passa derrière Sami en traînant une valise à coque rose. Il s'empara de la valise – *Hé !* –, la balança. *Boum !* La vitre côté chauffeur se fendit en toile d'araignée. *Boum !* La valise rose dispersa la toile d'araignée et repoussa les éclats dans le van.

Ivan fit pivoter son siège vers une boîte de commande. Sami attrapa le Guide par les lèvres, le tira vers lui à travers la vitre brisée, le fit tomber brutalement sur le trottoir enneigé. *Stop ! Police !* Sami cogna le Guide à la tête, sortit son Glock, imagina le coup partir, la détonation, les matières cérébrales étalées sur le sol trempé. *Prends-le vivant, Sami !* hurla Harry. Des inconnus criaient. *Police ! Lâchez votre arme !*

Ted couvrait le chaos de ses vociférations.

— FBI ! Personne ne bouge !

— Il n'y a personne dans le van !

Sami lança un regard furieux au flic qui avait aidé l'équipe médicale à garer le van marron le long du trottoir.

— Il y avait un autre type ?

— Un infirmier. Avec un fauteuil.

Le flic indiquait du doigt le terminal.

— Il était comment, le type ?

— Comme un type ! Blanc. Cheveux blonds. Uniforme blanc. Gilet des urgences.

Des fantômes chuchotaient à l'oreille de Sami : *Détourner l'attention de l'ennemi… À l'attaque. Instant T.*

— Harry ! hurla Sami à l'homme qui menottait le Guide inconscient. C'est Maher !

— Vas-y !

Harry gardait un van marron équipé d'un GFME neutralisé à proximité d'une tour de contrôle et d'avions de ligne bourrés de passagers traversant une tempête de neige.

— Ted, tu connais le visage de Maher. Va surveiller l'autre entrée !

L'agent du FBI replongea dans la berline beige. Plainte de la sirène, tournoiement du gyrophare rouge ; Ted refit à contresens le

chemin par lequel ils étaient venus – il fonçait droit dans le trafic à sens unique.

Sami courut jusqu'au terminal et dit au flic en uniforme :

— Ne t'approche pas de moi !

Ne bousille pas ma couverture. Je suis un agent infiltré. Je suis un agent infiltré.

Plongeon dans une marée humaine traînant les pieds. Au coude à coude. *Poussez-vous !* Les valises comme des obstacles. Le tohu-bohu de la foule. Odeurs de sapin de Noël, de nettoyant industriel au citron, de transpiration, de valise en matière pétrolifère. Pagaille entrecoupée par les sonneries des téléphones.

Sami se fraya un chemin vers l'autre extrémité du terminal.

Où est-il ? L'uniforme blanc. Le type blond. Avec un gilet d'urgentiste. En train de pousser un fauteuil vide.

Sami ne savait pas comment ses frères s'y prenaient exactement pour bourrer l'armature tubulaire d'un fauteuil avec de la poudre et des particules qu'ils pensaient être radioactives. Pour brancher une poche à transfusion pleine de liquide à ce même détonateur conçu par Zlatko afin de faire exploser la poudre. Mais Sami *savait*.

Une pendule accrochée au mur lui indiqua *Instant T moins 1 minute.*

La bombe de diversion était réglée pour couvrir la transmission GFME. Les premiers intervenants allaient sans doute confondre le van médical marron avec un des leurs. Le laisser rouler comme les avions de ligne chutant parmi les flocons de neige.

Où tu es ? Dégage, toi ! Sami sauta en l'air pour jeter un coup d'œil par-dessus la fourmilière.

— Fais attention !

Quelqu'un lui était rentré dedans. *Il y a le mur du terminal, le bout, la dernière/première sortie sur la rue, il y a aussi…*

Un fauteuil équipé d'une poche à transfusion, près du mur de baies vitrées.

Sami grimpa d'un bond sur une jardinière – *Là !* À vingt mètres du fauteuil. S'approchant de la sortie : blond, gilet des urgences sur une blouse volée. *Jette-toi sur lui ! Chope-le ! Neutralise-le !*

— Maher ! hurla Sami.

Le calme emplit la séquence comme au ralenti. Maher se retourna. Vit son frère lui adresser des signes par-dessus la foule de l'aéroport. L'incompréhension s'afficha sur le visage du Californien blond. Il plongea la main droite dans son gilet.

À quinze mètres de distance, le geste de l'assassin et terroriste connu sous le nom de Maher équivalait exactement à *flingue !* L'agent spécial du FBI Ted Harris sortit son arme de service, écarta un vieil homme de son chemin, ajusta son tir – trois détonations.

Explosion de panique. Cris. Les gens essayaient de courir. Se jetaient à terre. Se planquaient.

— FBI ! hurla Ted. FBI !

Les tirs un et deux firent tomber Maher.

La troisième balle s'écrasa au-dessus d'une sortie dans la grille d'une soufflerie d'air chaud.

Sami bataillait avec la foule terrorisée et silencieuse pour atteindre l'endroit où Maher gisait sur le dos, bras écartés ; Ted marchait sur lui en position de combat, les yeux fixés sur l'objet que le suspect avait sorti de son gilet et qu'il tenait toujours en main : un simple téléphone.

Maher se mit en appui sur ses coudes, entendit vaguement « *Ne bouge pas !* » Vit sa chemise blanche virer au rouge. Sentit le *téléphone* dans sa main droite. Vit son frère Sami se frayer un passage dans la foule amassée pour venir le sauver. Maher avait un sourire ensanglanté. Il vit Sami trébucher, s'approcher en rampant.

Le pouce droit de Maher pressa le numéro abrégé, tandis qu'un pouce gauche sans force se dressait en l'air.

Sami cria :

— *Non !*

Dans la ville, Zlatko se tenait devant une porte verte ; de sa main gauche il pressait la sonnette alors que sa main droite tenait un pistolet relié à quatre autres meurtres, et il allait en finir avec quelqu'un qui descendait les marches pour venir coller l'œil au judas qu'il avait obstrué avec de la neige ramassée dans la rue.

À l'aéroport national Ronald-Reagan, le soldat John Herne et Cari Jones, une blonde décolorée en manteau de cuir noir, étaient blottis l'un contre l'autre. À côté d'eux, il y avait Lorna Dumas, une employée des lignes aériennes : cheveux roux, uniforme bleu. Elle entraînait Amy Lewis et son nounours vers l'abri d'un fauteuil roulant vide relié à un téléphone portable programmé pour bloquer tous les appels. Sauf un.

Celui que tous, à présent, entendaient. *Dring !*

---

1. *Nouvelle parue dans* Agents of Treachery.

OceanofPDF.com

CHRIS F. HOLM

Tueur de tueurs[1]

Dans la chaleur de la mi-journée, la place scintillait d'une foule de gens élégants, peau cuivrée, endimanchés, vêtus de ce rouge criard tellement prisé par le parti au pouvoir. Ils attendaient l'arrivée de leur chef nouvellement réélu, un personnage ventru, tout sourire et coupe en brosse, qui se prenait pour un révolutionnaire, et dont le treillis avait toujours l'air aussi propre et amidonné qu'un costume de banquier.

J'attendais son arrivée moi aussi, sur mon perchoir, quatre étages au-dessus de la place – les nerfs à vif, comme toujours au moment de l'action, la crosse de ma carabine dans le creux de l'épaule dans l'anticipation du premier coup de feu.

Il était en retard.

En dépit de l'attente et d'une forte chaleur, la foule semblait assez joviale. Rien de surprenant en fait – tous ceux qui étaient là avaient été sélectionnés depuis le dimanche précédent, après avoir subi six contrôles différents, pour garantir les apparences de l'unité et de la bonne humeur. Pour s'assurer que les caméras ne filmeraient pas un affamé, une personne défigurée par la torture, un dissident poussé à la violence par une fraude électorale à grande échelle dont faisaient état tous les journaux du monde occidental, quand bien même elle était passée sous silence ici.

Par chance pour moi, leurs contrôles n'étaient pas parfaits.

Mais aucun contrôle ne l'est jamais pour qui est vraiment résolu à tuer quelqu'un.

En contrebas, certains agitaient des drapeaux jaune et vert. D'autres avaient hissé de petits enfants sur leurs épaules tout en jouant des coudes. La plupart riaient et applaudissaient à de jolis chants dont j'imaginais qu'ils devaient vanter le triomphe du prolétariat ; écrits dans une langue que je ne parlais pas, ils explosaient si fort dans la sono qu'ils secouaient les gouttes de sueur pendues au bout de mon nez. Lesquelles gouttes tombaient en produisant un paresseux clapotis sur l'encadrement de la fenêtre de ma chambre d'hôtel. Ça me rappelait le cliquetis d'un ventilateur de bagnole, ou le tic-tac d'une montre qui aurait besoin d'être remontée.

Comme si j'avais besoin qu'on me rappelle que l'heure était passée.

Comme si mon doigt posé sur la détente ne me démangeait pas suffisamment.

L'espace d'un instant, je déplaçai mon viseur vers la sono en me laissant distraire par l'idée de réduire cette cacophonie au silence une bonne fois pour toutes. Mais à quoi bon démolir prématurément la bonne humeur qui régnait sur la plaza ?

Non. Mieux valait attendre.

Attendre : j'excellais dans ce domaine, justement.

J'étais là depuis une semaine. Dans cette nation insulaire minuscule, dans cette chambre minuscule, une vraie cabine de sudation. J'avais regardé l'élection sur l'écran chassieux d'une télé en noir et blanc fixée dans un angle de mur. Vu les officiels des Nations unies prendre un air consterné tandis que tous les challengers, l'un après l'autre, reconnaissaient leur défaite. Vu le dernier soir les gens ivres danser sur la place où le parti loyaliste

célébrait le seul résultat qui avait eu la moindre chance de sortir des urnes. Et je m'étais demandé alors si un seul d'entre eux se doutait qu'il se trouvait à l'endroit même où son leader allait mourir.

Je regardais tout cela juché sur un lit bosselé par le fusil de précision M40A3. Je l'y avais fourré le jour même de mon arrivée après avoir découpé le matelas sur le côté à l'aide d'une lame empruntée à l'un de mes rasoirs de sûreté, matelas que j'avais recousu avec un kit de couture emprunté à la réception. Après tout, on ne sait jamais qui peut venir fouiner dans une chambre d'hôtel – et on n'est jamais trop prudent dans un pays où les cours de justice distribuent leurs flopées de condamnations à mort face à des tribunaux vides.

La sono se tut un moment. Puis les battements d'une marche pompeuse jaillirent victorieusement des haut-parleurs. La foule fit silence un moment, puis redoubla de clameurs quand son leader intrépide sauta sur les marches et grimpa vers le podium en agitant les bras et en souriant à pleines dents.

La musique enfla en un orageux crescendo. La foule bouillonnait d'une exaltation extatique.

J'expirai une quantité d'air mesurée, histoire de ralentir le roulement de tambour de mon cœur.

Il atteignit le podium et s'y tint, bras levés, paumes ouvertes – feignant d'appeler au calme. La foule exulta, comme prévu, bien sûr. La marche victorieuse continuait.

Le corps immobile, je visai ma cible et pressai la détente : trois livres de pression – pas plus, pas moins.

Un craquement de tonnerre retentit sur la plaza. Quand Coupe-en-Brosse entendit le coup de feu, il se jeta à terre. L'homme avait un instinct de survie redoutable, il fallait lui accorder ça – il réagit une bonne seconde avant quiconque sur la place. Mais en définitive

son geste réflexe était inutile ; le temps que vous parvienne le bruit du coup de feu, la balle est déjà là.

Heureusement pour lui, ce n'est pas lui qui était visé.

Quand la tête de ma cible explosa dans un nuage de sang et de cervelle, giclant sur le visage d'une fillette assise à côté d'elle sur les épaules de son papa, la foule se crispa. Le temps d'un battement de cœur, ils ne firent plus qu'un – recroquevillés sur eux-mêmes, animal acculé essayant vainement d'évaluer cette soudaine menace. Puis la fillette se mit à hurler, et les gens basculèrent dans une réaction de panique.

Ils se poussaient les uns les autres – s'agrippaient, tâtonnaient, n'importe quoi pour fuir cette dispersion de chair saccagée qui, un instant plus tôt, était un homme. Comme si elle était contagieuse. Comme s'ils risquaient d'être les prochains à subir le même sort.

Les forces de sécurité apparurent, l'air de surgir de nulle part, à la périphérie de la place ; brandissant leurs armes, les gardes bloquaient les issues. Quelques tirs pour dissuader les gens de charger, et la foule se déplaça d'un seul mouvement comme une volée d'oiseaux.

Encore des tirs, un cri étranglé – tout ça de la part du seul garde en charge d'une sortie de secours –, et une brèche s'ouvrit dans le périmètre. Le garde disparut sous le flot de la foule et ses frères d'armes répliquèrent en braquant leurs fusils sur les gens. Un hélicoptère gronda au-dessus des têtes : il venait manifestement arracher Coupe-en-Brosse à la mêlée, ainsi que sa garde rapprochée. Il savait foutre bien que rien ne le menaçait plus, mais peu importe : pour un despote, être filmé en train d'assister impuissant à une émeute de ses citoyens, ça fait mauvais effet.

Car c'était bien une émeute : beaucoup seraient jetés en prison, ou tués, ou exilés. C'est pourquoi les soldats auraient mieux fait

d'envoyer leurs ordres au diable et de laisser les gens quitter la place. Mais pour la plupart, c'étaient des gamins – des bleus, des gars sans entraînement. Ils n'y connaissaient rien. Ils ne savaient pas que, les ordres, il vaut parfois mieux les ignorer.

Je me détournai de la fenêtre, je m'étirai, je frottai mes yeux pleins de poussière. Je n'avais pas besoin de voir la suite – j'en avais assez vu, de ces scènes, au cours des années, pour savoir que ça se passait toujours de la même façon. Lorsque vous descendez un leader sur son podium, sûr que la foule va s'éparpiller ; mais elle sait au fond d'elle-même qu'elle n'est pas la cible.

Si vous voulez vraiment voir un mouvement de panique, c'est dans la foule qu'il faut tirer.

Et mon but n'était pas de provoquer un mouvement de panique. Mon but était de toucher mon salaire. La panique, c'était seulement un effet collatéral inévitable. Et ce que l'on peut prévoir de façon fiable, on peut aussi s'en servir à son avantage – au moment de décamper, par exemple.

J'abandonnai le fusil. Je sortis de la chambre. Je quittai l'hôtel. Et le pays. Les détails de mon évacuation, je ne vais pas vous embêter avec ça : ils sont bien plus prosaïques que vous ne l'imaginez. Après tout, aucun chef d'État n'avait trouvé la mort ce jour-là – seulement un pauvre type qui ne manquerait jamais à personne. Bon sang ! le temps que mon avion ait pris son envol, Coupe-en-Brosse était déjà devant les caméras en train de calmer son peuple affolé, et de couvrir ses hommes de louanges pour avoir su repérer et éliminer à temps la menace soi-disant représentée par le pauvre mec.

Vous vous doutez bien que c'est assez énervant, de voir quelqu'un d'autre s'approprier le fruit de votre travail, mais les huit

cent mille dollars déposés sur mon compte représentaient un baume tout à fait à même d'apaiser mon ego blessé.

Les jours suivants, Coupe-en-Brosse et ses ministres dépeignirent le défunt comme un suppôt de l'extrême droite, un individu déconnecté du peuple et poussé à la violence par l'écrasante victoire de Coupe-en-Brosse. Une fois que tout fut dit et accompli, deux douzaines de prétendus conspirateurs de ses amis furent passés par les armes pour leur participation à cette fausse tentative d'assassinat.

Il y avait là un prétexte bien commode pour un petit nettoyage de la maison, mais tout ça, c'était quand même des conneries. Vous ne faites pas appel à moi pour liquider un amateur. En fait, vous ne faites pas appel à moi – c'est moi qui appelle. Et si j'appelle, vous avez intérêt à prendre la communication.

Car, voyez-vous, mon boulot, c'est de tuer les tueurs.

En d'autres termes, si vous avez des nouvelles de moi, c'est que quelqu'un cherche à vous descendre.

Cette trace de matière cérébrale laissée sur la place ? Un ancien tueur du cartel Varela qui opérait sous le nom de Juan Miguel Garcia. Il s'était mis à son compte quelques années plus tôt. Croyez-le ou non, il avait été engagé pour descendre Coupe-en-Brosse par un consortium de producteurs de sucre. Apparemment sous la tutelle de Coupe-en-Brosse, l'État réclamait un morceau considérable de terre qui leur appartenait, et ils s'étaient dit qu'un nouveau dirigeant, peut-être, serait davantage enclin à négocier cette rétrocession.

Non que leurs motivations aient le moindre intérêt pour moi. Tout le monde a toujours une bonne raison de tuer quelqu'un. Ce qui m'intéresse, c'est qui a les moyens de le faire.

C'est sur celui qui a les moyens de le faire que je finis par miser.

Les bienfaiteurs de Garcia avaient fixé le montant du contrat sur Coupe-en-Brosse à quatre-vingt mille. Je demandai à Coupe-en-Brosse la même somme multipliée par dix. Mon plus gros salaire jusque-là – mais, à cette époque, dix fois le montant du contrat initial, c'était mon tarif et il n'était pas négociable. Ceux qui sont intelligents paient. Ceux qui ne le sont pas ne seront bientôt plus là pour regretter leur choix. Coupe-en-Brosse, après avoir collecté quelques renseignements, a craché au bassinet. Maintenant il peut continuer d'opprimer et Garcia mange les pissenlits par la racine. Quant à moi, je vis heureux avec mes huit cent mille dollars.

Enfin, ça, c'était le plan initial. Car dans mon métier, apparemment, vivre heureux n'est pas si facile.

Demandez donc à Garcia.



Un soleil orange, aveuglant, irradiait l'aile gauche de ma BM de location que j'ai lancée à plus de cent vingt. C'était juste après ce contrat sur Garcia. Je venais de Dulles et je roulais direction sud-ouest dans le paysage vallonné de Virginie. À quelques kilomètres à l'est de Morgantown, je ralentis. Je garai la BM au sommet d'une éminence et je regardai le soleil se coucher derrière les murs beurre blanc de la ferme nichée dans les bois, de l'autre côté de la route.

Dans la ferme, les lampes étaient allumées ; par la porte-fenêtre donnant sous le porche, je vis Evie qui préparait le dîner dans la cuisine. Grande et maigre, en T-shirt sans manches et jean taille basse, pleine de grâce avec le sourire qui allait avec, elle épluchait, hachait, pesait, tournait une sauce ; de temps en temps, elle s'arrêtait pour écarter une mèche de ses yeux et la ramener en arrière ; elle n'arrêtait pas de discuter avec quelqu'un d'invisible.

Son mari, indubitablement.

Ce connard.

Je ne pouvais pas blâmer Stuart de m'avoir piqué ma femme ; quand elle l'avait rencontré, Evie me croyait mort depuis des années. Ma grand-mère me l'avait assez répété pourtant : « Quand tu rencontres une nana genre Evie, une nana qui porte si bien le jean – et qui sait bouffer un burger en gardant les coudes sur la table, tout en ayant l'air d'une dame –, tu la gardes. » J'aurais dû écouter ma grand-mère.

À mon avis, Stuart était du genre à écouter sa grand-mère. Ou alors il avait appris la leçon tout seul – dans les deux cas, il faisait à coup sûr un meilleur parti que moi.

En outre, et ce n'était pas plus mal à cet égard, il était mécano, et non pas tueur endurci.

Mais ça ne voulait pas dire que j'étais obligé d'aimer ce mec-là.

Evie présenta une cuiller à Stuart pour qu'il goûte son plat, et il entra dans mon champ de vision ; il commença par mordre dans ce qu'on lui donnait, puis il prit Evie dans ses bras et la fit tourner. Les éclats de rire d'Evie passèrent par la porte ouverte de la cuisine – mélodieux, beaux –, et me renvoyèrent à notre été du bac. On venait de se fiancer – Evie vendait des glaces le week-end, il me restait trois mois avant de commencer mes classes –, avec à peine dix dollars en poche à nous deux ; on était seuls au monde, on flemmardait, on rigolait, on allait baiser dans le bungalow de ma famille à même pas cinq kilomètres.

Puis je remarquai de profil son ventre arrondi, pendant que l'homme qui n'était pas moi la faisait tourner encore et encore, et la nostalgie se durcit dans ma poitrine jusqu'à devenir un truc froid et tranchant.

Evie était enceinte.

Ce qui aurait été une source de bonheur si elle l'avait été de moi.

Si elle ne m'avait pas cru mort.

Si je n'avais pas choisi voilà bien des années ce chemin-là, ce boulot, cette existence vide ; si j'avais choisi au contraire de devenir meilleur.

Vous devez vous demander comment les choses se sont mises à mal tourner. Comment un mec qui a connu le bonheur et le rire se retrouve un beau jour en train d'épier sa propre vie vécue par un autre. Comment un homme qui s'est battu pour Dieu et pour son pays en vient à tuer pour le fric. À dire vrai, ça s'est fait assez naturellement.

Attention, naturellement ne veut pas dire facilement.

Imaginez-vous un patriote, un blanc-bec de dix-huit ans qui vient de finir son instruction militaire. Le gamin en question est aussi innocent que possible – à peine s'il sait comment tenir un fusil.

Imaginez ce gamin tout heureux d'avoir été sélectionné pour assurer la protection d'un dignitaire en visite avec sa famille. Le dignitaire se révèle être un gentleman âgé et fort sympathique ; tout fier de présenter au gamin sa femme et ses enfants, il le remercie du zèle avec lequel il assure sa sécurité. Avec le recul, le dignitaire en question n'avait sans doute guère plus de quarante-cinq ans, mais le gamin était si jeune qu'il le voyait comme un centenaire.

Maintenant, imaginez la réaction du gamin assistant au massacre du dignitaire et de sa famille – le voyant mourir sous ses yeux non pas comme meurt un homme au combat et dans l'honneur, mais assassiné par des lâches opérant à la faveur de la nuit.

Je n'ai pas besoin de me représenter ce gamin : je le revois chaque fois que je ferme les yeux.

Ce gamin, ce n'était pas moi.

Moi, je suis celui qui l'a tué.

Revenons au camp d'entraînement. On m'avait repéré pour certaines qualités que j'avais. Des qualités que l'armée considère comme valables chez un commando. Je ne connais toujours pas la raison exacte pour laquelle ils m'ont choisi moi, mais quel que soit leur calcul, il n'était pas mauvais. Je me jetai dans l'entraînement comme un chien de chasse. Pourquoi ne l'aurais-je pas fait ? Ces opérations spéciales étaient une chance qui m'était offerte de faire la différence. De faire pencher la balance. De protéger la sécurité du monde et la démocratie.

Ouais, bon, je sais que c'est un air connu. Mais je me suis engagé dans les semaines qui ont suivi le 11 Septembre. À l'époque, les bobards circulaient très librement et cette vision des choses naïve et candide était la norme chez nous, les bleubites. Mais pas de souci : j'ai eu tôt fait de changer d'avis.

Le boulot lui-même créait l'antidote.

On était une fausse unité opérant sous les ordres du gouvernement US, mais sans ce filet de sécurité que représentent l'appui militaire de la nation et le soutien diplomatique. Pensez au bordel monumental que notre pays a foutu en Irak et en Afghanistan ces huit dernières années, pensez à notre manque de discernement et de bon sens durant toute cette période. Puis dites-vous que ce que vous savez de ces conflits n'est rien d'autre que ce que nos leaders veulent bien laisser filtrer. Alors vous commencerez à entrevoir la nature des missions sur lesquelles on nous expédiait – des missions dont notre gouvernement faisait tout pour qu'elles n'apparaissent jamais au grand jour.

Je n'irai pas jusqu'à dire que nous n'avons rien fait de bon. Nombre de menaces neutralisées par nous étaient bel et bien des menaces réelles. Mais pas toujours. Des fois, il s'agissait juste de tuer des gens.

Bon Dieu ! à regarder les choses en face, toutes ces opérations consistaient à tuer des gens. Certaines étaient justifiées, c'est tout.

Honnêtement, je ne saurais dire si ce dignitaire devait mourir ou pas. Tout ce que je peux affirmer, c'est qu'il n'était pas nécessaire de tuer sa femme et ses gosses. Ni tous ses gardes du corps : ils ne représentaient pas davantage une menace que sa famille. Merde, la plupart n'étaient guère plus âgés que ses enfants. Pourtant on l'a fait. On a tué tout le monde.

Disons que mon unité a fait ça. Moi, je me suis pétrifié après avoir coupé la gorge du jeune garde. Il avait défoncé la porte et il m'avait trouvé là, debout au-dessus de son ami le dignitaire, le poignard à la main ; alors je m'étais jeté sur lui sans lui laisser le temps de décrocher le fusil de son épaule. Je l'ai saigné d'une oreille à l'autre, je lui ai coupé la trachée et je l'ai écouté mourir dans des cris étranglés. Il avait l'air, je ne sais pas… *surpris*. Comme s'il n'arrivait pas à piger exactement pourquoi on en était arrivés là. À vrai dire, je ne pigeais pas non plus – mais quelque chose me dit que c'était sûrement une piètre consolation pour lui, puisqu'il était en train de crever.

D'autres missions sont venues après. D'autres tueries. Mais ce gamin, c'est lui qui m'a cassé. Je ne sais pas – peut-être parce que je me sentais lié à lui d'une certaine manière. Ou peut-être que j'en avais juste ma claque de recevoir les ordres de ces gens qui refusaient de se salir les mains. Ou alors c'était comme ça : une phase de la lune – putain de merde.

Quoi qu'il en soit, après avoir tué le gosse, je me suis retiré en moi-même. J'ai cessé d'écrire à Evie. Je ne l'ai plus appelée. Je me disais que je ne méritais plus son amour, vu ce que j'avais fait. Et je suis tout à fait sûr que j'avais raison sur ce point.

Je voulais mourir. Disparaître. Alors, quand une bombe posée au bord de la route, à Kandahar, a transformé mon unité en viande à chop suey, j'y ai vu une occasion à saisir.

La chose s'est révélée plus facile que je ne l'aurais cru. Cette bombe ne donna lieu à aucune enquête officielle. On ne fit rien pour récupérer les corps. Pourquoi l'aurait-on fait ? Ils ne portaient aucun insigne. Officiellement, ils n'existaient même pas. On les a juste laissé pourrir dans le désert. Ils étaient désavoués dans la mort comme ils l'auraient été après n'importe quelle mission ratée.

Ce boulot qui consiste à tuer d'autres tueurs, je pense qu'il a dû avoir l'air d'un début de châtiment, ou correspondre à une vision tordue de la justice. J'ai dû me dire qu'une fois que tu as accepté de tuer quelqu'un, tu mérites ce qui t'arrive. Que débarrasser le monde des gens qui tuent pour vivre devait relever de l'intérêt général.

Ouais, je saisis l'ironie de la situation.

Mais quelles qu'aient été mes raisons premières, ce boulot a fini par devenir ce qu'il est – un boulot fait pour moi. Un truc que je faisais parce que j'étais doué pour ça. Trop doué pour passer à côté.

Quelque chose que je faisais parce que je ne savais pas quoi faire d'autre.

Ou alors je me racontais des histoires, mais j'ai tout de même continué en me disant qu'un de ces quatre quelqu'un allait renverser la situation et me mettre en terre.

Dieu sait que je le méritais.

Et Dieu sait que je n'allais pas m'en occuper moi-même.

De mon point de vue de l'autre côté de la route, je restai des heures à observer la maison d'Evie – la maison que j'avais aidé à payer en faisant virer à Evie le prix du sang, par le truchement d'un trust bidon maquillé en fonds de pension pour les veuves des soldats tombés à cause d'un gilet pare-balles défectueux. Comme si des

actes de charité foireux pouvaient compenser ce que je lui avais fait – la laisser veuve à vingt-trois ans.

Comme si ça pouvait m'aider à dormir la nuit.

J'observais, et, pendant ce temps, la nuit tombait sur toute la Virginie ; les étoiles se levaient, froides et lumineuses. J'observais, l'une après l'autre les lampes s'éteignirent, et il ne resta bientôt plus que les clignotements de l'écran de télé derrière la fenêtre de la chambre à l'étage. J'observai jusqu'à ce que cette chambre elle-même soit plongée dans le noir, jusqu'à ce que le jour se lève. Alors je sautai dans la BM et je pris la longue route du retour.



De nos jours, il suffit d'une alerte Google, et vous êtes mort.

Dingue, non ? Bon, vous avez de la chance : il suffit aussi d'une alerte Google pour recevoir un appel de ma part. Et si vous êtes solvable, je peux régler son compte au type qui veut votre peau.

La technologie !

Prenez cette alerte Google, par exemple. Un tableau de résultats hippiques à Vernon Downs, un champ de courses minable dans le nord de l'État de New York. Le grand vainqueur du jour, c'est une jument du nom de McGurn's Lament.

Mais voilà le hic : il n'existe aucun cheval appelé McGurn's Lament. Et si vous essayez de comprendre les résultats en question, vous allez vous apercevoir qu'ils résistent à toute interprétation logique. Pour la bonne raison que ces résultats ne sont pas des résultats.

Il s'agit d'un code de déchiffrage.

Le Syndicat emploie cette méthode depuis des années pour faire passer ses messages. Ils ont leurs antennes sur une demi-douzaine

d'hippodromes, et donc la possibilité de diffuser leurs faux résultats sans éveiller l'attention de personne. Ils se servent de chevaux fictifs dont les noms sont des codes indiquant la nature du message – Brown Beauty s'il s'agit d'un transport de poudre, Luscious Lady s'il s'agit de putes, et ainsi de suite. Les détails nécessaires figurent en code dans les résultats. McGurn's Lament, c'est une exécution. Le nom s'inspire d'une blague, je pense. McGurn était le tueur en chef de Capone, le gars responsable du massacre de la Saint-Valentin. Il devait lui-même se faire descendre quelques années plus tard, sur une piste de bowling. Quand vous tombez sur « McGurn's Lament », vous savez que les chiffres qui suivent vont vous donner un nom – et, si vous êtes chanceux, une adresse, voire les moyens dont dispose le propriétaire du nom, celui qui ne sera bientôt plus de ce monde.

Ça marche comme ça. Mettons que le cheval portant le numéro trente-huit arrive sixième. Ça veut dire que la sixième lettre de la page trente-huit est celle que vous cherchez. Vous vous rendez compte ? Avec une bonne quantité de chiffres, vous pouvez coder à peu près tous les messages que vous voulez. Comme ceux qui indiquent un nom et une adresse. Ou ceux qui disent *Prends ton temps* ou *Arrange-toi pour que ça ait l'air d'un accident*, etc. Étant donné que presque toutes les lettres de l'alphabet ont le toupet de se répéter en des dizaines d'endroits dans n'importe quel livre, les décodeurs ignorent où aller chercher pour faire leur petite cuisine. Sauf à savoir à quel livre le code se réfère – je veux dire, l'édition exacte –, il n'y a aucun moyen de cracker ce putain de système.

J'ai eu la chance de savoir à quel livre ils se référaient. Grâce à un gars du Syndicat que j'avais descendu quelques mois plus tôt : je l'avais persuadé de me cracher l'info contre la promesse de faire vite avec lui. La première édition du *Parrain*, celle de 1969.

Ne laissez jamais personne dire que les gars de la mafia n'ont pas le sens de l'humour.

Le nom de la cible, c'était Michael Rigby. D'après ce que j'ai pu apprendre, c'était un peu le responsable informatique de la mafia de Chicago, en tout cas jusqu'à ce qu'il les arnaque de vingt-huit mille dollars avant de virer indic pour les fédéraux – et de réduire à néant une opération en cours dans le Nord-Ouest. Le résultat du message était une URL mentionnant une gratification de vingt-cinq mille dollars, plus une instruction qui tenait en quatre mots brefs : À FAIRE EN PUBLIC.

L'URL conduisait à un article paru la veille dans le *News-Leader* de Springfield, Missouri. Le papier concernait un employé de RadioShack du nom de Mark Reynolds, qui avait touché le jackpot aux machines à sous, dans un casino de Kansas City, et raflé plus de deux millions de dollars. Le journal lui demandait comment il se sentait. Sa réponse : « Chanceux. »

J'étais bien le seul à ne pas trouver que Mark Reynolds de Springfield, Missouri, était un si grand chanceux que ça. Vu que la tronche dudit Mark Reynolds me regardait en rigolant comme un con sur l'écran de mon ordinateur, et qu'elle ressemblait horriblement à celle d'un indic du nom de Michael Rigby.

Imaginons que le WitSec, le programme de protection des repentis acceptant de témoigner, ait planqué un mec dans une ville appelée Springfield ; même si l'info vient à fuiter, il faudra quand même fouiller tout le pays pour le trouver.

Une fois de plus, peut-être que l'on peut dire que Rigby a été chanceux. Car, tout compte fait, entre ce qu'il avait volé à la mafia et ce qu'il avait gagné aux machines à sous, il avait assez de fric pour multiplier mon salaire par soixante.

Autrement dit, il allait peut-être vivre encore assez longtemps pour pouvoir dépenser le reste.



— Bonjour, Michael.

Ce n'était pas le matin. Ce n'était plus le matin depuis des heures. Mais on aurait pu croire que c'était le matin, vu l'état des fringues chiffonnées dans lesquelles Rigby avait dormi, et la façon dont ses cheveux défiaient les lois de la gravité. Quant à savoir où il avait l'intention de se rendre, avec sa tignasse en bataille, à trois heures de l'après-midi, ce n'était pas mon problème.

J'étais en planque dans son garage depuis six heures du matin, attendant qu'il se pointe. En me voyant, il se jeta sur le flingue caché sous l'établi avec une telle précipitation que je me dis qu'il devait attendre une visite dans mon genre.

— Ne te donne pas cette peine, dis-je.

Il se la donna quand même. *Click, click, click, click, click*. Quand il pigea que cette saloperie de flingue n'était pas chargé, il le jeta sur moi. L'arme percuta le mur à ma droite et tomba avec fracas sur le sol en ciment. J'essayai de ne pas trop prendre ce geste pour une attaque personnelle.

— Du calme – je ne suis pas là pour te tuer.

Mais Rigby n'écoutait pas – il était trop occupé à jouer frénétiquement avec le bouton mural qui commandait l'ouverture de la porte du garage, on aurait dit un batteur de jazz en plein solo. Mais j'avais aussi désactivé le bouton, bien entendu. Je n'étais pas un novice.

Il me scruta un moment avec des yeux de marionnette psychotique par-dessus le toit de sa Buick Skylark beige des années

quatre-vingt-dix, puis il se jeta sur la portière côté conducteur. Il faillit même arriver à monter dans la voiture. Mais il se pétrifia quand je lui expliquai le topo.

— Plus exactement, repris-je, ce n'est pas *moi* qui suis là pour te tuer, Michael. Seulement il y en a d'autres qui arrivent, dont c'est l'intention. Et si tu t'en vas, tu seras livré à toi-même – je ne pourrai pas te protéger.

Il s'immobilisa à mi-chemin dans l'encadrement de la portière, le temps de digérer ce que je venais de dire.

— Tu es du WitSec ?

— Non, répondis-je. Je ne suis pas du WitSec.

Rigby rigolait d'un rire noir, âpre comme du vieux café.

— Bien sûr que tu n'en es pas. Je me suis dit qu'ils avaient peut-être vu ma bobine dans le journal, et qu'ils t'avaient envoyé pour que tu gardes un œil sur moi. Mais je devrais me douter que ces connards n'en ont rien à foutre de moi – n'en ont plus rien à foutre.

— Attends une minute : tu es train de me dire que tu ne fais plus partie du programme ?

— Que dalle. Je leur ai dit, à ces enfoirés, qu'on revenait à un an en arrière. Ils étaient tout le temps après moi. Tout le temps à me surveiller. À fourrer leur nez dans mes affaires. Pas moyen de toucher un cent du blé que j'avais mis à l'ombre. Ils étaient toujours là à reluquer par-dessus mon épaule. Alors j'ai arrêté. Je leur ai dit que tout allait bien pour moi. Et les choses auraient pu aller pour moi si seulement il n'y avait pas eu cette putain de photo. C'est elle qui t'a amené jusqu'ici, hein ?

— Ouais. C'est elle qui m'a amené ici. Et je ne suis pas le seul à l'avoir vue.

Rigby penchait la tête comme si j'étais une espèce de problème mathématique qu'il n'arrivait pas à résoudre.

— Alors si tu n'es pas du WitSec, tu es qui, nom de Dieu ?

— Qui je suis, ça n'a pas d'importance. Ce qui compte, c'est pour qui je travaille.

— OK, très bien – et donc tu travailles pour qui ?

— Pour toi, en fait. Je vais, disons. Sur la base d'un accord à 250 000 dollars.

— 250 000 dollars.

— Exactement.

— Et ça me rapporte quoi ?

— Tu sais, ces mecs qui sont après toi ?

— Ouais ?

— Eh bien, je les tue le premier.

Il aboya un autre rire.

— Merde – tu es une espèce d'entrepreneur du crime, alors ? Bon, maintenant, j'ai pigé, bordel. Mais sérieusement, mon pote, tu n'as pas l'impression que 250 000 dollars, c'est un peu raide ?

Je lui montrai mes paumes.

— Hé ! tu peux les mettre, non ? C'est ce que je me suis dit. Pour un mec qui a trente millions sur son compte, ça ne devrait pas être un gros problème d'y puiser un pauvre quart de plaque pour échapper aux méchants qui vont venir lui faire la peau.

— Regarde autour de toi, mec, j'ai l'air de quelqu'un qui a trente millions sur son compte ?

Je regardai autour de moi. Il avait raison. Et je le lui dis.

— Et comment, putain, que j'ai raison. Écoute, les fédéraux l'ont pris pour une attaque personnelle quand je les ai envoyés chier. Après, j'imagine qu'ils ont pensé que je n'étais pas réglo avec eux quand je leur ai dit que je savais que dalle, merde, sur la disparition du blé. Ce que je sais aussi, c'est que j'ai eu sur le dos un proc fédéral qui fourrait son nez partout et posait plein de questions sur

des revenus non déclarés. Il se demandait si je n'avais pas des fois oublié de payer mes impôts. Depuis, je ne m'approche plus de mon magot, de peur qu'ils ne me tombent sur le paletot. Pas besoin de te dire que s'ils venaient à me coffrer, je me fais saigner dans la semaine qui suit. Et ça ne vaut pas le coup, même pour du fric. Alors tant pis – le fric, ça va ça vient et merde. Il était temps que je cherche d'autres sources de revenus. D'où mon petit voyage au casino.

— Un gain de deux millions, c'est un sacré tremplin pour te ramener au bon niveau vite fait, dis-je. En plus, c'était un super coup de chance.

— Un coup de chance ? Tu crois que cette saloperie est une question de chance ? Huit mois qu'il m'a fallu pour inventer un code capable de cracker le pare-feu du casino et la machine à sous pour rafler cette mise-là. J'ai gagné chaque putain de cent de cette somme.

— Bon, maintenant elle est à toi, alors tu n'auras pas de problème pour me payer.

— Ouais ! sauf que… sauf que je ne l'ai pas encore. À Vegas, ce n'est peut-être pas comme ça, mais à Kansas City ils n'ont pas forcément sur place un tel paquet pour payer rubis sur l'ongle. J'y retourne jeudi pour encaisser.

Un morceau de puzzle se mit en place avec un claquement.

— Laisse-moi deviner. Une cérémonie en public, un chèque d'un montant inédit – ce genre de truc ? C'est ça ?

— C'est ça, dit-il.

— Ouais, bon, eh bien c'est là qu'ils vont te descendre.

Cette phrase n'eut pas l'air de faire plaisir à Rigby ; mais il restait sceptique.

— Pourquoi tu en es si sûr ?

— Leurs instructions, c'était de le faire publiquement.

Même sous la faible lumière du garage, je le vis pâlir.

— Merde, grommela-t-il. Putain de bordel de merde !

Puis sa figure s'éclaira.

— Mais tu n'as pas dit que tu allais les arrêter ?

— J'ai dit que si tu me paies, je peux les arrêter.

— Très bien, mais si tu les arrêtes, je peux récupérer mon fric, et donc avoir largement de quoi te payer.

Je secouai la tête.

— Je ne travaille pas comme ça. Je veux mon fric d'avance, ou alors pas de deal.

— Je ne sais pas, mec – ça me paraît vraiment tordu. Putain, si tu es aussi bon que tu as l'air de le dire, pourquoi ça te pose un problème que je te paie après ?

— Eh bien, d'abord, rien ne garantit que tu le feras. Auquel cas je serai obligé de te descendre – ce qui fera deux exécutions pour pas une thune. Ensuite, le fait de s'en prendre à toi, ça va éveiller à fond l'attention des autorités, chose qui rendra des transferts d'argent beaucoup plus risqués qu'ils ne l'auraient été avant. Mais tout ça, ce n'est rien comparé au fait que je ne tue pas sans avoir une bonne raison. Pas d'argent, pas de raison. Alors c'est à prendre ou à laisser. Mon offre n'est pas négociable.

— Tout est négociable, mon pote.

— Pas ça.

— Bon alors quoi ? Tu vas juste me laisser crever, là, comme ça ?

— Non, dis-je en lui tendant un bout de papier sur lequel était griffonné le numéro d'un téléphone jetable. Je vais te laisser prendre ta décision. Tu peux choisir de partir – de quitter cet endroit ce soir – et – qui sait ? – peut-être que tu arriveras à te débrouiller pour

disparaître encore une fois. Tu peux aussi choisir de passer les trois prochains jours à réunir mes honoraires. Si tu y parviens, tu m'appelles à ce numéro et tu as ma parole : on ne te fera aucun mal. Tu peux aussi choisir de ne rien faire du tout et de voir combien de temps encore la chance va te sourire. À toi de voir.

Rigby resta un long moment silencieux. Puis il secoua la tête et jura.

— Merde, tout ce que j'avais en tête en partant d'ici, c'était aller prendre un sandwich à la station-service du coin. Au lieu de quoi, tu rappliques. Et tout d'un coup, je n'ai plus faim.

Il marqua une pause et s'humecta les lèvres.

— Mais une chose est sûre, putain, c'est que j'aurais bien besoin d'un verre de quelque chose.



Le jeudi matin, Rigby appela. Je savais qu'il le ferait. Ce que je n'avais pas imaginé, c'est ce qu'il allait me dire.

— Tu as mon fric ? demandai-je.

— Pas exactement, dit-il.

— Alors cette conversation est terminée.

— Attends – ne raccroche pas !

Je ne raccrochai pas. Dieu sait pourquoi, mais je ne raccrochai pas. Et maintenant, bien sûr, je le regrette.

— Je t'écoute.

— Je veux que tu prennes tout.

— Pardon ?

— Les deux millions. Tout. Jusqu'au dernier penny. Débarrasse-moi de ces connards un bon moment, le temps que j'aille me terrer quelque part, et le fric est à toi.

Deux millions de dollars.

Deux *millions* de dollars.

C'était plus que ce que je pouvais me faire en trois contrats – en cinq contrats. Et ils étaient là, ces deux millions, sous mon nez, je n'avais qu'à tendre la main. Tout ce que j'avais à faire, c'était de liquider une sous-merde, un tueur à gages du Syndicat, et hop !

J'avais envie de faire des cabrioles. Une danse de célébration. Là, dans cette putain de chambre. Mais ça, Rigby n'avait pas besoin de le savoir. C'est pourquoi je la jouai calmos, cool.

— Et qu'est-ce que tu proposes pour la remise de l'argent ?

— Ça, c'est le plus beau, dit-il avec dans la voix un soulagement manifeste. Il suffit que le casino te donne l'argent à toi directement. Tu vois, le gros chèque, c'est juste pour la galerie – je suis censé leur refiler mon numéro de compte avant, afin qu'ils puissent virer les fonds directement, une fois que leur numéro de cirque sera terminé. Mais j'imagine que le grand tueur à gages que tu es doit bien avoir un compte numéroté quelque part, genre anonyme et tout. Je me trompe ? Qui pourra dire que le compte ouvert pour cette transaction n'est pas le mien ?

J'aurais dû dire non. J'aurais dû raccrocher et partir. Mais j'étais avide. J'étais stupide. Avec deux millions de dollars, on achète un paquet de mauvaises décisions. Si bien que je répondis la chose suivante :

— Tu essaies de me baiser, je te tue – tu le sais, c'est bien clair ?

Nom de Dieu ! Je jurerais presque l'avoir entendu sourire.

— Ça veut dire marché conclu ?

Deux. Millions. De. Dollars.

— Ouais. Marché conclu.

— Cool – attends, que j'attrape un stylo.

Pendleton's Resort and Casino était un complexe minable sur le thème du navire à aubes, surplombant le fleuve Missouri, près d'une zone industrielle au nord de Kansas City. La clarté de mille ampoules inondait un auvent vieillot qui menait à un espace au décor aussi criard et dérangeant que le bruit qui émanait des rangées de machines à sous d'où s'échappaient des bruits de casserole.

La cérémonie en l'honneur de Rigby se déroulait dans une salle de banquet, tout de suite derrière les salles de jeu ; on l'avait calée entre le numéro d'un hypnotiseur en matinée et un groupe de country dont je n'avais jamais entendu parler. Tous les murs de la vaste pièce sombre, habillée d'une épaisse moquette d'un vert et d'un rouge nauséeux, étaient tendus de rideaux du sol au plafond. Au fond de la salle se dressait une petite estrade entourée de tables habillées de nappes, avec chaises pliantes assorties. La plupart d'entre elles étaient occupées par des poivrots, des piliers de comptoir et des joueurs compulsifs à court de fric venus descendre des verres gratuits et piquer des amuse-gueules au passage des plateaux argentés. Il y avait d'un côté de la scène un bar à bière pris d'assaut par la foule. Chacune des deux sorties était flanquée d'un vigile – des costauds armés, en uniforme. Deux autres se tenaient de chaque côté de l'estrade.

Je n'aimais pas ça.

Il y avait trop de monde, pas assez de sorties. Et les vigiles étaient trop nombreux. Sans parler de ces demi-dômes en plastique coloré, protubérances qui descendaient du plafond à intervalles réguliers – des caméras de sécurité capables de surveiller le moindre centimètre carré de la pièce.

Cette pièce où j'allais descendre un type.

Je me dis que je ferais mieux de partir. Que les chances de succès – avec Rigby, nous l'avions défini comme le fait de quitter cet endroit vivant – étaient à peu près nulles. Que pour mener à bien ce boulot il aurait fallu procéder à une semaine de repérages, voire à une identification préalable du tueur à gages. Et je n'avais pas tort.

Le problème, c'est que j'avais deux millions de raisons d'essayer quand même.

Du moins étais-je venu préparé. La clef d'une opération comme celle-là étant de se fondre dans la masse, j'avais tapé à fond dans le cliché « joueur de casino ». Chemise de cow-boy rouge et blanche à carreaux et liseré blanc. Jean évasé bleu sombre sur des bottes en alligator. Veste en cuir marron dont la doublure de la manche droite cachait un couteau en céramique et la poche gauche, une arme à feu fabriquée par mes soins avec un stylo-lampe. J'avais sur la tête un Stetson blanc cassé ; je portais des lunettes BluBlockers et une méga-fausse moustache. Avais-je l'air ridicule ? Absolument – mais comme tout le monde dans cette salle. Si je m'étais pointé habillé discrètement, n'importe quel tueur digne de ce nom m'aurait repéré aussi sec. Comme je venais de le faire avec le type que j'étais venu descendre.

Apparemment, il avait décidé de donner dans le cliché, lui aussi. Col roulé noir. Jean noir. Veste noire sous laquelle une bosse trahissait la présence du holster accroché à l'épaule. Une dégaine de mec mauvais, mécontent, des cheveux tellement gominés qu'ils luisaient sous la lumière. Assis près de la scène, les mains sous la table, il lançait alentour des coups d'œil subreptices en attendant que Rigby grimpe sur l'estrade. Un gin tonic reposait devant lui, auquel il n'avait pas touché. Comme je l'observais derrière mes verres teintés, il se retourna pour regarder un moment dans ma

direction, mais ses yeux ne firent que glisser sur moi. Pourquoi s'y seraient-ils arrêtés ? J'étais seulement un des trente joueurs qui occupaient l'endroit, tous des ploucs déguisés en cow-boys.

La bonne méthode, à mon avis, c'était de le liquider bien sagement et de débarrasser le plancher avant que la foule ne s'aperçoive qu'il était mort. D'abord me glisser jusqu'à lui en feignant d'être ivre, pendant que tout le monde allait et venait encore, ensuite me pencher pour lui trancher rapidement l'artère fémorale. En quelques secondes il pisserait le sang sous la table, et la nappe qui touchait le sol cacherait le plus gros. Tant qu'il n'aurait pas basculé de sa chaise, il ressemblerait sans doute à un de ces poivrots trop imbibés pour pouvoir rester aux tables de jeu. Le temps que la salle se vide et que son corps soit découvert, j'aurais déjà traversé la moitié de l'État.

Voilà en tout cas ce que je me disais.

Sauf que ça ne s'est pas passé exactement comme ça.

Oh ! bien sûr, je me suis glissé près de lui, tout à fait comme prévu. J'ai fait descendre le couteau dans ma paume d'une chiquenaude experte. Je me suis approché de la scène en surveillant Rigby qui, depuis la coulisse, s'efforçait de scruter le public au-delà des spots, l'air d'avoir un sacré putain de trac. C'est alors qu'il s'est produit quelque chose de vraiment bizarre.

Par « quelque chose de vraiment bizarre », j'entends que ma cible s'est pliée en deux pour tousser, tandis qu'une bordée de coups de feu crépitait dans la salle.

Alors que résonnaient les tirs, Rigby était tombé sur l'estrade ; le mur juste derrière lui était criblé de balles. Je tombai à terre moi aussi, mais pas assez vite – une balle me déchira le côté droit et le sang éclaboussa l'endroit où ma cible aurait dû se trouver. Car le type n'était plus là. Après s'être plié en deux, il avait roulé sur lui-

même et libéré sa chaise juste avant que les tirs de ses potes ne la fassent exploser ; il était allé se mettre à couvert derrière le bar à bière dont tous les consommateurs avaient fui.

J'ai dit « cible », c'est ça ? J'aurais dû dire « appât ». J'ai dit « Rigby » ? J'aurais dû dire « Tas-de-merde ». En effet, comme je l'ai déjà précisé, le temps que vous parvienne le bruit des détonations, les balles ont déjà tracé leur route ; et ces balles-là, seul Rigby avait réussi à les esquiver. Or il n'avait absolument pas pu voir quelqu'un pointer un fusil derrière les spots qui aveuglaient la scène. De plus, il était clair que la quinte de toux de ma prétendue cible n'était rien d'autre que le signal pour déclencher la tempête. Si Rigby avait eu le temps d'esquiver, c'est qu'il n'avait pas réagi aux tirs ; il avait réagi à la quinte de toux – autrement dit, il s'y attendait.

Autrement dit, cet enfoiré m'avait doublé.

Je renversai une table d'un coup de pied, me planquai derrière pour observer. Les tirs continuaient sans faiblir. Staccato des automatiques ; putain ! le bruit était tel que c'est à peine si j'entendais la foule gueuler. Je comptai trois tireurs. Chacun opérait à son tour pour que les autres aient le temps de recharger. Deux vigiles étaient à terre. Ainsi qu'une dizaine de pékins peut-être, dont le seul tort avait été de s'être trouvés trop près de moi.

Ma cible rétive pointa sa tête du côté du bar et tira deux fois dans ma direction. Je sortis de ma poche le stylo-lampe et je le déchargeai sur lui : mon unique balle de .22 s'enfonça à quelques centimètres de sa gueule dans la paroi déjà criblée de trous. Merde. Pendant qu'il se replanquait derrière le bar, je jetai le stylo-lampe. Puis je considérai au-dessus du bar les bouteilles détruites, réduites en morceaux, et je souris. Je saisis le chandelier kitsch en verre rouge encore dressé sur une autre table : dans le verre, la flamme palpitait toujours. Je le balançai en direction du bar. Le chandelier

éclata sous l'impact. Il y eut un souffle et tout l'alcool répandu s'enflamma. L'espace de quelques secondes, mon pote gueula si fort derrière le bar que sa voix couvrit le claquement des automatiques. Après quoi il se tut ; et la salle s'emplit d'une odeur dégoûtante de chair brûlée.

Un de moins. Encore trois à liquider.

Pan ! Pan ! Ça provenait de quelque part au loin : un des tireurs venait d'être réduit au silence. Plus que deux. Ensuite une pluie de balles folles s'abattit sur le vigile qui l'avait descendu. Ce gosse aurait mieux fait de prendre ses jambes à son cou – tout ça dépassait de beaucoup ce pour quoi il était payé. Cela dit, je savais reconnaître une bonne diversion quand elle se présentait.

Je me dressai et lançai mon couteau sur le tireur le plus proche en visant l'œil. Il faut croire que je commençais à me rouiller – le couteau s'enfonça de trois pouces dans sa gorge.

Plus qu'un.

Je me jetai à terre près du dernier vigile tombé et je lui pris son flingue en l'arrachant du holster. Il fallut que je me bagarre avec ses doigts accrochés au rabat. Le malheureux. Il n'avait même pas eu le temps de déboucler son flingue.

Le dernier tireur reporta son attention sur moi, ou essaya. Il arrosa rageusement les corps éparpillés à l'endroit que je venais de quitter. Dans le faible éclairage de la salle de banquet, c'est à peine si pouvais le distinguer contre ce rideau en toile de fond, mais j'aperçus le flash de son canon juste à temps. Je tirai à six reprises et il tomba. Je suis presque sûr d'avoir mis au moins cinq fois dans le mille.

Mes oreilles bourdonnaient tellement dans le calme qui s'ensuivit qu'il me fallut plusieurs secondes pour me rendre compte que ce n'était pas calme du tout. Ça ne tirait plus. Ça ne jouait plus non

plus. Il n'y avait plus que des cris et des gémissements. Par-dessus tout ça, j'entendais s'approcher les secours. Perturbée comme l'était mon ouïe, je n'aurais su dire par quelle porte ils allaient débarquer – je savais seulement qu'ils venaient ici. Alors je fis la seule chose qui me vint à l'esprit.

En pressant contre mon bide en sang la main qui tenait le flingue, je sautai sur la scène. J'atterris pile près de l'endroit où Rigby était tombé et se tenait encore tapi. Je me dis que je ferais peut-être aussi bien de l'emmener avec moi. Je le pris par le col et tirai d'un coup sec pour le remettre sur ses pieds.

Huit uniformes déboulèrent dans la salle, quatre à chaque porte. Quand ils me virent, ils ouvrirent le feu. Selon toute apparence, le moment était venu de battre en retraite.

D'un côté de la scène, il y avait comme une coulisse, ménagée là pour tirer parti d'une porte qui donnait sur un couloir de service : ainsi les employés et les grands artistes avaient facilement accès à l'estrade. Comme toutes les portes de service du bâtiment, elle était équipée d'un clavier pour le code avec une fente où glisser son badge. Je n'avais ni code ni badge. Mais la chance était avec moi : la porte était ouverte et calée.

Je donnai un coup de pied à la chaise qui la maintenait ouverte, et je poussai Rigby dans le couloir. Les gardes étaient à nos trousses, ils n'arrêtaient pas de tirer. Trente mètres, vingt. Je plongeai pour franchir une porte restée ouverte quand l'un d'eux, juste derrière moi, gueula dans sa radio :

— Le suspect bat en retraite vers l'entrée sud ! Fermez les issues ! Je répète : FERMEZ LES ISSUES DE L'ENTRÉE SUD !

Au moment où je tirais la porte derrière moi, j'entendis le claquement de trente verrous. J'étais piégé à l'intérieur avec Rigby.

Je m'étais donc fait tirer dessus. Cela dit, la balle m'avait traversé de part en part, et il me semblait qu'elle n'avait pas touché d'organe vital, si bien que le résultat n'était pas trop méchant. Mais, encore une fois, j'étais piégé dans un casino bourré de vigiles qui avaient vraiment l'air de vouloir me refroidir, avec l'aide du Syndicat de Chicago au grand complet. Au final, je pense pouvoir dire que ma journée ne se déroulait pas si bien que ça.

Du moins m'étais-je débrouillé pour attraper par la peau du cou ce traître de Rigby, ce salopard. Je l'avais traîné sur son cul depuis la salle de banquet. Un point dans la colonne plus. Au début, ça n'avait pas été de tout repos car il me mordait et me griffait comme un raton laveur enragé ; mais je lui cognai deux ou trois fois la tête contre le mur et il se dépêcha de virer docile. Une bonne chose, vu que je ne pouvais pas me permettre de le tuer tout de suite.

Les spots lumineux d'urgence clignotaient autour de nous, cependant les lampes du couloir principal étaient restées allumées. Il n'y avait pas de caméras en vue, ça aussi c'était un plus. En revanche, et comme il fallait s'y attendre, toutes les sorties étaient bloquées : les voyants des digicodes étaient rouges. Après ce bain de sang dans la salle de banquet, les vigiles allaient faire le siège de notre position jusqu'à l'arrivée des forces spéciales de Kansas City. Ce qui voulait dire, calculai-je, que j'avais trois minutes pour me tirer de là – peut-être moins.

Mais c'était plus de temps qu'il n'en fallait pour donner à Rigby une petite leçon de loyauté.

Je le collai contre le mur et m'approchai de son visage.

— Tu m'as doublé, fils de pute.

— Mon pote ! je n'ai aucune idée de ce que tu *MGNNN* !

En vérité, moi non plus je n'avais aucune idée de ce que je *MGNNN*, mais je crois que ça n'avait pas plus de sens que le bruit qu'il laissa échapper quand je le frappai au plexus solaire. Je le lâchai. Il se plia en deux mais resta sur ses pattes. Puis il vomit, ce dont je me serais bien passé, mais au moins, comme ça, il arrêterait de mentir.

— Tu en veux encore ? demandai-je.

— OK, OK, dit-il en reprenant son souffle. Je t'ai doublé. Mais ils sont venus me voir juste après toi et ils m'ont proposé un deal. Ils m'ont dit qu'ils savaient que tu avais accès à leurs messages codés. Ils m'ont dit qu'ils étaient sûrs que tu pensais qu'ils allaient venir me descendre. Si je les aidais à te mettre hors circuit, si je faisais une petite recherche pour eux, ils me laisseraient partir.

— Une recherche ? Quel genre de recherche ?

— Tu sais – de la merde bancaire. C'est pour ça que je t'ai demandé ton numéro de compte.

De mieux en mieux, la journée.

— Mais ne t'en fais pas, mon pote – tu as vraiment bien effacé tes traces. Je veux dire, ce boulot de merde, c'est mon pain quotidien. Or j'ai trouvé que dalle – pas de noms, pas d'adresses, pas même un rond. À part cette nana, Evelyn, pour laquelle tu raques, tu es un putain de fantôme, mon pote.

La pièce se vida de son air. Je crus défaillir. Je tirai Rigby vers moi – je l'attirai si près que j'aurais pu lui arracher sa putain de gueule d'un coup de dent. D'ailleurs, c'était vraiment ce que j'avais envie de faire.

— Qu'est-ce que tu sais sur Evie ?

— Rien, vraiment, je le jure ! Son nom et son adresse, c'est tout !

Le fils de pute.

— Et tu as donné l'info à tes amis du Syndicat ?

— Ils m'ont dit que si je ne les aidais pas, ils allaient me tuer ! Qu'est-ce que j'étais censé faire, bordel de merde ?

J'avais du mal à déglutir. Je me forçais à garder mon calme. Mais je savais maintenant que je ne pouvais pas les laisser me prendre ici. Il fallait que j'arrive chez Evie avant le Syndicat. Même si ça voulait dire épargner la vie de cette andouille.

Je relâchai ladite andouille. Je lissai un peu sa chemise.

— Ça va, dis-je. Je comprends. Ce qui est fait est fait.

La gueule de Rigby s'illumina d'un sourire prudent.

— Ouais ?

C'est là que je recommençai à cogner – en pleine figure cette fois. Je lui pétai le nez. Un sang rouge vif gicla sur sa chemise et jusque sur le sol carrelé. Quand Rigby vit le sang, il tourna de l'œil et s'écroula. C'est à peine si j'eus le temps de le rattraper par le bras pour l'empêcher de tomber face contre terre.

Je le frappai. Durement. J'entendis ses côtes se briser. Il hurla et roula sur le côté. Il avait les yeux agrandis par l'effroi, son nez pissait la morve et le sang. Il pleurait comme un gosse.

Une bonne chose.

Il fallait qu'il soit dans cet état si je voulais sortir de là vivant.

Je m'agenouillai près de lui, je lui flanquai une ou deux claques.

— Non, pauvre merde. Ça ne va pas. Ma ligne de conduite, c'est que, oublier, ça ne paie pas. Je devrais t'envoyer sous terre pour ce que tu as fait. Mais bon, j'ai besoin de ton aide pour me barrer d'ici. Alors si tu coopères comme un brave garçon, peut-être – je dis bien peut-être – que je te laisserai partir.

Il secouait la tête de haut en bas en bredouillant des propos inintelligibles. Je supposai qu'il était en train de me jurer du fond du cœur une allégeance éternelle. Laquelle allégeance tiendrait jusqu'à ce qu'une meilleure offre se présente.

— Bien. Donc j'ai besoin de toi pour débloquer les sorties du casino – tu peux faire ça ?

— Tu es dingue, putain, ou quoi ?

Je saisis son nez bousillé, et le pinçai. Il tressaillit comme si je l'avais touché avec un câble électrique. Je le lâchai et répétai ma question. Il se contenta de me regarder, mutique, les yeux écarquillés, trop épouvanté pour avoir seulement la force de répondre.

Et ça, ce n'était pas une bonne chose. Ce qu'il fallait, c'est qu'il reste assez calme pour faire le boulot. Aussi je changeai de ton, substituant à la violence quelque chose qui, je l'espérais, pouvait passer pour de la chaleur humaine.

— Écoute, Rigby. Tu peux le faire. Je veux dire, tu as bossé pour la mafia. Tu t'es coltiné des systèmes mille fois plus méchants que celui-là.

— Ouais, mais…

— Et tu as déjà cracké une fois le système Pendleton, non ?

— Ben, ouais, mais j'avais du temps – du temps et des outils…

Je tirai de ma poche une pince multifonction Leatherman, et la lui tendis. Puis je lui enfonçai sous le menton le Glock du vigile, le canon pointé vers le haut, en direction de sa cervelle.

La chaleur humaine, ça n'avait jamais été trop mon truc.

— Ça, là, c'est ton seul outil pour travailler. Ça et deux minutes. Si tu échoues, ou si tu essaies de temporiser jusqu'à l'arrivée des flics, je te jure que la dernière chose que je ferai avant de me faire serrer, ce sera t'exploser la tête. Compris ? En revanche, si tu m'ouvres cette porte, je te laisse la vie sauve. Tu as ma parole. Je sortirai tranquillement et tu ne me reverras plus, OK ?

Rigby hochait la tête.

— Bien – alors, maintenant, au boulot.

Il se mit au boulot, ouvrit le boîtier du digicode correspondant à la porte de l'escalier devant laquelle nous nous étions arrêtés. Il avait beau trembler, je voyais qu'il était doué, ce gamin. Une serrure comme celle-là, j'aurais peut-être pu la cracker à condition d'avoir une heure ou deux devant moi ; avec Rigby, le tour fut joué en moins de quatre-vingt-dix secondes.

Quand le voyant vert s'alluma, et qu'un cliquetis se produisit dans le mécanisme, je laissai échapper un glapissement de joie qui réveilla la douleur de ma blessure par balle. Mais Rigby n'avait pas l'air d'humeur à faire la fête. Il était toujours à genoux, devant le clavier de la porte, la figure blême, les paupières serrées. Après l'avoir observé un moment, je fus obligé de lui demander :

— Rigby, qu'est-ce que tu fabriques, nom de Dieu ?

Il rouvrit un œil et me regarda.

— J'attends que tu me descendes.

— Je t'ai dit que si tu ouvrais cette porte, tu étais libre.

Ses joues reprirent des couleurs.

— Ouais, mais je ne savais pas que tu parlais sérieusement.

Je l'écartai d'une bourrade. Je franchis la porte pour tomber sur un escalier de secours crasseux, mal éclairé, dont personne manifestement ne se servait plus.

— Je tiens toujours parole, dis-je. En plus, tu es mort de toute façon. Dès que le Syndicat t'aura chopé.

— Quoi ? Non ! On a passé un deal !

— Ouais, parce que tu t'imagines qu'ils ont l'intention de le respecter ? Tu leur as piqué pas loin de trente millions, bordel – il ne peuvent pas te laisser en vie. D'après moi, dans moins d'une semaine, tu es mort.

— Qu'est-ce que tu en sais ? dit-il.

Mais ses forces l'avaient lâché.

— Hé ! dis-je. Je peux me tromper. Normalement, c'est comme ça que ça se passe.

Y a qu'à voir ce plan.

— Quoi qu'il en soit, je suppose tu ne tarderas pas à être fixé.

Sur quoi je refermai la porte et filai, laissant derrière moi un Rigby en larmes.



Pour l'escalier, ce fut un jeu d'enfant. Les vigiles me voyaient déjà mort, enfermé dans le couloir sud ; et, en l'absence de caméras, ils ne pouvaient pas savoir que je m'étais enfui. Naturellement, ils devaient surveiller toutes les sorties du bâtiment. Ça, ç'aurait été un problème si j'étais descendu. Or je montai.

Au dernier étage du Pendleton, il n'y avait que des chambres d'hôtel. Elles étaient vides pour la plupart, vu que des mecs étaient en train de se tirer dessus au rez-de-chaussée et qu'on évacuait l'immeuble. Je trouvai une chambre que les femmes de ménage avaient abandonnée sans finir leur travail. Je me débrouillai pour panser ma blessure avec une taie d'oreiller propre, et je changeai de vêtements : je troquai ma stupide panoplie de cow-boy pour un pantalon kaki et une chemise bleue amidonnée. Même avec mon pansement, la chemise était un poil trop large ; comme le col l'était aussi, je le gardai ouvert et j'enfilai la veste anthracite de mon bienfaiteur involontaire. Après, je décollai la fausse moustache et sortis par l'entrée principale en ayant l'air perturbé et terrorisé, comme tous les braves gens qui avaient eu la malchance de se retrouver coincés dans cette pagaille sordide.

Mon téléphone indiquait seize heures de route entre Springfield et Morgantown. Mais je me dis que je pouvais couvrir la distance en

onze. Je volai une Audi sur un des parkings près du casino, et je gardai l'aiguille du compteur coincée tout le long à cent quarante. Sûr que je risquais de me faire arrêter par les flics. Sûr que je n'en avais rien à foutre. Ils pouvaient bien me prendre en chasse jusqu'au bout, bordel. Tout ce qui comptait maintenant, c'était Evie. Tout ce que je voulais, c'était la protéger. Et le fait d'amener une procession de flics devant chez elle était un bon moyen de la protéger.

Mais aucune voiture de flics ne s'encadra dans mon rétroviseur. Ils ne me prirent pas en chasse. Ils ne me firent pas garer sur le côté. Et c'est tout seul que je me pointai finalement chez Evie.

Le Syndicat n'était pas venu me chercher ici – c'est tout ce que je savais. S'ils étaient venus, ils auraient fait tout un cirque, saccagé la barraque, sorti le grand jeu, si ça se trouve ils m'auraient même laissé un macabre souvenir. Un doigt, peut-être une oreille. Mais tout avait l'air normal, tranquille, plongé dans le noir.

Bon, ils pouvaient encore rappliquer. Et il fallait que je sois prêt à les accueillir.

J'avais des élancements dans la tête. J'avais mal au ventre. Un voile de transpiration froide, acide, couvrait le moindre de mes tremblements ; ma blessure me démangeait, me brûlait. Bouger m'était douloureux. Et rester debout était douloureux aussi, merde.

Je frappai et frappai et frappai à la porte tout en criant.

— Evie !

L'épuisement me donnait la voix bizarrement grêle, comme éloignée de mes oreilles. Trop de sang perdu. Manque de sommeil. Mais j'avais connu pire. Au moins je pouvais me dire ça.

— Bordel de Dieu, Evie ! Ouvre !

Ai-je précisé qu'il était tard ? Bon, c'était le cas. Pas loin de cinq heures du mat. Tellement tard qu'on pouvait dire plutôt de bonne heure.

Si j'avais été Evie, et qu'un abruti soit venu cogner à ma porte à cinq heures du mat en braillant mon prénom, j'aurais hésité à ouvrir. Ce qui revient à dire que j'aurais dû deviner la suite.

À l'intérieur, une lampe s'alluma, jetant une clarté jaune sur le panneau décoratif de la porte. Puis la porte s'ouvrit. Pendant que je clignais des yeux sous la lumière soudaine, une main empoigna ma chemise bien amidonnée qui ne faisait pas le poids face à la poigne pleine de sueur de Stuart. L'instant d'après je me suis retrouvé coincé contre le montant de la porte, avec le manche d'une batte de base-ball plaqué sur la figure.

Cet enfoiré de Stuart.

Je ne sais pas ce qui me retenait de lui péter la gueule.

En tout cas, je ne l'ai pas fait. J'essayai plutôt d'entrer. De le calmer. Il ne voulut rien savoir.

Il était sur les nerfs et tout, le roi défendant son château. Plein de « Qui tu es, putain de merde ? » et de « Qu'est-ce qui te prend, nom de Dieu de merde, de venir cogner sur notre putain de porte au milieu de la nuit, merde ! » J'avoue que je fus un peu vexé de voir qu'il ne m'avait pas reconnu. En même temps, j'imagine qu'Evie ne devait pas laisser traîner partout des photos de moi.

Je devrais être un peu plus indulgent avec ce mec – je veux bien reconnaître que personne ne s'attend à voir feu le premier mari de sa femme débarquer comme ça en pleine nuit. Mais lui, il continuait de s'énerver tout seul – les postillons qui volent, les veines qui se gonflent, son nez contre le mien. Moi, pendant ce temps, tout ce que je trouvais à me dire, c'était : *Et c'est ça le mec qui dort avec Evie*.

Alors je m'emparai de la batte. Je repoussai Stuart dans la maison et fermai la porte. D'accord, il est possible que je l'aie poussé un peu plus fort qu'il n'était strictement nécessaire. Il est parti en arrière dans le vestibule, pour tomber sur le cul en écrasant une

théière qui reposait sur une console le long du mur, et prendre sur la gueule une averse de clefs, de téléphones et de monnaie.

Inévitablement, ce fut l'instant qu'Evie choisit pour faire son apparition.

Quand Stuart avait renversé la table, elle était accourue en dégringolant l'escalier et en l'appelant comme si elle avait tout entendu, comme si elle était restée cachée tout ce temps-là. Puis elle m'a vu au-dessus de lui, la batte à la main, et ce fut comme si l'air s'était solidifié. Je ne pouvais plus faire un geste, plus dire un mot, plus respirer – je restais là, c'est tout, à regarder Evie : la peur avait cédé la place à la confusion, puis au choc.

— Jake ? dit-elle.

Sa voix claire, fragile comme celle d'un enfant apeuré.

Sa voix prononçant mon nom – un nom qui n'était plus le mien depuis belle lurette – me saccagea l'intérieur davantage que n'importe quelle balle. La douleur de l'amour. La douleur de mourir.

La main sur la bouche, elle tomba à genoux. Doucement, comme si elle se mouvait dans l'eau. Telle qu'elle était – sa bouche ouverte, ses seins qui se soulevaient sous le maillot de corps emprunté à son mari, l'absence de bruit qui émanait d'elle –, elle ressemblait à un cri en mode muet. Et tout ce que j'arrivais à penser, c'était : *Voilà ce que j'ai fait. C'est à cause de moi qu'elle est mal*.

La batte, oubliée, tomba avec fracas. La distance entre nous était en train de fondre. Et pendant quelques délicieux instants, je la pris contre moi – son ventre chaud, gonflé, pressé contre le mien, son visage enfoui dans le creux de mon cou. Elle pleurait.

— Laisse-moi récapituler, dit-elle.

Elle tenait à deux mains son mug de café ; elle était sur le canapé, ses jambes nues enroulées sous elle.

— Il y a des hommes qui vont venir. Pour toi. Tu ne sais pas quand ils seront là. Mais quand ils seront là, tu as l'intention de les tuer.

Je rectifiai :

— Ils vont venir pour toi.

— Mais pour te tuer toi.

— Oui, dis-je. Mais cette distinction n'apporte rien en ce qui concerne ta sécurité.

— Bien sûr. Je me doute qu'elle n'apporte rien.

— Mais je peux te protéger. Vous protéger tous les deux. Il faut juste que tu me fasses confiance, et que tu fasses exactement ce que je dis.

— Oh ! putain de merde !

Ça, ça venait de Stuart.

— Bon Dieu ! je ne comprends même pas pourquoi on se donne la peine d'écouter ces conneries ! Tu l'as laissé croire que tu étais *mort*, bordel ! Au nom du ciel, pourquoi il faudrait qu'on te fasse confiance maintenant ?

— Parce que je n'ai aucune raison de mentir. J'ai laissé Evie croire que j'étais mort pour la protéger. Contre cette vie-là. Contre ce boulot-là. Pourquoi je débarquerais maintenant pour foutre tout ça en l'air, si ce n'est pas pour la protéger ?

Stuart grogna, roula les yeux. Et ce n'était pas comme si je ne le comprenais pas. Je leur avais dit à tous les deux que je gagnais ma vie en tuant des gens. Que cette réalité était restée cachée aux yeux de ma femme et aux yeux de la loi pendant dix ans ou presque. Que j'avais versé à Evie, pendant des années, de l'argent provenant de crimes. Et qu'en faisant ça, j'avais mis sa vie en danger – leurs vies

en danger. Sûr que je ne me serais même pas fait confiance à moi-même.

Alors j'ai révélé à Stuart le détail que j'avais laissé de côté. Le détail que je ne voulais pas évoquer à voix haute. Le détail qu'il n'oserait plus faire semblant d'ignorer quand il l'aurait entendu.

— Écoute, Stuart, tu veux savoir la vérité ? Très bien, alors la voilà. Ils ont besoin d'Evie. Ils ont besoin de l'avoir vivante parce qu'ils pensent pouvoir se servir d'elle pour me tuer. Maintenant, ça ne veut pas dire qu'ils ont besoin de l'avoir en bon état. Et les mecs qu'ils envoient sur des missions comme celle-là, ce ne sont pas des tendres. Selon toute probabilité, ils vont la frapper. La violer. La torturer. Rien que pour l'entendre crier. Et tu ne pourras rien faire pour empêcher ça puisque tu seras mort. Ils ont besoin d'Evie, tu vois. Pas de toi. Ils n'en ont rien à cirer, de toi. Ils n'en ont rien à cirer de toi parce qu'ils pensent que tu ne vaux pas un pet à mes yeux – tu es le mec qui baise ma femme, c'est tout.

Stuart eut l'air de vouloir soulever une objection, mais je levai la main pour lui imposer le silence.

— Je sais, je sais, la réalité est un peu différente. Toutes mes prétentions au titre de mari sont mortes dans le désert voilà bien longtemps. Mais il faudrait juste que tu comprennes où on en est maintenant.

Le visage d'Evie se rembrunit ; elle réfléchissait.

— Mettons que tu descendes ces types, dit-elle. Leurs employeurs en enverront d'autres, non ? Et ils continueront d'en envoyer encore et encore jusqu'à ce que le boulot soit fini. On ne sera jamais en sécurité.

Elle avait raison. Je le savais.

— Il y a un moyen d'en finir une bonne fois pour toutes.

Stuart avait l'air perdu. Mais pas Evie : ses yeux s'emplirent de larmes, qui roulèrent bientôt sur ses joues, et la main qu'elle leva pour les essuyer tremblait comme feuille au vent. C'était clair, elle avait compris.

— Jake, dit-elle. Tu ne peux pas faire ça.

— Je suis bien obligé. C'est la seule solution.

Stuart la regarda, puis il me regarda moi.

— Quoi ? C'est quoi la seule solution ?

C'est Evie qui répondit :

— Les laisser le tuer.

Stuart rigola. Mais d'un rire sans joie ; seulement incrédule.

— Hé ! Bon débarras, je dirais !

Sur quoi il vit mon visage – son visage à elle aussi – et pigea que ce n'était pas de la rigolade.

— Attendez, vous parlez sérieusement ? Tu vas les laisser te descendre ?

— C'est la seule façon d'être sûrs qu'ils ne reviendront plus. Quand je ne serai plus là, ils n'auront plus aucune raison de s'en prendre à vous. Vous serez à l'abri. Tous les trois.

Mon regard se dirigeait vers le ventre gonflé d'Evie.

— Mais tu…, dit-elle.

Le sentiment mourut sur ses lèvres. Et je me dis que ce n'était pas plus mal. Elle avait une nouvelle vie, un nouvel amour, un nouveau chemin devant elle. Tout ce que j'avais, moi, c'était un début de plan, et sacrément merdique en plus.

— Écoute, si ça doit marcher, il faut que tu t'en ailles d'ici, et vite. Tu te rappelles le vieux bungalow de ma famille ?

Evie hocha la tête.

— Bien. Je veux que tu te prépares un sac et que tu ailles là-bas. OK ? Prends le strict nécessaire. Et laisse tes téléphones, qu'on ne

puisse pas te tracer. Je me suis moi-même planqué là-bas une ou deux fois – dans le buffet, il y a à bouffer pour une semaine au moins, et le réservoir du générateur est plein.

— On saura quand que tu es… Comment on saura que c'est fini ?

— Il y a une radio. Garde-la allumée. S'il faut partir, j'emmènerai avec moi autant de ces enfoirés que je pourrai. Quand ce sera fini, sûr que tu en entendras parler.

— Et qu'est-ce qu'on dira à la police ?

Je haussai les épaules.

— Dites-leur la vérité. Dites-leur ce que vous voudrez.

— Jake, c'est de la folie.

— Peut-être. Mais c'est comme ça que ça va se passer.

Elle ne voulait pas m'écouter. Elle ne voulait pas partir. Mais elle finit par acquiescer ; elle et Stuart préparèrent un sac, le hissèrent dans son pick-up et roulèrent vers les collines.

Je les regardai jusqu'à ce qu'ils aient disparu, et encore après, pendant plusieurs minutes.

Puis je rentrai dans la maison et je passai mon coup de fil.



Rigby décrocha à la septième sonnerie.

— A… Allô ?

— Oh ! voilà qui est parfait, dis-je. Tu n'es pas encore mort !

Il eut du mal à déglutir, et émit un petit bruit perçant venu du fond de la gorge.

— Mon pote, tu ne sais pas avec certitude s'ils vont le faire ou pas.

— Vrai. Écoute, je veux que tu me rendes un service, compte tenu du fait que je t'ai laissé la vie sauve.

— Ouais ? Et quoi donc ?

— Quand tes amis de la mafia viendront pour te tuer, je veux que tu leur dises que s'ils veulent s'en prendre à Evie, je les attends. Que si leur projet, c'est de me liquider, ils ont intérêt à envoyer tous leurs gars d'un coup. Que si j'étais eux, je déboulerais avec un putain d'arsenal.

Une longue pause.

— Euh… Tu es sûr que tu veux vraiment qu'ils fassent ça ?

— Ouais, j'en suis sûr. Maintenant, répète.

Il répéta.

— Mais sans déconner, mon pote, si ça se trouve, ils ne viendront pas me…

Je raccrochai. Je n'avais rien de plus à lui dire. Et rien de ce qu'il pouvait avoir à me dire n'était susceptible de m'intéresser. Il n'y avait pas de raison de perdre du temps, le sien ou le mien. Sous peu, nous serions morts tous les deux.

Après mon coup de fil, j'errai dans la maison vide, la maison d'Evie, respirant son odeur qui flottait dans l'air. Je fermai les volets. J'éteignis les lampes. Je brisai des verres dans un sac en papier et j'en répandis les éclats sur le rebord des fenêtres. Je condamnai la porte d'entrée et celle de derrière ; avec la table de la cuisine et le vaisselier de sa grand-mère, je barricadai la porte-fenêtre à travers laquelle j'avais observé Evie.

Je mis une bombe de nettoyant à four dans le micro-ondes, ainsi qu'une recharge de réchaud à pétrole. Pour faire bonne mesure, j'y ajoutai le contenu du tiroir à couverts, et je réglai la minuterie sur dix secondes. Je me disais que j'aurais peut-être une chance d'arriver à le déclencher quand ce serait vraiment le merdier.

Je l'espérais. Mourir ne semblait pas une chose si effrayante, mais plutôt être damné que de mourir seul.

Dans le séjour, j'examinai la vieille stéréo du papa d'Evie, et je souris en constatant qu'elle marchait toujours après tout ce temps. Evie avait perdu son père pendant notre année de première au lycée : un cancer. On était restés des heures à écouter ses vieux disques pendant que les larmes ruisselaient sur son visage souriant et que son père continuait de vivre, un moment encore, entre les craquements du vinyle.

Je l'allumai et fis descendre le saphir. Les accords d'ouverture d'*Exile on Main St.* emplirent la maison. L'espace d'un bel et douloureux instant, ce fut comme si Evie était là, près de moi – elle avait toujours eu un faible pour les Stones.

Au moment où *Sweet Virginia* égrenait ses dernières notes, je finissais de métamorphoser la cave à liqueurs d'Evie et Stuart en cocktails Molotov. Je fis ensuite une courte incursion dans la cuisine pour y prendre un couteau à découper, ainsi qu'une bouteille de bière Past Blue Ribbon dans le stock de Stuart. Ayant testé, en le soupesant dans ma main, le poids et l'équilibre du couteau à découper, je décidai que ça irait. Enfin je décapsulai la bouteille de bière et je me retirai sur le canapé où je m'assis dans le noir, à l'affût.

Là – les yeux clos, à l'écoute –, je me demandai si Rigby avait fait passer mon message. Ils l'avaient peut-être liquidé à distance sans lui laisser le temps de parler. Je me demandai s'ils avaient cru à un bluff de sa part. Je me demandai s'ils allaient carrément débarquer en force, ou de biais – ou par un biais auquel je n'avais pas pensé.

Mais je savais que ça n'avait pas d'importance en définitive.

Car, message ou pas message, ils viendraient.

Ça pouvait prendre des heures. Ça pouvait prendre des jours. Mais bientôt, je le savais, ils seraient là ; tout ce que j'avais à faire,

c’était attendre.

---

1. *Nouvelle parue dans* The Needle : A Magazine of Noir.

OceanofPDF.com

HARRY HUNSICKER

À l'ouest de nulle part[1]

Danny le Débile tire une fois dans le plafond du bar.

Averse de plâtre avec morceaux de ventilateur, pluie de poussière et d'éclats de bois.

J'ai un mouvement de recul, je serre plus fort mon pistolet ; mon visage est caché derrière un masque Halloween de Ronald Reagan.

Règle numéro un : les armes, c'est juste pour la galerie ; tu ne tires qu'en cas de nécessité absolue.

— Per… Per… Personne ne bouge.

Danny, derrière son propre masque en caoutchouc, a une voix étouffée, aiguë, effrayée.

— Les mains… b… b… bien visibles.

Règle numéro deux : tu me laisses dire ce qu'il y a à dire. Surtout que tu es bègue.

Au milieu de la pièce, cinq ou six hommes en salopette ou bleu de travail sont assis autour d'une table de jeu revêtue de feutre. La table est située entre un bar le long d'un mur et un jeu de palet en face. Il n'y a personne d'autre, sauf un barman à la mine terrorisée près des tireuses à bière.

Au milieu de la table : un tas de jetons et de monnaie, des cartes étalées, le tout enfermé dans l'enceinte circulaire formée par les bouteilles de bière et les cendriers.

Danny le Débile se dirige vers l'entrée et débranche le jukebox.

Toby Keith et Willie Nelson se taisent au milieu de leur couplet. « *Du whisky pour mes hommes…* »

Silence. Le barman tremble. Il a un verre dans la main et la bière lui dégouline sur les doigts. Danny me regarde et hoche la tête ; apparemment, il vient enfin de se rappeler qu'il était censé se taire.

Je résiste à une forte envie de lui donner des baffes. Je verrouille la porte, je m'approche vivement de la table.

Dehors, c'est le début de l'après-midi et le panneau lumineux de la banque, au coin de la rue, indique trente-quatre degrés. À l'intérieur, il fait doux ; le local étroit, dont la clim et la fumée épaississent l'atmosphère, n'a d'autre éclairage que les néons des marques de bière.

— Mets le fric là-dedans. (Je jette un sac de toile sur le tas de cartes.) Tout.

Le type au bout de la table a dans les soixante-dix ans. Le labeur lui a déformé les mains et, vu sa peau tannée, il a dû passer toute sa vie au soleil, sans doute à travailler la terre caillouteuse d'un coin du Texas.

— Mon gars, tu es en train de commettre une grosse erreur, dit-il en recrachant un panache de fumée par les narines.

— Pas de discussion. Le fric.

Je tire un coup de feu dans un portrait encadré de John Wayne. La photo flanque une tête de cerf aux bois duquel pendille un soutien-gorge poussiéreux.

La règle du « pas de coup de feu » a déjà été enfreinte une fois alors, pourquoi pas une deuxième ? En plus, mon autre comparse n'est toujours pas là. Finissons ça au plus vite et vidons les lieux.

Sur les six hommes réunis autour de cette table, cinq hésitent et baissent la tête. Le vieux aux mains déformées ne bouge pas, il n'a même pas un battement de paupières. Mieux, il sourit.

Danny clopine jusqu'à la table en traînant sa godasse orthopédique, celle qui devait lui permettre de marcher normalement, soi-disant, mais qui n'a pas l'air de remplir son rôle. Il attrape une liasse de billets et une enveloppe brune posées devant le vieux. Il fourre le tout dans le sac.

Le vieux se raidit, mouvement des plus discrets dans une pièce parfaitement calme. Voir tout ce fric s'envoler, c'est dur. Danny ne remarque rien. Moi oui, et le vieux le sait.

— Le reste, dis-je. Bougez-vous.

Les autres joueurs poussent l'argent vers Danny.

— Tu sais à qui appartient cette table de jeu ? dit le vieux.

— Tu… Tu v… Tu vas la fermer ?

La voix de Danny est plus forte qu'elle ne devrait. Il appuie la gueule de son arme contre la tempe de l'homme.

— C'est notre fr… fric maintenant.

— Tu es nerveux ou quoi ? (Le vieux a soulevé un sourcil.) Quand on bégaie, c'est qu'on est nerveux.

La main gantée de Danny tremble. Il gère mal le stress et ce n'est pas l'idéal pour un complice de vol à main armée, même sur un coup facile comme celui-là. Mais bon, des fois tu es bien obligé de bosser avec les gens que tu trouves, et tant pis si c'est des déficients mentaux, tant pis s'ils ont une patte plus courte que l'autre.

Le vieux hausse les épaules. Il me regarde fixement. Son regard a l'air de traverser mon masque.

Danny, de sa main libre, ramasse le reste du fric et le fourre dans le sac.

Plein de grosses coupures, on est tombés sur une sacrée partie. D'après le chrono dans ma tête, on est là depuis une quinzaine de secondes. Encore quinze secondes, le temps d'embarquer tout ça, et on sera dans le pick-up volé qui nous attend devant l'entrée.

Danny boite en direction de la porte, le sac à la main.

— Ne faites pas les cons. (Je recule en braquant mon arme sur eux.) Ce n'est que du fric.

Danny est à l'entrée quand la porte du fond, que nous avions fermée à clef, s'ouvre brusquement.

Une femme déboule – trente ans et quelques, minijupe en denim et petit haut à bretelles, une cigarette pendue à ses lèvres.

Tout le monde se tourne vers elle.

Elle me fixe des yeux et pousse un cri perçant, comme si les portes de l'enfer venaient de s'entrouvrir, ou comme si on venait d'annuler *La Nouvelle Star*. La cigarette tombe sur le sol.

Danny sursaute. Il ouvre le feu encore une fois, sans raison apparente. Sa balle s'enfonce dans le plancher.

Autour de la table, des types se lèvent. Le barman plonge sous le bar.

Le vieux réagit plus vite que les autres. Un flingue apparaît dans sa main. Il crache une flamme orange. *PAN*. La balle entre dans le mur à trente centimètres de ma tête.

D'un seul et même mouvement, je me tourne vers la porte et tire deux fois. Sans vraiment viser, plus ou moins en direction de la table, avec l'espoir de ne toucher personne, surtout pas la fille, juste pour que le vieux s'arrête de tirer.

Une autre balle frappe le mur près de mon visage. Des cris dans mon dos. Un grognement de douleur aussi, peut-être.

J'attrape Danny, je le pousse dehors, je claque la porte derrière nous.

Le bar est situé dans une rue secondaire, dans une petite ville du Texas au milieu des collines, entre un antiquaire qui ferme toujours à l'heure du déjeuner et une boutique d'alimentation désaffectée. Pas de circulation, personne en vue. En tout cas pas encore.

J’arrache mon masque et cligne des yeux au soleil. Dans le carton que nous avions laissé à l’entrée du bar, je prends une cloueuse sans fil.

Tchac, tchac, tchac. Trois clous sur la porte et le chambranle. Ça vaut presque un verrou.

Danny aussi a retiré son masque. Il essuie la sueur sur son nez.

— Dé… Dé… Désolé pour tout ça.

— Monte dans le camion.

Je gagne aussi vite que possible le côté conducteur du pick-up Chevrolet garé le long du trottoir.

Une fois dedans, on attache nos ceintures conformément au code de la route. Je démarre en direction de Main Street, je respecte scrupuleusement la limitation de vitesse.

— N’oublie pas Chris. (Danny a retrouvé sa voix naturelle, une plainte à mi-course entre l’atrabilaire et le pathétique.) On v… v… va au rendez-vous récupérer Chris.

L’envie d’arracher à Danny le Débile une touffe de ses cheveux rouquins me monte à la gorge comme une pizza aux anchois vieille d’une semaine engloutie trop vite. Je tends la main. Il recule. Je marmonne, je reprends mon volant, je continue de rouler.

Jusqu’ici tout va bien. Manifestement, il y a dans ce sac assez de blé pour rembourser deux ou trois dettes ; il en restera même encore un peu pour envoyer à mon fils et, avec un peu de chance, calmer la bête féroce qui me tient lieu d’ex-femme.

Une voiture du shérif se traîne en sens inverse. Le chauffeur a baissé sa vitre : un mec en uniforme qui ressemble à Jabba le Hutt dans *Star Wars*, en plus gros. Il ne fait pas attention à nous.

Je ne le regarde pas non plus. Je laisse mes mains calées sur le volant en dix heures dix. Au stop suivant, je bifurque en direction du point de rendez-vous, le parking de l’église baptiste. Quelques

instants plus tard, on s'arrête près d'une benne à ordures située derrière le saint lieu, vitres baissées. L'air empeste la graisse émanant de la benne et un feu de charbon de bois à proximité.

Trente secondes angoissantes s'étirent jusqu'à une minute grosse de panique, et Chris tourne enfin au pas de course l'angle de l'église.

Elle porte une minijupe en denim et un petit haut à bretelles, c'est la fille du bar, notre éclaireur ; elle était supposée être à l'intérieur *avant* nous, et envoyer un texto ou deux pour nous décrire la situation.

— Désolée d'être arrivée en retard.

Elle monte en voiture d'un bond, pousse Danny entre nous.

— Mais je ne retrouvais plus les clefs de la porte du fond, ensuite c'est mon agent de probation qui m'a téléphoné. Je me suis dit que j'allais crier pour détourner l'attention de tout le monde.

— C'est OK, Chrissie. (Danny sourit avec, sur la figure, une expression idiote.) On a réussi.

Danny consentirait à raccourcir sa mauvaise guibole de plusieurs centimètres supplémentaires si ça pouvait amener Chrissie à ne plus le considérer comme un tronc bancal avec des yeux. Pour coucher avec elle, il donnerait même la jambe tout entière. Mais Chrissie, qui fait carrière en couchant avec des autorités et des musiciens drogués, aimerait mieux rouler un patin à un tatou que laisser Danny la toucher.

Je m'éloigne de la benne à ordures ; je n'en reviens pas du niveau de connerie de mes acolytes.

— Le vieux est blessé. (Chrissie allume une cigarette.) Une de tes balles l'a touché à la gorge.

Le « On a réussi » de tout à l'heure se transforme en quelque chose de moins positif, plus proche de « On a complètement merdé ».

— Qu… Qu… Qu'est-ce qu'on va faire ? (Danny me regarde.) Le type a dit que c'était à quelqu'un.

— La table était à quelqu'un ? (Chrissie se penche en avant pour me regarder.) Je croyais qu'ils jouaient en indépendants ?

Je ne réponds pas, j'essaie de bien comprendre. Les gens susceptibles d'avoir la main sur une table de poker comme celle-là, ce ne sont jamais des clients avec lesquels tu as envie de t'embrouiller. Un homme en particulier est très attentif à la rentabilité de ses investissements : Sinclair, un Polonais psychopathe dont la technique pour résoudre les problèmes consiste à commencer au chalumeau et après ça devient vraiment vilain.

— Putain de merde ! (Chrissie balance sa cigarette par la fenêtre.) J'avais l'impression de connaître ce mec. Je l'avais déjà vu. À Waco.

Je conduis, concentré sur ce que je viens d'apprendre. Nous passons le panneau marquant la fin de l'agglomération sur un étroit chemin communal à double sens, direction ouest.

— Waco ?

Danny se met à trembler.

Waco, c'est la base de Sinclair. Autrement dit, cette table de jeu, celle qu'on vient de se faire, elle était à lui.

Tout comme le mec que j'ai descendu.



Houston appartient à ce qui reste de la pègre italienne, principalement de vieux sages basés en Louisiane. Dallas, naguère indépendante et contrôlée par des voyous opérant en famille, est passée sous la coupe des Russes qui progressent vers l'intérieur du pays à partir de la côte Est. Quant à la frontière, à savoir toute la

région comprise entre le Rio Grande et San Antonio, elle est aux mains des cartels.

Reste le Texas central, une bande de collines, de prairies de terre noire entre Dallas et Fort Alamo.

Le cœur du *Lone Star State* – l'« État de l'étoile solitaire », comme on appelle aussi le Texas – appartient à la mafia Bohunk, des descendants d'immigrants venus d'Europe centrale au milieu du XIX^e^ siècle. Des Boches, des Slovaques, des Tchèques, des Polonais. En plus de leur penchant pour la bière et les saucisses, ils ont apporté avec eux les vices de la mère patrie : les putes, le jeu, les innombrables rackets qui excitent leur sens teutonique de l'ordre. Ainsi que l'art de pratiquer l'usure, piqué aux Juifs pendant toutes les années où ils les ont parqués dans des ghettos.

Nous trois, nous sommes des Tchèques du même patelin, une petite ville près de la rivière Brazos, connue pour sa musique ronflante, ses restaus à saucisses et ses labos de méthadone deuxième génération, lesquels sont gérés par la famille de Chrissie. On a grandi ensemble et – si nous n'avions pas quitté l'école – on aurait fini le lycée la même année voilà maintenant vingt ans.

Avant, on travaillait pour les Nemecek, une bande locale récemment dispersée par la prison et par une méchante variété de syphilis trop longtemps négligée. Je jouais les gros bras, j'assurais les transports de fonds, j'allais déposer les gains hebdomadaires dans une banque amie à Austin. Chrissie gérait une boîte de strip-tease et un bar à putes sur l'autoroute. Danny, qui est bête comme un poil de cul, travaillait à l'entrée d'un débit de drogue des Nemecek, et son boulot consistait essentiellement à orienter les clients vers le bon secteur du magasin, genre hôtesse d'accueil dans un supermarché.

Mais ça, c'était avant. Maintenant on pète de trouille et la route est encore longue avant d'être rendus. Nous roulons sur ce chemin communal, à la lisière occidentale du Texas central, un territoire non délimité, enfin c'est ce que l'on croyait. Un sol changeant, des rochers qui affleurent, des cèdres, des collines de pâturages arides. Des fermes en bois et en pierre, blanchies par les éléments.

Chrissie frappe le tableau de bord de ses deux paumes. Elle est furibarde.

— Sinclair, dit-elle. Comment on se sort de ce pétrin maintenant ?

Mon téléphone sonne. L'écran indique le numéro d'un avocat de Dallas, un blaireau enragé chargé par mon ex d'obtenir une pension pour elle et le gosse. Je coupe la sonnerie.

— On ne pouvait pas savoir que c'était une de ses tables.

Je tourne sur une route gravillonnée qui mène à un bosquet de chênes rabougris par le vent.

— Gardons un état d'esprit positif.

Le pick-up saute au gré des ornières creusées par la pluie dans le sol croûteux.

— Ne t'en fais pas, Chrissie. Je… Je… Je veillerai sur toi.

Un cahot projette Danny contre l'épaule de Chrissie, puis contre son buste. Il y reste.

— Tu essaies de me tripoter ou quoi, espèce de pervers ?

Elle lui envoie un coup de coude dans les côtes.

Danny glapit et bat en retraite aussi sec.

Après le bosquet de chênes, il y a une clairière au pied d'une petite colline. Une caravane extra-large se dresse au milieu du terrain à découvert, prolongée par une terrasse en bois pourrissante. Les cloisons métalliques, autrefois blanches, sont maintenant

ternies ; la moitié des fenêtres sont cassées, ou remplacées par du contreplaqué usé.

— Charmant.

Je me gare près d'un fumoir à viande rouillé.

— Vous vouliez un endroit peinard. (Chrissie ouvre la portière passager.) La prochaine fois, je nous prendrai une suite dans un Motel 6.

Nous escaladons les marches branlantes, direction la porte de la caravane. On entre.

À l'intérieur, une moquette orange à poils longs qui empeste le pipi de chat. Un canapé d'angle en cuir violet. La cuisine est ornée de carreaux vert avocat. Par la fenêtre du fond, j'aperçois une remise et une piste étroite qui contourne la colline.

Je m'assieds sur le canapé ; je déverse le contenu du sac sur la table basse en roue de wagon.

Un tas de billets et de pièces mêlés de jetons et de bouts de papier. Et l'enveloppe.

Danny propose de compter. Chrissie lève les yeux au ciel.

— Sans vouloir t'offenser, abruti, c'est plus dur que deux et deux font quatre.

Danny a la même tête que si elle lui avait donné un coup dans les noix.

— Va dehors. (Je lui montre la porte.) Va continuer à faire le guet.

— Je connais l'arithmétique, vous savez. (Il gonfle la poitrine.) Je ne suis p… pas idiot.

— Alors va calculer combien de temps tu pourras tenir quand Sinclair te fera rôtir les doigts.

Je lui jette une poignée de jetons.

— Allez, dehors.

Il ronchonne et s'en va en boitant.

Je trie puis je compte. Des billets de vingt, des billets de cinquante, les habituels billets de dix. Et plein de billets de cent. J'ouvre l'enveloppe qui se trouvait devant le vieux ; j'en sors un méga-paquet de billets de cent. Chrissie se lèche les lèvres, et fume.

Je déglutis en arrivant à la fin du compte.

— Putain. Plus de soixante mille.

— Et ça.

Chrissie tient une clef qui ressemble à une clef de consigne de gare routière.

Elle se trouvait dans l'enveloppe.

— Tu penses que c'est la clef de quoi ?

Elle pince les lèvres.

— Pas la moindre idée.

Je m'attendais à un butin d'environ cinq mille.

Chrissie laisse tomber la clef dans le tas de billets. Elle emporte l'enveloppe, les bouts de papier déchirés et les jetons dans la cuisine, et jette le tout à la poubelle. Elle revient avec deux bouteilles de Bud Light.

J'accepte la bière.

— On ne peut pas rester là. C'est trop de blé. Ils vont venir le chercher.

— On est chez mon cousin. (Chrissie boit une gorgée.) Aucune chance que Sinclair nous retrouve ici.

— Partons vers l'ouest.

Je vérifie le chargeur de mon pistolet, et regrette de ne pas avoir davantage de munitions.

— Tu as déjà été dans l'Ouest ? me demande-t-elle.

Je ne réponds pas. Ni Chrissie ni Danny n'ont jamais quitté le Texas. C'est moi qui suis allé le plus loin. J'ai vu deux fois l'océan à

Galveston, une fois La Nouvelle-Orléans.

— On est déjà à l'ouest de nulle part, dit-elle. Et regarde ce qui nous arrive.

On pourrait partir vers la Californie, mais où ? Et après, on ferait quoi ?

— Ils ne nous trouveront pas, dis-je, plus pour me convaincre moi qu'elle.

Chrissie secoue la tête, boit de la bière.

— Il faut que j'appelle mon agent de probation, voir s'il ne pourrait pas me mettre dans un de ces programmes de protection des témoins.

Je me dirige vers le fond. Dans l'espace étroit des toilettes, mon portable vibre ; un texto envoyé par un numéro avec l'indicatif de Waco.

Donne-moi enveloppe & tes associés, tu peux garder cash. Sinclair.

Ça n'a pas mis longtemps. C'est donc si facile de tracer un voleur bègue, boiteux, flanqué de deux comparses ?

Je tire la chasse et me dirige vers le séjour.

Chrissie est toujours sur le canapé. Elle tient son téléphone comme s'il était brûlant, les yeux fixés sur l'entrée, une expression choquée sur le visage.

Danny se tient sur le seuil, son téléphone dans une main, son pistolet dans l'autre.

— As… Assieds-toi à côté d'elle.

Il braque son arme sur moi.

Je lève les mains.

— Du calme, camarade. Restons calmes.

— Le f… f… fric est pour moi. (Il agite son téléphone dans ma direction.) Et vous deux, pour Sinclair.

Quand j'avais dans les douze ans, mon vieux – juste avant qu'il ne sorte pour s'acheter des Skoal et ne revienne jamais – m'a dit de veiller sur Danny le Débile. Il a ajouté :

— Quelqu'un d'aussi bête a besoin de toute l'aide qu'il peut trouver.

Il m'a donné une petite tape sur la tête et il est parti.

Quand j'y repense, je ne devais pas être au clair sur le concept, car un peu plus tard, cette même semaine, avec des potes, on a renversé une sanisette de chantier à l'intérieur de laquelle Danny était en train de couler un bronze. Sur le moment, ça semblait une idée marrante.

Danny n'a plus l'air idiot ni brumeux. Il semble plutôt furibard. J'espère qu'il a oublié l'épisode de la sanisette de chantier.

— Allez dans la cuisine. (Il nous fait signe avec son arme.) Tous les deux.

— Tu viens de me dire de m'asseoir.

Je lui montre le canapé.

Chrissie approuve de la tête. Elle est pâle.

Danny – qui traîne depuis l'école primaire le fardeau de son malheureux sobriquet – fronce les sourcils.

Chrissie et moi ne bougeons pas. La sueur perle sur mon front.

Le froncement de sourcils de Danny se transforme en autre chose, une tache noire aux confins les plus éloignés de son âme, cette crevasse fragile dans laquelle macèrent depuis trente ans les insultes et le souvenir des cassages de gueule à la récré.

Sa bouche tressaille, son regard s'assombrit. Il serre plus fort son pistolet, ses phalanges deviennent blanches, le canon tremble.

— J’ai reçu le même message de Sinclair. (Je montre mon téléphone.) Il est après nous.

Danny plisse les yeux, son doigt commence à presser la détente.

Chrissie lève les mains et dit d’une voix paniquée :

— Ah ! mince, Danny. Allez, voyons. Ne nous tue pas. On est tes amis.

— Am… Amis ?

Il entre en boitillant.

— Vous me traitez comme une merde.

Ni Chrissie ni moi ne répondons.

— Combien ?

Il montre l’argent.

— Plein. (Je fais doucement un pas en avant.) Assez pour nous permettre de quitter cette région du monde.

Danny s’arrête près de la table.

— Où est l’enveloppe ?

— Dans la poubelle.

Chrissie pointe le doigt vers la cuisine en ignorant sciemment la clef posée près de son paquet de Capri, à quelques centimètres du tas de fric.

Danny se tourne vers la cuisine, mais il hésite. L’indécision est gravée sur sa figure.

— Pose ton flingue sur la table.

Il pointe le sien sur ma ceinture.

— Et va chercher l’enveloppe.

— Il ne laissera partir aucun de nous, dis-je. Il s’amuse seulement à nous dresser les uns contre les autres.

Danny secoue la tête.

— N… Nan. Il va me donner un boulot, un truc à plein temps dans une de ses boîtes.

Sinclair n'est pas bête. Il a offert à Danny les deux choses qui comptent le plus pour lui : un emploi régulier et des femmes qui n'ont pas d'autre choix que de lui manifester de l'intérêt.

J'ai toujours le téléphone en main. Il bourdonne à nouveau.

Le même numéro avec l'indicatif de Waco : trop tard, ducon.

Chrissie se lève.

— Il te ment.

— Ta gueule.

Danny a la figure toute rouge, tachée comme une tomate pourrie.

— TA GUEULE, MERDE.

Son téléphone bourdonne : un texto. Il regarde l'écran et devient gris.

D'un bond, je traverse le petit séjour, je lui arrache son flingue.

Il me laisse faire, n'oppose pas de résistance.

Chrissie se précipite vers la porte et la referme violemment. Son téléphone sonne : appel entrant. Elle regarde l'écran.

— C'est mon cousin.

Danny me fixe des yeux, le visage blême. On dirait qu'il est en train de rapetisser, que ses épaules s'affaissent sur elles-mêmes.

— Pourquoi tu appelles ? répond Chrissie tout en écartant un rideau à petits carreaux pour regarder par la fenêtre. Je t'ai dit qu'on serait partis dans deux jours.

La pièce devient très calme ; pas d'autre bruit que le grondement d'un climatiseur asthmatique.

— Tu as dit QUOI ?

Elle laisse tomber son rideau et me regarde.

— Bien sûr que je sais à quoi ça sert, un chalumeau.

Elle se frotte les yeux.

— On a combien de temps ?

Je jette le fric dans le sac. J'attrape la clef de consigne.

Elle raccroche.

— Sinclair sait où on est.

Danny commence à faire de l'hyperventilation.

— On fait quoi maintenant ? demande Chrissie.

Elle allume une cigarette, inhale une bouffée, la rejette aussitôt.

— Il se fiche de l'argent. C'est ce que dit le message. (Je la regarde.) C'est l'enveloppe qu'il veut.

Elle hoche la tête, pointe le doigt vers l'objet dans ma main.

— La clef. Elle était dans l'enveloppe.

Dehors, une portière claque.

— Alors on lui donne la clef, dis-je en jetant un œil par la fenêtre.

Sinclair Wachowski se tient devant un pick-up Chevrolet, un modèle récent double essieu, ses gros bras croisés. Il porte une salopette décolorée et un T-shirt sans manches. Corpulent – si par là on entend d'une obésité obscène –, Sinclair rapporterait facilement trois cents livres de bidoche à qui aurait le goût de le dépecer comme un cerf.

— Ne bouge pas.

Je tends à Chrissie le flingue de Danny, je laisse le fric sur la table.

— Tu nous couvres.

Sur le côté du pick-up se tient un homme plus jeune, plus athlétique, aussi corpulent mais plus grand. Il tient un pistolet. Il a la peau rougeâtre et glabre ; on dirait un quartier de bœuf moulé dans un marcel.

— Je… Je… Je fais quoi ? dit Danny.

— Tu viens avec moi. (Je le pousse vers la porte.) C'est plus sûr à plusieurs.

Dehors, je cligne des yeux, ébloui. J'ai la clef dans ma poche, je tiens mon flingue à la main.

Sinclair nous regarde descendre les marches délabrées. Ses yeux sont des fentes. Il ne fait aucun mouvement, à part remuer sa mâchoire autour de la chique de tabac calée dans sa joue.

Un chalumeau repose sur le capot du camion.

— Je ne savais pas que cette table de poker t'appartenait.

Je m'arrête à quelques pas de lui. Derrière moi, caché à sa vue, Danny pleurniche.

— Un Tchèque de merde, un arrogant. Voilà ce que tu es.

Sinclair crache dans la poussière un jet de jus de tabac brun.

— Ton vieux, déjà, il se prenait pour quelqu'un de spécial.

Pur accent de la rivière Brazos, bien traînant, aussi péquenot que du lard fumé.

— Je n'aurais pas attaqué une de tes tables.

Je garde le flingue pointé vers le sol le long de ma cuisse.

— Donne-moi ça, me dit-il en me tendant une main dodue. Et le fric aussi.

Il sourit.

— Tu ne t'imaginais quand même pas que j'allais te laisser garder tout ce pognon, si ?

Je lui lance la clef, j'essaie de maîtriser ma fureur. Je pense à l'avocat de Dallas, à ma salope d'ex-femme. Au fils que je ne reverrai plus.

— Qu'est-ce que c'est que ça, putain ?

Il me montre la clef.

Je ne réponds pas. Ma peau est glacée en dépit de la chaleur.

— Hé ! Danny le Débile !

Sinclair regarde par-dessus mon épaule.

— Qu’est-ce que c’est que ce tas de merde que tu traînes avec toi ?

Danny gémit mais ne répond pas. Il s’appuie contre moi comme s’il allait défaillir.

— C’est ce que tu veux, dis-je. La clef.

— Tu es aussi débile que Danny, dit Sinclair en secouant la tête. Qu’est-ce que j’en ai à foutre, d’une saloperie de vieille clef ?

Je cligne des yeux, je passe les options en revue ; l’adrénaline qui court dans mon système me met la cervelle en bouillie.

Danny a compris tout de suite.

— C’est l’enveloppe que tu veux, dit-il. C’est ce que disait ton texto. (Il marque un temps.) Elle est à l’intérieur.

— J’espère pour toi que c’est vrai, dit Sinclair en prenant le chalumeau avec un geste en direction de la caravane. Allons voir.



L’enveloppe n’est pas à l’intérieur.

Chrissie non plus. Ni le fric.

Dehors, la porte de la remise est ouverte – elle était fermée tout à l’heure. La remise est ouverte et vide.

Sinclair me prend mon flingue et nous surveille pendant que son garde du corps, le quartier de viande qui était près du pick-up, fouille la caravane. Au bout d’une minute, Quartier-de-Viande revient dans le séjour en secouant sa tête massive.

— On va causer.

Sinclair allume le chalumeau, faisant apparaître une langue de chaleur bleue.

— Chrissie. (Je m’humecte les lèvres.) Elle était dans le coup. Elle a pris le cash et l’enveloppe.

— Amusant.

Il augmente la flamme.

— Qui m'a mis sur votre piste, à ton avis ?

— Chrissie ? dit Danny en me regardant. Elle… Elle nous a baisés ?

Je fais oui de la tête ; la peur est comme une présence physique au fond de mon ventre, comme un lingot de plomb.

Elle nous a baisés dans les grandes largeurs. Elle s'est pointée en retard et s'est mise à hurler, de sorte qu'on ne puisse en aucune façon l'associer au casse. Elle a arrangé la planque de repli et, selon toute apparence, la bagnole de secours garée dans la remise. Elle m'a dit que l'important, c'était la clef, pas l'enveloppe.

— Où elle est ?

Sinclair se rapproche, mon flingue dans une main et le chalumeau dans l'autre.

— Je ne sais pas, dis-je en secouant la tête. Honnêtement, aucune idée.

— Dommage.

Il fait danser le chalumeau.

— Parce que j'ai vraiment besoin de cette enveloppe.

Je me tais. Je ne peux rien faire d'autre que fixer des yeux cette flamme bleue. Le feu me brûle à ce point la conscience que ça m'empêche pratiquement de réagir quand il me jette mon flingue dans les pattes.

Je me saisis de l'arme, regarde Sinclair et son garde du corps.

Quartier-de-Viande a un pistolet à la main mais l'arme n'est pas braquée sur moi.

— Tu vas aller me chercher cette enveloppe, dit Sinclair.

Je hoche la tête doucement.

— Sinon… (Il lève le chalumeau.) Je commence par tes orteils et je remonte jusqu'en haut.

Je regarde mon flingue, je redoute un piège. Le chargeur est toujours en place, une balle est engagée.

C'est alors que je comprends. Sinclair sait que je ne ferai rien. Je suis juste un pauvre connard de Tchèque à qui on lance une bouée de sauvetage, une maigre chance de rédemption. Le pouvoir qu'il a sur mon univers est total.

Je commence à trembler et à transpirer irrésistiblement.

Il me regarde en souriant comme si j'étais un chien à trois pattes, et sa figure montre cette absolue confiance en soi de qui règne sur les formes de vie inférieures, le visage de la toute-puissance.

Je serre le flingue, j'ai envie de le lever.

— Ce n'est pas si facile, dit Sinclair en secouant la tête. Tu aurais pu me descendre des dizaines de fois pendant toutes ces années, tu ne l'as pas fait. Tu n'auras pas les couilles de le faire maintenant.

Je rabaisse mon arme. Il reprend :

— Juste au cas où tu n'aurais pas pigé le sens général de ce que je t'ai dit, je vais te faire une petite démonstration sur Danny le Débile.

Danny halète, court vers la porte.

Quartier-de-Viande le rattrape d'une main, lève un bras décharné. De l'autre main, il braque son arme sur moi. Danny gueule, s'étrangle.

— Ce n'est pas comme s'il allait manquer à quelqu'un.

Sinclair s'approche de mon ami, le chalumeau prêt à servir. Il s'arrête, regarde dans ma direction.

— Ça ne te pose pas de problème, si ?

J'hésite, le souffle coupé, la gorge serrée. Puis je secoue la tête, et j'attends que l'enfer commence.

Deux semaines plus tard

L'obscurité est dévorante, même dans la pleine lumière du jour. La nuit éternelle installée au cœur de mon esprit ne cesse jamais. La fatigue qui m'a pris, nul sommeil ne pourra m'en débarrasser, pas même celui de la mort.

Mais j'ai un objectif et c'est ce qui importe, s'il faut en croire le conseil prodigué par un éducateur du centre de détention pour mineurs il y a belle lurette, et un livre lu à cette même époque, sur la prise en charge de soi-même. L'éducateur disait : « Avoir un but, c'est un bon moyen pour se libérer des attentes de ceux qui veulent te rabaisser. »

Mon objectif, c'est Chrissie, et je suis aussi près d'elle que les puces sont près d'un chenil.

Je suis arrivé à la dernière chambre d'un motel situé à deux rues de la plage, à Port Aransas, à l'extrémitié nord de Padre Island. Peinture écaillée, encadrements de fenêtre rouillés, deux ou trois vieilles bagnoles, du sable sur le parking. Une enseigne au néon clignote : *Chambres libres*.

C'est le début de novembre, une seule est occupée et il n'y a quasi personne en ville ; presque tout est fermé depuis la fin de la saison, il y a plusieurs mois.

Cramponné à mon fusil, je défonce la porte d'un coup de pied.

La lumière du jour se répand dans la pénombre d'une chambre qui pue la cigarette, le métal brûlé et la transpiration.

Chrissie hurle, ramène le drap sur sa gorge.

Un homme d'une quarantaine d'années avec une barbe de plusieurs jours occupe un fauteuil près du bureau. Il est inconscient, il a la bouche entrouverte et les yeux révulsés. Une cuiller tordue et

noircie repose sur le bureau en compagnie d'un briquet et d'une seringue.

— Où est mon fric ?

Je traverse la chambre et donne des coups de canon sur les jambes de Chrissie, à travers le drap, en visant le genou.

Elle gueule, elle bredouille des propos inintelligibles.

Je la laisse crier.

Dans son fauteuil, le type ne bouge pas, il n'a pas l'air de respirer. Il est maigre, il a les joues creuses. Ses bras, qui dépassent d'un maillot des Spurs de San Antonio, sont décharnés, comme des brindilles, et parsemés de piqûres d'aiguilles.

— S'il-te-plaît-ne-me-fais-pas-de-mal-s'il-te-plaît.

Il a beau faire chaud dans la pièce, Chrissie grelotte.

— L'argent, dis-je. Et l'enveloppe.

Elle crie encore plus fort, elle secoue la tête.

Je lève le canon du fusil.

Elle lève la main.

— N… Non. S'il te plaît.

J'arrête.

Elle roule hors du lit. Elle est nue. Elle s'habille d'un drap sale et trotte jusqu'à la penderie, en boitant à cause des coups que je lui ai donnés.

— N'essaie pas de me couillonner.

J'épaule le fusil, je vise son buste.

Elle secoue la tête. Les larmes ruissellent sur ses joues. D'un sac de marin dans la penderie, elle tire l'enveloppe. Elle retraverse la chambre pour me l'apporter. L'enveloppe est vide.

— Où est l'argent ?

— Quel argent ? (Elle s'essuie les yeux, renifle.) Tu veux bien regarder autour de toi ?

Il y a un portefeuille sur le bureau, près de la cuiller et de la seringue. Je l'ouvre. Pas d'argent. Je lis la carte professionnelle : « Joel MacIntosh, agent de probation ».

— Il m'avait promis qu'on quitterait le Texas, dit-elle. Qu'on recommencerait à zéro en Californie.

— Où est passé le fric ?

À peine ces mots sont-ils sortis de ma bouche que j'ai envie de me flanquer des baffes.

— À ton avis ? (Elle montre la seringue.) Dans son bras. Aux courses de chien. Bon Dieu, tout s'est envolé comme après un putain de coup de vent.

Je lis le nom sur l'enveloppe, celui d'une banque d'Atlanta ; il y a aussi un numéro de téléphone, ainsi que d'autres signes cryptés. L'info si importante pour Sinclair.

— S'il te plaît, ne me fais pas de mal, dit-elle. Je veux juste rentrer chez moi.

Je pousse la gueule du fusil contre son ventre ; de mes pores suinte une colère encore plus noire que les ténèbres de mon esprit.

— Merde, non, s'il te plaît.

Elle tremble. Le drap tombe à terre, et elle n'a pas un geste pour couvrir sa nudité.

— On se connaît depuis qu'on est gosses, plaide-t-elle.

Je pose le doigt sur la détente.

— Et maintenant tu veux me faire ça à moi ? poursuit-elle. Tout ce que je voulais, c'était partir. (Elle croise les bras, couvrant ses seins à présent.) J'avais envie d'aller voir ailleurs.

— Au moins tu auras vu l'océan.

Je ferme un œil, vise sa figure. Elle dit :

— Je pourrais payer mon billet de retour avec l'enveloppe, pas vrai ? C'est tout ce que j'ai. S'il te plaît, dis-moi que je pourrais.

Et soudain, comme après l'extinction d'un incendie, la colère disparaît.

— Je suis désolée pour Danny, dit-elle. Mais Sinclair m'a dit qu'il était obligé de faire un exemple. Il lui fallait quelqu'un. Tu sais, pour que les gens marchent droit.

— Tu ne mérites pas de prononcer son nom.

J'appuie le fusil contre mon épaule et je prends le briquet.

— Toi et moi, dit-elle, on pourrait revendre l'enveloppe à Sinclair. Et avec l'argent, repartir à zéro.

Je souris, la décision est prise. J'allume le briquet, je place la flamme sous l'enveloppe.

— NOOOON !

Elle se jette vers le feu.

Je la repousse, je tiens l'enveloppe en l'air jusqu'à ce que les flammes me lèchent les doigts ; et le précieux bout de papier est consumé.

— À un de ces quatre, Chrissie.

Je laisse les cendres tomber en voltigeant sur la moquette sale.

Deux rues plus bas, je retrouve la voiture que j'avais garée près du mur qui longe le front de mer. Je m'approche. Les ténèbres éternelles de mon esprit s'éclaircissent pendant une fraction de seconde.

L'océan est froid et gris, on aperçoit une série d'orages au sud, à l'horizon. La plage est vide, à part deux personnes qui pêchent dans les vagues, et un type âgé qui balade son détecteur de métaux. L'air est chargé d'odeurs salées. Les mouettes crient dans le ciel.

Danny le Débile est assis sur le capot de la voiture, il regarde un tanker passer dans le lointain. Je m'assieds à côté de lui.

— Tu l'as trouvée ? dit-il.

Je fais oui de la tête.

— On fait quoi maintenant ?

— Je ne sais pas. (Je soupire.) Peut-être qu'on devrait aller en Californie.

Il paraît que tous les chiens ont leur jour de chance, alors pourquoi un connard de Tchèque prétentieux n'aurait-il pas droit au sien, l'occasion de se libérer de son fardeau, de fuir les attentes de ceux qui veulent le rabaisser ?

Sinclair est mort, bien sûr. Tous les soirs, dans mes rêves, je revois la surprise sur sa figure quand je les ai descendus tous les deux, lui et son garde du corps, avant qu'ils ne commencent à travailler Danny au chalumeau.

— Ouais, ça, c'est une bonne idée.

Danny sourit. Il glisse du capot et monte dans la voiture.

Je regarde une dernière fois la côte du Texas, puis je fais comme lui.

Une heure plus tard, on arrive à l'autoroute par le raccourci.

Je ne prends pas la direction de l'ouest mais celle du lieu qui est le nôtre en ce monde, ce petit bout de Texas central où nous sommes nés lui et moi, où nous mourrons tous les deux.

Danny ne dit rien. Moi non plus.

---

1. *Nouvelle parue dans* Ellery Queen Mystery Magazine.

OceanofPDF.com

RICHARD LANGE

Tueur d'enfant[1]

Marionnette en train de tirer sur le bébé : ça me revient sans cesse à l'esprit, comme une allumette que l'on gratte dans le noir. Cette fois, c'est pendant que je nettoie les tables chauffantes après le coup de feu du petit-déjeuner à l'hôpital.

Quand Julio arrive derrière moi avec un plateau d'œufs brouillés, je sursaute comme si c'était un fantôme.

— *Que pasa ?* demande-t-il en se pressant contre moi pour vider le plateau dans un bac.

— Rien, *guapo*. Tu m'as fait peur, c'est tout.

Je rentrais du jardin public, j'ai tout vu. Quelqu'un qui passait en voiture a crié une ânerie, alors Marionnette a sorti un flingue et ouvert le feu. La balle a manqué la voiture mais elle a tué le petit Antonio, deux ans, qui jouait sur le perron de l'immeuble où habitent ses parents. Après avoir jeté le flingue à l'un de ses potes, un nommé Cheeks, Marionnette a filé en courant. Il a assassiné un bébé et voilà, il va s'en tirer comme ça.

Le Dr Wu prend son plateau et demande des pancakes. Elle me regarde d'une drôle de façon derrière ses verres épais. Ces jours-ci, tout le monde lit dans mes pensées. J'ai le cœur qui s'emballe et ma main est froide quand je la porte à mon front.

— Comment va la famille, Bianca ? me demande le Dr Wu.

— Bien, docteur, bien, dis-je.

Je me raidis, je m'essuie la figure avec une serviette, je lui offre un large sourire.

— Angela a eu son diplôme en juin. À Northridge. Elle travaille dans une compagnie d'assurances. Manuel continue de vendre des voitures. Et Lorena va rester encore un peu chez moi avec sa fille Brianna. On va tous superbien.

— Vous avez de la chance d'avoir vos enfants près de vous, fait remarquer le Dr Wu.

— Sûr, dis-je.

Je retourne en cuisine. Il y fait tellement chaud que tu te mets à transpirer dès que les portes battantes se sont refermées derrière toi. Josefina est encore en train de se faire draguer par le chef. Cette nana passe la moitié de son temps en cuisine alors qu'elle devrait être devant à servir. Elle débarque du Guatemala, elle parle à peine trois mots d'anglais ; elle me rappelle moi quand j'étais jeune – bien plus que mes propres filles ne l'ont jamais fait. C'est parce qu'elle n'arrête pas de sortir des blagues démodées, et aussi parce qu'elle pique des fards quand les médecins s'adressent à elle, les médecins ou les agents de sécurité.

— Josefina, dis-je. Maple te cherche. *Andale* si tu ne veux pas avoir des ennuis.

— *Gracias, señora*, répond-elle.

Elle soulève un plateau de galettes de pommes de terre et franchit les portes de la cafétéria.

— *Que buena percha*, dit l'un des chefs en la regardant s'éloigner.

— Hé ! *payaso !* dis-je. C'est comme ça qu'on parle des dames ?

— *Lo siento, Mamá.*

Beaucoup de jeunots qui travaillent ici m'appellent *Mamá*. En général ils sont loin de chez eux et je fais mon possible pour leur

apprendre comment ça marche dans ce pays, pour leur témoigner un peu de gentillesse.



Je débauche à midi, et je pars alors prendre mon bus avec Irma, une Philippine que je connais depuis toujours. Manuel Senior et moi les avons accompagnés une fois à Vegas, elle et son mari, et, à la mort de Manuel, elle est restée chez moi quelques jours, elle faisait la cuisine et rangeait la maison après le départ des visiteurs. En ce moment, son Ray ne va pas bien fort. Le diabète.

— Pourquoi il fait si chaud ? dit-elle en s'éventant avec un journal.

— Il paraît qu'il y en a encore pour une semaine.

— Ça me donne la flemme.

Nous nous partageons l'ombre de son parapluie. Il y a un banc sous l'abribus, mais un dingue en guenilles s'y prélasse en débitant des absurdités.

— Ils veulent amputer Ray, dit Irma. La jambe.

— Oh ! chérie, dis-je.

— Ce serait pour le mois prochain.

— Je prierai pour toi.

J'aime bien Ray. Beaucoup d'hommes ne dansent pas, lui, oui. Tous les ans, à la fête de Noël de l'hôpital, il m'invite au moins une fois en disant :

— Prête pour un petit rock'n'roll ?

J'ai les yeux qui me brûlent avec toutes ces saloperies en suspension dans l'air. Un pigeon éreinté se pose et commence à picorer une tache dans le caniveau. Un autre plonge pour le rejoindre. Arrivent ensuite trois ou quatre oiseaux plus petits. Le bus

manque de les écraser. Irma et moi nous asseyons à l'avant. Le chauffeur a un ventilateur qui souffle droit sur nous.

— J'ai entendu parler de ce bébé qui s'est fait tuer près de chez toi hier, dit Irma.

Je regarde la télé du bus : une pub pour un nouveau balai. En même temps je réfléchis à ce que je pourrais répondre. J'aurais envie de raconter à Irma ce que j'ai vu, de partager avec elle la peur et le chagrin qui ne me quittent plus depuis, mais il n'y a pas moyen. Je dois garder ça pour moi.

— C'est atroce, non ? dis-je.

— Et ils n'ont toujours pas arrêté celui qui a fait ça ? demande Irma.

Je secoue la tête. Non.

Je ne suis pas la seule à savoir que Marionnette est l'assassin, mais tout le monde a peur de parler, vu que Marionnette est de Temple Street, et que si vous emmerdez les gens de Temple Street, on brûle votre maison, on vous vole votre voiture ou on vous tombe dessus à plusieurs quand vous allez faire vos courses. Le principe, avec les gangs, c'est que vous vous occupez de vos affaires, pas de celles des autres.

C'est impardonnable, impardonnable qu'aucun d'entre nous ne bouge, mais j'espère – et nous espérons tous, je crois – que si Dieu a vraiment l'œil sur toutes choses, alors il comprendra, et aura pitié de nous.

Marchant vers chez moi après le bus, je passe à l'endroit où le petit Antonio s'est fait assassiner. Les télés sont là, en train de filmer les bougies et les fleurs, les animaux en peluche déposés sur l'escalier de l'immeuble ; il y a aussi une photo de l'enfant avec la mention : « Paix pour notre petit ange. » J'entends la jolie jeune femme qui tient le micro parler des parents assommés par le

chagrin, mais je n'ai pas le sentiment qu'elle ait jamais été triste une seule journée dans sa vie.



C'était un très joli quartier au début, quand on s'y est installés. Moitié appartements, moitié maisons, pratiquement que des familles. Un plombier habitait en face, ainsi qu'un pompier et un couple d'enseignants. Les gangs étaient là aussi, mais ça se résumait alors à une petite bande de punks et personne n'avait vraiment peur d'eux. Une fois, l'un d'eux a volé le vélo de Manuel Junior : ses parents l'ont obligé à nous le rendre et à tondre notre pelouse pendant tout l'été.

Puis les gens bien ont commencé à acheter en banlieue des maisons plus neuves, plus grandes, et les voyous ont pris leur place. Les trafiquants de drogue, les gangsters, les voleurs. On était réveillés la nuit par des coups de feu, et les hélicoptères de la police tournoyaient dans le ciel en braquant leurs projecteurs sur nous. Il y avait désormais des graffitis partout, même sur les arbres.

Manuel, à sa mort, réfléchissait à une solution pour déménager dans un endroit plus tranquille, et maintenant c'est Manuel Junior qui voudrait que j'aille m'installer à Lancaster : c'est là qu'il vit avec Trina et leurs enfants. Il est inquiet de me savoir seule. Mais je ne partirai pas.

C'est mon chez-moi. Trois chambres, deux salles de bains, un beau grand jardin. C'est banal comme décor, mais j'ai tous mes souvenirs ici. C'est nous qui avons agrandi en faisant un patio et une salle à manger, nous qui avons posé les carreaux, nous qui avons planté les arbres fruitiers et nous qui les avons regardés pousser. Lorsque je suis dans ma cuisine, je songe aux baisers de mes bébés,

aux caresses de mon mari, et je vois vingt-cinq années s'envoler comme rien. Non, je ne partirai pas. C'est ce que je dis toujours à Manuel Junior : « Enterre-moi là-derrière quand je casserai ma pipe. »

À mon arrivée, Brianna est sur le canapé, en train de regarder la télé. Toutes fenêtres ouvertes et deux ventilateurs allumés. Voilà à quoi elle passe ses journées maintenant qu'il n'y a plus d'école. C'est à peine si elle s'habille. Un short provocant, un haut sous lequel pointent ses nichons. Elle a quatorze ans et elle lève les yeux au ciel dès que sa grand-mère dit quelque chose, ou alors elle pouffe de rire dans sa main. Tout d'un coup, pour elle, je suis une idiote.

— Il faut que tu fasses installer la clim, dit-elle d'un ton geignard. Je crève, là.

— Ce n'est pas si insupportable, dis-je. Je vais préparer de la limonade.

Je demande en me dirigeant vers la cuisine :

— Où est ta mère ?

— Sortie faire du shopping, dit Brianna sans détourner les yeux de la télé.

Des variétés.

— Ah, ouais ? Et avec quel argent elle sort faire du shopping ?

— Pourquoi tu ne le lui demandes pas toi-même ? dit Brianna, hargneuse.

Toutes deux vivent ici depuis que Charlie, le mari de Lorena, l'a quittée il y a de ça plusieurs mois. Lorena est censée mettre de l'argent de côté et chercher du boulot, mais tout ce qu'elle fait, c'est sortir avec d'anciennes amies du lycée – dont la plupart sont divorcées aussi – et surfer sur l'ordinateur, envoyer des messages à des hommes qu'elle n'a jamais vus.

Je laisse tomber mon sac sur la table et sors un Coca light du frigo. La porte du fond est grande ouverte. Ce qui éveille mon attention, car depuis notre dernier cambriolage je veille à ce qu'elle reste toujours fermée.

— Pourquoi la porte n'est pas fermée ? dis-je, tournée vers le séjour.

Il y a une courte pause, puis Brianna répond :

— Parce qu'il fait chaud.

Je note qu'une cigarette se consume sur l'escalier de derrière. Et ça, dans l'herbe, c'est quoi ? Une canette de Budweiser avec encore pas mal de bière dedans. Quelqu'un est venu.

Je transporte la cigarette et la bière dans le séjour. Lorena ne veut plus que je crie après sa fille, aussi est-ce en gardant mon calme que je dis :

— Ton petit copain a laissé des traces.

Brianna fait la moue, comme si j'étais folle.

— Personne ne doit venir ici quand il n'y a pas ta mère ou moi.

— Personne n'est venu.

— Alors ces détritus ? Ils sont à toi ? Tu fumes ? Tu bois ?

Brianna se tait.

— Il vient de partir, c'est ça ? dis-je. Vous m'avez entendue arriver, alors il a filé.

— Laisse-moi tranquille, dit Brianna.

Et elle enfouit son visage dans un coussin.

— Tu as beau avoir quatorze ans, demain je fais venir une baby-sitter.

J'entends qu'elle respecte ma maison. Qu'elle me respecte.

— S'il te plaît, crie Brianna. Tais-toi.

Je crie à mon tour, impossible de me retenir.

— Va dans ta chambre. Je ne veux plus te voir tant que tu n'auras pas décidé de me parler correctement.

Brianna se réfugie dans la chambre qu'elle partage avec sa mère. Elle claque la porte. Soudain la maison est calme, en dépit de la télé et des fenêtres ouvertes. La cigarette se consume toujours, alors je vais l'écraser dans l'évier de la cuisine. La vérité, c'est que j'ai peur pour Brianna, plus que je ne lui en veux. Ces gamines tombent si profondément dans leur amour, il leur arrive même de s'y noyer.



Je quitte mes vêtements de travail pour une blouse d'intérieur, j'enfile mes tongs. Je sors arroser le jardin, puis je branche l'arrosage automatique sur le gazon. Rudolfo, mon voisin, travaille dans l'atelier derrière chez lui. Le grincement de sa scie brise la paix de l'après-midi, et je souris en songeant à ses mains rudes, à ses yeux d'émeraude. Quel mal y a-t-il ? Manuel n'est plus là depuis trois ans désormais.

Je me prépare un sandwich au thon et j'en fais un aussi pour Brianna, auquel j'ajoute la limonade promise. Elle dort lorsque j'entre dans sa chambre avec le casse-croûte. Ou elle feint de dormir, sans doute, mais je me suis assez bagarrée pour aujourd'hui. Je mange devant la télé, en regardant une de mes émissions culinaires préférées.

Je sursaute : on frappe à l'entrée. Je vais voir, je regarde dans le judas. Là, sous le porche, se tient un gros homme blanc au crâne chauve mouillé de sueur, avec une moustache de morse. Quand je lui demande qui il est, il recule et fixe le judas des yeux en disant :

— Inspecteur Rayburn, police de Los Angeles.

Un veston et une cravate par cette chaleur : j'aurais dû m'en douter.

Je suis un peu nerveuse. Les flics n'apportent jamais de bonnes nouvelles. J'ouvre. L'inspecteur sourit.

— Bonjour, dit-il. Je suis désolé de vous déranger, mais je viens pour le garçon qui s'est fait tuer dimanche, plus bas, devant le 1238.

Nos yeux se croisent, il essaie de me lire. Je garde un visage impassible. Du moins je l'espère.

— Vous vous rendez compte ? dis-je.

— À vous fendre le cœur.

— Et comment.

L'inspecteur tripote sa moustache et reprend :

— Bon, je fais du porte-à-porte pour demander si personne n'aurait vu quelque chose qui pourrait nous aider à arrêter celui qui a fait ça. Vous étiez à la maison quand le coup de feu a été tiré ?

— J'étais là, dis-je, mais je n'ai rien vu.

— Rien ?

Il sait que je mens.

— Avec toute cette agitation ?

— J'ai entendu les sirènes après, alors je suis sortie. Quelqu'un m'a dit ce qui s'était passé et je suis rentrée en vitesse. Je n'ai pas besoin d'être mêlée à ce genre de choses.

L'inspecteur hoche la tête d'un air absorbé, mais il regarde derrière moi dans la maison.

— Quelqu'un d'autre, peut-être, dit-il. Quelqu'un de votre famille ?

— Personne n'a rien vu.

— Vous en êtes sûre ?

Comme si j'étais une idiote. Comme s'il fallait me poser la question deux fois.

— J'en suis sûre, dis-je.

Je le dégoûte et, pour être franche, je me dégoûte aussi. Mais je ne peux pas m'en mêler, surtout avec Lorena et Brianna chez moi. Une moto équipée de ces pots d'échappement à vous faire vibrer les os passe dans la rue. L'inspecteur se retourne pour la regarder, puis il plonge la main dans sa poche et me tend une carte de visite avec son nom et son numéro.

— Si vous entendez quelque chose, j'apprécierais que vous me passiez un coup de fil, dit-il. Ça peut se faire confidentiellement. Vous n'êtes même pas obligée de laisser votre nom.

— J'espère que vous l'arrêterez, dis-je.

— Ça dépend de vos voisins. Le seul moyen pour que justice soit rendue à ce bébé, c'est qu'un témoin se présente. En plein jour, un dimanche après-midi : quelqu'un a dû voir quelque chose. Et si ce quelqu'un ne se manifeste pas, c'est qu'il ne vaut pas mieux que l'assassin.

C'est dur à entendre, mais il ne vit pas ici. Les flics ne vivent pas ici.

Il tire un mouchoir de sa poche, s'en va en essuyant sa tête trempée de sueur, et tourne au coin en direction de chez Rudolfo.



Mon cœur bat trop vite. Je m'étends sur le canapé, dans le souffle des ventilateurs. Le camion du vendeur de glaces passe dehors en faisant retentir sa petite musique, et je ferme les yeux une minute. Rien qu'une minute.

Un bruit. Il y a quelqu'un à l'entrée. Je m'assieds, d'abord interloquée, puis effrayée. La télécommande est serrée dans mon

poing comme si j'allais la jeter. Je la pose avant que Lorena ne me voie. J'ai dû m'endormir.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demande-t-elle.

— Où étais-tu ?

En une seconde, je passe de la peur à l'irritation.

— Sortie, dit-elle.

Mieux vaut en rester là, étant donné la tête qu'elle fait. C'est mon aînée, elle a maintenant trente-cinq ans, et on se bouffe le nez depuis qu'elle en a douze. À l'entendre, je ne comprends rien à rien. Elle n'a pas élevé Brianna comme elle a été élevée elle. Elles sont davantage amies que mère et fille. Elles parlent ensemble des garçons en piquant des fous rires, elles se prêtent leurs affaires. Je ne pense pas que ce soit une bonne chose, mais la dernière fois que j'ai essayé d'aborder la question, on ne s'est plus rappelées pendant six mois, alors maintenant je tiens ma langue.

Cependant je suis obligée de lui dire ce qui s'est passé avec Brianna. Je le fais d'un ton posé, qu'elle n'aille pas m'accuser d'être hystérique ; je m'en tiens aux faits, A, B, C, D. Mais d'après les questions qu'elle me pose, il est évident qu'elle cherche un moyen de m'en vouloir à moi plutôt qu'à sa fille : « Qu'est-ce que tu veux dire, la porte du fond était ouverte ? », « Elle est coupable de quoi, au juste ? », « Tu as vraiment vu un garçon ? »

J'ai l'impression de discuter avec un avocat. Après avoir raconté l'histoire, je suis lessivée et elle retourne dans la chambre. Je vais commencer à préparer le dîner, peut-être que ça me fera du bien. Des spaghettis. Je fais griller de la viande hachée, de l'ail, des oignons, j'ajoute de la sauce tomate et je mets tout ça à feu doux pour que ce soit bien cuit, et lentement.

Quand Lorena et Brianna entrent dans la cuisine, je suis en train de préparer la salade. Apparemment, elles viennent juste de s'arrêter

de rire. Je sens que la colère me prend. Qu'est-ce qu'il y a de si drôle ?

— Je suis désolée, grand-mère, dit Brianna.

Elle enroule ses bras autour de moi, je lui réponds par une petite étreinte, sans même me donner la peine de reposer mon couteau.

— Ça va, *mija*.

— À l'avenir, si elle veut recevoir des amis, elle demandera la permission d'abord, dit Lorena.

— Et pas de bière, dis-je. Ni de cigarettes.

— Elle sait, dit Lorena.

Non, elle ne sait pas. Elle a quatorze ans. Elle ne sait rien du tout.

Brianna renifle la sauce qui mijote sur la cuisinière, et fronce le nez.

— Il y a des oignons là-dedans ? demande-t-elle.

— Tu n'auras qu'à les mettre de côté, dis-je.

Il lui arrive de se déplacer en marchant sur la pointe des pieds, les jambes raides, les bras raides aussi, qui se balancent le long du corps. C'est un truc qu'elle a appris à la danse. Et c'est comme ça qu'elle sort de la cuisine. Une seconde après, j'entends le bruit de la télévision dans le séjour, trop fort.

— Bon, alors, c'était qui ? dis-je à voix basse à Lorena.

— Un garçon du collège. Il a pris le bus jusqu'ici pour la voir.

À l'entendre, tout cela est adorable. Je frotte le comptoir pour éviter d'avoir à la regarder.

— C'est de son âge, dis-je. Il faut que tu la surveilles.

— Je sais, dit Lorena. J'ai eu cet âge-là aussi.

— Moi aussi.

— Ouais, mais les filles d'aujourd'hui sont plus intelligentes.

Je vais à la cuisinière et je la frotte aussi. Nous y voilà une fois de plus.

— N'empêche, il faut poser des limites, dis-je.

— Comme tu as fait avec moi ?

— Exactement.

— Et comme grand-mère a fait avec toi ? dit Lorena. Vu que ça a tellement bien marché.

Ça revient à chaque fois sur le tapis. Répondre n'aurait aucun sens.

Lorena est tombée enceinte à seize ans, et s'est fait avorter. D'un certain point de vue, ça fait de moi une mauvaise mère, mais je n'ai toujours pas saisi ce qu'elle cherche à me reprocher en revenant là-dessus. Ai-je été trop stricte ? Pas assez stricte ?

En ce qui me concerne, les garçons étaient plus ou moins dingues de moi quand j'avais quatorze ans. Ce n'était même pas de la drague ou autre chose dans ce goût-là ; ils décidaient que j'étais celle avec qui ils voulaient sortir et voilà tout. Ça arrive quelquefois. J'étais l'aînée, la première à faire vivre ça à mes parents. Mon père allait s'asseoir sous le porche pour surveiller les gars qui passaient en voiture dans l'espoir de m'emmener faire un tour ; quant à ma mère, elle venait me chercher à l'école tous les jours. On m'a consenti un petit peu de marge après ma *quinceañera*, mais c'est tout.

Manuel avait cinq ans de plus que moi. J'avais quinze ans quand je l'ai rencontré à une fête chez mon cousin. Aux États-Unis depuis quelques années seulement, il n'avait pas encore renoncé à l'envie de porter des bottes et un chapeau de cow-boy. Pas du tout mon genre ! Je m'intéressais aux pilotes, des *pendejos* qui conduisaient des voitures aux moteurs gonflés. Mais Manuel était si tendre avec moi ; aucun garçon d'East Los Angeles n'était poli comme lui. Il m'offrait des fleurs, il m'appelait deux fois par jour. Et après qu'il a

fait connaissance avec mes parents, les dés étaient jetés ! Il allait à l'église, il savait réparer toutes les voitures, et il travaillait déjà à la brasserie, il gagnait sa vie pour de bon : autant dire qu'ils n'ont pas hésité à me remettre entre ses mains.

Notre projet, c'était de nous marier après mon diplôme, mais je suis tombée enceinte à la fin de ma première année. Tout a changé très vite à partir de là, et je n'ai plus remis les pieds à l'école. Mes parents n'étaient pas contents mais ils ne pouvaient trop rien dire puisqu'il leur était arrivé la même chose. Et en définitive, tout allait bien. Manuel était un bon mari, nos gosses étaient en bonne santé, nous étions bien ensemble. On a de la chance, des fois.



Après le dîner, je fais la vaisselle, puis je rejoins les filles dans le séjour. La télé est allumée mais personne ne la regarde. Lorena est sur son ordinateur portable et Brianna écrit des sms. Je m'installe dans mon fauteuil, elles ne lèvent pas les yeux de leurs claviers. À l'écran, une femme essaie de gagner un million. Le public gémit quand elle donne la mauvaise réponse.

Je ne suis pas tranquille. Mon cerveau n'arrive pas à se calmer, je pense à Antonio et à Marionnette, je pense à Lorena et à Brianna, c'est pourquoi je décide d'aller faire mon tour plus tôt. Je ne peux pas aller me coucher sans avoir vérifié que le garage est bien fermé à clef, ainsi que le portillon. Sans avoir arrosé mes fleurs. Manuel appelait ça ma « ronde ». « Le sergent fait sa ronde », disait-il.

Quand je sors dans le jardin devant la maison, la chaleur est retombée. Le soleil est bas dans le ciel, et les petits oiseaux se poursuivent d'un palmier à l'autre en gazouillant d'excitation. D'ordinaire, ils couvrent les jeux des enfants, mais depuis ce coup de

feu de l'autre jour, les enfants, personne ne les laisse plus jouer dehors.

Je traîne le jet jusqu'aux rosiers qui longent la barrière entre le jardin et le trottoir. Ils s'épanouissent à merveille avec cette chaleur. Les blancs, les jaunes, les rouges. Je dépose le jet au pied des rosiers et je vais tourner le robinet pas trop fort, pour que les racines aient le temps de bien s'imprégner.

Rudolfo est toujours au travail dans son atelier. J'entends le gémissement de sa scie. Puis viennent les coups de marteau – *pan, pan, pan*. Voilà quelque temps que je ne suis pas allée le voir. Je pourrais peut-être lui apporter des spaghettis.

Je me lave le visage, je me maquille un peu. Du rouge à lèvres, du noir sur les cils, rien de tape-à-l'œil. Je me parfume. Je troque ma blouse d'intérieur contre un jean et un joli haut. En m'habillant, j'ai le ventre qui tressaille. Vous devez vous dire que j'ai un faible pour Rudolfo, mais je crois qu'il m'aime bien aussi, vu la façon dont il me sourit. L'année dernière, pour mon anniversaire, il m'a offert une boîte à bijoux qu'il avait fabriquée de ses mains. De retour dans la cuisine, je prends un grand Tupperware pour y mettre les spaghettis.

Oso, le chien de Rudolfo, un bâtard hirsute, aboie quand j'arrive dans l'allée.

— *Cállate, hombre*, dit Rudolfo.

Je vais jusqu'à la porte de l'atelier et je reste là sans rien dire, à regarder Rudolfo poncer une planche. Il fabrique des meubles – des tables, des chaises et des armoires toutes simples, robustes – qu'il vend à des riches de Pasadena et de Beverly Hills. Ses meubles sont jolis mais affreusement ordinaires. J'aurais cru que les femmes riches aimaient les choses plus sophistiquées que des tables comme on en trouve dans les fermes.

— Toc, toc, dis-je au bout d'un moment.

Rudolfo se redresse, me voit, sourit.

— *Hola*, Blanca.

Je m'approche de l'entrée mais sans franchir encore le seuil. Les hommes sont bizarres quelquefois. Si vous n'êtes pas invitée, ils y voient une intrusion.

— Entre, entre, dit Rudolfo.

Il enlève ses lunettes et les essuie avec un bandana rouge. Il est originaire du Salvador, et très beau avec son nez indien et ses cheveux argentés bien peignés en arrière.

— Désolé de faire du bruit si tard avec ma scie, mais je suis en train de finir une commande, dit-il. Il me restait une petite pièce à fabriquer.

— Je suis juste venue t'apporter des spaghettis, dis-je. J'en ai fait en trop grande quantité, comme toujours.

— Oh ! *gracias. Pasale*.

Il me fait signe d'entrer, il essuie avec son bandana la sciure qui recouvre un tabouret. Je m'assieds et promène un regard dans l'atelier. Tout est parfaitement en ordre, les planches sont bien rangées par tailles, chaque outil est à sa place. Manuel, ça le faisait rire aux larmes. Il appelait Rudolfo « le bibliothécaire ». Ils s'entendaient bien tous les deux, mais sans être vraiment des amis. Ils étaient trop occupés pour ça, j'imagine, ils travaillaient tout le temps, l'un comme l'autre.

Rudolfo prend les spaghettis.

— Le flic est passé te voir aujourd'hui ?

— Le chauve ? Ouais.

— Il m'a dit qu'il en est sûr : quelqu'un a vu l'assassin du bébé.

Quelqu'un qui ne vaut pas mieux que l'assassin. Je fais courir mes doigts sur la lame d'une scie posée sur l'établi. Si c'est de ça

qu'il a envie de parler, je préfère m'en aller.

— Les choses sont vraiment en train de devenir de plus en plus dingues, continue Rudolfo, ou c'est seulement l'impression que ça donne ?

— Je n'arrête pas de me le demander, dis-je.

— Je commence à penser comme *mi abuelo*. Chaque jour davantage. Tu sais ce qu'il aurait dit, après ce qui est arrivé à ce bébé ? « Donne-moi une corde que j'aille le pendre moi-même, ce fumier. »

Je reste debout, je chasse la poussière de mon pantalon.

— Régale-toi avec tes spaghettis, dis-je. Il faut que je rentre.

— Déjà ?

— Je me lève à deux heures et demie pour être à l'hôpital à quatre heures.

— Laisse-moi t'accompagner.

Je décline d'un geste.

— Non, non, finis ce que tu étais en train de faire.

Quand j'arrive dans la rue, Marionnette et sa bande sont au coin. Marionnette s'appuie contre une voiture d'où s'échappe de la musique poussée à fond, ces saloperies de *boum boum fuck fuck*. Il porte un T-shirt blanc, un short noir baggy qui lui tombe sous les genoux, des chaussettes blanches tirées au maximum et des chaussons en velours côtelé. Les mêmes habits que portent les *vatos* depuis que je suis petite. Il a le crâne rasé, avec le nom de son gang tatoué sur le côté : Temple Street.

J'ai connu sa mère avant qu'elle n'aille en prison ; j'ai même été la baby-sitter de ce garçon deux ou trois fois. Mais il a mal tourné ; à dix ou onze ans, il n'a plus écouté la grand-mère qui l'élevait, et a commencé à fréquenter des voyous. Ici, les gosses continuent de glisser sur la mauvaise pente, encore et encore. Maintenant il me

regarde d'un air de dire : « T'as un problème ? » Comme s'il voulait me rappeler que je dois avoir peur de lui. Je devrais lui gueuler en guise de réponse : « Tueur d'enfant ! Tu es moins qu'une merde. »

Et ce policier, j'aurais dû lui claquer la porte au nez. Il faudra me montrer plus intelligente à l'avenir.



Je n'ai pas très bien dormi. Il y a la chaleur bien sûr, mais aussi que j'ai rêvé du petit Antonio. Il vient la nuit comme un ange, il flotte au-dessus de mon lit, au plafond, là-haut. Il dégage sa propre lumière, une clarté dorée qui permet de voir les choses comme elles sont. Mais je n'ai pas envie de les voir. Alors je lui tape dessus une fois, deux fois, je le fiche par terre. Sa lumière clignote, et l'obscurité revient en force.

Au réveil, mon oreiller est trempé de sueur. C'est la culpabilité qui provoque ces rêves-là. Les prisonniers deviennent dingues, ils tambourinent contre la porte de leur cellule et gueulent des aveux. N'importe quoi, n'importe quoi pour avoir la paix. Je regarde la pendule, et il est minuit passé. Un train siffle en traversant la ville sur la voie ferrée. Je dois me lever dans deux heures.

J'enfile ma robe de chambre pour aller boire un verre d'eau dans la cuisine. Lorena ronfle tranquillement. Je ferme sa porte. Il y a un autre bruit. Des chuchotements. Ça vient du séjour. Les filles ont oublié de verrouiller une des portes et maintenant on va être cambriolées. C'est la première idée qui me vient, et mon sang se fige dans mes veines. Mais un rire familier retentit. Je jette un coup d'œil à l'angle de la pièce : Brianna, debout à une fenêtre, tend les bras à travers les barreaux pour toucher quelqu'un – il fait trop sombre pour voir qui c'est – dehors dans le jardin.

J’entre dans le séjour et j’allume. Brianna se retourne, surprise ; dehors, l’ombre disparaît. Je me précipite à l’entrée, j’ouvre la porte, mais il n’y a personne, à part un clochard qui marche au milieu de la chaussée en poussant un caddie de supermarché plein d’emballages et de journaux. Quand je rentre, Brianna est en pleurs. Je suis tellement furieuse que je l’attrape et la secoue.

— Alors cette discussion d’aujourd’hui n’a servi à rien ? dis-je.

Mes cris réveillent Lorena qui me trouve debout au-dessus de Brianna, recroquevillée sur le canapé.

— Laisse-la se relever.

J’essaie de lui expliquer ce qui s’est passé, combien j’ai eu peur quand j’ai entendu parler dans le noir, mais elle ne m’écoute pas. Elle se contente d’attraper Brianna et de la ramener dans leur chambre.

Je finis par aller boire du café à la table de la cuisine jusqu’à ce qu’il soit l’heure de partir prendre mon bus. Lorena reparaît au moment où je sors. Elle dit que le garçon de l’école est revenu la voir, et que j’ai débarqué au moment où elle s’apprêtait à lui dire de s’en aller. Elle dit qu’on va oublier cet incident, laisser tomber.

— C’est la meilleure façon de gérer, dit-elle. Je veux qu’elle sache que je lui fais confiance.

— OK, dis-je.

— Traite-la normalement, c’est tout.

— D’accord.

— C’est une bonne fille, maman.

— Je sais.

Elles m’ont mise hors de moi. Si tout ce qu’elles veulent, c’est une cuisinière et une femme de ménage, alors très bien.

J'ai mal au ventre pendant le voyage jusqu'à mon travail, et j'ai aussi de la fièvre. La tête en appui contre la vitre froide, je respire profondément en me disant que ce n'est rien, que j'ai bu trop de café, c'est tout. Dehors il fait encore sombre, les rues sont vides, les magasins bien fermés. Tout le monde a laissé tomber, tout le monde a détourné les yeux, et je suis la seule à savoir. Il y a une odeur de fumée quand je descends à l'arrêt de bus de l'hôpital. Au loin, les sirènes hurlent.

Irma est en train d'arranger ses cheveux dans les vestiaires.

— Tu n'as pas l'air en grande forme, dit-elle.

— Peut-être un truc que j'ai mangé.

Elle me donne un Pepto-Bismol tiré de son sac à main. On attache nos tabliers, on prend la direction de la cuisine. Un des gars a acculé une souris dans un coin de la réserve, il l'immobilise sous un balai. Tout le monde s'approche, la discussion est animée.

— Écrase-la, dit quelqu'un.

— Il faut la noyer, suggère quelqu'un d'autre.

— *No ! No mate la pobrecita !* gémit Josefina en portant à ses lèvres un doigt tremblant. Ne la tue pas, la pauvre !

Elle est au bord des larmes.

Le garçon au balai se tourne vers elle, puis demande à un des plongeurs de lui apporter un seau. Tous deux retournent le seau et se débrouillent pour piéger la souris à l'intérieur. En guise de couvercle, ils glissent un bout de carton sous le seau. Ils retournent le seau. Au fond, la souris terrorisée se chie dessus. Les garçons la délivrent sur le chantier voisin, et tout le monde retourne au travail.

Tout va bien jusqu'à huit heures environ ; puis la pièce se met à tourner et je manque tomber dans les pommes en servant ses céréales au Dr Alvarez. J'ai une crampe d'estomac, la bouche pleine

de salive. À voix basse, je dis à Irma de prendre ma place ; je cours aux toilettes et je vomis.

À mon retour à la cafétéria, je trouve Maple, notre chef, qui m'attend. C'est une Noire nerveuse, dotée d'un sale caractère.

— Rentre chez toi, me dit-elle.

— Je vais bien. Je me sens mieux.

— Tu circules partout. Tout ce que tu vas faire, c'est infecter tout le monde. Rentre chez toi.

C'est frustrant. En vingt-sept ans, j'ai pris trois arrêts maladie seulement. Mais Maple ne changera pas d'avis. J'enlève mes gants et mon tablier, je prends mon sac dans mon casier.

Mon estomac recommence à faire des siennes à l'arrêt de bus, et je vomis dans le caniveau. Un groupe de jeunes qui passent en voiture klaxonnent et se moquent de moi. Le chemin du retour dure une éternité. Les feux rouges sont détraqués sur plusieurs rues, ils clignotent orange, et les gratte-ciel scintillent dans la chaleur comme s'ils faisaient partie d'un rêve.

En descendant du bus, je m'arrête pour acheter du pain et du lait. Pas au supermarché mais à la petite *tienda* au coin de la rue. Elle appartient aux Sanchez depuis des lustres mais elle est gérée par des Coréens maintenant. Ils sont plutôt bien. La vieille dame à la caisse a toujours le sourire, et elle me rend la monnaie en disant *gracias*. Son fils est devant, en train de couvrir de peinture le dernier graffiti. Les Temple Street les taguent toutes les nuits, et tous les matins il faut nettoyer ça.

Une fille avec un bébé me bloque le passage. Elle lève la main et me demande de l'argent en espagnol, d'une voix rauque à peine audible. Le bébé est malade, dit-elle, il a besoin de médicaments. Elle n'est guère plus âgée que Brianna, et elle ne me regarde pas dans les yeux.

— Donnez ce que vous pouvez, dit-elle. S'il vous plaît.

— Où habites-tu ?

Elle jette un regard nerveux par-dessus son épaule. Derrière un arbre, un garçon un peu plus âgé pointe la tête et nous observe. Maria, qui vit à deux rues d'ici, m'a dit l'autre jour qu'une fille avec un bébé était venue frapper à sa porte pour lui demander de l'argent. La fille disait qu'elle était sur le point de s'évanouir, alors Maria l'avait fait entrer pour qu'elle se repose sur le canapé, le temps qu'elle aille dans la salle de bains chercher des couches que sa fille avait laissées. À son retour, la fille était partie et le sac à main de Maria aussi.

J'ai l'impression qu'un oiseau se débat dans ma poitrine.

— Je n'ai rien, dis-je. Je regrette.

— Mon bébé va mourir, dit la fille. S'il vous plaît, un dollar. Deux.

Je l'écarte pour passer, je me dépêche. Arrivée au coin, je me retourne : le garçon et la fille me fixent d'un œil mauvais.

Dans ma rue, le trottoir se gondole à cause des racines qui soulèvent le revêtement. Les dalles penchées ont des angles bizarres, je les traverse aussi vite que possible, en trimballant mes courses. Si je ne fais pas attention, je vais trébucher et me casser la figure. Alors j'aurai exactement ce que je mérite.

Brianna écarquille les yeux en me voyant entrer. Elle est sur le canapé avec un garçon couché sur elle. Marionnette.

— Dégage, dis-je en hurlant.

J'aurais voulu produire un grondement mais ce qui sort de ma bouche n'est rien d'autre que le halètement d'une vieille en train de crever.

Il se relève rapidement, remonte son pantalon, ramasse sa chemise qui traîne par terre. Brianna rabat une couverture sur son

corps nu. En sortant, Marionnette me jette un ricanement de mépris. Il passe si près que je sens sa chaleur. Je claque la porte et tourne le verrou.



C'était un mois après mon quinzième anniversaire et il n'y avait qu'un seul sujet de conversation, une fête qu'un jeune prévoyait d'organiser pendant que ses parents étaient à un enterrement au Mexique. Carmen et Cindy m'ont dit :

— Il faut que tu viennes. On sortira de la maison en douce.

Un truc idiot, mais les ados sont les ados.

— Tu dis à ta mère que tu dors chez moi, je dis à ma mère que je dors chez toi.

En fait, on était les premières stupéfaites de voir que le stratagème avait marché et de se retrouver dans les rues un samedi soir.

Les invités venus en nombre étaient un peu plus âgés que nous. Il y avait plein de voyous avec leurs copines, des jeunes qui n'étaient pas de notre école. Carmen et Cindy, qui avaient rendez-vous avec des garçons, m'ont laissée toute seule dans la cuisine.

Un des *vatos* est arrivé, il a commencé à me parler. Il m'a dit qu'il s'appelait Smiley, et qu'il était des White Fence, le gang du quartier. Les garçons se vantaient tout le temps d'appartenir à telle ou telle bande, et ils ne parlaient que de ça. Apparemment, Smiley aussi ne parlait que de ça. Il était petit, mignon comme tout.

Les choses vont vite à cet âge-là, quand tu bois du rhum sans avoir jamais bu de rhum avant, quand tu fumes de l'herbe sans avoir jamais fumé d'herbe. On s'est vite retrouvés en train de s'embrasser devant tout le monde, moi assise sur le comptoir, Smiley debout

entre mes jambes. J'étais tellement partie que je ne distinguais plus ma langue de la sienne. Quelqu'un a ri et ce rire a résonné dans ma tête comme une balle en caoutchouc.

J'ai commis l'erreur de suivre Smiley dans la chambre. J'aurais dû dire non. Couchée sur le matelas, je l'ai laissé m'enlever mon T-shirt, je l'ai laissé mettre la main dans mon pantalon – je suis coupable de tout ça. Mais pour le reste, c'est lui le coupable, lui et les autres. Ils en portent la marque à jamais. Pour l'amour du ciel, j'avais à peine quinze ans ! J'étais ivre. J'étais idiote. Je lui ai glissé à l'oreille :

— Arrête.

Mais Smiley a continué.

J'ai essayé de m'asseoir, il m'a forcée à rester couchée. Il m'a prise à la gorge, il a serré.

— On se calme, merde.

J'ai laissé aller mon bras. J'ai cédé, pensant qu'il me tuerait sinon. Il avait l'air furieux, il m'étouffait, il me tirait les cheveux. Deux de ses potes sont entrés pendant qu'il faisait son affaire. L'espace d'une demi-seconde, j'ai eu l'espoir qu'ils allaient me sauver. Mais après que Smiley a eu fini, ils ont fait leur affaire aussi, chacun d'eux a réduit en morceaux la gamine épouvantée, tué en elle quelque chose qu'elle pleure encore aujourd'hui.

Après, ils m'ont obligée à me laver la figure et à me rhabiller. Je ne pleurais même plus. J'étais abasourdie, choquée.

— White Fence, m'a dit Smiley juste avant de quitter la fête, au milieu de la musique et des rires. N'oublie pas.

Un avertissement pur et simple. Une affreuse menace.

Je n'ai jamais dit à mes copines ce qui s'était passé, je n'en ai jamais parlé à ma famille ou à mon mari. Qu'auraient-ils pu dire ou faire qui aurait aidé ? Rien. Absolument rien. Plus vite vous

l'apprenez, mieux c'est : il y a des fardeaux que vous êtes seul à porter.



Ils en font un cinéma, pour venir chercher Marionnette. Il y a bien six voitures de flics, plus un hélicoptère, et les caméras. L'inspecteur n'a pas menti, il a suffi d'un appel anonyme : « J'ai vu celui qui a tué le bébé. »

Il y a une minute, Marionnette se pavanait avec ses potes au coin de la rue comme si elle était à lui ; maintenant le voilà plaqué sur le goudron, les mains menottées dans le dos.

Je me précipite dehors dès que j'entends le tumulte. Je veux assister à ça. Lorena et Brianna arrivent à leur tour en chuchotant.

— Oh ! mon Dieu, qu'est-ce qui se passe ?

— C'est le salopard qui a tué le petit Antonio, dit un vieux qui transporte une bouteille dans un sac.

Nous restons à la barrière et, avec les autres voisins, les regardons soulever Marionnette du trottoir et le pousser violemment contre une voiture de police. C'est alors que Brianna pousse un cri :

— Non !

Elle gémit et ouvre le portillon comme si elle voulait le rejoindre en courant.

— Non.

Lorena la retient par le bras et la ramène dans le jardin.

— José, hurle Brianna.

C'est son vrai prénom.

Mais il ne l'entend pas, avec tous ces cris, les sirènes, le *chop-chop-chop* de l'hélico qui tourne en rond là-haut. Et c'est tant mieux. Il ne mérite pas les larmes de ma petite-fille, son amour écervelé. En

revanche, j'espère que la dernière chose qu'il verra, avant d'être embarqué, c'est mon sourire de satisfaction et la haine dans mes yeux ; et j'espère que ça le brûlera comme des flammes, nuit et jour, aussi longtemps qu'il foulera le sol de cette terre.



C'est vendredi soir, et quelle semaine ! Au boulot, le freezer est tombé en panne, Maple a modifié le planning des vacances, et un des garçons s'est coupé le doigt jusqu'à l'os en émincant des oignons. Il y a eu aussi de bonnes nouvelles : Marionnette ne sera pas libéré. Aussitôt qu'il a été pris, ses gentils copains se sont retournés contre lui et ont tout raconté aux flics. Il y a toujours deux ou trois voyous qui rôdent au coin de la rue et regardent les habitants de haut, mais aucun d'eux ne sait que c'est moi qui ai dénoncé leur pote.

En rentrant, je tombe endormie sur le canapé et je ne me réveille pas avant plusieurs heures, mais ça va, je suis en congé demain et je pourrai aller me coucher ce soir à l'heure qu'il me plaira. C'est quelque chose que je ne pouvais pas faire quand Lorena et Brianna étaient ici. Elles n'arrêtaient pas de faire du bruit dans la cuisine ou de mettre la télé à fond chaque fois que j'essayais de me reposer. Ou bien il fallait que je prépare leurs repas, que je fasse leur lessive.

Je les aime, mais ça ne m'a pas attristée quand elles sont parties la semaine dernière. Elles vivent à Alhambra maintenant, chez un pompier que Lorena a rencontré sur un site. Elle dit qu'il est génial, qu'il a une grande maison, une piscine et un camping-car. Il est formidable avec Brianna. Je me suis dit qu'elle aurait dû l'interroger sur son ex-femme, essayer de savoir pourquoi elle n'est plus là, mais j'ai gardé ça pour moi.

Après avoir dormi, j'arrose le jardin et je cueille une poignée de tomates. Le soleil vient de se coucher en laissant derrière lui un beau ciel bleu, mais c'est le genre de soirée où la chaleur ne retombera pas avant minuit passé. Les enfants avaient l'habitude de dormir dehors quand il faisait ce temps. Manuel découpait une pastèque qu'il mettait toute la journée sur la glace, et le jus leur coulait sur la figure, et ruisselait par terre.

Assise derrière, sous le porche, j'observe l'apparition des étoiles. Il y a aussi une petite lune là-haut, léger sourire d'argent dans le ciel. Oso aboie à côté, les autres chiens lui répondent. De la musique s'échappe de l'atelier de Rudolfo, un vieil air ranchero, et je me dis que, ces tomates, il y en a trop pour moi toute seule.

Rudolfo lève les yeux de son journal tandis que j'avance dans l'allée, suivie d'Oso.

— Blanca, dit-il. *Buenas noches*.

Il tend le bras pour baisser un peu le son de la radio. Il est en train de boire une bière, un cigare se consume dans un cendrier sur l'établi. Il prend le cendrier pour aller le poser dehors.

— Tu peux fumer, dis-je.

— Vraiment ?

— Pas de problème.

Il était mon voisin depuis des années quand j'ai appris qu'il avait une femme et un fils au Salvador. Ayant eu des ennuis avec le gouvernement là-bas, il avait dû partir. L'idée, c'était d'aller aux États-Unis préparer le terrain, après quoi sa famille le rejoindrait. Mais, quelques années plus tard, quand le moment est venu, sa femme a décidé qu'elle était bien là où elle était, et qu'elle n'avait pas envie de partir pour le Nord. Je me souviens qu'il me racontait ça comme si c'était arrivé à quelqu'un d'autre ; pourtant je voyais dans ses yeux combien ça lui faisait mal.

— J'ai apporté deux, trois tomates, dis-je en déposant mon cabas sur l'établi. J'en ai trop cueilli.

— Tu veux une bière ?

— Bien sûr, dis-je en prenant un tabouret.

Il sort une Tecate d'une glacière, se sert de son bandana pour essuyer la canette.

— Désolé, je n'ai pas de citron vert, dit-il en me tendant la bière.

— C'est bon comme ça.

Il lève sa canette et dit :

— *Salud*.

Je bois une gorgée et, ma foi, la bière a tôt fait d'être descendue. Oso me fait sursauter en appuyant sa truffe froide contre ma jambe. J'ai une nouvelle jupe. Un nouveau chemisier aussi.

— Encore cette sacrée chaleur du vendredi soir, hein ? dis-je.

Rudolfo rit. Il passe doucement ses doigts dans ses cheveux et secoue la tête.

— Je pourrais en avoir déjà descendu pas mal, dit-il, mais je me les garde pour quand j'en ai vraiment besoin.

Il me demande des nouvelles de Lorena et Brianna, comment ça va dans leur nouvelle maison, si je ne me sens pas trop seule depuis qu'elles ne sont plus là. J'avoue que non.

— Tu sais ce que c'est qu'être seul, dis-je.

— Ouais, mais l'apprécier, c'est autre chose, dit-il avec quelque tristesse dans la voix.

J'aime cette façon que nous avons de parler ensemble. D'avoir une conversation honnête. Avec Manuel, c'était différent. Il fallait toujours que l'un des deux l'emporte sur l'autre. C'est comme ça entre époux : on préfère avoir raison que dire la vérité. Ce qui fonctionne entre Rudolfo et moi, c'est la séduction – je me suis toujours dit que c'était ça, flirter. Une espèce de jeu. On lâche des

indices sur ce qu'il y a en nous, en espérant que l'autre saura saisir la balle au bond.

Je n'ai pas appris à flirter dans ma jeunesse. Je n'ai pas eu le temps. Un an après cette fête, c'étaient mes fiançailles avec Manuel, et mes secrets étaient la dernière chose que j'avais envie de lui révéler.

Un papillon de nuit voltige contre l'ampoule nue suspendue au plafond, et tape avec ses ailes des messages d'urgence sur le verre fragile. Rudolfo me raconte un truc amusant qui lui est arrivé à l'hypermarché de bricolage : un type s'est trompé et est sorti avec son caddie. Je ris, pas seulement à cause de son histoire, mais aussi parce que je suis contente d'être là en compagnie de cet homme charmant, de boire cette bière, d'écouter cette musique. C'est comme s'il y avait des bulles dans mon sang.

La radio passe une chanson que chantait ma mère.

— Hé ! dis-je. On danse ?

— Je ne sais pas, ça fait des années, répond Rudolfo.

— Allez.

Je me lève, je roule mes hanches, je lui tends les bras.

Il repose sa bière et me prend dans ses bras. Je l'attire contre moi, lui murmure à l'oreille les paroles de la chanson, et nous nous balançons doucement. La sensation que ça procure. On croit que c'est impossible à oublier, pourtant on oublie bel et bien.

— Blanca, dit-il.

— Mmmm ?

— Je vois une femme à Pacoima.

— Chut.

— Je la fréquente depuis des années.

— Chut.

J’appuie ma tête contre sa poitrine, j’écoute battre son cœur. La sciure et la fumée tourbillonnent. *Qué bonito amor*, dit la chanson, *qué bonito cielo, qué bonita luna, qué bonito sol*. Dieu a envie de me voir pleurer. Il doit avoir ses raisons. Mais accordez-moi une minute encore, Seigneur. Rien qu’une minute.

---

1. *Nouvelle parue dans* Slake.

OceanofPDF.com

JOE R. LANSDALE

Pluie d'étoiles[1]

Avant que Deel Arrowsmith ne revienne de chez les morts, il traversait un champ en pleine nuit sous la clarté de la lune, et cherchait sa maison. Autour de lui, tout était familier et en même temps différent. C'était comme s'il avait quitté ces lieux enfant pour y revenir adulte et s'apercevait, en visitant l'ancienne propriété, que la balançoire n'était plus là, que le pommier avait été coupé, que l'herbe avait poussé et qu'on avait construit des latrines sur le tertre où son chien était enterré.

Pendant cette traversée, la lune déclina et se fit transparente, comme un bonbon à deux sous trop sucé, puis le soleil saigna derrière les arbres. Il y avait des taches de givre sur l'herbe couchée et sur les plus hautes tiges, jaunes comme du maïs mûr. Dans son esprit, il ne voyait pas le pré qui s'étendait devant lui dans l'est du Texas, ni les sombres alignements de chênes et de pins au-delà, ni même le sentier argileux qui serpentait dans le pré en direction des arbres comme un ruban de sang.

Il voyait un champ en France, creusé d'une longue et profonde tranchée, et dans cette tranchée il y avait des corps sanglants auxquels il manquait parfois un membre : ils gisaient au milieu des morceaux de cervelle dispersés comme des flocons d'avoine. L'air était empli d'une odeur âcre : viande pourrie, fumée des armes à feu en suspension, résidus de gaz toxiques. Les mouches bourdonnaient.

Deel avait dans le fond de la gorge un goût de cuivre brûlé. Son ventre était un nœud. Les arbres semblaient les ombres, dans différentes nuances, des soldats qui chargeaient dans sa direction ; et, l'espace d'un moment, il songea qu'il allait affronter cette charge, quand bien même il ne portait plus de fusil depuis longtemps.

Il ferma les yeux, respira profondément, secoua la tête. Quand il les rouvrit, la puanteur s'en était allée et ses narines étaient pleines de la fraîcheur matinale. La lune finit de disparaître comme fond un flocon de neige. Des nuages blancs, duveteux, flottèrent dans les cieux, et la lumière circula à la cime des arbres, descendit en projetant des ombres sur leurs troncs et sur le sol. Le ciel devint bleu, lumineux, et le gel sécha sur les herbes affaissées, attirant l'attention de Deel. Les oiseaux se mirent à chanter. Les sauterelles se mirent à sauter.

Il continua de descendre le sentier qui passait par le champ et coupait la rangée d'arbres. En route, il essaya de se rappeler où était sa maison exactement, à quoi elle ressemblait, quelle odeur on y respirait et, le plus important, ce qu'il éprouvait quand il était à l'intérieur. Il essaya de se rappeler sa femme, à quoi elle ressemblait, ce qu'il éprouvait quand il était en elle ; et tout ce qu'il put trouver, aux confins de ses pensées, c'est l'empreinte d'une femme plus jeune que lui, vêtue d'une longue robe ordinaire, dans une maison de trois pièces. Il n'arrivait même pas à se la rappeler nue, la forme de ses seins, la longueur de ses jambes. C'était comme s'il ne l'avait vue qu'une fois, au passage.

Quand il franchit la rangée d'arbres, puis déboucha de l'autre côté, le pré était là, tel qu'il devait être, envahi de fleurs jaunes et d'un bleu éclatant. Naguère, c'est par de grands épis de blé qu'il était envahi, par des plants de pois et de haricots. Mais le champ n'avait pas été labouré depuis des années, depuis le départ de Deel

sans doute. Il suivit le chemin et progressa difficilement jusqu'à sa maison. Elle était là où il l'avait quittée. Elle ne s'était pas améliorée avec l'âge. La cheminée était noire au sommet ; et les planches nues s'écaillaient comme une peau de serpent desquamée. C'est lui-même qui avait coupé les arbres pour y débiter les planches de la maison ; et comme tout ce qu'il voyait depuis son retour, elle était plus petite que dans son souvenir. Derrière se trouvaient le fumoir qu'il avait construit avec des rondins et, plus loin encore, sur la gauche, les latrines bâties de ses mains. Il y avait lu plus d'un magazine, le matin, assis sur le trône.

Dehors, devant la maison, près du puits construit avec des pierres, et qu'abritait à présent une toiture supportée par quatre gros montants, se tenait un jeune garçon. Deel sut tout de suite que c'était son fils. Le garçon devait avoir dans les huit ans. Il en avait quatre lorsque Deel était parti se battre dans la Grande Guerre, naviguer sur le vaste océan noir. Le garçon portait un seau qu'il tenait par son anse. Il le reposa pour courir vers la maison en criant quelque chose que Deel n'avait pas bien compris.

Un instant plus tard, elle sortit et la mémoire de Deel fut comblée. Il continua de marcher, et plus il se rapprochait d'elle, elle qui restait sur le seuil, plus il avait le cœur serré. Elle était blonde, grande, mince, vêtue d'une robe légèrement colorée où s'imprimaient des fleurs moins éclatantes que celles du champ. Mais son visage resplendissait plus encore que le soleil, et il se rappelait maintenant à quoi elle ressemblait quand elle était nue et couchée dans le lit, et tout ce qu'il avait perdu lui revint, et il sut qu'il était rentré à la maison.

Quand il fut à dix pas, le garçon effrayé se cramponna à sa mère et elle dit alors :

— Deel, c'est toi ?

Il s’arrêta et ne répondit rien. Il la regardait, c’est tout ; il la buvait comme on boit une bière fraîche. Il dit à la fin :

— Crevé et fatigué. Mais c’est moi.

— Je croyais…

— Je n’ai pas écrit parce que je ne sais pas.

— Je sais… Mais…

— Je suis rentré, Mary Lou.



Ils étaient à table dans la cuisine, se tenant raides. Deel avait une assiette devant lui, il avait mangé ses haricots. La porte d’entrée était ouverte, et ils pouvaient regarder dehors, voir le puits et, plus loin, le champ de fleurs. La fenêtre, ouverte elle aussi, était habillée de rideaux dont les bords remuaient sous l’effet d’une brise légère. Deel retrouva la sensation de tout à l’heure, quand il avait traversé le champ et franchi la rangée d’arbres, quand il avait vu apparaître la maison. Et maintenant qu’il était à l’intérieur, il lui semblait qu’elle avait un toit trop bas, que la pièce était trop étroite, les murs trop proches. Tout était trop petit.

Mais Mary Lou était là. Elle était assise de l’autre côté de la table. Son visage n’avait aucune ride, et ses épaules étaient aussi étroites que celles de l’enfant. Ses yeux étaient lumineux, comme les fleurs bleues dans le champ.

Le garçon, Winston, était assis à la gauche de Deel, mais il avait tiré sa chaise pour se rapprocher de sa mère. Le garçon étudiait Deel avec attention, et Deel aussi étudiait le garçon. Deel voyait qu’il avait quelque chose de Mary Lou, mais rien de lui.

— J’ai tellement changé ? dit-il, réagissant à l’insistance avec laquelle ils l’observaient.

Tous deux gardaient les mains sur leurs genoux, comme si Deel risquait à tout instant de bondir pour les mordre par-dessus la table.

— Tu es très maigre, dit Mary Lou.

— J'étais trop gros quand je suis parti. Maintenant je suis trop maigre. Je ne tarderai pas à être juste bien, j'espère.

Il essaya de sourire, mais le sourire retomba. Il prit une profonde respiration.

— Bon, tu vas comment ?

— Comment ?

— Ouais. Comment. Tu vas comment ?

— Oh. Ça va, dit-elle. Bien. Je vais bien.

— Et le garçon ?

— Il va bien.

— Il parle ?

— Bien sûr qu'il parle. Dis bonjour à ton papa, Winston.

Le garçon ne dit rien.

— Dis bonjour, reprit sa mère.

Le garçon ne répondit pas.

— Ça va, fit Deel. Ça fait un bout de temps. Il ne se souvient pas de moi. C'est naturel.

— Tu t'es enrôlé au Canada ?

— Comme j'avais dit que je ferais.

— Je n'étais pas sûre, dit-elle.

— Je sais. Je suis parti avec les Américains. Au bout d'un an ou à peu près. Peu importe avec qui j'étais. C'était dur.

— Je comprends, dit-elle.

Mais Deel voyait bien qu'elle ne comprenait rien du tout. Et il ne lui en voulait pas pour ça. Emporté par l'enthousiasme de la guerre et de l'aventure, il avait rejoint le Canada et s'était engagé ; il avait

abandonné sa famille par peur de passer à côté de la vie. Alors que la vie était ici, qu'il ne s'en était pas rendu compte.

Mary Lou se leva et s'affaira autour de la table ; elle lui servit encore des haricots, puis elle alla chercher dans le four des galettes de maïs qu'elle déposa aussi dans son assiette. Il observait chacun de ses gestes. La transpiration lui collait un peu les cheveux sur le front, et ils ressemblaient à du foin mouillé.

— Tu as quel âge maintenant ? lui demanda-t-il.

— Quel âge ? dit-elle en revenant s'asseoir à sa place. Deel, tu connais mon âge. J'ai vingt-huit ans. Je suis plus vieille qu'au moment de ton départ.

— J'ai honte de le dire, mais j'ai oublié ton anniversaire. Oublié le sien aussi. Je ne sais même plus quel âge j'ai moi-même.

Elle lui dit leurs dates de naissance.

— Je ne me rappelle rien de tout ça.

— Je… Je croyais que tu étais mort.

Elle avait dit ça plusieurs fois depuis son retour.

— Je ne suis pas mort, Mary Lou. Pas encore. Je suis en chair et en os.

— Oui. Oui, sûrement.

Elle ne mangeait pas. Elle restait là à regarder le contenu de son assiette, comme si les aliments allaient se métamorphoser.

Deel reprit :

— Qui a réparé le puits ? Construit ce toit au-dessus ?

— Tom Smites, dit-elle.

— Tom ? C'est un gamin.

— Plus maintenant, dit-elle. Il avait dix-huit ans quand tu es parti. Ce n'était déjà plus un gamin, plus vraiment.

— Tu as sans doute raison.

Après le dîner, elle lui donna sa pipe, comme elle faisait avant, et il trouva un rocking-chair en rotin dont il ne se rappelait pas qu'il avait jamais été là ; il le transporta dehors et s'y assit pour regarder les arbres en fumant sa pipe et en se balançant.

Il pensait à avant, il pensait à maintenant, pensait à tout à l'heure, quand il ferait nuit et qu'il irait se coucher, et il ne savait pas très bien comment il allait s'y prendre. C'était sa femme mais il ne l'avait pas touchée depuis des années, et voilà qu'il était rentré, et qu'il avait envie que ce soit comme avant, sauf qu'il ne se rappelait plus très bien comment c'était, avant. Il savait comment faire ce qu'il avait envie de faire, mais il ne savait pas comment faire pour que ce soit de l'amour. Il craignait qu'elle ne le voie comme un chat errant entré par la fenêtre, et qui entendait maintenant rester là, à attendre des caresses.

Il fumait et réfléchissait et se balançait.

Le garçon sortit de la maison ; il se tint sur le côté et observa Deel.

Le garçon avait les cheveux blonds de sa mère, et il était bien bâti pour son âge. Il avait sous l'oreille droite, près de la mâchoire, un genre de tache de naissance qui ressemblait à une fraise. Deel ne se souvenait pas de ça. Le garçon était petit, évidemment, pourtant il ne se souvenait pas du tout de ça. Ça recommençait, il y avait plein de choses qu'il n'arrivait pas à se rappeler. Il se rappelait seulement les choses qu'il ne voulait pas se rappeler. Tous ces trucs. Et la peau de Mary Lou. Ça, il s'en souvenait. Combien elle était douce au toucher, douce comme du beurre.

— Tu te souviens de moi, garçon ? demanda Deel.

— Non.

— Pas du tout ?

— Non.

— Évidemment. Tu étais très jeune. Ta mère t'a parlé de moi ?

— Pas vraiment.

— Rien ?

— Elle m'a dit que tu avais été tué à la guerre.

— Je vois… Bon, eh bien, je n'ai pas été tué.

Deel se tourna pour regarder dans la maison par la porte ouverte. Il vit Mary Lou devant l'évier, elle versait de l'eau dans la bassine, de l'eau qu'elle avait chauffée sur le fourneau. Elle versait de l'eau et il y avait de la vapeur. Il songea qu'il aurait dû lui rentrer du bois pour son feu. Il aurait dû l'aider à allumer le feu, à chauffer l'eau. Mais ça le rendait nerveux d'être près d'elle. Le garçon aussi le rendait nerveux.

— Tu vas à l'école ?

— L'école a brûlé. Tom m'apprend un peu à lire, à écrire, à compter. Il a fait huit ans d'école.

— Tu vas pêcher, des fois ?

— Seulement avec Tom. Il m'emmène à la pêche, à la chasse, de temps en temps.

— Il t'a montré comment fabriquer un arc et des flèches ?

— Non.

— Non, monsieur. On dit non, monsieur.

— C'est quoi ?

— On dit oui, monsieur, ou non, monsieur. Pas seulement oui ou non. C'est malpoli.

Le garçon baissa la tête et fit un petit tas de terre avec son pied.

— Je ne t'engueule pas. Je te dis juste comment on fait. Je fais comme ça quand je m'adresse à quelqu'un de plus âgé. Je lui dis non, monsieur et oui, monsieur. Compris, fils ?

Le garçon hochait la tête.

— Mais encore ?

— Oui, monsieur.

— Bien. Les bonnes manières, c'est important. Il faut que tu apprennes les bonnes manières. Un garçon ne peut pas faire son chemin dans la vie sans avoir de bonnes manières. Tu sais un peu lire et écrire, tu sais compter pour protéger tes sous. Mais il faut aussi avoir de bonnes manières.

— Oui, monsieur.

— Voilà… Bon, l'arc et les flèches. Il ne t'a jamais appris, hein ?

— Non, monsieur.

— Bon, on va s'en occuper. Je te montrerai. Un vieux Cherokee m'a appris. Ce n'est pas aussi facile qu'il y paraît, si on en veut un bon. Et un assez bon pour tuer quelque chose avec, c'est encore une autre paire de manches.

— À quoi ça sert, quand tu as une arme à feu ?

— À rien, j'imagine. C'est pour le plaisir. Chasser à l'arc, c'est sportif, ce n'est pas comme tirer avec une arme à feu. Et en ce moment, les armes à feu, je n'apprécie pas trop.

— J'aime bien les armes à feu.

— Pas de problème. Mais l'arme à feu, elle, elle ne t'aime pas, avec elle ton amour n'est pas payé en retour. N'accorde jamais trop d'attention, ou d'affection, à quelque chose qui ne te paie pas en retour.

— Oui, monsieur.

Le garçon, bien entendu, n'avait aucune idée de ce dont Deel voulait parler. Et Deel n'était pas absolument sûr de savoir lui-même de quoi il parlait. Il se retourna pour regarder encore vers la porte. Mary Lou faisait la vaisselle dans la bassine ; quand elle récurait une

assiette son cul frétillait un peu ; à cet instant, pour la première fois, Deel eut l'impression d'être un homme vivant.



Cette nuit-là, le lit lui sembla étroit. Deel se tint sur le dos, les mains croisées sur le bas-ventre, vêtu de son caleçon délavé, déjà effiloché au moment de son départ, et que les mites avaient attaqué pendant son absence. Il n'était pas loin de tomber en lambeaux. La fenêtre près du lit était ouverte, et la brise qui entrait était fraîche. Mary Lou était couchée auprès de lui. Elle portait une longue chemise de nuit blanche reprisée en de nombreux endroits avec des morceaux de tissu colorés. Ses cheveux étaient défaits. Ses longs cheveux. Elle avait de longs cheveux quand il était parti. Il se demanda combien de fois elle les avait coupés, et combien de temps ils avaient mis à chaque fois pour repousser.

— Je crois que ça fait un bail, dit-il.

— Ça va aller.

— Je ne dis pas que je ne peux pas, ou que je ne veux pas, je dis juste que je ne sais pas si je suis prêt.

— C'est OK.

— Tu t'es sentie seule ?

— Il y a Winston.

— Il a bien grandi. Ça t'a fait de la compagnie.

— Oui.

— Il te ressemble un peu.

— Un peu.

Deel tendit la main sans regarder Mary Lou, et la posa sur son ventre.

— Tu as toujours l'air d'une jeune fille, dit-il. Tu as eu un enfant et tu as toujours l'air d'une jeune fille… Tu sais pourquoi je t'ai demandé ton âge ?

— Parce que tu ne t'en souvenais plus.

— Bon, oui, il y avait ça. Mais aussi à cause du fait que tu n'as pas du tout changé.

— J'ai un miroir. Enfin, ce n'est pas ça qui me donne l'air plus jeune.

— Tu n'as pas changé.

— Aujourd'hui, n'importe quelle femme te semblerait belle.

Elle se reprit :

— Je ne voulais pas le dire comme ça. Je voulais juste dire que tu es parti longtemps… En Europe, ils ont de jolies femmes, d'après ce que j'ai entendu dire.

— Il y en a des jolies et des pas jolies. Il n'y en a pas d'aussi belles que toi.

— Tu as… tu sais ?

— Quoi ?

— Tu sais bien… Pendant que tu étais là-bas.

— Oh… J'admets que je l'ai fait, oui. Deux ou trois fois. Je n'étais pas sûr de pouvoir rentrer un jour. Cela ne voulait rien dire. Pour moi, ce n'était rien. C'était comme remplir un ventre affamé, rien de plus.

Elle se tut un long moment. Puis elle dit :

— C'est OK.

Il songea à lui poser la même question, mais il ne put le faire. Il se rapprocha d'elle, doucement. Elle resta immobile. Elle était aussi raide qu'un cadavre. Il savait de quoi il parlait. On l'avait forcé un temps à se coucher au milieu des cadavres. Une fois, en France, alors qu'il traversait une ville avec des compagnons d'armes, il était

tombé sur une femme morte gisant entre deux arbres. Elle n'avait aucune blessure. Elle était jeune. Avec des cheveux noirs. On aurait dit qu'elle s'était couchée là pour piquer un somme. Il s'était baissé, avait tendu la main, l'avait touchée. Elle était encore chaude.

Un de ses camarades, un soldat, avait suggéré que chacun d'eux la baise à son tour avant qu'elle ne soit froide. C'était une plaisanterie, mais Deel avait braqué son fusil sur cet homme et l'avait fait déguerpir. Plus tard, dans les tranchées, il s'était retrouvé côte à côte avec ce même homme, un gars du Wisconsin qui, comme lui, avait rejoint le Grande Guerre en passant par le Canada. Ils avaient fait leur paix à eux, et le gars du Wisconsin lui avait dit que ce n'était pas malin, cette plaisanterie qu'il avait faite ; il lui avait demandé aussi de ne pas lui en vouloir pour ça, et Deel avait répondu OK, après quoi ils avaient pris leur position côte à côte, ils avaient discuté du pays et attendu l'arrivée de la guerre. Pendant les combats, alors qu'il tirait, le visage sous son masque à gaz, le gars du Wisconsin avait reçu une balle qui l'avait jeté à terre. Peu après, les combats avaient cessé, au moins pour un temps.

Deel s'était penché sur lui, lui avait ôté son masque et soulevé la tête. L'homme avait dit :

— Ma mère ne me reverra jamais plus.

— Ça va aller.

Mais Deel se rendait bien compte qu'il lui manquait la moitié de la tête. Bon Dieu ! comment faisait-il même pour parler ? Comment faisait-il pour n'être pas mort ? Sa matière cérébrale s'écoulait.

— J'ai une lettre dans ma chemise. Dis à ma mère que je l'aime… Oh ! mon Dieu ! Regarde ! Il y a les étoiles qui tombent.

Deel, suivant le regard lointain de son camarade abattu, leva les yeux vers le ciel. Les étoiles étincelaient, toutes bien en place. Un coup de canon retentit, le sol trembla, le ciel se teinta de rouge ;

cette lueur s'accrocha dans les airs comme un voile. Quand Deel baissa de nouveau les yeux, le gars avait toujours les paupières ouvertes, mais il était mort.

Deel plongea la main dans la veste de l'homme et trouva la lettre. Il vit alors que le type avait reçu une autre balle dans la poitrine, car la lettre était noire de sang. Deel essaya de la déplier, mais elle était tellement trempée qu'elle partit en morceaux. Il n'y avait plus rien à apporter à personne. Deel ne se rappelait même plus le nom de cet homme. Ça lui était entré par une oreille et ressorti par l'autre. Et maintenant l'homme était mort sur ces mots : « Il y a les étoiles qui tombent. »

Il lui tenait toujours la tête quand un officier est descendu dans la tranchée, un pistolet à la main. Son visage était noir de poudre, et ses yeux brillaient dans la nuit. Il a dit en regardant Deel :

— Il doit bien y avoir une raison à tout ça, fils. Une raison.

Et il a continué de marcher vers la ligne de front.

Deel pensa à cette nuit-là, à cette mort, puis il repensa à la femme morte. Il se demanda ce qu'il était advenu de son corps. Ils avaient dû la laisser là où ils l'avaient trouvée, entre ses deux arbres. Quelqu'un l'avait-il enterrée ? Avait-elle pourri sur place ? Avait-elle été emportée par les fourmis, la pluie, le vent ? Parfois, en rêve, il s'étendait auprès d'elle, là-bas dans le pré. Il ne faisait que s'étendre auprès d'elle, et se laisser emporter dans le vide avec elle.

Deel avait maintenant l'impression d'être étendu auprès de cette morte ; Mary Lou était blonde et non brune, mais elle n'était pas plus vivante que l'autre entre ses deux arbres.

Mary Lou le surprit en disant :

— Peut-être que ce soir on devrait juste dormir. On peut laisser les choses suivre leur cours. Ça ne sert à rien de forcer les choses.

Il retira sa main et dit :

— Ça va aller. Bien sûr.

Elle roula sur le côté, s'écarta de lui. Il resta étendu sur la couverture, les mains pressées sur son bas-ventre, les yeux fixés sur les poutres du plafond.



Plusieurs jours, plusieurs nuits passèrent sans qu'elle veuille bien le réchauffer, mais il s'aperçut que dormir avec elle était ce que sa vie lui offrait de mieux. Il aimait son doux parfum et il aimait l'écouter respirer. Quand elle dormait d'un profond sommeil, il se tournait doucement, avec précaution, et se mettait en appui sur le coude pour regarder dans le noir la silhouette de Mary Lou. Son retour ne se passait pas comme espéré, ou attendu, mais dans ces moments-là, quand il la regardait dans le noir, il en était certain, c'était mieux que ce qu'il avait vécu avant, durant ces quatre années atroces.

Puis quelques jours passèrent pendant lesquels il emmena le garçon en forêt, pour chercher du bois et lui fabriquer un arc. Il coupa un arbre appelé bois d'arc, un oranger des Osages, et montra au garçon comment le tailler avec une hache, comment le découper pour la fabrication de l'arc, comment le traiter en allumant un feu pratiquement réduit à de la fumée. L'affaire leur prit beaucoup de temps, mais si le garçon appréciait ce qu'il apprenait, il n'en laissa rien paraître. Il gardait ses sentiments bien serrés dans son cœur, et parlait moins que sa mère. Deel avait toujours l'impression qu'il était à des kilomètres, même quand il l'avait à ses côtés.

Il lui fabriqua son arc et le tendit d'une solide corde. Il montra au garçon comment trouver le bois qui convenait pour les flèches, et comment choisir, dans un nid d'oiseau, des plumes pour les empenner. Le reste du temps, Deel étudia une parcelle de douze

hectares jadis cultivée, où poussaient maintenant des fleurs et, au milieu des fleurs, plusieurs jeunes arbustes tordus. Il essaya d'imaginer ce champ couvert d'épis de maïs.

Il abattit les jeunes arbres à la hache ; et ce même soir, à la table du dîner, il demanda ce qu'était devenue la mule.

— Elle est morte, répondit Mary Lou. Elle était vieille quand tu es parti. Et elle a continué de vieillir. Elle est morte et on l'a mangée.

— Comme ça, pas de gaspillage.

— C'est ce qu'on s'est dit.

— Tu n'es pas fermière. Comment tu as fait pour tenir ?

— Tom, de temps en temps, nous apportait des vivres. Des poissons qu'il avait pêchés. Des légumes de son jardin. Un ou deux écureuils. On a élevé un cochon et on a fumé la viande. On avait aussi notre jardin.

— Comment vont ses parents, à Tom ?

— Son père s'est tué à force de boire. Sa mère est morte.

Deel hochait la tête.

— Elle était tout le temps malade, avec un mari bien plus vieux qu'elle… Je suis plus vieux que toi, mais pas autant. Il avait combien de plus qu'elle ? Quinze ans ? Moi… attends. Juste dix de plus.

Pas de réponse de Mary Lou. Il avait plus ou moins attendu une confirmation de sa part, que cette différence de dix années ne comptait pas, que tout était OK. Mais elle ne dit rien.

— Tant mieux si Tom était dans les parages, dit-il.

— Il a rendu service, dit-elle.

Il reprit au bout d'un moment :

— Les choses vont changer. Tu n'auras plus besoin d'accepter la charité de personne. Demain, je vais aller en ville. Voir s'il y a

moyen d'acheter des graines, de trouver une mule. Il me reste un peu de ma solde. Pas grand-chose, mais assez pour démarrer. Winston viendra avec moi, on tâchera de lui trouver des bonbons ou autre chose.

— J'aime bien les bonbons à la menthe, dit le garçon.

— Voilà.

— Tu n'es pas obligé de faire tout ça si tôt après ton retour, dit Mary Lou. Les semailles d'automne sont encore loin. Pourquoi tu ne vas pas chasser, comme avant, pêcher pendant deux ou trois jours… En prenant Winston avec toi. Tu as mérité des vacances.

— Deux ou trois jours de plus, ça ne va rien changer, j'imagine. On en profiterait pour renouer les uns avec les autres.



Le lendemain après-midi, Deel revenait de la rivière avec Winston ; ils avaient enfilé des poissons sur une corde mouillée qui se balançait dans le dos du garçon comme une parure, et lui trempait la chemise. C'étaient des perches, petites mais belles, et c'est le garçon qui les avait prises, avec une excitation que Deel ne lui avait pas connue jusqu'ici. Les poissons tressaillaient encore sur le dos de Winston et leurs écailles scintillaient au soleil. Deel, qui venait derrière et marchait à pas lents, les regardait avec attention. Il les regardait mourir doucement, hors de l'eau, en cherchant de l'air. C'était plus fort que lui, il aurait voulu les ramener à la rivière et leur rendre la liberté. Il avait vu des hommes blessés haleter comme ça, sur le champ de bataille ou dans les tranchées. Des hommes comme des poissons qui ne demandaient qu'une chose, être remis à l'eau.

Ils s'approchaient de la maison quand Deel vit un cavalier venir dans leur direction ; il vit aussi que Mary Lou sortait pour aller à la rencontre du cavalier.

Mary Lou marcha jusqu'à lui et l'homme se pencha vers elle ; ils parlèrent, puis Mary Lou prit la selle d'une main et marcha vers la maison au pas du cheval. Voyant venir Dell et Winston, elle lâcha la selle et continua de marcher aux côtés de la monture. L'homme à cheval était mince, de grande taille ; ses cheveux noirs lui touchaient les épaules et on aurait dit de l'encre tombant en cascade de sous son chapeau gris, déformé.

Quand ils furent plus près, l'homme à cheval leva la main en signe de salut. C'est alors que le garçon s'écria :

— Tom !

Et il se précipita à travers le pré en direction du cheval, ses poissons lui battant le dos.



Ils étaient à la table de la cuisine. Deel, Mary Lou, Winston et Tom Smites. Tom semblait avoir le teint de sa mère, qui était à moitié chickasaw, plus la grande taille et la forte complexion de son père suédois. Il faisait songer à quelque dieu des forêts. Ses cheveux pendaient de part et d'autre de son visage ; sa peau noisette était tendre ; son corps était bien fait, avec de grandes mains et de grands pieds. Il gardait son chapeau sur ses genoux.

Le garçon s'était assis tout près de Tom. Mary, qui avait posé les mains sur la table, était tournée du côté de Tom.

Deel parlait :

— Il faut que je te dise merci d'avoir aidé ma famille.

— Pas besoin de merci. Tu m'emmenais tout le temps à la chasse, à la pêche. Mon père, ce n'était pas dans ses habitudes, ce genre de choses. C'était un fermier, un éleveur de porcs et un ivrogne. Tu as été bon avec moi.

— Encore merci pour ton aide.

— J'en avais envie. Ça ne m'a pas dérangé.

— J'imagine que tu dois avoir ta propre famille, maintenant.

— Pas encore. Je dresse mes chevaux, j'ai mes deux, trois vaches, des porcs, des poules, avec un assez bon lopin de terre, mais je n'ai pas encore de famille à faire vivre. Pas encore. Mary Lou m'a dit que tu cherchais une mule pour labourer, et des graines.

Deel la regardait. Elle lui avait dit tout ça pendant le court laps de temps où elle avait marché au pas du cheval ? Il ne savait pas trop ce qu'il devait en penser. Il n'était pas sûr d'avoir envie qu'on sache ce dont il avait besoin ou pas.

— Ouais, je voudrais acheter une mule et des graines.

— Bon, alors. J'ai un cheval dressé pour le labour. C'est moins bien qu'une mule, mais je pourrais le laisser pour pas grand-chose, vraiment pas grand-chose. Et des graines, j'en ai à ne pas savoir qu'en faire. Ça t'épargnerait un voyage en ville.

— Dans mon idée, ça me plaisait d'aller faire un saut en ville.

— Ouais, bon, évidemment. Mais je peux te procurer ça.

— J'ai envie d'emmener Winston au magasin, et de lui acheter des bonbons.

Tom sourit.

— Ma foi, c'est une bonne idée, mais il se trouve que j'étais en ville ce matin et que…

Tom tira de la poche de sa chemise un papier qu'il posa sur la table et déplia avec précaution, faisant apparaître deux bonbons à la menthe.

Winston regarda Tom.

— C'est pour moi ?

— Oui.

— Tu en prends un maintenant, dit Mary Lou, pour après le dîner. L'autre, tu le mets de côté pour demain. Comme ça, tu sais qu'un petit plaisir t'attend demain.

— C'est très gentil de ta part, Tom, fit Deel.

— Tu devrais rester déjeuner, dit Mary Lou. Deel et Winston ont pris du poisson, et j'ai des pommes de terre. Je vais faire frire tout ça.

— Ma foi, voilà qui est aimable, dit Tom. En échange, c'est moi qui vais vider les poissons.



Les jours suivants, Tom apporta le cheval et les graines ; et il revint aussi avec les pièces de charrue dont Deel avait besoin. Deel commença à se dire qu'il n'irait pas en ville, du reste il n'était plus très sûr d'en avoir toujours envie. Tom était plus à l'aise avec la famille de Deel que Deel ne l'était lui-même ; et comme il en était jaloux, il préférait rester et tâcher de trouver sa place. Tom et Mary Lou discutaient de toutes sortes de choses, ils s'entendaient très bien ; quant à l'arc, le garçon ne s'y intéressait plus du tout. En fait, Deel l'avait retrouvé, ainsi que les flèches, sous un arbre au fond du bois. Il les avait ramassés pour aller les ranger dans le fumoir. À l'intérieur, l'air était sec, ce serait bon pour l'arc et les flèches. En même temps, il se demandait si le garçon s'en servirait jamais.

Deel laboura deux ou trois hectares de ce pré envahi par les fleurs, et, le lendemain, Tom débarqua avec une pleine charrette de fumier de fiente de poulet ; il l'aida à le répandre sur la terre

retournée. Deel labourait et Tom aidait Deel à planter des pois et des haricots pour la récolte d'automne, ainsi que des courges en quantité, et quelques boisseaux de graines de pastèque et de melon.

Ce soir-là, ils étaient devant la maison, Deel dans le rocking-chair et Tom sur une des chaises de la cuisine. Le garçon était assis par terre près de Tom, et il creusait la poussière à l'aide d'un bâton. Le seul éclairage venait de la lampe à l'intérieur, grâce à la porte ouverte. Deel, en regardant par-dessus son épaule, pouvait voir Mary Lou devant l'évier, en train de faire la vaisselle et de tortiller son cul. Tom aussi regarda une fois dans cette direction, puis il se tourna vers Deel, et il leva les yeux vers le ciel, comme pour mémoriser la position des étoiles.

Tom dit :

— Tous les deux, on n'est plus retournés à la chasse ensemble depuis bien avant ton départ.

— Tu es beaucoup venu, n'est-ce pas ? fit Deel.

Tom approuva.

— Je me suis toujours senti mieux ici que chez moi. Mon père et ma mère se bagarraient tout le temps.

— Je suis désolé pour tes parents.

— Ma foi, dit Tom, chacun doit mourir à son heure, tu le sais bien. Ça peut arriver de toutes sortes de façons, mais quand c'est l'heure, c'est l'heure, et tu n'as plus qu'à l'accepter.

— C'est bien vrai.

— Qu'est-ce que tu en dis, d'aller chasser ensemble ? Ça fait une éternité que je n'ai pas mangé de viande d'opossum.

— Je n'ai jamais aimé ça, l'opossum. C'est trop gras.

— Quand il est mal préparé. Ça, c'est un truc que je sais faire, cuisiner un bon opossum. Évidemment, l'idéal, c'est de l'attraper, de l'enfermer, de le nourrir de maïs pendant une semaine ou deux et de

le tuer après. La viande est meilleure, plus ferme. Mais je pourrais essayer d'en tuer un. Te montrer comment se débarrasser de ce goût faisandé avec du vinaigre et autre. Le faire cuire avec des patates douces. Des patates, j'en ai à ne pas savoir qu'en faire.

— Deel aime les patates douces, dit Mary Lou.

Il se retourna. Elle était sur le seuil, elle s'essuyait les mains dans un torchon à vaisselle.

— Ce serait une bonne idée, Deel. D'aller à la chasse tous les deux. Ça ne me déplairait pas d'apprendre à bien cuisiner un opossum. Vous devriez le faire, comme autrefois.

— Voilà des années que je n'ai pas mangé de patates douces, fit Deel.

— Raison de plus, dit Tom.

Le garçon intervint :

— Je veux venir aussi.

— Ce serait bien, dit Tom. Mais tu sais, je crois que, cette fois, j'aimerais y aller rien qu'avec Deel. Quand j'étais gosse, il m'a fait connaître les bois, et j'aimerais y retourner avec lui, au nom du bon vieux temps. Tu es d'accord, Winston ?

Winston n'avait pas l'air d'être d'accord, mais il répondit :

— Peut-être.



Cette même nuit, alors qu'il était couché près de Mary Lou, Deel parla ainsi :

— J'aime bien Tom, mais je me disais qu'on devrait peut-être voir à ce qu'il ne vienne pas aussi souvent.

— Ah ?

— Je sais que Winston l'admire, et ça ne me dérange pas, mais j'ai besoin d'apprendre à connaître mon fils… Bon Dieu ! je ne le connais pas. Et j'ai besoin d'apprendre à te connaître aussi… Il faut que je te donne du temps, Mary Lou. Le temps qui t'est normalement dû.

— Je ne vois pas de quoi tu veux parler, Deel. Le temps qui m'est dû ?

Deel réfléchit un moment, essaya de trouver la bonne formulation. Il savait ce qu'il ressentait, mais le dire, c'était une autre paire de manches.

— Je sais que tu m'as choisi parce que j'avais l'air meilleur que la moyenne. Il s'est avéré que je n'étais pas un aussi bon parti que tu avais cru. Mais on va trouver ce qu'il nous faut, Mary Lou.

— Qu'est-ce qu'il nous faut ?

— De l'amour. On n'a jamais trouvé l'amour.

Elle se taisait.

— Je pense, reprit Deel, qu'on se doit d'avoir du temps pour nous, avant de commencer à avoir Tom si souvent ici. Tu comprends ce que je dis ?

— Oui, je crois.

— Je n'ai même pas l'impression d'être chez moi. Je ne suis pas allé en ville, je ne suis allé dire à personne que j'étais rentré.

— Il y a des gens qui te manquent ?

Deel réfléchit à la question pendant un bon moment.

— Personne ne m'a manqué, à part toi et Winston, mais j'ai besoin de remettre de l'ordre… J'ai besoin de me faire des contacts, pour pouvoir acheter à crédit les fournitures agricoles dont on aura besoin l'année prochaine. Mais surtout, ce que je veux, c'est être ici avec toi, qu'on puisse parler. Avec Tom, vous parlez beaucoup. J'aimerais qu'on parle autant. On a besoin d'apprendre à parler.

— Tom parle facilement. Il est doué pour ça. Pour lui, ce n'est rien du tout… Toi, tu n'as jamais été doué pour parler. Alors pourquoi maintenant ?

— J'ai envie d'entendre ce que tu as à dire, et je veux que tu entendes ce que j'ai à dire, même si c'est juste pour discuter des catalogues de graines, même si c'est juste pour me dire passe-moi les haricots, ou j'ai besoin que tu me rentres du bois, ou arrête de ronfler. Des trucs normaux. Bon, en tout cas, je n'ai pas envie d'avoir tout le temps Tom ici. J'ai envie de moments rien que pour toi et moi et Winston, c'est ça que je veux dire.

Deel sentit que le lit bougeait. Il se tourna pour voir et, dans l'obscurité, il vit que Mary Lou soulevait sa chemise de nuit au-dessus de ses seins. Ses poils pubiens formaient une épaisseur dans l'ombre, ses seins étaient ronds, pleins, accueillants.

Elle dit :

— On pourrait peut-être commencer ce soir à essayer de se connaître mieux.

Il avait la bouche sèche. Il put seulement répondre :

— Très bien.

Ses mains tremblaient quand il déboutonna la braguette de son caleçon ; elle écarta les jambes et il vint sur elle. Il explosa au bout d'un bref instant.

— Oh ! bon sang, dit-il en s'effondrant sur son ventre et en essayant de soutenir son propre poids sur ses coudes.

— C'était comment ? dit-elle. Tu as aimé ?

— Très. Mais ç'a été trop rapide. Oh ! Cela fait tellement longtemps. Je suis désolé.

— Ça ira. Ça ne veut rien dire de particulier.

Elle lui donna de petites tapes sèches sur le dos, puis elle se tortilla un peu pour lui faire comprendre qu'elle voulait qu'il sorte

d’elle.

— Je peux faire mieux, dit-il.

— Demain soir.

— Demain soir, je vais chasser avec Tom. Il prendra un chien et on ramènera un opossum.

— C’est vrai. Après-demain alors.

— Très bien. Oui, on va faire comme ça.

Il s’étendit sur le dos, se reboutonna lui-même et essaya de trancher s’il se sentait mieux ou pire. Il y avait eu un soulagement mais pas de feu d’artifice. Ça n’aurait pas été différent avec un trou dans le matelas.



Tom vint avec un bâtard, une carabine .22 et un sac de toile. Deel tira de l’armoire son fusil à double canon ; quand il le sortit de son fourreau en cuir tartiné de graisse, il vit qu’il était en excellent état. Il décida de le prendre, avec un sac de cartouches. C’étaient de vieilles cartouches mais il n’avait pas de raison de ne pas s’y fier. Elles étaient rangées avec le fusil, au sec, bien emballées.

Le ciel était clair, les étoiles étaient sorties et la lune ressemblait à un morceau de savon à lessive. Mais elle était lumineuse, si lumineuse que le sol était bien éclairé. Le garçon était au lit ; Deel, Tom et Mary Lou, debout devant la maison, contemplaient la nuit.

Mary Lou dit à Tom :

— Ne le perds pas de vue, Tom.

— Non, dit Tom.

— Qu’il fasse bien attention, dit-elle.

— Je veillerai sur lui.

Deel et Tom venaient de partir vers le bois quand une ombre les surprit. Une chouette descendait en piqué. Ils virent l'oiseau cueillir une grosse souris et s'envoler avec elle. Le chien pourchassa l'ombre de la chouette tout le temps que dura sa course sur le sol.

Ils regardaient la chouette escalader le ciel clair et partir vers les bois, quand Tom dit :

— On n'est jamais sûr de rien dans la vie, pas vrai ?

— Surtout quand on est une souris.

— La vie est parfois cruelle.

— Ça, ça n'a rien de cruel. C'est juste de la survie. La chouette avait faim. Les hommes, c'est différent. Les hommes ne sont pas comme les autres espèces, à part les fourmis peut-être.

— Les fourmis ?

— Les fourmis et les hommes font la guerre parce qu'ils peuvent la faire. Les hommes font toutes sortes de déclarations et de discours, et ils exposent leurs bonnes raisons et tout, mais au fond, si on fait ça, c'est juste parce qu'on en a l'envie et la possibilité.

— C'est rude, comme façon de voir, dit Tom.

— Les hommes ne sont pas heureux tant qu'ils n'ont pas tué tout ce qu'ils trouvent sur leur chemin, coupé tout ce qui pousse. L'homme, dès qu'il voit une chose belle et naturelle, il faut qu'il l'abatte et la cloue à terre. Il faut qu'il la punisse d'être naturelle. La beauté le pousse à faire ça, alors il le fait, il la tue.

— Deel, tu m'as l'air d'avoir d'étranges pensées, dit Tom.

— C'est mes pensées.

— On va tuer quelque chose pour avoir à manger, mais contrairement à cette chouette, on ne bouffe pas les souris. On va choper un bel opossum bien gras, et on va le faire cuire avec des patates douces.

Ils regardèrent le chien courir au-devant d'eux et pénétrer dans le sombre couvert.



À la lisière du bois, l'ombre des arbres les enveloppa, puis ils entrèrent dans la forêt et tout devint noir, avec des trous de clarté là où les branchages étaient moins épais. Ils prirent la direction de ces taches de lumière, trouvèrent un sentier. Alors qu'ils progressaient, la lumière baissa et Deel leva les yeux. Un nuage sombre arrivait.

Tom dit :

— Bon Dieu, on dirait qu'il va pleuvoir. Ça vient comme ça, on ne sait pas d'où.

— Une averse, fit Deel. Le nuage va crever, cracher sa flotte et disparaître sans te laisser le temps de trouver un endroit où te mettre au sec.

— Tu crois ?

— Ouais. Des pluies, j'en ai vu plein. Quand ça arrive comme ça, ça ne fait que passer. Ton nuage va pleurer toutes les larmes de ses yeux et s'en aller, je te le garantis. Il n'y aura même pas d'éclairs.

Comme en réaction à ces mots, il se mit à pleuvoir. Pas d'éclairs, pas de tonnerre ; mais le vent se levait et ce fut une pluie froide, épaisse.

— Je connais un endroit droit devant, dit Tom. Il y a un arbre sous lequel s'abriter. Avec une souche pour s'asseoir dessus. J'y ai même tué deux ou trois opossums.

Ils trouvèrent la souche sous l'arbre, s'y assirent et attendirent. C'était un chêne ; il était vieux, de grande taille, avec de longues branches et des feuilles épaisses tendues comme une toile. Grâce à ces feuilles, Deel et Tom restèrent quasi au sec.

— Le chien s'est bien enfoncé dans le bois, remarqua Deel.

Il appuya son fusil contre le tronc et posa les mains sur ses genoux.

— S'il attrape un opossum, tu vas l'entendre. Une vraie trompette.

Tom coucha la .22 en travers de ses genoux et regarda Deel qui se perdait dans ses pensées.

— Des fois, reprit-il, là-bas, il pleuvait et on était au fond des tranchées, à attendre qu'il se passe quelque chose. Et les tranchées étaient inondées, alors on voyait de bons gros rats nager dans la flotte, et on avait tellement faim qu'il nous arrivait de les tuer pour les bouffer.

— Des rats ?

— C'est comme des écureuils. En moins bon, toutefois. Mais un écureuil, c'est jamais qu'un rat qui vit dans les arbres.

— Ah ouais ? Tu es sûr ?

— Oui.

Tom se déplaça sur le tronc, et Deel au même moment se tourna vers lui. Tom avait toujours sa .22 en travers des genoux, mais le canon était pointé sur Deel maintenant. Deel commença à dire quelque chose du genre :

— Hé ! fais attention à ce que tu fais.

Mais il comprit soudain ce qu'il aurait dû avoir déjà compris. Tom se préparait à le tuer. Tom projetait de le tuer depuis toujours. Depuis le jour où il était arrivé à cheval dans le pré et que Mary Lou lui avait parlé. C'est pourquoi ils l'avaient dissuadé d'aller en ville. Il était déjà considéré comme mort, et si personne n'était d'un autre avis, il serait impossible de parler de crime.

— Je savais et je ne savais pas, fit Deel.

— Je vais le faire, Deel. Je n'ai rien contre toi. Je t'aime bien. Tu as été bon avec moi. Mais je vais le faire. Elle vaut le coup que je fasse un truc comme ça… Pas la peine de prendre ton fusil, je t'ai à l'œil ; le vingt-deux, ce n'est pas bien puissant, mais ça suffira.

— Winston n'est pas mon fils, n'est-ce pas ?

— Non.

— Il a une tache de naissance sur la figure, et je me rappelle maintenant : quand tu étais jeune, tu avais la même. J'avais oublié mais à présent ça me revient. Sous tes cheveux, c'est ça ?

Tom ne répondit rien. Il avait reculé sur le tronc. Du coup, il n'était plus abrité par le chêne, et la pluie était en train d'inonder son chapeau, de lui plaquer ses longs cheveux sur les joues.

— Tu étais déjà avec ma femme quand tu avais dix-huit ans et je ne me doutais de rien.

Deel souriait, l'air de penser qu'il y avait quelque chose de drôle dans tout ça.

— Je te voyais comme un grand gamin, c'est tout.

— Tu es trop vieux pour elle, dit Tom en rabaissant sa carabine. Et tu ne t'es jamais vraiment soucié d'elle. Je suis avec elle quasiment depuis que tu es parti. Il s'est trouvé que j'étais absent quand tu es arrivé. Merde, Deel, il y a des fringues à moi dans la malle et tu ne t'en es même pas aperçu. Peut-être que tu peux prédire le temps, mais les femmes, bon Dieu, tu ne les connais pas. Et les hommes non plus.

— Je n'ai pas envie de les connaître. C'est pour ça : des fois, je ne sais pas ce que je sais. Et puis les hommes, les femmes, ils ne sont pas si différents… Tu as déjà tué un homme, Tom ?

— Tu seras mon premier.

Deel regarda Tom qui le visait derrière la longueur de son .22.

— Ce n’est pas si facile de vivre avec ça, même quand c’est un homme que tu ne connaissais pas. Moi, j’en ai tué beaucoup. Ils viennent me voir quand je ferme les yeux. Ceux que j’ai vu mourir, ceux que je vois morts.

— Ne viens pas me raconter des histoires à la con. Je ne pense pas que tu vas venir me voir quand tu seras mort. Je n’y crois pas du tout.

À cause de la pluie, il faisait plus noir, et la silhouette de Tom n’était rien de plus qu’une silhouette. Deel ne distinguait pas ses traits.

— Tom…

La balle frappa Deel à la tête. Il tomba à la renverse par-dessus le tronc. Juste avant de basculer dans le noir, il pensa : C’est si frais, si propre.



Deel regarda par-dessus le bord de la tranchée, où était fixée une plaque de métal avec une meurtrière. Il n’y voyait rien que de l’obscurité, sauf quand un éclair traçait une bande dans le ciel et illuminait la campagne. Le tonnerre était si fort que Deel ne faisait plus la différence avec les coups de canon qui retentissaient au loin eux aussi, projetant leurs fortes explosions près des parapets et dans la tranchée en zigzag, secouant les hommes dans tous les sens comme si c’étaient des poupées de chiffon.

Puis il vit des formes. Elles se déplaçaient dans le champ comme une colonne de fantômes. Elles arrivaient en courant, se rapprochaient de plus en plus. Il enfonça son fusil dans la meurtrière, visa au petit bonheur la chance, puis l’ordre tomba et il ouvrit le feu. Les mitrailleuses se mirent à cracher. Le champ

s'illumina de leurs explosions rouges, régulières. Les formes commencèrent à tomber. Les visages de ceux qui venaient en première ligne s'éclairaient au claquement des mitrailleuses, devenaient rouges comme des têtes de diable. Quand la foudre frappait, on aurait dit que leurs corps vibraient. Les canons tonnaient et le tonnerre grondait, les mitrailleuses crachaient, les fusils claquaient, les hommes hurlaient.

Ensuite les derniers Allemands finirent de traverser le champ ; ils passèrent les ramifications des tranchées, et, l'instant d'après, ils étaient descendus. L'heure du corps à corps était venue. Deel se battit à la baïonnette. Il la planta dans un soldat allemand si maigrichon que ses épaules n'arrivaient pas à remplir son uniforme. L'Allemand empalé se cramponnait au canon du fusil et des coups fusaient dans toute la tranchée. Deel s'aperçut alors que le menton du soldat se piquait d'un duvet blond. L'expression du gamin indiquait qu'il venait juste de comprendre que ce jeu n'avait rien de glorieux en définitive.

Puis Deel se mit à tousser.

Il toussait et il étouffait. Il essaya de se relever mais n'y parvint pas tout de suite. Enfin il s'assit, il ruisselait de boue, la pluie s'abattait sur lui. Il cracha de la terre, il chercha de l'air. La pluie lui lessivait le visage et lui plaquait les cheveux sur le front. Il ne savait plus trop combien de temps il était resté assis comme ça sous la pluie, mais là, la pluie avait cessé. Il avait mal à la tête. Il y porta la main et ses doigts se couvrirent de sang. Il se toucha la tête encore, en écartant ses cheveux. Il avait une balafre en travers du front. La balle ne l'avait pas vraiment frappé ; elle avait juste tracé un sillon sur le devant de sa tête. Il avait abondamment saigné mais le sang ne coulait plus maintenant. La boue, au fond de cette tombe, avait empli la blessure, l'avait bouchée. La tombe peu profonde devait

très certainement avoir été creusée le jour même. Tout avait été prévu, sauf la pluie. La pluie détrempait la terre et, à cause de l'obscurité, Tom ne l'avait pas assez recouvert. Ni creusé assez profondément. Ni assez damé la terre. Deel n'avait pas le nez bouché. Il respirait. Le sol trop meuble n'avait pu le maintenir prisonnier. Il s'était assis et la terre était retombée sur les côtés.

Deel essaya de sortir de sa tombe mais il était trop faible, alors il se retourna dans la terre molle et resta étendu face contre terre. Quand il eut recouvré assez de force pour pouvoir relever la tête, il ne pleuvait pas, les nuages étaient partis et la lune brillait.

Il sortit de la tombe et rampa sur le sol en direction de la souche où Tom s'était assis. Son fusil gisait près du tronc, à l'endroit même où il était tombé. Soit Tom avait oublié le fusil, soit il ne s'en était pas soucié. Deel était trop faible pour le ramasser.

Il parvint à s'asseoir sur le tronc, la tête baissée, il regardait le sol. À ce moment un serpent passa sur ses bottes et poursuivit son chemin sinueux vers l'obscurité de la forêt. Deel se baissa et ramassa le fusil. L'arme était froide, trempée. Il l'ouvrit, les cartouches sautèrent. Il n'essaya pas de les retrouver dans le noir. Il souleva le fusil, le pointa vers la clarté de la lune et inspecta l'intérieur des deux canons. Propres. Pas de terre dans les canons. Il n'essaya pas de retrouver ses deux balles. Il rechargea le fusil avec deux balles neuves tirées de son sac. Il prit une profonde inspiration. Il ramassa par terre des feuilles mouillées et les pressa contre sa blessure, où elles restèrent collées. Il se leva. Il se dirigea en titubant vers sa maison, le front orné de feuilles fixées par le sang, comme s'il était une espèce de dieu des forêts.

Il ne mit pas longtemps à cesser de tituber, à marcher normalement. Deel sortit du bois et s'engagea sur le sentier qui traversait le champ. Maintenant qu'il ne pleuvait plus, tout était clair à nouveau, un vent léger s'était mis à souffler. La terre dégageait de riches odeurs, comme cette nuit-là en France, quand la foudre était tombée, que les soldats étaient arrivés, quand l'odeur de terre humide s'était mêlée à l'odeur âcre de la poudre, à l'odeur de la mort aussi.

Il marcha jusqu'à ce qu'il voie la maison, tache noire au milieu du pré. La maison semblait extrêmement petite à présent, plus petite qu'avant ; Deel avait l'impression que tout ce qui était important pour lui ne cessait de se ratatiner. La chienne sortit pour venir à sa rencontre mais il ne se soucia pas d'elle. Elle fila la queue basse en direction du bois derrière lui.

Il s'approcha de la porte ; l'instant d'après il donnait des coups de pied dedans. La porte craqua, grinça, s'ouvrit bruyamment. Puis Deel fut à l'intérieur, il marchait vite. Il rejoignit la porte de la chambre qui était ouverte. Il entra. La fenêtre était ouverte aussi et la pièce était éclairée par la lune, si lumineuse qu'il y voyait très bien, et ce qu'il vit, c'était Tom et Mary Lou couchés ensemble et en pleine action ; à cette minute, il se rappela le bref instant passé avec elle, comment elle l'avait laissé la prendre pour qu'il arrête de parler de Tom. Il repensa à la façon qu'elle avait eue de se donner à lui pour protéger ce qu'elle faisait avec Tom. Quelque chose remua en Deel et il reconnut ce quelque chose : c'était l'essence même de l'homme. Il les regarda et ils le virent, alors ils se figèrent.

Mary Lou dit :

— Non.

Tom, d'un bond, s'échappa des jambes de Mary Lou et se leva. Nu comme un ver, il resta un instant au beau milieu du lit, puis il

sauta par la fenêtre ouverte comme un renard vers son terrier. Deel leva son fusil et tira, brisant le rebord de la fenêtre, mais Tom était loin. Mary Lou cria. Elle projeta ses jambes sur le côté du lit et essaya de se lever, mais sans y parvenir. Ses jambes étaient en coton. Elle se rassit et se mit à hurler le nom de Tom. Deel entendit quelque chose monter des profondeurs de lui-même, un long appel lointain, sombre, indubitable. Une feuille sanglante glissa de son front. Il leva le fusil et tira. Le coup de feu toucha Mary Lou à la poitrine, la fit glisser sur le lit et projeta l'arrière de son crâne contre le mur sous la fenêtre.

Deel la regarda. Elle avait les yeux ouverts, sa bouche bâillait légèrement. Il regarda les cheveux de Mary Lou et les draps se teinter de noir.

Il ouvrit le fusil, rechargea le double canon avec des balles prises dans son sac, gagna la porte en face, celle de la petite chambre, la chambre du garçon. Il l'ouvrit d'un coup de pied. Quand il entra, le garçon en chemise de nuit franchissait la fenêtre en rampant. Deel lui tira dessus mais ne réussit qu'à lui cribler de plomb la plante des pieds. Comme son père, Winston avait tôt fait de s'enfiler dans un trou.

Deel se précipita à la fenêtre et regarda dehors. Le garçon était comme un lièvre traversant le champ sous la lune, il courait en direction d'un bois, du côté de la ville. Deel sauta par la fenêtre et prit le garçon en chasse. C'est alors qu'il vit Tom. Tom était sur sa droite, il courait vers un lieu où il y avait jadis un profond ravin et des buissons de mûriers. Deel se lança à ses trousses. Il commença à courir. Il s'imagina traversant un champ avec les autres soldats, attendant qu'une balle mette fin à tout.

Deel se rapprochait. Tom était pieds nus, ça jouait contre lui. Il boitait. Deel songeait aux pieds de Tom : sans aucun doute, ils

devaient être blessés par les cailloux et pleins d'épines. L'ombre de Tom sous la lune trébuchait et se relevait, comme si son âme essayait de se séparer de lui.

Le ravin était toujours là, tout comme les buissons de mûriers. Tom atteignit le ravin, trouva un passage dans les taillis, descendit la pente. Deel, arrivé peu après, sauta dans le ravin. Du sol trempé émanaient des odeurs que la pluie avait libérées. Deel vit Tom escalader l'autre versant, à travers les mûriers. Il s'élança à ses trousses ; et quand il l'eut rejoint, il le trouva pris dans les taillis. Ils s'étaient enroulés autour de ses bras et de sa tête, et le retenaient aussi sûrement que s'ils l'avaient cloué sur place. Plus Tom se débattait, plus les épines le mordaient et mieux les ronces l'emprisonnaient. Tom se contorsionna, roula sur lui-même et se retrouva bientôt en train de regarder dans la direction de Deel au-dessus duquel il restait suspendu à la pente du ravin, un bras tendu, l'autre collé à son abdomen, enveloppé comme un cadeau de Noël de la nature, une offrande à ce que les fourmis et les hommes aimaient le mieux faire. Il respirait avec peine.

Deel tourna doucement la tête, comme un chien essayant de mieux distinguer quelque chose.

— Tu tires mal.

— Tu n'as pas besoin de faire ça, Deel.

— Ce n'est pas une question de raison. Les hommes font ça, c'est tout.

— Bon Dieu ! Deel, de quoi tu parles ? Je te le demande, je t'implore, ne me tue pas. C'est elle qui m'a poussé. Elle croyait vraiment que tu étais mort, mort depuis longtemps. Elle voulait que tout redevienne comme quand il y avait seulement elle et moi.

Deel prit une grande inspiration et essaya de humer l'air. Un air si frais tout à l'heure, mais qui à présent sentait l'aigre.

— Le garçon a filé, reprit Deel.

— Cours-lui après, fais ce que tu veux, mais ne me tue pas.

Un sourire passa sur la figure de Deel.

— Même les petits grandissent et deviennent des hommes.

— Ce que tu dis ne veut rien dire. Tu te trompes.

— On se trompe tous.

Deel leva son fusil et tira. La tête de Tom explosa et son corps s'affaissa dans les griffes du taillis, pendu au bord du ravin.



Le garçon était vif et plus rapide que son père. Deel avait couvert du terrain à ses trousses, et il lisait ses traces à la lumière de la lune ; il voyait l'herbe aplatie, l'empreinte d'un pied nu sur le sol humide. Mais il y avait déjà longtemps que le garçon avait gagné le bois, peut-être même la ville. Deel le savait. Ça n'avait plus d'importance.

Il s'éloigna du bois et reprit la direction du champ jusqu'à atteindre Pancake Rocks. C'étaient des pierres plates et rondes, des morceaux de grès amassés les uns sur les autres comme un tas de pancakes géants. Il avait complètement oublié leur existence. Il s'approcha, considéra le sommet de l'amoncellement. Il faisait bien six mètres de haut. Il s'en souvenait pour l'avoir su enfant. Son père lui avait dit : « Il y a six mètres, entre le sol et le sommet. Un enfant spartiate aurait mis trois minutes pour grimper ça. J'arrive à grimper ça en trois minutes. Voyons combien tu vas mettre. »

Deel n'était jamais arrivé à atteindre le sommet en trois minutes, pourtant il avait essayé souvent. Pour une raison qu'il ignorait, une raison bien humaine, cela avait eu de l'importance pour son père ; et lui, Deel, avait oublié tout ça jusqu'à maintenant.

Il appuya son fusil contre les pierres, retira ses bottes et se déshabilla. Il déchira sa chemise pour en faire une bretelle, afin de pouvoir s'accrocher le fusil à l'épaule. Il commença son ascension. Il parvint à toucher le sommet. Il ne savait pas combien de temps avait pris cette escalade, dans les trois minutes sûrement. Debout au sommet de Pancake Rocks, il promena son regard dans la nuit. De là-haut, il voyait sa maison. Il s'assit en tailleur et posa le fusil en travers de ses cuisses. Il leva les yeux vers le ciel. Les étoiles brillaient et l'espace était plus profond que jamais. Deel songea que l'homme, s'il le pouvait, ferait tomber les étoiles.

Il se demanda quelle heure il pouvait être. La lune avait voyagé, mais pas assez pour faire lever le soleil. Il avait l'impression d'être assis là depuis des jours. De temps en temps, il hochait la tête et rêvait qu'il était une fourmi, une fourmi parmi une multitude d'autres, et il se dirigeait vers un trou dans la terre, un trou d'où remontait de la fumée, ainsi que les étincelles d'un feu. Il marchait vers ce trou avec les autres fourmis, et les fourmis, chacune son tour, descendaient dans le trou. Quand son tour approcha, il vit le feu calciner les fourmis devant lui ; il se dépêcha de suivre le mouvement ; alors il se réveilla et regarda le champ éclairé par la lune.

Venant de sa maison, il vit un cavalier s'approcher. Le cheval ressemblait à un grand chien, tant le cavalier était gros. C'était un homme qu'il n'avait pas vu depuis des années, mais il le reconnut aussitôt. Lobo Collins. Il était le shérif du comté quand Deel était parti pour la guerre. Il observa Lobo qui s'approchait. Ce qui ne lui inspira aucune pensée. Il observait, c'est tout.

Largement hors de portée du fusil de Deel, Lobo s'arrêta, descendit de cheval et sortit une carabine de l'étui de sa selle.

— Deel ! cria Lobo. Je suis le shérif Lobo Collins.

La voix de Lobo s'éleva forte et distincte. On aurait dit qu'ils se parlaient assis côte à côte. Il y avait une si bonne lumière qu'il voyait nettement la moustache de Lobo plonger de part et d'autre de ses lèvres.

— Ton fils est venu me dire ce qui s'est passé.

— Ce n'est pas mon fils, Lobo.

— Ça, tout le monde le savait, mais ce n'était pas une raison pour faire ce que tu as fait. Je suis monté à la maison, et j'ai trouvé Tom dans le ravin.

— Ils sont toujours morts, j'imagine.

— Tu n'aurais pas dû faire ça, mais c'était ta femme et il te l'avait piquée, alors tu avais tes raisons. Et un jury pourrait voir les choses sous cet angle. C'est à réfléchir, Deel. Tu pourrais t'en sortir comme ça.

— Il m'a tiré dessus.

— Bon, du coup, c'est même encore plus différent. Pourquoi tu ne reposes pas ce fusil ? On retournerait tous les deux en ville, tâcher de voir comment régler tout ça.

— J'étais déjà mort quand il m'a tiré dessus.

— Qu'est-ce que tu dis ? cria Lobo.

Lobo s'était laissé tomber sur un genou. Genou en travers duquel il avait posé sa Winchester, tandis qu'il tenait de l'autre main la bride de son cheval.

Deel pointa son fusil vers le ciel, la crosse solidement appuyée sur une pierre.

— Tu ne peux pas m'atteindre de là-haut, dit Lobo, avec ce fusil. Mais moi, je peux. Et je suis capable de mettre une balle dans le trou du cul d'une mouche, d'ici jusqu'à la lune.

Deel se leva.

— Je ne peux pas t'atteindre, alors je pense que je ferais bien de me rapprocher un poil.

Lobo se releva et lâcha la bride du cheval. Le cheval ne bougea pas.

— Ne fais pas l'imbécile, Deel.

Deel, en se servant de la bretelle de fortune, s'accrocha le fusil à l'épaule et commença de descendre les pierres sur l'autre flanc, de sorte qu'il ne pouvait être vu de Lobo. Il descendit plus vite qu'il n'était monté, il ne sentait même pas les écorchures laissées par les pierres sur ses genoux et ses pieds nus.

Lorsque Deel eut gagné l'autre flanc, Lobo s'était déplacé lui aussi, s'écartant légèrement de son cheval. À présent, il se tenait debout, la Winchester sur le côté. Il regardait Deel avancer, nu et décidé. Lobo dit :

— Ça n'a pas de sens, tout ça, Deel. Voilà des années que je ne t'ai pas vu, et maintenant je te tiens là au bout de ma Winchester. Ça n'a pas de sens.

— Rien n'a de sens.

Deel accéléra le pas en décrochant le fusil de son épaule.

Lobo recula légèrement, puis il épaula sa Winchester et dit :

— Dernier avertissement, Deel.

Deel ne s'arrêta pas. Il plaqua le fusil contre sa hanche et le fit parler. Son tir fit long feu et les plombs tombèrent dans l'herbe comme de la grêle, à six ou sept mètres de Lobo. Puis Lobo tira à son tour.

Deel eut l'impression que quelqu'un l'avait bousculé. Il eut cette sensation. Que quelqu'un était arrivé derrière lui sans se faire voir, et lui avait donné une poussée à l'épaule. La suite, c'est qu'il était couché par terre et qu'il regardait les étoiles. Il avait mal, mais ce

n'était pas comme la douleur qu'il avait ressentie quand il avait compris ce qu'il était.

L'instant d'après, on lui retirait son fusil de la main, puis Lobo s'agenouillait à côté de lui avec la Winchester dans une main et le fusil dans l'autre.

— Je t'ai tué, Deel.

— Non, fit Deel en crachant du sang. Je ne suis pas vivant, on ne peut pas me tuer.

— Je pense que je t'ai crevé un poumon, dit Lobo comme s'il était fier de ses talents de tireur d'élite. Tu n'aurais pas dû faire ce que tu as fait. Heureusement que le gosse a pu filer. Il n'y est pour rien.

— Il ne perd rien pour attendre.

La poitrine de Deel s'emplissait de sang. On aurait dit que quelqu'un lui avait fourré un entonnoir dans le bec, et y versait du liquide. Il essaya d'ajouter quelque chose, mais ça ne voulait pas sortir. Tout ce qu'il put faire, c'est tousser et cracher du sang ; du sang chaud qui s'étalait sur sa poitrine. Lobo posa les fusils et lui souleva la tête ; il la posa sur sa cuisse, pour qu'il arrête de s'étouffer.

— Tu as un dernier mot à dire, Deel ?

— Regarde, fit Deel.

Il levait les yeux vers le ciel, et Lobo fit pareil. Il y vit la nuit, la lune et les étoiles.

— Regarde. Tu as vu ça ? remarqua Deel. Il y a les étoiles qui tombent.

Lobo dit :

— Il n'y a rien du tout qui tombe, Deel.

Quand il baissa de nouveau les yeux, Deel n'était plus là.

1. *Nouvelle parue dans* Stories.

OceanofPDF.com

CHARLES MCCARRY

Le dernier maillon de la chaîne[1]

Je l'appellerai Benjamin. Je l'avais remarqué pour la première fois au bar de l'Independence Hotel à Ndala. Assis seul, il buvait un soda orange, sans glace. Il était grand, costaud – larges mains, biceps noueux. Sa chemisette blanche et son pantalon chino étaient aussi amidonnés qu'un uniforme. Cela dit, il ne portait pas l'Omega ou la Rolex de rigueur dans le tiers-monde, mais une montre en plastique, une japonaise bon marché, au poignet droit. Les tatouages tribaux sur ses joues ne me disaient rien. Il ne parlait à personne, ne regardait personne. Il aurait pu aussi bien être invisible – les autres consommateurs l'ignoraient. Nul ne s'adressait à lui, ne lui offrait un verre ou ne lui posait de questions. Il avait l'air prêt à bondir à tout moment de son tabouret de bar pour tuer quelque chose.

C'était la seule personne dans ce bar que je ne connaissais pas de vue. À cette époque, voilà plus d'un demi-siècle, quand l'Américain était un oiseau rare sur la côte guinéenne, vous aviez tôt fait de connaître tout le monde dans votre hôtel. J'étais au bar moi aussi, et je tournais le dos à Benjamin, mais je le voyais dans le miroir. Il m'observait. D'après mes conjectures, s'il me jaugeait, ce n'était pas en vue d'un cambriolage ou autre noir dessein ; il essayait plutôt de réunir des informations.

J'avais appelé le barman et, en posant sur le bar un billet de dix shillings, je lui avais demandé de me préparer un pink gin, en

utilisant du vrai Beefeater. Il avait empoché le fric en rigolant et secoué son shaker à soda. Quand j'avais regardé de nouveau dans le miroir, Benjamin était parti. Comment un homme de cette taille pouvait-il se lever et se volatiliser sans même un reflet dans la glace, je n'en sais rien du tout, mais il avait réussi à faire ça. Je ne l'avais pas chassé de mes pensées, il ne se laissait pas oublier aussi facilement, mais je ne m'étais pas non plus attardé sur l'épisode. En même temps, je ne pouvais me débarrasser de l'impression d'avoir fait l'objet d'une évaluation professionnelle. Pour un agent censé opérer dans le plus grand secret, ce n'est jamais une expérience agréable, surtout quand vous avez le sentiment, et c'était le cas, d'être testé par un homme rompu à ce genre de boulot.

J'étais venu à Ndala récupérer les informations que devait me fournir un agent. Il avait manqué les deux premiers rendez-vous, mais la chose n'avait rien d'inhabituel, même ailleurs qu'en Afrique. La troisième fois, il est apparu quasi à l'heure et à l'endroit fixés – deux heures du matin dans une rue en terre où des gens étaient étendus par centaines les uns à côté des autres, et avaient tous l'air de dormir. C'était une nuit sans lune. Il n'y avait pas de lumière électrique, pas de réverbères, pas même une bougie à deux kilomètres à la ronde au moins. Je ne voyais pas les dormeurs mais je percevais leur présence, je les entendais inspirer et souffler. L'agent, un parlementaire, n'avait rien à me dire, à part sa sempiternelle livraison de ragots sans intérêt. Je lui ai quand même donné son argent dont il a accusé réception d'une empreinte du pouce sous l'éclairage de ma torche. Comme je repartais, je l'ai entendu déchirer son enveloppe et compter les billets dans le noir.

Je ne m'étais guère éloigné quand une voiture a tourné au coin de la rue, pleins phares. Les dormeurs se sont réveillés et levés les uns après les autres comme dans une chorégraphie de Busby

Berkeley. Mon parlementaire avait disparu. À n'en pas douter, il s'était couché avec les autres, tout simplement – deux des yeux grands ouverts et un des larges sourires qui se fondaient dans la nuit étaient les siens.

La voiture s'est arrêtée. J'ai continué de marcher vers elle, et, quand j'ai été à sa hauteur, le chauffeur, qui était un flic, en est sorti d'un bond et m'a braqué le faisceau de sa lampe sur la figure en disant :

— Veuillez monter, master.

Il n'y avait pas longtemps que les Anglais avaient quitté la région, et les gens du cru continuaient de s'adresser aux Blancs en usant du terme qui avait eu les faveurs de leurs dirigeants coloniaux. La vieille étiquette anglaise, française et portugaise avait survécu dans la plupart des trente-deux pays africains devenus indépendants dans une période de deux années et demie – moins de temps qu'il n'en avait fallu à Stanley pour trouver Livingstone.

J'ai répondu :

— Monter ? Pour quoi faire ?

— Ce n'est pas un endroit pour vous, master.

Mon sauveur s'est révélé être impeccablement sanglé dans l'uniforme british tropical – képi bleu, blouson de brousse avec des galons de sergent sur les épaulettes, short kaki monumental, chaussettes montantes de laine bleue, souliers Oxford étincelants, ceinture Sam Browne de couleur noire. Sa seule arme, apparemment, était la matraque pendue à sa ceinture. Je suis monté à l'arrière. Le sergent s'est remis au volant et est sorti de la rue en roulant à fond en marche arrière, sans se retourner, rien qu'en regardant le rétroviseur. J'ai gardé les yeux fixés sur le pare-brise, je m'attendais à le voir écraser à tout moment un des dormeurs. Mais eux n'avaient pas l'air inquiets : à mesure que passait sur eux la

lumière des phares, ils se recouchaient l'un après l'autre avec la même précision, la même régularité que tout à l'heure.

Le sergent a traversé à vive allure ces rues sombres qui étaient presque toutes des dortoirs en plein air. Notre destination se révéla être l'Equator Club, la boîte la plus fréquentée de Ndala. Cet établissement n'était rien d'autre qu'un espace clos à ciel ouvert. On y entendait du high-life, un genre d'hypercalypso ; et l'orchestre jouait si fort que la musique en devenait presque palpable dans la nuit épaisse.

À l'intérieur, la musique était encore plus forte. L'air était aussi chaud que du sang. Les odeurs de sueur et de bière renversée étaient âcres et fortes. Le tremblement des bougies créait un semblant d'éclairage. Des silhouettes dansaient sur le sol en terre battue, les cigarettes rougeoyaient. La sensation que ça donnait, c'était plus ou moins comme être digéré par un tyrannosaure.

Benjamin, une nouvelle fois seul, était assis à une petite table. Et il buvait encore du soda orange. Lui aussi était en uniforme. Sa tenue était identique à celle du sergent, en plus élégant ; et il avait une cravache au lieu d'une matraque ; quant aux galons de ses épaulettes, ils indiquaient un grade supérieur : la gerbe, les bâtons en croix, la couronne. Benjamin était donc le commandant de la police locale. Il m'a adressé un signe de bienvenue. Je me suis assis. Un serveur m'a apporté un pink gin sur de la glace ; il était si bien habillé, et si efficace, qu'il devait être de la police lui aussi, et opérer en civil. J'ai levé mon verre à l'intention de Benjamin, et l'ai vidé.

Benjamin m'a demandé :

— Vous êtes dans la marine ?

— Non. Pourquoi cette question ?

— Le pink gin est la boisson traditionnelle de la Royal Navy.

— Ce n'est pas le rhum ?

— Le rhum, c'est pour l'équipage.

J'ai eu quelque peine à réprimer un sourire. Notre échange sentait tellement le code de reconnaissance utilisé par les espions que je me demandai si ce n'en était pas un, précisément. Benjamin s'était-il trompé d'Américain ? Il ne semblait pas du genre à commettre une erreur aussi élémentaire. Il a baissé les yeux vers moi – même assis, il me dépassait d'une bonne tête – et a repris :

— Bienvenue dans mon pays, monsieur Brown. J'ai souhaité vous rencontrer ici car je pense que nous pouvons travailler ensemble.

Brown était un des noms dont je m'étais servi lors de mes précédentes visites à Ndala, mais ce n'était pas celui qui figurait cette fois-ci sur mon passeport. Benjamin s'est tu, le temps d'étudier mon visage. Le sien ne cillait pas et n'affichait aucune expression.

Sans autre préambule, il a repris :

— J'étudie en ce moment un projet qui nécessiterait l'appui des États-Unis d'Amérique.

La suite de mon texte, tel que suggéré par cette dramaturgie, aurait dû donner quelque chose comme : « Vraiment ? » ou : « Comment cela ? » Cependant je ne dis rien. J'espérais que Benjamin se chargerait de combler le silence.

Franchement, j'étais surpris. Était-il volontaire pour quelque chose ? Les agents recrutés par les différents services sont presque toujours des volontaires. L'agent secret moyen, de nos jours, c'est une espèce de Marcel Proust sur le tard : il reste couché dans sa chambre tapissée de liège en espérant profiter des secrets qui seront glissés sous sa porte. Pour quelque raison – en général à cause de mesquines rancœurs, parce qu'ils ont raté une promotion ou autre chose de ce genre –, les gens se présentent d'eux-mêmes dans le but

de trahir leur patrie, tout simplement. Il était aussi possible, mais c'était peu probable, que Benjamin eût l'espoir de me recruter.

Ses yeux me transperçaient. Il tournait le dos au mur, et moi, à la piste de danse. Je percevais derrière moi la présence des danseurs qui remuaient comme un organisme unique. À travers les semelles de mes chaussures me parvenaient les vibrations des pieds frappant en rythme la terre battue. Dans la lumière jaune des bougies, j'ai vu que la figure de Benjamin se faisait un peu plus expressive.

Bien des secondes se sont écoulées avant qu'il ne rompe le silence :

— Quelle est votre opinion sur le président de ce pays ?

Là encore, j'ai pris mon temps pour répondre. C'était mon problème dans cette conversation : je ne savais que dire.

J'ai fini par reconnaître :

— Le président Ga et moi, nous ne nous sommes jamais rencontrés.

— Pourtant vous devez bien avoir une opinion, non ?

Évidemment que j'en avais une. Comme tous ceux qui lisaient les journaux. Akokwu Ga, le président à vie de Ndala, était un homme aux puissants appétits. Il profitait de sa position et des multiples occasions de plaisir qu'elle offrait avec un enthousiasme remarquable, même selon les critères qui étaient habituellement ceux des dictateurs. Il était propriétaire d'une baignoire en or massif et d'un lit également en or. Il avait son zoo privé ; et on disait qu'il ne pouvait s'empêcher de jeter quelquefois ses ennemis aux lions. Il avait déposé dans des comptes suisses à son nom des dizaines de millions de dollars puisés dans le Trésor de son pays.

Un dîner pour lui et ses invités arrivait tous les jours par avion, préparé à Paris dans un des restaurants qui avaient leurs trois étoiles au Michelin. Un chef français réchauffait les plats et les arrangeait

sur des assiettes servies par un majordome anglais, l'un comme l'autre étant d'ailleurs considérés comme des agents au service de leurs gouvernements respectifs. Ga entretenait aux quatre coins de sa capitale des nids d'amour occupés par des femmes venues du monde entier. Ses préférées avaient droit à de luxueuses maisons habitées naguère par des Européens ; elles conduisaient des voitures allemandes, buvaient du champagne et disposaient de « domestiques » (des policiers en civil, en fait) dont la mission était de les avoir à l'œil.

— Alors ? a dit Benjamin.

— Franchement, commandant, cette discussion me rend nerveux.

— Pourquoi ? Personne ne peut nous écouter. Vous n'entendez pas ce boucan ?

C'était vrai. Il fallait crier pour couvrir le vacarme et se faire comprendre. La musique me donnait des bourdonnements d'oreille ; aucun micro de l'époque n'aurait rien pu capter dans un tel bruit. J'ai dit :

— Néanmoins, je préférerais en parler en privé. Seul à seul.

— Et comment saurez-vous que je n'aurai pas posé des micros ? Ou qu'on ne sera pas écoutés tous les deux ?

— Je n'en saurai rien. C'est important ?

Benjamin m'a étudié un long moment. Puis il a repris :

— Non. Puisque c'est moi qui prononcerai les mots dangereux.

Il s'est levé – il serait plus exact de dire qu'il s'est *déroulé*. Aussitôt le sergent qui m'avait transporté ici s'est détaché de l'ombre, ainsi que trois flics en civil. À part eux, tout le monde dansait les yeux fermés, comme dans un autre monde, un autre temps. Benjamin a mis sa casquette et pris sa cravache.

— Je viendrai vous voir demain, a-t-il déclaré.

Sur quoi il a disparu et m'a laissé sans voiture pour rentrer à l'hôtel. J'ai fini par trouver un taxi. Le chauffeur était si bien réveillé, et son véhicule si propre, qu'à mon avis il travaillait pour Benjamin.

Le concierge qui m'a apporté ma tasse de thé à six heures du matin m'a délivré en même temps un mot du commandant. La calligraphie en était belle. Le billet était court, il allait droit au but : « Neuf heures, à l'entrée principale. »

Derrière la vitre de la réception, l'animation extérieure ressemblait à un tableau de Goya – des lépreux, des amputés, des victimes de la polio, de la variole, du psoriasis ; plusieurs des enfants qui mendiaient avaient été estropiés par leurs parents en mal de revenus. Un touriste arrivé en taxi a répandu une poignée de monnaie pour disperser les mendiants le temps de courir jusqu'à l'entrée. C'était clairement la première fois qu'il venait sur ce continent. Le voyageur qui connaît l'Afrique ne distribue d'argent qu'au moment du départ. En débarquant ainsi, vous étiez sûr d'être palpé par les lépreux à chacune de vos apparitions. L'un d'eux, un jeune homme particulièrement beau et souriant dont la lèpre avait pris les doigts et les orteils, attrapait les pièces avec sa bouche.

À l'heure dite exactement – étais-je bien en Afrique ? –, le sergent de Benjamin est descendu de sa rutilante Austin noire. Il a aboyé un ordre dans une des langues locales et la foule, une fois de plus, lui a ouvert un passage. Il m'a pris la main amicalement, à l'africaine, et m'a conduit à la voiture.

Nous avons quitté la ville en direction du nord. Le klaxon émettait à chaque tournant un son métallique, et le sergent m'a expliqué qu'autrement les gens croyaient que le chauffeur essayait de les tuer. De jour, quand plus personne ne dormait sur les bas-côtés, quand tout le monde était réveillé et que les gens allaient et

venaient, Ndala ressemblait au début d'*Un Américain à Paris*. Après une course à vous dresser les cheveux sur la tête le long des immeubles modernes du gouvernement et des banques du centre-ville, à travers des rues bruyantes qu'envahissait la fumée des marchands de grillades, dans des quartiers labyrinthiques faits de baraques construites avec des planches de récupération, de la tôle et des cartons, nous avons fini par arriver pour de bon en Afrique : une terre rouillée, brûlée par le soleil, semée de buissons malingres, étirée d'un horizon à l'autre. Au bout de deux ou trois kilomètres de désert, nous avons trouvé un policier assis sur une moto à l'arrêt. Le sergent a stoppé sa voiture et en est descendu d'un bond ; laissant tourner le moteur, et sa portière ouverte, il m'a ouvert à l'arrière, m'a remis une carte routière et m'a secoué la main à l'anglaise en frappant la poussière du pied droit. Sur quoi il a sauté à l'arrière de la moto dont le pilote a fait vrombir le moteur, a opéré un demi-tour en dérapage contrôlé, pour repartir vers la ville en laissant dans son sillage une spirale de poussière rouge.

Je suis remonté dans l'Austin et j'ai démarré. La route n'a pas tardé à devenir une piste dont les tourbillons ocre, collants comme de la neige, m'ont obligé à mettre les essuie-glaces. Il était impossible de garder la vitre ouverte. À l'intérieur du véhicule fermé, la température devait approcher les 40° (l'air conditionné restait encore à inventer). En sueur, j'ai suivi la carte ; après avoir pris à droite vers ce qui m'avait tout l'air d'un impénétrable fourré de buissons caoutchouteux, j'ai emprunté une piste qui a fini par arriver à un village au milieu d'une clairière. Une Rover noire, poussiéreuse, était garée devant l'une des huttes de terre coniques. L'endroit était désert. L'herbe avait poussé dans les sentiers. Il n'y avait aucun signe de vie.

Je me suis garé à côté de l'autre voiture et j'ai passé la tête dans la hutte. Benjamin était à l'intérieur, seul comme à son habitude. Il portait le costume national – la robe blanche, genre toge, inventée par les missionnaires du XIX^e^ siècle pour vêtir les indigènes et augmenter les bénéfices de l'industrie textile britannique. Il était pieds nus. Comme enfoui dans ses pensées, il m'a accueilli sans un mot, sans un signe. Un calibre .455 Webley reposait à côté de lui sur le sol de terre battue. Il n'y avait pas beaucoup de lumière et, comme j'étais passé de l'intense luminosité à la pénombre de la hutte, j'ai eu besoin de temps pour parvenir à distinguer son visage, et m'assurer de façon certaine que cet individu mutique était bien le commandant de la police avec qui j'avais partagé un moment agréable, la veille, à l'Equator Club. Bien sûr, il y avait ce revolver, mais je faisais confiance au géant qui était en train de me regarder de travers. J'ai pensé qu'il ne me tuerait pas. Pourquoi ? Je n'en sais rien. C'est ainsi.

Benjamin m'a demandé :

— Ce lieu de rendez-vous vous paraît-il suffisamment privé ?

— Ça ira, ai-je répondu. Mais où sont les habitants ?

— À Ndala. Partis depuis longtemps.

On trouvait partout en Afrique des villages abandonnés comme celui-là. Leurs habitants avaient plié bagage pour gagner la ville, en quête d'argent, d'excitation, d'une vie nouvelle et des opportunités promises par l'indépendance. La plupart dormaient maintenant dans les rues.

— Comme je le disais hier soir, a repris Benjamin, j'ai réfléchi à quelque chose qui est nécessaire à l'avenir de ce pays, et j'aimerais que le gouvernement des États-Unis m'encourage.

— Il doit s'agir de quelque chose d'impressionnant pour que vous ayez besoin des encouragements de Washington.

— Oui, c'est le cas. Je projette de renverser le gouvernement et de le remplacer par un nouveau, librement élu.

— Voilà qui est impressionnant, en effet. Qu'est-ce que vous entendez, exactement, par être encouragé ?

— La volonté de rester en dehors de ça, de ne pas agir de façon inconsidérée. Puis, dans un deuxième temps, de m'aider.

— Dans un deuxième temps ? Pourquoi pas dès le début ?

— Le début, c'est un problème local.

Ce deuxième temps aussi avait de fortes chances de représenter un gros problème pour Benjamin. L'instinct de survie du président Ga était hautement développé. D'autres avaient essayé de le renverser, à commencer par son propre frère. Tous étaient morts, à l'heure actuelle.

J'ai poursuivi :

— D'abord et avant tout, je vous conseillerais d'oublier cette idée. Ensuite, si vous n'y arrivez pas, adressez-vous à quelqu'un de l'ambassade américaine. Je suis sûr que vous savez déjà qui est la bonne personne pour ça.

— Je préfère vous en parler à vous.

— Pourquoi ? Je n'appartiens pas au ministère des Encouragements.

— Mais c'est exactement ce que vous êtes, monsieur Brown. Vous êtes connu pour ça. Vous êtes digne de confiance. Ce membre de l'ambassade américaine que vous appelez « la bonne personne » est un imbécile en réalité. Il admire Ga, le président à vie. Il collabore avec lui. On ne peut pas lui faire confiance.

Ça n'avait pas de sens. J'ai commencé à répondre. Benjamin m'a montré ses paumes.

— S'il vous plaît, pas de protestations d'innocence. J'ai toutes les preuves qu'il me faut quant à vos activités dans mon pays, en cas de

besoin.

J'ai cligné des yeux. Aucun doute, il avait sur mon compte un intéressant dossier. J'avais réussi à faire pas mal de bêtises dans son pays, y compris avant le départ des Anglais ; pour moi, cette cour qu'il était en train de me faire, c'était du pipeau. Si ça se trouve, il essayait de me piéger.

— Je suis flatté. Mais je ne crois pas que je ferais un bon assistant sur ce coup-là.

J'ai noté un froncement de sourcils fugitif sur le visage de Benjamin. Je l'avais contrarié. Et vu qu'on était au milieu de nulle part, et que c'était lui qui avait le revolver, ce n'était pas bon signe.

— Je n'ai pas besoin d'un assistant, reprit Benjamin. Ce dont j'ai besoin, c'est d'un témoin. D'un observateur chevronné qui ait la confiance des États-Unis, en haut lieu. De quelqu'un qui soit capable d'aller dire à la bonne personne à Washington ce que j'ai fait, comment je m'y suis pris, et surtout que je l'ai fait pour le bien de mon pays.

Je n'ai rien trouvé à lui dire ; je ne voulais pas risquer de rendre cette conversation plus pénible encore.

Benjamin a enchaîné :

— Je vois que vous ne me faites pas confiance.

Il a saisi le revolver et l'a armé. Ce Webley était plus ou moins une antiquité. Il a été conçu au moment de la guerre des Boers pour être l'arme de service ordinaire des officiers britanniques. Il est encombrant, laid, mais efficace aussi, doté d'assez de puissance pour tuer un éléphant. Benjamin, pendant un long moment, m'a regardé dans le fond des yeux ; puis il m'a tendu le revolver en le tenant par le canon.

— Si vous pensez que je cherche à vous tromper en quelque façon, a-t-il dit, alors vous n'avez qu'à me tuer.

C'était déjà un miracle qu'il ne se soit pas déjà tué lui-même, vu sa façon de manipuler un revolver armé. J'ai pris le flingue, j'en ai rabattu le chien, je l'ai ouvert et j'ai sorti les balles du barillet. Elles n'étaient pas à blanc. J'ai rechargé le revolver et l'ai rendu à Benjamin. Il l'a essuyé pour effacer les empreintes – mes empreintes – avec sa tunique, et l'a reposé sur le sol.

Dans le jargon de l'espionnage, recruter un agent se dit « séduire ». Comme dans une authentique entreprise de séduction, une fois admis que les choses se présentent bien, vient le moment où la résistance cède la place aux encouragements. Nous étions parvenus à ce moment : un mot d'encouragement était donc requis.

J'ai dit :

— Quel est le plan, au juste ?

— Quand vous frappez un prince, a répondu Benjamin, il faut frapper pour tuer.

C'était absolument vrai. Il avait lu Machiavel et je n'en étais pas surpris. Comme je n'aurais pas été surpris, au point où nous en étions, de l'entendre parler en sanscrit. En dépit de ce cinéma qu'il m'avait fait avec le Webley, je ne lui faisais toujours pas et je ne lui ferais sans doute jamais confiance ; mais je faisais le boulot pour lequel j'étais payé, c'est pourquoi j'ai décidé d'aller de l'avant.

— C'est un excellent principe, ai-je dit. Mais c'est un principe, pas un plan.

— Tout ce qui doit être fait sera fait, a déclaré Benjamin. On s'emparera de la radio et des journaux, l'armée va coopérer, l'aéroport sera fermé, le couvre-feu imposé.

— N'oubliez pas d'encercler le palais présidentiel.

— Ce ne sera pas nécessaire.

— Pourquoi ?

— Parce que le président ne sera pas au palais.

Il jouait les mystérieux, tout à coup. Et franchement je n'en étais pas fâché car ce qu'il proposait me foutait carrément la trouille, même communiqué sous forme allusive. Pareil pour l'expression qu'il avait sur la figure. Il était calme comme un bouddha.

Il s'est levé. En uniforme de l'armée britannique, il faisait impression, même s'il n'était pas complètement à son aise. Mais la robe le rendait positivement majestueux : un César noir dans une toge blanche.

— Maintenant, vous en savez assez pour y réfléchir, m'a-t-il dit. Faites-le, je vous prie. Nous en reparlerons avant votre départ.

Il s'est penché pour franchir la porte, est monté en voiture et s'en est allé. J'ai attendu quelques minutes, puis je suis sorti à mon tour. Un mamba noir se dorait au soleil devant mon véhicule. Le sang s'est figé dans mes veines. Le mamba faisait ses quatre mètres de long. Cette espèce est connue des zoologistes : c'est la plus rapide de toutes. Ce serpent est capable de glisser à vingt-cinq kilomètres à l'heure, plus vite que la plupart des hommes ne peuvent courir. Et il frappe encore plus rapidement. En général, son venin tue un être humain adulte en l'espace d'un quart d'heure. Espérant que ce spécimen-là n'était pas complètement réveillé, je suis monté en voiture et j'ai démarré le moteur. Le serpent a remué mais il est resté à sa place. J'aurais pu facilement lui rouler sur le corps mais je ne l'ai pas fait : je suis parti en marche arrière, et je l'ai contourné. La bestiole était regardée dans la région comme un signe de mauvais augure, et je ne cherchais pas à m'attirer encore plus d'ennuis que je n'en avais déjà.

Ce soir-là, après le dîner, j'ai encore passé une heure au bar de l'hôtel. Après être remonté dans ma chambre et m'être couché, j'ai senti les effets de l'alcool mais je me suis endormi tout de suite d'un profond sommeil. Le cognac déclenche de mauvais rêves et j'étais en

train d'en faire un quand j'ai été réveillé par un cliquetis dans la serrure. L'espace d'un instant, j'ai cru que la nuit était finie et que le concierge m'apportait mon thé, mais j'ai vu en ouvrant les yeux qu'il faisait encore noir au-dehors. La porte s'est ouverte, puis s'est refermée. Aucune lumière ne pénétrait dans la chambre, ce qui voulait dire que l'intrus avait éteint l'ampoule qui faisait office de veilleuse dans le couloir. Maintenant il était dans la place. Je ne le voyais pas mais je sentais son odeur : savon, piment, cirage. *Cirage ?* Je me suis glissé hors du lit, emportant avec moi oreillers et couvertures que j'ai roulé en boule comme si ce paquet avait la moindre chance de m'aider à me défendre contre une attaque à la machette dans le noir.

L'intrus a tiré le store devant la fenêtre. L'instant d'après, la lampe s'allumait. Benjamin a dit :

— Désolé de vous déranger.

Il était dans son uniforme impeccable, la cravache glissée sous le bras gauche, le képi vissé sur le crâne ; on voyait briller ses insignes, ses souliers et sa ceinture Sam Browne. La pendule indiquait 4 h 23. C'était un vieux réveil mécanique, démodé, coiffé de ses deux cloches. Son tic-tac faisait beaucoup de bruit tandis que j'attendais, pour répondre, d'être sûr de ma voix. J'étais à poil. Je trouvais ça un peu idiot, d'avoir dans les bras un ballot de couvertures, mais ma pudeur, du moins, s'en trouvait protégée.

À la fin j'ai dit :

— Je croyais qu'on avait assez discuté pour aujourd'hui.

Mon imitation de Bogart a laissé Benjamin indifférent.

— Je voudrais vous montrer quelque chose. Habillez-vous aussi vite que possible, s'il vous plaît.

Benjamin n'oubliait jamais ses « s'il vous plaît » et ses « merci ». Les bonnes manières victoriennes étaient comme sa calligraphie : on

aurait dit que les missionnaires les lui avaient gravées dans l'âme à l'école.

Dès que j'ai eu fini de nouer les lacets de mes souliers, il m'a précédé dans l'escalier de service. Il descendait au petit trot. Une Rover noire attendait dehors, son moteur tournait. Le sergent était au garde-à-vous. À notre arrivée, il a ouvert la portière arrière ; l'instant d'après, nous montions en voiture comme de vrais compères.

En route, Benjamin s'est tourné vers moi.

— Vous avez l'air de vouloir accorder au président Ga le bénéfice du doute. Ce matin, vous allez vous rendre compte par vous-même de certaines choses. Et vous déciderez si ce sont là des façons chrétiennes de se comporter.

Il faisait toujours nuit. En général, dans les contrées équatoriales, les couleurs de l'aube ne durent pas : un grand soleil blanc se matérialise tout d'un coup aux confins de la terre, et le jour commence. Dans l'obscurité, les misérables de Ndala continuaient de dormir, alignés dans les rues, des deux côtés ; mais nos phares capturaient aussi de petits groupes en mouvement.

— Les mendiants, a dit Benjamin. En route pour le travail.

Les mendiants boitaient ou rampaient, selon le handicap dont ils étaient affligés. Ceux qui ne pouvaient pas marcher, c'étaient les valides qui les portaient.

— Ils s'entraident, a dit Benjamin.

Il s'est adressé au sergent en langue tribale. Le sergent a braqué un projecteur sur un homme de grande taille portant un lépreux qui n'avait plus de pieds. Le lépreux a regardé par-dessus l'épaule de son ami, et a souri. L'homme de grande taille a continué de marcher, l'air de ne pas se soucier du projecteur.

— Vous avez vu ? a déclaré Benjamin. Un aveugle portant un paralytique. Le paralytique lui indique le chemin. Regardez bien, monsieur Brown. C'est une scène que vous ne verrez plus à Ndala.

— Et pourquoi donc ?

— Attendez.

Un camion militaire était garé au bout de la rue. Un cordon de soldats barrait le passage, fusils à baïonnette à l'épaule. Benjamin a donné un ordre. Le sergent a arrêté la voiture et braqué son projecteur sur les dormeurs qui n'ont ni bougé ni ouvert les yeux, comme la veille dans cette même rue. Il se passait quelque chose dont ces gens n'avaient aucune envie d'être les témoins. Les soldats ne se souciaient pas davantage de la voiture de Benjamin que les gens couchés à même le sol ne se souciaient des soldats.

Quand les mendiants sont arrivés, les soldats les ont entourés et poussés dans le camion comme un troupeau. L'aveugle a protesté en prononçant une syllabe unique. Il n'a pas eu le temps d'en dire plus : un soldat lui a donné un coup de crosse dans les reins. L'aveugle a lâché son paralytique et s'est écroulé, inconscient. Comme les soldats ne voulaient pas les toucher, ce sont les autres mendiants qui les ont soulevés et les ont chargés dans le camion, avant d'y grimper eux-mêmes. Les soldats ont rabattu la bâche à l'arrière et ont embarqué dans leur propre camion, un véhicule plus petit. Tout s'était déroulé dans un étrange silence ; on n'avait entendu aucun ordre, et nulle protestation, dans un pays où la rencontre la plus insignifiante entre deux êtres humains déclenche dans la foule innombrable des tsunamis de cris et de rires.

Nous avons continué de rouler. Nous avons vu cette scène se répéter encore et encore. Dans toute la ville, les troupes encerclaient les mendiants. Notre dernière étape a été l'Independence Hotel, mon hôtel ; j'ai retrouvé là les mendiants que je connaissais le mieux, en

particulier le charmant lépreux qui attrapait la monnaie avec sa bouche : lui aussi est monté à l'arrière d'un camion militaire. Le camion s'éloignait en changeant de vitesse quand est apparu à l'horizon, avec un timing miraculeux, un soleil immense, complet.

Benjamin a dit :

— Vous n'avez pas l'air dans votre assiette, mon ami. Laissez-moi vous expliquer quelque chose. Ces gens ne reviendront jamais à Ndala. Ils donnent une mauvaise image de notre pays, et dans deux semaines des centaines d'étrangers vont débarquer ici pour la Conférence panafricaine. Grâce au président Ga, ils ne verront pas ces dégoûtantes créatures. Et c'est pourquoi ils l'éliront peut-être président de la Conférence. Réfléchissez-y. Nous en reparlerons à votre retour.



À Washington, deux jours plus tard, à six heures du matin, j'ai retrouvé mon boss derrière son bureau. Il buvait du café dans un mug ébréché, en lisant le *Wall Street Journal*. Je lui ai raconté l'histoire. Il a tout de suite compris qui était Benjamin. Il m'a demandé quelle somme Benjamin demandait, quel était son calendrier, qui étaient les autres conspirateurs, s'il envisageait de prendre lui-même la place de l'abominable Ga, de devenir à son tour dictateur à la place du dictateur, quelle serait sa politique à l'égard des États-Unis – et, à propos, quelles étaient ses intentions cachées ? À la plupart de ces questions, j'étais incapable de répondre.

J'ai dit :

— Jusqu'ici, tout ce qu'il demande, ce sont des encouragements.

— Des encouragements ? a répondu mon boss. C'est nouveau, ça. Il n'a pas fait allusion à une nuit d'amour avec la first lady dans la

chambre d'Abraham Lincoln, des fois ?

Un certain général du tiers-monde avait bel et bien émis cette requête, en remerciement de services rendus comme espion dans un pays dont le produit national n'atteignait pas celui du comté de Cuyahoga, Ohio. J'ai fait part au boss de mon sentiment, à savoir que Benjamin, selon moi, n'était pas du genre à avoir grande envie de Mme Eisenhower.

Mon boss a dit alors :

— Vous le prenez au sérieux ?

— C'est quelqu'un qui fait impression.

— Alors retournez là-bas et reparlez-lui.

— Quand ?

— Demain.

— Et les encouragements ?

— Ça ne mange pas de pain. Et Ga est un mauvais cheval. Alors continuez de creuser la question.

Moi non plus je ne mangeais pas de pain – j'étais un homme seul et le dernier maillon de la chaîne. Si, par malheur, j'avais des ennuis, je ne pourrais pas compter sur l'aide du boss, ni sur personne d'autre à Washington. C'est même lui, le vieux gentleman, qui se chargerait de couper la corde. Il ne me devait rien. « Brown ? dirait-il au cas fort improbable où on lui demanderait ce qu'il était advenu de moi. *Brown ?* Le seul Brown que je connais, c'est Charlie. »

La perspective de retourner à Ndala par le prochain avion n'avait rien de réjouissant. Je venais de passer huit semaines à voyager en Afrique, à entrer et sortir de plusieurs pays, langues, identités et fuseaux horaires. Mes intestins grouillaient de parasites qui cherchaient désespérément la sortie. J'avais un problème au foie : le blanc de mes yeux était jaune. Après être monté dans l'avion à

Londres, j'avais fait une attaque de malaria à bord, ce qui avait épouvanté la femme assise à côté de moi. J'avais réussi à avaler quatre aspirines, non sans en renverser une bonne vingtaine en essayant de les sortir de leur tube, et pu mettre sous contrôle la fièvre et la transpiration. Mais douze heures plus tard, j'avais de nouveau trente-neuf de fièvre, et je frissonnais toujours, bien que par intermittence.

J'ai répondu au boss :

— D'accord.

— Cette fois, rapportez-moi *tous* les détails. Mais pas de câbles. Tout dans le crâne. Vous me ramenez l'info personnellement. Et pas un mot aux locaux.

— Lesquels ? Ceux d'ici ou de là-bas ?

— Les deux.

Le ton était nonchalant, mais je connaissais mon bonhomme de longue date. Il était intéressé ; il voyait là une occasion à saisir. C'était un vieux de la vieille, un type relax à cheveux blancs et moustache en forme de brosse à dents, qui fumait la pipe et plissait ses yeux bleus. Sa spécialité consistait à faire ce que les présidents américains voulaient qu'il fasse sans être tenus d'en donner l'ordre. Il a souri de toutes ses grandes dents de travers : il était riche, mais trop âgé pour l'orthodontie.

— Jusqu'à nouvel ordre, personne n'est au courant. Rien que nous deux. Ça vous convient ?

J'ai hoché la tête comme si mon assentiment avait une quelconque importance. Après une ou deux respirations, j'ai repris :

— Combien d'encouragements puis-je offrir à ce type ?

— Servez-vous de votre jugeote. Prenez un peu d'argent aussi. Vous serez peut-être obligé de le financer jusqu'à ce qu'il mette la main sur le Trésor national. Mais ne promettez rien. Écoutez-le.

Comprenez-le. Évaluez ses chances. Nous n'avons pas envie d'un échec. Ni d'embêtements.

Je me suis levé pour partir.

— Attendez, m'a dit le chef.

Il a fourragé dans le tiroir de son bureau, a examiné et écarté plusieurs objets identiques, puis m'a tendu une grande enveloppe brune gonflée. Un reçu y était scotché : l'enveloppe contenait 100 000 dollars en billets de cent. J'ai signé du nom fictif que mon employeur m'avait attribué lors de mon recrutement. Quand j'ai ouvert la porte pour sortir, le vieux gentleman était déjà replongé dans son *Wall Street Journal*.



Benjamin et moi n'avions mis au point aucun moyen sécurisé pour communiquer entre nous, de sorte que je ne lui avais pas signalé mon retour à Ndala. Pourtant, le sergent est venu m'accueillir sur le tarmac de l'aéroport. Benjamin savait que je revenais et je n'en étais pas surpris. Comme tout bon flic, il gardait un œil sur les manifestes de vol à l'arrivée comme au départ de sa juridiction. Le sergent a envoyé un bagagiste chercher mon sac dans la soute de l'avion, puis il m'a conduit en voiture jusqu'à une planque dans le quartier européen de la ville. Il était cinq heures du matin quand nous y sommes parvenus. Benjamin m'y attendait. Le sergent nous a préparé puis servi un petit-déjeuner complet à la mode anglaise : œufs, bacon, saucisses, pommes de terre sautées, tomates grillées, toasts, marmelade de Dundee, ainsi que du café aigre et granuleux. Benjamin a mangé avec enthousiasme, mais sans dire un mot. La clim bourdonnait à toutes les fenêtres.

— Vous serez mieux ici qu'à l'hôtel, a dit Benjamin après avoir nettoyé son assiette. Ainsi, il n'existera aucune trace de votre séjour dans ce pays.

C'était certainement vrai, et ce n'était pas le dernier de mes soucis. Je voyageais avec un passeport canadien au nom de Robert Bruce Brown, lequel était mort d'une méningite à Baddeck, Nouvelle-Écosse, trente-cinq ans plus tôt, à l'âge de deux ans. Grâce au sergent, j'avais évité la douane et le contrôle des passeports. Autrement dit, aucun tampon d'entrée ne figurait sur mes papiers. En théorie, je ne pouvais pas quitter le pays sans avoir ce tampon, mais là encore, je transportais 100 000 dollars américains en cash dans un sac de cabine, et nous étions dans un pays où l'argent parlait. Si je venais à disparaître, ce serait sans laisser de trace. Idem pour l'argent.

— Il y a quelque chose que je veux vous faire voir, a dit Benjamin.

C'était manifestement sa phrase type quand il avait quelque chose de déplaisant à me montrer. Après s'être essuyé les lèvres avec une serviette blanche en tissu, après l'avoir ensuite soigneusement repliée et laissée retomber sur la table, il m'a emmené dans le séjour. Les rideaux étaient tirés. Il faisait jour. Un rayon de soleil argenté entrait dans la pièce. Benjamin a appelé le sergent qui lui a apporté son attaché-case et a tiré les rideaux davantage encore. Avant de ressortir, il a allumé une chaîne hi-fi dont il a monté le volume pour couvrir les mouchards. Sinatra chantait *In the Still of the Night*.

Benjamin a tiré de l'attaché-case une grande enveloppe qu'il m'a tendue. Elle contenait une vingtaine de photos en noir et blanc brillant – des camions militaires stationnés dans un champ, des soldats baïonnette au canon ; un vaste fossé vide flanqué de deux

bulldozers ; des mendiants descendant des camions ; des mendiants basculant dans la fosse ; des mendiants poussés par les baïonnettes, enterrés vivants par les bulldozers ; les bulldozers passant sur la terre pour la damer sous leurs chenilles.

— L'armée est très mécontente de tout ça, a dit Benjamin. Le président Ga n'a pas informé les généraux que les soldats seraient réquisitionnés pour ce travail. Ils croyaient qu'il s'agissait seulement de mettre ces mendiants hors de vue jusqu'à la fin de la Conférence panafricaine. Au lieu de quoi on a donné l'ordre aux soldats de régler le problème une fois pour toutes.

J'avais la gorge sèche. J'ai toussé :

— Combien de personnes enterrées vivantes ?

— Personne n'a compté.

— Pourquoi a-t-on fait ça ?

— Je vous l'ai dit. La vue des mendiants était choquante.

— C'est une raison pour les enterrer vivants ?

— Les soldats étaient supposés les tuer d'abord. Mais ils ont refusé. C'est bon pour nous, car maintenant l'armée est en colère. Elle a peur aussi. Désormais, si Ga veut exécuter n'importe quel général pour meurtre, il lui suffit de révéler le crime et de punir les coupables au nom de la justice et du peuple. Les généraux n'ont pas dit au président que les soldats ont refusé d'obéir à ses ordres, si bien qu'ils se retrouvent en danger. S'il apprend la vérité, il fera brûler vifs les soldats. Ainsi qu'un ou deux généraux. Voire plus.

— Qui pourrait lui dire la vérité ?

— Qui, en effet ? a demandé Benjamin, impassible.

Je lui ai rendu les photos. Il a ouvert la paume.

— Gardez-les.

— Non, merci.

Ces photos signaient la condamnation à mort de toute personne arrêtée en leur possession.

Benjamin a ignoré ma réaction. Il a fourragé dans sa serviette et en a sorti un émetteur-récepteur. Technologiquement parlant, c'était un instrument préhistorique. Il était aussi gros qu'une bouteille de gin, moins le col. Cependant, en son temps ç'avait été une merveille. L'appareil étant de fabrication américaine, j'en ai conclu qu'il avait été fourni par le représentant local, l'homme qui collaborait avec Ga, comme on offre une breloque à un indigène.

Benjamin a dit :

— Votre code d'appel, c'est Mustard One. Le mien, c'est Mustard. En cas d'urgence. Il y a ça aussi.

Il m'a donné un Webley et une boîte de balles à tête creuse.

J'étais touché de voir qu'il se souciait de moi. Mais l'émetteur-récepteur était inutile – si la situation était désespérée au point de devoir l'appeler, je serais mort avant qu'il n'ait eu le temps d'accourir. Le Webley, en revanche, je pourrais toujours le retourner contre moi si nécessaire. Tuer quelqu'un, dans ce pays, équivalait à se suicider.

Benjamin s'est levé.

— Je reviens, a-t-il dit. Nous allons passer la soirée ensemble.

Quand il a reparu, aux alentours de minuit, je lisais *Wanderings in West Africa* de sir Richard Burton, le seul livre de la maison. Dans la première édition, celle de 1863. Les marges étaient parsemées de points noirs au crayon. Le livre avait dû servir de code à quelque Brit romantique. Comme d'habitude, Benjamin était vêtu comme il faut : chemise blanche amidonnée, cravate avec motifs cachemire, blazer croisé bleu marine, pantalon gris, souliers Oxford sang de bœuf au cuir rutilant. Il a enveloppé d'un regard désapprobateur ma chemise mouillée de sueur, mon short fripé et mes pieds nus.

— Vous devriez aller vous laver, vous raser et vous habiller, a-t-il dit. Nous sommes invités à dîner.

Benjamin ne m'a pas fourni d'autre explication. Je n'ai posé aucune question. Le sergent a roulé rapidement sur les pistes du bush, tous feux éteints. Nous sommes arrivés à un poste de garde. Le planton, un soldat fort bien mis, nous a salués et nous a fait signe d'entrer sans inspecter l'intérieur de la voiture. La piste s'est élargie ; on roulait maintenant dans une grande allée. Les gravillons craquaient sous les pneus. On a atteint le sommet d'une petite éminence, puis j'ai vu apparaître le palais présidentiel entouré de ses miradors, éclairé comme un stade de foot. Les drapeaux de toutes les jeunes nations africaines flottaient sur une rangée de mâts.

Les soldats en faction à l'entrée – ceinture blanche, gants blancs, lacets blancs – ont présenté les armes. Passant devant eux, nous avons rejoint un grand hall d'où s'élançait un double escalier ; les marches se séparaient en arrivant au palier que décorait un grand tableau bien éclairé : le portrait du président Ga en écharpe et tenue officielles. Un domestique en livrée nous a précédés dans l'escalier, puis dans une galerie de portraits représentant Ga vêtu de divers uniformes : général de l'armée, amiral de la flotte, maréchal d'aviation, chef de parti et autres fonctions que je n'ai pas su identifier.

Nous avons pénétré sans autre formalité dans le bureau du président. Aucun garde n'était en vue. Le président Ga était assis derrière une table, au fond d'une vaste pièce. Deux chiens d'attaque, des pitbulls, se tenaient de part et d'autre du bureau démesuré, les oreilles aux aguets. Il n'y avait pas moins de cinq mètres sous plafond. Je dirais d'abord que Ga n'était certes pas grand ; mais les proportions monumentales du décor l'écrasaient tellement qu'il ressemblait à une poupée. Il lisait un papier dont je supposai qu'il

s'agissait d'un document officiel, le stylo en main pour pouvoir ajouter ou biffer quelque chose, le cas échéant. Comme nous nous avancions sur un marbre blanc comme neige, nos pas ont soulevé un écho. Ceux de Benjamin étaient particulièrement bruyants à cause de ses talons de cuir, mais rien, semblait-il, n'aurait pu rompre la concentration du président.

À une dizaine de pas du bureau, nous nous sommes arrêtés, nos orteils touchant une rainure de bronze sertie dans le marbre. Ga a ignoré notre présence. Mais pas les pitbulls. Il a pressé un bouton qui a ouvert une porte secrète derrière le bureau. Un jeune officier de l'armée en uniforme d'apparat en est sorti. J'ai vu derrière lui une demi-douzaine d'autres soldats armés jusqu'aux dents, au garde-à-vous dans une pièce de la taille d'un placard, tout juste assez grande pour les contenir tous.

Silencieusement, Ga a remis le papier à l'officier qui l'a pris, avant de faire un demi-tour impeccable et de retourner dans le placard. Ga s'est levé et, toujours sans se soucier de nous, s'est dirigé vers la grande fenêtre qui, derrière son bureau, donnait sur les abords du palais, un espace abondamment éclairé, sans aucune ombre. À quelque distance, on apercevait un petit enclos où étaient parquées différentes espèces de gazelles. D'autres animaux sauvages déambulaient dans d'autres enceintes – trop nombreuses pour être embrassées d'un seul regard. Ga s'est absorbé un bon moment dans cette scène, puis il s'est retourné et est venu jusqu'à nous d'un pas rapide, comme s'il portait un de ses nombreux uniformes, alors qu'il était en saharienne blanche, pantalon noir et sandales. Benjamin ne m'a pas présenté au président. Ce n'était pas nécessaire, semblait-il, car Ga m'a regardé droit dans les yeux et m'a tendu la main en disant :

— J'espère que vous aimez la nourriture française, monsieur Brown.

C'était le cas. Il y avait au menu une terrine de sole grise servie avec un corton-charlemagne 1953, un ragoût de veau accompagné d'un pommard 1949, du fromage avec du raisin. Le président mangeait avec grand appétit en parlant sans arrêt, mais en buvant seulement de petites gorgées de vin.

— L'alcool me donne de mauvais rêves, me dit-il. Vous faites de mauvais rêves, vous aussi ?

— N'est-ce pas le lot de chacun, monsieur ?

— Mon meilleur ami, qui est mort trop jeune, ne faisait jamais de mauvais rêves. Il était trop bon, de cœur comme d'esprit, pour avoir ce genre de contrariété. Maintenant, il est dans mes rêves. Il me rend visite presque toutes les nuits. Qui recevez-vous dans vos rêves ?

— Presque toujours des gens que je ne connais pas.

— Alors vous avez beaucoup de chance.

Au cours du dîner, Ga a parlé de l'Amérique, qu'il connaissait bien. Il avait obtenu un diplôme d'une faculté du Missouri réservée aux Noirs. Les missionnaires baptistes l'avaient fait bénéficier d'une bourse d'étude. Il était arrivé deuxième de sa promo, derrière son meilleur ami, celui qui à présent le visitait en rêve. Quand Ga s'adressait à son peuple, il employait l'anglais africanisé standard, la langue parlée dans son pays, une nation où circulaient plus de cent idiomes tribaux, hermétiques les uns aux autres. Avec moi, il a parlé l'anglais américain, on aurait dit du Harry Truman. Il gardait un formidable souvenir de l'université – les parties de football, les canulars entre copains, la musique, une nourriture merveilleuse, les fêtes, les bals, la mixité américaine ! Son ami faisait figure de star de la fac en tant qu'attaquant de l'équipe de football. Ga était

l'entraîneur. Ils avaient gagné leur championnat deux années de suite.

— Depuis l'époque de notre enfance au village, mon ami avait toujours été la star. Et moi toujours l'imprésario. Jusqu'au moment où nous sommes entrés en politique : là, les rôles ont changé. Mon ami était bègue. C'était son seul défaut. C'est pourquoi je suis président. S'il avait pu s'adresser au peuple sans déclencher les rires, c'est lui qui habiterait cette maison.

— Vous aviez beaucoup d'affection pour cet homme, dis-je.

— Beaucoup d'affection ? C'était mon frère.

Les larmes venaient aux yeux du président. En dépit de tout ce que je savais de ses crimes, je me suis retrouvé en train d'aimer Akokwu Ga.

Les serviteurs ont apporté le café et le dessert dans des coupes en argent.

— Ah ! des fraises à la crème fraîche ! a dit Ga en souriant pour la première fois de la soirée.

Après les fraises, un autre serviteur a offert des cigares et un porto dont il m'a permis discrètement de consulter l'étiquette. En bon baptiste, Ga a repoussé d'un geste ces tentations. J'ai fait de même, non sans regret.

— Venez, mon ami, m'a dit Ga en se levant.

Soudain il ne parlait plus l'anglais du Missouri mais l'africain de l'Ouest.

— C'est le moment d'aller faire un tour. Vous faites assez d'exercice ?

J'ai répondu :

— J'aimerais en faire davantage.

— Ah ! mais il faut que vous preniez le temps de vous maintenir en forme, dit Ga. Moi, je monte à cheval tous les matins, et je

marche le soir, à la fraîche. Deux excellents exercices. En plus, vous attaquez votre journée en compagnie d'un cheval, un être qui ne dit jamais de bêtises. Vous devriez avoir un cheval. Si vous êtes trop occupé pour faire du cheval, prenez un masseur. Pas une masseuse. Elles empêchent la concentration. Le massage est un vigoureux exercice si le masseur est fort et s'il connaît son métier. C'est Bop Hope qui me disait ça. Le massage permet de rester jeune.

Nous étions maintenant à l'entrée, où nous attendait ce jeune officier tiré à quatre épingles qui, tout à l'heure, avait surgi du placard derrière le bureau de Ga. Raide, au garde-à-vous, il a tendu un document à Ga. Aussitôt Benjamin s'est éloigné à reculons pour ne pas se trouver à portée de vue et d'oreille du président pendant qu'il en prenait connaissance et s'adressait à son planton.

Le regard fixe, ses lèvres remuant à peine, Benjamin a murmuré :

— Il est charmant, ce soir. Faites attention.

C'étaient les premiers mots qu'il prononçait de toute la soirée. Pendant le dîner, Ga l'avait complètement ignoré, comme s'il n'était qu'un troisième pitbull couché à ses pieds.

Dehors, sous les projecteurs de stade, Ga nous a fait traverser les espaces sans ombre de son parc animalier. Trois hommes allaient devant en balayant le sol pour chasser les serpents. D'après les rumeurs et les rapports secrets dont j'avais eu connaissance, Ga avait une peur morbide des serpents. Un autre homme portait la carabine de Ga, une arme superbe qui ressemblait selon moi à une Churchill, vendue 10 000 livres à Londres.

La lumière des miradors était si forte que tout apparaissait comme sur une photo surexposée. Ga a pointé le doigt vers les gazelles en les appelant par leurs noms.

— Certains de ces spécimens sont très rares, dit-il. En tout cas, c'est ce que m'ont dit les gens qui me les ont vendues. Je les

préserve, pour le peuple de cette nation. La plupart de ces animaux ont disparu de cette partie de l'Afrique, mais avant que les Européens ne viennent avec des fusils pour s'amuser à les tuer en guise de sport, nous les considérions comme nos frères.

Ga était partisan d'élever au rang de réalité un mythique passé africain. Sur les immeubles qu'il avait construits pendant son court règne s'exposaient des peintures murales et des mosaïques dépeignant les Africains d'une civilisation perdue en train d'inventer l'agriculture, les mathématiques, l'architecture, la médecine, l'électricité, l'aviation et même le timbre-poste. Dans son esprit, il était parfaitement logique que les anciens aient vécu en paix avec le lion, l'éléphant, la girafe – tout sauf le serpent, que Ga avait chassé de son utopie.

Nous avons marché encore un peu, et gagné un enclos vide.

— Maintenant, vous allez voir quelque chose, a-t-il dit. Vous allez voir l'authentique nature.

C'était un enclos non éclairé. Ga a levé la main et les lampes se sont allumées. Seul au milieu de l'espace dégagé se trouvait un animal en lequel je reconnus une gazelle Thomson – petite taille, robe exquise blanc et marron, noire calligraphie des bandes qui ornaient ses flancs. C'était un mâle, il mesurait à peu près un mètre ; et comme tant d'autres animaux d'Afrique, c'était une œuvre d'art.

— C'est un type de gazelle commun, a dit Ga. Les troupeaux du Tanganyika en comptent des centaines de milliers. Elles peuvent distancer un lion. Regardez.

Le mot *soudainement* ne saurait dire la vitesse de ce qu'il est advenu ensuite. Sortant de l'aveuglante lumière dans laquelle il avait réussi à se cacher pour chasser la gazelle, un guépard s'est matérialisé, lancé à toute allure. Un guépard peut couvrir cent mètres en moins de trois secondes. La Thomson a vu ou perçu ce

signe de la mort fonçant sur elle ; elle a fait un bond d'un à deux mètres à la verticale, puis est retombée sur le sol et s'est mise à courir. La gazelle était un peu moins rapide que son prédateur, mais beaucoup plus agile. Quand le guépard était assez près pour attaquer, elle faisait un prompt demi-tour et s'échappait. Ce jeu s'est répété plusieurs fois. La taille de l'enclos – ou du terrain de jeu, selon la conception qui devait être celle de Ga – donnait l'avantage à la gazelle qui emmenait le guépard droit sur la barrière et virait à la dernière seconde. Une ou deux fois, le guépard s'est jeté dans les barbelés.

— C'est presque fini, a dit Ga. En général, ça dure à peu près une minute, jamais plus. Si le félin ne gagne pas la partie très vite, il perd des forces et abandonne.

Une seconde plus tard, le guépard gagnait la partie. La gazelle avait tourné dans la mauvaise direction : le félin l'avait terrassée. Un guépard n'est pas assez fort pour briser le cou de sa proie, c'est pourquoi il la tue par étouffement, en la mordant à la gorge pour lui écraser la trachée. La Thomson s'est débattue, puis n'a plus bougé. Les yeux du guépard étincelaient. Ceux de Ga aussi.

Rayonnant, il a jeté son bras autour de mes épaules.

— Formidable, hein ?

Son haleine sentait la nourriture et le vin ; j'ai perçu contre mon épaule les battements de son cœur excité. Puis, sans un bonsoir, sans même une expression sur le visage, Ga a tourné les talons. Flanqué du chasseur de serpents et du porteur de fusil, il a disparu à l'intérieur du palais. La soirée était finie. Ses invités n'existaient plus.

Nous sommes partis sans perdre de temps. Quelques minutes après, tandis que nous traversions la ville encore éveillée dans la Rover de Benjamin, j'ai posé une question :

— Il est toujours aussi hospitalier ?

— Ce soir, vous avez vu un Ga, répondit Benjamin. Il en existe mille.

Je voulais bien le croire. En une seule soirée, j'avais pu le voir incarné dans une demi-douzaine de personnages : le Duce Mussolini, l'étudiant de fac, le tendre ami, le zoologiste, le mythologiste et le dieu du plaisir mettant en scène, à sa propre intention, des sacrifices d'animaux.

La Rover ronronnait doucement le long d'une rue pavée mais déserte, bordée de buissons des deux côtés, dans une nuit collante, épaisse comme du goudron. Des phares apparurent derrière nous, et s'approchèrent rapidement. Le sergent a éteint les feux de la Rover et quitté la route. Les pneus ont mordu la terre meuble. Je me suis retrouvé projeté contre Benjamin. Un cortège nous a dépassés. Une Cadillac lancée à tombeau ouvert ouvrait la route, suivie par une Rolls-Royce ; une autre Cadillac fermait le convoi.

— Le président, a dit Benjamin tranquillement, quand la Rover a cessé de cahoter. Il se fait une femme ou deux avant le lever du jour. Il ne reste pas longtemps avec elles, jamais plus d'un quart d'heure, ensuite il rentre au palais présidentiel. Il ne voit jamais deux fois la même femme dans le même mois.

— Il entretient trente et une femmes ?

— Plus. Au cas où l'une d'elles serait impure tel ou tel soir.

— Comment fait-il son choix ? Celle-là plutôt qu'une autre ?

— Chaque femme a un numéro. Tous les mois, Ga reçoit d'une personne de St Louis, Missouri, un *dream book*, comme on appelle ça. Un de ces cahiers de numérologie utilisés pour les jeux de hasard. Il choisit le nombre du jour indiqué dans le *dream book*.

— En somme, si vous voulez le trouver tel soir, vous comparez le livre indiquant le numéro des femmes, et le nombre du jour

mentionné dans le *dream book*.

— Oui, c'est la clef. À condition de connaître l'adresse de toutes les femmes, a précisé Benjamin.

Il a souri et placé la main sur mon épaule, heureux comme un père de la vivacité de mon esprit.



Benjamin a laissé passer plusieurs jours sans donner signe de vie. Je n'étais pas prisonnier, mais en pratique j'étais bloqué dans cette planque toute la journée. Et la nuit, il n'y avait nulle part où aller. Comme n'importe quel détenu, j'inventais des expédients pour occuper mes heures. La solitude ne me dérangeait pas, ni le temps perdu – j'y étais habitué, ça faisait partie des risques du métier. Ce qui me préoccupait, c'était le manque d'exercice. En effet, je tenais à avoir du souffle en réserve au cas où j'aurais besoin de m'enfuir à toutes jambes. Car il semblait bien que l'histoire allait finir comme ça. Sur quoi d'autre une pareille situation pouvait-elle déboucher ?

Je courais sur place tous les matins pendant une heure, et l'après-midi je faisais des sprints de 100 ou 200 mètres, toujours sur place. Je faisais des pompes, des abdos, du saut à la corde. Je tapais dans les coussins du canapé, je leur donnais des manchettes de karaté jusqu'à les nettoyer de toute leur poussière. Je dansais en chaussettes sur les craquements d'une série de vieux 78 tours dénichés dans un placard : Louis Armstrong, les Harmonica Rascals, les Andrews Sisters. Le *Muskat Ramble* de Satchmo et le *Boogie Woogie Bugle Boy of Company B* des Sisters procuraient le meilleur soutien de l'effort.

Le sergent passait tous les jours me faire à manger pour le déjeuner et le dîner, ainsi que la vaisselle. Il apportait des produits

de qualité et il était bon cuisinier ; ses spécialités étaient les currys et les plats locaux au pili-pili, avec des quantités de poivre de Cayenne à vous faire résonner le cœur jusque dans le crâne. Je lui ai demandé des livres. Il a refusé l'argent que je voulais lui donner pour ça et pour la nourriture – apparemment, mes frais étaient couverts par un budget sur fonds secrets ; et le lendemain, il est revenu du marché africain avec au moins une édition de poche Penguin pour chacun des auteurs que j'avais mentionnés, plus quelques autres. Les livres étaient écornés, tachés de graisse et de café, et à presque tous il manquait des pages.

J'étais au lit, plongé dans une nouvelle de Somerset Maugham sur l'adultère en Malaisie, quand Benjamin a fini par se montrer. Comme d'habitude, il avait choisi de venir à la première heure. Il a opéré aussi furtivement que lors de sa visite à mon hôtel : aucun bruit de voiture, rien.

Comme précédemment, j'ai perçu sa présence avant qu'il ne se matérialise et ne se détache de l'obscurité. Il était venu seul, apparemment. Il trimballait une valise en cuir esquintée, avec un rabat à charnières qui s'ouvrait comme une gueule quand on en soulevait les fermoirs. La valise lui sautait entre les mains comme si elle contenait un muscle détaché d'un corps. Je rationalisai la chose en me disant que Benjamin devait trembler pour quelque raison. Peut-être avait-il eu une poussée de fièvre dont il n'était pas encore remis. Ce qui pouvait expliquer pourquoi je ne l'avais pas vu de toute une semaine.

Puis, à l'instant où j'ai compris qu'il y avait dans la valise quelque chose de vivant qui essayait de s'en échapper, Benjamin l'a tenue à l'envers au-dessus de mon lit, et a fait sauter les fermoirs. La valise s'est ouverte et un énorme mamba bleu-noir s'est déroulé pour en sortir. Le serpent a atterri sur mes jambes. Avec la vitesse

de l'éclair, il s'est ramassé sur lui-même et m'a attaqué. J'ai encaissé le coup, un choc léger, pas de brûlure ; il m'avait touché à la poitrine, juste au-dessus du cœur. Je savais que j'étais un homme mort. Et le serpent le savait aussi, manifestement. Il me regardait dans les yeux et attendait (c'est du moins ce que je croyais) que mon cœur cesse de battre, que mes pensées s'éteignent. Une seconde est passée, tout au plus. Je me sentais déjà froid. Un calme ineffable descendait sur moi. La clim laborieuse, dans la fenêtre, ne faisait presque plus de bruit tout à coup. Apparemment, c'est l'audition que je perdais en premier. Après, ai-je pensé, ce serait la vue. Je n'avais pas mal. Je me suis dit : « Peut-être qu'il y a, ou qu'il y avait un dieu, après tout, pour que mon dernier instant de vie soit si doux, si plaisant. »

J'ai regardé comme dans un rêve la main de Benjamin, une main noire comme le mamba lui-même, se saisir du serpent en l'attrapant derrière la tête. Le serpent s'est débattu, a fouetté l'air de son corps et s'est enroulé autour du bras de Benjamin. Le sergent est alors apparu, il s'est détaché de l'ombre pour pénétrer dans la clarté de ma lampe de lecture, exactement comme Benjamin tout à l'heure. Les forces unies de ces deux hommes vigoureux ne furent pas de trop pour arriver à fourrer la bête dans la valise, et la refermer. Ils avaient procédé sans paraître avoir peur le moins du monde. Dans la demi-pénombre, avec leurs visages ainsi côte à côte, ils ressemblaient plus que jamais à des frères. « Comme c'est étrange, ai-je pensé, que cette scène surréelle, dans cette maison mal fichue, soit la dernière chose qu'il me sera donnée de voir. » Benjamin a tendu la valise au sergent. Elle sautait violemment dans sa main. Le sergent a sorti une clef et, avec le plus grand calme, a verrouillé le fermoir. Il m'a fixé des yeux. Il riait avec un ravissement total, impossible de le dire autrement. C'était épouvantable.

C’est un Benjamin impassible qui s’est adressé à moi :

— Vous devez vous demander pourquoi vous n’êtes pas encore mort.

Lui ne riait pas. Le sergent, qui m’observait par-dessus l’épaule de Benjamin, rigolait à sa place ; ses grandes dents blanches réfractaient plus de lumière qu’il ne semblait y en avoir dans la chambre.

Jusqu’ici, je n’avais pas baissé les yeux sur ma blessure fatale. En fait, je n’avais pas bougé du tout depuis que le serpent m’avait attaqué. Quelque chose me disait que le moindre mouvement risquait d’accélérer la diffusion du venin et de me voler les quelques secondes qu’il me restait peut-être encore à vivre. En plus, je n’avais pas envie de voir la blessure. Je l’imaginais : les piqûres jumelles laissées par les crochets du mamba, peut-être une ou deux gouttes de sang et, le plus affreux de tout, le venin qui suintait par ces trous dans ma peau. J’ai fini par trouver le courage de jeter un coup d’œil à ma poitrine. Il n’y avait rien.

J’ai bondi hors du lit, me suis précipité dans la salle de bains où j’ai examiné mon torse baigné de sueur. J’ai enlevé mon short – je ne portais rien d’autre. J’ai pivoté et me suis tourné vers la lumière avare pour chercher des yeux la blessure mortelle tant redoutée. Mais je n’ai trouvé aucune incision sur ma peau, pas même une ecchymose. Les symptômes de mort que j’avais ressentis avaient disparu – l’étourdissement, les difficultés respiratoires, un sentiment de vide si intense qu’il sentait son arrêt cardiaque imminent.

Sans me donner la peine de remettre mon short, je suis retourné dans ma chambre.

— *Regarde-le !* s’écria le sergent, le doigt pointé sur moi.

J’ai d’abord cru qu’il se moquait de ma nudité. J’avais passé quelque temps sur la plage en Afrique du Sud, et la partie de mon

corps couverte alors par mon short était complètement blanche. Je n'ai pas tardé à comprendre que ce n'était pas ma ligne de bronzage qui le faisait rire. J'étais victime de la farce la plus sadique jamais inventée depuis que le héros de roman Harry Flashman s'était fait chasser de son école. Et ces deux-là en étaient les instigateurs. L'hilarité africaine est sans égale. Benjamin et le sergent étaient pliés en deux. Ils hurlaient de rire, ils en avaient les larmes aux yeux, ils en avaient le souffle coupé ; ils s'étreignaient en dansant de joie, ils en perdaient l'équilibre, et trébuchaient pour le récupérer.

Ils n'arrêtaient pas de répéter :

— Regarde-le ! Regarde-le !

La valise refermée avait été posée sur le lit. Elle rebondissait sur les draps, poussée par les contorsions des deux mètres de muscle qui essayaient furieusement de s'en échapper. J'ai tenté de contourner les deux hommes mais ils continuaient de se tordre de rire sur mon passage, de sorte que je ne pouvais atteindre le Webley, le cadeau de Benjamin : l'arme était planquée sous le matelas. Mon plan, c'était d'arriver à mettre la main sur le revolver ; ensuite je le déchargerais dans les soubresauts de la mallette. Mais je n'étais pas sûr de m'en tenir à ce plan une fois que j'aurais l'arme en main et ces deux guignols dans ma ligne de mire.

Peu à peu, inspiration après inspiration, j'ai repris le contrôle de moi-même. Benjamin et le sergent aussi, même s'il leur a fallu un peu plus de temps. Ce qui s'était passé était clair. Quelque chaman africain, ayant capturé le serpent, lui avait retiré ses crochets et ses sacs de venin. Connaissant Benjamin – et j'avais maintenant l'impression de le connaître intimement, toute récente que fût notre amitié –, il avait passé commande de la capture et de l'intervention vétérinaire. Sachant aussi combien le président avait peur des serpents, je pouvais me douter que le mamba édenté était pressenti

pour jouer un rôle dans le renversement du tyran. Si le coup d'État venait à réussir, Benjamin déciderait peut-être de faire figurer le mamba sur son drapeau, comme l'avait fait un groupe de patriotes, deux ou trois cents ans plus tôt, avec un autre reptile venimeux dans une autre colonie britannique.

Benjamin ne m'avait fourni aucune explication pour son canular. Et je préférais être damné plutôt que de l'interroger à ce sujet. Je n'étais pas du tout sûr d'être capable de maîtriser ma voix. Maintenant que le petit jeu s'était calmé, Benjamin ne souriait plus. Il avait recouvré son air grave et digne. Il a eu un geste minimal. Le sergent s'est saisi de la valise.

Benjamin a dit :

— Je reviens sous peu.

— Très bien, lui ai-je répondu d'une voix enrouée.

Ils se sont dirigés vers l'entrée. J'ai refermé derrière eux. J'ai voulu glisser la clef dans la poche de mon pantalon mais je me suis souvenu que j'étais nu. La nudité était une grave insulte aux yeux des Africains christianisés tels que Benjamin. C'est peut-être la raison pour laquelle il avait cessé de rire avant que la plaisanterie ne fût vraiment épuisée.

J'ai plongé la main sous le matelas. J'ai pris le Webley et je l'ai armé. C'est une arme très lourde qui fait presque ses trois livres une fois chargée ; quand j'ai senti sa masse peser dans ma main, je me suis mis à trembler. Impossible de m'en empêcher. Je redoutais de voir le coup partir, mais j'avais un si faible contrôle de mes muscles que je n'arrivais pas à reposer ce flingue. Je claquais des dents, mon corps frissonnait dans cette pièce où la température ne devait pas être inférieure à trente degrés. Pour la première fois, j'ai vraiment compris quel brillant fils de pute était ce Benjamin.

Deux jours plus tard, à cinq heures du matin, il est venu à la planque prendre son petit-déjeuner. Il n'avait pas fermé l'œil de la nuit, m'a-t-il dit. Ça ne se voyait absolument pas. Il sortait de sa douche, son uniforme impeccable sentait encore le fer à repasser, il se tenait droit comme un « I » sur sa chaise. Pourtant il n'avait pas son masque habituel. Il était en proie à une excitation qu'il ne se donnait même pas la peine de cacher.

Il a mangé à la petite cuiller le jaune de ses œufs au plat, puis il s'est tapoté les coins de la bouche avec sa serviette.

— Le président de la République est très contrarié, a-t-il dit.

Il parlait à voix basse. J'avais du mal à l'entendre car un disque de Benny Goodman tournait sur l'électrophone – la précaution usuelle contre les mouchards –, et Harry James et les autres trompettistes jouaient comme si leurs cinq ou six instruments n'en formaient qu'un seul.

Je lui ai demandé :

— Contrarié ? Pour quelle raison ?

— Il a trouvé sur son bureau des crochets de mamba, avec les sacs de poison.

— Seigneur Dieu, dis-je. Pas étonnant qu'il soit contrarié.

— En effet. Il a trouvé tout ça cette nuit, en rentrant de chez une de ses femmes. C'était posé au beau milieu du sous-main, dans une tasse à café. Quelqu'un aurait pu verser du café dans la tasse, et lui, boire ce café distraitement. C'est ce qu'il a pensé.

Je ne trouvais rien à dire. Et nul doute que Benjamin n'avait pas besoin de mes encouragements pour continuer son histoire.

Il a donc poursuivi :

— Il a piqué sa crise et m'a appelé immédiatement. Il hurlait au téléphone. Il disait qu'il était entouré de traîtres. Comment avait-on réussi à pénétrer dans son bureau en son absence ? À faire entrer cette tasse à café ? Et personne ne l'avait remarquée, cette tasse ? Ni ce qu'il y avait dedans ? Il y a des soldats partout dans le palais. Enfin, il y avait.

— Ils n'y sont plus ?

— Il les a renvoyés, bien entendu. Comment leur faire confiance après ça ? Il a aussi donné l'ordre d'arrêter le commandant militaire du staff. Cet ordre, bien sûr, a été exécuté.

— Le commandant militaire du staff est en prison ?

— Pour le moment, oui. C'est une occasion qui nous est offerte de nous parler franchement.

— Qui gère la sécurité, si ce n'est plus l'armée ?

— La police nationale. Un honneur, mais une charge pour nos forces, surtout avec l'ouverture, après-demain, de la Conférence panafricaine. Des milliers de gens vont débarquer à Ndala, dont vingt-six chefs d'État, et qui sait combien de dignitaires, combien d'inconnus ? Mais notre priorité numéro un, bien évidemment, c'est la sécurité de notre propre chef d'État et de gouvernement.

— Vous enquêtez, j'imagine.

— Oh ! oui, a répondu Benjamin. On a interrogé des suspects dont certains occupent un très haut rang. Des perquisitions ont été effectuées. Tous les coffres du pays ont été ouverts. On collecte des informations, on a des empreintes, d'autres preuves physiques aussi, les procédures policières habituelles sont en cours, mais à plus grande échelle, et exécutées avec plus de zèle. Le palais présidentiel est interdit d'accès à tout le monde, sauf au président et à la police.

Il contrôlait parfaitement sa voix et ses muscles faciaux. Mais sous cette apparence imperturbable, il bouillait de bonheur. Il était

sur le point d'atteindre quelque chose qu'il souhaitait vraiment, et très fort.

— Seulement, il n'y a pas que cette histoire de crochets de serpent qui nous préoccupe, a repris Benjamin. Le président à vie a également reçu une lettre anonyme mystérieusement glissée sous son oreiller par une main inconnue ; le mot disait qu'un échantillon de ses sécrétions corporelles avait été remis à un célèbre sorcier vaudou de Côte d'Ivoire.

Voilà qui était nouveau et capital. Jouant les naïfs, puisque c'était mon rôle dans cette comédie, j'ai demandé :

— Des sécrétions corporelles ?

— Nous pensons qu'elles ont été recueillies par une des femmes de Ga. Il est extrêmement inquiet. Ça ne peut signifier qu'une chose : qu'un ennemi lui a jeté un sort. Il n'y a qu'un moyen de conjurer ce sort : trouver le coupable, celui qui a engagé le sorcier vaudou.

Il me distribuait ces nouvelles en restant impassible. Pas un sourire, rien qui ressemblât même à un clin d'œil ; aucune expression d'aucune sorte ne remontait à la surface. Naturellement, c'est Benjamin lui-même qui avait orchestré tout ce qu'il était en train de me raconter – les crochets, le venin, la lettre anonyme avec son terrifiant message. Mais il me décrivait la chose comme s'il n'en savait pas plus qu'un extraterrestre à propos de qui diable pouvait bien être responsable des tourments infligés au président Ga.



Le sort jeté par le sorcier vaudou était la clef du complot. J'avais connu des Africains, dont un de mes agents, diplômé de Cambridge, qui avaient dépéri, et finalement péri, pour cause de sorcellerie. Les

sécrétions corporelles étaient l'élément vital permettant au sorcier d'opérer. Il en avait besoin pour jeter un sort avec une efficacité réelle. Une mèche de cheveux, une once d'urine, une cuiller à café de salive, des matières fécales : plus intime était le produit, plus grand était son pouvoir. Rien de plus efficace que le sperme. Pas étonnant que Ga fût hors de lui. Pas étonnant non plus qu'il fût désormais entre les mains de Benjamin.

Plus de trente chefs d'État africains avaient débarqué à Ndala pour assister à la conférence du président Ga. On les verrait aujourd'hui traverser la ville à bord de leurs Mercedes et de leurs Cadillac, saluer de la main la foule innombrable rassemblée pour les accueillir. Aucun de ces spectateurs n'avait la plus petite idée de qui étaient ces dignitaires, ni de ce qu'ils venaient faire à Ndala, mais ça, c'était une autre question. Des tribus entières avaient été transportées en bus ou en camion ; d'autres étaient venues à pied de l'intérieur du pays, poussées comme des troupeaux. Beaucoup dansaient. Les chefs, pour se protéger de leurs ennemis, s'étaient fait accompagner de guerriers armés de lances et de boucliers. Ils avaient amené leurs épouses pour qu'elles les servent, et des nains pour les amuser. Chacun de ces êtres humains semblait être en train de grogner, de crier, de chanter ou, plus souvent encore, de rire, et l'air tremblait du bruit de toutes ces voix auxquelles s'ajoutaient le battement des tambours, le son des instruments de musique et les coups de klaxon. Le vin de palme et la bière chaude coulaient à flots ; les arômes épicés des ragoûts et des chèvres rôties s'échappaient des feux de cuisson allumés par centaines.

Le sergent a enfin repéré l'endroit qu'il cherchait, un espace libre devant l'immeuble du Parlement ; il y a garé la voiture à l'ombre d'un gros baobab. Deux agents étaient en faction ; ils ont écarté la foule pour nous dégager la vue.

— Ils ne vont pas tarder, a dit le sergent.

Il était près de cinq heures de l'après-midi. La parade avait déjà quatre-vingt-dix minutes de retard sur le programme, ou peu s'en fallait, mais le concept « être à l'heure » n'existait pas à Ndala, ni dans aucun pays africain. Une quarantaine de minutes plus tard nous est parvenu le son lointain, étouffé, d'une fanfare jouant *Les Grenadiers anglais*. La musique s'est rapprochée et la fanfare est passée. Le tambour-major brandissait un bâton grand comme lui, et tous les musiciens paraissaient fixer l'Austin des yeux, tandis que les soldats tournaient leurs regards vers le Parlement et le cercle de mâts où flottaient les drapeaux des nations africaines. Un bataillon d'infanterie a défilé avec entrain ; les hommes trempés de sueur faisaient tournoyer leurs fusils, et leurs chaussures soulevaient la poussière du sol. Après l'infanterie, des tanks, des blindés et des mortiers ont défilé. Enfin ç'a été le tour d'un peloton de joueurs de cornemuse, vêtus d'un kilt où se balançait le sporran, et le morceau *Scotland the Brave* a déchiré l'air surchauffé. Si les Brits n'avaient pas réussi à transmettre grand-chose à ces gens en un siècle de colonialisme, du moins leur avaient-ils appris à organiser une parade.

— Maintenant, voilà les présidents, a dit le sergent. Le président à vie Ga va passer le premier, les autres vont suivre.

Puis, alors même que nous étions seuls dans la voiture toutes vitres remontées, il a baissé la voix jusqu'au chuchotement pour ajouter :

— Regardez bien la route devant sa voiture.

La Rolls présidentielle blanche comme neige s'est détachée de la poussière. Des badauds ont laissé échapper des grognements, mais il n'y a pas eu de cris ni rien de tel. C'est à peine si les masses regardaient ce phénomène étrange, extraterrestre ; nul doute qu'ils

n’auraient pas réagi différemment si un vaisseau spatial avait atterri face à eux. La cérémonie, cela dit, ne manquait pas d’allure. Les soldats postés tous les trois mètres le long des rues ont présenté les armes. Le sergent a bondi hors de la voiture ; lui et les deux flics se sont mis au garde-à-vous et ont salué. Moi aussi, je suis sorti. Personne ne me prêtait attention. Le président Ga lui-même ne concentrait l’attention que de quelques personnes. La Rolls continuait sa progression régulière, fanions au vent, phares allumés. La foule s’est éveillée, traversée de murmures.



C’est alors que les gens, sans prévenir, se sont mis à courir dans toutes les directions – hommes, femmes, enfants, vieillards infirmes portés sur le dos par leurs fils ou leurs filles, tout le monde à part les danseurs qui eux étaient pris maintenant dans une transe collective, et continuaient de danser sans se rendre compte de la panique qui s’était répandue autour d’eux. Tous les autres se sont enfuis aussi vite que le permettaient leurs jambes. La Rolls présidentielle a brutalement freiné et s’est immobilisée. À l’intérieur, le président Ga, ou l’une de ses doublures en uniforme blanc, a été projeté comme une poupée de chiffon.

Impossible de ne pas voir dans tout ça l’œuvre de Benjamin. Un seul mot a occupé mes pensées : assassinat. Il se préparait à descendre son homme sous les yeux de trente autres présidents à vie.

J’ai bondi sur le capot de l’Austin, puis j’ai rampé jusque sur le toit. De ce point de vue, j’ai vu ce qui avait causé toute cette frayeur. Un mamba noir d’au moins trois mètres de long traversait la route avec une célérité quasi incroyable, sur le passage de la Rolls

blanche. Soudain une demi-douzaine de lascars, la plupart à demi nus, ont jailli de la foule et attaqué le serpent à coups de machette, le taillant en plusieurs morceaux qui se tortillaient violemment, comme s'ils voulaient se recoller pour reconstituer un seul reptile vivant. De la foule sortait à voix basse un puissant grondement collectif. C'était un bruit immense et sourd, un murmure amplifié dix mille fois sur un haut-parleur hi-fi qui restait à inventer.

La Rolls s'est éloignée à toute vitesse en klaxonnant. Le sergent a dit :

— Montez dans la voiture. On doit y aller.

Je me suis exécuté. Dans l'Austin hermétique, étouffante, j'ai demandé si le mamba qui avait traversé la route du président Ga en ce jour de triomphe pourrait être perçu comme un sombre présage.

— Oh, oui ! a répondu le sergent en souriant dans le rétroviseur. Un *très* sombre présage. Aucun de ceux qui l'ont vu ne pourra jamais l'oublier.

La nuit tombait. Le sergent ne m'a pas conduit à la planque habituelle, mais dans une autre, aux confins de la ville. Dès notre arrivée, j'ai allumé la radio en langue anglaise. Les cérémonies d'inauguration de la Conférence panafricaine battaient maintenant leur plein au stade de football. Les présentateurs criaient pour se faire entendre et couvrir le vacarme des orchestres et des chœurs, le crépitement des feux d'artifice et le bruit de la foule. Inutile de dire que pas un mot ne fut soufflé à l'antenne concernant la rencontre entre le mamba et la Rolls blanche de Ga. De toute façon, tout le monde était au courant par le bouche à oreille, les tam-tams ou les milliers de langues bantoues qui permettaient de communiquer non seulement par la voix, mais aussi par des signes ou des sifflements.

Dans tous ces esprits comme dans le mien, la question était de savoir ce qui allait se passer, et quand. J'ai laissé la radio allumée,

sachant que c'est de là que tomberait la nouvelle du coup d'État. Dans toute opération de ce genre, la station de radiodiffusion venait en deuxième priorité après la capture ou l'assassinat du prince. Il était clair que Benjamin et ses coconspirateurs – à supposer qu'ils existent – devaient frapper ce soir. Une pareille occasion d'anéantir le tyran sous les yeux mêmes de l'Afrique ne se représenterait plus. Benjamin entendait bien tuer Ga de la façon la plus humiliante possible. Il entendait le faire passer pour un être faible, impuissant, seul, que personne n'aurait la volonté ni la capacité de défendre.

À huit heures précises, le sergent est arrivé avec une glacière, a fait résonner dans la cuisine des bruits de casseroles, et m'a servi à dîner en apportant les cinq plats en même temps. C'était de la nourriture française.

— Le même menu que pour les présidents présents au dîner officiel, a dit le sergent.

Je n'ai mangé que le plat principal qu'il avait réchauffé, des médaillons de veau dont la sauce à la crème avait tourné parce que le sergent l'avait laissée bouillir.

Vers deux heures du matin, le talkie-walkie du sergent a émis un son criard. Il l'a approché de son oreille et écouté ce que j'ai perçu comme un mot unique, auquel il a répondu par un autre mot. La conversation n'a même pas duré une seconde.

— Venez, monsieur Brown. Il est temps d'y aller, m'a-t-il dit.

Nous avons roulé dans un labyrinthe de rues, mais, en cette nuit de réjouissances, on ne voyait personne dormir sur les bas-côtés. Tout le monde s'amusait. Les lampes à huile et les bougies brillaient dans la pénombre, tels des yeux rouges et jaunes, comme si la faim

avait attiré aux abords de la fête le genre *Carnivora* au grand complet. Les haut-parleurs déversaient de la musique à plein volume, les gens dansaient et l'air stagnant, surchauffé, s'animait des cris de milliers de discussions. La ville était devenue un Equator Club immense, assourdissant. Le sergent traversait toute cette agitation en manœuvrant l'Austin, une main sur le volant, l'autre sur le klaxon qu'il actionnait sans cesse pour prévenir les gens qu'il n'avait pas l'intention de leur rouler dessus et de les tuer. Depuis le jour de l'indépendance, me suis-je dit, jamais autant de témoins n'avaient été debout à cette heure, prêts à voir ce que Benjamin allait faire maintenant.

Nous avons fini par nous extraire de la foule pour pénétrer dans le quartier européen. Je pouvais voir par la lunette arrière les lumières déformées de la ville, la fumée et les rougeoiements. J'avais l'impression de sentir la terre trembler au rythme des innombrables pieds nus frappant le sol à l'unisson, à deux kilomètres de là. Même à cette distance, la musique et les cris étaient forts.

Le sergent conduisait vite, comme toujours, et comme toujours tous phares éteints. Il a garé le véhicule et coupé le moteur. Mes yeux accommodaient à présent, et j'ai vu une autre voiture de police en stationnement quelques mètres plus loin. Nous nous étions arrêtés au sommet d'une petite colline, et les lueurs de la ville se réfractaient dans la carrosserie du véhicule. Une troisième voiture n'a pas tardé à arriver. Elle s'est garée à côté de nous. C'était la Rover de Benjamin, reconnaissable au grondement baryton de son moteur. L'insigne sur la casquette du chauffeur a capté un rayon de lumière. Un homme de grande taille occupait seul la banquette arrière : c'était Benjamin.

Il s'est hâté de me rejoindre. Le plafonnier clignotait. Benjamin portait l'uniforme d'apparat qu'il avait revêtu, supposais-je, pour le dîner – pantalon, chemise blanche et cravate ; sur sa courte veste de soirée à épaulettes, cet habit que les Brits appellent un « pète-cul », ses décorations étaient épinglées. Benjamin sentait son parfum habituel : savon, amidon, cirage.

Des phares ont escaladé la colline, tourné brusquement à gauche dans une rue parallèle à la nôtre, et se sont arrêtés. Les portières ont claqué, des hommes se sont déplacés rapidement, une clef a tourné dans une serrure, une porte s'est ouverte en grinçant, un disque rayé d'Édith Piaf a joué cinq ou six mesures des *Amants de Paris*.

C'était la maison où Ga avait rendez-vous ce soir. Une faible lumière jaunâtre vacillait à la fenêtre de l'étage, comme provenant d'une autre chambre à travers un couloir. La porte de derrière s'est ouverte. Une lampe torche a clignoté. Les phares de la Rover lui ont répondu.

— Venez, a dit Benjamin.

Il est descendu de voiture et s'est enfoncé dans le noir à grandes enjambées. Je l'ai suivi. Le sergent a pris quelque chose dans le coffre qu'il a bruyamment refermé. J'ai entendu derrière moi la course de ses brodequins. Nous avons franchi la porte. Dans la maison, on avait changé de disque sur la hi-fi et la voix de Piaf attaquait *Il pleut*. Benjamin, comme s'il était chez lui, s'est hâté d'enfiler un couloir et de grimper un escalier. En haut, dans la demi-clarté venue d'une chambre à la porte entrouverte, un policier était au garde-à-vous, l'air de ne pas savoir exactement ce qu'on attendait de lui, ni ce qui allait se passer maintenant.

J'ai vu dans un miroir un homme et une femme engagés dans un vigoureux coït, et entendu les gémissements de la femme et ses cris. Le sergent est entré dans la chambre. Benjamin m'a poussé

légèrement et je suis entré aussi. Partout dans la pièce brûlaient des bougies, dans une forte odeur d'encens, sous un nuage de fumée. La femme a crié quelque chose dans une langue qui m'a paru ressembler à du suédois. Elle n'était pas très grande. Le président Ga, qui était couché sur elle, la recouvrait entièrement. Elle avait enroulé ses jambes autour des reins de Ga et croisé ses chevilles. Elle portait des souliers dorés à talons aiguilles. J'ai cherché à voir son visage dans le miroir, mais mes yeux ont croisé ceux de Ga. La lumière des bougies a exagéré la taille de son regard écarquillé, stupéfait. Sa figure s'est tordue en une grimace furieuse, et il a roulé sur le côté pour se détacher de la femme, qui a perdu un soulier. Maintenant je pouvais voir son visage à elle, sa peau tachée de rouge à lèvres, ses cheveux en bataille. C'était une blonde standard, avec autant de piquant qu'un mannequin dans une vitrine.

Je savais bien sûr ce qui allait se passer. Le sergent a fait un pas en avant. Il tenait au bout de son bras tendu cette valise que je ne connaissais que trop bien. C'était elle, selon toute évidence, qu'il avait rétirée du coffre de l'Austin. Le claquement des fermetures en métal a résonné comme le chargeur d'un automatique. Le sergent a ouvert la valise et l'a renversée. Le mamba a jailli avec la même incroyable rapidité, comme s'il venait de prendre vie sous nos yeux. J'ai essayé de faire un bond en arrière mais Benjamin se tenait juste dans mon dos et me barrait le passage. Le président Ga et la blonde se sont pétrifiés, comme saisis sur une photo en noir et blanc par la lumière d'un projecteur.

Le serpent, d'une attaque foudroyante, a frappé la cible la plus proche, le président Ga. Il a gémi comme si une balle lui était entrée dans le corps. Il a ouvert grand la bouche et s'est exclamé en anglais :

— Oh ! Jésus, doux Jésus !

C'était une prière, pas un blasphème. Il a lâché du même souffle un sanglot incroyable. Entre ces deux sons primaux, la femme s'est jetée au pied du lit en hurlant, atterrissant à quatre pattes derrière nous, avant de piquer un sprint dans le couloir, sans cesser de pousser des cris perçants, toujours chaussée d'un seul soulier. Le flic à l'entrée l'a poursuivie sur deux ou trois pas, a ramassé le soulier qu'elle avait perdu dans sa course, et l'a attrapée par les cheveux, qu'elle avait très longs. La tête de la femme a été projetée en arrière mais elle a continué sa course, laissant le flic derrière elle avec une poignée de mèches blondes dans la main. Le flic a regardé les cheveux d'un air stupéfait, puis il a donné un coup de sifflet. La femme a été capturée en haut de l'escalier par un autre flic, un homme aussi grand que Benjamin. Il l'a ramenée vers la chambre – elle se tortillait, se débattait, vociférait. Elle avait la peau si blanche que je m'attendais presque à voir de la poudre voler de son corps. Elle a mordu le flic au visage. Il lui a tordu la mâchoire jusqu'à ce qu'elle le lâche, et quand il a vu son propre sang sur ses dents à elle, il l'a cognée deux fois contre le mur avant de la lâcher en écartant les mains avec une expression de dégoût, écœuré d'avoir été attaqué et *mordu* par une femme. La femme a glissé à terre, inconsciente et sans force. Elle a atterri sourdement sur ses fesses rebondies, le dos contre le mur, la tête pendante derrière le rideau de ses cheveux. Elle a eu un sursaut, comme si elle rêvait, et je me suis demandé si elle n'avait pas la colonne vertébrale brisée. Elle avait des seins bien dessinés, de belles jambes, un pubis peroxydé, et tout indiquait qu'elle s'était mis du rouge sur les tétons. Pour quelque raison – peut-être parce que cette touche de perversion était si peu imaginative, si innocente, pareille à un truc de débutante –, j'ai ressenti de l'empathie pour elle, en tout cas momentanément.

Un coup de feu a retenti derrière moi. Dans l'espace confiné de la chambre, on aurait dit un coup de canon. Une odeur de cordite s'est mêlée au parfum de l'encens. Benjamin, au-dessus du lit, avait en main le Webley fumant. Dans son agonie, le serpent sans tête fouettait le lit dans tous les sens, projetait du sang sur Ga et partout sur les draps. Protégeant ses génitoires d'une main, Ga a battu vivement en retraite sur le lit afin de fuir le serpent, même s'il ne pouvait ignorer qu'il était à présent inoffensif. Quelle graine Dieu a-t-il semée dans l'esprit humain le jour où Adam a mordu dans la pomme ! À en croire l'expression de Ga, il était persuadé d'être en train de mourir, et que ça irait presque aussi vite que pour le serpent ; mais il ne pouvait échapper à ses instincts, et ses instincts lui ordonnaient de couvrir sa nudité et de sauver sa vie.

Les yeux de Ga étaient maintenant fixés sur Benjamin. Il n'était pas difficile d'y lire cette question : Benjamin l'avait-il tué ou secouru ? Benjamin lui a répondu d'un geste qui voulait dire : « Venez. »

Ga s'est étranglé :

— Un médecin !

Benjamin l'a ignoré. En silence, il a pointé un doigt d'abord vers le sergent, puis vers Ga. Ensuite il a tourné les talons et quitté la pièce. Le sergent a ramassé le serpent qui se tortillait et l'a jeté dans le couloir ; saisissant le bras gauche de Ga, il l'a ramené dans le dos et, d'un geste expert, lui a menotté les deux mains.

Surpris, outragé, Ga s'est écrié :

— Je vous ordonne…

Le sergent l'a frappé durement dans les reins. Ga a hurlé de douleur, s'est calmé, il haletait. Le sergent a crié un ordre dans sa propre langue. Deux flics – celui qui était en faction à l'entrée et celui que la blonde avait mordu – sont entrés dans la chambre, ont

remis Ga sur ses pieds, et l'ont emmené, nu, dans le couloir, laissant derrière eux le mamba sans tête, et la blonde avachie. Le mamba se tortillait toujours, et c'est la première chose que la fille verrait quand elle rouvrirait les yeux.

Dans la chambre, la hi-fi a égrené les dernières paroles de la chanson de Piaf commencée à notre arrivée. Il n'avait fallu que trois minutes à Benjamin pour réaliser son coup d'État.

Dehors, Ga résistait aux deux flics qui essayaient de le faire entrer dans le coffre de la Rover. Il donnait des coups de pied et des coups de tête, il se débattait. L'un des flics l'a frappé à la hanche avec son bâton. Ga s'est effondré comme une marionnette dont on a coupé les fils. Les flics l'ont poussé dans le coffre qu'ils ont refermé sur lui. L'un d'eux a verrouillé la serrure puis, avec jubilation, s'est amusé à marteler la carrosserie. Le sergent lui a jeté un mot furieux.

Benjamin avait déjà repris sa place sur la banquette arrière de la Rover. Je m'attendais à devoir monter dans une autre voiture, ou à rester là, mais le sergent m'a ouvert la portière et je me suis assis à côté de Benjamin. Nous entendions Ga dans le coffre derrière nous – il gémissait, sanglotait comme un enfant, chuchotait, en appelait à Jésus, hurlait soudain le nom de Benjamin d'une voix si forte que je croyais voir les postillons jaillir de sa bouche. Benjamin savait maintenant que son ennemi était à sa merci ; mais rien ne disait qu'il en tirait la moindre satisfaction – pas un geste, pas un mot. Il restait figé dans son uniforme victorien, mutique, immobile, le regard fixe.

L'Austin du sergent, conduite par un des policiers, nous a suivis à travers une ville pleinement éveillée. Le bruit était toujours le même, avec davantage de gens ivres et de débordements. À quoi pouvait bien penser Ga dans la pénombre de son cachot étroit, plié comme un fœtus, nu, enchaîné ? Dix minutes plus tôt, il était

l'homme le plus puissant d'Afrique. Et c'était fini. Il ne faisait plus de bruit. Pourquoi ? Redoutait-il d'être découvert par la foule, sorti de son coffre, exhibé nu au milieu des hurlements de la meute ? Craignait-il que son effroyable humiliation ne soit photographiée, diffusée par les actualités aux quatre coins du monde ?

Nous sommes arrivés devant un immeuble que je n'ai pas reconnu. Quelque part au-dessus de nous un feu rouge clignotait. Comme nous descendions de voiture, j'ai levé les yeux et me suis aperçu que c'était la balise lumineuse dressée sur la tour de la radio nationale. J'ai distingué les silhouettes d'un véhicule blindé et d'une dizaine d'hommes en uniforme.

Les agents ont tiré Ga de son coffre. Il se débattait et criait des mots dans une langue que je ne comprenais pas. Une bande de lumière a signalé l'ouverture d'une porte. Pour mes yeux, qui de toute la soirée n'avaient rien vu de plus lumineux que la flamme des bougies, la clarté a été aveuglante. C'était une entrée de service. Nous l'avons franchie pour trouver une cage d'escalier étroite. Un jeune inspecteur s'est mis au garde-à-vous et a salué. Sa mise et son comportement offraient une ressemblance notable avec ceux du capitaine tiré à quatre épingles que j'avais vu au palais présidentiel. D'autres policiers étaient en faction dans l'escalier, un sur chaque marche. Chose incongrue pour des hommes habillés comme des bobbies anglais, et entraînés à se comporter comme eux, ils étaient tous armés d'une mitraillette. Je me suis demandé ce qu'il adviendrait s'ils se mettaient soudainement tous à tirer dans cette cage d'escalier bétonnée et confinée.

— Vous savez qui je suis ? a hurlé Ga.

Personne n'a répondu.

— Je suis le président de cette république, élu par le peuple. Ces criminels m'ont kidnappé. Je vous ordonne de les arrêter sur-le-

champ.

Sa voix résonnait comme lorsqu'il s'adressait à son peuple à la télévision, telle une cloche d'église, et il avait beau être dans un état misérable, son vieux moi était toujours là, fait de regards brûlants et d'impérieuses manières. Cependant, la réalité, c'était que deux flics hors gabarit le tenaient par les bras. Il était nu, enchaîné, éclaboussé du sang du mamba. Un filet de bave coulait au coin de sa bouche. Les flics l'ont poussé vers l'escalier. Ses orteils se sont écrasés contre la marche de ciment, et il a aspiré une courte bouffée d'air entre ses dents serrées, qui s'est ensuite muée en hoquets de frustration. Les hommes auxquels il donnait des ordres refusaient de le regarder.

Je me suis demandé si le prochain épisode de ce scénario type *Alice au pays des merveilles* verrait Ga s'asseoir derrière le micro avec ordre d'annoncer au pays qu'il avait été chassé du pouvoir. Mais non, ses gardes l'ont obligé à grimper l'escalier à marche forcée, et à pénétrer dans la salle de régie. Je suis resté dans le studio avec Benjamin et le sergent. La salle de régie était vivement éclairée. C'était étrange d'observer à travers la vitre antibruit un Ga hirsute, sans vêtements, halluciné, pareil à l'un de ses ancêtres du néolithique.

L'ingénieur du son a allumé un micro et a dit :

— Quand vous voulez, commandant.

Ga a crié dans le micro ouvert :

— Vous allez mourir ! Tous ! Vos familles vont mourir ! Vos tribus, tous vous allez mourir !

L'ingénieur du son, tremblant de peur, a refermé le micro mais la bouche de Ga a continué de remuer jusqu'à ce que le plus grand des deux flics se décide à le bâillonner avec sa main. Il lui a aussi pincé les narines, mettant ainsi fin à la pantomime derrière la vitre antibruit.

Ayant détecté un mouvement près de moi, j'ai tourné la tête. Un homme en pyjama avait pris place derrière le micro. Il n'était pas moins nerveux que l'ingénieur du son. Benjamin lui a tendu une feuille de papier, couverte de sa belle calligraphie. Benjamin, un homme qui ne déléguait pas, avait manifestement choisi de confier à quelqu'un la déclaration la plus importante jamais diffusée sur Radio Ndala : levant le pouce, il a donné le feu vert à l'ingénieur du son. Ce dernier a compté les secondes en dressant les doigts l'un après l'autre. Il a pointé l'index sur le speaker qui a commencé à lire en anglais, d'une voix suave, comme s'il présentait une émission.

— Écoutez attentivement ce message du haut commandement de Ndala, adressé au peuple de notre pays, a-t-il dit.

La voix était ferme, calme, mais la tête et les mains tremblaient.

— Le tyran Akokwu Ga n'est plus le président de Ndala. Il est accusé de meurtres de masse, de trahison, de corruption et d'autres crimes graves, il sera traduit en justice et puni selon la loi. Les fonctions gouvernementales sont assurées pour le moment par le haut commandement de l'armée et de la police nationale. Les Nations unies et les ambassades des pays amis ont été informées de ces événements. Le peuple doit rester calme, obéir à la police, et chacun doit rentrer immédiatement chez lui. Des élections seront organisées en temps voulu afin de désigner un nouveau chef de l'État. La nation est à l'abri du danger. Les investissements effectués par les ressortissants étrangers sont en sécurité. Le trésor volé au peuple par Akokwu Ga est sur le point d'être rapatrié. Tous les invités présents dans notre pays sont en sécurité, ils ont toute liberté de rester à Ndala ou de quitter Ndala s'ils le souhaitent. D'autres communiqués seront diffusés régulièrement par le haut commandement. Vive Ndala. Vive l'indépendance et la liberté. Vive la justice. Vive la démocratie.

Pendant cette lecture, Ga a écouté avec attention, s'est apaisé, fixant des yeux avec concentration ce qui devait être un des haut-parleurs de la salle de régie. Il était si complètement absorbé par ce qui se disait que l'on aurait cru un enfant à l'heure de dormir, écoutant une histoire sur lui-même. Les yeux grands ouverts, le visage empreint de surprise, la bouche entrouverte. Un photographe de la police a pris plusieurs clichés. Ga s'est redressé et a pris la pose, la tête rejetée en arrière, son pied entravé poussé vers l'avant, comme s'il était revêtu d'un de ses resplendissants uniformes.

Après quoi il a été ramené de force à la Rover, et de nouveau enfermé dans le coffre. Il ne se débattait pas et ne faisait aucun bruit. La séance photo, semblait-il, lui avait rendu sa dignité.

Des barrages avaient été dressés par les soldats sur la route qui menait à la présidence. Ils ont ouvert les barrières pour laisser passer la Rover de Benjamin, et ont salué à son passage. Nous n'étions guère en force – deux berlines ordinaires pas même ornées de drapeaux, quatre policiers et un espion américain muni d'un faux passeport, plus ce prisonnier, dans le coffre, qui inspirait de l'effroi aux soldats.

Bientôt le palais a été en vue, illuminé comme précédemment par les mégawatts tombant à flots des miradors. Dans l'allée circulaire étaient garées une douzaine de limousines dont les portières arboraient des blasons officiels. Des policiers armés de kalachnikovs gardaient les portes du palais. Sur le toit, d'autres policiers étaient aux commandes des mitrailleuses et des lance-missiles antiaériens pris à l'armée.

Avant de descendre de voiture, Benjamin a attendu que les flics aient extrait Ga de son coffre. Il ne m'a donné aucune instruction, si bien que je l'ai suivi quand il a pris la direction du palais à grands pas, sans faire de cérémonie, comme à son habitude. Nous avons

gravi le grand escalier. On avait retiré tous les bustes, statues et portraits à l'huile représentant Ga dans ses nombreux uniformes. Moins d'une heure plus tôt, quand il avait descendu ces marches, il était encore président à vie. À présent, il les remontait les chaînes aux pieds. La scène avait quelque chose d'onirique, comme si nous n'en faisions pas partie, comme si nous n'avions pas mérité d'y figurer, comme s'il s'agissait de la reconstitution d'un événement de la vie d'un autre tyran qui aurait vécu et péri à une autre période de l'histoire. César, à l'heure du coup de poignard, s'était-il souvenu d'un Grec assassiné, mort d'une mort plus réelle ?

Le vaste et somptueux bureau de Ga avait été transformé en un genre de tribunal. Sa table et toutes ses affaires avaient été déménagées. Restait le drapeau de Ndala, ainsi que d'autres, sans doute ceux des forces armées et de plusieurs entités gouvernementales, mais la bannière présidentielle n'était plus là. La grande table de conférence bien astiquée, et qui sentait la cire, se dressait maintenant perpendiculairement à la place précédemment occupée par le bureau de Ga. Derrière elle, par la fenêtre, on voyait les antilopes et les gazelles bondir dans les enclos du parc animalier, baignées d'une lumière incandescente. Autour de la table, tels les membres d'une cour martiale, une demi-douzaine d'hommes sévères en uniforme de style britannique étaient réunis – l'armée, la marine, l'aviation. Il y avait aussi une autre demi-douzaine de personnages en robe noire de magistrat et perruque, des membres de la Cour suprême à n'en pas douter. Et enfin une poignée de dignitaires vêtus de la robe nationale traditionnelle ou d'un costume à l'européenne.

À part les militaires, tous ont paru gênés quand le prisonnier est entré. Pour certains, c'était manifestement la dernière chose à laquelle ils s'étaient attendus à assister. Plusieurs d'entre eux, sinon tous, n'avaient probablement pas été informés du motif de leur

présence en ce lieu. Quelques-uns n'ont tout simplement même pas reconnu Ga. Qui parmi eux aurait pu imaginer voir un jour l'invulnérable créature qui avait dirigé leur république réduite à cet état misérable ?

Mais s'il y avait le moindre doute quant à son identité, Ga s'est chargé tout de suite de le dissiper en s'exclamant de sa voix inimitable :

— En tant que président de la République à vie, je vous ordonne, à vous les généraux, d'arrêter cet homme pour trahison.

Il aurait voulu désigner Benjamin mais c'était évidemment impossible puisqu'il avait les poignets enchaînés, serrés contre la taille. Le numéro n'en fut pas moins impressionnant. La voix de Ga était tonitruante, ses yeux fulminaient, il incarnait le pouvoir. L'espace d'un instant, on aurait dit qu'il était habillé de pied en cap. Il indiquait de toutes les façons possibles qu'il entendait être obéi sans discussion. Sauf que ce n'était pas le cas ; et lorsqu'il a recommencé à crier, le grand flic a renouvelé le geste qu'il avait eu tout à l'heure à la radio : il a pressé la main sur la bouche de Ga et lui a pincé les narines, mais cette fois en prolongeant le traitement jusqu'à ce que Ga s'étouffe et produise des sons aigus tout à fait semblables à des pleurs d'enfant.

Le procès n'a même pas duré une heure. D'aucuns l'auraient qualifié de mascarade, mais toutes les personnes présentes savaient que Ga était coupable des crimes qui lui étaient reprochés, et d'autres plus abominables encore. De plus, elles savaient qu'elles étaient obligées de tuer Ga, maintenant qu'elles avaient assisté à son humiliation, sous peine de mourir elles-mêmes s'il venait à reconquérir le pouvoir. Le procès proprement dit s'est déroulé dans les formes. Benjamin, en tant que chef de la police, avait préparé un dossier de preuves qu'un procureur a présenté et qu'a réfuté ensuite

un avocat commis d'office pour la défense de Ga. Tous deux portaient la perruque de magistrat. Les témoins ont prêté serment en bonne et due forme. Ils ont attesté le massacre des mendiants. Le jeune capitaine tiré à quatre épingles a confirmé que Ga avait détourné pas moins de cinquante millions de dollars des caisses du Trésor national, pour les déposer sur des comptes secrets à Genève, à Zurich et au Liechtenstein. La cour a entendu des enregistrements de Ga parlant dans des réunions secrètes auxquelles participaient des ambassadeurs étrangers et des hommes d'affaires : il consentait à garantir des postes importants et des contrats en échange de commissions. Une preuve accablante a été apportée, établissant que Ga avait ordonné la mort de son propre frère, et l'avait peut-être même jeté vivant à ses hyènes dans le parc.

Sans se retirer pour délibérer, la cour a prononcé un verdict unanime : Ga a été reconnu coupable de toutes les charges retenues contre lui. Benjamin, qui n'était pas membre de la cour martiale, n'a pas pris place à la table, et n'a pas été appelé à témoigner. Il n'a pas prononcé un seul mot de toute la procédure. Ga aussi était demeuré silencieux ; quand on lui a demandé s'il avait quelque chose à dire avant le prononcé de la sentence, il a ri. D'un tout petit rire.

Le prisonnier a été livré à Benjamin pour exécution immédiate de la sentence. Après quoi la cour martiale s'est réunie à nouveau en tant que Conseil du haut commandement et, en présence de Ga – ou, plus précisément, en faisant comme si Ga n'existait plus ou avait été rendu invisible –, a nommé le chef des armées chef de l'État et du gouvernement. Benjamin a conservé son boulot, son titre, son pouvoir et, j'imagine, son traitement.

J'aimerais pouvoir vous dire, au nom de la symétrie, que Ga a subi la mort barbare qu'il avait infligée aux autres, que Benjamin l'avait jeté aux guépards comme une gazelle Thomson, ou qu'il

l'avait taillé en pièces pour nourrir une meute de hyènes sous les projecteurs. Mais rien de tel ne s'est produit.

Voici ce qui s'est passé. Les généraux, les amiraux et les magistrats, et tous les autres sont montés en voiture et s'en sont allés. Je suis sorti avec Ga, Benjamin, le sergent et les deux policiers. Nous nous sommes éloignés du palais en traversant les pelouses. Ga boitait à cause de ses chaînes. Dans le parc, les animaux s'étiraient. Quelque chose feula en flairant notre odeur. Ils étaient les seuls à s'intéresser à ce qui se passait. Les agents en faction au palais étaient restés à leurs postes. Les domestiques avaient disparu. Quand je me suis tourné pour regarder en arrière, j'ai eu le sentiment que le palais était entièrement vide.

Parvenus à un lieu qui était pratiquement hors de vue du palais – il brillait à distance de toute sa blancheur comme un jouet –, nous nous sommes arrêtés. Les agents ont lâché Ga et se sont éloignés. Ga a dit quelque chose à Benjamin dans la même langue, m'a-t-il semblé, que celle dont usaient entre eux Benjamin et le sergent. Benjamin s'est approché de Ga et s'est penché vers lui. Ga lui a murmuré quelque chose à l'oreille.

Benjamin a fait un geste. Le sergent a disparu, de même que les deux policiers. J'ai fait mine de partir aussi.

— Non, restez, m'a alors demandé Benjamin.

Les projecteurs du stade se sont éteints. Le soleil pointait à l'horizon. J'ai senti sa masse peser sur mes os ; avant même d'être visible, il me chauffait déjà la peau.

Nous nous sommes remis en marche jusqu'à ne plus voir le palais présidentiel ni aucune lumière nulle part. Il ne restait plus que des instants d'obscurité. Ga est tombé à genoux, non sans mal à cause de ses chaînes, et a fixé des yeux le point où le soleil allait se lever.

Benjamin lui a brièvement posé la main à l'épaule. Personne n'a parlé.

Une frange de lumière est apparue à l'horizon. Puis, avec une vivacité et une luminosité inimaginables, l'astre a surgi tout entier, comme né du ciel. Benjamin a reculé d'un pas, a pointé son Webley sur la nuque de Ga et a appuyé sur la détente. Un faible bruit s'est fait entendre. L'impact a projeté le corps de Ga en avant. De la rosée rouge pulvérisée de sa blessure est restée en suspension derrière lui, comme si elle avait jailli du soleil, mais c'était une illusion d'optique.

Benjamin n'a pas examiné le corps, il n'a même pas eu un regard pour lui. J'ai compris qu'il allait l'abandonner aux hyènes, aux chacals, aux vautours et à toutes les autres créatures qui le trouveraient.

Benjamin a dit :

— Vous avez assisté à tout. Racontez-le à Washington.

— Très bien, ai-je dit. Mais expliquez-moi pourquoi.

Benjamin a repris :

— Vous le savez, monsieur Brown.

Il s'est éloigné. Je l'ai suivi car je n'étais pas sûr de pouvoir retrouver seul mon chemin dans cette jungle de broussailles ; je me suis aussi demandé s'il retournait à la civilisation, ou s'il ne faisait que s'en retourner, tout simplement.

---

1. *Nouvelle parue dans* Agents of Treachery.

OceanofPDF.com

DENNIS MCFADDEN

Diamond Alley[1]

L'année où nous étions en terminale, une fille de notre classe fut assassinée et les Pirates de Pittsburgh gagnèrent les World Series, le championnat de base-ball. Quel événement nous a le plus marqués ? Pas la compétition, bien sûr. Comment un jeu, un jeu de garçons en plus, aurait-il pu entrer en concurrence avec la mort d'une camarade de classe, une de nos amies ? Malgré tout, en dépit de nos dénégations formelles, ces deux événements ont comme acquis une certaine égalité honteuse dans nos esprits. La vérité c'est qu'aujourd'hui, après tant d'années, l'image de Mazeroski jubilant après que son home run avait acquis à son équipe une victoire sur les grands, sur les affreux Yankees, est plus vive dans nos mémoires que celle d'une Carol Siebenrock jeune, belle, nue, telle que nous la percevions derrière sa fenêtre depuis l'obscurité de la rue.

Les Pirates nous accompagnaient partout cet automne-là. L'air en était imprégné. Quand on sortait, le soir, on n'avait même pas besoin de nos transistors – on entendait aux quatre coins de la ville l'animateur Bob Prince commenter le match à la radio : sa chaleureuse voix de baryton flottait sous les porches, dans les cuisines et les séjours, aussi insistante que l'odeur des feuilles brûlées. Régulièrement, on interrompait le flot de nos bêtises et on levait la main, ça voulait dire qu'un batteur méritait notre attention : Smoky Burgess était en mesure de carotter un point, ou

bien c'était Clemente qui creusait l'écart, ou encore Dick, le grand Dick, ce dingue de Dick Stuart, qui se dirigeait vers la base avec assez de points à marquer en perspective pour gagner le match d'un coup de batte puissant. Et chaque fois que résonnait le refrain des Pirates, nous reprenions en chœur :

Oh, the Bucs are going all the way,
All the way, all the way,
Oh, the Bucs are going all the way,
All the way this year !

Les Bucs vont gagner cette année…

On nous voyait partout à Hartsgrove, la ville vallonnée et verdoyante de notre enfance, cette ville que la plupart d'entre nous ont quittée depuis. Nous sortions après la tombée de la nuit, après avoir fait nos devoirs, pour savourer une liberté nouvelle, enivrante – on était en terminale ! On se retrouvait tantôt au Les's Pizza Palace, près du pont de Potters Creek, tantôt sur le terrain de sport de l'école primaire, dans le quartier nord : on y faisait de la balançoire et on jouait à la bascule entre les arbres, on regardait les étoiles, on fumait des Winston ou des Lucky Strike piquées à nos vieux, dans leurs paquets laissés sur le comptoir de la cuisine. Ou bien on descendait Main Street, le long des maisons surpeuplées qui avaient grand besoin d'êtres repeintes et réparées. D'autres fois on allait traîner à Pine Street où les feuilles des arbres semblaient des flammes orange sous la clarté éparse des réverbères. On franchissait le pont suspendu de Sandy Lick Creek, près de Memorial Park, rien que pour éprouver la sensation de danger quand on le secouait dans le noir. On descendait aussi Rose Hill par le raccourci en gueulant comme des fantômes, à travers bois, dans les ornières de ce sentier

jonché de détritus qui, cent ans plus tôt, avait été une voie d'accès majeure. Partout où nous allions, on respirait l'odeur des feuilles brûlées, on entendait le chant des Pirates de Pittsburgh. Plus il faisait noir, mieux c'était.

Nos pas nous menaient très souvent à Diamond Alley, dans les ombres profondes d'un jardin, celui de Carol Siebenrock ; là, nous attendions qu'il y ait de la lumière à sa fenêtre.

Sa maison était sur une colline – Hartsgrove est bâtie sur sept collines –, et le jardin arrivait à la hauteur de sa chambre au second étage. Nous ne nous aventurions pas là-bas avant la fin de l'été : il fallait que les jours raccourcissent et que la nuit puisse nous cacher plus longtemps. Les rumeurs nous étaient parvenues un ou deux ans plus tôt, propagées par les grands, des gars qui avaient eu leur diplôme depuis, et quitté le lycée ; mais nous, alors, nous étions plus jeunes, nous n'avions pas le droit de sortir le soir, c'étaient les années cinquante, on était timides ; à Hartsgrove, Pennsylvanie, épier quelqu'un était pris très au sérieux – ça et le respect des stops : voilà ce qui occupait les flics. Mais entre-temps nous étions arrivés en terminale : on était devenus des durs, des braves, des intrépides, des fonceurs. Nos oreilles captaient le moindre bruit de voiture de police sur Diamond Alley, et une dizaine de voies de repli se présentaient aussitôt à nos esprits.

Les bons soirs, sa lampe s'allumait. Et elle était là.

— Mesdames et messieurs, c'est l'heure du show, chuchotait Wonderling.

Au pied du lit, elle déboutonnait son chemisier, regardait dehors les ténèbres où se dissimulaient nombre d'yeux impatients ; puis elle se tournait, le chemisier ouvert. Une main posée sur la commode pour conserver son équilibre, elle ôtait ses chaussures, dénouait sa ceinture. C'est alors que commençaient les claquements et les

craquements : nous nous repositionnions sur notre tapis d'aiguilles de pin pour avoir un meilleur point de vue – des éléphants dans un magasin de porcelaine. Elle enlevait son pantalon, haussait les épaules pour retirer son chemisier. Soutien-gorge et culotte blanche. Éden de courbes et de fentes. Le soutien-gorge tombait, ses seins nous observaient comme de petits yeux rouges. Elle glissait les pouces dans l'élastique de sa culotte.

Rares et précieux étaient les soirs où l'alignement des planètes nous offrait les conditions d'une observation idéale. Il arrivait qu'elle se mette au lit trop tôt, ou trop tard, ou bien il pleuvait, ou encore nous nous faisions repérer depuis Diamond Alley, il y avait une voiture, trop de devoirs nous attendaient à la maison, ou nous en avions marre, tout simplement. Mais quand les planètes s'alignaient enfin, c'était l'extase, et c'était quasi insupportable.

— Tu me caches la vue ! disait Wonderling à voix basse, d'un ton rauque, en donnant une bourrade à Nosker.

Mais il était dans un tel état que sa voix résonnait ; et la série de « Chut ! » qui s'ensuivait devait parvenir aux oreilles de Carol comme si une voie d'eau s'était ouverte dans le jardin.

Elle venait à la fenêtre, un oreiller sur les seins, et criait à travers la moustiquaire :

— Vous allez grandir, oui ? Pourquoi vous ne vous trouvez pas une copine ?

On était déjà partis. On redescendait Diamond Alley dans l'obscurité, le vent nous sifflait aux oreilles ; arrivés sous les réverbères de Pine Street, on pouvait ralentir et continuer d'un pas normal vers Valley Street. Et soudain nous nous arrêtions. Rocky Nelson venait de frapper et de marquer – *C'est merveilleux !* hurlait Bob Prince dans le poste – et nous levions le poing en criant, tombions à genoux sur le trottoir, presque en larmes.



La fois d'après, on a trouvé les rideaux tirés. Les jours suivants ils étaient juste écartés de quelques centimètres, puis un éclat de lumière est apparu et les rideaux se sont graduellement ouverts. La question était de savoir si Carol se doutait de notre présence. Nous voulions nous persuader qu'elle avait envie de jouer le jeu, qu'elle avait envie d'être observée aussi longtemps que nous ne lui faisions pas savoir que nous étions là. C'est ce que nous voulions croire. L'idée ne nous a jamais effleurés qu'elle pouvait estimer avoir droit à une bouffée d'air frais, tout simplement, qu'elle croyait peut-être que nous avions laissé tomber ou, mieux, que nous avions enfin grandi, que nous étions devenus capables de respecter son intimité, que nous n'avions plus l'âge de ramper dans la terre et dans le noir pour essayer pitoyablement de guigner un morceau de peau nue.

Elle se distinguait des autres filles de la classe. Les autres étaient jolies, sexy, intelligentes, appréciées, mais aucune n'en jetait comme elle. Personne parmi nous n'avait été son petit copain, mais nous avions tous été à un moment ou à un autre son confident, celui qu'elle avait choisi pour lui masser le dos entre les cours, pour être assis à côté d'elle à la cantine, pour danser avec elle au Les's Pizza Palace, pour avoir le privilège de partager ses conversations et ses regards bleu clair, hypnotiques.

Quand on lui massait le dos, elle mettait les bras sur sa table et baissait la tête comme pour dormir.

— Plus haut, disait-elle. Oui, là – entre les omoplates.

Et elle gémissait. Ce gémissement. Cette peau. On était obligés de lui faire croire que ce qui nous coupait le souffle, c'était l'effort physique exigé par le massage. On était obligés de serrer les cuisses.

— Tu as rencard avec quelqu'un pour aller danser ? demandait-elle.

— Je n'y ai pas vraiment réfléchi, répondions-nous en haletant.

Elle se souciait de notre vie sociale. Elle n'avait pas envie que l'un de nous soit exclu, reste en arrière. On aurait dit qu'elle voulait nous voir vivre notre vie aussi formidablement, aussi généreusement qu'elle vivait la sienne. Elle prodiguait toujours d'utiles conseils : *Bobby, tu devrais être plus sérieux – il n'y a pas que la rigolade, tu sais.* Ou : *Jimmy, comment ça se fait que tu ne souris jamais ? Tu as tout le temps l'air sérieux.* Ou : *Doug, pourquoi tu ne te fais pas coiffer par un styliste ? Ça t'irait superbien, le coup de peigne d'un styliste.* Ou encore : *Ne presse pas sur tes boutons, John, ou tu finiras par avoir une cicatrice*.

— Pourquoi tu ne demandes pas à Brenda ? dit Carol. Elle t'aime bien.

— Je ne sais pas. Je n'y ai pas réfléchi.

On essayait d'être cool.

— Tu y vas avec Bucky ?

Bucky, c'était son copain. Ses copains avaient toujours trois ou quatre ans de plus que nous. Ils avaient toujours des voitures et étaient réputés pour être vraiment cool.

— Ouais. Attends de voir la bagnole qu'il a.

Bucky avait une Gran Turismo neuve, carrosserie bleu nuit, sièges en cuir, levier de vitesse de compétition et moteur gonflé. Elle nous en parlait beaucoup. Elle finissait en posant sa main sur la nôtre et murmurait tout près de notre visage, avec des airs de conspiratrice :

— Mais je n'aime pas cette voiture, la banquette arrière est trop petite.

C'était le genre de commentaire qui pouvait alimenter nos fantasmes masturbatoires pendant un mois. Carol était mature, sexy

mais pas cochonne, une prouesse en 1960. Aujourd'hui, ses cheveux blonds et soyeux, ses yeux bleu clair ont quelque chose de suspect, comme si nos souvenirs les avaient embellis jusqu'à la rendre parfaite, mais le Yearbook de notre classe, cette année-là – il lui est dédié –, le confirme. Elle avait toujours l'air de porter la culotte la plus minuscule possible sous son uniforme de cheerleader, et Nosker affirmait même qu'une fois elle n'en avait pas porté du tout ; aujourd'hui encore il jure avoir vu son minou un certain vendredi soir fatal. On a prétendu qu'il racontait des conneries, mais non sans caresser secrètement la possibilité que ce fût vrai ; et il y eut là encore de quoi alimenter un mois de masturbation supplémentaire.

Apparemment, les enseignants aussi faisaient la différence. Elle s'opposa à Mme Ishman, une dame élégante et rude, à propos de la quantité de devoirs de trigonométrie qu'elle avait donnée. Mme Ishman se défendit âprement, résolument, comme si elle s'adressait à une adulte – nous autres, elle nous aurait tous flanqué des heures de colle. Carol se disputa aussi avec M. Zufall, le professeur de sciences sociales. Pourquoi fallait-il s'embêter à regarder ce débat de la présidentielle ? Tout le monde savait que Kennedy n'avait pas la moindre chance de toute façon, vu que, s'il était élu, c'est le pape qui dirigerait le pays, alors pourquoi perdre son temps ? M. Zufall avait rigolé et secoué la tête. Et il l'avait laissée s'en tirer comme ça. En fait, M. Zufall avait eu presque l'air de l'encourager.

Il aurait presque pu figurer sur la liste des confidents de Carol, comme nous autres. Il était de ces enseignants qui essayaient de faire ami-ami avec les élèves, il était proche d'eux. On l'aimait bien. Il avait coutume de pivoter sur la pointe des pieds quand il faisait cours, attitude que nous nous amusions à imiter, tout en l'admirant. Il était élégant, athlétique ; ancien basketteur, il avait fait merveille

dans l'équipe des Hartsgrove High, et il avait été décoré pendant la guerre. Il se moquait de ceux qui ne faisaient pas de sport, exactement comme nous ; devant toute la classe il les imitait en feignant de marcher les pieds en dedans. Il nous racontait des histoires et des commérages en dessous de la ceinture, ce qu'aucun autre prof ne faisait. Il nous racontait tous les jours comment les Pirates s'en étaient sortis la veille au soir.

Il nous prenait à part avant le cours.

— Ce matin, je suis arrivé en passant par-derrière. À peine ai-je ouvert la porte, qui je vois là, sous l'escalier de service ? Une de nos bonnes amies, avec son petit copain – je ne citerai aucun nom mais vous la connaissez parfaitement. Et son petit copain est en train de lui tenir les seins ! Un dans chaque main ! Il les soupesait !

M. Zufall était positivement ravi. Il répétait sa phrase – *Il les soupesait !* – en ouvrant ses propres mains pour soupeser lui aussi une paire de nichons imaginaires. Et nous partagions son bonheur sans trop savoir de qui il parlait exactement, quand nous avons remarqué Carol Siebenrock à l'autre bout de la salle, qui nous regardait.

Le dernier endroit où nous l'avons vue, c'est chez Les, le soir de sa disparition. L'endroit était bondé, comme d'habitude après la sortie des cours. Carol, assise avec les autres cheerleaders, était en train de planifier pour le vendredi soir un feu de joie et une fête de veille de compétition. Le samedi, nous avions un match important contre Cranberry.

— Hé ! nous a lancé Carol.

Impossible de parler, tant la musique était forte. Alors tout le monde criait.

— Les gars, vous ne sauriez pas où on pourrait trouver du bois ?

— Du bois bien dur, a dit Wonderling en ricanant.

— J'ai ce qu'il te faut, a dit Nosker.

— Et si vous arrêtiez vos grossièretés ? a proposé Carol.

— Ça me plairait de lui faire goûter mon bâton, a chuchoté Knapp.

On rigolait.

Plotner a laissé tomber une pièce et s'est baissé pour la récupérer de façon à pouvoir regarder sous les jupettes. Il s'est cogné la tête contre le bord de la table en se relevant : nouveaux éclats de rire. Il a juré que Brenda Richards avait écarté les cuisses quand il était là-dessous, pour lui faire le plaisir d'admirer son entrejambe.

— Ben voyons.

Nous refusions d'admettre qu'il y ait eu là-dedans la moindre vérité, même lointaine, et en même temps nous voulions le croire, tellement nous en avions envie. Pas question d'oublier les implications de ce coup d'œil délibérément consenti. Les cheerleaders, elles, continuaient de discuter bois et feu de joie, pendant que nous retombions dans nos thèmes habituels : qui avait vu les seins de qui, ou les fesses de qui, qui avait mis un doigt à qui, et enfin qui baisait pour de bon. Et, plus important encore, avec qui. Le juke-box s'est tu, mais personne n'a arrêté de gueuler pour autant. Allshouse poursuivait Judy Lockett autour du flipper et Les Chitester, dans son grand tablier taché de sauce rouge, gueulait depuis son four à pizza.

— Hé ! allez donc prendre une douche froide !

Linda Pence dansait et tortillait son cul parfait dans notre direction exactement. Nosker a dit alors :

— Répétez ça cinq fois à toute vitesse : *L'eau des nouilles me coule le long des coudes*.

Le défi fut relevé. À de nombreuses reprises. Et chaque fois que nos regards tombaient sur Carol Siebenrock, tout ce qu'on voyait, c'étaient ses tétons.

Les a apporté les pizzas des cheerleaders et Carol, alors qu'elle commençait à mordre dans la sienne, a renversé de la sauce sur son chemisier blanc, assez près du nichon pour déclencher de notre part une nouvelle explosion d'hilarité. Elle a voulu s'essuyer avec sa serviette mais n'a réussi qu'à étaler la tache. Elle s'est levée pour partir, a gardé les épaules en arrière et n'a fait aucun effort pour cacher son nichon souillé.

— Il faut grandir, les gars, a-t-elle dit.

On avait envie de lui courir après. Envie d'aller jouer à saute-mouton avec les parcmètres de Main Street, d'escalader la colline, d'arriver dans son jardin avant qu'elle n'arrive chez elle, mais nous n'avons rien fait de tout cela. Il faisait encore jour dehors, et nous nous demandions juste pourquoi elle s'en allait si tôt, et nous nous disions que c'était à cause de cette tache sur son chemisier, nous n'imaginions même pas qu'elle pouvait avoir un rencard. C'était une soirée de semaine. Alors on est restés là à rigoler, à reluquer ; de temps en temps une érection éveillait nos jeunes corps vigoureux ; plus tard on est rentrés chez nous en écoutant le commentaire sur le classement des Pirates dans le championnat. La dernière chose que Carol nous a dite, ç'a été : « Il faut grandir. » Nous devions nous en souvenir plus tard, abattus par la tournure des choses, et nous étions persuadés alors que personne d'autre, sur terre, ne serait jamais témoin d'une ironie aussi profonde, aussi vraie.

Les deux sœurs de Carol, Dottie et Mary, s'étaient mariées et avaient quitté la maison. Carol était la cadette. Quelques années plus tôt, sa mère avait fait une tentative de suicide avec le fusil de son père – elle avait essayé de se percer les oreilles, pour reprendre la vieille blague sinistre. Résultat, elle s'était juste éraflé la cervelle, et en était restée plus ou moins lobotomisée. M. Siebenrock était un citoyen grave et grassouillet, propriétaire d'une boutique de chaussures sur Main Street, et nous le connaissions tous très bien – il avait coaché notre équipe quand nous étions juniors, alors même qu'il n'avait jamais tenu une batte de sa vie, manifestement. Il nous encourageait avec enthousiasme – d'où peut-être le talent de Carol. En tant qu'entraîneur, il faisait un excellent vendeur de chaussures.

Il avait quitté le base-ball junior à peu près en même temps que nous, quand sa femme s'était tiré une balle avec sa .22, laquelle était rangée dans un placard dont elle ne sortait pas souvent. Il ne chassait pas, mais estimait qu'il lui fallait une arme à la maison. Tout le monde faisait ça. Désormais, quand il ne vendait pas des chaussures, il passait presque tout son temps à s'occuper de sa femme ; il l'accompagnait à l'église et aux réunions de parents d'élèves, il s'efforçait de maintenir un semblant de vie sociale.

La nuit où Carol a disparu, il avait emmené sa femme au banquet de la chambre de commerce de Hartsgrove, qui se tenait au country club. Rentré tard, il avait cru que Carol était dans sa chambre à l'étage et qu'elle dormait. Il a découvert son erreur au matin, en même temps que le chemisier taché de sang.

Le temps de s'apercevoir que ce n'était pas du sang mais de la sauce tomate, cent rumeurs différentes s'étaient répandues en ville : on avait retrouvé ici son bracelet, là une de ses chaussures, on avait relevé là-bas la présence d'un étranger, et ailleurs, Carol elle-même. Elle avait fugué avec son copain. Elle avait fugué toute seule. On

était venu la kidnapper dans sa chambre. On l'avait kidnappée alors qu'elle remontait la colline en sortant de chez Les. Elle s'était débattue bec et ongles. Elle avait suivi de son plein gré quelqu'un qu'elle connaissait. Elle s'était fait violer ; elle était en fuite ; elle était otage et on allait réclamer une rançon. Les rumeurs ne tenaient pas debout ; pourtant elles couraient, mouraient, renaissaient, ne voulaient pas finir. En conclusion, Carol avait disparu, point barre.

Dans la salle de cours, on ne voyait que son pupitre vide. Chaque fois qu'on croisait dans les couloirs une chevelure blonde, le temps se suspendait un instant puis reprenait librement son cours comme si de rien n'était. M. Zufall semblait aussi secoué que nous tous. *Ça ira*, disait-il à la classe. *Laissez-la tranquille et elle rentrera chez elle, avec sa queue-de-cheval qui se balancera dans son dos*. Sur quoi il souriait d'un triste sourire.

Un après-midi que nous descendions Main Street pour aller chez Les, nous avons vu M. Zufall sortir de la boutique « Chaussures Siebenrock » avec des cartons plein les bras. À croire qu'il venait d'en acheter une demi-douzaine de paires. En nous voyant de l'autre côté de la rue, il s'est contenté de nous saluer d'un hochement de tête, trop chargé pour faire un signe de la main. Sur le moment, ç'a été perçu par nous comme un geste mature, magnanime, comme l'expression d'un soutien, le genre de chose dont nous étions, nous, incapables. Nous n'avions pas la moindre idée de ce qu'il convenait de dire à M. Siebenrock en pareille circonstance.

Les soirées chez Les étaient calmes, emplies de murmures et de rumeurs. L'ouverture de la compétition et le feu de joie à Memorial Street avaient été annulés ; le lendemain, nous avons perdu 45 à 6 contre les Cranberry Rovers. Les efforts des cheerleaders manquaient d'enthousiasme, et ceux de l'équipe aussi, même si le résultat, en définitive, était assez normal. Personne n'a été d'humeur

à faire la fête le lendemain non plus, il fallait bien se débarrasser du tas de bois, si bien que la fête a été reprogrammée pour le vendredi suivant, avant la rencontre contre les Harmony Mills.

Ç'a été un grand feu crépitant, nerveux comme la foule elle-même. De vifs éclairs rouges, des étincelles et des panaches de fumée à la forme changeante se projetaient dans la nuit au-dessus des eaux sombres de Potters Creek. Les orateurs – la capitaine des cheerleaders, le capitaine de l'équipe de football, le principal du lycée – parlèrent de notre équipe, de notre établissement, de notre ville, de notre fierté, ils ont dit qu'il fallait se donner à fond et gagner. Personne n'a fait allusion à ce qui ne pouvait cependant être ignoré. Ç'a été une fête totalement sans entrain.

Pendant tout ce temps Carol restait introuvable.

Les rumeurs enflaient, toujours plus folles et plus cruelles. Elle vivait à New York avec des beatniks. Elle était à Oil City, chez des cousins et attendait un enfant. Elle était partie avec une troupe de cirque. Elle était partie pour faire la Playboy Bunny Girl. Elle avait dû quitter la ville après avoir été vue dans un film porno. Ces folles et cruelles rumeurs essayaient toutes de deviner où elle était. Aucune d'elles n'émettait l'hypothèse qu'elle pouvait être morte.

Pendant ce temps-là, les Pirates n'arrêtaient pas de gagner.

Jamais la disparition de Carol, ce mystère grandiose, n'est parvenue à distraire notre attention de notre brûlant championnat. Nous avions dans nos cœurs et dans nos esprits toute la place qu'il fallait pour abriter les deux. Et quand les Pirates ont enfin décroché leur victoire, un samedi après-midi de fin septembre, la joie a éclaté et s'est abattue sur la ville comme une brume dorée. Le lundi matin, au lycée, il n'y a eu aucun autre sujet de conversation – on chantait, on criait : *C'est si bon ! C'est si bon ! On a gagné !* Pendant le premier quart d'heure du cours de M. Zufall, il n'a été question de rien

d'autre que des joueurs : Hoak, Groat, Mazeroski et Stuart, Clemente, Virdon, Skinner et les autres. Mais, à la fin du cours, c'étaient les sujets habituels qui avaient repris le dessus : M. Zufall nous a rappelé – il nous mettait sérieusement en garde – que le débat Kennedy-Nixon avait lieu le jour même.

— Qui a regardé ? a-t-il demandé le lendemain matin. Levez la main, ceux qui ont vu le débat.

Aucun n'était assez fou pour avoir fait l'impasse. M. Zufall a pivoté sur la pointe de ses pieds, et son sourire approbateur s'est attristé quand son regard est tombé sur le pupitre vide.

— Je regrette seulement que Carol n'ait pas été là pour le voir elle aussi, a-t-il dit. L'histoire en train de se faire. Je pense que même elle, elle aurait apprécié.

On a entendu un soupir collectif, une minute de silence spontanée. C'était la première fois que quelqu'un parlait d'elle comme si elle ne devait plus revenir.

Ils l'ont retrouvée trois semaines plus tard. Evan Shields et son petit-fils chassaient l'écureuil dans les bois près de Potters Creek, au nord de la ville, quand ils ont aperçu dans l'eau un corps accroché à un rondin. Elle avait le crâne fracturé, et elle était morte depuis le jour de sa disparition sans doute. C'est tout ce que le coroner a pu conclure, vu l'état du cadavre.

On pensait qu'elle avait été violée. Elle était nue au-dessous de la taille.

À chaque génération ou presque, Hartsgrove connaît un meurtre doté d'un certain cachet, quelque chose qui va au-delà du crime routinier, commis dans le feu de l'action. Environ vingt-cinq ans plus tôt, avant notre naissance, une dame avait été violée et battue à mort sur son lieu de travail, le poste de contrôle du chemin de fer, dans le sud de la ville. Les Chitester n'avait que dix ans à l'époque, mais il se rappelait bien cette affaire qu'il évoquait en fourgonnant avec sa longue pelle dans le four à pizza ; la ville avait vécu dans la peur et la panique jusqu'à ce que l'assassin soit enfin attrapé. Des années plus tard, alors que nous nous étions tous dispersés, étions tous partis travailler ailleurs, et que nous nous approchions de la fin de notre propre âge mûr, une bande d'ados avinés et drogués jusqu'aux yeux avait déshabillé une fille et l'avait pendue dans une clairière, au milieu des bois, près de Potters Creek. Les jeunes s'imaginent toujours que ces crimes spectaculaires sont uniques, que la vie a inventé tel drame remarquable pour eux et pour eux seuls. C'est ce que nous pensions nous-mêmes. Mais nous en savons maintenant un peu plus sur la vie. Maintenant nous savons que c'est juste une étape dans un cycle, un autre crime banal dont il se trouve qu'il est doté d'un certain cachet.

Les filles pleuraient dans la salle de classe, les garçons secouaient la tête. Dans les couloirs du lycée, on croisait des regards vides. *Elle est partie mais nous ne l'oublions pas* : ce cliché, M. Zufall l'a peut-être ressorti cent fois. Chez Les, c'était encore plus calme. Nous échangions de timides et formelles étreintes – que pouvions-nous faire de plus ? On en discutait, on essayait d'exorciser. On parlait de Carol, de la toute dernière et toute petite chose faite avec elle, de la toute dernière petite minute passée en sa compagnie ; on voulait être celui qui l'avait le mieux connue, comme si le fait d'avoir été le

plus proche de Carol vivante nous rapprochait encore plus de la Carol défunte, et nous donnait par conséquent plus d'importance.

Qui avait fait ça ? Qui pouvait avoir fait une chose pareille ? On pensait tout naturellement à Bucky Morrison, le copain de Carol, mais Buck était loin, il était à la fac ; et même si son alibi n'était pas en béton, il avait la réputation d'être quelqu'un de gentil : à en croire Brenda Richards, il gardait un chaton dans sa chambre, en dépit du règlement. Et Mark Shoffner, le garçon que Carol avait plaqué pour Bucky ? Il était dans l'armée désormais, à Fort Drum. Hartsgrove avait aussi ses petits durs, les marginaux et les détraqués du lycée : nous les avons tous passés en revue l'un après l'autre, groupe par groupe, et écartés. Ce crime allait largement au-delà de la bagarre de rue avec un adversaire bourré ; c'était autre chose que voler des enjoliveurs, ou même une voiture. C'était à un autre niveau, ce n'était pas à notre niveau, au niveau d'aucun d'entre nous, vraiment. Ça devait être un étranger. Aucune de nos connaissances ne pouvait s'être montrée aussi mauvaise.



Elle a été enterrée un mercredi, le même jour que le sixième match de la finale du championnat de la World Series. Il y avait conflit, c'est le moins que l'on puisse dire, même si nous n'aurions jamais osé avouer, ne serait-ce que du bout des lèvres, que nous aurions préféré passer l'après-midi devant la télévision, à encourager les Pirates pour qu'ils gagnent le championnat. Ils étaient en tête du classement avec deux points d'avance. Les Buccos, ce jour-là, nous ont soulagés d'un poids. L'échec retentissant des Pirates à 12-0 s'accordait à merveille avec la tragédie, et augurait mal de l'avenir.

Nous étions sûrs qu'ils allaient perdre le lendemain aussi. C'était une question d'alignement des planètes.

M. Siebenrock avait l'air plus mou que dans notre souvenir, genre marshmallow écrasé sous une semelle. Il suivait le cercueil de Carol dans la nef de l'église presbytérienne, les bajoues gonflées, sa mèche brillante de sueur, sa main remuant dans sa poche comme une souris énervée ; on entendait tintinnabuler les pièces de monnaie dans le silence peuplé de reniflements. Sa femme, cramponnée d'une main à la manche de son mari, les cheveux trop noirs, le regard à la dérive, avait l'air d'avancer dans le brouillard. Les deux grandes sœurs de Carol, Dottie et Mary, qui étaient loin d'être aussi jolies qu'elle, marchaient derrière avec leurs maris. On en avait mal au cœur de les voir aussi tristes, et aussi de rater le match ; dès la fin du service, on s'est précipités dans la voiture de Nosker pour allumer l'autoradio – les Pirates étaient menés 6-0 au bout de deux heures et demie de jeu ! Détruits, nous avons rejoint le cortège qui s'est rendu à la chapelle du cimetière, à environ trois kilomètres au sud de la ville. Bob Prince, le commentateur radio, nous a appris que Bob Friend, en qui nous avions placé tous nos espoirs, n'avait pu frapper que deux fois. Des nuages lourds, menaçants, couvraient le sommet de la colline.

Là-bas, nous avons fait de notre mieux pour dire adieu à Carol. Du cimetière, la vue était dégagée, mais l'éventail de couleurs vives formé par la forêt était assombri par la grisaille de cette journée. On était trop loin pour entendre le sermon du prêtre, un homme maigre avec des cheveux blancs, et de grandes oreilles. Quand tout a été fini, on s'en est allés. Nous n'étions pas pressés de retourner voir le match ; nous savions reconnaître une cause perdue quand elle se présentait. Par-dessus nos épaules, nous regardions la mère de

Carol : elle agitait la main vers le tas de terre comme un bébé qui apprend à dire au revoir.



Le lendemain matin, pendant l'appel, ils ont interrompu les annonces par haut-parleur pour demander une minute de silence à l'intention de Carol. Nous avons eu le sentiment qu'elle s'appliquait tout autant aux Pirates. L'après-midi, les cours ont été suspendus et nous nous sommes réunis dans l'auditorium pour regarder la suite du championnat grâce à des téléviseurs installés sur la scène. Dès les premières images, nous avons été littéralement transportés au stade de Forbes Field où nous nous sommes immergés pour les quatres heures suivantes ; l'excitation grandissait ou s'effondrait à chaque mouvement sur le terrain, dans des successions d'extase et d'angoisse. Les Pirates étaient menés 5-4 à la septième manche. Puis les Yankees ont marqué deux points de plus à la huitième. Allshouse reniflait et se mouchait tout le temps mais nous étions trop contrariés pour le traiter de bébé. Nous étions à bout.

À la fin de la huitième manche, un Yankee de la troisième base a été touché au cou par une balle après un mauvais rebond. Nous exultions pendant que Tony Kubek souffrait le martyre. Était-ce le break – jeu de mots volontaire – attendu ? C'était sûrement un présage, le signe espéré ; bien sûr, quand Hal Smith est revenu dans la partie, le bonheur a éclaté à nouveau et résonné dans les profondeurs caverneuses de l'amphithéâtre. Avec deux lancers d'avance au milieu de la huitième manche, et le retour de Bob Friend, c'était tout sauf perdu.

Mais les Yankees ont réussi à égaliser – c'était incroyable, ce n'était pas possible.

Les ténèbres ont fondu sur l'assemblée. Jamais le bois des sièges n'avait paru aussi dur.

— Je ne veux pas voir ça, a dit Plotner.

Et encore, de nous tous, c'était lui le stoïque. Les méchants Yankees nous arrivaient dessus comme un immense train de marchandises. Nosker s'est fourré la tête dans les mains. À la fin de la neuvième manche, Carol Siebenrock est revenue dans nos pensées : la tragédie sous toutes ses formes.

Puis Mazeroski a réussi un home run et ç'a été la renaissance. On s'est précipités dans les allées, les élèves, les enseignants, tous, on s'embrassait, on applaudissait, on exultait jusqu'au délire. Clover dansait avec Mme Ishman. Wonderling étreignait Brenda Richards et Judy Lockett, toutes les nanas qu'il trouvait, il les tripotait autant qu'il pouvait. M. Zufall, au sommet de sa puissance, a soulevé Allhouse au-dessus de sa tête. Carol n'était plus avec nous.



Partie, mais pas oubliée. Moins d'une semaine après, nous lui avons présenté une dernière fois nos respects. C'était un tribut spontané, non prémédité. En sortant de chez Les, nous avons traversé le pont croulant de Potters Creek et pris la direction de Main Street à la tombée de la nuit. À Court House, nous avons tourné sur Pershing, une voie encore pavée de briques, comme l'avaient été jadis toutes les rues de Hartsgrove, puis sur Coal Alley. Nous avons emprunté l'escalier en ciment qui escalade la colline à travers bois. Les vieilles marches inégales penchaient de côté. Le temps d'arriver au sommet, nous étions épuisés et nous avions mal aux cuisses.

Dans le noir, on ne voyait presque plus les toits et les pignons du lycée. La lumière des réverbères ne franchissait pas vraiment la

barrière des arbres ; seule était perceptible par endroits la lueur d'une fenêtre. Nous avons coupé à travers la cour de récréation. Mary Lou Allgier habitait sur Maple Street, tout de suite après le terrain de base-ball. Nous avons observé ses fenêtres : il y avait de la lumière mais les volets étaient baissés, on n'y voyait rien. À mi-chemin de Pine Street, nous avons bifurqué dans Diamond Alley. Le meilleur endroit pour présenter nos respects à Carol, ce n'était pas le cimetière, mais le jardin derrière chez elle.

Nous nous y sommes entassés solennellement, chacun reprenant sa place entre les pins. Dans l'obscurité, nous avons fixé les fenêtres sombres, et nous nous sommes souvenus. Tout était noir. Nous parlions en chuchotant :

— Tu te rappelles comme elle faisait chier Mme Ishman ?

Et on se souvenait : *Bobby, ne lui fais pas du rentre-dedans comme ça – fais comme si elle ne t'intéressait pas et elle viendra te manger dans la main.*

— Et cette dispute avec M. Zufall, c'était pourquoi déjà ?

Jimmy, tes dents ne sont pas si laides – c'est à cause de ça que tu ne souris jamais ? Tu as pourtant un beau sourire.

— Vous vous souvenez quand elle a traité Mme Stockdale de salope ? Elle avait des couilles, mec.

Nous observions sa fenêtre comme si les lampes allaient s'allumer d'un instant à l'autre, comme si elle allait apparaître. *Doug, il faut que tu bosses mieux que ça pour tes contrôles. Il faut que tu puisses aller à la fac. Tu as besoin d'aide pour apprendre ?*

— Vous vous rappelez la fois où elle n'avait pas mis de collant sous sa jupette de cheerleader ?

Tu devrais apprendre à danser, John. C'est facile. Tu veux que je te montre ?

— Quel corps.

Les ombres lâchaient des soupirs.

— Quelle misère.

Tu as de si beaux cheveux, Jimmy. Et tu vas grandir encore. L'année prochaine, à la même époque, toutes les nanas te tourneront autour comme des vautours. Elle plongeait dans nos yeux son regard bleu clair, elle nous gardait en otage, vérifiait la véracité de chacun de ses propos. Son beau visage reposait encore dans ses mains quand on lui massait le dos, quand émanait de son corps sa douce et vivante chaleur.

Les murmures ont cessé. Il y a eu un long silence, un vrai silence. L'air était vide, à part l'odeur des feuilles brûlées, à part la stridulation des sauterelles. Plus de Bob Prince. C'était fini. Nous avons recommencé à bouger. Nous avions payé notre tribut, rempli nos obligations ; nous nous sentions un peu plus nobles, un peu moins nerveux.

La lampe s'est allumée. La mère de Carol est apparue à la fenêtre, elle explorait la chambre comme si elle la voyait pour la première fois.

— Mesdames et messieurs, c'est l'heure du show, a dit Wonderling à voix basse.

À cette minute, nous l'avons haï. La mère de Carol est venue à la fenêtre et nous avons reculé pour nous enfoncer dans l'ombre. D'un air absent, elle a mis la main à son oreille, regardé le jardin en fronçant les sourcils. Elle a retiré ses boucles d'oreilles. Elle les a déposées sur la commode, elle a redressé le miroir qui penchait, et commencé à déboutonner son chemisier. À l'expression de son visage, on aurait dit qu'elle cherchait à reconnaître un air, un air que personne d'autre ne pouvait entendre. Et nous autres on la regardait, mal à l'aise à cause d'un battement sourd dans nos poitrines. Une pomme de pin est tombée avec un son mat qui nous a

fait sursauter comme un coup de feu. Nous regardions la mère de Carol retirer son pantalon.

Nous regardions. Ne pas regarder n'était pas davantage une option que ne pas se taire. Nous avons regardé jusqu'à ce qu'elle soit nue, jusqu'à ce que chaque pouce de sa peau flétrie nous révèle sa splendeur fanée ; et elle était comme perdue, de nouveau elle explorait la chambre des yeux, elle cherchait peut-être sa chemise de nuit, ou peut-être qu'elle ne cherchait rien du tout. Le père de Carol est entré, une expression de soulagement sur son visage. Nous l'avons regardé ramasser les affaires de sa femme, la prendre par l'épaule, la guider vers le couloir. Il s'est arrêté sur le seuil et a considéré la chambre encore une fois. Il a remarqué quelque chose, est revenu sur ses pas, a traversé notre champ de vision ; il est reparti en emportant une poupée, une assez vieille poupée, semblait-il, une poupée aux cheveux jaunes, bien abîmée, longtemps aimée. Prenant de nouveau sa femme par l'épaule, il l'a conduite hors de la chambre. Nous l'avons vu revenir en arrière encore une fois et éteindre en jetant un regard nerveux vers la fenêtre.

De nouveau nous avons regardé la maison plongée dans le noir, en silence, jusqu'à ce que nos érections et la course du sang dans nos veines se soient apaisées, jusqu'à ce que nous ayons recouvré notre liberté, obtenu la permission de partir.



Ils ont arrêté Blinky Mumford un mois plus tard mais ce dénouement n'était pas celui qu'il nous fallait. Il était décevant. Nos soupçons ne s'étaient jamais portés sur Blinky Mumford ; et même, nous n'avons jamais vraiment cru qu'il pouvait avoir fait ça. C'était un des agents de maintenance du lycée, un type renfrogné au sale

caractère, avec un tic facial qui le faisait grimacer. Il n'avait pas de famille et on le voyait souvent arpenter Main Street en parlant tout seul. L'histoire disait qu'il avait débarqué à Hartsgrove, à l'âge de six ans, d'un de ces trains d'orphelins qui s'arrêtaient dans le Sud au début du siècle, et que personne ne l'avait adopté. Comme les autres candidats que nous avions passés en revue, puis écartés, il nous avait semblé incapable d'un tel crime – un crime aussi important, aussi remarquable. Et quand bien même il a été condamné pour l'avoir commis, nous n'en étions pas convaincus. Ils avaient trouvé, disaient-ils, des mèches de cheveux de Carol dans sa Ford, un tas de tôle cabossé, et leur pièce à conviction majeure était une culotte cachée dans le placard du concierge avec ses balais, ses seaux et ses serpillières. Le père de Carol l'avait identifiée : c'était bien une culotte à elle.

Nous nous interrogions. Comment pouvait-il en être si sûr ? C'est là que Bruner a inventé la théorie des traces de saleté ; d'après son hypothèse, elles étaient comme les empreintes digitales, il n'y en avait pas deux identiques.



Il ne reste plus grand-chose maintenant. Le vieux lycée sur la colline est tombé en ruine, et une génération entière d'ados a fait ses études secondaires dans le nouvel établissement, près de la nouvelle autoroute, ni l'un ni l'autre n'ayant d'ailleurs plus rien de nouveau aujourd'hui. Les Chitester aussi a fait bâtir un nouvel établissement, le Colonial Eagle Interchange Hotel Restaurant, non loin du nouveau lycée, tandis que notre bon vieux repaire, près de Potters Creek, a été rasé et remplacé par un magasin de bricolage qui s'est servi pendant trente-cinq années du même slogan : « À côté du pont : tout

pour la maison. » Même le Memorial Park a été enterré ; tout ce que les rives de la rivière comptaient d'ormes majestueux et de chênes a été coupé et brûlé pour satisfaire au plan anti-inondation de la ville.

Nous nous sommes éparpillés un peu partout. Les enseignants aussi sont partis : la plupart ont pris leur retraite ou sont morts. Quelques années après notre départ, Zufall a quitté l'enseignement pour devenir charpentier. Personne n'en a été surpris ; nous pensions qu'il était fait pour exercer un métier manuel, quelque chose qui soit plus en adéquation avec les aspirations de son corps athlétique.

Blinky Mumford ? Il a croupi dans sa cellule, sans cesser de clamer son innocence.

Il nous arrive de nous retrouver de temps en temps à Hartsgrove pour une rencontre ou un enterrement. Demain, nous enterrons la mère de Nosker. Ensuite ce sera notre tour. Car tous nous attendons notre heure – tous sauf Carol. Grâce à elle, nous savons comment mourir.

Les Pirates alimentent nos discussions. Ils ont encore gagné deux coupes dans les années soixante-dix, après quoi ils sont restés dans le bas du tableau ; il semble bien qu'ils ne gagneront jamais plus. Nous nous plaignons de la situation du base-ball aujourd'hui, du problème que pose un marché trop fermé, de ce sport dont nous sommes convaincus qu'il ne sera plus jamais le même. Cela dit, nous ne nous plaignons pas de nos corps qui prennent de l'âge, même s'ils ne seront jamais plus comme avant eux non plus. Nous avons arrêté de reluquer les jolies filles, comme nous faisions jadis, car nous sommes des hommes mûrs désormais – contrairement à Carol, nous avons dû grandir. C'est du moins ce que nous nous disons entre nous. La vérité, c'est que lorgner les filles, ce serait ridiculiser nos propres corps vieillissants. La vérité, c'est que notre jeunesse nous

manque, et tout ce qui va avec ; la vigueur de nos corps en pleine santé, la confiance que nous avions en nos érections – toujours prêts !

Tôt ou tard, comme pour expier, nous mettons de côté les Pirates, nous cessons notre bavardage, et Carol Siebenrock sort de sa tombe. Nous parlons d'elle avec respect, nous l'honorons. Nous ne revenons jamais sur l'indiscrétion dont nous faisions preuve adolescents, lors de ces nuits passées à plat ventre dans les ténèbres de son jardin, sur l'excitation primale, l'ivresse que déclenchait en nous la vue de sa chair nue.

Mais dans nos pensées, elle est nue. Dans nos pensées, elle sera toujours nue.

Elle est nue même quand elle est assise en classe, au temps d'une autre vie, quand elle lève la main dans le soleil qui se déverse par la fenêtre pour la toucher de sa grâce et de son rayonnement. Quelle est notre place dans ce tableau ? Quelle est notre place en ce monde ? Nous préservons notre innocence. Nous chassons toute trace de culpabilité, comme on souffle la poussière sur le couvercle d'une boîte fermée. Mais la poussière tourbillonne et tourbillonne encore dans la lumière du soleil, elle tourbillonne toujours, elle refuse de se disperser, de disparaître. Alors nous recommençons à parler des Pirates. Nous parlons de Carol comme si nous ne l'avions jamais aimée. Et toujours cela s'achève de la même façon.

— À ton avis, qui est-ce qui l'a tuée ? disons-nous sans jamais nous regarder dans les yeux.

---

1. *Nouvelle parue dans* Hart's Grove.

OceanofPDF.com

CHRISTOPHER MERKNER

Le dernier cottage[1]

Nous connaissons les Larson. Ils viennent à Slocum Lake chaque été. On aimerait qu'ils arrêtent mais ils ne veulent pas arrêter. Depuis quinze ans ils viennent à Slocum Lake séjourner dans leur maison au bord du lac. Ils sont propriétaires du seul cottage encore présent sur le rivage ; ils possèdent le seul domaine du rivage qui n'ait pas encore fait l'objet d'un développement commercial. Or ce développement économique est bon pour Slocum Lake, bon pour nous. Vraiment, nous aimerions qu'ils vendent. Au lieu de quoi ils continuent d'amener leurs enfants et de leur apprendre à passer l'été dans la tradition de Slocum Lake. C'est très déprimant, très démodé, et notre tolérance est à bout.

En juin, quelqu'un a payé pour que l'on électrise le lac, afin d'étourdir et de tuer une partie des poissons. Ce n'était pas si cher. On a organisé une collecte. Le plus coûteux, ç'a été de ramasser les poissons morts et de les pousser jusque devant chez les Larson, contre leur plage, sur une étendue d'une cinquantaine de mètres. Non, le plus coûteux, en fait, ç'a été d'installer cette cage grillagée, invisible, qui nous permet de maintenir les poissons morts là où nous voulons qu'ils restent – mystérieusement prisonniers de la plage des Larson.

Ils arrivent toujours aux premiers jours de juillet. Ils débarquent de nuit. Nous pensons que c'est par timidité. Mais il est vrai que ce

voyage depuis le nord du Wisconsin est peut-être plus long que nous ne l'imaginons, avec leurs enfants qui doivent les obliger à de fréquents arrêts. On ne sait pas, au juste. Ce que nous savons, c'est qu'ils arrivent tard dans la nuit, comme obéissant à un rituel. Nous savons qu'ils portent leurs enfants jusque dans le cottage. Ils les couchent dans leurs lits superposés, éteignent la lumière dans les chambres, referment la maison et descendent sur la plage.

Cette année, tout s'est passé comme d'habitude. Ils sont descendus sur la plage main dans la main. Leur pick-up était dans l'allée de gravier, le moteur encore chaud, cliquetant. Les cigales mettaient le feu aux arbres avec leurs cris stridents, les seuls encore présents sur le rivage, de pauvres peupliers. L'été était arrivé de très bonne heure à Slocum Lake. Les criquets aussi étaient arrivés de bonne heure. Les nuits étaient très chaudes et très calmes. Les Larson ont échangé quelques remarques inaudibles, épaule contre épaule.

Une fois au bord de l'eau, ils se sont regardés, se sont étreints, se sont embrassés. Ils sont restés un bon moment à s'embrasser. Ils avaient fait ça aussi les années précédentes ; en général, ils arrêtent de s'embrasser pour entrer ensemble dans l'eau. Cette année, ils ne sont pas entrés dans l'eau. Ils sont tombés à genoux et ils ont continué de s'embrasser. Puis Robert Larson a ôté sa chemise et on s'est dit que ce geste annonçait la baignade. Erreur. Robert a serré très fort sa femme dans ses bras. Et il lui a retiré sa chemise en la faisant passer par-dessus sa tête.

Notre impression, c'est qu'ils s'embrassaient avec une grande énergie, et même qu'ils n'allaient plus pouvoir s'arrêter. Mais ils se sont arrêtés. On s'est dit ça y est, c'est bon. Toutefois, au lieu de se relever, Robert s'est couché sur le dos. Sa femme, Penny Larson, a éclaté de rire et elle est venue sur lui. Il faisait noir mais nous

pensons qu'ils ont fait l'amour dans cette position. On a regardé. On se disait que, après, ils se baigneraient. Mais non, ils se sont contentés de faire l'amour, d'une façon tout à fait banale ; ensuite ils ont ramassé leurs vêtements et sont remontés au cottage en courant tout nus. Ils riaient, mais, en arrivant sous le porche, ils ont cessé de rire et c'est sans bruit qu'ils ont franchi la porte moustiquaire pour se glisser à l'intérieur. Ils n'ont pas rallumé les lampes. Ils se sont simplement évanouis dans l'obscurité de leur maison, ce petit cottage que tout le monde à Slocum Lake désirait faire sauter.

Nous n'avions aucune envie de faire du mal aux Larson. Et nous ne voulions certainement pas en faire aux enfants. Les Larson sont de braves gens, ils n'ont pas de mauvaises intentions. Ils quittent leur maison, tout au nord du Wisconsin, roulent vers le sud, tout comme les habitants de l'Illinois qui ne sont pas de Slocum Lake, cet endroit pauvre depuis toujours, vont passer leur été là-haut dans le Nord, sur des plages largement préservées. Les Larson n'ont certainement aucune envie de voir des gens bizarres s'installer sur leur propriété et se conduire comme s'ils étaient chez eux sous prétexte qu'ils l'ont achetée. En fait, nous avons pitié des Larson en tant que personnes.

On a suffisamment pitié d'eux, en tout cas, pour essayer de ne pas nous montrer maladroits dans notre détermination à les faire partir. Or nous pensons qu'il serait malavisé de les attaquer de front, chose qui, d'ailleurs, n'est pas nécessaire puisque, en définitive, ça ne changerait probablement rien à la situation. En revanche, nous sommes résolus depuis des années à leur battre froid, à ne pas nous montrer accueillants. Nous avons cru que ça suffirait. Mais ils ont eu des enfants et nous avons vu alors s'écrouler l'avenir – fiscal et autre – dont nous avions rêvé.

Il y a deux ans, face à cette réalité, une personne qui ne s'est pas identifiée a vandalisé l'embarcadère des Larson. L'année dernière, nous avons décidé d'un commun accord de saccager leur toiture. Un soir de février, tard dans la nuit, nous avons ouvert à coups de marteau de larges brèches dans leur couverture en bardeaux. Nous nous imaginions que les dégâts laissés par les précipitations printanières leur donneraient à réfléchir. Ils sont arrivés début juillet, ils ont examiné l'étendue des dégâts, ils sont partis s'installer à l'hôtel et ils ont fait venir quelqu'un, tout simplement, pour réparer la toiture et l'intérieur de la maison. C'est Bernie Benson qui a été engagé pour ce travail, et il n'y a pas eu moyen de l'acheter pour qu'il fasse du sale boulot ; en effet, on n'est pas à Chicago, et ce genre de corruption est tout bonnement chose impossible ici. Résultat, les Larson ont maintenant un meilleur toit que n'importe qui d'autre ; quant à leur intérieur, il pourrait figurer dans un magazine de décoration.

Puisque les Larson étaient rentrés, nous sommes partis. Et nous sommes revenus tout de suite après le lever du jour. Les enfants étaient levés. Ils ont des enfants adorables, des jumeaux, deux superbes têtes blondes. Ils prenaient leur petit-déjeuner en pyjama, attentifs à ne pas réveiller leurs parents. Ils échangeaient des bourrades sans éclater de rire, la main sur la bouche ; ils discutaient de ce qu'ils avaient envie de faire pendant ces vacances. Ce sont de bons petits, et si nous avons pris cette décision de tuer les poissons, c'est parce que nous savions qu'ils en seraient choqués. Et nous savions que les Larson n'avaient aucune envie de voir leurs enfants choqués. Nous ne voulions pas faire de mal aux enfants, même si les enjeux étaient importants. Nous pensions qu'il était possible de choquer les enfants sans les traumatiser.

Le soleil, qui s'élevait au-dessus des immeubles, sur la rive est du lac, cognait déjà dur sur ceux de la rive ouest. Les insectes avaient quitté le lac pour migrer dans l'herbe car l'eau était plus chaude que l'air. Ces insectes étaient affreux, leurs morsures, vraiment méchantes. Pas moyen de s'y habituer. Attendre dans de telles conditions n'est pas spécialement agréable. Vous avez sans arrêt l'œil sur votre montre.

En dépit de la climatisation, installée l'année de leur naissance, les jumeaux ont commencé à s'impatienter. Ils avaient déjà enfilé leurs maillots pour aller se baigner – à quatre ans, ces enfants délicieux, remarquables, s'étaient habillés tout seuls. Sur quoi ils ont quitté le cottage en douce, en faisant bien attention de ne pas faire claquer la porte moustiquaire. Ils ont couru au bateau qui était encore accroché au camion. Ils ont soulevé la bâche de protection et se sont faufilés à bord. Ce qu'ils ont fait sous cette bâche, on n'en sait rien. Ils ont sûrement joué à être ceci ou cela. Tous les ans ils jouent dans le bateau. Nous, on trouve ça étrange de voir des enfants venus de si loin dans le Nord jouer dans les bateaux, tout comme ici nos propres enfants. On s'imagine que pour eux, ces enfants et ces adultes du Nord, les bateaux, c'est juste quelque chose qui doit faire partie d'un vieux décor.

Ils ont pouffé de rire dans leur bateau pendant presque une heure de temps. À la fin, ils sont ressortis en se glissant sous la bâche, et ils ont sauté à terre pour retourner au cottage. Ils étaient en train de gonfler leurs bouées quand les parents sont sortis de leur chambre et sont venus s'asseoir avec eux sur le sol refait à neuf. Les Larson donnaient à leurs enfants des baisers sur le front, sur les mains, ils leur caressaient les cheveux. Et nous apercevions des éclats de bonheur dans les yeux des Larson, ces gens que nous voulions si fort voir partir.

Peu après, les enfants ont obtenu la permission d'aller se baigner. Robert et Penny se sont levés pour regarder les jumeaux courir entre le porche et leur plage de sable. Les petits filaient aussi vite que peuvent filer des enfants de quatre ans, sans chaussures, sans autre vêtement que leur maillot ; aucun des deux ne portait rien en haut ; les fesses de la fillette étaient presque obscènes et le garçon avait juste un short baggy. On voyait bien que les Larson se croyaient seuls dans leur propriété ; nous nous sommes dit qu'ils auraient sûrement habillé leurs enfants autrement s'ils avaient su que les faits et gestes de leur journée se dérouleraient publiquement. Ils auraient sûrement émis davantage de réserve au moment de laisser leurs enfants courir vers la plage et plonger à moitié nus dans ces eaux infestées. Les Larson, on les connaît assez pour savoir qu'on n'a pas affaire à des imprudents, à des écervelés. En fait, comme souvent les gens du Wisconsin le sont, ils sont sérieux et même un peu coincés. Ils nous rappellent nos grands-parents.

Les petits Larson se sont jetés dans l'eau tête la première. Pendant environ deux minutes, ils ont fait des rouleaux, joué en toute innocence. Ils riaient, s'éclaboussaient, flottaient sur l'eau bras et jambes écartés. Puis le garçon s'est mis à crier. Puis la fille s'est mise à crier. Tous deux poussaient soudain des cris désagréables.

Les Larson ont accouru. Avec difficulté. Ils étaient gênés par leurs peignoirs. La situation était tendue, mortelle. Nous n'avions jamais vu Robert Larson courir aussi vite. Il s'est débarrassé de son peignoir en approchant du lac ; au même moment, Penny Larson a été trahie par sa jambe gauche, elle a glissé, s'est penchée maladroitement, a trébuché sur plusieurs pas en se tenant le genou, mais elle a continué de courir et de sautiller en direction des enfants. Robert, entre-temps, les avait ramenés sur le rivage. Penny a pris la fille. Penny et Robert, dans l'agitation, n'ont échangé que

quelques mots, mais nous avons entendu ce que nous avions besoin d'entendre dans la bouche de Robert : « La plage est couverte de poissons morts. »

Et comment ! On a attendu. Ils sont remontés rapidement au cottage en portant les jumeaux dans leurs bras. Ils sont rentrés. On n'entendait presque rien. Comme prévu, Robert a fait les cent pas à l'intérieur, mais ça n'a pas duré longtemps ; il est vite ressorti pour redescendre au bord de l'eau où il s'est mis à frapper les poissons morts à coups de pieds chaussés de sandales. Il se couvrait la bouche, le nez. L'odeur était encore pire quand vous aviez compris ce que vous étiez en train de respirer. Puis Robert, en s'abritant les yeux de son autre main, a exploré les eaux du regard. De là où il était, les cadavres de poissons avaient l'air de se répandre sur des kilomètres. Nous avions payé pour ça.

Il y avait eu pas mal de discussions sur la façon de tuer les poissons. Beaucoup de ceux qui pratiquent la pêche sportive estimaient qu'il fallait procéder au massacre électroniquement, en prenant des précautions, en discernant entre les espèces qu'ils pêchaient – les perches, les perches-soleils, les poissons-chats – et celles dont le rôle, leur semblait-il, et selon leurs propres critères, était incertain. Les services du maire et les Eaux et Forêts, qui en définitive avaient réglé la plus grosse partie de l'addition, soutenaient qu'un abattage sélectif effectué en prenant de telles précautions représenterait des frais supplémentaires exorbitants ; pour eux, repeupler le lac en poissons de pêche coûtait moins cher que de les réintroduire après les avoir électrocutés. Les poètes et les activistes libéraux, dont j'étais, affirmaient que l'impact serait moindre si on se contentait de choquer les Larson et leurs enfants en massacrant les poissons sans distinguer les espèces ; alors que s'ils étaient soigneusement sélectionnés – silures, poissons de fond,

sangsues et autres du même genre –, le message serait compris sans risque d'erreur. En d'autres termes, pour les Larson, impossible de ne pas voir qu'une opération soigneusement pensée était à l'œuvre. Le symbole serait on ne peut plus clair : ils étaient eux-mêmes comme ces poissons de fond, ces choses crevées, écœurantes, amassées sur leur plage.

Robert Larson remontait en marchant dans le sable à pas lents, les mains dans les poches. Il est entré dans le cottage. Il a regardé sa femme et a haussé les épaules. Puis Penny a haussé les épaules aussi. Robert a haussé les épaules encore une fois. Il a dit ensuite : « La nature est bizarre, par ici. » Après avoir fait claquer sa langue, il s'est assis.

Les enfants, ces jumeaux magnifiques, si gentils et si bien élevés, jetaient en direction de leurs parents des regards mélancoliques, anxieux. Robert et Penny se sont regardés. Il a hoché la tête. Les enfants se sont élancés, ont franchi la porte moustiquaire et se sont précipités à nouveau vers la plage. Ils ont plongé dans l'eau et ont commencé à empoigner des quantités de poissons ; ils les pressaient contre leurs corps, ou se les lançaient. Ils les projetaient de toutes les façons possibles – comme des ballons de football, comme des grenades. Ils les embrassaient et faisaient semblant d'en tomber amoureux, puis ils les laissaient tomber dans l'eau, les abandonnaient. Les plus gros, ils les enfourchaient comme des dauphins. Ils les ramenaient sur le rivage ; certaines de ces bestioles faisaient plus d'un mètre et demi de long et, en s'y mettant à deux, ils arrivaient à les traîner sur le sable. Ensuite, les jumeaux ont commencé à se servir des poissons pour bâtir des châteaux et des forteresses. Nous étions muets de saisissement.

Et nous le serions restés si Larson n'était pas monté en voiture pour démarrer en trombe dans l'allée. On a tourné la tête pour le

regarder partir. Il roulait vite, ne ralentissant qu'au stop. Il avait baissé la vitre et appuyé le bras sur la portière. Il a craché du tabac sur la route. Il avait mis sa musique à fond – une station locale qui passait de la country, diffusée non pas depuis les tours de Chicago mais depuis celles de Kankakee. À la sortie nord de la route 176, il s'est garé sur le parking des engins de location Cat. Il est entré dans le magasin et, d'après Davis, le gérant, a loué pour une demi-journée, au tarif estival de 175 dollars, une petite pelleteuse. Davis a aussi pris à sa charge la livraison, laquelle a été fixée au jour même en fin d'après-midi. À cette période, personne ne venait louer de pelleteuse. Repousser un pot-de-vin proposé explicitement ou par sous-entendu, c'est une chose, faciliter le travail de l'ennemi, c'est tout différent. Parfois, nous regardons Davis en nous demandant ce que serait Slocum Lake sans lui.

Larson a fait halte à la supérette Island Foods. Il a appelé deux fois sa femme depuis son portable ; il n'avait pas l'air de se sentir dans son assiette au rayon viande et produits de la mer. Il a délaissé les donuts maison et acheté une boîte de trois viennoiseries d'une marque nationale. Il a déposé le tout à la caisse et fait remplir plusieurs sacs en papier par l'assistant avec ses achats. Il a présenté des coupons de réduction et payé par carte. Il est retourné au pick-up en poussant son caddie, a posé les sacs à l'arrière et rapporté le caddie à son emplacement à l'entrée de la supérette. Nous n'avons jamais douté que les Larson étaient des gens bien. Il est rentré au cottage où il a retrouvé sa femme ; assise sous le porche, elle regardait les jumeaux jouer à s'enterrer sous des monceaux de poissons morts.

Ce soir-là, les Larson ont fait griller du poisson, au barbecue, et trouvé le moyen de l'avaler. Penny l'a servi en filets avec une sauce à la mayonnaise et à l'aneth. Nous n'avions pas vu Robert en

acheter. Après le dîner, les gosses ont grimpé dans leurs lits superposés ; les Larson sont descendus au bord du lac et ont arrangé les poissons que les enfants avaient ramenés sur le sable. De là où nous étions, nous n'avions pas vu qu'ils avaient arrangé les poissons de façon à en faire une sorte de lit douillet ; nous l'avons compris seulement quand ils se sont couchés sur le tas de cadavres pour faire l'amour en prenant leur temps, comme la veille.

Les mots ne sauraient rendre parfaitement ce que nous avons ressenti en regardant les Larson faire l'amour sur leur tas de poissons. *Nous étions très déprimés* : c'est peut-être cette phrase qui se rapproche le plus de la vérité. Nous avons quitté le cottage des Larson pour prendre notre repas en famille, nous aussi. Nous avions le sentiment d'être revenus à la case départ. Nous avions le sentiment de ne pas avoir réussi à produire sur les enfants le choc escompté. Donc nous avions échoué à desserrer la poigne de fer posée par les Larson sur leur propriété au bord du lac Slocum. Et parce que nous étions déprimés, nous n'avons pas anticipé l'erreur critique que Larson allait commettre.

Heureusement, nous ne l'étions pas assez pour ne pas retourner sur les lieux le lendemain matin, tout de suite après l'aurore. Les jumeaux jouaient encore dans le bateau, et Robert était déjà levé : avec la pelleteuse il soulevait de grandes quantités de poissons qu'il transportait dans le fond de sa propriété où il avait creusé une fosse immense – avant le lever du soleil apparemment. Nous n'avons pas tous été secoués en même temps, mais cette image de Larson en train de tirer les poissons de nos eaux pour les emmener ailleurs a été un choc assez brutal pour l'un de nous d'abord, puis pour nous tous.

Nous avons appelé Princess au service des Eaux et Forêts. Nous voulions qu'elle nous confirme la quantité de pêche autorisée par

jour et par personne à Slocum Lake. Princess nous a répété ce que nous savions déjà d'après les arrêtés municipaux relatifs à la charte visant à la préservation des espèces : cent poissons, voilà ce que tout pêcheur muni d'un permis avait le droit de sortir de l'eau chaque jour et d'emmener. Cent prises maximum. D'un ton aimable, nous avons demandé à Princess de bien vouloir envoyer quelqu'un jeter un œil sur la quantité de poissons que M. Robert Larson avait tirée de notre lac.

À elle seule, l'amende pour violation de la charte était de 1 000 dollars. S'y ajoutait une amende de 100 dollars par poisson. L'amende pour l'infraction qui consistait à pêcher sans avoir son permis dûment délivré par l'État de l'Illinois était de 100 dollars. Princess s'est présentée en personne avec une poignée d'officiers de police, et a remis aux Larson leur contravention de 250 000 dollars. Elle a expliqué que la police estimait que Larson avait tiré du lac Slocum pas moins de 2 500 poissons. Elle pointait le doigt vers l'énorme fosse. Il était certes difficile de douter de cette estimation. Elle a poursuivi en expliquant que les Eaux et Forêts, en fait, procédaient à une estimation basse ; et ajouté que pour les autres violations, ils voulaient bien faire un effort et arrondir à un quart de million de dollars encaissables au premier octobre de l'année fiscale en cours. Elle a touché l'épaule de Larson en disant :

— Nous n'acceptons que des mandats fiscaux pour les amendes au-delà de 100 000 dollars, monsieur Larson, mais ici, on sait qu'on peut vous faire confiance : vous serez autorisé à régler par chèque.

Elle lui a fait un clin d'œil.

Robert Larson s'est raidi et a dégagé son épaule de la main de Princess. Il a essayé d'expliquer que les poissons étaient déjà morts, mais Princess a balayé l'objection d'un revers – appréciation non pertinente, purement subjective. Robert a protesté une deuxième

fois. Robert a refusé de prendre la contravention que Princess lui tendait. Princess l'a déposée sur le sol, à ses pieds. Robert a élevé la voix. Les enfants sont sortis du bateau pour voir ce qui se passait. Les policiers ont remonté leurs ceinturons et croisé les bras. Princess a reculé. Robert a ramassé la contravention. Il était complètement en nage, sa figure reflétait le soleil, littéralement.

Robert a emporté la contravention sous le porche où il a eu une brève conversation avec Penny. Ils ont secoué la tête. Ils sont rentrés ensemble. Leurs enfants – si brillants, si sensibles – ont perçu la gravité de la situation et sont rentrés à l'intérieur eux aussi ; assis à l'indienne, ils ont joué aux cartes tout l'après-midi. Les Larson ont eu dans leur cottage des échanges prolongés, parfois vifs. La pelleteuse est restée dehors au soleil. Un certain nombre de poissons rôtissaient dans leur fosse, mais il y en avait encore davantage au bord du lac.

Les rayons du soleil descendant ont commencé à frapper la rive est du lac. La soirée s'est écoulée puis la nuit est tombée. Nous étions pas mal ivres à ce moment-là. Quelqu'un avait apporté de la tequila. C'est qu'il y avait matière à célébrer. On descendait un verre chaque fois que Robert Larson se frottait les yeux. Nous respirions à notre aise quand la maison s'est éteinte. On songeait à rentrer, à retrouver nos familles de bonne heure. C'est alors que nous avons entendu les Larson franchir la porte moustiquaire et descendre au bord du lac encore une fois. Les coquins ! Ils ont enlevé leurs vêtements et ont fait l'amour dans le sable, en innovant un peu. Les criquets gueulaient. Les insectes étaient détestables. Les Larson se sont roulés dans le sable pendant une quarantaine de minutes, puis ils sont retournés au cottage en courant, nus. Nous nous demandions si nous pouvions vraiment en croire nos yeux ou si les plus ivres d'entre nous n'étaient pas les jouets de leur imagination. Quels gens

étranges que ces Larson. Que pouvait représenter Slocum Lake pour des êtres capables de faire l'amour devant un bien à coup sûr perdu ?

L'impudence de ces gens. Nous avions interrogé quelqu'un, à notre banque, et elle avait estimé les avoirs des Larson : ils n'avaient absolument pas les moyens d'honorer leurs amendes. Ces habitants des confins nord du Wisconsin, à bien des égards, ressemblaient fort à nos grands-parents. On les connaissait, et en même temps, on ignorait tout d'eux.

On a bu à cette nouvelle. Puis on a descendu encore plusieurs verres. À mesure que la nuit avançait, on se sentait de mieux en mieux, contents d'être ensemble. Nous ne sommes pas rentrés à la maison, dans nos familles. On s'embrassait, on s'effleurait dans le noir. Le désir nous rendait idiots. Du coup, nous n'avons pas entendu Robert Larson quitter le cottage. D'abord nous n'avons pas entendu démarrer le moteur de la pelleteuse. La sensualité crée un bruit qui ne crève pas tout de suite ; mais au bout d'un moment il est devenu évident que ce que nous entendions, ce n'était pas le frottement de nos corps, mais bien Robert qui manœuvrait sa pelleteuse au milieu de la nuit.

On s'est raclé la gorge, on s'est relevés. Il fallait que les yeux accommodent. On tapotait nos montres. Robert Larson était en train de vider la fosse de ses poissons morts ; ses pelletées, il les redescendait de toute évidence au bord du lac ; et là, il les déversait dans son Shamrock 270 diesel qu'il avait mis à l'eau l'après-midi. Ce détail n'avait pas eu grande signification à nos yeux puisque nous étions occupés à boire. Il travaillait vite : à peine avait-il déversé un chargement dans le Shamrock qu'il se dépêchait de remonter au cottage, de passer derrière, de puiser dans la fosse une nouvelle

pelletée. Après quoi il retournait au bateau sur la plage. On essayait de deviner le sens de l'opération.

Nous nous sommes aperçus que Penny Larson aussi avait quitté le cottage pour descendre au bord du lac. Elle était dans l'eau jusqu'à la taille. Vêtue seulement d'un soutien-gorge. Apparemment, elle repoussait les poissons vers le sable. Elle se taisait. Elle n'était pas en train de s'amuser. Elle avait l'air entièrement absorbée par sa tâche, un peu comme un berger, ce qui nous a laissés perplexes jusqu'à ce que Robert, ayant vidé la fosse, tourne sa pelleteuse vers le rivage. C'est alors que le plan des Larson est devenu affreusement clair et limpide. Alors que Robert Larson embarquait le poisson dans son Shamrock – pelletant tout notre travail, tout notre argent, faisant ruisseler l'eau sur le métal entre les charnières de sa pelle, et emplissant le bateau jusqu'à la gueule en donnant de grands coups –, il est devenu tout à fait indiscutable qu'il projetait de couper à ses obligations fiscales et morales envers Slocum Lake. On en était malades. À ce moment-là, les insectes auraient pu nous vider de notre sang, nous ne nous en serions même pas aperçus. On se tenait agrippés les uns aux autres.

En un laps de temps qui ne peut absolument pas avoir excédé la demi-heure, Robert Larson avait rempli son bateau sous nos yeux : il ne restait plus un seul poisson dans la fosse. Le soleil commençait juste d'illuminer le lac. Le bateau des Larson était amarré à l'embarcadère, le plat-bord à fleur d'eau. Robert a coupé le moteur de la pelleteuse et sauté à terre. Passant par l'embarcadère, il est monté à bord. Aidé de Penny, il a entrepris de recouvrir le bateau de sa bâche et les poissons ont disparu sous une sorte de linceul bien ajusté, bien tendu.

C'est alors que l'un de nous a craqué. Il faisait effroyablement chaud. Une telle chaleur, même dans des circonstances moins

exigeantes, c'est cruel. La moitié d'entre nous étaient nus ou ivres. Tous, nous dégouttions de sueur. Rien d'étonnant que l'un de nous ait quitté notre abri pour se ruer sur le cottage des Larson en transportant à bout de bras une branche de peuplier en flamme.

Peut-être a-t-il pensé que nous allions le suivre. Peut-être a-t-il été victime d'un coup de chaleur. Peut-être qu'il n'en pouvait plus, tout simplement, d'enrager et d'opérer clandestinement, comme nous le faisions tous, de laisser les Larson prolonger d'une année supplémentaire nos souffrances, notre peine. En tout cas, il était là-bas – c'était le jeune Kubicka, apparemment – en train d'essayer de jeter par la fenêtre, dans la cuisine des Larson, sa branche de peuplier en feu. En même temps il criait et répétait sans cesse le mot *crimes* de sa voix d'enfant poussée au maximum de l'aigu. Mais il a eu beau faire, il n'est pas parvenu à briser la fenêtre avec cette torche. À chaque essai elle pliait et s'écrasait. Pourtant le garçon essayait encore, il frappait, reculait de plusieurs pas, chargeait, joutait et hurlait *crimes !*

C'était pénible à voir et nous avons fait ce que nous avons pu : nous lui avons crié d'arrêter. Nous lui avons fait des signes. Nous l'avons imploré de lâcher cette branche et de revenir. Mais Robert Larson a eu tôt fait d'accourir et de se saisir du jeune Kubicka. Larson eût-il été plus rapide, il aurait pu empêcher les flammes d'embraser le bardage de la maison. Mais avec cette chaleur, les murs et la toiture ont pris comme de l'essence. Penny, qui avait suivi Robert, s'est faufilée à l'intérieur. Elle en est ressortie avec ses superbes enfants à moitié endormis qu'elle a éloignés en leur indiquant la direction du lac.

Les petits Larson, ces précieux petits, sont descendus jusqu'à l'embarcadère sans rien dire, sans lever les yeux. Si le cottage n'avait pas pris feu, les enfants ne seraient sans doute jamais

descendus au bord du lac. Mais le cottage brûlait et ils sont descendus sur la rive ; et nous avons une dette importante envers le jeune Kubicka que nous n'avons jamais revu depuis. Robert Larson et l'agile Kubicka ont lutté dans l'herbe près de la maison en flammes jusqu'à ce que le gamin se dégage des bras de Robert et disparaisse dans les sombres lueurs de l'aube.

Robert l'a laissé filer. Il s'est emparé du tuyau d'arrosage, a tourné le robinet au coin du mur et a commencé à arroser le feu pour l'empêcher d'atteindre l'autre façade du cottage. Penny a pris une pioche sous le porche. Elle s'en est servie pour arracher les bardeaux brûlés, ou en train de brûler, et les répandre sur la pelouse. Elle frappait sur les flammes quand elles prenaient de la force. On aurait dit des pompiers juniors participant à leur première intervention sérieuse, et c'était merveille de les voir travailler aussi vite, aussi bien ; pendant tout ce temps-là, leurs jumeaux, ces magnifiques têtes blondes, attendaient en pyjama près de l'embarcadère, et regardaient la fumée s'élever du dernier cottage encore debout au bord de notre lac.

Mon Dieu, penser à ces enfants, ces enfants si beaux. De si bons enfants. Ce qu'on préférait chez eux, c'était leur gentil caractère. Ils ne connaissaient pas la méfiance. Ils ne posaient jamais de questions, ne craignaient pas les étrangers. Vous pouviez leur dire d'aller dans le bateau, de se coucher au milieu des poissons ; vous pouviez leur dire que leur mère vous avait demandé de les aider à se coucher dans le bateau, sous la bâche, et à fermer les yeux. Ils ne se méfiaient pas de vous. Ils ne faisaient pas d'histoires. Ils n'avaient pas peur.

Vous pouviez leur chanter une ballade paisible, leur fredonner une mélodie, et vous pouviez caresser leurs fins cheveux, écarter une mèche de leur joue, la leur passer derrière l'oreille ; ils se

lovaient au contact de vos phalanges, et ils souriaient en s'abîmant dans le sommeil. Vous ne savez pas toujours ce que vous faites quand il fait une telle chaleur à Slocum Lake, mais les petits Larson, eux, ils étaient capables de se glisser sous la bâche d'un bateau sans dire un mot, et ils ne protestaient pas davantage lorsque vous refermiez bien hermétiquement la bâche au-dessus de leurs têtes. Ces doux enfants. Ce serait la dernière image que vous conserveriez d'eux : leurs mains repliées sous le menton. Et cette image vous touchait jusqu'au cœur. Elle vous secouait l'âme de mille façons.

Ensuite nous nous sommes éloignés et nous avons regardé Robert descendre vers la plage et l'embarcadère, et là nous avons retenu notre souffle. Penny se démenait dans la maison, vérifiant qu'il ne restait aucune braise entre les murs et l'isolant. Robert Larson a détaché le bateau et détaché les amarres, il a sauté dans l'eau. Il s'est mis à la poupe et a poussé ; avec effort, il a fait avancer le lourd bateau surchargé vers des eaux plus profondes. Il poussait pour faire glisser l'embarcation sur l'eau. Quand il a fini par être immergé jusqu'au cou, presque jusqu'à la bouche, il a laissé le bateau s'en aller. Le bateau a glissé silencieusement sur le lac, passant au-dessus de notre cage grillagée, quasi invisible.

Robert s'est hissé sur l'embarcadère et a regardé le bateau s'éloigner. Puis il s'est baissé. Il ruisselait. Il a pris un fusil, l'a porté à son épaule. En appui sur un genou, il a fermé un œil, tiré deux fois – deux forts claquements. Nous nous sommes retournés. Le bateau a tangué, s'est penché, a coulé et s'est enfoncé dans les profondeurs du lac en émettant d'énormes quantités d'air, comme un troupeau lâche des vents.

Puis le silence. Rien que le silence. Les eaux du Slocum étaient calmes. Nos poissons n'étaient plus là, ils étaient retournés dans la vase, au fond de notre lac, et avec eux tous nos efforts pour plumer

et harceler les Larson. Nous en avons conçu du remords. Nous n'aimons pas nous en prendre à des enfants, après tout. Mais le soleil commençait à s'élever dans le ciel. Il brillait sur le cottage des Larson. On a attendu. On a vu Robert rentrer dans la maison, prendre une douche, et venir s'asseoir auprès de sa femme sur le beau plancher du porche. Ils discutaient au soleil levant. Penny lui avait fait du café. Ils s'essuyaient les yeux, le front. Ils examinaient les dégâts laissés par l'incendie à l'intérieur, sur les murs. Ce n'était pas grand-chose. Ils souriaient, ils hochaient la tête. Et soudain, comme si on l'avait piquée, Penny a redressé la tête. On a vu passer dans ses yeux l'éclat de la prise de conscience. Elle a ouvert la bouche, elle a couru aux lits superposés – vides. Elle est revenue auprès de Robert. Elle tremblait. Elle s'est appuyée à son épaule. Ils ont commencé à appeler les petits. À fouiller le cottage. Ils sont ressortis pour fouiller la propriété. Ils appelaient. Ils criaient. Ils hurlaient – nous n'avions pas imaginé qu'ils hurleraient ainsi. Ils ont couru au bord du lac. Ils scrutaient les eaux, la main en visière. Robert a fait plusieurs pas dans l'eau, puis il s'est retourné pour regarder Penny. Nous avons vu qu'il avait le visage défait. Il a hurlé en direction du ciel, à se faire entendre dans tous les États à la ronde. Il est entré dans nos poitrines et il en est sorti. Nous connaissons les Larson, oui. Nous les connaissons depuis des années. Maintenant nous savons qu'ils savent ce que subir une perte veut dire. Maintenant nous savons qu'ils nous connaissent.

---

1. *Nouvelle parue dans* The Cincinnati Review.

OceanofPDF.com

ANDREW RICONDA

Le cœur comme un ballon[1]

Denny Finafrigginally remarqua que la blonde qui nous servait nos boissons et nos frites cajun chez Fiddlesticks avait un doigt en moins, celui où l'on porte traditionnellement une alliance.

C'était un pub irlandais du Village, toujours bondé aux happy hours. Mais là, il était trois heures de l'après-midi, en gros l'heure des ivrognes au chômage, l'heure creuse. D'une chiquenaude, j'envoyai une pistache faire le tour du bar en fer à cheval : elle disparut en silence, mais si les gens fumaient encore dans les bars (ce qu'ils devraient faire), elle aurait tinté contre un cendrier en métal.

— Comment tu veux que je sache ? Si ça se trouve, c'est vraiment une phobique du mariage.

— Mais tu n'as pas envie de savoir ?

Il prononçait le *tu* en implorant à deux mains et en agitant tout près de mon visage ses ongles bien manucurés. Il fallait tout le temps qu'il te sorte ce genre de conneries, avec une intonation culpabilisante, quand tu n'étais pas prêt à lui donner illico ce qu'il voulait.

— Non. Mais je vais demander quand même. Au fait, tes ongles, ils en jettent sous cette lumière.

Je savais que lui ne demanderait pas. Il est comme ça, Denny. S'il veut une réponse, il envoie quelqu'un se renseigner à sa place.

S'il veut qu'un boulot soit fait, il le confie à un subordonné. Et dans le monde de Denny, il n'y a que des subordonnés. Il a très bien réussi, il possède sa propre (et grosse) entreprise, mais il faut toujours qu'il y ait partout des gens qui s'occupent de tout pour lui. Au lycée, il était déjà comme ça. Et même avant, oserais-je hasarder. Merde ! Bébé, je suis sûr qu'il devait sous-traiter son lait maternel.

Alors quand la blonde à qui il manquait un doigt revint, je lui dis :

— Mon ami ici présent se demande ce qui est arrivé à votre doigt.

Denny me foudroya du regard, il secoua vigoureusement la tête et tout ça mais la fille s'en fichait. Quelquefois on devine tout de suite si la personne est du genre hypersusceptible ou du genre à ne se formaliser de rien, et elle, elle appartenait à la seconde catégorie. Et pour ce qui était d'être une phobique du mariage, son histoire, c'est qu'elle n'était mariée que depuis une semaine, et qu'elle tenait un bar, quand son regard était tombé sur une toile d'araignée accrochée à une boiserie au-dessus de la rangée de bouteilles d'alcool. Elle avait fait un bond en l'air pour « dégager » la toile d'araignée, l'alliance s'était accrochée à la boiserie, et quand elle avait touché terre à nouveau, le doigt s'était littéralement arraché de la main. Denny eut un tressaillement. Je réagis de la même manière en tressaillant à mon tour – un tressaillement de politesse. En supplément, elle nous fit carrément un dessin : les chirurgiens lui avaient entaillé la hanche – elle baissa son jean juste ce qu'il fallait pour nous montrer la cicatrice – et lui avaient cousu le doigt à l'intérieur, dans l'espoir qu'il consente plus tard à essayer d'être remis en place. Hélas…

— As-tu interprété la chose comme un signe ? demanda Denny. Le signe que tu n'aurais pas dû te marier.

— Non, mais depuis, les toiles d'araignée, j'évite.

Elle s'en alla servir les autres clients et là-dessus nous planta tous les deux.

Denny s'enquit d'abord de ma situation sur la côte Ouest pour essayer de savoir si je m'en sortais, au niveau travail et au niveau femmes ; puis il creusa non moins superficiellement la question de mon look – mes cheveux avaient poussé style hippy et j'avais une longue barbe aussi –, en le rattachant, non sans habileté, à sa première question ; disant que ça devait être vraiment sympa, là-bas en Californie, que tout soit si cool que je puisse me laisser aller à ce point. Je jetai un œil à mon reflet dans le miroir derrière nous. Il n'avait peut-être pas tort, j'avais plus ou moins l'air de débarquer d'une communauté qui faisait pousser des choux de Bruxelles, ou ce genre de choses. Sur quoi il ramena la conversation sur lui de nouveau.

— Ici, les affaires marchent, dit-il. Tu verras, tu vas être content.

— Je suis ravi. De quoi voulais-tu me parler ?

Denny se cala un sourire sur la figure et planta son pic à olive dans la cerise au bourbon qui macérait au fond de son manhattan. Quand il l'eut ramenée au bord du verre, il la saisit par la queue et la fit pendiller interminablement devant son bec. Ça devait être un gros, et probablement un sale boulot. Voilà trois bonnes années qu'on ne s'était pas assis quelque part ensemble, tous les deux. Nous avions été amis, plus ou moins, jusqu'au jour où je lui avais rendu un service grâce auquel il avait pu éviter la prison. Du coup, notre association s'était mise à lui inspirer de la méfiance. Denny supportait tout à fait d'avoir du sang sur les mains tant qu'il n'y avait personne pour le lui rappeler quotidiennement. Mais du sang, bordel, il n'y en avait pas tant que ça. Il n'y avait même pas eu mort d'homme. Cela dit, je n'allais sûrement pas pleurer la fin de notre

amitié. Je m'étais assez shooté aux émissions du Dr Phil quand j'étais chômeur pour savoir ce que c'était que d'avoir une personne toxique dans sa vie ; or, quand ce fumier lâchait un vent, ça sentait dans toute la pièce l'amande et le biscuit chaud sorti du four. Il goba enfin sa cerise, mâcha, déglutit. Ce n'est qu'une supposition de ma part, mais, pour lui, elle n'avait pas de goût.

— Je me demande ce qu'elle en a fait, de cette alliance, dit-il.

— Denny…

— Il y a ce mec…

Et si Denny a un sale boulot à faire, il s'adresse à moi, Brian Rehill.

— Merde, Den. Il faut toujours que tu commences par cette phrase : « Il y a ce mec. » Bordel de Dieu.

— Je n'ai pas le droit de demander. C'est moi qui te suis redevable. Je n'ai pas oublié.

Il m'était redevable. Il s'en souvenait. La Californie devait faire merveille sur mon caractère, car même là je restai calme. D'accord, je soupçonnais Denny d'avoir fait circuler tranquillement de vilains bruits sur mon compte après que je lui avais rendu ce petit service, de m'avoir mis des bâtons dans les roues, aussi, sur tel ou tel chantier que j'aurais dû dégoter, dont plusieurs contrats importants, des aménagements intérieurs susceptibles de me faire passer dans une tranche fiscale supérieure, mais je me fichais de tout ça maintenant. Il s'en était ensuivi ce départ du paria vers l'Ouest, à savoir ce qui allait se révéler comme la meilleure décision de toute ma vie. Quant à L.A., à ma grande perplexité, et vu ma mentalité de New-Yorkais condescendant, elle s'était révélée un paradis – professionnellement, sentimentalement et même, Dieu me vienne en aide, spirituellement (en presque deux ans, je n'avais rien fait qui m'inspire de la honte). J'en étais à envisager d'y acheter ma

première maison, même si j'avais d'une manière ou d'une autre besoin de trouver une grosse somme pour l'apport initial. D'une manière ou d'une autre…

Je balayai des yeux le bar presque désert. Personne ne regardait plus loin que son verre de bière.

— Chapeau, mec. Et ne me regarde pas comme ça. Je n'entends pas parler de toi pendant deux ans, et, là, on ne papote pas tranquillement depuis dix minutes que tu recommences déjà avec tes : « Il y a ce mec. »

Il eut l'air de mal prendre ma remarque.

— OK. Finis tes frites et sortons faire un tour.

Nous nous sommes promenés dans Greenwich avant de prendre vers l'est et la 6e Rue. Nous sommes passés devant plusieurs commerces spécialisés, une boutique d'accessoires dont la vitrine exposait des toques en fourrure tibétaines, une librairie spécialisée dans les polars et les thrillers, et un magasin de nouveautés qui vendait de ces cadeaux pas chers, ironiques, dont personne n'a jamais besoin, genre des Jésus qui dodelinent de la tête ou des poupées à l'effigie de Dick Cheney. C'est surtout Denny qui parla.

Il y a ce mec, donc, qui se trouve être sur le point de devenir l'ex-mari de la copine de Denny – sa copine et son assistante aux dents longues. Ils se sont séparés il y a un peu plus d'un an mais le mec n'arrête pas de l'appeler, de la suivre, de se pointer à son travail (une boutique de Brooklyn appartenant à Denny), et de la menacer au cas où elle refuserait de le reprendre. Voilà un mois, il a débarqué dans son appart et il l'a frappée. Il a écopé d'une interdiction de s'approcher d'elle. Et les choses tournaient de plus en plus mal maintenant qu'il avait reçu sa lettre de licenciement : menaces dirigées contre elle, contre Denny et également contre lui-même – le chantage classique de la fureur conjugale.

On était en février. En marchant, je frissonnais.

— Je sais. Ça fout la trouille, pas vrai ?

— Il fait froid à crever, Denny !

— Merde ! Deux ans que tu es parti et tu as déjà perdu ta froideur de sang ? Ça se dit, ça ?

— Demande à quelqu'un de se renseigner pour toi.

On s'est arrêtés à l'angle de la rue, devant le Jefferson Market Garden où se dressait dans les années 30 une prison pour femmes. C'était devenu un coin de verdure au milieu de Greenwich. Le jardin était fermé pour l'hiver : une grosse chaîne cadenassée bouclait le portail en fer forgé. *Tout est mort à présent, merci et au plaisir de vous revoir !*

Le vent nous soufflait au visage, alors nous avons rebroussé chemin, puis longé un terrain de jeu couvert de graffitis que je n'avais pas remarqué tout à l'heure à cause d'une rousse qui passait. Je pointai le doigt vers ma voiture de location et nous nous sommes arrêtés à sa hauteur.

Denny dit :

— Tu sais comment ça marche, ces choses-là, Brian. Si personne…

— … n'intervient.

— Tu vois ça tout le temps aux infos. Le mari dérangé a interdiction d'approcher de la victime. Il la tue, il se tue *et cetera*.

— Ces mecs qui pratiquent l'homicide suicidaire, c'est ce que je déteste le plus. Faudrait qu'ils choisissent.

À peine s'il lâcha un sourire. Mais bon, en dépit des circonstances, c'était sa nature qui le lui dictait, plus que la situation. Denny n'avait jamais eu un grand sens de l'humour. Les radins ont rarement de l'humour. Ils ne cèdent pas à l'appel de la charité, ils rabiotent sur le boulot au détriment du client ; quand tu

te retrouves à table avec eux, tu as beau n'avoir pris qu'un verre, ils attendent que tu règles la moitié de leur steak purée à l'ail. Et ils font ça sans broncher, les rapiats, ils économisent même sur leurs réactions. D'ailleurs dix secondes plus tôt, il n'avait même pas été foutu de se fendre d'un deuxième *et cetera*.

— Ce mec, il a aussi rencontré Jésus l'an dernier. Mais menacer la femme dont tu es séparé, lui casser sa porte et la frapper, son Jésus n'a rien à objecter à ça.

— Il est très compréhensif. C'est pourquoi il est unique.

— Il lui laisse des messages au travail, en déguisant sa voix. Il dit que la Saint-Valentin arrive et qu'il va lui faire une jolie surprise. Il bousille nos vies.

— Bon, mais je peux me permettre une question ? Ta femme, elle vit tout ça comment ?

Il se hérissa.

— Ne me juge pas, je n'ai pas besoin de ça. Cette fille me comble. Elle me fait gonfler le cœur. Mon cœur, tu vois, il gonfle comme un gros ballon rouge…

— OK, OK. Dans un monde idéal, quel genre de restriction tu envisagerais d'imposer à ce mec ?

— Ne lui interdire que de parler à son ex ne servirait à rien. Ça, j'en suis sûr. Il l'a prouvé. On est bien au-delà…

— Il s'agirait donc d'une restriction totale.

Il se détourna.

— Ce que tu jugeras… être le plus total possible.

Il scruta l'intérieur de mon Avis moyen modèle. J'imagine qu'il n'avait pas trop envie de me regarder dans les yeux – me regarder dans les yeux eût signifié regarder dans son âme à lui, dans son absence d'âme, plutôt. Et je dois admettre mon étonnement quand je vois comment il me juge. Pour lui, je suis la bonne personne pour

une besogne aussi sérieuse, je suis capable d'accomplir une telle opération – nonobstant mes opérations passées. Cela dit, mon étonnement s'atténue quand je constate que j'ai accepté – il est vrai que mes projets personnels traversaient mes pensées, et notamment ce ranch, à Santa Barbara, avec son panneau À VENDRE planté dans la pelouse, et son figuier dans le jardin.

Ayant fini d'explorer le siège avant de la bagnole, il passa à la banquette arrière.

— Tu vas bientôt essayer de deviner ce que j'ai dans mon coffre ? Tu vas peut-être gagner une jolie poupée ou un maxi-peigne ?

— Excuse-moi. Ce n'est pas des lingettes antiseptiques que tu as sur la banquette arrière ? J'ai les mains collantes de ketchup.

— La boîte est vide.

J'espérais qu'il allait décliner mon invitation quand je lui ai proposé :

— Écoute, je suis mûr pour une autre tournée, là. J'ai une grosse envie de regoûter des yeux cette merveille à neuf doigts. Ça te dit ?

J'allumai une cigarette.

— Il faut que je rentre.

— Ce ne sera pas un service, Denny. Toi et moi, on ne se rend plus de services. Tu comprends ?

— Tu es… une espèce de sous-traitant.

— Ouais. C'est comme si je venais chez toi faire un ravalement de façade. Ou un aménagement intérieur.

— Qu'est-ce ça coûte, de nos jours, un ravalement de façade ?

Je lui indiquai mon estimation. Il tressaillit mais accepta. Presque trop facilement. Je pensai que ça allait me hanter : j'étais bien placé pour savoir comment Denny s'y prenait avec ses sous-traitants.

Les détails maintenant.

— Il vit seul à Long Island, dans la maison de sa mère. Elle est morte l'année dernière et il a emménagé chez elle. Il y a une clef. Dans le sac à main de Sucrette. Elle ne s'apercevra même pas qu'elle n'y est plus.

— Dis-moi juste son nom, où il bosse, où il habite. Et ne t'approche pas de la fille – pour le moment, jusqu'à ce que ce soit fini. Je sais qu'elle travaille pour toi, mais ne fous pas le cirque en te montrant avec elle en public. Ferme la porte à clef et baise-la sur ton bureau, s'il le faut.

Il plissa les yeux.

— Ne sois pas grossier. Je l'aime. Elle me fait un cœur gros comme un…

— Arrête tes conneries. Tu veux que le boulot soit exécuté avec savoir-faire, ou tu veux juste que le boulot soit fait ?

Il détourna les yeux encore une fois.

— Je veux que le boulot soit fait.

On s'est tus un instant.

— Sucrette, c'est le nom de ta copine, c'est ça ?

— Pourquoi ?

— Pour rien.

Une poignée de main a conclu la chose. Et il partit. Je déverrouillai la voiture et sortis la boîte à lingettes. Il ne me semblait pas qu'il m'avait refilé une quelconque poisse en me serrant la main, poisse au ketchup et/ou poisse éthique, mais on ne sait jamais. Je tirai une lingette, j'en respirai le frais parfum citronné, je soupirai. Pour une raison qui n'appartenait qu'à moi.

C'est une variété de figue, la « sucrette ».

Et son nom, à lui, c'était Joe.



Je roulai jusque dans le Bronx pour aller dire bonjour à ma mère et récupérer le .38 planqué au grenier à son insu ; plein de merdes s'étaient entassées là-haut, également à son insu, au fil des années. Je klaxonnai pour lui faire savoir que j'étais dans l'allée et, en attendant qu'elle se montre, je téléphonai à une connaissance, un mec de Williamsburg qui avait possédé un temps un van blanc aux vitres teintées, un tas de tôle en fait. Il ne fut pas vraiment ravi d'avoir de mes nouvelles mais le van, il l'avait toujours. Je reklaxonnai et ma mère écarta son rideau. Elle ouvrit la fenêtre, elle avait l'air plus petite que jamais, elle me lança la clef.

Je lui fis un baiser sur sa joue triste, fatiguée, je m'assis avec elle à la table de la cuisine, lui dis que je n'avais pas faim, l'écoutai me donner les dernières nouvelles de ma sœur droguée, gagnai les toilettes à l'étage, pissai, dressai l'escabeau pour aller chercher le flingue, redescendis dans la cuisine, lui répétai que je n'avais pas faim, la laissai me préparer un croque, puis lui fis un baiser sur l'autre joue pareillement triste/exténuée. J'étais reparti.



Joe habitait dans une espèce de zone industrielle dégueulasse à Long Island City, une enfilade d'entrepôts délabrés, mouchetée de maisons mitoyennes, peintes naguère en bleu ciel ou en vert citron, à présent éreintées. La sienne était prise en sandwich : à l'est, un immeuble de location sale et miteux et, à l'ouest, un monstre de centrale électrique dont les trois cheminées striées de bandes blanches déroulaient sans discontinuer un panache grisâtre qui se répandait sur toute cette plaie comme un onguent funeste. C'était

situé à quelques blocs seulement des bâtiments où les promoteurs avaient aménagé des lofts et des résidences de luxe à 900 000 dollars – tout était à des kilomètres. Ici, toutes les artères portaient des numéros : 46e Rue, Quarante-huitième Avenue, comme si les planificateurs de New York City, après avoir jeté un coup d'œil à la ronde, avaient décidé que ces rues-là ne méritaient pas d'avoir un nom. Quand le travail était fini aux entrepôts, le quartier sombrait dans le coma et les résidents étaient bien trop occupés à tirer leurs rideaux et à verrouiller leurs portes pour se soucier d'un van blanc, un tas de tôle sans signe particulier qui, depuis plusieurs jours maintenant, venait se garer au coin de la rue, parmi les tessons de bouteilles de bière.

La maison de Joe jouxtait une petite aire de jeu fermée à la nuit tombée. Il allait et venait sans saluer les rares voisins qu'il pouvait croiser. De leur côté, ces mêmes voisins avaient coutume d'accélérer le pas quand ils apercevaient Joe. Certains allaient jusqu'à changer de trottoir d'un pas vif quand ils le voyaient, afin d'éviter tout contact avec lui.

Dans l'allée qui menait à sa maison, un vieux minivan était effondré sur ses quatre roues crevées, résultat probable de son attitude pétillante qu'illustrait la phrase tracée au feutre sur le flanc du véhicule, en lettres grosses comme des prunes : « À l'attention des parents : S'il vous plaît, ne dites pas à vos enfants qu'il n'y a pas de problème à faire l'amour entre personnes du même sexe. C'est Mal, c'est une Abomination devant Dieu et les Hommes. » Suivait une citation du Lévitique disant à peu près : « Si un homme couche avec un autre homme, leur sang retombera sur eux. »

Tout cela était très, très raffiné, mais quelque chose me disait que Joe avait quelques problèmes avec la tolérance.

Joe n'avait pas vraiment besoin de ce véhicule. Il n'allait jamais nulle part, ne s'éloignait jamais plus loin que quelques pâtés de maisons. Il faisait sa virée quotidienne pour louer une vidéo, acheter un plat chinois à emporter ou une pizza ; il faisait aussi plein de virées chez le marchand d'alcool au coin de la rue. Il n'était pas allé travailler depuis que je l'avais pris en filature. Il y a des gens pour qui un cœur brisé est un job à plein temps.

Les avantages associés à ce job sont nazes cependant, Joe. Vraiment nazes.

C'était le début de la soirée et il était chez lui depuis une ou deux heures, en compagnie d'une bouteille, quand il passa la tête par la porte latérale, celle qui donnait sur le terrain de jeu désert. Il appuya la tête contre le chambranle, il était bourré comme un coing et il regardait l'aire de jeu, cherchant peut-être les fantômes du bonheur de quelqu'un d'autre ; une bouteille presque vide d'Old Smuggler lui glissa des mains et s'écrasa sur le perron. Du van, j'observai les autres maisons. Personne aux fenêtres. Ils devaient être accoutumés aux bruits de bouteille cassée chez Joe. Il recula à l'intérieur, disparut en laissant ouverte la porte moustiquaire, puis revint après avoir mis une veste. Il claqua la porte vitrée mais omit de la fermer à clef. Il descendit en trébuchant l'escalier latéral ; la porte moustiquaire était restée entrouverte au vent du Queens. Il se dirigea vers le trottoir et remonta la rue.

Il avait besoin d'une autre bouteille et j'eus le loisir de m'en assurer quand il longea mon van : il mugit alors à l'intention du reste de son entourage indifférent :

— Je vais m'en chercher une autre ! Jugez-moi !

À l'intérieur du van, je levai la main pour me porter volontaire.

— Je m'en occupe, dis-je.

Il allait falloir agir vite : s'il ne faisait pas d'autre arrêt, il pouvait couvrir l'aller et retour en dix minutes. Après qu'il eut tourné le coin de la rue, j'attendis une minute et je rampai vers le siège avant. Je pris ma sacoche, jetai un coup d'œil en haut de la rue, puis au bas en me servant du rétroviseur. J'avais prévu de patienter jusqu'à demain soir, mais il y avait là une opportunité qui était en train de prendre forme dans mon esprit : j'avais l'occasion d'entrer chez Joe sans problème, d'attendre son retour et, sans lui laisser la moindre chance de se rincer le gosier une fois de plus, de le surprendre par-derrière et de frapper droit dans son putain de cœur. Waouh ! pensai-je. Ma copine un peu barrée qui était en plein dans cette foutaise de pouvoir de visualisation qu'elle ressortait tout le temps avait raison. Je tendis la main vers la portière et me promis de la baiser à mon retour avec force et gratitude.

Soudain des phares arrivèrent sur moi. Une Camaro rouge, avec un garçon et une fille à l'avant, s'arrêta de l'autre côté de la rue. Il lui criait après, tandis qu'elle regardait fixement devant elle sans rien dire. Au bout d'un moment, il se tut et regarda devant lui tout comme elle. Elle lui donna alors une tape sur l'épaule, il se tourna vers elle, elle lui montra son doigt. Il recommença à fixer son regard intensément sur le pare-brise, puis redémarra. J'attendis. Encore des phares, mais derrière moi à présent. Une Lincoln Navigator noire passa et s'arrêta devant la maison voisine de celle de Joe. Un homme et une femme en descendirent, claquèrent synchroniquement leurs portes. La femme essaya d'ouvrir la portière arrière.

Elle gueula à quelqu'un à l'intérieur :

— Ouvre !

L'homme s'approcha de la voiture et gueula à son tour :

— Arrête ton cirque et ouvre à ta mère.

Il ne se passa rien.

Le mari reprit :

— Je ne peux pas prendre les provisions si elle n'ouvre pas.

— Je m'en doute. Tu me prends pour une idiote ?

Usant de télépathie, j'envoyai un message au mari : « Ne réponds pas : "Non, je ne te prends pas pour une idiote." »

— Non, dit-il, je ne te prends pas pour une idiote.

— Pas voulu m'écouter, dis-je.

Papa et maman avaient convaincu l'adolescente d'ouvrir sa portière, mais le temps passé à s'invectiver avec enthousiasme, et de sortir enfin du véhicule le pop-corn, les gâteaux et les cartons de lait zéro pour cent, permit à Joe de débouler dans la rue en titubant, avec son sac en plastique noir. Les hommes échangèrent des regards glacials, et Joe chaloupa vers l'entrée latérale de sa maison. Il fouilla ses poches, en quête de ses clefs qu'il ne trouva pas.

— C'est ouvert, Joe, soupirai-je en direction du pare-brise.

Il grimpa sur le perron, écarta la porte moustiquaire et enfonça son poing droit dans la vitre de l'autre porte. Il resta planté là sur ses jambes vacillantes de poivrot ; il regarda la porte s'entrouvrir toute seule.

— Tu sais, Joe, dis-je en rigolant, je pense que ma citation biblique préférée est la suivante : « Dieu retarde ceux qui se retardent eux-mêmes. » Et putain, t'es sacrément retardé.

L'homme aux provisions posa son sac sur le trottoir, traversa la pelouse de Joe et gueula :

— Qu'est-ce que tu fous, mec ?

Joe répliqua en gueulant aussi :

— Jésus m'aime quand même !

Il ouvrit la porte en grand et entra.

J’avais besoin de manger quelque chose pour me reconcentrer un tant soit peu. De toute façon je n’avais pas envie de poireauter pendant que Joe se remplissait à nouveau les veines d’alcool. Alors je partis en me disant qu’il était là pour la nuit, et que plus il mijotait dans son jus, mieux c’était. Je roulai jusqu’à un drive-in White Castle, à quelques rues de là. J’achetai un sac de mini-burgers et allai me garer sur le parking.

Je devais admettre que les choses ne se présentaient pas si mal. J’avais toujours ressenti une pointe de culpabilité vis-à-vis du dernier mec, celui qui s’apprêtait à témoigner contre un Denny accusé d’entente commerciale illicite. Mon rôle avait seulement consisté à le convaincre de changer de version, mais en voyant le flingue, il avait empoigné son cœur et s’était écroulé sur le siège de sa voiture. Si ça se trouve, ce n’était pas un mauvais bougre, je ne sais pas ; on n’a pas vraiment eu l’occasion de nouer des liens. Je me rappelle la peur dans ses yeux. Quand je lui ai mis le canon sur la tempe, il s’est mordu si fort la lèvre inférieure que sa peau s’est déchirée et que le sang lui a éclaboussé le menton, puis il a serré sa poitrine à deux mains…

Mais là, c’était différent. Je ne prévoyais guère de culpabilité résiduelle. J’essayai d’aspirer du chocolat froid avec une paille. Oui, là, c’était différent. Même s’ils s’appelaient Joe tous les deux, évidemment.

Ce Joe-ci était un sous-homme. J’ai fait deux années de fac et pris quelques cours de psycho. Je sais de quoi l’esprit est capable. Quand tu décides de tuer quelqu’un, tu te persuades que le gars en question n’a pas le droit de vivre puisqu’il n’est pas humain ; c’est cette construction mentale qui te permet de faire ce que tu as prévu de faire. Mais là, c’était encore mieux dans la mesure où le mec n’était vraiment pas humain.

Je ne voyais pas quelles autres similitudes j'aurais pu invoquer. À part le fait d'avoir aussi mangé des mini-burgers de White Castle avant d'aller voir le délateur. Il y avait peut-être là un avant-goût de pénitence. Quoi qu'il en soit, je devenais trop contemplatif vis-à-vis de toute cette affaire. Maintenant je n'avais plus faim – à peine si je pus finir mes oignons frits.

Environ une heure plus tard, je me garai à deux blocs de chez Joe, j'enfilai des gants et je me mis en route avec ma sacoche. La rue était déserte quand je traversai sa pelouse. Je me dirigeai en vitesse vers l'allée en ciment craquelé qui menait à l'entrée latérale. Je montai sur le perron, poussai la porte qui s'ouvrit. J'entendais Sinatra chanter quelque part au sous-sol ; la soirée du samedi, disait-il, était celle de plus grande solitude. Joe avait laissé derrière lui une traînée de sang qui partait de la fenêtre de la porte brisée, et montait l'escalier jusqu'à une porte ouverte au-delà de laquelle je voyais la cuisine. Je pris mon .38. J'espérais vraiment que je n'aurais pas à m'en servir – je voulais utiliser un couteau de Joe –, mais je pouvais me trouver à tout moment nez à nez avec lui. Je descendis l'autre escalier, celui qui menait au garage dont je poussai doucement la porte. Un lecteur de CD reposait sur le coffre de la voiture de Sucrette, une Cougar rouge cerise, modèle Miami Beach. Le lecteur passait l'album *Ol' Blue Eyes Is Back*. Pas de signes de la présence de Joe. En revanche, un tuyau d'arrosage était branché d'un côté au pot d'échappement et introduit de l'autre dans l'habitacle, par la fenêtre du conducteur. Je n'aurais jamais pensé que je pouvais avoir quoi que ce soit de commun avec un tas de merde comme Joe, mais nous en étions bel et bien là : tous deux on pensait qu'il serait mort avant la fin de la nuit.

— Voilà qui est parfait, dis-je.

J’entrai dans la cuisine en tendant l’oreille : quelqu’un prenait une douche en haut. J’explorai la pièce des yeux. Il y avait une cuisinière marron et un frigo assorti datant des années 70 ou quelque chose comme ça. Le laminé bleu du comptoir était fané. Le grille-pain posé sur la petite table de cuisine écaillée devait avoir appartenu un temps à la Samantha de *Ma sorcière bien-aimée*. Il était entouré de bouts de papier froissés en boule. J’en dépliai un. C’était un mot de suicide. Il disait seulement : *Adieu, salope*. Pas besoin d’une fiche de lecture pour comprendre. Je refis une boule avec le papier, et la lançai sur les autres ; elle atterrit près de la salière.

Le living était faiblement éclairé par une encombrante bougie à deux sous qui brûlait de façon horriblement irrégulière ; un peu de lumière filtrait aussi par les lames tordues des stores vénitiens. Et partout, sur le canapé d’angle, sur la causeuse, sur la table basse, sur l’atroce moquette bordeaux qui courait d’un mur à l’autre, étaient répandus des centaines de ballons en forme de cœur avec l’inscription au marqueur : JE T’AIME. Le seul endroit qui ne fût pas couvert de cœurs, c’était une petite table pliante, branlante, sur laquelle était placée la bougie posée sur un bout de papier. Je me penchai pour voir. C’était leur acte de mariage, couvert de cire rouge sombre. Joe s’était servi de la cire pour y coller aussi son alliance. En bas du certificat figurait une phrase griffonnée au feutre noir d’une écriture puérile : *Cé tout pour toi, chérie !* Il n’y avait qu’un seul autre objet sur la table : un couteau de cuisine taché de sang. *Cé tout pour toi, chérie !* C’était le genre de connerie qui me foutait en rogne. Cet enfoiré aurait au moins pu essayer de respecter la grammaire en écrivant son dernier billet, le mot plus important de sa vie ? Je trouvai le feutre noir au bout de la table, et je corrigeai la faute.

Le bruit de la douche s'entendait plus fort ici. Je regardai l'escalier menant à l'étage, et je me frayai un chemin entre les ballons.

Je le trouvai pendu dans la salle de bains, nu à part un boxer ; il avait le cou serré dans une rallonge électrique marron fixée au montant de la douche. Sa jambe gauche pointait droit vers la bonde, mais l'autre était passée par-dessus le bord de la baignoire, et son pied était allé se coincer entre le lavabo et le mur carrelé. Même complètement torché, il avait dû paniquer à l'instant fatal – sa main droite s'était levée pour essayer d'atteindre le haut de la rallonge sous laquelle trois doigts étaient restés accrochés. La baignoire était à moitié pleine. D'autres, peut-être, l'auraient vue à moitié vide, mais je n'avais aucune raison d'être pessimiste. Je rempochai mon flingue avec un sourire qui creusa la fossette de ma joue droite.

Tout était réglé.

— On ne met jamais un sous-vêtement blanc pour se suicider, Joe.

Au moment même où je prononçai son prénom, son corps fut pris de convulsions. Il balança un violent coup de pied qui descella du mur le montant de la douche ; Joe fut expédié dans la baignoire où il plongea en se cognant salement la tête contre le rebord. L'eau jaillit par la brèche du mur. Joe s'étouffa, se hissa par-dessus le bord et s'effondra sur le tapis de bain où il s'immobilisa. Il était couché sur le flanc et je compris à quoi avait servi le couteau de cuisine. Son épaule droite présentait un bout de peau qui pendillait, et sur laquelle il s'était fait tatouer son nom à elle, sans doute en des jours meilleurs. Ce con avait encore fait le boulot à moitié. C'était l'histoire de sa vie.

— Joe ?

Il redressa la tête, s'étouffa, vomit violemment sur le petit tapis de bain – du sang, des macaronis, du fromage, d'après ce que je pouvais en juger.

— Joe ?

C'est à peine s'il put lever la tête vers moi ; et ouvrir les yeux à cause du sang et de l'eau qui giclait dessus.

— C'est toi ? murmura-t-il. Toi enfin ? Jésus ?

Je répondis :

— Bien sûr.

Un quart d'heure plus tard, nous eûmes un assez vigoureux échange sur la relation Dieu/pécheur : Joe me raconta le fin mot de sa stratégie de sortie. Je lui demandai pourquoi il ne s'était pas gazé dans le garage, tout bonnement. Il répondit qu'il était sur le point de mettre le moteur en marche quand il s'était rendu compte qu'il avait besoin d'une douche purificatrice. Une fois dans la douche, il s'était pendu, une impulsion, comme qui dirait.

— Elle me disait tout le temps que je n'étais pas spontané.

J'eus presque pitié de lui : c'est ce qu'elles disaient toutes, toujours.

Je le persuadai que ce suicide au gaz d'échappement demeurait un bon plan et, avec mes encouragements, il entama en rampant sa descente vers le sous-sol. Nous parcourûmes dans l'obscurité la moitié du couloir en direction de l'escalier qu'éclairait à peine, au fond, la lumière provenant de la salle de bains derrière nous. C'est alors qu'il s'arrêta pour enfouir son visage dans la moquette.

— Aide-moi, aide-moi, Jésus. Je t'ai attendu…

Il gisait là dans son sous-vêtement souillé qu'il avait commencé à perdre et qui laissait voir la raie de ses fesses. J'allais m'apitoyer sur lui quand je croisai mon reflet dans un miroir de l'entrée, et même s'il était noir, plus noir qu'à l'ordinaire, je savais qu'il était aussi le

reflet de Dieu ; or tout ce que je savais de Dieu et de moi, c'est que, autant Lui que moi, nous n'avions pitié de personne.

Je m'accroupis.

— Écoute, Joe. Tu connais la règle. Jésus n'aide que ceux qui s'aident. Ou Dieu. Enfin, l'un des deux. Il faut que tu t'aides.

— Jésus, Jésus ! Ton haleine pue l'oignon.

— Je me suis arrêté chez White Castle en route.

— Tu ne sais donc pas que c'est mauvais pour ton corps ?

— Hé ! Joe ! Je suis adulte et vacciné. Mon seul régime, c'est les plats à emporter. Ne soyons pas trop critique envers le Seigneur, d'accord ? Qu'est-ce qu'il y a ?

Son regard s'emplit de méfiance.

— Tu… Tu ressembles à Jésus mais tu ne t'habilles pas comme lui.

Génial, tout va foirer parce que je figure sur la liste noire des dix messies les plus mal fringués. Instinctivement, ma main gauche se glissa sous ma veste et toucha la crosse du flingue.

Mais je repris :

— Je ne peux pas me balader dans ma tenue de travail habituelle. Tu ne voudrais pas qu'on me recrucifie, tout de même !

Il réfléchit à la question.

— Non, bien sûr que non. Mais quand même…

Je me relevai.

— Si c'est comme ça, je m'en vais, dis-je en m'éloignant.

Il s'écria :

— Ne m'abandonne pas, Jésus ! Comment peux-tu m'abandonner ?

— Écoute, Joe, si je ne peux aider que ceux qui s'aident, n'est-il pas logique que j'abandonne ceux qui s'abandonnent, qui renoncent à leur objectif, à la destinée que Dieu leur a réservée ?

— C’est ma destinée, ça ?

— Évidemment !

— OK, soupira-t-il.

Il était trempé, il saignait, il empestait la gnôle ; il se remit à ramper en direction du palier.

Il s’exclama :

— Non, non, non, non !

Il sanglotait.

— Je ne peux pas… Je ne peux pas aller vers toi, pas avec son nom.

— Oublie-la. Rappelle-toi qui tu es, Joe. Mais surtout, rappelle-toi qui je suis. Je suis, tu le sais, celui qui est.

L’espace d’un instant, la foi l’illumina. Mais ensuite :

— Je l’ai sur mon dos ! Son nom ! Et je n’arrive pas à l’arracher ! Et si je ne l’arrache pas, ça restera à jamais une partie de moi-même !

J’invoquai mon propre nom en vain.

— OK, changement de programme. Bouge-toi le cul et retourne dans ta baignoire, je vais chercher le couteau de cuisine.

Voilà qui eut l’air de l’apaiser.

Je redescendis. Il m’appela à deux reprises le temps que j’aille récupérer le couteau dans le salon, puis l’antique grille-pain dans la cuisine, mais je ne répondis pas, ayant résolu d’être à fond dans mon personnage. Il était dans la baignoire quand je remontai.

— Gentil garçon.

Il m’adressa un sourire radieux. Je branchai le grille-pain sur la rallonge que je tirai jusqu’à la prise au-dessus de l’armoire à pharmacie. L’eau lui recouvrait déjà les jambes.

— Son nom.

— Je vais t’aider.

— Je croyais que je devais m'aider tout seul.

— Hé !

Il commençait vraiment à me taper sur les nerfs.

— Mon nom, c'est quoi ?

Il me le dit et se calma en le répétant. Je lui donnai une brosse à dents pour qu'il se la cale dans le bec. Je commençai à m'occuper de son dos en ravalant mon dégoût ; inévitablement, il trembla, fut pris de convulsions et perdit connaissance quand la lame trouva le bout de peau sur lequel il avait essayé de tirer. J'entendais à peine le CD qui tournait au sous-sol. Le lecteur devait être en mode « repeat » car il n'arrêtait pas de repasser la même chanson de Sinatra. J'avais encore plus mal au cœur, maintenant que je finissais de l'écorcher ; je sentais que mes mini-burgers préparaient leur grand retour. Aucun doute, Sinatra, c'était à jamais fini pour moi aussi. J'achevai l'opération en tremblant mais sans vomir.

Je m'assis, adossé à la baignoire, et fermai les yeux.

— Merde, tout ça ne figurait pas dans le manuel *Investir dans l'immobilier pour les nuls*. Merde.

Joe s'agitait à nouveau.

Je me relevai.

— Maintenant ne bouge plus, Joe. Et ferme les yeux. Joe ? Joe ?

Il bredouilla quelque chose à voix basse. Je dus me pencher vers lui.

— Tu… Tu crois qu'elle saura ? Que tout ça, c'est pour elle ?

— Je crois que tu as fait en sorte que ce soit parfaitement clair.

Je lui tendis le grille-pain. Je mis le bouton en position « on » et, pour quelque incompréhensible raison, je le réglai sur « bagel ». Je m'approchai de la prise et j'y branchai l'autre extrémité de la rallonge suicidaire. Il leva le grille-pain au-dessus de sa tête.

— Quand tu veux, Jésus.

— Bon, alors c'est OK.

Il écarquilla les yeux.

— Attends !

— Quoi ?

— Je voulais qu'elle me voie dans sa voiture, mort. Nous avons eu de bons moments dans cette bagnole.

— Nous devons tous nous défaire du passé, Joe. C'est le Dr Phil qui le dit.

— J'aime bien le Dr Phil.

— C'est de la bonne télé.

— Attends !

Il baissa le grille-pain de plusieurs centimètres.

— Quoi encore ?

— Là-haut ! Qui va vouloir… Qui voudra fréquenter quelqu'un comme moi ?

Ce pauvre Joe. Je savais exactement ce qu'il avait besoin d'entendre en cette minute précise.

— Je ne fais que gérer le quotidien au jour le jour, Joe. C'est mon père – notre Père – qui tient la boutique là-haut. Laisse-le s'occuper de faire le tri entre les pédés et les maris violents. Allez, courage. Tiens-toi prêt.

Il se cambra, se tint prêt. Quelqu'un frappait à la porte d'entrée, quelqu'un qui criait en appelant Joe par son nom. Je regardai Joe, il me regarda.

— J'ai appelé deux ou trois amis. Tout à l'heure. Je sentais que j'allais peut-être faire une connerie ce soir.

Mon Dieu, pensai-je, il voulait que quelqu'un l'arrête.

Pas moi, en tout cas.

J'enfonçai la rallonge dans la prise.

— Je suis le seul ami dont tu aies besoin. Au nom du Père et du Fils : plonge.

Il ferma les yeux et chuchota :

— Amen. Me voici !

Il plongea et grilla en produisant des étincelles ; toutes les lampes de la maison s'éteignirent.

— Seigneur Jésus ! hurla une voix d'homme au-dehors.

J'entendais cogner contre la porte. J'écartai ma main du mur et pris à tâtons la direction du couloir.

— Les lumières, Trini, les lumières ! Oh ! Seigneur Jésus ! répétait la voix.

— Parfait, c'est le bon nom, dis-je à voix basse. N'insiste pas.

On aurait presque dit que le Saint-Esprit s'adressait directement à moi alors qu'il n'avait pas reçu sa facture. J'avançai dans le noir ; je descendis les marches sans trébucher.

— La porte de côté est ouverte, Manny ! cria une autre voix.

Vite, je soufflai la bougie sur la petite table.

Je m'assis dans une obscurité qui me parut très familière.

Ma main droite s'appuyait sur l'un des cœurs jetés sur le canapé, la gauche tenait le flingue posé sur mes genoux.

L'homme et la femme se précipitèrent dans la cuisine puis dans le salon en renversant des objets et en jurant.

Je conservai une immobilité absolue. La femme pleurait. Quelqu'un se souciait donc de Joe – incroyable.

— Oh ! Manny !

— J'entends de l'eau qui coule. En haut ! Reste ici !

— Manny !

— Ne monte pas !

Manny s'élança. J'entendis les pas de Trini se rapprocher ; soudain, elle se prit le pied dans quelque chose et vint échouer sur

le canapé à quelques centimètres de moi. Le flingue, pointé en direction du bruit de sa respiration, devint une partie de mon bras tendu ; l'arme et mon bras étaient raides, durs et froids maintenant ; mon doigt sur la détente. Quelque part, dans une région séparée de mon esprit, je pensai : Je ne saurai jamais la couleur de ses yeux.

Elle resta un moment sans bouger, puis lâcha à voix basse :

— Il y a quelque chose ici. *Dios mio*.

Un hurlement arriva d'en haut :

— Ahhh ! Mon Dieu !

Trini bondit du canapé et grimpa l'escalier en trébuchant, hurlant le prénom de Manny.

Sans lâcher le ballon en forme de cœur, je rangeai mon flingue, balançai la sacoche sur mon épaule, déverrouillai la porte d'entrée et sortis. Il y avait maintenant de la lumière dans deux ou trois maisons alentour – le noir complet auquel nous aspirons, nous ne l'obtenons qu'une seule et unique fois. Je me hâtai de gagner le trottoir et de filer.

Dans le van, je retirai mes gants en latex.

— Jésus a besoin de fumer, soupirai-je.

Je me rendis dans un delicatessen cubain où j'achetai deux paquets de cigarettes, un pour lui et un pour moi.

Je me rendis au bureau de Denny le lundi. Le quartier de Red Hook présentait les signes d'un lent embourgeoisement. On l'avait qualifié un jour de « capitale américaine du crack », or on y trouvait maintenant un magasin Ikea. Pour la plupart de ceux qui vivaient là, la réalité devait se situer quelque part au milieu : tu peux t'acheter

un joli canapé rouge Ektorp, mais tu peux aussi bien te faire violer dessus une fois rentré chez toi.

Denny était sur le quai de chargement, en train de gueuler après un groupe d'ouvriers, des Pakistanais dont il ne connaissait même pas les noms. Son dos se raidit quand il posa les yeux sur moi ; il arbora son sourire le plus artificiel, et pointa un doigt en l'air pour me signifier qu'il était à moi dans une minute. Il fixa de nouveau son attention sur ses ouvriers et s'assura que les trois hommes arrimaient correctement le chargement d'un van. Il considéra un des nœuds et secoua la tête.

— Ça va se casser le gueule sur la voie rapide, ça. Et décapiter quelqu'un. Tu m'entends ? Regarde, Charlie…

— Je ne m'appelle pas Charlie, monsieur, lui fit savoir l'homme.

— Tu travailles pour moi, non ? Alors tu es Charlie Un. Lui, c'est Charlie Deux et lui, Charlie Trois. Pigé ?

Il me rejoignit et me serra la main.

— Tu t'es rasé la barbe.

— J'ai eu une épiphanie.

— C'était quoi ?

— Ça me démangeait.

Il balaya son entrepôt du regard.

— Je vais devoir chercher un autre endroit. Ça tombe en ruine, ici. Il faut que j'aille jeter un œil à la cheminée. Quelqu'un s'est plaint en disant qu'elle allait dégringoler dans la rue. Viens.

On est montés sur le toit par l'escalier. Les Portoricains qui s'affairaient sur la cheminée se firent engueuler ; je continuai jusqu'au bord du toit et je regardai le paysage urbain de Manhattan, tous ces hauts buildings, à part les deux qui manquaient toujours. Il y avait du vent, et quand je posai ma sacoche, je fis en sorte de la garder bien coincée entre mes chevilles.

Denny me rejoignit au bord du toit.

— Hé ! tu sais ce problème dont je t'ai parlé ? Il s'est résolu tout seul en fait.

— Vraiment ?

— Ouais. Elle est en sécurité maintenant. En réalité, la menace ne concernait que lui-même. Et quelle menace. Bon, je ne te raconte pas les détails.

— Pourtant, ils peuvent être révélateurs.

— Tout est arrangé. Pas besoin d'intervention extérieure.

— Tu sais, Denny, il y a des gens qui ont besoin d'une main secourable. Dans la vie. Et dans la mort.

Il fronça les sourcils.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Je ne suis pas religieux mais si ça se trouve, quand les gens prient pour avoir de l'aide, eh bien des fois l'aide vient frapper à leur porte. Même dans le Queens.

— Je ne pourrais plus être dans les affaires si je payais les gens pour des boulots qu'ils n'ont pas faits, Brian.

— J'aurais pensé, disons sur la base de notre longue amitié, que tu aurais eu la courtoisie de croire en ces interventions divines.

— Mais ça n'a rien à voir avec l'amitié. Ni avec la courtoisie. C'était un contrat pour…

Il jeta un coup d'œil vers la cheminée et les ouvriers, mais de toute façon ils parlaient à peine l'anglais.

— … pour un « ravalement de façade », acheva-t-il en mimant des guillemets avec ses index. Et il n'existe aucune preuve que tu aies effectué le travail stipulé. Es-tu réellement en train de me demander de croire… ?

Il baissait la voix.

— … Quoi… ? Il ne s'est pas suicidé ?

— Oh ! il s'est suicidé. Ne lui retirons pas ça.

Il consulta sa montre. Et il proposa de m'emmener déjeuner.

— Je ne demande qu'à te dédommager justement pour le temps que tu as passé à établir… ton devis.

— J'ai un avion. Tu sais, les gens qui ont vraiment la foi n'ont pas besoin de preuves. Mais peut-être que ça aide à dissiper les doutes.

Il écoutait à peine.

— Bon, il faut que je passe voir Sucrette, de toute façon. Elle est vraiment bouleversée. Je veux dire, elle voulait qu'il disparaisse de sa vie, mais ça ne l'empêche pas d'avoir un… Qu'est-ce que tu trimballes dans cette sacoche ?

— C'est la Saint-Valentin, Denny.

— Je le sais, Brian.

— Et Joe voulait lui offrir un dernier cadeau. Vas-y. Ouvre. Je referai le paquet.

Denny se tourna vers ses ouvriers.

— Vamoose ! Prépare l'autre van, qu'il soit prêt à partir !

Ils se dirigèrent vers la porte du toit et s'en allèrent.

Je ramassai le sac et le lui présentai ouvert. Denny en sortit la boîte enveloppée de papier satiné rouge, la tint un moment entre les mains. Il déchira l'emballage qu'il laissa choir. Je posai le pied dessus, qu'il n'aille pas s'envoler au vent. J'allumai une cigarette pendant qu'il soulevait le couvercle avec précaution. Je regardai par-dessus son épaule, toujours épaté, en un sens, par le contenu de la boîte. Il y avait dedans un de ces ballons rouges en forme de cœur, toujours gonflé ; sur son centre, collé par trois bandes de scotch, se trouvait un petit carré de peau sur lequel un nom de femme était tatoué. Il fit un pas en arrière.

— Denny.

Il se retourna, me regarda. Je repoussai vers lui, avec mon pied, le papier cadeau.

— Poubelle.

Denny le prit, le froissa entre ses mains et l'écrasa jusqu'à ce qu'il ne forme plus qu'une petite boule rouge vif, rouge sang. Au même moment il devint livide. Lentement, il se dirigea vers la cheminée, s'y adossa et se laissa glisser sur l'asphalte du toit. Il gardait la main droite sur la boîte restée ouverte sur ses genoux ; son autre main s'approcha du câble de sécurité tendu sur la cheminée. Il ferma les yeux. Dans la rue, en bas, Sinatra chantait dans un autoradio sur le thème : « Réussir ici, c'est réussir partout. » Je me sentais bien.

Je m'accroupis devant Denny, qui refusa de me regarder et de rouvrir les yeux ; il avait l'air de rapetisser.

Je murmurai :

— Et Sucrette – Joe m'a dit que c'était bientôt son anniversaire, non ? Je suis désolé, je t'ai dit que c'était un cadeau d'adieu ?

Je retirai la cigarette allumée de ma bouche et en pressai le bout incandescent sur le ballon. Quand il éclata, Denny frissonna, ses yeux s'ouvrirent brusquement et ne trouvèrent que moi – et j'en fus désolé pour lui. Peut-être parce qu'on avait été amis un jour ? Ou alors c'est parce que le fait d'avoir été le Christ un soir avait fait de moi un homme gentil. Plus gentil.

Je me suis donc occupé de mon vieil ami. C'est ce que tout le monde fait toujours pour Denny.

— Au fait, cette serveuse ! Elle porte son alliance autour du cou. Au bout d'une chaîne. Pour information.

---

1. *Nouvelle parue dans* Criminal Class Review.

OceanofPDF.com

S. J. ROZAN

Chin Yong Yun mène l'enquête[1]

Ma fille est détective privé.

Vous imaginez ? Ça semble ridicule. Elle prend les gens en filature. Elle interroge son ordinateur à leur sujet comme si c'était une voyante extralucide. Elle arrache leurs secrets comme des racines pleines de terre, qu'elle tend à ceux qui l'emploient. Qu'y a-t-il de privé là-dedans ? Et toujours à frayer avec des criminels ou avec la police ! Encore une chance qu'elle ne soit pas dans la vraie police, comme Kee Miao Li, sa meilleure amie. Quand je rencontre la mère de Miao Li, nous compatissons mutuellement, mais c'est moi qui compatis le plus car sa fille à elle a choisi un métier encore moins acceptable.

Cela dit, sa fille va épouser un garçon de bonne famille, en définitive, qui habitent Chinatown depuis trois générations.

Ma fille, non.

Ce n'est pas que je voie dans le mariage la réponse à tous les problèmes d'une femme. Je ne suis pas idiote, quoi qu'en pense ma fille. Un mariage mal géré peut être source d'une grande détresse. Comme chez Tan Li Li, une partenaire de mahjong qui a mon âge – chose qu'elle essaie de cacher sous ses cheveux teints en noir et son rouge à lèvres écarlate. Je ne dirai pas que Tan Li Li est une « amie », même si elle compte parmi les femmes que je vois régulièrement sous les arbres du parc, ou autour des tables pliantes

du centre pour seniors. Il n'est pas facile d'être l'amie d'une femme qui rumine à ce point son amertume. Les difficultés rendent meilleures bien des personnes ; mais il en est aussi, et c'est le cas de Tan Li Li, qui croient pouvoir se débarrasser de leurs soucis en les refilant aux autres. Or l'acrimonie de Tan Li Li est née du mariage, même si ce n'était pas le sien. Elle est veuve et, comme elle sera la première à vous le dire, le veuvage est un triste état, on est tout le temps seule. Pourtant je suis veuve aussi, depuis de nombreuses années, et même si mon mari me manque, je ne me sens pas seule. C'est peut-être parce que j'ai cinq enfants et cinq petits-enfants qui se suivent de près. Ma fille, en fait, et bien que son métier soit une honte, fait preuve de respect filial au sens où elle vit avec moi dans l'appartement familial. Mais Tan Li Li, elle, n'a qu'un fils et un petit-fils ; et le mariage qui lui cause un tel ressentiment, c'est celui de son fils.

Ma fille, qui a adopté le mode de vie américain, connaît Tan Li Li et sait combien elle peut être pénible. Elle me demande :

— Pourquoi joues-tu avec elle, maman ? Quand elle est là, pourquoi ne changes-tu pas de table, par exemple ?

Il est évident qu'elle ne parlerait jamais ainsi si elle était complètement chinoise. Tan Li Li a été introduite dans notre groupe de mahjong par Feng Guo Ha, avec qui elle a grandi dans un village en Chine. Même pauvre, un village a son code social. Et le village le plus pauvre est parfois le pire de tous en la matière, car plus maigre est le trésor en haut de l'escalier, plus féroce est la lutte sur les marches. Les Tan étaient une famille de commerçants, tandis que les Feng travaillaient aux champs. Feng Guo Ha, une petite femme timide, nous a dit que Tan Li Li était déjà aigrie quand elle était enfant ; et aujourd'hui encore, Tan Li Li se montre impérieuse avec Feng Guo Ha. Ce qui irrite Tan Li Li, c'est le contraste entre leurs

fils. Le fils de Guo Ha est comme sa mère : amical et prêt à rendre service. Il traite bien sa mère, n'habite pas loin de chez elle, l'emmène faire les courses et chez le médecin. Souvent, Guo Ha garde sa petite-fille quand son fils et sa belle-fille travaillent. Le fils de Tan Li Li, au contraire, vit depuis quatre ans (« Ce chiffre funeste », soupire Tan Li Li) à l'autre bout du monde, à Pékin, où il élève son fils.

Feng Guo Ha n'apprécie guère d'être critiquée par Tan Li Li, ni que celle-ci lui donne des ordres ; néanmoins, il est bon de rester loyal envers ses amis d'enfance, quelle que soit leur conduite, et c'est ce qu'elle fait. Feng Guo Ha et moi avons travaillé ensemble à l'usine de vêtements pendant de longues années, quand nos enfants étaient petits. Elle est mon amie et je ne saurais l'abandonner aux mains de Tan Li Li, à son ton méprisant.

Vous vous doutez de ma surprise quand cette voix, cette voix que je n'avais jamais entendue ailleurs qu'à la table de mahjong, a retenti dans le téléphone rouge de ma cuisine.

— Chin Yong Yun, a prononcé Li Li d'un ton résolu, comme si j'ignorais mon propre nom et devais lui être reconnaissante de bien vouloir me l'apprendre. J'espère que tu vas bien. Je cherche ta fille.

Je recouvrai mes esprits et lui répondis calmement :

— Je vais très bien, je te remercie, Tan Li Li.

La politesse ayant ses exigences, j'aurais dû en principe m'enquérir moi aussi de sa santé avant d'en arriver au cœur du sujet, mais elle ne m'en avait pas laissé le loisir.

— Je regrette, mais ma fille n'est pas à la maison.

— Elle n'est pas à son bureau non plus. Où puis-je la joindre ?

— Si tu as laissé un message, ce dont je ne doute pas, elle ne manquera pas de te rappeler dès qu'elle le pourra.

Sauf si je lui parle d'abord… Car il n'était pas impossible que je lui déconseille de se plonger dans le nuage d'amertume qui flotte autour de Tan Li Li.

— Ce sera trop tard. Notre affaire est urgente.

— Notre affaire ?

— Il s'agit de mon fils. Comme tu le sais, il m'a rendu visite hier.

Je vois mal comment j'aurais pu l'ignorer. Non seulement nous avions vu Tan Li Li se pavaner dans le parc avec son petit-fils de trois ans – elle lui tenait si fermement la main que je me suis demandé si elle n'allait pas la lui déformer –, mais cela faisait des semaines qu'elle ne parlait de rien d'autre que de cette visite imminente de Tan Xiao Du arrivant de Pékin avec son enfant. J'avais caressé l'espoir que cet événement lui ferait l'humeur plus légère, d'autant que sa belle-fille, elle, n'était pas du voyage et était restée en Chine, mais son aigreur n'avait en rien diminué. J'avais été naïve. Je m'étais attendue à la voir réagir avec joie et fierté devant ce qui arrivait à son fils : son affectation à un poste important dans la succursale chinoise de son entreprise américaine, son mariage avec une belle et douce Pékinoise, la naissance de leur fils. Mais non, Li Li voyait toujours tout en noir. Le retour de son fils au pays ? « Comment peut-il me laisser vieillir ici toute seule ? » Son mariage ? « Je ne le reverrai plus à la maison ! » L'enfant ? « Mon seul petit-fils, et il grandit si loin de moi ! » Xiao Du avait proposé à sa mère de l'emmener à Pékin aussi souvent qu'elle le désirait, et même de l'installer là-bas aussi longtemps qu'il y serait. Mais, à la table de mahjong, les plaintes et les récriminations n'avaient jamais cessé.

— Je regrette, Tan Li Li, dis-je. Je ne peux pas…

— Là, tu vois ? m'interrompit Tan Li Li d'une voix acide, triomphale.

Je voulus demander : « Je suis censée voir quoi ? » Mais ce n'est pas à moi qu'elle s'était adressée.

— Je te l'avais bien dit, Xiao Du, que téléphoner à Chin Yong Yun ne servait à rien.

Je ne tenais pas à ce que ma fille soit entraînée dans les sempiternels problèmes de Tan Li Li, mais je ne pouvais pas non plus laisser passer une pareille insulte. Cependant je n'eus pas le temps de la remettre à sa place comme il convenait car une voix d'homme parvint à mon oreille :

— Chin Yong Yun, j'espère que vous allez bien, ainsi que votre famille. C'est Tan Xiao Du à l'appareil.

— Tan Xiao Du, je vais très bien, ainsi que ma famille, je te remercie. J'espère qu'il en va de même chez toi.

Le fils apprenant la politesse à sa mère ! Et il parlait un excellent cantonais. Je suis certaine que ses qualités n'inspiraient à sa mère aucune reconnaissance pour la chance qu'elle avait ; elle ne s'en rendait même pas compte. Beaucoup d'enfants nés en Amérique parlent mal le cantonais. Mes enfants le parlent tous très bien, naturellement. Ils sont doués pour les langues. Et je suis sûre que ce n'est pas uniquement parce que j'ai choisi de ne pas apprendre l'anglais, et donc de les obliger à parler le cantonais à la maison.

— Je regrette de ne pouvoir te passer ma fille, dis-je à Xiao Du, mais elle est très prise par son travail, tu comprends.

— Oui, bien sûr. Mais il s'agit d'une affaire très importante. Il n'y a vraiment pas moyen de la joindre ?

J'étais réticente à l'idée de donner aux Tan le numéro de portable de ma fille, mais comment demeurer insensible à la voix tendue de Xiao Du, à sa détresse ? Surtout qu'il m'annonça :

— C'est au sujet de mon fils. Il a été kidnappé.

J’en restai sans voix pendant quelques instants. Le désespoir de Xiao Du, cette situation terrible, me fit changer d’avis. Ce qui ne changea pas, en revanche, c’est l’humeur de la mère :

— Peu importe, l’entendis-je dire derrière le dos de son fils avec mépris. Je te l’avais dit. Il n’y a qu’une solution. Tu leur donnes ce qu’ils veulent et tout ira bien. Fais ce que je te dis !

— Non ! répondit Xiao Du au désespoir. Mère, je ne peux pas !

— Idiot ! Tu ne vas pas…

— Il doit bien…

— Tu es…

— Viens me voir, lui dis-je à l’oreille, en élevant la voix.

— Comment ? Excusez-moi, Chin Yong Yun, qu’avez-vous dit ?

J’entendais le fils dire « Chut ! » à sa mère, tandis qu’il attendait ma réponse.

— Je travaille souvent avec ma fille sur ses enquêtes.

Je ne suis pas du genre à arranger la vérité à ma façon, mais vu l’urgence de la circonstance…

— Je vais réunir les éléments. Et je la brieferai quand elle sera disponible.

Ma fille s’imagine que je ne l’écoute pas quand elle me parle de son travail. Si c’était le cas, comment connaîtrais-je le vocabulaire de sa profession ?

— Chin Yong Yun, je ne crois pas que…

— Viens. Et dépêche-toi si ton fils est en danger.

Je raccrochai. Selon moi, c’est souvent une bonne façon d’aider les gens à se décider.

Il ne s'écoula pas dix minutes avant que la mère et le fils ne se mettent à frapper à ma porte. Bien évidemment, j'avais mis la bouilloire sur le feu et sorti mes tasses. J'aurais pensé que les Tan arriveraient avec un petit présent, des gâteaux aux amandes ou aux fèves, mais ils débarquèrent les mains vides. Ayant mis cela sur le compte de la distraction du fils, ou du manque de politesse dont sa mère était coutumière, j'ajoutai sur la table une assiette de macarons. Pendant que le thé infusait, je m'installai dans mon fauteuil, puis je les invitai à s'asseoir et à me raconter leur histoire.

— Je m'en veux, commença Tan Li Li…

Mais elle fut interrompue par son fils :

— Non, mère. Ce n'est pas ta faute, et c'est le moment d'agir, non de se blâmer.

— Néanmoins, je…

— Je vous en prie, dis-je pour mettre un terme à cette fastidieuse dispute. Nous ne nous mêlons jamais de la vie privée de notre clientèle.

— Nous ? dit Tan Li Li en levant les sourcils.

— Ma fille et moi. Lors de nos enquêtes. Xiao Du, dis-moi juste ce qui est arrivé.

J'espérais obtenir le récit du fils, mais sans trop y croire. Je versai le thé dans les tasses – d'abord la mère, puis le fils, puis moi-même –, et je vis que j'avais bien fait.

— Comme je le disais, c'est ma faute.

Tan Li Li secouait la tête d'une façon qui exprimait le dégoût de soi-même ou, à tout le moins, l'incrédulité. Mais il s'agissait plus probablement pour elle de s'opposer à son fils qui entendait l'empêcher de battre sa coulpe ; à moi aussi, qui ne voulais pas me mêler de sa vie privée.

— J'étais au parc avec le petit Bin Bin, pendant que Xiao Du s'occupait de sa société. Ses responsabilités l'obligent à être disponible en permanence pour pouvoir donner des instructions à ses subordonnés. Même quand il est à l'étranger, avec sa famille.

Elle gratifia Xiao Du d'un regard chargé de reproches et de souffrances maternelles.

— Dans le parc, répétai-je fermement. Avec Bin Bin. Quand était-ce ?

Elle revint à moi en plissant les yeux.

— Il y a quarante minutes.

Elle marqua une pause avant de résumer l'histoire :

— Bin Bin jouait avec les autres garçons, et je l'ai quitté des yeux une minute, le temps de lui acheter des cacahuètes grillées, pour lui faire plaisir. À peine un instant ! Quand je me suis retournée, il n'était plus là.

Elle se tamponna les yeux avec un mouchoir.

— Qu'est-ce qui vous fait croire qu'il a été kidnappé ? demandai-je. Est-ce qu'il ne se serait pas plutôt perdu ? Peut-être qu'une autre grand-mère l'a retrouvé. Il est petit et il a toujours vécu à Pékin. Il ne parle ni le cantonais ni l'anglais, n'est-ce pas ? Il se trouve sans doute au poste de police, à l'heure qu'il est, incapable même de dire aux agents comment il s'appelle.

C'était une remarque sensée et je m'attendais à voir leurs regards s'éclairer, après quoi l'un ou l'autre se dépêcherait d'appeler le commissariat. Mais la mère eut l'air exaspéré et le fils, simplement chagriné.

— J'ai reçu un appel, dit-il. Une demande de rançon.

Je clignai des yeux.

— Oh.

Il attendait.

— Vous ne me demandez pas ce qu'ils m'ont dit ?

— Si, si, bien sûr, fis-je d'un ton impatient. Raconte-moi tout.

J'ajoutai :

— Nous préférons laisser les gens raconter leur histoire à leur façon, sans leur souffler les mots.

C'est ce que dit ma fille, je le sais, même si elle croit que je n'entends rien car je continue à éplucher mes légumes quand elle me parle.

— Ils ont dit de ne pas prévenir la police. Ils ont dit que si je fais ce qu'ils me demandent, mon fils nous sera rendu sain et sauf.

— Et que demandent-ils ?

Il prit une profonde inspiration.

— Ma société développe des logiciels pour les affaires à l'étranger. Depuis que je suis en Chine, je travaille sur un très gros projet destiné à améliorer la capacité des scanners à reconnaître et à lire les écritures idéographiques…

Pour quelque raison, il se tut en voyant ma tête.

— Veuillez m'excuser, dit-il avec respect. Je parle technique et ce n'est pas le sujet. Le sujet, c'est que nous ne sommes pas la seule société à travailler dans ce domaine. Un produit bien fait permettrait d'augmenter considérablement la vitesse des ordinateurs, et donc rapporterait des millions et des millions à l'entreprise qui l'aurait créé. Or c'est nous qui sommes en tête de la course.

— Grâce au leadership de Xiao Du, commenta la mère.

Son fils se contenta de la regarder, puis il me dit :

— C'est ça, leur exigence. Ils me rendront mon fils en échange de notre code.

— Et moi, je dis : « Donne-le-leur ! »

La mère était rouge d'indignation, comme si l'intransigeance du fils n'était que déraisonnable entêtement.

— Votre code ? dis-je. C'est-à-dire votre solution pour le projet ?

— Oui. Mais comment le donner ? Ce serait trahir toute mon équipe ! Tous ceux qui travaillent pour moi, qui me font confiance – mon employeur, la foi qu'ils ont mise en moi…

— Tu leur as donné tout ce qu'ils voulaient ! riposta la mère. Tu as quitté ta maison pour aller vivre à l'autre bout du monde ! Tu travailles de longues heures, des journées entières, tu es exténué, tu n'as de temps pour personne ! Il faut aussi que tu leur donnes ton fils ?

— Bien sûr que non, jamais de la vie ! Mais il doit y avoir un moyen. C'est pour ça que je voulais m'adresser à Lydia – à Ling Wan Ju.

Il me regardait, désespéré.

— Pouvez-vous nous aider ? Votre fille peut-elle nous aider ?

— C'est possible, dis-je. Mais d'abord il faut que vous répondiez tous les deux à quelques questions.

— Tout ce que vous voulez ! dit le fils.

La mère renifla et but son thé à petites gorgées.

— D'abord, est-ce que tu as reçu un ultimatum, Xiao Du ?

— Oui. Cet après-midi, à cinq heures.

— Dans deux heures. Bien, ça nous laisse du temps.

La mère fronça les sourcils en entendant cela mais je ne fis pas attention à elle. Je continuai de m'adresser au fils :

— Qui est-ce qui t'a appelé ?

— Je ne sais pas. Un représentant de la concurrence, manifestement, mais nos concurrents sont légion.

— C'était un homme ?

— Oui, cependant il déguisait sa voix.

— Vraiment ? De quelle manière ?

— La voix était basse, grondante.

— Je vois. Maintenant, dis-moi, si tu fais ce qu'ils te demandent, quelles seront les conséquences ?

— Le petit Bin Bin nous sera rendu ! ne put s'empêcher de répondre la mère.

— Ma question concernait un autre type de conséquence, dis-je en employant un ton neutre, professionnel. Pour toi, Xiao Du. Dans tes rapports avec ton employeur. Ce que je veux dire, c'est pourquoi ne pas faire ce que les kidnappeurs te demandent, et expliquer ensuite à ton employeur dans quelle terrible situation tu te trouvais ?

Le fils déglutit. Je lui resservis du thé au cas où il aurait la gorge sèche.

— Ce serait trahir ma société et mon équipe, dit-il. Trois années de travail perdues. Pire : offertes en cadeau. À supposer même qu'ils comprennent mon point de vue, ils seront obligés de me renvoyer pour ne pas perdre la face.

— Ils ne te renverront pas ! explosa la mère. On s'en moque, qu'ils perdent la face. Tu vas démissionner sans rien leur expliquer du tout. Tu es doué, tu trouveras facilement une autre place, et ta société continuera de travailler sans se douter de rien. Quand leurs concurrents mettront le produit sur le marché, ton employeur se rendra compte qu'il a perdu la partie et il se dira qu'il a joué de malchance. Voilà tout.

— Même si je pouvais faire ça, dit le fils, c'est-à-dire mentir à des gens qui se sont bien comportés avec moi, ça ne changerait rien. Quand le système rival arrivera sur le marché, ils l'analyseront et découvriront la vérité.

— Qu'est-ce qu'ils découvriront ? Ils auront des soupçons, c'est tout. Entre-temps, tu auras retrouvé un poste important ailleurs, et personne ne dira du mal de toi.

— Pas en Chine. En Chine, je serai fini. Même s'il n'y a que des soupçons, personne ne me fera plus jamais confiance.

— Alors tu quitteras la Chine ! Est-ce donc un si gros sacrifice pour ton fils ?

Xiao Du s'effondra misérablement sur sa chaise.

— Merci, dis-je. Tan Li Li maintenant. J'ai des questions à te poser.

— C'est ridicule.

— Je t'en prie, mère, implora le fils.

La mère le regarda, leva les yeux au ciel, puis se tourna vers moi en attendant d'être interrogée, les lèvres pincées.

— Tu dis que tu as quitté des yeux le petit Bin Bin une minute, le temps d'acheter des cacahuètes.

— Un instant à peine !

— J'ai du mal à croire, Tan Li Li, que tu l'aies quitté des yeux même une seconde. Je vous ai vus ensemble au jardin. Tu es le plus zélé des gardiens.

Tan Li Li me jeta un sourire pincé, suffisant.

— Ce n'est pas un paquet de cacahuètes qui pourrait suffire à te distraire de la surveillance de ton fils ou de ton petit-fils, continuai-je. Il doit forcément y avoir autre chose.

Elle fronça ses sourcils noircis au crayon.

— Que veux-tu dire ?

— Je parle d'une diversion.

Et ma fille qui prétend que je ne l'écoute pas quand elle me parle !

— Un bruit, une agitation délibérément créée pour te distraire, peut-être. Tu ne te rappelles rien de ce genre ?

Après un instant, son regard s'éclaira.

— Si ! Chin Yong Yun, tu as raison ! Une forte dispute entre trois jeunes voyous. Près du marchand de cacahuètes. Ils se bousculaient, se criaient après, ils en sont presque venus aux mains. Attirant l'attention de tout le monde. Après, ils ont filé.

Elle rayonnait.

— Ça t'aide ?

— Beaucoup. Merci. Voulez-vous encore du thé ? Sinon, je suis prête à me mettre au travail sur votre affaire.

Tous deux me regardaient fixement. C'est le fils qui comprit le premier.

— Viens, mère.

Il se leva.

— Où allons-nous ?

— Nous allons laisser Chin Yong Yun travailler.

— Chin Yong Yun ? dit la mère, incrédule. Que veux-tu dire ?

— Vous nous avez engagées, répondis-je pour que ce soit clair. Non ?

— Oui ! dit le fils. Quel que soit votre prix, je paierai.

— Bien sûr, dis-je. Maintenant, si vous voulez bien m'excuser.

La mère balbutia :

— Nous avons… Nous étions… Il était venu pour Ling Wan Ju…

— Comme je vous l'ai dit, ma fille n'est pas disponible. Et comme je vous l'ai dit aussi, nous travaillons souvent ensemble. Allons.

— Mais… l'ultimatum…

Je me tournai vers le fils.

— À l'heure dite, si je n'ai pas retrouvé le petit Bin Bin, il faudra que tu donnes aux kidnappeurs ce qu'ils exigent. Sans te préoccuper des conséquences. Tu as compris ?

Il hocha la tête sombrement.

— Mais je ne crois pas que tu aies des raisons de t'inquiéter, ajoutai-je pour être gentille.

Ma fille disait pourtant qu'elle ne promettait jamais à un client de résoudre son problème ; elle lui garantissait seulement qu'elle ferait de son mieux.

— Maintenant, vous devriez peut-être rentrer chez vous et attendre près de votre téléphone, au cas où les kidnappeurs appelleraient.

Cette fois, le fils pâlit, tandis que la mère répliqua avec un sourire glacial :

— Ils l'ont appelé sur son portable. Il l'a dans sa poche.

— Oh, oui. Bien sûr. Son portable, dis-je. Oui. Mais quand même.

J'étais estomaquée par la grossièreté de la mère qui m'obligeait à faire preuve d'impolitesse en les priant de s'en aller. Mais l'heure tournait et je devais commencer mon enquête. Je traversai le séjour pour aller leur ouvrir la porte. Ils échangèrent des regards – chargés d'espoir pour le fils, pleins d'impatience et de désapprobation pour la mère –, mais ils partirent sans un mot de plus.



Après leur départ, je troquai mes chaussons d'intérieur contre une paire de tennis. J'espérais que l'enquête ne m'obligerait pas à trop marcher car mes oignons aux pieds m'avaient fait souffrir ces derniers temps. À part le fait d'ignorer ce qu'était ce fameux

« code » – un détail sans grande importance, à mon avis –, la situation me semblait limpide.

Arrivée au bas de mes trois volées de marches, j'ouvris la porte cochère et explorai les alentours d'un œil prudent. Comme je ne vis personne de louche dans la rue, je sortis. Je pris rapidement la direction du parc, en regardant souvent par-dessus mon épaule. À part Tan Li Li elle-même, je ne voyais pas qui aurait pu me suivre. Ce serait fâcheux, quoique nullement inattendu car il était évident qu'elle ne me faisait pas confiance. Mais elle n'était pas là.

Dans le parc, j'interrogeai plusieurs femmes qui surveillaient leurs enfants et petits-enfants. Il y avait moins de monde qu'une heure auparavant, sans doute, quand le petit Bin Bin avait échappé à la surveillance de Tan Li Li. Nombre d'enfants étaient repartis chez eux pour leur sieste. Certaines des femmes auxquelles je parlai étaient arrivées depuis peu, mais j'en trouvai tout de même quelques-unes qui étaient là depuis plus d'une heure. Toutefois, aucune d'elles ne put me fournir la moindre information sur Tan Li Li, sur le petit Bin Bin ou sur cette violente dispute qui avait éclaté entre les trois jeunes voyous.

Je m'efforçais de décider ce que j'allais faire ensuite quand mon portable se mit à sonner. Je m'en sers rarement, et ne l'avais accepté que suite à l'insistance de mes enfants. Ils prétendent que cela les tranquillise de savoir que je peux les joindre en cas de besoin. Et quelle sorte de mère causerait délibérément du tracas à ses enfants ?

J'ouvris le rabat de mon sac, dézippai la fermeture, sortis le téléphone et pressai la touche verte.

— Chin Yong Yun à l'appareil.

Je n'élevai pas trop la voix car c'est un très petit appareil.

— Oui, maman, je sais.

C'était ma fille, une détective tellement occupée qu'elle n'a pas de temps à perdre en politesses.

— Maman, j'ai reçu un appel d'un homme, un certain Tan Xiao Du. Il dit qu'il est le fils d'une de tes amies et que c'est urgent. Après, j'en ai eu un de sa mère qui me dit de laisser tomber. Qu'est-ce qui se passe ? Tu vas bien ?

— Moi ? Bien sûr. Pourquoi je n'irais pas bien ?

— Je ne sais pas. J'ai eu l'impression qu'il y avait un problème.

— Ne t'inquiète pas. Je m'occupe de leur affaire.

— De leur affaire ?

— Oui. Je regrette, Ling Wan Ju, mais je suis très occupée là maintenant. Je t'expliquerai. Sauf si tu ne rentres pas dîner ?

— Si, maman. Je rentre dîner. Tu es sûre que tu n'as pas besoin de moi ? Ou que les Tan n'ont pas besoin de moi ?

— Ils n'ont pas besoin de toi, moi oui.

— Tu as besoin de moi ?

— Oui. En rentrant, achète-nous un chou, s'il te plaît.

Il est important, quand on est sous pression, de savoir faire deux choses à la fois. Aussi une décision avait-elle pris forme dans mon esprit tandis que je parlais avec ma fille. Maintenant que j'avais dit tout ce que j'avais à lui dire, je raccrochai et rangeai le téléphone dans mon sac que je rezippai aussitôt. Ce que j'eus tort de faire, car, au moment où je fermais le rabat du sac, le téléphone se remit à sonner. Prête à dire à ma fille que je n'avais pas le temps de bavarder, j'ouvris le rabat, je dézippai et je tirai le téléphone de sa poche. Je décrochai.

— Chin Yong Yun à l'appareil.

À ma grande surprise, ce n'est pas la voix de ma fille que j'entendis mais celle d'un homme, sourde et grondante.

— Je vous conseille de ne pas vous mêler de cette affaire !

— Qui est à l'appareil ?

— Vous n'avez pas besoin de le savoir ! Si Tan Xiao Du a envie de retrouver son fils, un conseil, laissez-nous tranquilles ! Sinon, vous en subirez les conséquences.

Je demandai encore qui était à l'appareil, la communication avait été coupée. Comme il arrive souvent à cause des défaillances de la compagnie de téléphone, mais là, à mon avis, ce n'était pas le cas.

Encore une fois, je rangeai l'appareil dans mon sac. La voix avait été très menaçante, mais un enquêteur ne peut se laisser intimider. Ma fille le répète tout le temps.

L'amie de Tan, Feng Guo Ha, habite à proximité du parc. J'avais deux ou trois questions à lui poser, et c'est pourquoi je pris sans délai la direction de son appartement.

— Yong Yun !

Malgré sa surprise, Feng Guo Ha me gratifia d'un grand sourire. Et il n'y avait là rien d'étonnant. Je ne suis pas du genre à débarquer chez quelqu'un sans m'annoncer : c'est malpoli. Toutefois, mon enquête m'obligeait à faire certains ajustements, et je m'y pliais.

— Bonjour, Guo Ha. Je suis désolée de frapper à ta porte sans avoir été invitée, mais j'ai deux ou trois questions à te poser.

— Je suis ravie de te voir, bien sûr, Yong Yun, mais peut-être pourrais-tu repasser plus tard ? Mei, ma petite-fille, est justement en train de faire sa sieste.

Guo Ha eut un geste en direction du couloir qui menait aux chambres.

— Oh ! Mei est avec toi aujourd'hui ? Quelle chance tu as, Guo Ha.

— Oui, merci, c'est vrai. Mais Mei a des problèmes de sommeil, alors quand elle s'endort, je fais très attention à ce qu'elle ne soit

pas dérangée. Le plus léger bruit – Oh ! mon Dieu, je crois que je l'entends pleurer. Je suis désolée, Yong Yun, mais si tu veux bien m'excuser…

— Je n'entends rien du tout.

Je penchai la tête pour écouter tout en glissant discrètement mon pied dans la porte, au cas où elle viendrait à se refermer accidentellement.

— Ah, en effet ! Tu permets, Guo Ha ? Je suis très douée avec les enfants.

— Non, Yong Yun, il ne faut pas te donner cette peine…

Mais j'avais déjà franchi le seuil et pénétré dans l'appartement. Cédant à sa courtoisie naturelle, Guo Ha s'effaça pour me laisser passer sans même se rendre compte de ce qu'elle faisait. Ignorant ses protestations, je me dirigeai directement vers la chambre du fond, celle de son fils autrefois. J'entendis une voix d'enfant derrière la porte. J'avais toujours su calmer les enfants quand ils étaient contrariés, mais je sus avant même d'avoir ouvert la porte que Guo Ha se trompait. Sa petite-fille ne pleurait pas. Elle riait.

— Bonjour, Mei ! dis-je en entrant dans la chambre.

Je saluai aussi son papa qui était assis par terre avec elle, un livre d'images ouvert sur les genoux.

— Bonjour, Lao. Je suis ravie de voir que tu n'as plus mal à la gorge.

Je m'adressai enfin à l'autre enfant assis de l'autre côté de Lao :

— Bonjour, Bin Bin.



Puisque Bin Bin avait fait la sieste et s'était reposé, je l'emmenai sans perdre de temps. Vraiment, ma visite avait été si courte qu'on

pouvait estimer que je m'étais montrée impolie, mais des affaires urgentes me réclamaient. Il était évident que ni Lao ni sa mère n'étaient à l'origine de l'enlèvement : ils en étaient seulement les exécutants, on les avait engagés pour commettre ce crime. Il n'est pas rare de rencontrer ce genre de cas quand on exerce le métier de détective, et ma fille serait d'accord avec moi pour dire qu'il est inutile de courir après le menu fretin. Je devais plutôt concentrer mes efforts sur leur employeur ; certes, j'avais récupéré l'enfant, mais aucun enquêteur n'aime classer une affaire sans l'avoir résolue. Cependant, avant toute chose, il me fallait rendre Bin Bin à son père angoissé.

Guo Ha et son fils furent tous les deux confus de ce qu'ils avaient fait, mais je leur dis :

— Nous n'en reparlerons pas.

Je pris le petit Bin Bin par la main et je sortis avec lui. Dans le parc, je m'arrêtai pour lui acheter des cacahuètes grillées, sans trop traîner toutefois. J'envisageai un instant de téléphoner à mon client mais je n'étais pas loin de l'appartement de Tan Li Li, où Xiao Du attendait. Même si je peux comprendre que des gens aussi débordés que mes enfants accordent une grande valeur à ces objets mécaniques, je les considère pour ma part comme bien peu utiles quand il s'agit d'exprimer les sentiments du cœur. En plus, cela m'énerve, d'avoir à presser ces touches minuscules pour composer un numéro.

Les retrouvailles du père et du fils furent totalement satisfaisantes. Bin Bin, ignorant qu'il avait disparu, courut se jeter dans les bras de son père en manifestant son bonheur par des cris aigus, comme d'habitude. Je suis sûre qu'il ne comprit pas la cause de ces larmes de joie, de ces innombrables baisers et étreintes, et

même pourquoi on lui servit une énorme glace à la mangue qui lui couperait à coup sûr l'appétit pour le dîner.

Durant toute cette agitation, alors que Xiao Du ne cessait de m'accabler de remerciements et de questions, c'est une Tan Li Li inquiète qui me fixa de ses grands yeux chargés de mascara. Je réussis enfin à faire entendre à Xiao Du que je n'étais pas en mesure de discuter librement de l'identité des vauriens qui avaient fait ça, mais qu'il n'avait plus rien à redouter de leur part ; j'ajoutai qu'il allait recevoir une facture pour la prestation effectuée, somme dont le règlement suffirait à couvrir l'expression de sa gratitude. Après tout, est-ce que l'on remercie le chef après avoir dîné au restaurant, ou le coiffeur après s'être fait couper les cheveux ? Mener l'enquête c'est notre travail, chez LC Investigations.

Xiao Du et son fils s'attablèrent dans la cuisine, histoire de se ruiner joyeusement l'appétit ensemble. Je dis à Tan Li Li :

— J'y vais. Tu me raccompagnes à la porte, peut-être ?

Je n'aurais pas dû avoir à le lui demander, mais je craignais qu'elle n'ait pas la correction de le faire. Elle acquiesça d'un hochement de tête et m'emboîta le pas. Je pénétrai dans le couloir ; elle n'eut d'autre choix que de m'y suivre et referma la porte derrière elle.

— Chin Yong Yun, bredouilla-t-elle alors, comment as-tu… ? Où as-tu… ?

— Tan Li Li, répondis-je d'un ton sévère, je pense qu'il est temps pour toi d'accepter les décisions de ton fils concernant l'endroit où il veut vivre et élever ses enfants.

— Je ne comprends pas.

— Tu as très bien compris.

J'ai peur de lui avoir parlé avec plus de franchise que je n'y étais autorisée étant donné la nature de notre relation, mais l'heure

n'était pas aux subtilités.

— C'était un plan habile. Et tu as de la chance que les Feng se soient montrés des amis loyaux, qu'ils aient accepté de s'impliquer dans une affaire pareille pour obéir à tes ordres.

Elle blêmit.

— Ils t'ont dit ?

— Non. Ils sont restés loyaux. J'ai découvert la vérité en usant de déduction. Par exemple, l'homme qui a appelé Xiao Du, pourquoi déguisait-il sa voix ? Parce qu'elle devait être connue de lui. C'était risqué, de ta part, de lui dire de m'appeler moi aussi, mais je comprends ton désespoir. Un excellent acteur, cela dit. Si je n'avais pas été certaine de savoir à qui j'avais affaire, j'aurais pu avoir peur. Autre chose, personne dans le parc ne se rappelait t'y avoir vue aujourd'hui avec Bin Bin. Le marchand de cacahuètes, à qui je viens juste de parler, ne se souvient d'aucune violente dispute entre de jeunes voyous près de son stand. Tu as tout inventé pour pouvoir répondre à ma question, n'est-ce pas ? Je me suis demandé aussi pourquoi tu avais laissé un message à ma fille en lui disant de ne pas tenir compte de l'appel de Xiao Du. En fin de compte, ce qui m'a frappée, c'est ton insistance pour que ton fils démissionne au lieu de s'expliquer avec son employeur. Tu savais que le code ne changerait pas de mains. Que Xiao Du démissionne, c'était la solution ; mais la solution à un tout autre problème.

Tan Li Li me regardait fixement, ses lèvres rouges s'ouvraient et se fermaient comme celles d'un poisson. C'était comique, mais rire n'aurait pas été charitable, et je ne suis pas de ces gens qui prennent plaisir à se montrer sans cœur.

— Tu ne diras rien à Xiao Du ?

Tan Li Li, pour la première fois, avait vraiment l'air d'avoir très peur. Si elle avait paru le moins du monde effrayée lors de notre

précédente rencontre, et non pas seulement exaspérée et venimeuse, je n'aurais peut-être pas compris d'emblée quelle était la véritable nature de la situation.

— Je te le promets, dis-je. Mais il faut que tu me promettes de ne plus interférer, à l'avenir, dans les décisions familiales de ton fils.

Je braquai sur elle un regard sévère. Elle hocha la tête.

— Peut-être, suggérai-je, devrais-tu envisager de retourner à Pékin avec ton fils quand il repartira, et de rester quelque temps là-bas, auprès de sa famille.

Je pensais avant tout qu'une telle décision renforcerait les liens entre la mère et le fils. Ce n'est qu'après que je pensai à la joie de nous retrouver autour de la table de mahjong.

Tan Li Li hocha la tête encore une fois, sans rien dire.

Je sentis l'intensité de son regard sur moi après que j'eus fait demi-tour pour m'éloigner, mais un détective possède un sixième sens qui l'avertit en cas de danger, et je n'avais rien à craindre de Tan Li Li. Je ne me retournai pas. Il était l'heure de rentrer et de préparer le dîner. J'avais promis de ne pas dire la vérité à Xiao Du, mais je n'avais pas promis de ne raconter cette histoire à personne. Et c'était, me semblait-il, une affaire intéressante, dont je ne doutais pas qu'elle intéresserait ma fille.

---

1. *Nouvelle parue dans le recueil* Damn Near Dead 2.

OceanofPDF.com

MICKEY SPILLANE ET MAX ALLAN COLLINS

Mort depuis longtemps[1]

Kratch était mort.

Ils lui avaient balancé une décharge de quarante mille volts en présence de huit témoins qui l'avaient vu se raidir sous ses courroies et cramer jusqu'à ce que son cœur cesse de battre, son cerveau de fonctionner. C'était dans cette citadelle de pierre connue sous le nom de Rahway State Prison.

Une autopsie avait été pratiquée ; son corps avait été ouvert à des fins d'inspection, et tous ses organes déposés sur une table pour être sondés, examinés, puis remis à leur place. Après quoi on l'avait recousu grossièrement.

Une vieille tante, la sœur de sa mère, s'était présentée pour réclamer la dépouille et mettre le peu d'argent qu'elle avait dans une cérémonie funéraire. Kratch laissait derrière lui une fortune mais elle était gelée ; et la tante, qui n'était pas riche, appartenait à la branche maternelle de la famille – le père avait épousé une succession de danseuses de cabaret, et la maman de Kratch était la seule à avoir produit un descendant.

Dans l'espoir de toucher quelque chose, ou par un esprit de décence dont son neveu n'avait pas hérité, la petite vieille passa deux jours et deux nuits auprès du cercueil, ne se déplaçant que pour changer les cierges quand ils avaient brûlé. De temps en temps, une voisine de palier lui apportait de quoi manger, et pleurait

doucement le fait que personne d'autre n'ait assisté à cette veillée funèbre.

Juste avant l'arrivée du corbillard, un homme de petite taille entra dans la pièce avec un appareil photo, adressa un sourire à la petite vieille, présenta ses condoléances et demanda la permission de prendre l'infâme disparu en photo.

Il n'y eut pas d'objection.

Il fit tranquillement le tour du cercueil bon marché, prit trois instantanés avec son Nikon 35 mm, remercia la tante et s'en alla. Le lendemain, son agence de presse diffusa une photo du célèbre Grant Kratch, une image claire et nette où se voyaient même les fils des points de suture qui avaient servi à lui refermer la boîte crânienne après qu'on la lui avait ouverte sur la table d'autopsie.

Il n'y avait aucun doute possible.

Kratch était mort.

Le tueur en série qui avait expédié précocement sous terre, après avoir abusé d'elles sexuellement, pas moins de trente-sept jeunes femmes, n'était plus lui-même qu'un tas de compost désormais.

Coincer ce fumier avait été un plaisir. J'aurais pu le descendre, lorsque je l'avais trouvé, mais je m'étais retenu, songeant qu'il lâcherait peut-être au cours des interrogatoires une ou deux informations à même d'apporter un peu de paix aux proches des victimes.

Je savais qu'il y avait un risque – ce gosse était riche, il avait hérité d'un joli butin, il disposait d'assez d'argent pour pouvoir arroser les bonnes personnes et s'en tirer d'une façon ou d'une autre –, mais je me disais aussi que les journaux ne manqueraient pas de faire étalage de l'horreur et de montrer les corps qu'il avait enterrés sur sa propriété de Long Island, ce qui permettrait de limiter les risques de corruption.

C’est ainsi que je finis par le traîner au poste de police n° 4. Après l’avoir remis aux flics, j’assistai au procès au cours duquel il écopa de la peine capitale et refusa de faire appel de crainte qu’un juge au cœur tendre n’en vienne à prononcer une peine d’emprisonnement à vie. Enfin, je fus témoin de ses convulsions sur la chaise ardente.

Oui ! Kratch était bel et bien mort et enterré.

Mais alors il fallait qu’on m’explique ce qu’il faisait là, en train d’attendre un taxi au terminal est de l’aéroport LaGuardia, sous le soleil d’un après-midi de printemps.

Merde ! J’eus l’impression de me retrouver dans un kaléidoscope, sous une pluie acide – ça m’était tombé dessus comme ça, d’un coup, sans prévenir : j’avais tourné lentement la tête et voilà qu’il m’était apparu à une dizaine de mètres, un homme de grande taille en costard Brook Brothers, avec sa belle gueule taillée à coups de serpe, dont seul le regard laissait transparaître la perversion. La haine me tordit le ventre ; l’exécration m’emplit la bouche d’un goût de vomi. J’avais déjà la main sur la crosse de mon .45 et j’allais le sortir de ma veste quand mes réflexes m’en empêchèrent et me pétrifièrent sur place.

Grâce à ces mêmes réflexes, je pus rester hors de son champ de vision et faire mentalement une revue de détail complète. Il n’essayait pas de se cacher. Bon Dieu ! il ne faisait rien d’autre qu’attendre un taxi. Et quand il en arriva un, il demanda au chauffeur de le conduire au Commodore – d’une voix qui était bien celle de Kratch.

Ce même Kratch mort depuis longtemps…

Je hélai le taxi suivant et demandai au chauffeur de me conduire au Commodore, en lui indiquant le parcours que je voulais qu’il emprunte. Il n’eut qu’à regarder ma tête pour comprendre que ça

chauffait : il se concentra sur sa conduite. J'avais quitté le terminal quarante-cinq secondes après Kratch ; je dus attendre cinq bonnes minutes à la réception du Commodore avant de le voir rappliquer.

Il dit au concierge qu'il s'appelait Grossman et on lui donna une chambre au sixième étage. Je le précédai à la rangée d'ascenseurs et je montai au sixième où, sans me faire voir, j'attendis qu'il sorte à son tour et s'éloigne. Quand il fut dans sa chambre, je passai lentement devant sa porte dont je notai le numéro – 620.

À la réception, je demandai une chambre au sixième – ce fut la 601. Une fois installé, je m'assis et je passai cinquante folles minutes à essayer de me concentrer.



Certaines choses sont si improbables que la moindre seconde passée à les prendre en considération est une perte de temps. Tout ce que je savais, c'était que j'avais vu Kratch alors que ce fils de pute était mort depuis longtemps. Dès lors, l'homme que j'avais vu était un sosie – un jumeau ou un parent doté d'une ressemblance exceptionnelle.

Des conneries, autrement dit.

C'était Kratch, c'était *lui* que j'avais vu. Ou alors ils avaient bel et bien fini par créer des clones humains. Je balayai du regard cette chambre qui m'avait coûté quatre-vingts dollars, et je me demandai ce qui m'avait pris à la réception. Il y avait belle lurette que je n'avais pas réagi comme ça, sur un coup de tête, dans la précipitation, pour aller me foutre moi-même au pied du mur.

Je ne pouvais pas frapper à sa porte, le menacer de mon flingue, entrer dans sa chambre et cogner sur sa tête jusqu'à faire péter les points de suture laissés par l'autopsie. En cas d'erreur sur la

personne, je me retrouverais dans la merde. J'avais présenté une carte de crédit à l'accueil, et une description même approximative suffirait à me désigner.

Mais si on mettait de côté le fait qu'un mort avait ressuscité et se baladait dans la nature, fondamentalement la situation n'avait rien d'inédit pour moi – il fallait que je visite la chambre d'un autre résident de l'hôtel, voilà tout. Il y avait des années que j'exerçais à New York le métier de privé, j'avais donc devant moi toute une série d'options possibles, des licites et des pas licites. J'entrebâillai ma porte pour surveiller le passage dans le couloir, puis je composai le numéro de Spider qui répondit d'un « Ouais ? » laconique.

— Mike Hammer, fils.

Comme je ne l'avais pas revu depuis plus d'un an, j'eus droit à un accueil spécial :

— C'est quoi que tu veux ?

— Ce gadget dont tu te sers dans les hôtels pour empêcher une porte de se refermer complètement.

— Tu as décidé de marcher sur mes plates-bandes ?

— Arrête de faire le malin.

— Tu es où ?

— Au Commodore.

— Et tu ne peux pas t'en bricoler un tout seul ? Bordel, tu n'as qu'à trouver un bout de fil électrique dans la chambre, après tu vas dans les toilettes…

— Écoute, je n'ai pas le temps, là. Apporte-le-moi.

— Donne-moi jusqu'à ce soir et je viens avec un passe.

— Non. Tout de suite.

— Mike… Lâche-moi la grappe. Les vigiles me connaissent, là-bas.

— Alors envoie Billy. Chambre 601.

— Tu fais chier, Mike.

— Tu me diras ça quand tu seras retourné en taule.

— OK.

Il lâcha un soupir, bien fort pour que je l'entende.

— Ça réglera nos comptes.

— Pas vraiment. Mais c'est un début.

Vingt minutes plus tard, Billy Chappey, très bon chic bon genre, se présenta à ma porte, me tendit une petite enveloppe, me fit un clin d'œil entendu et s'en alla prestement. Sûr qu'on ne l'aurait jamais pris pour le meilleur perceur de coffres de la ville.

Trois essais sur ma propre porte suffirent à me faire la main. Une fois en place, le petit gadget avec son ressort était quasi invisible. Je sortis tranquillement dans le couloir, marchai jusqu'à la chambre 620, glissai le bidule au bon endroit et retournai dans ma chambre.

Il décrocha à la troisième sonnerie en lançant un agréable et sonore « Hello ? » Il ne semblait pas inquiet du tout, seulement curieux.

Je pris une voix nasillarde :

— Monsieur Grossman ?

— Oui.

— La réception, monsieur. Lorsque nous avons mis votre carte de crédit dans notre machine, une défaillance s'est produite et le ticket est sorti illisible. C'est notre problème, bien entendu. Mais est-ce que ça vous dérangerait beaucoup de descendre et de recommencer l'opération ?

— Pas du tout. J'arrive.

— Merci. L'équipe de direction aura le plaisir de vous faire monter un verre pour le dérangement.

— C'est aimable de votre part. Ce sera un martini. Très sec.

— Certainement, monsieur.

Il fit exactement ce qu'il avait dit. Je l'entendis passer devant ma porte et j'attendis que l'ascenseur s'ouvre, puis se referme ; j'allai jusqu'à sa chambre et j'entrai. Ce n'était pas le moment de retourner toute la pièce. Je ne voulais qu'une chose et la chance me sourit : il s'était servi du verre dans la salle de bains, y laissant plein d'empreintes. Je le remplaçai par un verre pris dans ma propre chambre, que je mouillai. Ensuite je récupérai le gadget, avant de laisser la porte claquer derrière moi.

Le couloir était toujours vide lorsque je m'enfermai dans ma chambre. Je retirai les couvertures du lit, froissai les draps, creusai l'oreiller, puis je suspendis à la poignée l'écriteau « NE PAS DÉRANGER ».

Quand je descendis à la réception, le type qui se faisait appeler Grossman s'éloignait de l'accueil avec deux vigiles qui affichaient l'expression impavide des hommes habitués à gérer les coups foireux. En tête, Grossman avait l'air de quelqu'un qui croit qu'un petit malin lui a fait une blague.



Mon copain Pat Chambers, capitaine à la criminelle, n'était pas du genre à perdre son temps à suivre des fausses pistes.

— Nan, c'est pas les empreintes de Kratch, grogna-t-il à l'autre bout du fil, après avoir fait le boulot demandé. Putain, Mike ! Ce mec est mort et enterré !

— Si seulement je l'avais liquidé moi-même. Au moins, maintenant, j'en serais sûr.

— Les empreintes sont celles d'Arnold Veslo, un petit truand qui n'a pas eu d'ennuis avec la police depuis le milieu des années cinquante.

— Quel genre de petit truand, Pat ?

— Deux ou trois arrestations pour cambriolage. Après, on le retrouve à Trenton, il fait le chauffeur dans la bande à Cootie Banner. Ça n'a pas duré longtemps. Il a disparu de la surface de la Terre.

— Quand est-ce qu'il a disparu de la surface de la Terre ? Au moment où l'État a grillé Kratch ?

— J'imagine. Et alors ?

— Alors tu m'envoies la photo de Veslo et tout ce que tu as sur lui.

— Oh ! mais bien sûr ! Nous ne demandons qu'à vous faire plaisir, monsieur Hammer !

— Je paie mes impôts, dis-je avant de raccrocher.

Velda avait écouté cette conversation depuis le couloir, mais à présent cette grande beauté brune venait rouler des hanches dans mon sanctuaire ; elle tira le fauteuil réservé aux clients, et l'emplit de sa personne en croisant ses longues jambes exquises. Elle aurait commis un attentat à la pudeur rien qu'avec un chemisier blanc et une jupe noire.

— Tu veux que je commence à faire des vérifications sur cet Arnold Veslo ?

Je secouai la tête.

— Attendons de voir ce que Pat va nous envoyer. Et la vieille tante ?

La plupart des gens pensaient que Velda était ma secrétaire. Et ils avaient raison, jusqu'à preuve du contraire – mais elle était aussi l'autre détective privé du cabinet, et ma partenaire. Dans tous les sens du terme.

— Morte depuis longtemps, dit-elle. On en a gardé quelque amertume dans le quartier – il semblerait que Kratch ne lui ait pas

laissé un sou.

J'essayais d'allumer une Lucky Strike avec le briquet de bureau. Elle se leva, produisit du premier coup une flamme qu'elle me présenta.

— Tu es sûr que tu ne vois pas des fantômes ?

— Une fois que j'aurai descendu ce gars-là – descendu pour de bon –, alors peut-être que je verrai un fantôme.

Elle assit son merveilleux derrière sur le coin de mon bureau, croisa les bras sur son impressionant pare-chocs, et ses lèvres généreuses, pulpeuses, formèrent un sourire félin.

— D'après toi, Mike, ça mérite vraiment la peine capitale, le simple fait de ressembler à un tueur mort depuis longtemps ?

Je lui souris à travers les volutes de fumée.

— C'était Kratch, poupée. Aucun doute. Et je ne pense pas qu'il y ait rien de surnaturel dans tout ça.

Je l'avais déjà mise au courant de ce que j'avais appris au Commodore. Ce n'était pas le genre d'hôtel où les gravures muettes de George Washington pouvaient vous livrer des informations. Mais Abraham Lincoln restait une valeur sûre.

— En fait, tu es sur les traces d'un courtier en assurances de Lincoln, Nebraska, dit-elle, le sourire au coin de la bouche et l'œil inquiet, venu à la grande ville pour assister à un congrès.

— Il n'est pas seulement courtier. Il a sa propre agence. Et il va rester jusqu'à dimanche. Ça nous laisse deux jours. J'ai gardé ma chambre au sixième. Comme ça, j'ai une base d'où mener mes opérations.

— Pas d'urgence à le liquider, si je comprends bien.

— Tais-toi.

— Rappelle-moi, ça va rapporter combien, tout ça ?

— Il y a des choses qu'un homme doit faire pour pouvoir se sentir bien dans sa peau.



Le dossier de Pat sur Arnold Veslo nous mena tout de suite à une impasse. Pendant la guerre, le jeune Veslo s'était fait jeter de l'armée pour ivrognerie et agression sur un officier. Comme Pat me l'avait dit au téléphone, la brillante carrière de cette crapule allait ensuite du cambriolage aux actes de violence ; des notes indiquaient qu'il avait travaillé avec Cootie Banner et fait partie d'une équipe de cambrioleurs dont tous les membres étaient soit morts, soit sous les verrous.

Mais lui, Veslo, où était-il ?

S'il fallait en croire cette empreinte digitale, il était agent d'assurances, il s'appelait Grossman et il était descendu au Commodore. Cependant, pour les États de New York et du New Jersey, Veslo avait quitté la prison de Rahway voilà une dizaine d'années, et il s'était volatilisé.

Cette fois-ci j'avais rejoint Velda dans son domaine, la réception. J'étais assis sur le coin de son bureau ; visuellement parlant, je préférais quand c'était elle qui s'asseyait au coin du mien, mais on ne peut pas tout avoir. J'étudiais le dossier Veslo.

— Je ne trouve rien qui fasse le joint, dis-je. Mais j'ai une intuition.

Elle leva les yeux au ciel.

— En général ce n'est pas bon signe…

— Écoute.

Je lui montrai les photos de l'identité judiciaire.

— Tu te souviens de Kratch, non ? Alors dis-moi, tu trouves que ce gars-là lui ressemble ?

Elle cligna des yeux au-dessus des clichés de face et de profil.

— Pas vraiment.

— Oublie le gros pif et les sourcils broussailleux. Regarde la structure des os.

— Eh bien… Ouais. Ça peut être ça. Mais alors ? Une chirurgie plastique ?

Je haussai les épaules.

— Kratch avait du blé à ne plus savoir qu'en faire. Je sais que c'est des conneries d'Hollywood, l'histoire de métamorphoser quelqu'un en quelqu'un d'autre rien qu'avec un scalpel… Mais s'il y a une ressemblance au départ… et que les fondations faciales correspondent…

— Peut-être, dit-elle en hochant la tête d'un air peu convaincu. Mais ça change quoi ? Tu ne vas tout de même pas imaginer un scénario où Kratch engage Veslo pour lui faire subir une intervention chirurgicale et ensuite… prendre sa place ?

— Kratch avait assez de thune pour se tirer de n'importe quelle situation.

Toute belle qu'elle était, elle pouvait aussi bien vous gratifier d'un vilain sourire narquois.

— Bien sûr. C'est compréhensible. Tiens, mon pote, voilà un million de dollars. Tout ce que tu as à faire, c'est crever à ma place. Ah ! au fait, on échange aussi nos empreintes.

— Il n'y a que deux endroits où les fichiers d'empreintes peuvent être intervertis : le quartier général de la police et la prison elle-même. En deux secondes le tour est joué : les anciennes empreintes de Veslo deviennent les nouvelles empreintes de Kratch.

Elle fronça les sourcils d'un air absorbé.

— Il suffit d'acheter deux ou trois employés… Pas impossible. Bon, et maintenant, Mike ?

— Poupée, dis-je en redescendant de mon coin de table, tu vas devoir vérifier certaines choses pour moi – et pour ça, tu auras besoin de l'arme du détective en chef.

— Un .45, c'est ça ? Tu sais bien que mon calibre, c'est un .38.

— Tu te sous-estimes, chérie.

Je donnai de petites tapes sur le téléphone.

— Voilà ton arme. Toi tu te sers de tes doigts et Mike de son pif.

Je lui dis ce que j'attendais d'elle, j'ouvris le placard pour prendre mon chapeau et je sortis.



Au Blue Ribbon, sur la 44e Rue, George avait coutume de recruter ses barmans chez les anciens flics. Ce n'était pas du tout un bouge malfamé, au contraire, c'était un restaurant allemand très chic, où vous pouviez admirer des photos dédicacées de gens célèbres et même ces gens célèbres en personne. Mais bon, un bar est un bar, et le fait d'avoir des serveurs capables de se gérer eux-mêmes, c'est toujours utile.

Lou Berwicki travaillait l'après-midi. La soixantaine bien sonnée, un mètre quatre-vingt-quinze de muscles, d'os et de cartilages, une tête carrée, des cheveux gris coupés en brosse, un regard bleu et froid auquel rien n'échappait.

Il avait aussi travaillé comme maton à la prison de Rahway.

Lou quittait son poste à 16 h 30, et je l'attendis à ma table d'angle habituelle, au fond de la salle. J'avais commandé des bières pour nous deux et c'est lui-même qui les apporta : ce fut son dernier boulot de la journée.

On s'est serré la main. Il avait une de ces paluches : assez grande pour y engloutir n'importe quelle main, y compris la mienne qui est déjà bien large.

— Content de te voir, Lou.

— Arrête ton bla-bla, Mike. Rien qu'à voir ton sourire de bouffeur de merde, je sais que tu es là pour affaires. Bon Dieu ! je me demande bien en quoi un vieux cheval comme moi peut être utile à un jeune pourri de ton espèce.

J'aimais bien ces mecs de soixante ans et plus. Vous aviez dépassé la trentaine et ils vous trouvaient jeunes.

— J'aurais besoin de feuilleter le livre de ta mémoire, Lou. Il me faut des infos sur Rahway et j'ai horreur d'aller dans le New Jersey.

— Tout le monde a horreur de ça.

— Tu n'as pas travaillé dans le couloir de la mort.

— Putain, non. Mon Dieu, le bâtiment des cellules, c'était déjà assez déprimant.

— Mais tu connaissais les mecs qui y travaillaient, non ?

— Bien sûr. Je connaissais tout le monde. Grand navire, équipage réduit – on se connaissait tous. On était payés pour. C'est quoi, le sujet ?

J'allumai une cigarette ; j'aspirai un peu de fumée, je la soufflai.

— Il y a dix ans ou à peu près, ils ont passé Grant Kratch à la chaise électrique.

— Ça serait pas arrivé s'il avait été plus gentil.

— Tu connaissais les flics qui bossaient au bloc des condamnés à mort ?

— Assez bien, j'imagine. Viens-en au fait, Mike.

— Il y avait des ripoux chez eux ?

Il haussa les épaules.

— Tu sais comment c'est. La prison, ça rapporte que dalle. Alors tu trouves toujours un mec pour te faire une faveur.

— Voire une grosse faveur ?

— Je ne te suis pas…

— Y a un truc qui me chiffonne, Lou. Pour me suivre, tu vas peut-être avoir besoin d'une autre bière…

— Essaie toujours.

— Imagine qu'un mec soit venu rendre visite à Kratch. La veille de son passage sur la chaise, si ça se trouve. Peut-être un mec se présentant comme l'avocat de Kratch – et peut-être avec une barbe, des lunettes, une perruque.

— Je crois que je vais accepter cette deuxième bière…

Lou engloutit le reste de son verre et fit un signe à la serveuse.

— Je ne savais pas que tu lisais toujours des bandes dessinées, Mike.

— Écoute-moi. Imagine que ce mec ait subi une chirurgie plastique, et qu'il soit devenu le clone de Kratch…

— Il faut un sacré pro pour faire ça.

— Bon, ils échangent leurs vêtements, Kratch s'en va, c'est le sosie qui passe à la chaise électrique.

Lou secouait la tête ; il eut un rire sans joie.

— C'est un conte de fées, Mike. Qui ferait ça ? Qui irait s'asseoir sur la chaise à la place d'un autre ?

— Peut-être quelqu'un qui a un cancer ou une maladie incurable. Quelqu'un qui a une famille et qui veut la protéger. Tu te rappelles ce gars, à Miami, qui a tiré sur Cermak pour le compte de Capone ? Il avait un cancer de l'estomac.

L'ex-maton avait bien entamé sa deuxième bière maintenant. Et c'est peut-être la raison pour laquelle il répondit :

— OK. Alors, ce que tu es en train de me demander c'est si un pareil plan aurait pu se réaliser avec l'aide d'un maton corrompu ? C'est ça ?

— C'est bien ce que je suis en train de dire. Est-ce qu'il n'y a pas quelqu'un de ce temps-là, quelqu'un affecté au couloir de la mort, qui aurait pu se laisser acheter ? Je parle d'une grosse somme, Lou, je parle du gros lot.

Le verre de bière s'immobilisa à mi-chemin entre la table et la bouche de Lou. Il avait le teint naturellement pâle, mais là, il était devenu carrément blanc.

— Merde, dit-il. Conrad.

— Qui ?

— Jack Conrad. Il avait dans les cinquante ans, pas plus. Pourtant il est parti en préretraite. Après avoir hérité d'un gros paquet, à ce qui se disait. Il est allé en Floride. Avec femme et enfants.

— Il était pourri ?

— C'était lui qui vendait de l'alcool et des cigarettes aux détenus. La légende voulait même qu'il introduise des femmes dans la prison. C'est peut-être vrai, peut-être faux, je ne peux pas l'affirmer. Mais ce que je peux te dire va te faire dresser les cheveux sur la tête.

— Vas-y.

Il se pencha vers moi.

— Conrad, quelqu'un l'a assassiné. Environ un an après qu'il a débarqué là-bas. Il a été assassiné, et toute sa famille avec. Il avait une ado, une jolie gamine : elle s'est fait violer dans l'histoire. Une affaire vraiment moche, vieux.

Je souriais.

— Nom de Dieu, Mike. Je te raconte des abominations et ça te fait marrer. Qu'est-ce qui ne tourne pas rond, chez toi ?

— Je sais peut-être quelque chose que tu ignores.

— Ah ouais ? Quoi donc ?

— Que l'histoire finit bien.



Velda avait repris le fauteuil du client, mais elle n'avait pas croisé les jambes cette fois – ses deux pieds reposaient sur le sol et ses genoux se touchaient. Elle était guindée, une vraie maîtresse d'école.

— Comment tu as su ? demanda-t-elle.

— Je t'ai dit, une intuition.

Elle était blême comme la mort : je venais de lui raconter l'histoire de Lou. Elle me raconta à son tour ce qu'elle avait appris :

— Arnold Veslo avait une jolie femme et un gosse, un jeune garçon. Deux semaines après l'exécution de Kratch, Mme Veslo a été retrouvée chez elle – violée et assassinée. Le gosse avait la nuque brisée. Personne n'a jamais été poursuivi en justice pour ça. Quel genre de monstre est capable de…

— Tu le sais, Velda.

Elle se pencha et donna des tapes sur le dossier posé sur mon bureau.

— Comme tu me l'as demandé, j'ai épluché le dossier de Veslo – essentiellement des coupures de presse, mais il y en a beaucoup. La plus importante, je l'ai mise au-dessus de la pile.

J'ouvris le dossier et ils me regardèrent tous les deux – Arnold Veslo et Grant Kratch. Veslo, en uniforme et casquette de chauffeur, ouvrait la portière de son employeur, Kratch ; ce dernier répondait à

une convocation de la police, c'était quinze jours avant que je ne le chope par la peau du cul pour le livrer au poste n° 4 avec toutes les preuves nécessaires.

— Tu avais raison, dit-elle en passant les doigts sur la coupure de presse jaunie. Veslo a travaillé pour Kratch. Comment tu l'as deviné ? Tu es télépathe ou quoi ?

— Non. Je ne suis même pas intelligent. Mais j'ai vu un assassin aujourd'hui, un assassin vivant, et qui respire à son aise. Alors j'ai compris qu'il devait y avoir une explication à tout ça.

Elle haussa les épaules.

— Il n'y a plus qu'à mettre Pat dans le coup, alors ? Tu lui donnes tout ce que tu as récolté et l'enquête peut commencer. Si Grossman n'est autre que Kratch, ça veut dire que Kratch, avant de « mourir », a dû trouver un moyen de transférer son patrimoine dans une banque à laquelle il aurait accès sous sa nouvelle identité. On peut retracer ce genre d'opération. Tu le tiens, Mike.

— Velda, il a été prouvé que Kratch a tué et violé trente-sept femmes sur une période de cinq ans. Des prostituées pour la plupart, ou des fugueuses. Tu te rappelles le visage de nos clients ? Les parents de la dernière fille ?

Elle avala sa salive et hocha la tête.

— Bon, il y a gros à parier, c'est même archisûr, qu'il a tué aussi la famille du maton et celle de Veslo. Et qu'il s'est offert en plus le plaisir de deux autres agressions sexuelles. Mais tu crois vraiment que le compte y est ?

— Qu'est-ce que tu veux dire, Mike ?

— Je veux dire que « Grossman » vient de passer dix ans à faire autre chose que vendre des assurances, tu peux en être certaine. Réfléchis – tu sais très bien que, partout dans le pays, des femmes

disparaissent et n'ont même pas droit à une sépulture décente avec leur nom.

— Mon Dieu, dit-elle, blême. Il en a tué combien depuis ?

— Personne ne le sait à part lui, ce fumier, ce malade. Mais il y a une chose que je peux t'affirmer, poupée.

— Quoi ?

— Il n'y en aura plus jamais d'autre.



De retour dans ma chambre d'hôtel, j'en étais toujours à soupeser la façon dont j'allais jouer cette partie-là. On m'avait vu, ici, et plusieurs personnes savaient que j'avais posé des questions sur Grossman, de sorte que, même en opérant en douceur, j'avais toutes les chances de me faire embarquer pour interrogatoire.

Sans parler du capitaine Pat Chambers qui connaissait déjà tous les tenants et les aboutissants de l'affaire.

Ayant laissé ma porte ouverte et pris place dans un fauteuil, le dos au mur, je pus surveiller le couloir sans être vu. Je n'étais même pas sûr que Kratch fût dans sa chambre. Je réfléchissais. Devais-je aller y jeter un coup d'œil ? Je pouvais toujours entrer en me servant du passe que j'avais emprunté à Spider en route, et affronter cette ordure une fois dans la place. Légitime défense. J'avais déjà plaidé ça dans le passé.

Or le problème était là. J'étais un récidiviste dans ce domaine, chose qu'un juge sérieux risquait de ne pas trop apprécier.

Je ruminais mon problème quand le chasseur conduisit à la chambre 620 une jolie petite prostituée – car c'était bien de ça qu'il s'agissait. Elle avait des boucles blondes et une remarquable minirobe bleue. Seize ans à vue de nez.

Je vis Kratch – dans le peignoir blanc en tissu éponge du Commodore – se glisser dans le couloir pour renvoyer le chasseur après l'avoir gratifié d'un billet de vingt et d'une tape sur l'épaule. Il donna aussi une tape sur les fesses de la prostituée, et la fit entrer.

Connaissant les penchants sexuels de Kratch, je compris que je n'avais plus désormais d'autre choix que d'intervenir. Mon .45 était calé dans le holster de ma veste sport, j'avais le passe à la main. Il devait être 22 heures et le couloir n'était guère fréquenté – trop tard pour que les gens décident de sortir, trop tôt pour qu'ils soient en train de rentrer.

Je pus donc m'arrêter à sa porte et tendre l'oreille. J'entendais leur conversation. Lui avait une voix mielleuse, très enjôleuse, avec des accents de baryton. Celle de la fille sonnait très jeune, un peu aiguë. À cause de la drogue ou de l'alcool, je ne saurais dire.

Puis tout devint calme et je m'inquiétai.

Merde, pensai-je en me servant du passe.

La chance était avec moi – ils étaient dans la salle de bains. La porte était entrouverte. J'entendais le bavardage doucereux de Kratch et les fous rires de la gamine, ainsi qu'une radio : une station banale qui diffusait des airs de violons romantiques qui se mêlaient aux glougloutements du jacuzzi.

Je sortis mon .45 et, cette fois, j'explorai la pièce pour de bon – c'était une suite, un étalage de luxe. Il y avait un bar et je vis l'endroit où il avait préparé des cocktails pour eux deux. Derrière le bar, je trouvai le flacon de pilules, et je n'eus qu'à sentir le verre maculé de rouge à lèvres pour savoir qu'il avait glissé un cacheton dedans.

Et ce n'était pas ce qu'il lui avait réservé de plus amusant – j'inspectai ses trois grosses valises dont l'une contenait des vêtements et l'autre, des joujoux. Vous voyez le genre : des

menottes, des fouets, des chaînes, tout un attirail sadomaso. La dernière grande, très grande, valise, ne contenait rien.

Pour l'instant.

En somme, il lui avait préparé le grand jeu pour sa soirée. Mais il fallait toujours qu'un rabat-joie débarque dans la fête…

Quand j'entrai dans la salle de bains avec mon .45, il manqua faire un bond hors de la baignoire. Les bulles chaudes bouillonnaient, des cocktails attendaient sur le bord, mais avec le flingue je lui fis signe de se rasseoir dans la flotte et de ne plus bouger. La fille ne remarqua pas ma présence, ou pas vraiment. Elle était déjà à demi inconsciente, adossée en face de lui, charmant petit nu aux paupières tombantes, aux mains espiègles, aux doigts minuscules qui dépassaient de la mousse comme des fleurs commençant à pousser.

Je braquai mon arme sur lui et il fronça les sourcils, l'air de ne pas piger. Je me penchai pour saisir le bras décharné de la fille et la faire sortir du bain. Elle ne protesta pas. Avec ses seins pas plus gros que des macarons, on aurait dit une gamine de douze ans. Et elle n'aurait pas vieilli sans mon intervention. Elle essayait de tenir sur ses jambes qui flanchaient, ses pieds glissaient sur les carreaux. De ma main libre, je lui attrapai le menton.

— Je suis flic. Tu as envie de partir. Réveille-toi ! Ce salaud t'a droguée.

Une étincelle de vie réapparut dans ses yeux, et avec elle l'instinct de conservation. Elle gagna l'autre pièce en titubant. Je ne refermai pas la porte. Je pointai mon flingue sur Kratch.

C'était un bel homme, dans une certaine mesure, avec une peau rugueuse, grêlée. Il avait les cheveux gris, frisés comme ceux d'un Romain de l'Antiquité ; les poils de sa poitrine grisonnaient, eux aussi, et ressortaient sur sa peau bronzée.

Et il était là à me regarder en fronçant les sourcils, comme si j'étais un intrus, comme si je le dérangeais – rien ne l'obligeait à feindre la peur.

— Mon nom est Grossman. Je suis agent d'assurances, je viens du Nebraska. Prends l'argent dans mon portefeuille – il est près du lit. Prends tout. Mais ne touche pas à la fille.

Sa réaction me fit marrer.

Elle passa la tête dans la salle de bains. Elle s'était rhabillée. C'est vite fait quand on s'habille aussi court.

— Merci, monsieur, dit-elle.

— Je ne t'ai jamais vue, dis-je, et tu ne m'as jamais vu.

Elle hocha joliment la tête et disparut.

Je souris.

— Enfin seuls. Tu as vraiment envie de continuer ton petit numéro, Kratch ?

Il souriait aussi.

— J'ai failli ne pas te remettre, Hammer. Tu n'es plus aussi jeune.

— C'est vrai. Mais ça ne m'empêche pas de reconnaître un tas de merde quand j'en croise un.

— Personne d'autre ne me reconnaîtra. Je suis un respectable citoyen. Et ce, depuis longtemps.

— Ce n'est pas mon avis. Mon avis, c'est que Grossman est la dernière devanture pour couvrir tes appétits de malade. Combien de gamines comme celle-là as-tu violées ces dix dernières années, Kratch ? Jusque dans ma tombe, je regretterai de ne pas t'avoir descendu la première fois.

— Je ne m'appelle pas Kratch.

Il suait la confiance en lui – il se disait que si j'avais voulu le tuer, ce serait déjà fait.

— Je m'appelle Grossman. Tu n'arriveras jamais à prouver le contraire. Tu auras beau mobiliser toutes tes ressources et tous tes contacts, Hammer, jamais, jamais tu n'obtiendras les preuves qu'il te faut.

— Depuis quand j'en aurais quelque chose à foutre, de ces preuves ?

La radio fit un petit plouf, le bruit d'une grosse savonnette ; il ne cria pas, il ne se débattit pas ; il se figea, les mains s'agrippant à la baignoire, avec sur la figure une expression d'horreur à la vue de la petite radio qui lui arrivait dessus dans l'eau. Je ne débranchai pas la prise. Je laissai le courant opérer. J'endurai l'odeur de chair brûlée sans même savoir s'il se rendait compte de ce que je voyais ; les cloques qui se formaient partout sur son corps semblaient autant de bulles, ses cheveux en feu lui faisaient comme un chapeau au-dessus de la tête, le bout de ses doigts qui éclatait comme des saucisses trop cuites. Ses yeux gonflèrent puis explosèrent, l'un après l'autre, tels de gros raisins écrasés fuyant leurs orbites noires, aveugles, noyées de larmes écarlates ; il cuisait dans son propre jus.

Je débranchai l'appareil ; le corps grotesque glissa sous les remous.

— *Maintenant*, putain, tu es mort pour de bon.

---

1. *Nouvelle parue dans* Strand Magazine.

OceanofPDF.com

Copyrights des nouvelles publiées dans *Insomnies en noir*

Audacieuse de Brock Adams. Publié dans *Sewanee Review*, été 2010. © 2010 by Brock Adams.

Quelque chose de joli, quelque chose de beau de Eric Barnes. Publié dans *Prairie Schooner*, hiver 2010. © 2010 by University of Nebraska.

Table rase de Lawrence Block. Publié dans *Warriors*, 16 mars 2010. © 2010 by Lawrence Block.

Qui m'a volé ma guenon ? de David Corbett et Luis Alberto Urrea. Publié dans *Lone Star Noir*, novembre 2010. © 2010 by David Corbett and Luis Alberto Urrea.

En patrouille de Brendan DuBois. Publié dans *Strand Magazine*, hiver/printemps 2011. © 2010 by Brendan DuBois.

Parfois, c'est une hyène de Loren D. Estleman. Publié dans *Amos Walker : The Complete Story Collection*, septembre 2010. © 2010 by Loren D. Estleman.

Ce que mains veulent de Beth Ann Fennelly et Tom Franklin. Publié dans *Delta Blues*, mai 2010. © 2010 by Beth Ann Fennelly and Tom Franklin.

La possibilité d'un crime de Ernest J. Finney. Publié dans *Sewanee Review*, été 2010. © 2010 by Ernest J. Finney.

Traversée en solitaire de Ed Gorman. Publié dans *Noir 13*, 22 juillet 2010. © 2010 by Ed Gorman.

Destiny City de James Grady. Publié dans *Agents of Treachery*, juin 2010. © 2010 by James Grady.

Tueur de tueurs de Chris F. Holm. Publié dans *The Needle,* n° 2 (été 2010). © 2010 by Chris F. Holm.

À l'ouest de nulle part de Harry Hunsicker. Publié dans *Ellery Queen Mystery Magazine*, novembre 2010. © 2010 Harry Hunsicker.

Tueur d'enfant de Richard Lange. Publié dans *Slake*, n° 1, juillet 2010. © 2010 Richard Lange.

Pluie d'étoiles de Joe R. Lansdale. Publié dans *Stories*, 15 juin 2010. © 2011 by Joe R. Lansdale.

Le dernier maillon de la chaîne de Charles McCarry. Publié dans *Agents of Treachery*, juin 2010. © 2010 by Charles McCarry.

Diamond Alley de Dennis McFadden. Publié dans *Hart's Grove*. © 2010 Dennis McFadden.

Le dernier cottage de Christopher Merkner. Publié dans *The Cincinati Review*, été 2010. © 2010 by Christopher Merkner.

Le cœur comme un ballon de Andrew Riconda. Publié dans *Criminal Class Review*, vol. 3, n° 1. © 2010 by Andrew Riconda.

Chin Yong Yun mène l'enquête de S. J. Rozan. Publié dans *Damn Near Dead 2*, 30 novembre 2010. © 2010 by S. J. Rozan.

Mort depuis longtemps de Mickey Spillane et Max Allan Collins. Publié dans *Strand Magazine*. © 2010 by Mickey Spillane Publishing, L.L.C.

OceanofPDF.com

Titre original :
THE BEST AMERICAN MYSTERY STORIES

Un livre édité par Otto Penzler (Houghton Mifflin Harcourt Publishing Company)

Publié par Houghton Mifflin Harcourt Publishing Company, New York

Ce livre est une œuvre de fiction. Tous les personnages, les organisations et les lieux dépeints dans ce livre sont le fruit de l'imagination de l'auteur ou utilisés fictivement.

Retrouvez-nous sur
www.belfond-noir.fr
ou www.facebook.com/belfond

Éditions Belfond,
12, avenue d'Italie, 75013 Paris
Pour le Canada,
Interforum Canada, Inc.,
1055, bd René-Lévesque-Est,
Bureau 1100,
Montréal, Québec, H2L 4S5.

EAN : 978-2-7144-5567-3

© Houghton Mifflin Harcourt Publishing Company, 2011.
Tous droits réservés.

© Harlan Coben pour l'introduction, 2011. Tous droits réservés.

© Belfond 2013 pour la traduction française.

En couverture : illustration © ADT.



Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo

OceanofPDF.com